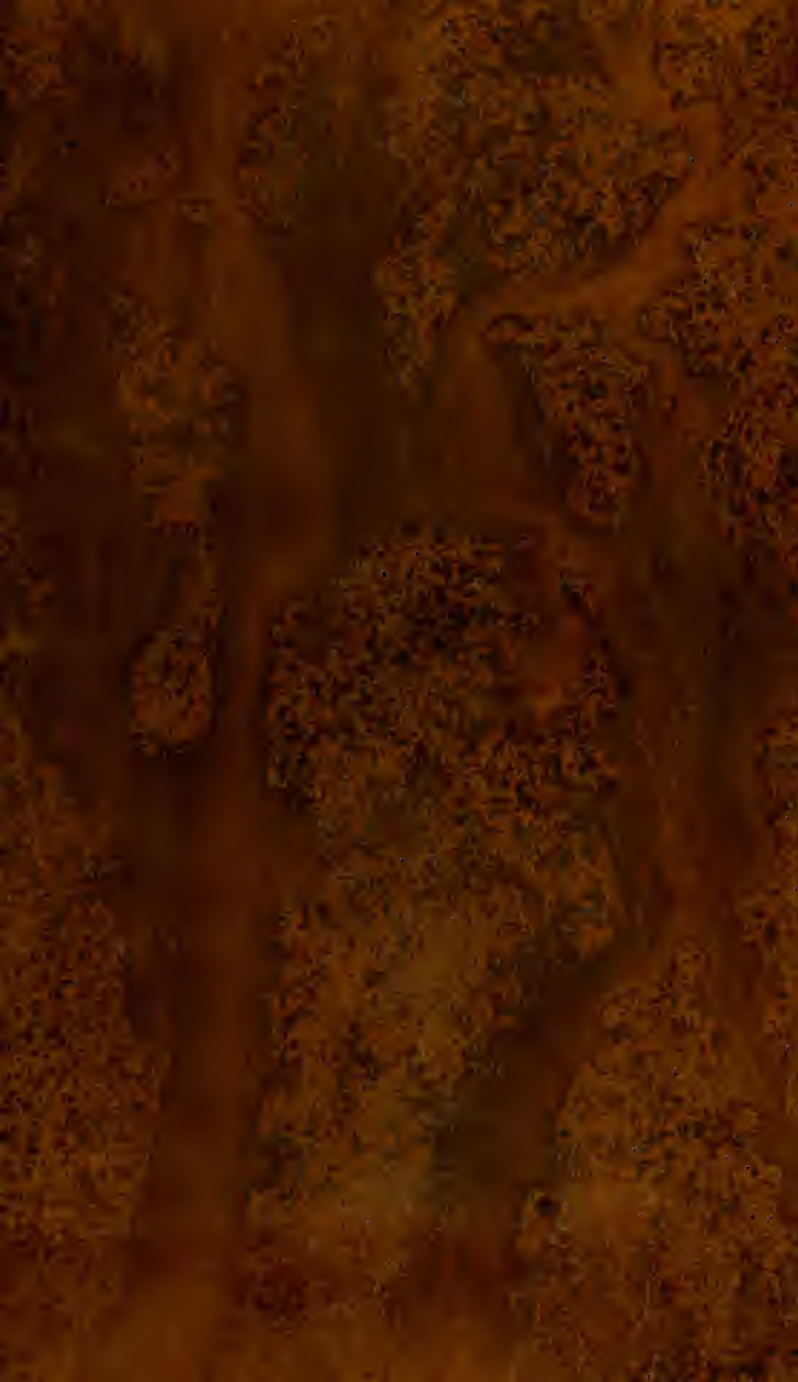
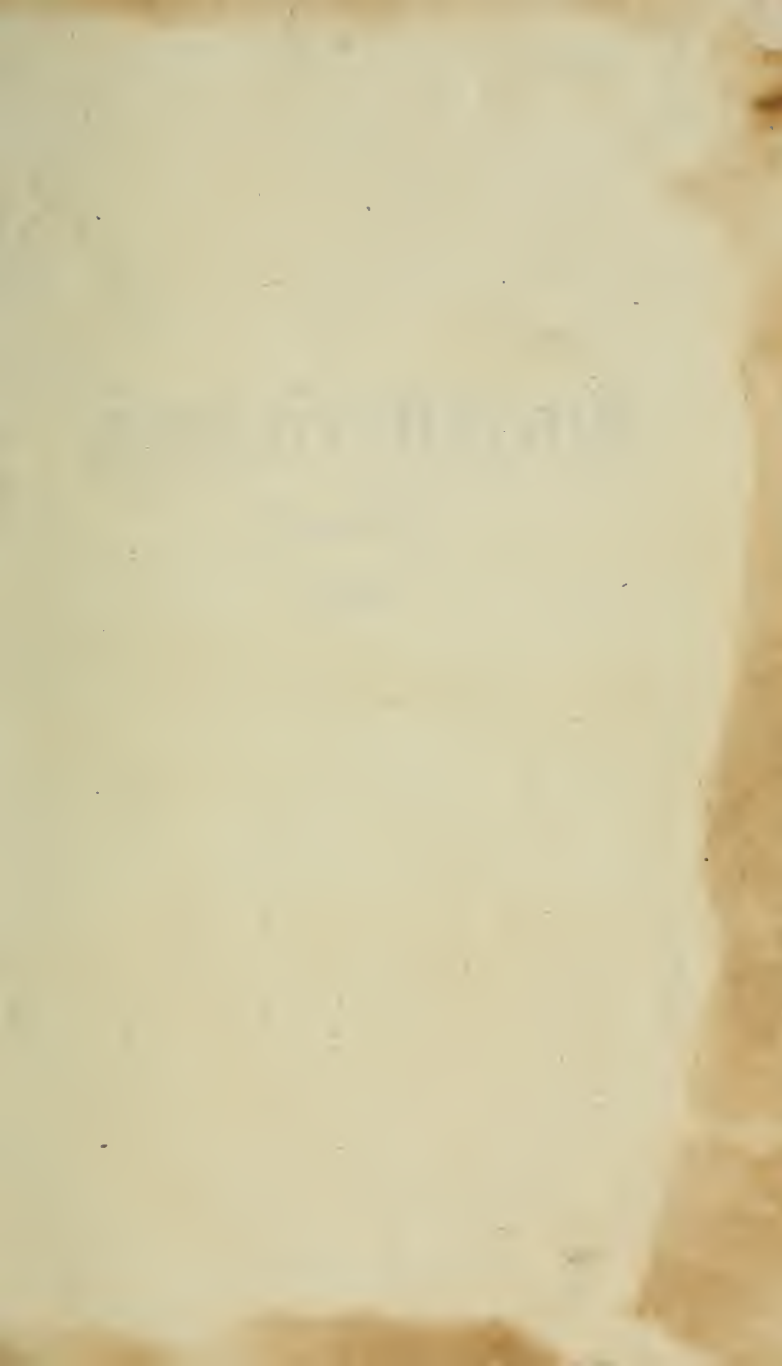








BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

XIII.

IMPRIMERIE DE BRODARD,
A Coulommiers.

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

HISTORIQUE, DOGMATIQUE,
CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes, celle de l'Église considérée dans sa discipline, ses rits, cérémonies et sacrements; la Théologie dogmatique et morale; la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de *toute la chrétienté*, et l'ordre chronologique de leurs Prélat; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDIS PÈRES

RICHARD ET GIRAUD,

DOMINICAINS.

RÉIMPRIMÉ AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ
D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME TREIZIÈME.



A PARIS,

CHEZ BOISTE FILS AÎNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SORBONNE, N° 12.

M DCCC XXIV.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

HAUTE-SEILLE, *Alta-Sylva*, abbaye régulière de l'Ordre de Cîteaux en Lorraine, était située au diocèse de Toul sur la Vezouse près de Blamont, et avait été fondée l'an 1140.

HAUTESERRE (Antoine Dadin de), natif du diocèse de Cahors, fut pourvu de la chaire d'antécédent de Toulouse en 1644, et mourut âgé de plus de quatre-vingts ans en 1682. Il composa plusieurs ouvrages en latin ; savoir, 1°. un Commentaire in-folio sur les décrétales d'Innocent III, imprimé à Paris en 1666, dans lequel il fait quantité d'observations curieuses touchant la discipline et le gouvernement de l'Eglise. 2°. Un Traité in-4° des ascétiques, ou de l'origine de l'état monastique divisé en dix livres, dans lequel il fixe l'origine de l'état monastique au temps de Dioclétien et de Dèce, dont la persécution donna lieu aux chrétiens de se

retirer dans les solitudes. Il décrit ensuite le progrès de cet état, les différentes sortes de moines, et résout plusieurs questions de droit sur la profession monastique. Des notes in-4° sur les vies des papes contenues dans le pontificat de Damase, qu'il attribue à Anastase le bibliothécaire. 4°. Un ouvrage posthume donné en 1702, sous le titre de Défense de la juridiction ecclésiastique contre les Traités de Charles Fevret et autres. Ce livre avait été intitulé par l'auteur : *de Jurisdictione ecclesiastica tuenda adversus insultus auctoris tractatus de abusu et aliorum*. Il est partagé en onze livres. M. de Hautesserre a encore laissé des notes et des observations sur les deux livres de l'Histoire des Français, de Grégoire de Tours, et le Supplément de Frédégaire ; des dissertations canoniques, des notes manuscrites sur les Décrétales d'Alexandre III, et sur

les Clémentines, et plusieurs ouvrages de droit civil, comme un *Traité latin des origines des fiefs*, et un autre qui a pour titre : *de Ducibus et comitibus Gallie provincialibus*. (Dupin, Bibl. des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, part. 3. Journal des Savans 1665, 1666, 1676, 1680, 1684, 1703, 1729 et 1737.)

HAUTESERRE DE SALVAISON (François de), fleurit depuis l'an 1630 jusqu'à l'an 1640, et laissa : 1°. Exercitations sur les titres des décrétales de Grégoire ix sur l'âge et la qualité des prélats, à Paris en 1635. 2°. Des notes sur les canons de Ferrand et de Cresconius, à Poitiers en 1631. (Dupin, *ibid.* p. 2064.)

HAUTEVILLE (Jean de), en latin *Joannes Hautivillensis*, né en Normandie, florissait à Paris vers l'an 1180. On a de lui un ouvrage qui est très-rare, et qui fut imprimé en un petit in-4° divisé en neuf livres, chez Jodocus Badius Ascensius en 1517, sous le titre d'*Architrenius*. L'auteur y déplore la misère des hommes, leurs mœurs corrompues, et la vanité de leurs actions. Il y suppose qu'il parcourt toute la terre, et qu'il n'y voit rien qui ne mérite ses larmes. C'est pour cette raison qu'il s'appelle lui-même *Architrenius, pleureur*, dans la dédicace de son livre à Gautier, archevêque de Rouen. Il parle des mœurs et de la conduite des écoliers et des maîtres qui les enseignaient; il fait le portrait des gens de cour, et celui des moines qu'il

n'épargne pas, et qu'il n'aimait guère. (Voyez les Recherches de M. Bonamy, sur la célébrité de la ville de Paris avant les ravages des Normands, au t. 15 des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, p. 680 et 681.)

HAUTEVILLE (Nicolas de), prêtre, docteur en Théologie. Nous avons de lui : l'Art de prêcher, ou l'idée du parfait prédicateur, à Paris, chez Edme Couterot, 1683, in-12. Cet ouvrage est plutôt, comme l'auteur en convient, l'art de prêcher la doctrine de saint Thomas, que l'art de prêcher en général. Il est divisé en trois parties. Dans la première, qui est en forme de dialogue entre un prédicateur et un théologien, on examine en peu de mots toutes les parties qui doivent entrer dans un discours; les conditions de chaque partie, et les défauts que le prédicateur doit éviter pour les rendre parfaites. On passe ensuite à l'art de trouver dans chaque article des questions de la somme de saint Thomas, les huit parties qui, au sentiment de l'auteur, forment un discours de prédication selon les règles. Ces huit parties sont l'idée, le sujet, l'insinuation, l'exorde, la transition, la partition, la démonstration, l'épilogue raisonné et moralisé, c'est-à-dire, la conclusion. Dans la seconde partie qui est intitulée, *l'exemple appliqué*, on trouve huit discours composés selon les règles, et dont le fond est pris des huit ar-

ticles de la question 23 de saint Thomas du Traité des attributs de Dieu, où ce saint docteur développe le mystère de la prédestination. Dans la troisième partie qui est aussi en forme de dialogue comme la première, l'auteur montre l'art de dilater, étendre et multiplier les conclusions et les preuves de chaque article de saint Thomas, pour les rendre prédictibles et méthodiques. Les exemples qu'il donne sont tous tirés de saint Thomas et du Traité des attributs de Dieu.

HAUTIN (Jacques), jésuite, natif de Lille en Flandre, entra dans la société en 1617, âgé de dix-huit ans, et donna un Traité de l'Eucharistie, et un autre de l'Ange gardien, ou des Offices de l'Ange gardien. (Dupin, Table des Aut. du dix-septième siècle, p. 1951.)

HAUT-MONT, *Altus-Mons* ou *Altimontium*, abbaye régulière de l'Ordre de Saint-Benoît, dans le Hainaut, au diocèse de Cambray. Elle était sur la Sambre, et fut bâtie vers l'an 650 par le comte Vincent Madelgaire dit saint Mauger, ou saint Vincent de Soignies, mari de sainte Vaudru, lequel s'y retira pour s'y consacrer au service de Dieu. Il n'y mourut point parce que les importunités de ceux qui venaient troubler sa solitude, l'avaient fait passer à Soignies dont on croit qu'il fut abbé. (La Martinière, Dictionnaire géographique.)

HAUTS-LIEUX, en hébreu

bamoth, et en latin *excelsa*. Il en est souvent parlé dans l'Écriture. C'était des montagnes et d'autres hauteurs où les Juifs allaient sacrifier. On peut les considérer avant ou après que le temple de Jérusalem fut bâti. Si on les considère avant, il ne paraît pas qu'ils fussent bien contraires à la loi, quand on n'y adorait que le vrai Dieu. Samuel a offert des sacrifices en plus d'un endroit, hors du tabernacle et la présence de l'arche. Sous David même on sacrifiait au Seigneur, à Silo, à Jérusalem, et à Gabaon. Mais depuis le bâtiment du temple, il ne fut plus permis de sacrifier hors de Jérusalem. Le peuple superstitieux sacrifiait cependant, même aux idoles sur les hauteurs, et c'est ce qui lui attirait souvent les fléaux de Dieu, et ce qui allumait le zèle des saints rois pour détruire les hauts-lieux. (3 Reg. 3, 2.)

HAUTVILLIERS, *Altum-Villare*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît et de la congrégation de Saint-Vanne, dans la Champagne, au diocèse et à quatre lieues de Rheims. Elle était située sur la Marne, vis-à-vis d'Épernay, sur la pente d'une montagne en un lieu néanmoins fort élevé, ayant au-dessous une belle plaine et une vue charmante. Saint Nivard, archevêque de Reims, fonda, vers le milieu du septième siècle, ce monastère, et il en donna la conduite à saint Bercaire qui en fut le premier

abbé, et y suivit la règle de Saint-Benoît et celle de Saint-Columban. Cette abbaye devint d'abord fort célèbre et s'est maintenue long-temps dans une grande réputation de régularité; mais s'étant ensuite relâchée, on y introduisit, en 1635, la réforme de la congrégation de Saint-Vanne, et depuis ce temps ces religieux n'avaient rien oublié pour y faire fleurir la discipline monastique.

HAUZEUR (Matthias), recollet, natif d'Herve dans le duché de Limbourg, était du couvent de Liège. Il se distingua par son zèle contre les calvinistes, et par les disputes qu'il soutint contr'eux après la prise de Maastricht par les Hollandais en 1633. Il fleurit jusqu'à l'an 1650, en qualité d'auteur, de prédicateur, de professeur en Théologie, de définiteur et de provincial de la province de Flandres. Nous avons de lui les ouvrages suivans : 1°. Actes de la dispute qu'il a eue à Limbourg avec Godefroi Hotton, archiministre, en latin et en français, à Liège, en 1633 et 1634. 2°. Condamnation péremptoire de la défense de ce ministre, *ibid.* 3°. *Præjudicia B. Augustini pro vera Christi ecclesia, contra eosdem, ibid.* 4°. Exorcisme catholique pour faire fuir l'esprit hérétique contre la réplique d'Hotton, *ibid.*, 1634. 5°. *Equuleus ecclesiasticus contra Samuelem Maretium archiministrum tractentensem*, 1635, et d'autres opuscules en 1636. 6°. *Apologia*

analogica pro vero Ordine et successore S. Francisci, à Liège, 1650, in-8°. 7°. *Anatomia totius augustissimæ doctrinæ B. Augustini episcopi* : c'est un commentaire sur toutes les œuvres de saint Augustin en 2 vol. in-folio, dont le premier qui contient les difficultés philosophiques, bibliques, dogmatiques, scholastiques, mystiques et morales, parut à Liège en 1643; et le second qui renferme les difficultés dogmatiques conférées et conciliées, tant avec elles-mêmes, qu'avec le concile de Trente et les censures pontificales, fut publié aussi à Liège en 1645. 8°. *Collatio totius Theologiæ inter majores nostros Fr. Alexandrum alensem patriarcham theologorum, doctorem irrefragabilem S. Bonaventuram doct. Seraph. Fr. Joann. Duns. Scotum doct. subtil. ad mentem S. Augustini sub magisterio Christi interiore per gratiam, exterior per ecclesiam*, 2 vol. in-fol. imprimés à Liège et à Namur, depuis 1646 jusqu'en 1652. On trouve à la fin, *Absolutio hujus operis a censuris quorundam in illud probatis, et supplementum dogmaticum, scholasticum et morale.* 9°. *Véronica pro immaculati Virginis conceptione, seu interpretatio epistolæ S. Bernardi ad lugdunenses canonicos.* 10°. *Rescriptum pro tuendo titulo immaculatæ Conceptionis*, manuscrit dans les archives de Gand. 11°. *Statera causæ inter R. P. Petrum ab Alva, pro*

immaculata Conceptione Dei-paræ, etc., à Namur, 1664, in-8°. 12°. Étude théologique de la doctrine catholique, augustinienne et franciscaine, à Liège en 1647. 13°. Correction fraternelle de Ranutius Hignatus, et la relation de cette cause, en latin. (Wading, Valère-André, Biblioth. belg. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, t. 2, p. 353. Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, p. 2104, et aux additions, p. 2921.)

HAVELBERG, ville de la moyenne marche de Brandebourg, en latin *Havelburgum*, *Havelberga*. Elle est située sur la rivière de Havel dont elle tire son nom dans le petit pays de Brignitz, à dix milles de Magdebourg et à douze de Berlin. L'empereur Othon 1^{er} y fonda un évêché l'an 946, qu'il rendit suffragant de l'archevêché de Magdebourg : mais il fut usurpé par les protestans au milieu du seizième siècle.

La cathédrale était dédiée à la sainte Vierge : elle avait un prévôt et des chanoines réguliers de l'Ordre de Prémontré. Les premiers évêques furent tirés de cet Ordre, depuis que saint Norbert, comme archevêque de Magdebourg et métropolitain, avait introduit la réforme dans le chapitre. Le roi de Prusse y confère à présent les canonicats à des ministres et à des professeurs luthériens.

Évêques de Havelberg.

1. Dudon, nommé par l'empereur Othon, en 946.
2. Helderic, vers l'an 980.
3. N....
4. Eric, vers l'an 1010 et 1020.
5. Godescalc 1^{er}, vers l'an 1025.
6. Godescalc II.
7. Hetilen.
8. Bernard.
9. Ezelin, en 1096.
10. Gumbert, mort en 1125.
11. Anselme, prélat fort savant, fut grand ami de saint Bernard qui le guérit miraculeusement. Il fut ordonné vers l'an 1132 par saint Norbert, archevêque de Magdebourg. Il disputa à C. P. contre les Grecs, en présence de l'empereur, en 1155. Il devint archevêque de Ravenne, et mourut trois ans après.
12. Walon, succéda en 1155.
13. Hugbert, en 1184.
14. Hollembert, mort en 1206.
15. Sebothon de Steindale, doyen, en 1206.
16. Herman, marquis de Brandebourg, mourut en 1273.
17. Buffon de Alvensleben, en 1489.

HAVENS (Arnoul), *Haves-nius*, natif de Bois-le-Duc, entra chez les jésuites en 1573, et se retira chez les chartreux de Louvain, en 1586. Il mourut en 1609, et laissa : 1°. l'Histoire des chartreux martyrisés à Ruremonde en 1572, et des chartreux d'Angleterre sous ce titre : Immo-

cence et constance victorieuses. 2°. De la cruauté et des mœurs des anciens et nouveaux hérétiques, à Cologne, en 1608. 3°. De l'érection des nouveaux évêchés en Flandre, à Cologne, en 1609. 4°. Des avantages de la vie solitaire, *ibid.* (Petreius, *Biblioth. carthus.* Valère André, *Biblioth. belg.* Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, p. 1511.)

HAVERCAMP (Sigebert), ministre du saint Évangile, et professeur dans l'académie de Leyde. On a de lui, entre autres ouvrages : 1°. *Q. S. Fl. Tertulliani Carthæg. presb. Apologeticus, ad codic. mss. et editiones veteres summâ curâ recognitus, castigatus et emendatus, ut et perpetuo commentario, in quo non modo variorum auctorum, sed et plura sacræ-Scripturæ loca strictiùs et uberiùs explicantur, elucidantur et illustrantur studio et industriâ Sigeberti Havercampi, D. Ministri, qui præter argumenta capitum, indices etiam locupletissimos tres adjecit, cum figuris et nummorum typis*, in-8°. 2°. *Historia Jacobitarum seu Cophthorum in Egypto, Lybiâ, Nubiâ, Ethyopiâ totâ, Cypri insulæ parte habitantium; operâ J. Abudacni.... vulgavit nunc primum ex bibliothecâ suâ S. Havercampus*, in-8°. (Journal des Savans, 1719 et 1742.)

HAVERMANS (Macaire), Flamand, entra dans l'Ordre de P rémontré à l'âge de 21 ans, et y enseigna la Théologie avec éclat; car il était né avec un gé-

nie prématuré, vif et pénétrant, qu'il eut soin de cultiver par une application continuelle à l'étude. Il mourut âgé seulement de 36 ans, à Auvers, le 26 février 1680, et laissa : 1°. *Tyrocinium christianæ moralis Theologiæ, ad mentem SS. Patrum, præsertim S. Augustini*, 2 vol. in-12, à Anvers, en 1675, et à Bruxelles, 1703. 2°. La défense de cet ouvrage contre les thèses publiques des jésuites, à Cologne, chez Egmond, en 1676. 3°. Une lettre apologétique à Innocent XI, *ibid.* Une disquisition théologique sur l'amour du prochain, *ibid.*, 1678. 5°. Une autre disquisition, savoir : Quel amour est nécessaire et suffisant pour la justification dans le sacrement de pénitence, *ibid.* Ces ouvrages sont écrits en latin. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 2408. Journ. des Sav. 1707, p. 589 de la première édition, et 518 de la seconde.)

HAVOTH-JAYR, bourgs ou hameaux de Jaïr. Ils étaient au nombre de soixante au-delà du Jourdain, dans la Patanée, et dans le canton qui fut donné à la demi-tribu de Manassé. Jaïr, de la tribu de Manassé, les conquit, et leur donna son nom. Nos 32, 41.

HAY (Jean), jésuite écossais, entra dans la société l'an 1666, fit son noviciat et sa profession du quatrième vœu à Rome, et enseigna en Pologne, en France et dans les Pays-Bas; il demeura long-temps à Tournon, où il enseigna la Théologie, les mathé-

matiques et la langue sainte. Il mourut chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, le 27 mai 1607, et laissa : 1°. Un Recueil de demandes aux ministres, en écossais, traduit en français. 2°. Apologie de ces demandes, en latin, imprimée à Lyon en 1586. 3°. *Antimonium ad responsa Bezæ*. 4°. *Disputatio contra ministrum anonymum ne-mausensem*. 5°. *Helleborum Joanni Serrano*, trouvé parmi ses papiers, et gardé à Rome dans les archives de la société : c'est la réponse à l'anti-jésuite du ministre Jean de Seire. 6°. *Scholia brevia in bibliothecam Sixti Senensis*. 7°. Une tradition latine de quelques lettres des jésuites, écrites du Japon et du Pérou, imprimée à Anvers, en 1605, in-8°, dédiée à M. de Mouchi, chanoine de Rouen. Sotwel, *Biblioth. script. societ. Jésu.* (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1496. D. Cabinet, Biblioth. lorr.)

HAYE (Jean de la), jésuite, natif du Hainaut, mort le 14 janvier 1614, âgé de soixante-quatorze ans, a laissé une Concordance des quatre évangiles, imprimée à Douai en 1607, et un apparat évangélique. *ibid.*, en 1611. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 2547.)

HAYE (Barthélemi de la), capucin, né à Paris, se distingua dans le dix-septième siècle par sa science et son éloquence. Il mourut à Paris dans le couvent de son Ordre de la rue Saint-

Honoré, en 1660, âgé de soixante-dix ans, après avoir donné : 1°. l'Ouvrage parfait des prédicateurs, 1 vol. in-folio, à Paris, en 1648. 2°. Le *Milleloquium* de la Bibliothèque des Pères, 1 vol. in-folio. 5°. La paralogie quadragesimale, ou sermons pour le carême, 2 vol. in-4°. 6°. Un Commentaire sur le Cantique des cantiques, 1 vol. in-folio. 8°. Le Triomphe des trois crucifiés, Jésus, Marie et saint François, 1 vol. in-4°. 8°. Couronne ecclésiastique, ou Sermons du saint-sacrement. (Wading, *de Script. FF. Minor. Genuensis, de scriptorib. capucinis*. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, t. 1, p. 187.)

HAYE (Jean de la), religieux de l'Ordre de Saint-François, né à Paris le 20 mars 1593, fut envoyé jeune en Espagne où il fit profession, le 9 janvier 1613, dans le célèbre couvent de Saint-Didace de Séville, de l'étroite observance des franciscains déchaussés. Il enseigna la philosophie et la Théologie avec beaucoup de réputation ; et étant revenu en France, il fut choisi pour être prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche ; il fut aussi prédicateur du roi Louis XIII, et procureur-général de son Ordre à la cour. Il mourut le 15 octobre 1661, à Paris, dans le grand couvent de son Ordre, et fut enterré devant le maître autel. Le père de la Haye a composé un grand nombre d'ouvrages, et a pris soin de l'édition de plusieurs autres. Il a

traduit d'espagnol en latin, et fait imprimer à Paris, en 1617, les cas réservés aux provinciaux de l'Ordre de Saint-François. 2°. Il a donné un ouvrage sur le Cantique des cantiques, sous le titre de : Délices des prédicateurs. 3°. Une édition des ouvrages de saint Bernardin de Sienne, avec des notes, des postilles et plusieurs petits traités, 5 tomes imprimés à Lyon en 1650. 4°. Une édition d'un commentaire d'Alexandre de Halès sur l'apocalypse, à Paris, 1647, in-folio. 5°. Un Commentaire sur la Genèse en 4 vol. in-folio, à Paris, chez Siméon Piget, 1651; c'est la troisième édition. 6°. Trois tomes in-fol. de commentaires sur l'exode, à Paris, 1641; trois sur l'apocalypse. 7°. *Biblia maxima*, en 19 volumes, dont le titre ordinaire est : *Biblia magna commentariorum litteralium Joannis Gagnei, doctor. paris. Guilelmi Estii, doct. duacensis, Emmanuelis Sà, Joannis Menochii, et Jacobi Tyrini societatis Jesu eruditè et integrè sacram Scripturam exponentium, prolegomenis, chronico-sacro, indicibus locupletissimis illustrata*. 8°. Un ouvrage pour les prédicateurs, intitulé : *Arbor vitæ*. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univers. francis.*, t. 2, p. 171.)

HAYE (Jacques de la), qui avait été jésuite, et ensuite archevêque de Nicée, est, au rapport de M. Simon dans ses lettres, l'auteur de la réponse au

livre intitulé : Apologie pour l'université de Paris, contre le discours d'un jésuite, imprimé à Paris, en 1643. Ce jésuite est le père Cellot, qui écrivit un livre de *hierarchia*, qui fut censuré par la Sorbonne : on fit l'apologie de cette censure, et le père de la Haye attaqua l'apologie. (*Journal des Savans*, 1704, p. 456 de la première édition et 366 de la seconde.)

HAYE, est une clôture d'un champ, d'un jardin, d'un pré, faite de branches d'arbres entrelacées, qui en rendent l'entrée difficile aux bestiaux et aux passans. On distingue les hayes sèches et les hayes vives, et ces dernières sont debout ou couchées : pour les hayes debout, soit vives ou sèches, il suffit qu'il y ait un pied et demi de distance de la haye à l'héritage voisin : pour la haye couchée, il faut trois pieds de distance, y compris le fossé. Lorsque la haye est plantée sur le rejet d'un fossé qui sépare deux héritages, elle est réputée appartenir à celui du côté duquel est le rejet du fossé. (De Ferrière, Dictionn. de droit et de pratique, au mot HAIE.)

HAYER (Hubert), bibliothécaire des récollets de Paris. Nous avons de lui : une Lettre sur les mystères à l'occasion du socinisme répandu dans le Traité de la religion chrétienne, traduit du latin de Turretin par Vernet. Le même traité revu et purgé de plusieurs erreurs et propositions hérétiques, 2 vol. in-12, 1755. Lettre critique sur le sen-

timent de Vernet par rapport à l'altération qu'il prétend avoir été faite du fameux passage de Joseph concernant la personne de Jésus-Christ. La spiritualité et l'immortalité de l'âme avec le sentiment de l'antiquité, tant sacrée que profane, par rapport à l'une et à l'autre, 3 vol. in-12, 1757. Il était chargé de la partie théologique et philosophique dans la société qui travaillait à la religion vengée ou réfutation des auteurs impies, ouvrage périodique.

HAZAEEL, hébr., *qui voit Dieu*, roi de Syrie, fit des maux infinis à Israël et à Juda ; il mourut presque en même temps que Joachas, roi d'Israël, et il eut pour successeur Bénadad, son fils, vers l'an du monde 3165, avant Jésus-Christ 835. 3. (*Reg.* 19, 17.)

HAZAIA ou HAZIA, hébr., *qui voit le Seigneur*, fils d'Adaia. (2 Esdr. 11, 5.)

HAZARD. Voyez CAS FORTUITS, JEUX.

HAZARDS (Hugues des), évêque de Toul, naquit à Blénod, chef-lieu d'une châtellenie du domaine de l'évêché de Toul. Ses parens qui étaient d'une ancienne famille, l'envoyèrent à Sienné en Italie, dès l'âge de sept ans, pour y étudier l'un et l'autre droit. Il y reçut le bonnet de docteur, passa ensuite à Rome, et y fit pendant quelque temps les fonctions d'avocat. René II, duc de Lorraine, le rappela, l'attacha à son service, lui procura un canonicat dans l'église

de Toul, et le créa conseiller d'état et chef de son conseil. L'église de Metz le choisit pour doyen, et la collégiale de Saint-George de Nancy pour prévôt. Rome lui donna la commende de l'abbaye de Saint-Mansuy de Toul, et enfin le duc René lui procura la coadjutorerie de l'évêché de Toul, du vivant de l'évêque Olry de Blamont. Il eut pour concurrent dans la possession de cet évêché le cardinal Raymond de Baraille qui faisait les fonctions de légat en Lorraine. Après la mort de ce cardinal, Hugues des Hazards obtint ses bulles pour l'évêché de Toul en 1507. Il rendit de grands services à l'Église et à l'État, gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse, fit bâtir à Blénod, lieu de sa naissance, une église magnifique, sur le modèle de sa cathédrale, et la dédia à saint Médard. Il mourut le 14 octobre 1517, âgé de 63 ans, et fut inhumé dans son église de Blénod. Pilladius, chanoine de S.-Diey, dit de lui : *Ingenio præstans, sermone politus ad unguem*. Nous avons de lui, *Statuta synodalia olim per episcopos Tullenses edita, per R. P. Hugonem de Hazardis, innovata, reformata et aucta*. Tulli, 1514. Il donna aussi un bréviaire. (Le père Benoît Picard, Histoire de Toul, p. 599 et suiv. Doin Calmet, Biblioth. Lor.)

HAZART (Corneille), jésuite, natif d'Oudenarde, entra dans la société en 1635, et donna : 1°. Plusieurs livres de contro-

verse, écrits en flamand, et imprimés à Anvers en 1660 et suiv. 2^o. Histoire ecclésiastique de ce siècle et du précédent en six ou sept volumes, *ibid.*, 1666 et suiv. 3^o. *Discursus morales in selectiora loca genesis, exodi, levetici, numerorum; opus concionatoribus in primis accomdatum*, in-4^o, divisé en cinq parties, et chaque partie en plusieurs articles qui peuvent fournir aux prédicateurs une grande abondance de pensées chrétiennes, à Anvers en 1688. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 2613. Journal des Savans, 1688, p. 319 de la première édition et 265 de la seconde.)

HAZAZEL ou AZAZËL. Voy. AZAZEL.

HAZIR, nom d'homme. (2 Esdr. 10, 20.)

HEAUVILLE (Louis le Pourgeois de), prêtre célèbre par ses poésies spirituelles, et abbé de Chantemerle, Ordre de Saint-Augustin, au diocèse de Troyes, né au diocèse de Coutances, fut uni d'amitié avec les plus beaux génies de son temps. Il mourut l'an 1680, et laissa : 1^o. un Catéchisme en vers imprimé dès 1669, in-12, et dont on trouve une partie dans le premier volume du recueil de poésies chrétiennes et diverses, dédié à M. le prince de Conti, et donné par Henri de Brienne, sous le nom de *M. de la Fontaine*. On trouve dans cet ouvrage souvent réimprimé avec des augmentations, le catéchisme, l'histoire

des mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Vierge, la morale de Jésus-Christ, les psaumes de la pénitence, les prières du matin et du soir, etc. Le tout excepté la morale de Jésus-Christ, en forme de cantiques avec des airs. 2^o. Le livre du Devoir des chrétiens. (M. Titon du Tillet, dans son Parnasse français, in-fol. Baillet, dans les Jugemens des Savans et sur les Poètes modernes. M. l'abbé Gonjet, Bibliothèque française, t. 17.)

HERBAL, ou EBAL, montagne célèbre dans la tribu d'Ephraïm, près la ville de Sichem, vis-à-vis la montagne de Garizim. (Deuteron. 11, 29.)

HEBDOMADIER, celui qui est en semaine dans un chapitre ou un couvent, pour dire les oraisons de l'office, y présider et y faire les autres fonctions propres aux supérieurs dans les fêtes solennelles. En plusieurs lieux on l'appelle *Semainier*; et dans les chapitres, il est le plus souvent le collateur des bénéfices qui viennent à vaquer pendant sa semaine. Il y avait autrefois plusieurs sortes d'hebdomadiers, soit dans les chapitres, soit dans les monastères; savoir, l'hebdomadier-chantre, l'hebdomadier du chœur, l'hebdomadier de la cuisine, l'hebdomadier des défunts ou des morts, qui avait soin de l'office et des services des morts; l'hebdomadier de l'invitatoire, qui chantait l'invitatoire; l'hebdomadier lecteur de table; l'hebdomadier de

la grand-messe , qui disait la grand-messe pendant la semaine ; l'hebdomadier du pseautier , qui était apparemment le même que celui du chœur , et l'hebdomadier du saint autel , le même sans doute que celui de la grand-messe.

HEBDOMADIÈRE , religieuse qui est en semaine pour dire l'office et y présider.

HEBER , hébr. , *passage , collère* , fils de Salé , naquit l'an du monde 1754 , avant Jésus-Christ 2281. (Voyez HÉBREUX.)

HEBER , fils de Béria. (Genes. , 46 , 17.)

HEBERNE ou PERBERNE , archevêque de Tours au commencement du neuvième siècle , écrivit un livre des miracles de S. Martin. (Vossius , *de Hist. lat.*)

HEBERT (Michel) , jésuite , né à Caen le 8 septembre 1672 , et mort à Paris dans la maison professe le 24 novembre 1711 , a laissé entre autres ouvrages , 1°. *Imago vitæ humanæ quatuor anni tempestatibus expressa* ; à Caen en 1704 , in-12 ; ce sont quatre élégies.

HEBERT , trésorier de France , de l'académie française de Soissons , a donné des Discours et des Harangues , in-12 , à Soissons , 1699. Il y a dans ces discours une grande diversité de sujets , principalement des éloges et des discours moraux. Les uns sont des éloges du roi , des princes , des princesses , des grands seigneurs de la cour , des cardinaux et des prélats. Dans quelques autres les magistrats

sont instruits de leurs devoirs , et avertis de la fidélité qu'ils doivent au souverain , et de la protection qu'ils doivent aux peuples. Mais partout on voit même délicatesse de pensées , la même élégance d'expressions , la même pureté de langage. (Journal des Savans , 1700 , p. 36 de la première édition et 32 de la seconde).

HÉBERT (François) , évêque et comte d'Agen , mort en 1728 , a composé d'excellens prônes pour les dimanches de l'année : ils sont imprimés à Paris , chez J. B. Coignard , 1725 , en 4 vol. in-12.

HÉBRAIQUE (langue). On peut voir à ce sujet le traité de Buxtorf sur la langue hébraïque ; celui de Claude Capellanus ; l'introduction à la langue hébraïque , sous le titre d'*Atrium linguæ sanctæ* , imprimée in-4° à Hambourg 1681 ; la dissertation du père Alexandre , où il recherche quel est l'auteur des points de la langue hébraïque ; le traité du Père Thomassin , où il prétend faire voir que toutes les langues sont dérivées de la langue hébraïque , et que cette langue contient les principes de toute sorte d'érudition ; la dissertation de M. Ferrand sur la langue hébraïque , qui se trouve dans le premier tome de sa *Summa biblica* , imprimé in-12 , à Paris , chez Daniel Horthemels et Louis Roulland en 1690 , où il fait voir que la langue hébraïque est aussi ancienne que le monde , et qu'elle ne se perdit , ni dans la servitude d'Égypte ,

ni dans la captivité de Babylone; la dissertation de Walton, où il prouve que la langue hébraïque est la plus ancienne et la plus simple de toutes les langues; les commentaires de la langue hébraïque par J. Gousset; l'histoire des dictionnaires hébreux qui ont été donnés ou promis au public, tant par les Juifs que par les chrétiens jusqu'à notre temps, ou qui se trouvent encore cachés dans les bibliothèques, par J. Ch. Wolfius; la grammaire sacrée de Buxtorf, et celle de M. Huré, la nouvelle méthode pour apprendre facilement les langues hébraïque et chaldaïque, avec le dictionnaire des langues hébraïque et chaldaïque, par le Père Arnou de l'Oratoire, à Paris, chez Jacques Colombat, 1708, in-8°; la grammaire hébraïque de M. Masclef; l'introduction à la langue hébraïque par Ch. Reineccius; la grammaire hébraïque et chaldaïque par Guarin, et le dictionnaire hébraïque et chaldaïque du même; les racines hébraïques sans points voyelles, ou dictionnaire hébraïque par racines, où sont expliquées, suivant les nouveaux et anciens interprètes, tous les mots hébreux et chaldaïques, par le père Houbigant; la grammaire hébraïque de Pasino, réimprimée à Padoue, avec des augmentations considérables, in-8°, en 1741; la dissertation de M. Biaconni, sur l'antiquité des lettres hébraïques, où il fait voir que les caractères de cette langue n'ont point été changés

par Esdras. Bologne, 1749, in-4°.

HÉBRAÏSME, manière de parler propre de la langue hébraïque. Par exemple, fils de perdition, pour dire un méchant; montagnes de Dieu, pour dire de hautes montagnes.

HÉBREU. Langue hébraïque. C'est la plus ancienne langue que nous connaissions, et dans laquelle ont été écrits la plupart des livres de l'Ancien-Testament. Les anciens et les modernes sont partagés sur la question, savoir : si la langue hébraïque tire son nom d'Héber, et si à la confusion des langues arrivée à Babel, elle demeura dans la seule famille d'Héber et de ses descendants. Il paraît que non, parce qu'il est indubitable que la langue hébraïque a été commune à des peuples qui n'avaient aucune liaison avec la famille d'Héber, tels que les Phéniciens ou Chanauéens, les Syriens, les Philistins, qui du temps d'Abraham parlaient hébreu, ou une langue très-peu différente de l'hébraïque. On ne peut donc pas dire que cette langue soit demeurée dans la seule famille d'Héber. Il paraît aussi que le nom de langue hébraïque vient des Hébreux, descendants d'Abraham. (D. Calmet, Dict. de la bibl.)

HÉBREUX. Nom propre de peuples. Les Hébreux sont les douze tribus qui descendaient des douze patriarches, fils de Jacob. Il y a deux sentimens principaux sur l'origine de ce nom. Le premier est qu'il vient d'Éber ou Héber, fils de Salé, et

trisaïeul du grand-père d'Abraham. Le second est qu'il vient de la préposition *eber*, qui signifie *trans*, c'est-à-dire, au-delà, et que ce nom fut donné par les Chananéens à Abraham, parce qu'il venait d'au-delà du fleuve de l'Euphrate.

HÉBREUX (les). Leur monarchie, leur gouvernement, leurs lois, leurs cérémonies, mariages, funérailles, antiquité, sciences, poésie, musique, etc. On peut consulter là-dessus le traité de R. A. Houtouyn ; la république des Hébreux par Cuneus, qui a été traduite de latin en français avec des notes, additions ; les antiquités judaïques par Basnage ; la monarchie des Hébreux par le marquis de Saint-Philippe : le traité de la république des Hébreux par Sigonius, avec de savantes remarques de M. Maffei, qui se trouvent dans le quatrième tome des Oeuvres de Sigonius, recueillies par les soins de M. Argelati, et imprimées à Milan, en 1732 ; les antiquités sacrées des Hébreux, par M. Relan ; les différentes dissertations de D. Calmet sur les mariages ; le manger, la sépulture, etc. des Hébreux ; le discours de M. de Fleury, sur la poésie des Hébreux, et le trésor des antiquités sacrées et hébraïques, publié par M. Blaise Ugolini, à Venise, chez Jean Gabriel Hetz, en 1744, in-fol. sous ce titre : *Thesaurus antiquitatum sacrarum complectens selectissima clarissimorum virorum opuscula in quibus veterum Hebræorum mores, leges,*

institutæ, ritus sacri et civiles illustrantur.

HÉBRI, fils de Mérari, lévite. (1 Paral. 24, 27.)

HEBRON ou CHEBRON, ville fort ancienne appelée *Arbée*, et qui subsistait avant Moïse. Elle portait le nom d'*Arbée*, père d'Enoc, d'où vient qu'on disait *Cariath-Arbé*, ville d'*Arbée*. Elle fut bâtie sept ans avant Noan ou Tavis, ville d'Egypte. D'Arbée on en a fait Hébron ou Chebron. (1 Mach. c. 5, v. 23.) Proche de là était une caverne double où l'Ecriture nous apprend que fut la sépulture d'Abraham, de Sara, d'Isaac, de Jacob, etc., et c'est sans doute pour cette raison qu'on la nomme encore de nos jours la Sainte-Caverne. Hébron était située dans la partie méridionale de la terre de Chanaan, proche du lac Asphaltide, à vingt-deux milles de Jérusalem. Pas loin de cette ville était le lieu appelé *Chesne de mamré* ou *Mambré*, auprès duquel Abraham se retira. Joseph nous parle aussi d'un thérébinthe, [qui n'en était éloigné que de six stades, et qu'on disait y subsister depuis la création du monde. Sozomène rapporte que les habitans de la Palestine et les peuples voisins s'y assemblaient tous les ans, non – seulement pour cause de marchandise, mais aussi par religion, parce que ce lieu était regardé comme saint par les Juifs et les chrétiens, et même les païens, en considération des anges qui y avaient apparu à Abraham, se-

lon la tradition commune. L'empereur Constantin fit purifier ce lieu, et ordonna qu'on y bâtit une église. Les Latins ayant pris Jérusalem en 1799, et le pays circonvoisin, ils établirent un siège épiscopal à Hébron, comme nous le dirons; mais en ayant été chassés, les Grecs y mirent un évêque de leur rit, dont nous connaissons celui qui suit :

Joannice, en 1672, assista au concile de Bethléem, et y proscrivit les sentimens calvinistes de Cyrille Lucaire, sous le patriarche Dosithée II.

HÉBRON, fils de Caleb, chef de la famille des Hébronites. (*Exod.* 6, 18.)

HÉBRONA, hébr. *qui passe* ou *qui se met en colère*, campement des Israélites dans le désert, entre Jétébata et Elath. (*Num.* 33, 34.)

HECQUET (Adrien), de l'Ordre des carmes, natif d'Arras, a fleuri vers l'an 1560, et laissé : 1°. Rappel des Hérétiques du luthéranisme et des autres hérésies à la foi catholique, à Anvers, en 1550. 2°. Commentaire de la béatitude éternelle, de la semence de l'Évangile et le chariot de l'âme, à Louvain, en 1555. 3°. L'Arrêt des cœurs, *ibid.*, 1557. 4°. Deux livres des têtes de l'hydre, à Anvers, en 1557. 5°. De la pénitence véritable, à Lyon, en 1569. 6°. L'Ordinaire du vrai chrétien, à Paris, en 1570. 7°. Des Sermons sur les Évangiles du carême, *ibid.*, 1570. 8°. Recueil des sujets re-

marquables, à Louvain, en 1564. 9°. De l'Institution des paroisses, contenant des prônes pour toutes les fêtes et dimanches de l'année, à Paris, en 1572. 10°. Discours et lettres. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, page 1154, et aux additions, page 2870.)

HECQUET (Philippe), célèbre médecin, docteur-régent, et ancien doyen de la faculté de médecine de Paris, né à Abbeville le 11 février 1661, prit la place de M. Hamon à Port-Royal-des-Champs, en 1688. Il fut ensuite médecin de Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, de madame la princesse sa veuve, et de madame la duchesse de Vendôme. Il mourut après une vie fort austère, le 11 avril 1737, âgé de soixante-seize ans, et fut enterré au bas de l'église des carmélites du faubourg Saint-Jacques de Paris, dont il était le médecin. Il a composé un grand nombre d'ouvrages. Nous ne parlerons que de ceux qui ont trait à notre objet, savoir : 1°. De l'Indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans, 1708, in-12, à Trévoux. 2°. Traité des dispenses du carême, dans lequel on découvre la fausseté des prétextes qu'on apporte pour les obtenir, en faisant voir par la mécanique du corps les rapports naturels des alimens mai- gres avec la nature de l'homme, et par l'histoire, par l'analyse et par l'observation, leur conve-

nance avec la santé, en 1708, 1709, 1715, avec des corrections et additions, entre autres deux dissertations, l'une sur les macreuses et autres semblables amphibies, qu'il prétend n'être point poissons, et dont il condamne l'usage les jours de jeûne et d'abstinence; l'autre, sur le tabac, qu'il dit rompre le jeûne. Cet ouvrage a été réimprimé en 1741, en 2 volumes in-12. 3°. *An creatoris et naturæ legum imago carnis privii lex*, thèse du 18 mars 1723. 4°. Lettres d'un médecin de Paris à un médecin de province, sur un miracle arrivé sur une femme (la dame la Fosse) du faubourg Saint-Antoine, in-4°, en 1725. On a trois Vies de M. Hecquet, l'une dans le journal intitulé : Bibliothèque française; la deuxième dans le t. 12 des Mémoires du père Niceron, et la troisième à la suite du troisième volume de la Médecine des pauvres, ouvrage posthume de M. Hecquet.

HECTIUS (Godefroy), auteur allemand, a donné : *Germania sacra et litterata, sive de origine ac progressu rei sacræ ac politiciæ in Germania doctrinæ, ex ævo medio commentarii*, in-12. (Journal des Savans, 1718, page 519.)

HECTOR BOETIUS, Écossais, docteur d'Aberdon, dans le seizième siècle, composa l'Histoire d'Écosse, qui a été imprimée in-fol. en 1574, à Paris. Il laissa aussi quelques autres Traités, entre autres un des évêques

d'Aberdon, en Écosse. (Le Mire. Vossius. Bellarmin.)

HEDDAI, hébr. *louange*, un des braves de l'armée de David. (2 Reg. 23, 30.)

HEDER, hébr. *troupeau*, qui coupe, fils de Beria ou Bara, fut du nombre de ceux qui prirent la ville de Geth. (1 Par. 8. 15.)

HEDWIGE ou HAVOYE (sainte), duchesse de Pologne, dans le treizième siècle, était fille du prince Berthold, duc de Carinthie. On la mit toute jeune dans le monastère des bénédictines de Lutzburg, et on lui fit épouser, à douze ans, le prince Henri, dit le Barbu, duc de Silésie et de Pologne, dont elle eut six enfans. Quoiqu'elle fût encore jeune après qu'elle les eut mis au monde, elle fit vœu de continence du consentement de son mari, et passa le reste de sa vie dans des pratiques continuelles de piété, à la tête desquelles elle mit toujours le bon règlement de sa famille. Elle en bannissait avec une sévérité inexorable le mensonge, la médisance, toute action capable de blesser, pour peu que ce fût, la pudeur. Elle exhortait tous ceux qu'elle pouvait à embrasser la chasteté, et ce fut par ce mouvement qu'elle persuada au duc, son mari, de bâtir à quelque distance de Breslaw, le grand monastère de Trebnitz, pour des religieuses de Cîteaux. Elle prit encore le soin de beaucoup de jeunes demoiselles pauvres et

orphelines, et de plusieurs autres filles de basse condition. Le désir qu'elle avait de s'avancer de plus en plus dans la perfection, lui fit abandonner son palais pour se retirer, avec un petit nombre de personnes, proche de son monastère de Trebnitz. Elle s'y réduisit à un habit gris de l'étoffe la plus simple, et prit enfin l'habit même des religieuses et se renferma dans le monastère, mais sans faire de vœux, pour pouvoir exercer plus facilement des œuvres de charité. Elle passait cependant toutes les autres religieuses en silence, en régularité, en mortification, en humilité, dont elle avait l'amour si profondément imprimé dans le cœur, qu'elle embrassait avec une ardeur incroyable tous les genres d'humiliations qui pouvaient se présenter à son esprit, comme de donner à manger aux pauvres, de leur laver les pieds à genoux, de servir les malades, et surtout les lépreux. Jamais elle ne se laissait aller à la colère, quelque sujet qu'on lui en donnât. Jamais il ne lui échappait un mouvement d'émotion. Les accidens funestes, loin de la troubler, ne servaient qu'à faire éclater davantage la profonde paix de son âme. Ce fut dans ces dispositions héroïques, qu'elle vit mourir le duc son mari, et son fils aîné. Elle mourut elle-même le 15 octobre de l'an 1243, après avoir passé quarante années dans la pénitence. Dieu l'honora du don des miracles devant et après

sa mort. Le pape Clément IV la canonisa le 15 octobre de l'an 1267, et sa fête fut remise au 17 du même mois sous Innocent XI. (Surius, Matthieu Bader, dans sa Bavière sainte. D'Antilly. Baillet, t. 3, 17 octobre.)

HEGESIPPE (saint) était Juif d'origine. Il fut converti à la foi de Jésus-Christ, et la défendit de vive voix et par écrit avec beaucoup de vigueur, contre les hérétiques et les païens. Il fit divers voyages par les provinces de l'empire, pour conférer avec les hommes apostoliques et les personnes de piété qui avaient conversé avec les apôtres. Il fit aussi un voyage à Rome où il demeura près de vingt ans jusqu'au pontificat du pape Eleuthère. Ce fut là qu'il recueillit et mit par ordre la doctrine apostolique reçue de main en main dans cette église depuis saint Pierre jusqu'à Anicet. Il composa aussi une histoire divisée en cinq livres, dans lesquels il renfermait, selon l'ordre des temps, tout ce qui s'était passé dans l'Eglise depuis la passion de Jésus-Christ jusqu'au temps du pape Eleuthère. Cet ouvrage, dont il ne reste que quelques fragmens dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, était écrit d'un style simple ; car quoiqu'Hegesippe fût très-savant, il s'attachait à imiter la manière d'écrire des apôtres, aussi bien que leur vie. Saint Hegesippe mourut fort âgé sur la fin du règne de Marc-Aurèle, ou vers

le commencement de celui de Commode, c'est-à-dire, vers l'an 180, après avoir édifié et soutenu l'Église par la sainteté de sa vie et par sa doctrine pendant plus de cinquante ans. Les martyrologes latins en font mention et marquent sa fête au septième jour d'avril. Il y a une histoire de la ruine de Jérusalem, en cinq livres, sous le nom d'Hegesippe, dont l'auteur lui est postérieur de plus de deux cents ans. Il paraît que ce n'est qu'une compilation tirée de Joseph l'historien, dont on a corrompu le nom pour en faire celui d'Hegesippe, *Hegesippus de Josip-pus*. (Tillemont, Mém. eccl. t. 3, Dupin, Bibl. t. 1. Cave, p. 151. Baillet, t. 1, 7 avril. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl. tom. 2.)

HÉGLA, héb., *sa danse ou sa fête ou genisse*, fille de Salphaad. (Num. 26, 33.)

HEGUMENE, *Hegumenus*; archimandrite, abbé, supérieur d'un monastère de moines, parmi les Grecs. (Le P. Hélyot, t. 1, pag. 63.)

HEIDEGGER (Jean-Henri), né le premier juillet 1633 à Ursivellen, village de Zurich en Suisse, étudia la Théologie à Marbourg, sous Crocius, les langues orientales à Heidelberg, sous Jean-Henri Ottinger, et il se fit recevoir dans cette ville docteur en philosophie. Peu de temps après on lui donna une chaire de professeur extraordinaire en langue hébraïque dans l'université de cette ville, et une

autre de professeur en philosophie. En 1659, on l'appela à Steinfurt pour y professer la Théologie et l'histoire ecclésiastique. Il abandonna cette ville en 1665 pour retourner à Zurich, où il fut professeur en morale jusqu'en 1667, qu'il fut fait professeur en Théologie. Il mourut en cette ville le 18 janvier 1698. Il a fait, entre autres ouvrages : 1°. *de Fine mundi*; 2°. *de Fide decretorum concil. trident.*; 3°. un Commentaire latin du livre d'Étienne de Courcelles, intitulé : *Libertas christianorum à lege cibaria veteri*; 4°. *de Articulis fundamentalibus*; 5°. *Hystoria vitæ et obitûs J. H. Hottingeri*, in-8°.; 6°. *de Historia sacra patriarcharum exercitationes selectæ*, dont on a plusieurs éditions; 7°. une Dissertation latine sur les pèlerinages de Jérusalem, de Compostelle, de Lorette, etc.; 8°. *Anatome Concil. trident.*; 9°. *Enchiridion biblicum*, dont plusieurs éditions; 10°. *Historia papatûs*; 11°. *Mysterium Babylonis*, 2 vol. in-4°. C'est une explication de plusieurs endroits de l'Apocalypse; 12°. *In viam concordie ecclesiasticæ protestantium manudictio*; 13°. un Traité du martyre; 14°. *Tamulus Concil. trid.*; 15°. *Historia vitæ et obitus Joann. Lud. Fabricii*, à la tête des œuvres de Fabricius, en 1698, in-4°.; 16°. *Medulla Theologiæ christianæ*, 2 vol. in-4°; en 1696, 1701 et 1702; 17°. 2 vol. de dissertations latines sur la Thé-

logie dogmatique, historique et morale; 18°. *Exercitationes biblicæ*, avec quelques dissertations et la vie d'Heidegger, en 1700; 19°. *Labores exegetici in Josuam, Matth. epist. S. Pauli ad Rom. Corint. et Hebr.*; 20°. *Corpus Theologiæ christianæ*, in-fol. en 1700, etc. (Le père Nieéron, dans ses Mémoires, t. 17. *Nova litteraria helvetica Scheuchzeri*, en 1702, p. 10).

HEILBRUNNER (Jacques), né en 1548 à Ebertingen, village du duché de Wittemberg, prit le degré de docteur en Théologie à Tubinge en 1577, fut ensuite pendant trente ans chapelain du comte Palatin de Neubourg, ensuite prélat d'Anhausen dans le pays de Wittemberg, et enfin abbé de Bobenhausen, et surintendant général. Il mourut le 6 novembre 1618, et laissa un grand nombre d'ouvrages tant en allemand qu'en latin. Ces derniers sont : *Scwenk Feldio-Calvinismus : dæmonomaniæ pictoriana magica : Anti-Tannerus : carnificina esautica, de flagellatione, contra Jacobum Gretserum : apologia confessionis principis Wolsangi : synopsis doctrinæ calvinianæ refutata*. Thummus a écrit la vie de Jacques Heilbrunner.

HEISSIUS (Sébastien), jésuite d'Ausbourg, mort le 20 juin 1614, a donné : 1°. la Réfutation du traité hérétique des vingt articles de la confession d'Ausbourg, à Diligen en 1608; 2°. une Déclaration apologétique

des aphorismes de la doctrine des jésuites et autres catholiques; à Ingolstad en 1609; 3°. de la vraie Église et des moyens de la connaître; en 1610; 4°. le Purgatoire des luthériens. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1846.)

HELA ou ZAHELA. Voyez ZAHELA.

HELAM, héb., *l'armée ou la douleur de la mère*, lieu célèbre par la victoire que David remporta sur les Syriens. (2 Reg. 10, 17.)

HELBA ou CHELBA, ville de la tribu d'Aser. C'est peut-être la même que Chelbon en Syrie. (Judic. , 1, 31.)

HELCHATH ou HELCATH ou HALCATH ou CHELCHAT, ville de la tribu d'Aser, qui fut donnée aux lévites de la famille de Gerson. (Josué , 21, 31.)

HELCHI, un des prêtres ou lévites, qui revinrent de Babylone à Jérusalem. (2 Esdr. 12, 15.)

HELCIAS, hébr., *portion ou douceur du Seigneur*, père de Néhémie. (2 Esdr. 1, 1.)

HELCIAS, père d'Éliacim. (4 Reg. 18, 18.)

HELCIAS, fils d'Amasaï, lévite de la famille de Mérari. (1 Par. 6, 45.)

HELCIAS, père de Suzanne. (Dan. 13, 2.)

HELCIAS, père de Jérémie. (Jérém. 1, 1.)

HELCIAS, grand-prêtre, petit-fils de Sellum, et père d'Azarias qui lui succéda dans la grande sacrificature. Ce fut sous le pon-

tificat d'Helcias, que l'on trouva le livre de la loi dans le trésor du temple, du temps du roi Josias. (4 Reg., 22.)

HELCIAS, père du précédent. Il vivait sous Ézéchias. (4 Reg., 18, 18.)

HELDINGE ou HELDINGUE (Michel), dit *Sidonius*, évêque de Mersbourg, né en 1506, de parens obscurs, étudia la Théologie dans les plus fameuses universités d'Allemagne, et en particulier à Tubinge, dans le collège fondé pour de pauvres écoliers. Il enseigna à Mayence, et fut pourvu d'une cure dans cette ville. Ensuite il devint suffragant de l'archevêque de Mayence, sous le titre d'évêque de Seide ou de Sidon, d'où il eut le nom de *Sidonius*. L'empereur Charles-Quint l'employa en 1548, pour travailler à ce formulaire de religion qu'on appelle *Interim*, et pour récompense il lui donna l'évêché de Mersbourg. Heldingue fut employé en diverses négociations importantes par l'empereur Ferdinand qui le fit assesseur de la chambre impériale de Spire, puis président et gouverneur de Vienne. Il assista au concile de Trente, et fit paraître beaucoup de savoir. Il mourut en 1561, âgé de cinquante-cinq ans. On a de lui une instruction chrétienne intitulée *Institutio ad christianam pietatem* ; un Catéchisme imprimé à Louvain en 1557, et avec les décrets d'un concile provincial de Mayence en 1549, in-folio, quinze ser-

mons sur le sacrifice de la messe, imprimés avec deux autres du même, à Ingolstad en 1545. Ces discours sont en allemand : mais Sarius les a traduits en latin. On trouve quatre lettres d'Heldingue à Frédéric Nausca, depuis évêque de Vienne, dans le troisième livre des lettres adressées à celui-ci imprimées à Bâle en 1550, in-fol., p. 80 et suiv. (Voyez la vie d'Heldingue, qui se trouve au tome premier des *Observationes hallenses, observatio quinta*, p. 60 et suiv., sous ce titre : *Michaelis Sidonii, episcopi martisburgensis, vita.*)

HÉLEC, héb., *portion* ou *légèreté*, fils de Galaad, de la tribu de Manassé, fut chef de la famille des Hélécites. (Num., 26, 30.)

HELED, fils de Baana, un des braves de David. (2 Reg., 23, 29.)

HELEM, héb., *qui réve* ou *qui guérit*, nom d'homme. (Zachar., 6, 14.)

HELEM, frère de Somer. (1 Par. 7, 35.)

HELENE (sainte), impératrice, mère du grand Constantin, *Flavia Julia Helena*, était d'une famille obscure de Bithynie. L'empereur Constance Chlore n'étant encore que garde-du-corps ou simple officier d'armée sous Gallien, connut ses excellentes qualités et l'épousa. On ne sait si elle lui donna d'autres enfans que Constantin dont elle accoucha l'an 272, âgée de vingt-cinq ans, dans Naïsse,

ville de Dardanie. Elle en pouvait avoir soixante-quatre lorsqu'elle fut convertie à la religion chrétienne, par l'avènement de son fils à l'empire; et depuis cet heureux moment, elle ne cessa d'édifier l'Église par ses rares vertus. Elle priaît avec ferveur, était vêtue fort simplement, ornait magnifiquement les temples, et faisait des aumônes immenses. Elle fit le voyage de Jérusalem, présida à la construction de la superbe église du Saint-Sépulcre, après avoir découvert la vraie croix, et eut part aux autres églises qui furent bâties sur le mont des Oliviers et à Béthléem, par les ordres de Constantin son fils entre les bras duquel elle mourut peu de temps après son retour de Palestine, l'an 327 ou 328, dans la ville de Nicomédie, autant qu'on peut le conjecturer. L'Église latine honore sa mémoire le 18 août; et la grecque, le 21 de mai. Les Romains prétendent avoir le corps de sainte Hélène dans l'église appelée *Ara-Cæli*; et les Français croyaient le posséder dans l'abbaye de Hautvilliers en Champagne, à quatre lieues de Reims, où l'on disait qu'il fut transporté de Rome, au milieu du neuvième siècle, par un prêtre du diocèse de Reims, nommé Targis. (Eusèbe, Vie de Constantin, liv. 3. Théodoret. Surius. Dom Mabillon, quatrième siècle bénédictin, part. 2. Baillet, Vies des Saints, t. 2, 18 août. De Tillemont, tome septième de ses Mémoires pour ser-

vir à l'Histoire ecclésiastique.)

HÉLÉNIEN. Les disciples de Simon le Magicien furent nommés *Hélénien*s du nom d'Hélène ou Sélène, concubine de Simon.

HELENOPONT, une des deux provinces du Pont, ainsi appelée d'Hélène, mère du grand Constantin. Amasée en était la métropole, comme elle l'avait auparavant été de tout le Pont. Justinien ne fit dans la suite de ces deux provinces qu'une province seule, à laquelle il conserva le nom d'*Hélénopont*, sans rien changer à l'ordre ecclésiastique.

HELENOPOLIS, ville épiscopale de la province de Bithynie au diocèse du Pont sous la métropole de Nicomédie. Elle se trouve dans toutes les notices. Elle s'appelait anciennement *Drepanum* ou *Drepane*. Constantin la nomma ainsi à cause de sa mère qui y mourut, comme semble marquer Sozomène, l. 2, c. 1. Nicéphore Calliste et le supplément de la chronique d'Eusèbe disent la même chose. C'est une ville maritime sur le golfe Afsacène proche du Bosphore, selon Étienne. Les anciens géographes n'en font aucune mention. Voici les évêques dont les noms sont parvenus jusqu'à nous.

1. Macrin. *Index PP. Nicæn.*

2. Pallade, qui alla à Rome pour la défense de saint Jean Chrysostôme (*Dial. de ejus vita*). Lorsqu'il fut de retour à Constantinople, on l'envoya en exil à Syène, au fond de la Thébaïde.

3. Alexandre, subrogé à Pallade.

4. Léonce, assista au concile de Constantinople, sous Mennas, en 536.

5. Théodore, au cinquième concile général.

6. Léonce II, au sixième.

7. Jean, aux canons *in Trullo*,

8. David, au septième concile général.

9. Léon, au concile de Photius, sous le pape Jean VIII. (Or. chr., t. 1, p. 622.)

HELENOPOLIS, ville épiscopale de Lydie au diocèse d'Asie, sous la métropole de Sardes, dont l'évêque Numénios fut un de ceux qui s'opposèrent à la tenue du concile d'Éphèse jusqu'à l'arrivée de Jean d'Antioche. (*Ibid.*, p. 897.)

HELENOPOLIS, ville épiscopale de la seconde Palestine, au diocèse de Jérusalem, sous Schytopolis, ainsi appelée du nom de la mère du grand Constantin, a eu l'évêque suivant :

1. Procope, siégeait en 536. Il assista au concile de Jérusalem, sous Pierre, contre Anthème. (*Ibid.*, t. 3, p. 712.)

HELEPH, ville de la tribu de Nephthali. (Josué, 19, 33. Elle est appelée *Meheleph* dans l'hébreu, dans les Septante et dans Eusèbe.)

HELES, hébr., *arme* ou *dépouille*, un des vaillans hommes de l'armée de David. (2 Reg. 23, 26.) Il est nommé *Hells de Phalti* dans les livres des rois, et *Heltès Phalonite*. (1 Paral. 11, 27.)

HELGAUD, moine de Fleury, écrivit vers l'an 1050 la vie du roi Robert, qui a été imprimée à Francfort, et qui est aussi parmi les historiens de du Chêne. (Dupin, Bibl., onzième siècle.)

HELI, hébr., *élévation*, grand sacrificateur, et juge de la race d'Ithamar, succéda à Abdon, et eut pour successeur Samuel dans le gouvernement du peuple. Le grand défaut d'Héli fut son indulgence à l'égard de ses enfans. L'arche du Seigneur ayant été prise par les Philistins, Héli tomba de sa chaise, en apprenant cette triste nouvelle, il se rompit le cou, et mourut après avoir été juge d'Israël pendant quarante ans, depuis l'an du monde 2848 jusqu'en 2888. (1 Reg. 3, 16 et 4, 15.)

HELI, *Heliacim*, *Helcias*, *Joachim*, sont à peu près le même nom; et y il a apparence qu'Héli, nommé dans saint Luc comme le dernier des aïeux de Jésus-Christ, est le même que saint Joachim, père de la sainte Vierge. (Luc, 3, 23.)

HELICITES, hérétiques ou faux dévots du septième siècle, qui vivaient dans la solitude, et faisaient consister le service divin à chanter des cantiques pieux, et faire de saintes danses avec des femmes, à l'exemple, disaient-ils, de Moïse et de Marie, suivant ce qui est rapporté au quinzième chapitre de l'Exode. (Rossæus, dans son Traité des religions.)

HELINAND, dont on a déjà parlé au mot *Elimand*, moine

de l'abbaye de Froidmont, de l'Ordre de Cîteaux dans le diocèse de Beauvais, mort en 1209 ou 1223, ou enfin 1227, avait composé une Histoire chronologique depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1204. Le père Tissier en a donné les quatre derniers livres dans le tome 8 de sa Bibliothèque des écrivains de l'Ordre de Cîteaux, avec quelques sermons et une lettre sur la réparation de l'apostasie, adressée à Gautier, moine apostat. Il est encore auteur de la relation du martyre de saint Gercon et de ses compagnons. On a encore de lui un poème de la mort, publié en 1595 par Antoine Loysel. Il y a dans la bibliothèque de Longpont un manuscrit du même auteur sur l'apocalypse, et dans d'autres bibliothèques un traité à la louange de la vie monastique, et un autre du gouvernement des princes. Helinand montre plus de travail, que de discernement dans son histoire qui n'est qu'un recueil tiré de divers auteurs. (Dupin, Bibl., treizième siècle. Journal des Savans, 1745, page 656.)

HÉLIODORE, premier ministre de Séleucus Philopator, roi de Syrie, fut envoyé par le roi son maître à Jérusalem, pour enlever les trésors que l'on disait être dans le temple. Lorsqu'il y fut entré, on vit paraître un cheval, sur lequel était monté un homme terrible, vêtu magnifiquement, qui fondant avec impétuosité sur Héliodore, le

frappait avec ses pieds de devant, pendant que deux jeunes hommes aussi brillans de gloire et richement vêtus le fouettaient sans relâche. Héliodore fut renversé et porté hors du temple, le grand-prêtre Onias pria pour lui, et pendant qu'il faisait sa prière, les mêmes jeunes hommes dirent à Héliodore : *Rendez grâces au grand-prêtre Onias, car le Seigneur vous a donné la vie à cause de lui.* Héliodore ayant offert une hostie à Dieu, s'en retourna vers le roi Séleucus, et lui raconta ce qui lui était arrivé. (2 Mach. 3.)

HÉLIODORE, évêque d'Alitino en Italie, était de Dalmatie, de même que saint Jérôme, son contemporain. Il quitta son pays à l'exemple de ce saint qu'il alla joindre à Aquilée. Il l'accompagna aussi dans son voyage d'Orient avec le prêtre Evagre et Innocent. Ils parcoururent ensemble la Thrace, la Bithynie, le Pont, la Galatie, et passèrent en Syrie. Saint Jérôme s'étant retiré dans un désert de la province de Chalcide, Héliodore l'y suivit encore et le quitta ensuite pour aller voir ses parens en Dalmatie. Saint Jérôme lui écrivit pour le rappeler au désert; mais sa lettre, quoique très-belle et très-pressante, n'eut aucun effet. Héliodore repassa en Italie, et fut admis dans le clergé d'Aquilée, d'où il fut tiré ensuite pour être évêque d'Alitino. Il assista au concile d'Aquilée de l'an 381, où il soutint la foi contre les ariens, et mou-

rut d'une mort précieuse, après avoir conduit son peuple avec beaucoup de vigilance, et conservé dans l'épiscopat toute l'austérité de la vie monastique. Son nom se trouve au 3 juillet dans le martyrologe romain moderne. (Saint Jérôme, dans ses Lettres. Bulteau, l. 2 de l'Hist. monast. d'Orient. Baill., t. 2, 3 juillet.)

HELIODORE, prêtre d'Antioche, a composé un excellent livre de la virginité, fondé sur des témoignages de l'Écriture. (Gennad., ch. 29. Dupin, Bibl., t. 3, p. 304.)

HELIONOSTIQUE, c'est-à-dire, *adorateur du soleil*.

HELIOPOLIS, ville épiscopale de la seconde Phénicie, nommée Balbec, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Damas. Strabon la met proche d'Émèse, et l'itinéraire d'Antonin place Connaet Laodicée entre ces deux villes. Mais il faut convenir qu'elle est plus proche de Damas. Il y avait dans Héliopolis un temple du soleil, que le peuple adorait, et un autre dédié à Vénus, où cette déesse avait une statue. Constantin les fit abattre, parce que, surtout dans le dernier, on s'était fait une loi d'y prostituer toutes les filles aux étrangers qui arrivaient dans la ville. Ce prince exhorta aussi les habitants de cette ville à embrasser au plutôt le culte du vrai Dieu. On y bâtit une fort belle église. On y mit un évêque, et on sacrifia au seul Créateur du ciel et de la terre.

Ceux qui ne voulurent pas quitter le culte des faux dieux, s'en vengèrent, sous Julien l'Apostat, en violant les vierges consacrées à Jésus-Christ, et en les exposant toutes nues dans la place publique aux yeux de tout le monde. (*Voy.* Sozomène, l. 5, c. 10, et l. 7, c. 15.) Voici les évêques qui y ont siégé :

1. Théodote, qui baptisa saint Eudoce, martyr. (*Martyr. rom. men. des Grecs*, 1^{er} mars.)

2. N... dont Eusèbe ne nous a point laissé le nom. Il fut établi à Héliopolis par Constantin.

3. Joseph, au concile d'Antioche, sous le patriarche Domnus.

4. Pierre, souscrit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

5. Antoine, souscrit au témoignage que rendit Néophyte, patriarche d'Antioche, sur la foi de l'Église orientale contre les calvinistes. (*Tom. 3, appell. fid.*, p. 756)

6. N... qui reçut fort bien M. de la Roque, qui alla le voir en 1688. (*Voyage du mont Liban. Or. ch.*, t. 2, p. 842.)

HELIOPOLIS, ville épiscopale de la seconde Augustamnique dans le patriarcat d'Alexandrie. On l'appelait autrefois On. Puthiphares, dont Joseph épousa la fille (*Gen.* 46, 20), était prêtre de cette ville. Elle est aujourd'hui détruite, et on trouve en sa place un village à une lieue du Caire, nommé Matarea, à cause du puits qui sert à cultiver le baume. On prétend que

c'est où Notre-Seigneur Jésus-Christ alla demeurer, lorsqu'on le porta en Égypte, dans son enfance. Héliopolis a eu les évêques suivans :

1. Helenus, dont il est parlé dans les actes de sainte Eugénie, martyr. (*Apud. Sur.* 25 décembre.)

2. Melas, Melecien, après le concile de Nicée.

3. Marin, au concile d'Éphèse.

4. N... ordonné par Appollinaire, patriarche d'Alexandrie. (*Or. ch.*, t. 2, p. 562.)

HELIOT (N. d'), prêtre, abbé du Perray-Neuf, professeur des libertés gallicanes dans l'université de Toulouse, de l'Académie des sciences de la même ville, a fait imprimer en 1753 un Discours sur les grandeurs de Jésus-Christ, à Toulouse et à Paris, brochure in-12. (*Journal des Savans*, 1753, p. 445.)

HELLADE, évêque de Tarse, métropole de la première Cilicie, fut déposé dans le premier concile d'Éphèse. On a sept lettres de lui dans la collection de Lupus. (*Dupin, Biblioth. ecclés.* t. 3.)

HELLAS, se prend quelquefois pour toute la Grèce, dont elle n'est cependant qu'une partie appelée Achaïe, qui comprend l'Attique, la Migare, la Béotie, la Phocide, la Locride, l'Oétolie et la Doride. Elle a pour bornes au septentrion la Macédoine, et la Thessalie; à l'orient, la mer Égée; à l'occident, la mer Ionienne; et au

midi, les golfes de Corinthe et de Saron. On l'appelle aujourd'hui la Livadie. Corinthe en est la seule métropole, même depuis qu'on lui a ajouté le Péloponèse. On lui a ajouté depuis de nouvelles métropoles, hors le Péloponèse, comme Athènes, au neuvième siècle, à qui on a attribué quelques églises suffragantes, et Thèbes sans sièges suffragans au-dedans du Péloponèse. Quelques autres aussi au neuvième siècle, onzième et au treizième.

HELLÉNISTE, *Hellenista*. Ce mot se trouve dans le texte grec du Nouveau-Testament, et signifie les Juifs grecs qui habitaient l'Égypte et les autres lieux où la langue grecque était répandue, à la différence des Juifs hébreux, qui parlaient la langue hébraïque; tels que les Juifs du territoire de Jérusalem, et de de-là l'Euphrate. C'est des Hellénistes qu'est venue la version grecque de l'Ancien-Testament, qu'on nomme la Bible des Septante. Ils s'en servaient dans leurs assemblées, malgré les Juifs hébraïsans, qui ne pouvaient souffrir qu'on lût la Sainte-Écriture en une autre langue qu'en hébreu. Quelquefois les Hellénistes sont appelés simplement Hellènes-Grecs. (*D. Calmet.*)

HELLÉNISTIQUE. Langue hellénistique. C'est celle qui était en usage parmi les Juifs grecs, dans laquelle il y avait beaucoup d'hébraïsmes et de syriacismes. C'est l'opinion com-

mune des savans contre Saurmaise, qui a fait 2 volumes pour la combattre.

HELLESPONT, province de l'Asie mineure, ou plutôt partie de la Mysie sur la Propontide. L'évêque d'Éphèse étant tombé dans l'arianisme, et ayant été conséquemment déposé dans le concile de Sardique, la ville de Cysique fut donnée pour métropole aux provinces d'Asie, de Carie et de Lydie. Le canon trente-six du concile *in Trullo*, avait ordonné que Cysique et tout l'Hellespont reconnaissent pour patriarche l'évêque de Constance en Chypre. Mais cela ne fut point observé, ou dura peu de temps. On érigea vers l'an 869, en archevêchés dans cette province, les villes de Préconnèse, de Marmora et de Pare. Cette dernière fut même faite métropolitaine, aussi bien qu'Abide, mais cette dernière revint à son premier état.

HELMESIUS (Hedri). Voyez HENRI HELMESIUS.

HELMODIUS ou HELMOLDUS, prêtre de Buzow, village près du lac de Plæn, vivait du temps de l'empereur Frédéric Barberousse. Il fut lié intimement avec Gerolde, qui fut le premier évêque de Lubeck, et il l'aida utilement dans la conversion des Wagres. Ce prélat l'engagea à écrire une chronique des Slaves et des Venèdes; et Helmoldus entreprit en effet cet ouvrage qui commence par l'histoire de la conversion des Saxons à la foi chrétienne, sous

Charlemagne, et qui finit à l'année 1170. Arnoul, abbé de Saint-Jean à Lubeck, continua cette chronique qui est écrite en latin, jusqu'à l'an 1208, et l'anonyme de Bremen la poussa jusqu'à l'an 1449. Henri Berger, recteur de l'université de Lubeck, y ajouta des notes et un index dans l'édition qu'il en donna en 1659, sous le titre de *Chronicon Holsatiæ*. Elle se trouve dans les *Accessiones historicae* de Léibnitz. Reineccius a donné aussi une édition de cette chronique avec des remarques, et Léibnitz les publia de nouveau dans le tome deuxième des écrivains de l'histoire de Brunswick. Helmoldus mourut en 1170 ou 1180. (Ballarmin, *in Tract. de scriptor eccles. Baugertii, præf. in Helmædum*, etc.)

HELO (François), avocat au parlement de Paris, a donné au public en 1662 : la Jurisprudence française conférée avec le droit romain sur les institutes de l'empereur Justinien, sur le premier titre : de la Justice et du droit. Il a fait un Traité de juridiction romaine, française, séculière et ecclésiastique. Il a observé leurs différences, et leurs rapports : cet ouvrage forme 1 volume in-4°, divisé en deux tomes. L'auteur l'a dédié à M. le premier président de Lamoignon. (Mémoire manuscrit de M. Boucher d'Argis, communiqué à M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

HÉLOISE ou LOUISE; épouse du célèbre Abélard, puis pre-

mière abbesse du Paraclet, était nièce de Fulbert, chanoine de Paris. Elle avait un génie si élevé et si propre pour les sciences, qu'à dix-huit ans elle savait le latin, le grec et l'hébreu, et s'appliquait fortement à l'étude de la philosophie, des mathématiques et de l'Écriture-Sainte. Elle mourut le 17 mai 1163, ou, selon d'autres, 1164. Nous avons un recueil des lettres d'Abélard et d'Héloïse, publié en 1616, par le sieur François d'Amboise, conseiller d'état, et depuis à Londres, in-8°, et à Paris en latin et en français en 1723, par dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, en 2 volumes in-12. On attribue encore à Héloïse des constitutions ou statuts pour-ses religieuses. On est surpris, dit dom Ceillier, en lisant les lettres d'Héloïse, d'y trouver une si grande étendue de connaissances. Elle cite avec aisance les écrivains sacrés, les Pères de l'Église, les auteurs profanes, surtout les poètes. Rien n'égale la vivacité de son pinceau, quand elle peint ses malheurs et ses peines. Quelle force d'expressions et de raisonnemens dans le discours qu'elle fait à Abélard pour le détourner du mariage ! Son style est toujours élégant ; mais il est des endroits dans ses lettres où elle s'est surpassée. Les pensées en sont fines et délicates, les idées nobles, la latinité pure, le tour naturel. Le père de Fontenay, dans le neuvième tome de l'Histoire de l'Église gallicane,

nous donne l'histoire et le portrait d'Héloïse : ce qu'on a de ses lettres, dit l'historien, justifie sa réputation ; mais on y voit un assortiment bien singulier du langage et des sentimens de sa tendresse, avec le langage et les sentimens de la vertu. (*Voyez* la vie d'Abélard et d'Héloïse par dom Gervaise. *Voyez* aussi dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés. tom. 22, p. 154 et suiv.)

HELMON-DEBLATHAIM, campement des Israélites sur le torrent d'Arnon. (Num. 33, 46.)

HELON, père d'Éliab, de la tribu de Zabulon. (Num. 1, 9.)

HELON, ville de la tribu de Juda, laquelle fut donnée aux lévites. (Josué, 15, 51.)

HELPERIC ou HILPERIC, abbé d'Arles, au diocèse d'Elne, dans le neuvième siècle, écrivit une lettre adressée à Charles-le-Chauvé, touchant la translation des saints martyrs Abdon et Sennen, dans son monastère d'Arles. Le père Michel Lot l'a insérée dans le traité qu'il a composé sur le même sujet. (D. Rivet, Hist. litt. de la France, t. 5, p. 332.)

HELPERIC, moine et écolâtre de l'abbaye de Grandfel, écrivit son traité du comput ecclésiastique en 980, selon le père Mabillon. On lui attribue aussi une lettre qui porte le nom d'Elpric, parmi les différentes pièces dont est composé le traité des offices divins, sous le nom d'Alcuin. Cette lettre est une réponse à la demande qu'on

lui avait faite : « Pourquoi l'Église fait paraître tant de joie dans la célébration des fêtes des saints, au jour de leur mort, tandis qu'elle ne montre que de la tristesse le vendredi-saint, jour qu'elle fait mémoire de la mort de Jésus-Christ. » Helperic répond que c'est parce que Jésus-Christ étant fils de Dieu, et élevé en conséquence de toute éternité à une gloire qui ne peut être ni diminuée ni augmentée, on ne peut se réjouir de sa gloire nouvelle, comme s'il ne l'avait point eue auparavant; et qu'ainsi le devoir des chrétiens, comme membres de Jésus-Christ leur chef, est de lui rendre le jour de sa mort, douleur pour douleur et tristesse pour tristesse : mais que les saints ayant passé le jour de leur mort à une vie meilleure et à un bonheur éternel, les chrétiens qui sont leurs frères doivent s'en réjouir. Trithème attribue encore à Helperic divers autres ouvrages qui sont un Traité de musique, un de l'incarnation; plusieurs pièces de poésies, et grand nombre de Sermons ou d'homélies sur différens sujets. Helperic était, au jugement du même auteur, très-savant dans les lettres divines et humaines, philosophe, poète, astronome, orateur, et d'un esprit subtil. Au reste les savans sont fort partagés au sujet du vrai nom d'Helperic, du temps auquel il a vécu, et du monastère où il fit profession. (Voyez dom Rivet, Hist. littér. de la France, t. 6, p. 197 et

suiv. Dom Ceillier, Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 19, p. 661 et suiv.)

HELVIDIUS, disciple de l'hérésiarque Auxence, évêque de Milan, vivait sur la fin du quatrième siècle. Il était grand ennemi de la virginité, et disait que le mariage n'était pas moins parfait, ni d'un moindre mérite. Il soutenait aussi que Marie n'avait pas toujours été Vierge, et qu'elle avait eu plusieurs enfans de saint Joseph. Helvidius est le chef des helvidiens ou antidicomarianites. Son erreur a été expressément condamnée par le concile de Capoue en 391. Gennade dit qu'il avait écrit un livre où il paraissait du zèle pour la religion, que c'était un zèle indiscret, que le style et les raisonnemens en étaient embarrassés. Saint Jérôme a fait un traité particulier contre lui qu'on peut consulter, ainsi que saint Epiphane, *Hæres.* 70 et 78. (Saint Augustin, *Hæres.* 56 et 84. Baronius, A. C. 382. Gennade, ch. 32.)

HELYOT (Claude), conseiller de la cour des Aides, né à Paris en 1628, était fils de Pierre Helyot, écuyer, conseiller-secrétaire du roi, et de Françoise du Bray. Il fut marié deux fois; mais étant tombé en 1669 dans une maladie qui le réduisit à l'extrémité, et ayant recouvré sa santé, il mena toujours depuis une vie très-édifiante et très-austère. Ses jeûnes étaient journaliers, il usait souvent des plus rudes instrumens de pénitence,

priaient pendant la nuit, et faisait aux pauvres d'abondantes aumônes. Il mourut saintement comme il avait vécu le 30 janvier 1686, âgé de cinquante-huit ans, et fut enterré dans le cimetière de l'église paroissiale de Saint-Gervais. Il joignait à beaucoup d'esprit de grandes lumières, et était versé dans toutes sortes de sciences, même dans la Théologie. On a ses œuvres spirituelles, imprimées in-8° à Paris en 1710, chez Jean-Baptiste Coignard, sous ce titre : Les OEuvres spirituelles de M. Helyot, conseiller du roi en la cour des Aides de Paris, avec un abrégé de sa vie. Ces œuvres consistent en vingt-quatre discours sur différens sujets de piété, tels que la perfection et les moyens d'y arriver, l'imitation de Jésus-Christ, la foi, l'espérance, la charité, la crainte de Dieu, la conformité à sa volonté, etc. M. l'abbé Goujet a donné l'analyse des œuvres spirituelles de M. Helyot dans le second tome de sa Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle, p. 325 et suivantes.

HELYOT (Pierre), connu sous le nom de père Hypolite, religieux du tiers-Ordre de Saint-François, né en janvier 1660, était fils de Bénigne Helyot, et de Marguerite Musnier, d'une bonne famille de Paris, qui tire son origine d'Angleterre, d'où Jean Helyot, son trisaïeul, sortit à l'occasion du changement de religion qui se fit en ce royaume.

me. Il prit l'habit de religieux du tiers-Ordre de Saint-François à Picpus près Paris, le premier août 1683. Il fit deux voyages à Rome et visita toute l'Italie. Après son retour en France, il fut choisi successivement par trois provinciaux de son Ordre pour leur secrétaire, et mourut à Picpus le 5 janvier 1716, âgé de cinquante-six ans. Il a laissé : 1°. L'histoire des Ordres monastiques, religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, qui ont été établis jusqu'à présent, contenant leur origine, fondation, progrès, décadence, suppression ou réforme, les vies de leurs fondateurs ou réformateurs, avec des figures qui représentent leurs habillemens ; 1 volume in-4°, imprimé à Paris, chez Nicolas Gosselin, depuis l'an 1714 jusqu'à l'an 1719. Cet ouvrage est le plus étendu et le plus complet que nous ayons sur ce sujet : il est d'ailleurs estimable par les recherches et le discernement, et les figures des Ordres bien gravées lui donnent encore beaucoup de lustre. 2°. Nous avons encore du père Helyot, le Chrétien mourant. 3°. Une dissertation sur le bréviaire du cardinal Quignonez, où l'on fait dire à saint Thomas et à saint Dominique, que la Sainte Vierge avait été préservée du péché originel et actuel : le père Helyot fait voir que dans les éditions de ce bréviaire faites du vivant du cardinal Quignonez, on ne trouvait point ces

passages de saint Thomas et de saint Dominique, et qu'ils y ont été ajoutés dans les éditions faites depuis la mort du cardinal. 4°. Une Lettre sur la nouvelle édition de l'histoire des Ordres religieux de M. Hermant, curé de Maltot en Normandie, in-4°. (Journal des Savans 1708, 1711, 1714, 1716 et 1719.)

HEM, fils de Sophonie. (Zachar. 6, 14.)

HEMAN, fils de Lothan, et petit-fils d'Ésaï. (Genès. 36, 22.)

HEMAN ESRAÏTE. (Voyez EMAN.)

HEMATH. (Voyez EMATH.)

HEMATITES. Saint Clément d'Alexandrie nomme ces hérétiques dans le septième livre de ses stromates, sans expliquer quelle était leur hérésie. Spencer a cru qu'ils étaient ainsi appelés, parce qu'ils mangeaient des viandes suffoquées, ou consacrées au démon. D'autres pensent qu'ils ont eu ce nom, parce qu'ils offraient du sang humain dans la célébration des mystères. (Spencer, *Dissert. ad act. cap.* 15, v. 20.)

HEMERE (Claude), docteur de Sorbonne et chanoine de l'église de Saint-Quentin en Vermandois, prit le bonnet de docteur en 1614, fut fait bibliothécaire de Sorbonne en 1638, et garda cette place six ans, après lesquels il fut prié de prendre la notice des manuscrits du feu cardinal de Richelieu; il demeurait encore en Sorbonne en 1646, et mourut à Saint-Quentin, après avoir donné : 1°. Une

pièce de poésie, imprimée à Paris, in-8° sous ce titre : *Cerastes in semita*, le serpent aux aguets : le but du poète était d'arrêter les progrès du calvinisme dans Saint-Quentin. 2°. *De scholis publicis, eorumque magisteriis, dissertatio pro regali ecclesia Sancti-Quintini*, à Paris, chez Antoine de la Perrière, in-8°. Cet ouvrage a une deuxième partie qui parut la même année, sous titre de : *Tabella chronologica Decanorum, custodum, canonicorumque regalis ecclesie S. Quintini, qui vel natalium splendore nobilissimi, vel clarissimi titulis dignitatum amplissimarum, vel pietate atque doctrinâ floruerunt*, à Paris, in-8°. 3°. *De Academia parisiensi, qualis primò fuit in insulâ, et episcoporum scholis, liber*; à Paris, chez Sébastien Cramoisy, en 1637, in-4°. 4°. *Augusta Viromanduorum vindicata et illustrata, duobus libris, quibus antiquitates urbis et ecclesie S. Quintini Viromanduorumque Comitum series explicantur : adjectum est registrum veterum chartarum*, à Paris en 1643. (Le père le Long, *Bibl. des historiens de France*, p. 72.)

HEMEROBAPTISTE, nom d'une ancienne secte parmi les Juifs. Ceux qui en étaient se lavaient ou se baignaient tous les jours, et professaient les mêmes dogmes que les scribes et les pharisiens, excepté qu'ils niaient la résurrection des morts avec les saducéens, et retenaient

une partie de leurs impiétés. (S. Épiphane, *De hæres.*)

HÉMINE, *Hemina*. L'hémine est une mesure romaine qui contient le demi-septier, c'est-à-dire, dix onces de liqueur. S. Benoît, dans le chapitre 40 de sa règle, accorde à ses religieux une hémine de vin par jour pour chaque frère. On dispute beaucoup sur cette mesure de vin, que saint Benoît accorde à ses religieux. Dom Lancelot soutient qu'elle n'est que de dix onces. Dom Mabillon et Dom Martène lui donnent dix-huit onces. M. Pelletier de Rouen lui en donne vingt, dans une dissertation sur l'hémine et sur la livre de saint Benoît, imprimée à Rouen en 1700, in-12, à la suite de sa dissertation sur l'arche de Noé, p. 523. Dom Calmet, après avoir examiné ces différens sentimens dans son commentaire sur la règle de Saint-Benoît, chap. 40, conclut qu'on n'a point expliqué parfaitement jusqu'ici le poids du pain, ni la mesure du vin, que saint Benoît accorde par jour à chacun de ses religieux, et que suivant le concile d'Aix-la-Chapelle, suivant les plus exacts commentateurs, selon les monumens qui se conservent dans les anciens monastères, le poids du pain cuit et celui de l'hémine de vin n'excédaient pas dix-huit onces, et étaient plutôt au-dessous qu'au-dessus de ce poids.

HEMIN-LIETARD, *Henniacum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans l'Ar-

tois entre Douai et Lens, au diocèse d'Arras. Ce n'était d'abord qu'un chapitre de chanoines séculiers fondé l'an 1040, par un avocat d'Arras, nommé Robert. Mais à la persuasion de Lambert, évêque d'Arras, ces chanoines embrassèrent la règle de Saint-Augustin l'an 1094. Cette abbaye était alors sous l'invocation de Saint-Martin, et située dans la petite ville de Hennin, dont elle avait pris le nom. Elle fut transférée l'an 1169, à un quart de lieue de la même ville à l'endroit où elle était avant nos troubles sous le titre de Notre-Dame. L'abbé de Hennin avait séance aux états de la province. (*Gallia christ.*, t. 3, col. 438.)

HEMOR, héb., *un âne ou de la boue*, prince de la ville de Sichem, et père d'un jeune homme nommé aussi Sichem, qui viola Dina, fille de Jacob. (Genès. 34.)

HEMORRHOISSE. On appelle l'Hémerrhoisse cette femme qui souffrait une perte de sang depuis douze ans, et qui fut guérie en touchant la frange du vêtement de Jésus-Christ. (Luc 8, 43.)

HENAO (Gabriel de), jésuite, docteur de Salamanque où il passa la plus grande partie de sa vie à enseigner la philosophie et la Théologie, fut regardé comme l'un des plus savans hommes d'Espagne. Il mourut en 1704, âgé de quatre-vingt-treize ans, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages, con-

tenus en 11 volumes in-folio, tous en latin. Les deux premiers sont intitulés : *Empyreologia* : c'est un traité du ciel empyré, dans lequel l'auteur résout toutes les questions qu'un philosophe chrétien peut faire sur cette matière. Il y a un tome sur l'Eucharistie, et trois sur le sacrifice de la messe; trois autres tomes de la science moyenne; les deux derniers sont sur les antiquités de Biscaye, *Byscaya illustrata*. (Mémoires de Trévoux, août 1704.)

HENARD (Nicolas), né à Toul, entra dans la compagnie de Jésus, et fut obligé d'en sortir, à cause de la faiblesse de sa complexion. Il y rentra dans la suite, y enseigna la morale, et prêcha avec autant de fruit que d'applaudissement. Il mourut l'an 1618 au collège d'Eu, dont il était recteur. On a de lui des sermons pour tous les dimanches de l'avent, et pour les fêtes, imprimés à Paris en 1600, in-8°, et des sermons sur les sacrés mystères des principales solennités de l'année, médités par N. Henard, archidiacre d'Argonne en l'église de Verdun, et vicaire général de monseigneur l'évêque et comte de ce lieu, à Paris en 1604, in-12, dédié au roi : ces premiers sermons furent publiés avant que M. Henard entrât dans la société, et les autres depuis qu'il en fut sorti. (D. Calmet, Bibl. lorr.)

HENAULT (Charles-Jean-François), Parisien, de l'Académie française et de l'Acadé-

mie des sciences de Berlin, président honoraire en la première chambre des enquêtes, et surintendant des finances de la reine. Nous avons de cet illustre savant : 1°. Un discours qui remporta le prix de l'Académie française en 1707, et dont le sujet était; qu'il ne peut y avoir de véritable bonheur pour l'homme que dans la pratique des vertus chrétiennes. 2°. Le discours qu'il prononça lorsqu'il fut reçu à l'Académie en 1723, dans lequel il fait l'éloge de M. le duc de Bourbon, et de son ministère. 3°. Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France, etc. in-8° et in-4°, imprimé à Paris, chez Prault, père, en 1744 et 1746. On peut voir sur cet excellent ouvrage les différents journaux, et en particulier le Journ. des Sav., 1744 et 1746.

HENICHIUS (Jean), professeur en Théologie dans l'académie de Rinthel, au pays de Hesse, était fils d'un ministre de Winhusen, et naquit au mois de janvier 1616. Il fut fait professeur en métaphysique et en langue hébraïque à Rinthel en 1643, puis professeur et docteur en Théologie. Il y mourut le 27 juin 1671. On a de lui : *Dissertatio de majestate civili*, Rinthel, 1653, in-4°. *De cultu creaturarum et imaginum dissertatio, ibid.*, 1653, in-4°. *De libertate arbitrii, imprimis de concursu causæ secundæ cum primis, ibid.*, 1645, in-4°. *De officio boni principis piisque subditi, ibid.*, 1661, in-12. *Dis-*

sertatio de pœnitentiâ aupso-
rum, ibid., 1659, in-4°. Com-
pendium sacræ Theologiæ,
ibid., 1667, 1671, in-8°. De ve-
ritate religionis christianæ,
ibid., 1667, in-12. C'est une
 extension des preuves et des
 raisonnemens que le savant
 Grotius a employés dans son
 traité sur la même matière.
Institutiones theologicæ, Bruns-
vigæ, 1665, in-4°. Historiæ
ecclesiasticæ et civilis, pars
prima. Rinthel, 1669, pars se-
cunda, 1790, pars tertiâ, 1674,
in-4°. Disputationes aliquot, ex
quibus est, de mysterio sanc-
tissimæ Trinitatis; de confes-
sione Augustini: de fide et ope-
ribus, etc. De Witte, Memor.
theolog. (Moréri, édition de
1759.)

HENNEBEL (Libert), docteur
 de Louvain, né le 20 janvier
 1652, se distingua par sa piété,
 sa douceur, son éloquence, sa
 sagacité et son érudition. Il fut
 envoyé à Rome pour défendre
 l'université de Louvain, et mou-
 rut à Louvain le 3 d'août 1720.
 Il est auteur de deux pièces im-
 primées à la fin du livre de
 M. Opstraët, qui parut à Liège
 en 1706, in-12, sous le titre de
Clericus Belga. La première de
 ces deux pièces est intitulée,
Declaratio quâ Theologi Belgæ
de jansenismo et rigorismo ac-
cusati doctrinam suam circa ar-
ticulos de quibus accusabantur
coram sede apostolicâ, per doc-
torem Hennebellum suum in
urbe deputatum, professi sunt
die 10 septembris 1700. La se-

conde, *Memoriale quo Theologi*
Belgæ de rigore accusati brevi-
ter respondent farragini accu-
sationum quas in ipsos conges-
serat desiderantius, etc. Il y a
 aussi un recueil des thèses théo-
 logiques de M. Hennebel, im-
 primé dès l'an 1680. (Mémoires
 du temps.)

HENNEGUIER (Jérôme), né
 en 1633 à Saint-Omer en Artois,
 se fit religieux de l'Ordre de
 Saint-Dominique dans la même
 ville, et fit profession l'an 1650.
 Il étudia la philosophie et la
 Théologie à Douai, et y ensei-
 gna ensuite comme premier pro-
 fesseur, depuis 1669 jusqu'en-
 viron 1672. Il fut envoyé à
 Cambrai, pour y établir et y
 ouvrir des écoles publiques de
 Théologie. Il fut aussi prieur de
 Tournai, et définitéur général
 de sa province de Sainte-Rose. Il
 alla à Rome au chapitre général
 en 1686, et à son retour il fut
 élu prieur de son couvent de
 Saint-Omer où il mourut le
 13 mars 1712, après avoir donné
 les plus beaux exemples de ré-
 gularité, de piété, et d'une ap-
 plication infatigable à l'étude.
 On a de lui : 1°. *Vanitas trium-*
phorum quos ab autoritate ad-
versus prædeterminationes phy-
sicas pro scientiâ media erigere
ninitur Germanus Philaletes Eu-
pistinus. (Le père Charles de
 l'Assomption, carme déchaussé,
 frère de l'archevêque de Cam-
 brai, qui avant de se faire car-
 me, avait porté les armes avec
 distinction dans les troupes
 d'Espagne) *autore amico Phila-*

lethi consentaneo (le père Jérôme Hennegui, qui s'était caché sous ce nom), à Douai, 1690, in-12. 2°. *Cultus B. V. Mariæ vindicatus adversus monitorem anonymum*, à Saint-Omer, 1674, in-12. Ce petit livre, dont il se fit trois ou quatre éditions dans la même année, tant en latin qu'en français et en flamand, reparut en 1675, avec quelques additions, à Cambrai. 3°. *Dissertatio theologica de absolute sacramento percipienda et impartienda ad sacro-sancti concilii trid., necnon scholarum angeli sensum expressa atque in duas partes distributa*, à Saint-Omer, 1682, in-8°. 4°. *Tractatus theologicus quo demonstratur, uti R. A. D. de la Verdu, contra seipsum dimicat in controversia de recidivorum absolute*, à Saint-Omer. 5°. *Oratio in laudem angelici et communis ecclesiæ doctoris S. Thomæ Aquinatis habita Audomari anno 1702*, imprimée la même année à Anvers, in-12. 6°. *Epistolæ ad D. de Choiseul, episcopum tornacensem super recidivorum absolute*, à Anvers. 7°. *Ad liberium Gratianum super dissertatione prima ipsius de mente concilii tridentini circa gratiam physicè prædeterminantem, epistolæ quatuor*. Les ouvrages suivans sont restés manuscrits. 1°. *Expensio obligationis, quæ ordinis nostri fratribus incumbit, missam conventualem quotidie decantandi*. 2°. *Tractatus de Deo trino et uno, de jure et justitia, de sa-*

cramentis in genere et specie. 3°. *Tractatus apologeticus quo ostenditur R. P. Josephum à vita dominicanum non esse alienum à sententia thomistarum in prædeterminatione physica*. 4°. *Tractatus de motione Dei ad id quod entitatis est in actione peccati contra P. Platel S. J.* 5°. *Oratio altera in laudem D. Thomæ Aquinatis*. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 24, p. 781 et suiv.).

HENNEQUIN (Claude), chanoine de l'église cathédrale de Paris, mort en 1738, âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans, a donné dans cette ville, chez J. B. de Lespine, une nouvelle édition de la Bible, selon la vulgate sous ce titre : *Biblia sacra vulgatæ editionis Sixti v et Clementis viii. Pont. max. auctoritate recognita, una cum selectis annotationibus ex optimis quibusque interpretibus excerptis, tabulis chronologicis, historicis et geographicis illustrata, indeque epistolarum et evangeliorum aucta*, 1731, in-fol., 2 vol. (*Journal des Sav.*, 1731, p. 500.)

HENNEZON (D. Henri), d'une famille noble et originaire d'Angleterre, né à Saint-Mihiel en Lorraine, fit profession dans l'Ordre de Saint-Benoît au monastère de Mont-Roland, comté de Bourgogne, le 8 juillet 1635. Il devint abbé de Saint-Avoid le 21 février 1660, et de Saint-Mihiel le 5 juillet 1666. Il rendit cette dernière abbaye plus florissante qu'elle n'avait jamais été depuis sa fondation, et mou

rut le 21 septembre 1681. On a de lui : 1°. l'Histoire de l'abbaye de Saint-Mihiel, depuis sa fondation jusqu'à son temps, imprimée à Toul en 1684, et dans le second tome des Chroniques de saint Benoît, après la page 651. 2°. De l'état et qualité de l'abbaye de Saint-Mihiel, à Toul, 1684, in-12. 3°. Divers manuscrits, tels que des Mémoires sur l'histoire de Lorraine; projet de morale naturelle et chrétienne : *Historia controversiarum circa gratiam*; explication de la grâce, selon les principes de Descartes, etc. (D. Calmet, Biblioth. lorr.)

HENNUYER (Jean), évêque de Lizieux. (*Cherchez-le parmi les prélats de cette église.*)

HENOCH, hébr., *dédié ou discipliné et bien réglé.* (Voyez ENOCH.)

HENOCH, fils de Caïn. (Gen. 4, 17.)

HENOCH, ville bâtie par Caïn en l'honneur d'Henoc, son fils aîné. C'est la plus ancienne ville du monde que l'on connaisse. Elle était à l'orient de la ville d'Éden. (*Ibid.*)

HENOCH, fils aîné de Ruben, chef de la famille des hénochites. (1 Paral. 5. 3.)

HENOCH, fils de Madian. (Genès. 25, 4.)

HENOS, fils de Seth, et père de Caïnani. (*Voy. Exos.*)

HENOTIQUE ou HENOTICON, *Henoticum*. On donna le nom d'hénotique dans le cinquième siècle à un édit de l'empereur Zénon, qui tendait à réu-

nir les eutychiens avec les catholiques, d'où vient qu'on le nomma *henotique* ou *hénoticon*, qui signifie *unitif* ou *union*, du mot grec *ενωτικον*. Ce décret d'union est une lettre adressée aux évêques, aux clercs, aux moines et aux peuples de l'Égypte et de la Lybie. Il condamne adroitement le concile de Chalcédoine, et favorise les eutychiens, quoiqu'en leur disant anathème extérieurement et en apparence. L'empereur le donna par le conseil d'Acace, patriarche de Constantinople. Le pape Félix III le condamna, et tous les catholiques le détestèrent. (Baronius, an. 518 et 519. Tillemont, Mém. ecclés., t. 16, p. 327. Fleury, t. 7, p. 225.)

HENRI (saint), empereur d'Allemagne, le second du nom, et surnommé *le Boîteux*, l'*Apôtre des Hongrois*, était fils de Henri, duc de Bavière et de Giselle ou Guille, fille de Conrad, roi de Bourgogne. Il vint au monde l'an 972 dans le château d'Abaude sur le Danube, et fut baptisé par saint Wolfanz, évêque de Ratisbonne, qui se chargea depuis du soin de son éducation. Il le forma dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes et royales, qui le rendirent digne du trône d'Allemagne, où il monta après la mort de l'empereur Othon III l'an 1002. Il ne se crut roi que pour faire régner la justice dans ses états, et rendre ses peuples heureux. Il donna de grands biens aux églises, et n'épargna

rien pour les orner et les entretenir. Il répara celles de Hildesheim, de Magdebourg, de Strasbourg, de Misne et de Moersbourg, et fonda un nouvel évêché à Bamberg. Il allait souvent d'une ville à l'autre pour dissiper les troubles, arrêter la violence des puissans, et distribuer ses grâces. Il vécut toujours avec sainte Cunegonde, sa femme, comme avec sa sœur, et la mena à Rome, où il reçut la couronne d'empereur des Romains, et sainte Cunegonde celle d'impératrice, des mains du pape Benoît viii, le dimanche, quatorzième jour de février de l'an 1014. De Rome il retourna faire la pâque à Pavie, et la pentecôte à Bamberg. Il eut beaucoup à souffrir de la part de son frère Brunon, évêque d'Ausbourg, et ne contribua pas peu à la conversion de S. Étienne, premier roi de Hongrie, en lui donnant sa sœur Giselle en mariage, et en envoyant avec elle de bons ouvriers pour planter la foi. Étant à Rome l'an 1022, il sentit une douleur de nerfs dans la cuisse, dont il demeura incommodé le reste de ses jours, et il ne marcha plus qu'en boitant. Il quitta la ville de Rome pour la dernière fois l'an 1023, et il eut à son retour une célèbre entrevue avec Robert, roi de France, sur les affaires de l'Église et de leurs états à Yvoi sur la rivière de Chiers au pays de Luxembourg, ou, selon d'autres, dans un château situé sur la Meuse. Il s'en alla de-là à

Verdun, puis à Metz, ensuite à Mayence, où il fit assembler un concile. Il passa la fête de Pâques de l'an 1024 à Magdebourg, et celle de la Pentecôte suivante à Gozlard. Il fut arrêté au château de Grun près de Halberstad par la maladie dont il mourut la nuit d'entre le 13 et le 14 de juillet de l'an 1024, vers la fin de la cinquante-deuxième année de sa vie, après avoir régné vingt-deux ans, cinq mois et demi, et tenu l'empire dix ans et cinq mois entiers. Son corps fut porté à Bamberg, d'où l'on transféra une partie à Moersbourg. Le pape Eugène iii le canonisa le 14 mars de l'an 1152, et l'on fait sa fête le 15 de juillet, parce que le 14 est occupé de celle de saint Bonaventure. (Canisius, tome 6 de ses leçons antiques. Surius. Sigebert de Gemblours. Glaber. Baillet, Vies des Saints, tom. 2, 15 juillet.) On peut voir aussi le troisième volume de l'Histoire d'Allemagne du P. Barre, où il rapporte la vie de ce saint empereur.

HENRI ou ERIC (saint), roi de Suède et martyr, épousa Christine, fille très-vertueuse du roi Ingon, et s'appliqua sur toutes choses à faire régner Dieu dans ses états, à y étendre la foi, à y entretenir la paix et l'union, et à y faire fleurir dans toute leur pureté les lois saintes de l'Évangile. Il rendait lui-même la justice, faisait la visite de ses provinces, répandait partout ses grâces et ses libéralités.

Il traitait son corps très - rudement , mortifiait sa chair par des jeûnes fréquens et de longues veilles, et la couvrait d'un rude cilice qu'il ne quittait point. Il y avait dix ans qu'il régnait pour la gloire de Dieu et le bonheur de ses sujets, lorsque Magnus, fils du roi de Danemarck, qui prétendait à la couronne de Suède, l'attaqua inopinément avec une troupe de conjurés qui fondirent sur lui et lui coupèrent la tête , après lui avoir fait souffrir mille indignités, en dérision de sa piété et de sa religion , le 18 mai de l'an 1151, jour auquel le martyrologe romain en fait mention. (Baillet , Vies des Saints , 18 mai.)

HENRI , abbé de Clairvaux dans le douzième siècle , a écrit des lettres, et un traité intitulé : *De peregrinante civitate Dei*. (Dupin , Bibl. douzième siècle , pag. 2.)

HENRI , archevêque de Reims, écrivit l'an 1107 deux lettres en faveur de Dreux, chancelier de l'église de Noyon, que le pape Alexandre III voulait condamner; l'une à ce pape même, et l'autre aux cardinaux. Ces deux lettres nous ont été données par M. Baluze, dans le tome 2 de ses ouvrages mélangés.

HENRI D'HUNGTINCTON , *Huntindoniensis*, chanoine de Lincoln en Angleterre, puis archidiacre d'Hungtincton, a écrit l'histoire des Anglais depuis leur origine jusqu'à l'an 1154. Elle est dans les écrivains anglais de

la collection de Saxil, imprimée à Londres en 1596, et à Francfort en 1601. Il y a encore de lui, au tome 8 du Spécilège, un traité du mépris du monde. Il y a aussi dans les bibliothèques de Cambridge et d'Oxford, d'autres ouvrages manuscrits de cet auteur; comme une lettre sur les rois bretons, un opuscule sur les provinces de Bretagne, un traité de l'image du monde, et un autre des saints d'Angleterre. (Dupin , Bibl. douzième siècle , part. 2.)

HENRI , comte de Kalwe ou Calven, abbé de Richenou, a écrit, vers l'an 1220, la Vie de saint Pirmin ou Pirmix, premier abbé de ce monastère, et quelques autres traités. (Vossius , *de Hist. lat.* Dupin , Bibl. treizième siècle.)

HENRI DE BRUXELLES, bénédictin de l'abbaye d'Afflighem, composa, vers l'an 1250, un traité de la correction du calendrier, sous le titre de *Ratione computi*, dans lequel il marquait jusqu'aux minutes des lunaisons. (Trithème. Dupin , Biblioth. treizième siècle.)

HENRI DE SUZE, fut fait archevêque d'Embrun vers l'an 1250, et cardinal-évêque d'Ostie l'an 1262, d'où il a été surnommé *Ostiensis*, nom sous lequel il est connu et cité. Il mourut en 1267, ou 1271, ou 1281. Il a écrit une somme du droit canonique et civile, qu'on nomme la *somme dorée*, imprimée à Bâle en 1437 et 1573; à Lyon en 1588 et 1597. Il a encore fait un commentaire sur les

décrétales, imprimé à Rome en 1470 et 1473, et à Venise en 1498 et 1581. Henri fut si habile canoniste, qu'il mérita le nom de *source* et de *splendeur du droit*. Ses ouvrages sont fort estimés. (Dupin, Bibl. treizième siècle.)

HENRI GOETHALS, appelé vulgairement *Henri de Gand*, du nom de sa patrie, archidiaque de Tournai, docteur de Paris, mort le 29 juin de l'an 1293, a composé une somme de Théologie, imprimée à Paris l'an 1520; des questions quodlibétiques de Théologiesur les quatre livres des sentences, imprimées à Paris en 1518, et à Venise en 1615; un traité des hommes illustres ou des auteurs ecclésiastiques, dans lequel il continue ceux de saint Jérôme et de Sigebert de Gemblours jusqu'à son temps, en commençant par Fulbert, évêque de Chartres, et finissant à Evrard de Bethune : cet ouvrage a été imprimé avec ceux de saint Jérôme et de Sigebert, à Cologne en 1580, et à Anvers en 1639; un traité de la virginité; un de la pénitence; des sermons; la vie de saint Eleuthère, évêque de Tournai : ouvrages dont Trithème fait mention, et qui se trouvent manuscrits dans quelques bibliothèques de Flandres. Henri de Gand fut surnommé *Docteur solennel*. (Dupin, Bibl. treizième siècle.)

HENRI DE BAUME ou DE PALME, de l'Ordre des Frères Mineurs, dans le quatorzième siècle, a fait un traité de Théo-

logie mystique, que d'autres attribuent à Jean de Parme. Il est parmi les opuscules de saint Bonaventure. (Dupin, *ibid.*)

HENRI DE HERWORDEN. Cherchez HERWORDEN (Henri de).

HENRI BOICH, docteur en droit, du diocèse de Saint-Paul de Léon, en Bretagne, a composé, sur la fin du quatorzième siècle, un commentaire sur les cinq livres des décrétales, sur le sixième, et sur les Clémentines, imprimé à Venise en 1566. (Dupin, *ibid.*)

HENRI DE CARRET, de l'Ordre des Frères Mineurs, évêque de Lucques, dans le quatorzième siècle, a composé un traité sur le prophète Ezéchiel, qui était manuscrit dans la bibliothèque de M. Colbert. (Cod. 781. Dupin, *ibid.*)

HENRI STERON, bénédictin de l'abbaye d'Altaich, en Allemagne, a fait des annales depuis l'an 1152 jusqu'à l'an 1273. On les trouve dans les historiens d'Allemagne de Freherus. (Dupin, *ibid.*)

HENRI DE DOLENDORP, carme, a écrit sur les sentences. (Dupin, *ibid.*)

HENRI EUTA ou OYTA, Allemand, professeur à Vienne, en Autriche, dans le quatorzième siècle, a écrit, sur les sentences, un traité de la Conception de la Vierge; un traité des contrats, et des sermons. (Dupin, *ibid.*)

HENRI D'URIMARIA, natif de Thuringe, de l'Ordre des Hermites de Saint-Augustin, était en réputation de science et de piété

vers l'an 1340. Il composa des commentaires ou additions aux livres des sentences, imprimés à Cologne en 1513. Un traité des quatre instincts, imprimé à Venise l'an 1498, sous le nom d'un autre auteur. Des sermons de la passion de Jésus-Christ et des Saints, imprimés à Haguenau en 1513, et à Paris, avec le traité précédent, en 1514. Il y a plusieurs autres manuscrits de piété de cet auteur. (Dupin, *ibid.*)

HENRI ARNOULD, Saxon, de l'Ordre des chartreux, mort l'an 1487, a composé un traité de la Conception immaculée de la Vierge, imprimé à Anvers l'an 1527, et plusieurs autres qui sont demeurés manuscrits. (Dupin, Bibl. quinzième siècle, p. 1.)

HENRI D'ANDERNAC, carme allemand du quatorzième siècle, a écrit sur les sentences, des sermons et des questions. (Dupin, Bibl. quatorzième siècle.)

HENRI-AMAND DE SUSON (B.), dominicain, naquit vers le commencement du quatorzième siècle, dans le pays de Souabe, en Allemagne. Il voulut porter le surnom de *Suson*, qui était celui de sa mère, plutôt que celui de *Montesi* ou de *Dumont*, qui était celui de son père. Il prit l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Constance, et il porta si loin la mortification, que la seule pensée des différens genres d'austérités qu'il exerça sur lui-même, fait frémir la nature, et qu'on ne lit rien de semblable dans l'histoire des plus illustres pénitens. Dieu,

qui voulait le purifier de plus en plus, lui prépara un nouveau genre de martyre dans les tentations, les aridités, les ténèbres spirituelles, les craintes, les défiances, les perplexités et une multitude d'autres peines intérieures, qui semblaient former dans son âme une image de l'enfer. C'est par ces peines si accablantes que Dieu le disposait aux fonctions de l'apostolat, dans lequel il convertit un très-grand nombre de personnes de toute condition. Il mourut comblé de grâces et de mérites, à Ulm, dans la Souabe, le 25 janvier 1365. Il fit beaucoup de miracles après sa mort, comme il avait fait pendant sa vie. Il a composé en allemand divers traités de piété qui ont été traduits en latin par Surius, et imprimés à Cologne l'an 1588. En voici les titres : L'Horloge de la sagesse. Cent méditations sur la passion de Jésus-Christ, avec autant de prières. Un traité des neuf roches, dans lequel il représente les divers degrés de la conversion des pécheurs et de la conversion des justes. Un dialogue de la sagesse éternelle avec son disciple. Un dialogue sur la vérité. Des sermons pour toute l'année, pour la fête des Saints et pour le carême. Diverses lettres pleines de sentimens de piété. Si dans ses traités mystiques, ainsi que dans ceux des autres maîtres de la vie spirituelle de son siècle, on trouve quelques expressions outrées, il est facile de les expliquer, en les rapprochant

des principes de l'auteur et de la suite de sa doctrine. (Léandre. Albert. Bzovius. Baronius. Le père Labbe. Le père Alexandre. Dupin, Bibl. treizième siècle. Le père Tournon, dans ses Hommes illust. de l'Ordre de Saint-Dominique, t. 2, p. 435 et suiv.)

HENRI DE COEFFLEDT, dans la Westphalie, prieur de diverses chartreuses, mort à Bruges l'an 1410, a laissé plusieurs ouvrages : des Commentaires sur l'exode et sur l'épître de saint Paul aux Romains. Un traité sur les vœux monastiques contre la propriété des moines, sur l'institution des novices, des trois observances monastiques, du sacrement de l'autel, de la circoncision mystique, des sermons et des lettres. (Sixte de Sienné. Trithème. Sutor. Dupin, Bibl. du quinzième siècle.)

HENRI GULPEN, abbé du monastère de Saint-Gilles de Nuremberg, Ordre de Saint-Benoît, dans le quinzième siècle, composa un traité de la pénitence, un de la consécration et un de la passion de Jésus-Christ. (Thithème. Possevin. Dupin, Bibl. du quinzième siècle.)

HENRI DE GAUDE, en Hollande, religieux de Saint-Augustin, et professeur de Heidelberg, vers l'an 1435, a écrit un livre de questions sur les sentences ; un traité de la célébration, des messes, diverses questions et des discours. (Trithème, *de Script. eccl.* Dupin, Bibl. du quinzième siècle.)

HENRI GORCOMÉ ou GORI-

CHEME, Hollandais, vice-chancelier de l'université de Cologne, fleurit vers l'an 1460. Il a composé un traité des fêtes, et un autre de quelques observations ou cérémonies superstitieuses, imprimé à Cologne en 1503, et à Lyon en 1621 ; une espèce de table des conclusions ou concordances de la Bible et des canons sur le maître des sentences, avec la liste des opinions du maître des sentences, rejetées à Paris et en Angleterre, imprimée à Cologne en 1502, et ailleurs. Un traité des cérémonies de l'Eglise, etc. (Gesner. Possevin. Dupin, Bibl. du quinzième siècle.)

HENRI HARPIUS, ou DE HERP ou DE LA HARPE, vint au monde dans un village de Brabant, nommé Erp ou Herp, qui lui a donné son nom, et mourut gardien des cordeliers de Malines en Flandre, l'an 1478. Il a composé plusieurs ouvrages mystiques, savoir : L'Épitalame, le Directoire d'or des contemplatifs, l'Eden ou le Paradis terrestre des contemplatifs, le Miroir d'or sur les préceptes du décalogue, le Miroir de la perfection, trois Conférences de la perfection de la vie ou l'abrégé du directoire ; des sermons, avec un discours des trois parties de la pénitence, et un du triple avènement de Jésus-Christ. Tous ces ouvrages ont été composés en flamand et imprimés en différens endroits, mais ils ont, depuis, été traduits en latin. Il y en a aussi qui ont été traduits en français, comme sa Théologie

mystique. Les livres mystiques d'Harpius sont obscurs, embarrassés, outrés. Il en faut affaiblir les termes pour leur donner un sens raisonnable. C'est pour cela qu'ils furent mis dans l'index des livres défendus, jusqu'à ce qu'ils fussent corrigés sur l'impression qu'on en fit à Rome par l'ordre du saint-siège, en 1585. Surius prétend que le second et le troisième livre de cet auteur ont été tirés de Jean Rushbroch. (*In epist. nuncup. operum Rushbrokii.* (Valère-André, *Biblioth. belg.* Wading. *in annal minor.* Dupin, *Biblioth. du quinzième siècle.* Le père Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, dans la *Table hist. et chronol. des Ant. ecclés.* qui est à la tête du premier tome de son livre de la tradition des Pères sur la contemplation, p. 68.)

HENRI DE HESSE ou DE LANGESTEIN, licencié en Théologie de l'université de Paris, chanoine de Worms, et professeur de l'université de Vienne, a écrit des commentaires sur les sentences, sur la Genèse; un traité de l'Antechrist et du schisme, un de l'instruction du sacerdoce, un de l'âme contemplative, le miroir de l'âme, un traité des heures canonicales, un contre les astrologues, un de l'oraison dominicale, de la salutation angélique, du symbole des apôtres, un du mépris du monde, un contre un Wiclefiste, et contre un frère Telesphore, un aux chanoines réguliers, des sermons et des lettres. (Trithème. Dupin,

Bibl. du quinzième siècle.)

HENRI DE HESSE, prieur de Sainte-Marie de Gueldres, de l'Ordre des chartreux, mort vers l'an 1428, composa des commentaires sur le maître des sentences, sur la Genèse, l'exode, les paraboles de Salomon, l'apocalypse, un dialogue entre un évêque et un prêtre, quelques sermons. Gesner et Possevin lui attribuent les traités que Trithème donne à Henri de Langestein. (Dupin, *ibid.*)

HENRI DE HESSE, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, dans le quinzième siècle, a écrit un traité des clefs de l'Eglise, un des indulgences et quelques commentaires. (Petreius, *Bibl. carth.* p. 130. Dupin, *ibid.*)

HENRI KALTEISEN, natif de Coblentz, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, docteur de Cologne, maître du sacré palais, inquisiteur-général en Allemagne, l'an 1452, archevêque de Nidrosie et de Césarée, mourut le 3 octobre de l'an 1465. Il y a dans le douzième tome des Conciles, un discours qu'il prononça au concile de Eâle, auquel il assista. Ce discours, qui dura trois jours, est contre Ulric, prêtre de la secte des orphelins, et tend à montrer que les simples prêtres ne doivent point prêcher sans mission. Trithème attribue encore à cet auteur des questions, des conférences et des sermons. (Dupin, *ibid.*)

HENRI DE PIRO ou DE BRUNE, natif de Cologne, fut un des plus habiles jurisconsul-

tes du quinzième siècle. Il assista au concile de Constance, et prit ensuite l'habit de chartreux. On croit qu'il mourut après l'an 1470. Il a laissé quatre livres sur les Institutes de Justinien ; des observations sur les statuts de son Ordre ; un Traité aux novices et des sermons. (Tritième. Petreïus, Biblioth. carth. Dupin, *ibid.*)

HENRI DE WERLIS, de l'Ordre des Frères Mineurs de la province de Cologne, a fait un Commentaire sur les sentences ; un Traité de la puissance ecclésiastique, et des sermons. (Dupin, *ibid.*)

HENRI DE ZOEMEREN, bourg de Brabant, fut docteur de Paris, professeur à Louvain, doyen à Anvers. Il mourut à Rome l'an 1472. Il laissa un Traité contre les hérétiques, et un abrégé de la première partie d'Occam, qu'il avait fait à la sollicitation du cardinal Bessarion qui l'estimait beaucoup, et qui lui avait persuadé d'aller à Rome. (Valère-André, Biblioth. belg.)

HENRI DE FRISE, chartreux du quinzième siècle, composa une chronique de son Ordre, et quelques autres ouvrages. (Petreïus, Biblioth. carth.)

HENRI THABORITE, chanoine régulier du mont Thabor dans la Frise, a composé une histoire ecclésiastique et politique, depuis la naissance du Fils de Dieu jusqu'à l'an 1508. (Valère-André, Biblioth. belg.)

HENRI DE GRAVE, ainsi appelé du lieu de sa naissance,

ville du Brabant, était religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. Il fut nommé *Vermolannus*, et mourut l'an 1552, après avoir fait imprimer à Cologne en 1549, des notes sur les épîtres de saint Jérôme, et sur les œuvres de saint Cyprien. Il publia aussi les œuvres de saint Paulin. (Alphonse Fernandez. Valère-André, Biblioth. belg.)

HENRI DE SAINT-IGNACE, de l'Ordre des carmes de la ville d'Ath en Flandre, professa longtemps la Théologie, fit un long séjour à Rome dans les commencemens du pontificat de Clément XI, et mourut à la Cavée, maison de son Ordre, au diocèse de Liège, vers l'an 1720. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont le principal est son *Ethica amoris*, la Morale de l'amour, imprimée à Liège en 1709, divisée en 3 volumes. Le premier contient les principes généraux de la morale. Il est divisé en deux parties. La première est composée de sept prolégomènes. La seconde, divisée en onze livres, est des principes généraux de l'amour et des mœurs. Le tome second est aussi divisé en onze livres. Le premier est des lois en général. Le second, de la foi. Le troisième est de l'espérance. Le quatrième, de la charité. Le cinquième, de la nature des vertus. Les quatre suivans sont sur les vertus cardinales. Le dixième est sur le décalogue. Le troisième tome, partagé en huit livres, est sur les sacrements en général et en particulier. L'*Ethica amo-*

ris avait été précédé d'un autre ouvrage théologique in-folio , où l'auteur explique la première partie de saint Thomas. Il avait encore donné le Traité de la Pénitence et de l'Eucharistie, en 1 volume in-8°, sous le titre de *Theologia sanctorum veterum ac novissimorum, circa universam morum doctrinam, adversus novissimorum casuistarum impugnationes strenuè propugnata, tomus decimus*, quoiqu'il fût le premier. Le *Molinismus profligatus* est encore de lui. Il le composa pour la défense d'un ouvrage latin, qu'il avait publié auparavant en faveur de la grâce efficace par elle-même. On lui attribue encore les deux ouvrages suivans : 1°. *Tuba magna mirum clangens sonum ad SS. D. N. papam Clementem XI, imperatorem, reges, principes, magistratus omnes, orbemque, universum, de necessitate reformandi societatem Jesu, per Liberium candidum*. C'est un recueil de pièces sur cette matière avec un long avertissement de l'éditeur. On préfère la troisième édition qui fut donnée en 1717, en 2 gros volumes in-12. 2°. *Artes jesuisticæ in sustinendis novitatibus laxitatibusque sociorum*. La troisième édition de 1710 est augmentée. On a encore du même auteur, un traité latin in-folio en 1677, de Dieu un et en trois personnes ; le titre est : *Theologia veterum fundamentalis speculativa et moralis ad mentem resoluti doctoris Joannis de Bachone,*

carmeliticæ doctrinæ principis adjuncto ei lumine angelici solis D. Thomæ Aquin... de Deo uno et trino. Le père Ignace est méthodique, exact et sévère dans sa morale. Il parle avec liberté contre les casuistes relâchés. On l'accuse d'avoir avancé des propositions trop hardies sur la grâce. (Dupin, Biblioth. du dix-huitième siècle, part. 1. M. Gouget, Biblioth. des Aut. ecclés. du dix-huitième siècle, tom. 1, p. 299 et suiv.)

HENRI (Nicolas), né à Verdun en 1692, fut chargé par M. Joli de Fleuri, procureur-général au parlement de Paris, de l'éducation de ses fils. Ce magistrat lui procura en 1723 la chaire de professeur en langue hébraïque au Collège-Royal. Il est mort à Paris le 4 février 1752, dans la soixantième année de son âge, de la chute de l'entablement d'une maison dont il fut écrasé. C'est à ses soins qu'est due la nouvelle édition de la Bible de Vatable, en 2 volumes in-folio. Il revit le premier volume, qui parut en 1729, et se chargea seul du second volume, qui fut publié en 1745, avec ses notes. Il avait aussi étudié, outre les langues savantes, l'Histoire de France dans les sources, surtout depuis qu'il fut à portée de consulter les archives de la couronne, dont M. le procureur-général, chez qui il demeurait, est le seul garde, et l'on a trouvé dans ses papiers des recherches singulières sur le Droit public français, et en par-

ticulier sur ce qui concerne les règnes de Philippe-Auguste, de Louis VIII et de saint Louis. (Voyez l'éloge de M. Henri, composé par M. Passe, et inséré dans le Journal de Verdun, mois de mars 1752 ; et celui dressé par M. Goujet, inséré dans ses Mém. hist. et littér. sur le Collège - Royal, t. 1, p. 279 et suiv.)

HENRICI (Thomas), auteur du dix-septième siècle, a donné 1°. Anatomie de la confession d'Ausbourg, à Fribourg dans le Brisgaw, en 1631. 2°. Chaîne sur la Bible, 1642. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1966.)

HENRICIEN, *Henricianus*. Deux sortes de sectes ou de partis ont porté le nom de henriciens ; savoir, les disciples de Henri, ermite de Toulouse, qui lui-même était disciple de Pierre de Bruys, et les partisans des empereurs Henri IV et Henri V, contre les papes. Les disciples de Henri, l'ermite, vivaient dans le douzième siècle, et enseignaient les mêmes erreurs que les petrobusiens, auxquels ils ajoutaient que c'était se moquer de Dieu, que de chanter l'office de l'Église. Henri fut confondu dans le Languedoc par saint Bernard, l'an 1147. L'erreur des autres henriciens, partisans des empereurs Henri IV et Henri V, consistait proprement dans la simonie ; car ces princes vendaient les bénéfices ecclésiastiques, sous prétexte d'en donner les investitures. On peut voir sur cette

première espèce d'henriciens, la Vie de saint Bernard, l. 2, ch. 5. (Sanderus, *hær.* 142. Baronius, à l'an 1147, nos. 6, 7, 8, 9, 10.)

HENRIQUEZ (Henri), jésuite portugais, mort à Tivoli le 28 janvier 1603, a donné une somme de Théologie morale en 3 tomes, imprimée à Venise en 1596 et 1600. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1471 et 1472.)

HENRIQUEZ (Chrysostôme), né à Madrid l'an 1594, entra à l'âge de treize ans dans l'Ordre de Cîteaux, où il fit de grands progrès dans les sciences. Ayant été envoyé dans les Pays-Bas, il mourut à Louvain le 23 décembre 1632, âgé de trente-huit ans. Il avait composé plus de quarante ouvrages, dont les principaux sont ; 3 volumes des Vies des Saints de Cîteaux, divisés en six livres, sous le titre de *Lilia Cistercii* ; le Ménologe de Cîteaux ; *Fasciculi SS. Ord. cisterciens.* (Charles de Wisch, *Biblioth. cistere.* Nicolas-Antonio, *Biblioth. hisp.*)

HENRI (François), licencié ès-droits, doyen de l'église collégiale de Saint-Nicolas de Brixey, a composé un petit ouvrage sous ce titre : Narration panégyrique sur la vie de saint Élopie, martyr, au duché de Lorraine, imprimé à Nancy 1629. (D. Calmet, *Biblioth. lorr.*)

HENRI (Jean-Baptiste), prêtre, chanoine - prébendier de Sainte-Magdeleine de Besançon, de la société littéraire-militaire de cette ville. Nous avons de lui,

l'Office du sacré cœur de Jésus ; les graduels, antiphonaires, vespéraux, et autres livres de chant, à l'usage du diocèse de Besançon : rubriques et usages de toutes les églises et chapitres de Besançon, 1753, in-12. Almanach historique de Franche-Comté, in-8°. Il a travaillé à la nouvelle édition du bréviaire de Besançon.

HENRYS (Claude), d'une bonne et ancienne famille de Forez, exerça avec distinction la profession d'avocat à Lyon, et ensuite au bailliage de Forez, dont il fut avocat du roi. Il y est mort en 1662. Il était doué d'une mémoire prodigieuse, d'une grande facilité pour écrire, et d'une extrême application au travail ; il fut l'oracle de sa province, et se vit consulté même de toute la France sur les affaires les plus importantes. On a de lui un excellent recueil d'arrêts, auxquels il a joint des observations et ses plaidoyers, qui parut pour la première fois en 1651, à Lyon, en 2 volumes in-folio. La troisième édition parut en 1708, avec les observations de M. Bretonnier, à Paris chez Pierre Émery, chez Michel Brunet et Nicolas Gosselin. Le célèbre avocat Matthieu Terrasson a fait des additions et des notes, pour servir à une nouvelle édition des œuvres de M. Henrys, qui a paru nouvellement. On trouve dans ce recueil des réflexions très-judicieuses et des traits de littérature fort utiles. Après avoir exposé le fait sur chaque question dans le détail

le plus exact, et le moyen de défense des parties, l'auteur rapporte le jugement en entier qui a été rendu : le principal caractère de son style c'est la précision, mais une précision qui n'ôte rien à la clarté des faits, ni à la force des preuves : le texte des lois y est toujours accompagné d'une explication qui en développe le sens, et qui en montre l'utilité. (Journal des Savans, 1708, p. 473 de la première édition et 419 de la seconde.)

HENSCHENIUS (Godefroi), jésuite, et l'un des associés de Bollandus dans son grand ouvrage du recueil des actes des saints. Il eut part aux sept premiers volumes de ce vaste recueil, et mourut en 1683. (Voy. Bollandus.)

HENSÉE (René), natif de Scherpenseel dans le duché de Juliers, entra dans l'Ordre des bénédictins vers l'an 1587, et passa dans celui des chartreux en 1598. Il mourut au commencement du dix-septième siècle, et laissa un livre intitulé, l'Apprentissage de la milice sacrée et religieuse, imprimé à Cologne en 1607 et 1609. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1464.)

HENTEN (Jean), connu sous le nom de *Joannes Hentenius*, natif de Nalina, bourg ou village proche de Thuin, dans le diocèse de Liège, embrassa d'abord l'Ordre des hyéronimites en Portugal, qu'il quitta pour celui de Saint-Dominique, dont il prit

l'habit à Louvain vers l'an 1548. Il fut docteur et régent de nos études, dans cette université, puis inquisiteur-général de la foi à Bois-le-Duc, et enfin prieur de Louvain, où il mourut le 12 octobre 1566, à l'âge de 67 ans. Il savait les langues grecque et hébraïque, était excellent critique, et très-versé dans la Théologie. On a de lui : 1°. *Commentaria in sacro-sancta quatuor Christi evangelia ex Chrysostomi aliorumque veterum scriptis magnâ ex parte collecta, autore quidem Euthymio Zigabeno, interprete verò Joanne Hentenio*, etc., à Louvain, 1554, in-folio. 2°. *Enarrationes vetustissimorum theologorum in acta Apostolorum, et in omnes D. Pauli ac catholicas epistolas ab œcumenio. Item enarrationes apocalypsim ab Arethâ Cæsareâ Cappadociæ episcopo, magnâ curâ collectæ, quas è græco in latinum primus vertit ac edidit*, etc., à Anvers, 1545, in-fol. et à Paris, 1545, 1547 et 1560. 3°. *Biblia ad vetustissimâ exemplaria castigata*; à Louvain, 1547, in-fol. Henten a travaillé à la version française de la Bible, faite par les docteurs de Louvain en 1550, et a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits. (Valère-André, Bibl. belg. Le P. Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 195 et suiv.)

HEPATOSCOPIE, *Hepatoscopia*. Le nom d'hépatoscopie signifie proprement inspection du foie. On le donna en général à l'art de deviner les choses futu-

res ou cachées, par l'inspection des entrailles, parce que dans cette sorte de divination on s'attachait principalement à considérer le foie.

HEPHÆSTUS, ville épiscopale de la première Augustamnique dans le patriarchat d'Alexandrie. On ne la trouve que dans la notice d'Hierocle, et dans une autre ancienne. Cette ville était dédiée à Vulcain, et a eu les évêques suivans :

1. Jean, assista au concile d'Éphèse. Il fut un de ceux qu'on députa pour amener Nestorius. Il prit le parti de Dioscore d'Alexandrie dans le second concile d'Éphèse en 449.

2. Pierre, souscrivit au décret de Gennade de Constantinople contre les simoniaques.

HEPHER, père de Salphaad, et chef de la famille des Héphérides. (*Num.* 26, 32.)

HÉPIDANNUS, moine de Saint-Gal, mort vers l'an 1080, a composé une chronique depuis l'an 709 jusqu'à l'an 1044, et deux livres de la vie et des miracles de saint Wiborade, adressés à Ulric, abbé de Saint-Gal, qui sont dans les Bollandistes et dans le père Mabillon. (Dupin, *Biblioth.*, onzième siècle.)

HEPTATEUQUE, *Heptateuchus*. Ce mot est grec, et signifie un ouvrage qui a sept parties, ou sept différens ouvrages joints en un corps. On donne le nom d'*Heptateuque* aux sept premiers livres de l'Ancien-Testament; savoir, la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deu-

téronome, Josué, et les Juges, qu'on avait coutume de joindre ensemble, comme dit Yves de Chartres, *ep.* 38. On lit le terme d'Heptateuque dans beaucoup d'anciens auteurs, tels qu'Eusèbe d'Émèse, *hom. sur saint Luc*, ch. 15. Saint Grégoire, pape, l. 7, *ep.* 49, et on l'emploie dans les ouvrages d'érudition.

HER, fils aîné du patriarche Juda, épousa Thamar. (Génèse, 38.)

HERACLAS ou HERACLE (saint), philosophe chrétien, évêque d'Alexandrie, était frère de l'illustre martyr saint Plutarque. Ils avaient été élevés dans le paganisme, et ils reçurent la foi l'un et l'autre dans le fort de la persécution que l'empereur Sévère avait excitée contre l'Église. Après la mort de Plutarque qui fut emporté par la tempête de la persécution l'an 204, Héracle embrassa la vie ascétique, et continua l'étude de la philosophie humaine sous le célèbre Ammone, surnommé Saccas, qui était chrétien, et le plus illustre platonicien de son temps. Il fut aussi disciple d'Origène qui voulut partager avec lui le travail des catéchèses, et le chargea de la conduite des nouveaux convertis et des premiers catéchumènes. Lorsqu'Origène se vit obligé de se retirer en Égypte pour éviter la persécution que lui faisait l'évêque Demètre, saint Héracle fut chargé seul de l'école théologique d'Alexandrie, jus-

qu'à ce qu'il succéda à l'évêque Demètre sur le siège épiscopal de cette ville. L'histoire ne nous a point conservé le détail de ce qu'il fit pendant son épiscopat. On sait seulement qu'il établit de nouveaux sièges, et qu'il multiplia le nombre des évêques. Il rassembla aussi un concile pour ramener Ammone qu'il avait fait évêque, et qui était tombé dans quelque hérésie. Il mourut en 246, dans la seizième année de son patriarchat. Sa fête est marquée au 14 juillet dans le martyrologe romain. (Eusèbe, *Hist. eccl.*, lib. 6. Tillemont, *Mém. ecc.*, t. 3. Baillet, *Vies des Saints*, 14 juillet.)

HERACLÉE, ville épiscopale et métropolitaine de la province d'Europe, au diocèse de Thrace. Elle est située sur la mer de Marmara en Romanie, à cinquante-deux milles de Constantinople, et à soixante-dix de Callipolis. On y voit encore de grandes murailles, et des restes de vieux bâtimens, avec un bourg d'environ quatre cents feux. Elle est le siège d'un archevêque dès les premiers siècles. De tous les évêchés qui relevaient de cette métropole, on n'en compte plus que six, qui sont, Rhedesse, Pare, Metri et Athyra, Tzurloë et Myriophyti. (*Voy. THRACE.*)

Évêques d'Héraclée.

Quelques historiens veulent qu'Apelle, dont parle saint Paul aux Romains, ch. 16, v. 10, ait été évêque d'Héraclée; mais

nous n'en trouvons aucune preuve dans les monumens ecclésiastiques : les menées des Grecs nous apprennent seulement qu'il a siégé à Smyrne, et qu'on en fait la fête le 22 avril.

1. Domitius siégeait sous l'empereur Antonin le Pieux. Il en est fait mention dans les actes du martyre de sainte Glycérie, t. 3, *act. SS. maii*.

2. Philippe, martyr, dont le père Mabillon nous a donné les actes, t. 4, *analect.* On fait sa fête le 22 octobre, *martyrol. rom.*

3. Phædrius, assista au concile de Nicée.

4. Théodore, assista au concile de Tyr, et fut envoyé en Egypte pour faire une enquête des crimes qu'on reprochait à saint Athanase; et il se trouva au concile de Jérusalem et d'Antioche, qui condamna ce saint. Ce fut lui qui ordonna Macédonius à Constantinople, à la place de saint Paul qu'il avait fait chasser de son siège. Saint Jérôme dit qu'il composa des commentaires sur saint Matthieu, saint Jean, saint Paul, et le pseautier.

5. Hypatien, succéda à Théodore. Il assista au concile de Séleucie en 356, et se joignit aux demi ariens. C'est pour cela qu'il fut déposé par les ariens l'année suivante, dans le concile de Constantinople.

6. Dorothee, arien, présida, selon toute apparence, au concile d'Héraclée, et succéda à Euzoïus d'Antioche vers l'an 376.

Socrate nous apprend qu'un nommé Sabin occupa le siège d'Héraclée. Ce Sabin était Macédonien, et traitait d'ignorans et de grossiers les Pères du concile de Nicée.

7. Paul, siégeait du temps que Nectaire gouvernait l'église de Constantinople. Il était orthodoxe.

8. Serapion, succéda à Paul, nommé et peut-être ordonné par saint Jean Chrysostôme. Sozomène dit qu'il était Egyptien.

9. Eugène, prit la place de Serapion qui fut exilé. C'était un des deux prêtres qui citèrent saint Chrysostôme au concile *ad Quercum*.

10. Fritilas, Goth, peut-être celui à qui saint Jérôme adresse, *ad Fritilam*, etc. Il prit le parti de Nestorius, et se sépara du concile d'Ephèse, qui le déposa.

11. Cyriaque, représenté au second concile d'Ephèse par Pierre, évêque de Chersonèse, et dans celui de Chalcedoine, par Lucien, évêque de Byza.

12. Jean 1^{er}, auquel l'empereur Léon écrivit, pour savoir ce qu'il pensait de la mort de saint Protère d'Alexandrie et du concile de Chalcedoine.

13. Jean II, ordonné en 510.

14. Théophile siégeait en 518.

15. Constantin se trouva au concile de Constantinople en 536, sous le patriarche Mennas.

16. Megethius, au cinquième concile général.

17. N.... sous l'empereur Tibère II.

18. Sisinnius, au sixième concile général.

19. N.... hérétique iconoclaste, sous Constantin Copronyme.

20. Léon 1^{er}, au septième concile général.

21. Jean III, au huitième concile, ne voulut point défendre la cause de Photius, quoiqu'il eût été ordonné par lui.

22. Jean IV souscrivit au faux concile de Photius.

23. Anastase, vers l'an 948.

24. Nicephore 1^{er}, vers l'an 956.

25. Jean V, assista au concile du patriarche Sisinnius en 997.

26. N.... en 1066.

27. Nicétas, en 1077.

28. Pierre, au concile de Constantinople, où le patriarche Attique, soupçonné de l'hérésie des Bogomiles, fut déposé en 1144.

29. Michel, succéda immédiatement à Pierre en 1166.

30. Nicétas II, sous les empereurs Jean Lascaris et Michel Paléologue.

31. Pinacas, écrivit au pape Grégoire X pour l'union.

32. Léon II, sous le pape Nicolas II.

33. Germain, nommé par Andronic Paléologue.

34. Nicolas V. (Fabr. Bibl., vol. 10, p. 293.)

35. Philothée, fameux Palamite. Il fut fait patriarche en 1354.

36. Théodore, qu'on croit avoir précédé....

37. Antoine, qui se trouva au

concile de Ferrare et de Florence, et y représenta le patriarche d'Alexandrie.

38. Chrystodoule.

39. N.... vers l'an 1477.

40. Cyrille, souscrivit à la déposition du patriarche Joasaph en 1564.

41. Macaire, *paleograph.*, p. 480.

42. Néophyte, en 1636, abdiqua l'année suivante.

43. Joannice, condamna le calvinisme de Lucaris, n° 1638. (Voyez *Perpet. fid.*, p. 683, t. 3.)

44. Methodius, en 1669.

45. Parthélemi, en 1672. (Voyez *Perpet. fid.*, t. 3.)

46. Néophyte II, fait patriarche en 1707.

47. Gennade, homme très-savant.

48. Callinique, siégeait en 1721. (Or. chr., t. 1, 1101 et seq.)

Cette ville a été aussi le siège d'un évêque latin. Innocent III adresse sa lettre 68, l. II, à l'évêque nouvellement élu de Héraelée; on croit que son nom est *Fantin*, et qu'il fut transféré sur le siège de Constantinople après la mort de Thomas Maurocenus. (*Pat. lat. Voyez Innocent III, epist.* 112, 16. *Ibid.* t. 3, p. 966.)

HERACLÉE LA GRANDE, ville épiscopale d'Arcadie, dans le patriarcat d'Alexandrie. Somzomène dit que saint Antoine était de Coma, village qui en dépendait. On y compte trois évêques :

1. Potamon, qui avait confessé

Jésus-Christ du temps de Maximin, assista au concile de Nicée, prit le parti de saint Athanase dans le concile de Tyr, et mourut dans la persécution que suscita Georges, arien d'Alexandrie, aux catholiques. Pierre Mélézien siégeait dans le même temps que Potamon. Il avait été ordonné par Méléce.

2. Hypacien, arien, succéda à Potamon. C'était le compagnon inséparable de Georges d'Alexandrie.

3. Héraclides, assista au concile d'Ephèse en 431. C'est peut-être le même, auquel nous avons plusieurs lettres adressées par Isidore de Peluse. (Or. chr., t. 2, p. 579.)

HERACLÉE LATMI, ville épiscopale de la province de Carie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Aphrodisiades, ainsi appelée parce qu'elle est sur le mont Latmus. Pline en fait mention, l. 5, c. 29. En voici quelques évêques :

1. Aphtonète, prit la défense du concile d'Ephèse contre Polychrone, évêque d'une autre Héraclée, qui soutenait le parti de Jean d'Antioche et des Orientaux.

2. Denis, assista au concile de Chalcédoine.

3. Théodore, souscrivit aux canons *in Trullo*.

4. Grégoire 1^{er}, au septième concile général.

5. Grégoire II, à celui de Photius. (Or. chr., t. 1, p. 906.)

HERACLÉE DE SALBACE, ville épiscopale de la même pro-

vince, au même diocèse, et sous la même métropole. Elle est appelée dans les actes du concile de Chalcédoine, *Heraclia Lyncestidum*. Elle a eu pour évêques :

1. Polychrone, assista au concile d'Ephèse, et se joignit aux opposans.

2. Menandre, au concile de Chalcédoine.

3. Basile, au concile de Photius. (*Ibid.*, p. 904).

HERACLÉE SINTIQUE, ville épiscopale de la province de Macédoine, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Thessalonique. On l'appelle aussi *Pelagonia*. On en a fait une métropole du diocèse de Bulgarie. On lui trouve les évêques suivans :

1. Evagre, au concile de Sardique.

2. Quintille, au second concile d'Ephèse, où il tenait la place d'Anastase, son métropolitain. Deux ans après il fit la même fonction à celui de Chalcédoine, auquel il souscrivit.

3. N.... sous l'empereur Zénon.

4. Bénigne, au cinquième concile général.

5. N....

6. Théodose, sous l'empire d'Andronic Paléologue.

7. Joannice, se trouva au concile de Constantinople, de Cyrille de Berrhée, où les erreurs de Cyrille Lucaris furent condamnées. (*Ibid.*, t. 2, p. 82.)

HERACLÉE DU PONT, ville épiscopale de la province Hono-

riade, au diocèse de Pont, sous la métropole de Claudiopolis. Elle est située sur le Lycus, dont Arrien l'éloigne de 20 stades. Ptolémée l'appelle Héraclée de Pont. C'était une ville grecque, colonie des Mégariens, sur les confins des Marcandines, selon Strabon, au Pont-Euxin, avec un port très-commode, comme les anciens géographes en font une ville de Bithynie : Hierocles et les nouveaux l'attribuent à la province Honoriade; elle devint métropole, quand Claudiopolis cessa de l'être. Elle subsiste encore aujourd'hui, et se nomme *Penderachi*; elle a eu les évêques suivans :

1. Eusèbe, était au concile d'Ephèse, et y souscrivit pour Olympius de Claudiopolis.

2. Théodore 1^{er}, au concile de Chalcédoine.

3. M. Epiphane, au concile de C. P. sous Mennas.

4. Étienne, au sixième concile général et aux canons *in Trullo*.

5. Jean, au septième concile général.

6. Paul, soutint généreusement la cause de saint Ignace de C. P. comme le dit le pape Nicolas dans sa lettre à l'empereur Michel.

7. Melèce, au concile de Photius.

8. Nicephore, au concile de C. P. auquel présida le patriarche Manuel Critopule, et à celui qu'assembla le patriarche Germain II. Il était alors métropolitain.

9. Théodore II, dont Georges Pachymères fait mention *in Michael*. (*Palæolog.*, l. 4, c. 6.)

10. N..., un de ceux qui écrivirent à Grégoire X, pour la réunion des deux Églises, et auxquels il fit réponse.

11. Jean II, oncle de Nicéphore Grégoras. (Vid., l. 9, hist., c. 17, p. 300.)

12. Methodius, au concile du patriarche Calliste, contre les erreurs des Palamites. (Or. chr., t. I, p. 573.)

HERACLEONITE, *Heracleonita*. Les héracleonites étaient d'anciens hérétiques du parti des gnostiques, et sectateurs d'Héracleon, disciple de Valentin dans le onzième siècle. Ce sectaire admettait un principe qu'il appelait Seigneur : de ce premier principe en était né un second qui, avec le premier, en avait engendré plusieurs autres. Il assurait aussi que le fils était engendré de la substance du père. Il disait que saint Jean était véritablement la voix qui indiquait le Sauveur; mais que toutes les anciennes prophéties n'avaient été que des sons en l'air qui ne signifiaient rien. Il raffinait sur les interprétations ordinaires de plusieurs passages de l'Écriture, et les réformait pour les accommoder à ses idées. Il ordonnait aussi d'oindre les morts avec une huile particulière et du baume, afin de diminuer leurs peines. Il avait composé un commentaire sur l'Évangile, qui est cité par saint Clément d'Alexandrie et par Ori-

gène. (Tertullien, *de Præscrip.*, c. 49. Saint Irenée, l. 4, c. 4. Saint Epiphane, *hær.* 36.)

HERACLEOPOLIS, ville épiscopale de l'île de Crète, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Gortyne. Les notices n'en font aucune mention : Pline et Ptolémée l'ont connue ; et le septième concile général fut souscrit par un de ses évêques, nommé Théodore. (Or. chr., t. 2, p. 268.)

HERACLIDE, disciple d'Origène, n'était encore que cathécumène, lorsqu'il souffrit le martyre avec saint Plutarque à Alexandrie l'an 203, sous l'empereur Sévère. (Voyez Plutarque.)

HERACLIEN, évêque de Chalcedoine, avait composé 20 livres d'un style net et concis contre les Machinéens. Cet ouvrage est perdu. (Dupin, *Bibl. des Aut. ecclés.*, t. 6, p. 354.)

HERACLIOPOLIS, ville épiscopale de la première Arménie, au diocèse de Pont, sous la métropole de Sébaste. Il en est fait mention dans les actes du sixième concile général, comme de la seconde Arménie. Les actes du septième concile général l'appellent *Didachthoe*, et les notices grecques en font un archevêché. Cette ville fut ainsi nommée, lorsqu'Héraclius faisait la guerre aux Perses dans l'Arménie. Voici ses évêques :

1. Athénogènes, martyrol. rom. (Jul. 16.)

2. Jean, au sixième concile général.

3. Théodore, au septième. (Or. chr., t. 1, p. 437.)

HERACLITES, hérétiques qui condamnaient le mariage, et qui niaient que les enfans pussent obtenir le royaume des cieux par le baptême.

HERAIS, écolière d'Origène et cathécumène seulement, fut brûlée vive pour la foi à Alexandrie sous l'empereur Sévère : elle souffrit avec saint Plutarque, premier disciple d'Origène, et avec plusieurs autres. (Voyez PLUTARQUE.)

HERAN, héb. *leur veille* ou *leur ennemi*, fils de Suthala, de la tribu d'Ephraïm, chef des hérénites. (Num. 26, 36.)

HERAULT (Didier), en latin *Desiderius Heraldus*, avocat au parlement de Paris, mort au mois de juin 1649, a laissé : 1°. Un ouvrage intitulé *Adversaria*, imprimé à Paris en 1599, in-8°. 2°. Des notes sur l'apologétique de Tertullien, sur Minucius Félix, sur Arnobe et sur Martial. 3°. Un livre in-folio, qui contient plusieurs traités de droit, qui ne fut imprimé qu'en 1650. Il se déguisa sous le nom de David Leidrhesserus, pour écrire une dissertation politique sur l'indépendance des rois.

HERBELOT (Barthélemi d'), célèbre professeur en langue syriaque au collège royal, et l'un des plus savans hommes de son siècle dans les langues orientales, naquit à Paris le 4 décembre 1625, d'une bonne famille. Il fit plusieurs voyages en Italie, où il lia une étroite amitié avec

Lucas Holstenius et Léon Allatius. Les cardinaux Barberin et Grimaldi, et Ferdinand II, grand-duc de Toscane, eurent pour lui une estime singulière. D'Herbelot ayant coté les meilleurs manuscrits en langues orientales d'une bibliothèque exposée en vente à Florence, et en ayant marqué le prix à la prière du grand-duc, ce prince les acheta, et lui en fit présent. M. Colbert informé du mérite de ce savant homme le rappela à Paris, où il devint secrétaire et interprète des langues orientales, et enfin professeur royal en langue syriaque. Ce qui relève extrêmement le mérite de M. d'Herbelot, c'est que son savoir était accompagné d'une grande modestie, d'une piété solide, d'une tendresse extrême pour les pauvres, et des autres vertus chrétiennes qu'il pratiqua constamment dans tout le cours de sa vie. Elle fut terminée le 8 décembre 1695 par une maladie de dix ou douze jours, pendant lesquels il fit paraître une entière résignation aux volontés de Dieu, et reçut les Sacremens de l'Église avec une dévotion exemplaire. Il fut enterré à Saint-Sulpice. Nous avons de lui, la Bibliothèque orientale, livre d'une vaste érudition qu'il avait commencé en Italie, et qu'il acheva en France, sous ce titre : Bibliothèque orientale ou dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples de l'Orient, leurs histoires

et traditions véritables ou fabuleuses; leurs religions, sectes et politique; leurs gouvernemens, lois, coutumes, mœurs, guerres et les révolutions de leurs empires; leurs sciences et leurs arts; leur Théologie, mythologie, magie, physique, morale, médecine, mathématiques, histoire naturelle, chronologie, géographie, observations astronomiques, grammaire et rhétorique; les vies et les actions remarquables de tous leurs saints, docteurs, philosophes, historiens, poètes, capitaines, et de tous ceux qui se sont rendus illustres parmi eux par leur vertu ou par leur savoir; des jugemens critiques et des extraits de tous leurs ouvrages; de leurs traités, traductions, commentaires, abrégés, recueils de fables, de sentences, de maximes, de proverbes, de contes, de bons mots, et de tous leurs livres écrits en arabe, en persan ou en turc sur toutes sortes de sciences, d'arts et de professions, in-folio, à Paris, par la compagnie des libraires, 1697. On trouve à la tête de ce grand ouvrage une préface de M. Galland, où il rend compte des travaux de l'auteur, et de l'utilité qu'on peut tirer de sa Bibliothèque orientale. M. d'Herbelot n'a rien emprunté des Européens, si bien que tout ce qu'il avance est nouveau pour nous; il avait d'abord composé son ouvrage en arabe, et M. Colbert avait résolu de faire fondre des caractères en cette langue pour l'imprimer au

Louvre ; mais la mort du ministre en empêcha l'exécution , et l'auteur mit son ouvrage en français : ce qui n'a pu entrer dans cette bibliothèque a été rédigé par M. d'Herbelot, sous le titre d'Anthologie, et contient ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire des Turcs et dans celle des Arabes et des Perses : il avait aussi composé un dictionnaire turc, persan, arabe et latin qui forme trois gros volumes, et d'autres ouvrages. (Journal des Savans, 1696, p. 7 de la première édition et pag. 6 de la seconde ; 1697, p. 181 de la première édition et p. 160 de la seconde. M. Ladvocat, Dictionnaire historique, etc.)

HERBERT, moine du douzième siècle, a écrit une lettre adressée à tous les chrétiens contre les hérétiques de Périgueux, qui étaient, selon les apparences, disciples de Pierre de Bruys et de Henri. (Dupin, Bibl. douzième siècle, part. 1.)

HERBERT, surnommé *Losinga*, à cause des flatteries dont il usait à l'égard des grands, évêque de Norwich au douzième siècle, était né en Normandie, dans un lieu appelé Hiesmes, *in pago oximensis*, et avait embrassé la profession monastique dans l'abbaye de Fécamp, dont il devint prieur. Guillaume II l'appela en Angleterre, et le fit abbé de Ramsey 1087. Quatre ans après, en 1091, il monta, à prix d'argent, sur le siège épiscopal de Thetford : touché de Dieu, il alla à Rome pour re-

mettre son évêché entre les mains du pape qui, usant d'indulgence à son égard, le rétablit. Herbert de retour en Angleterre, transféra, l'an 1094, le siège épiscopal de Thetford à Norwich où il fonda un monastère célèbre, et effaça le vice de son entrée dans l'épiscopat, par la vie édifiante qu'il mena, et par les belles actions qu'il fit jusqu'à sa mort, arrivée le 22 juillet 1119 ou 1120, disant souvent avec saint Jérôme, *erravimus juvenes, emendemus senes*. Possevin, Pitsée et Fabricius lui attribuent un livre adressé à saint Anselme, contre les mauvais prêtres ; dix-huit sermons ; un traité de la durée des temps ; un autre de la fin du monde ; et des lettres écrites à différens particuliers. On trouve encore dans le catalogue des manuscrits de l'abbaye de Cambron, deux écrits sous le nom d'Ébert : *Herbertus, de septem Sacramentis, de situ terræ jerosolymitanæ*. (Guill. Malmerb. lib. 2, c. 2. *Angl. sacr.* t. 1, p. 398. Sander, Bibl. manusc. belg., part. 1, p. 357. Dom Rivet, Hist. littér. de la France, tom. 10, pag. 265 et suiv.)

HERBERT DE BOSHAM, carme anglais, secrétaire de saint Thomas de Cantorbéry, était présent lorsque ce prélat fut assassiné. Il a écrit l'histoire de la mort du saint archevêque (dont Baronius fait mention dans son douzième tome des Annales ecclésiastiques), et une relation de ses pèlerinages. (Vos-

sius, de *Hist. lat. lib. 2.* Gesner, in *Bibliot.*)

HERBET (Jean), Lorrain, a écrit de *Cœna Domini, seu demonstratio veritatis corporis Christi*, à Paris, 1578. (D. Calmet, Bibliothèque lorraine.)

HERBON ou HERBORN ou HERBRON (Nicolas), Français de nation, de l'Ordre des Frères Mineurs, commissaire général de la province de Cologne, fleurit jusques vers l'an 1540, et publia : 1°. *Monas sacro-sanctæ evangelicæ doctrinæ ab orthodoxis Patribus veluti per manus tradita*, à Cologne, 1529, in-8°, et à Paris, 1534. 2°. *Epistola ad Minoritas, quod optima apologia est vitæ emendatio*, à Cologne. 3°. *Enchiridion locorum communium adversus sui temporis hæreses*, à Cologne, 1529, in-8°. 4°. *Denotis veræ ecclesiæ ab adultera dignoscendæ*, ibid. 5°. *Methodus prædicandi concionatoribus, cum utilis, tum accommodatus*. 6°. *In psalmum 78 enarratio lamentatoria*, à Cologne, 1529, in-8°. 7°. *Epitome convertendi gentes Indiarum*, à Bâle, 1555. 8°. *Enarrationes evangeliorum per sacrum quadragesimæ tempus occurrentium*, à Anvers, 1533, in-8°, et à Paris 1543. 9°. *Paradoxa theologica, seu theologicæ assertiones divinis eloquiis contra neotericos hæreticos roboratæ*, à Paris 1534. 10°. *De tribus votis, ac præsertim de obedientiâ religiosorum*. 11°. *Monotessaron Domini nostri Jesu Christi*. 12°. *Apologia veræ*

fidei. (Wading. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, t. 2, p. 386 et suiv.)

HERBRAND (Michel), carme, du quinzième siècle, a écrit des Sermons, des Conférences synodales et quelques autres ouvrages. (Alègre, *In parad. Carm. Lucius*, in *Bibliot. carm.*)

HERCULANT, évêque de Pérouse, et martyr dans le quatrième siècle, avait embrassé la vie religieuse dès sa jeunesse. Il en fut tiré pour être mis sur le siège épiscopal de la ville de Pérouse, et il conduisit son peuple avec toute la vigilance d'un bon pasteur, particulièrement durant le temps que cette ville fut assiégée par Totila, roi des Goths. Ce barbare s'étant rendu maître de Pérouse, fit décapiter saint Herculant en 544 ou 546. Son corps repose dans la cathédrale de Pérouse, et l'on fait sa fête le 7 de novembre. (Saint Grégoire le Grand, dialogue, liv. 3. Baillet, t. 3, 7 novembre.)

HERCULANUS (Jean Herquel), chanoine de Saint-Dié, natif de Plainfain, à deux lieues de Saint-Dié, a composé en latin l'histoire de cette église. M. Hugo, abbé d'Étival, l'a donnée au public dans son premier tome, page 171, intitulée: *Sacræ antiquitatis monumenta*, imprimé in-folio à Etival par Heller en 1725, avec des notes, et réimprimé d'une manière plus correcte dans les preuves de l'histoire de Lorraine de dom Calmet. Il a aussi composé, *De*

rebus gestis et vitâ illustrissimi Antonii Calabrie et Bari Ducis, imprimé au troisième tome de l'histoire de Lorraine de dom Calmet, p. 150. La mort d'Herculanus est marquée dans un ancien calendrier de Saint-Dié au dernier mai 1572. Il était fort curieux, et avait amassé quantité de bons manuscrits et d'anciennes éditions qu'il a laissés dans la bibliothèque du chapitre de Saint-Dié. (Dom Calmet, Biblioth. lorr.)

HERCULES, faux Dieu, dont il est mention dans le quatrième chapitre du second livre des Machabées. On a confondu diverses circonstances de la vie de Josué, de Samson, de Moïse, de Jonas avec celle d'Hercules. Il avait été trois jours dans le ventre d'un chien marin, à ce que disaient les païens, de même que Jonas avait été trois jours dans le ventre d'une baleine. (M. Huet, Démonst. évang. Lycophron-Théophraste.)

HERCULIEN, martyr d'Antioche et compagnon de saint Bonose, souffrit, sous Julien l'Apostat, l'an 362. (Voyez BONOSE.)

HERED, fils de Béla, de la tribu de Benjamin, chef de la famille des hérédites. (Num. 26, 40.)

HERED ou ARED, dernier fils de Benjamin. (Genes. 46, 21.)

HERED ou HARED ou ARAD, ville au midi de la tribu de Juda. (Voyez ARAD.)

HEREMPert, moine du Mont

Cassin vers la fin du neuvième siècle, composa la chronique de ce monastère, imprimée à Naples en 1626, par les soins du père Caraccioli, théatin. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du neuvième siècle, p. 386.)

HERENAQUE, *Herenacus*. Les hérénagues étaient des clercs hibernois à simple tonsure, qui ramassaient les biens de l'église, dont ils donnaient une partie à l'évêque, une autre aux pauvres, et appliquaient la troisième aux besoins de l'église.

HERENTALES (Pierre de), chanoine régulier de l'Ordre de Prémontré, natif de Herentales dans le Brabant, vivait dans le quatorzième siècle et au commencement du quinzième. Il composa divers ouvrages; *Catena in psalmos pœnitentiales; in 15 cantica graduum; collectaneum in quatuor evangelia; chronicon ab orbe condito, etc.* Les Vies des papes Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI et Clément VII, publiées par M. Baluze en 1693, avec les vies qu'il a données des papes qui ont fait leur résidence à Avignon. (Valère-André, Biblioth. belg.)

HERESBACH (Conrad de), né à Heresbach, village du duché de Clèves, qui appartenait à ses ancêtres, fut gouverneur du duc de Juliers, qui le fit son conseiller, et l'employa dans des affaires importantes et dans des ambassades considérables. Il possédait les langues grecque, hébraïque, latine, italienne,

française et allemande, et avait étudié presque toutes les sciences. Il mourut le 14 octobre 1576, âgé de soixante-sept ans. On a de lui : 1°. Deux livres sur la manière d'élever les princes. 2°. Une Version et des notes sur les psaumes, à Bâle en 1578. 3°. Un Abrégé de jurisprudence chrétienne, à Neustad en 1586. 4°. Un Journal de prières pour la semaine, avec une exhortation à la mort, à Francfort en 1602. 5°. Une Histoire de la prise de Munster, par les anabaptistes en 1534, à Amsterdam en 1636. Tous ces ouvrages sont en latin. (Melchior Adam, dans ses Vies des jurisconsultes allemands. Teissier, dans ses Éloges tirés de l'histoire de M. de Thou.)

HÉRÉSIARQUE, inventeur d'une hérésie ou le chef d'une secte hérétique, *hæresiarchus*, *hæresiarcha*.)

HÉRÉSIE. C'est une erreur volontaire et opiniâtre dans un chrétien, touchant une ou plusieurs vérités catholiques, c'est-à-dire, vérités révélées de Dieu et proposées comme telles aux chrétiens par l'Église. On n'est donc pas hérétique pour soutenir une chose contraire à la décision de l'Église, lorsqu'on la soutient dans la bonne foi et par ignorance. On le serait néanmoins, si on était disposé à la soutenir, quand même l'Église viendrait à la condamner. Il y a des causes intérieures de l'hérésie; il y en a d'extérieures. Les causes intérieures sont l'orgueil,

l'ambition, l'avarice, la luxure, et d'autres péchés semblables qui aveuglent l'esprit. Les causes extérieures sont le défaut d'instruction, ou la mauvaise instruction, la négligence des pasteurs, la lecture des livres des hérétiques et leur fréquentation, etc.

On distingue l'hérésie formelle, la matérielle, et l'objective. La formelle est celle que nous avons définie d'abord. La matérielle a pour objet une chose contraire à la foi, qu'on ne sait pas être telle. L'objective est cette chose même contraire à la foi, soit qu'on la connaisse telle, ou qu'on ne la connaisse pas.

L'hérésie formelle se divise encore en hérésie mentale ou purement intérieure, qui ne paraît point au dehors, et en extérieure qui se manifeste par la parole ou par quelque autre signe. (M. Colet, Moral. t. 5, pag. 390 et suiv. Voyez HÉRÉTIQUE.)

HÉRÉTIQUE.

SOMMAIRE.

- §. I. *De la notion des hérétiques.*
- §. II. *Des juges des hérétiques.*
- §. III. *Des peines des hérétiques.*
- §. IV. *Du commerce avec des hérétiques.*
- §. V. *Des livres hérétiques.*
- §. VI. *Des disputes avec les hérétiques.*

§. I.

De la notion des hérétiques.

Un hérétique est proprement

celui qui en faisant profession du christianisme, soutient avec opiniâtreté une erreur opposée à la foi, soit que cette erreur regarde la spéculation, soit qu'elle regarde la pratique. Il faut donc trois conditions pour faire un hérétique. La première est la profession du christianisme, et c'est en quoi l'hérétique diffère du Juif et de l'idolâtre. Il n'est cependant pas nécessaire qu'un homme soit baptisé pour être hérétique; car un cathécumène qui ferait profession de croire à l'Évangile, et qui nierait opiniâtrément quelque vérité de foi, serait hérétique devant Dieu, quoiqu'il ne le fût pas devant l'Église, d'une manière à en être puni, parce qu'il n'y serait pas encore entré par le baptême. La seconde condition nécessaire pour faire un hérétique, est de refuser de croire une vérité révélée et décidée par l'Église. Car ces deux choses, la révélation et la décision de l'Église doivent absolument concourir pour cela. Il ne suffit pas pour un article de foi qu'une chose soit révélée et contenue dans la parole de Dieu, il faut encore que l'Église ait déclaré qu'elle y est contenue, et l'ait proposée à croire comme article de foi. La troisième condition, c'est l'opiniâtreté. D'où vient que la bonne foi, la simplicité, l'ignorance, la volonté de déposer l'erreur, si on la connaissait, empêchent l'hérésie. (Saint Thomas, *secunda secundæ*,

quæst. 11, art. 2. Sylvestre. Navarre.)

§. II.

Des juges des hérétiques.

L'hérésie étant contraire à la religion et à l'état, c'est un crime ecclésiastique et royal tout ensemble. C'est un crime ecclésiastique, en ce qu'il combat la doctrine de l'Église. C'est un crime royal, en ce qu'il trouble la paix des royaumes, cause du scandale, excite des séditions. En tant qu'il est crime ecclésiastique, la connaissance en appartient au juge de l'Église, pour déclarer quelles sont les opinions contraires à la doctrine de l'Église, et punir de peines canoniques ceux qui les soutiennent avec obstination. En tant qu'il est crime royal, la connaissance en appartient aux juges séculiers selon la jurisprudence de France, adoptée par les ordonnances du royaume, et en particulier par celle du 30 août 1542.

§. III.

Des peines des hérétiques.

Les peines dont on punit les hérétiques sont temporelles ou spirituelles. Les temporelles consistent dans la confiscation des biens, l'infamie, l'exil, la prison, la mort, etc. Les spirituelles consistent dans l'excommunication, la privation de la juridiction ecclésiastique, l'irrégularité, la perte des bénéfices, que l'on a déjà, et l'incapacité à en posséder de nouveaux.

I. Les hérétiques encourent, par le seul fait l'excommunication majeure, non de droit divin, mais de droit humain seulement, comme le pense le commun des théologiens. Cette excommunication portée par le concile de Latran, tenu sous Innocent III, contre tous les hérétiques, est réservée au pape, selon le droit commun; mais en France elle n'est réservée qu'à l'évêque. L'auteur des conférences d'Angers dit même qu'il y a plusieurs diocèses, où la réserve à l'évêque n'a lieu que quand l'hérésie a quelque degré de publicité. (Tom. I, p. 114, nov. édit. p. 104.)

II. Les hérétiques ne sont privés de la juridiction spirituelle que quand ils sont publiquement dénoncés, parce qu'ils encourent cette peine, non à cause de l'hérésie, mais à cause de l'excommunication qui lui est attachée. D'où il s'ensuit que comme les seuls excommuniés, nommément dénoncés, sont privés de juridiction spirituelle, aussi les seuls hérétiques dénoncés encourent cette même privation. C'est le sentiment de presque tous les théologiens contre un petit nombre d'autres.

III. La troisième peine des hérétiques, c'est l'irrégularité. (Voyez IRRÉGULARITÉ.)

IV. Les hérétiques sont privés des bénéfices qu'ils avaient avant d'être hérétiques, inhabiles à en acquérir de nouveaux, parce qu'ils sont excommuniés et irréguliers.

§. IV.

Du commerce avec les hérétiques.

I. Les mariages des catholiques avec les hérétiques sont illicites, quoique valides, et le pape peut les permettre. Ils sont illicites parce qu'ils sont défendus par l'Église, comme il paraît par les conciles de Chalcédoine, *can.* 14; d'Elvir, *can.* 16; de Sardique, *can.* 10 et 31; du troisième de Carthage, *can.* 12, etc. Ils ne sont pas invalides, parce qu'ils ne sont pas déclarés nuls, ni par le droit naturel ou divin, puisque nous voyons dans l'Écriture plusieurs saints personnages, tels que Joseph et Moïse, mariés avec des infidèles, ni par le droit humain, qui suppose au contraire que ces sortes de mariages sont valides, comme il paraît par le chapitre *de crevit. de heretic.* in 6. Ils peuvent donc devenir licites avec la permission du pape, qui peut dispenser des lois de l'Église, lorsqu'il y a des raisons légitimes de le faire. Aussi les papes ont-ils souvent accordé ces sortes de dispenses. Clément VIII, accorda l'an 1603, au duc de Bar, d'épouser la sœur de Henri IV, qui se nommait Catherine, et qui était hérétique. Urbain VIII, permit à Henriette, sœur de Louis XIII, d'épouser Charles I^{er}, roi d'Angleterre, hérétique.

II. Le mariage contracté entre deux catholiques n'est pas dissous quant au lien, mais seulement quant au lit et à l'habita-

tion, lorsque l'un des deux conjoints se fait hérétique. Le concile de Trente prononce anathème contre ceux qui disent qu'un tel mariage est dissous quant au lien : *Si quis dixerit propter hæresim.... dissolvi posse matrimonii vinculum, anathema sit.* (sess. 24, can. 5). Il est donc dissous quant au lit et à l'habitation seulement, comme il paraît par l'usage de l'Église.

§. V.

Des livres des hérétiques.

I. La lecture des livres hérétiques est défendue par le droit naturel à tous ceux à qui ces livres sont dangereux, quand même ils auraient d'ailleurs permission de les lire, parce que le droit naturel oblige tout le monde à éviter le danger de se perdre.

II Cette même lecture est aussi défendue par le droit ecclésiastique à tout le monde, excepté aux inquisiteurs de la foi, comme il paraît par la bulle *cum pro munere* de Pie IV, par la bulle *in cœnâ Domini*, etc. Mais ce droit n'est pas reçu en France où les évêques et leurs vicaires généraux lisent sans scrupule les livres hérétiques, et donnent aux autres la permission de les lire. Les docteurs les lisent aussi librement.

III. Lorsque la lecture des livres hérétiques est défendue, sous peine d'excommunication, cette censure est encourue, 1°. par ceux qui lisent de la langue

ou des yeux seulement. 2°. Par les maîtres qui se font lire ces sortes de livres par leurs domestiques. Silvius dit qu'il est très-probable qu'on n'encourt point la censure, lorsqu'on entend lire des livres hérétiques, pourvu qu'on ne favorise, ni l'erreur, ni les hérétiques, parce que pour lors on ne lit proprement, ni par soi, ni par un autre. 3°. Le même théologien croit qu'on n'encourt point la censure, en récitant de mémoire quelque partie d'un livre hérétique, lorsqu'on ne l'approuve pas. 4°. Il paraît plus probable qu'on encourt la censure en lisant seulement les extraits des livres hérétiques, qui se trouvent dans les livres des catholiques, puisqu'on est censé lire pour lors une partie d'un livre hérétique. Il faut donc, pour éviter la censure, joindre le texte hérétique avec le catholique, qui en est l'antidote. 5°. Il paraît plus probable aussi qu'on n'encourt point la censure en lisant un livre hérétique écrit dans une langue qui n'est point entendue, ni par le lecteur, ni par les assistans, parce qu'une telle lecture n'est que matérielle et non formelle, comme parle l'école. 6°. On encourt la censure en lisant des scholies hérétiques d'un livre catholique, ou même la préface, l'épître dédicatoire d'un livre hérétique, parce que quand on condamne un livre, on en condamne toutes les parties. 7°. Plusieurs théologiens croient que la légèreté de la matière a

lieu dans la lecture des livres hérétiques, et qu'elle excuse le péché mortel, et par conséquent de l'excommunication, mais ils ne s'accordent pas dans la détermination de ce qui est nécessaire pour faire un péché mortel en ce genre. Sanchez exempté de péché mortel la lecture d'un grand feuillet. Ariaga ne permet qu'un petit feuillet; Azor un ou deux versets; Sayre, dix lignes; Suarez, deux ou trois. Henri de Saint-Ignace n'excuse pas de péché mortel une seule ligne, et avec justice, parce qu'on défend les livres hérétiques, surtout à cause du danger de séduction, et que ce danger peut se trouver dans une seule ligne, qui contient quelquefois des erreurs, et qui est très-capable d'engager plus avant dans la lecture du livre.

§. VI.

Des disputes avec les hérétiques.

Les disputes avec les hérétiques sur les points controversés sont permises. Saint Paul (*act. c. 17, ad tit. c. 1.*) disputait dans les synagogues avec les Juifs, et il veut qu'un évêque soit capable de reprendre et de convaincre ceux qui contredisent la vérité. Rien de plus commun dans l'antiquité ecclésiastique, que les disputes des Pères contre les hérétiques qu'ils combattaient perpétuellement, et de vive voix, et par écrit, comme le prouvent leurs ouvrages polémiques. Il faut cependant plusieurs conditions, pour

que ces sortes de disputes soient entièrement permises.

1°. Il est nécessaire que le disputant soit ferme dans la foi, et assez habile pour confondre son adversaire. 2°. Que cet adversaire soit censé devoir profiter de la dispute, ou au moins ceux qui en sont témoins; car lorsqu'il n'y a aucun fruit à espérer, ni du côté des auditeurs, ni de celui des disputans, on ne doit pas entreprendre la dispute. 3°. On ne doit pas non plus prendre des laïcs pour arbitres de la dispute, parce qu'ils ne sont point juges compétens en matière de religion. 4°. Il faut observer en disputant, les règles de l'honnêteté, de la douceur, de la charité, de la sincérité, et s'interdire sévèrement toutes sortes d'invectives et de paroles offensantes. 5°. Le pape Alexandre IV, de *hæret. in 6*, défend à toute personne laïque, sous peine d'excommunication, de disputer sur la foi, soit en public, soit en particulier. Mais il paraît que cette loi est abrogée par l'usage contraire dans les pays où il y a beaucoup d'hérétiques, avec lesquels on voit tous les jours disputer les laïcs capables, sans aucun scrupule, ni opposition de la part des évêques. C'est ainsi que pensent les théologiens de Salamanque, trait. 21, c. 2, n° 136. Les disputes sur la foi entre les catholiques même, et par manière d'exercice, ne doivent se faire qu'avec beaucoup de prudence,

et jamais devant des personnes simples et ignorantes, qui pourraient en prendre occasion de douter, parce qu'elles sont plus capables de sentir la force des objections, que celle de réponses. 7°. On ramène les hérétiques en leur démontrant la vérité de l'Église romaine, et la fausseté des autres églises. On peut voir là-dessus le père Henri de Saint-Ignace, *ethic. part. 2, lib. 1*, p. 140, et M. Michel, supérieur du séminaire des Bons-Enfants, dans un petit livre intitulé : Méthode courte et facile pour rappeler à l'unité de l'Église ceux qui en sont séparés. (M. Collet, *Moral.*, t. 5, p. 396.)

On peut voir aussi sur cette matière le traité de Tertullien des prescriptions contre les hérétiques ; la dissertation du père Alexandre, où il examine si l'Église a eu raison de livrer les hérétiques au bras séculier ; le discours de M. Ferran, où il fait voir que saint Augustin a cru que les puissances séculières devaient châtier les hérétiques pour les ramener à la foi catholique, imprimé à Paris, chez Étienne Michallet, dans l'ouvrage intitulé : Réponse à l'apologie pour la réformation, pour les réformateurs et pour les réformés ; le préservatif contre toutes sortes de nouveautés et d'hérésies, par un nouveau converti, à Grenoble 1688, in-12. L'Abrégé des histoires des plus fameux hérésiarques qui ont paru en Europe depuis l'an 1040, in-12, à Paris, chez Jean Guignard

1699 ; le Traité du père Martenne, sur la réconciliation des hérétiques ; les consultations de M. Jacques Pignatelli, sur les différentes sortes d'hérésies qui combattent la foi chrétienne, sur la manière de poursuivre et de condamner les hérétiques, et sur les peines que l'on prononce contre eux dans les tribunaux de l'inquisition, etc. à Porto-Ferraro, 2 vol. in-folio, 1712 ; l'Histoire des hérésies, par M. Herman, curé de Maltot ; le dictionnaire du père Pinchinat, sur l'origine de l'idolâtrie, des hérésies, des schismes, ect., imprimé à Paris en 1736, chez Pralard, Didot et Quillau.

HERFORD, province et comté d'Angleterre, avec une ville capitale et épiscopale de même nom, *Herefordia*. L'an 673, il y eut un concile dans cette ville. Théodore, archevêque de Cantorbéry, y présida, et l'on y fit dix canons.

Le premier ordonne de célébrer la pâque le dimanche qui suit immédiatement le quatorze de la lune.

Le cinquième défend de recevoir les clercs voyageurs qui n'ont point de lettres de leurs évêques.

Le septième ordonne de tenir le synode deux fois l'année.

Le dixième regarde les mariages, et défend aux conjoints de contracter avec d'autres, même en cas d'adultère de l'une des parties. (*Reg. 15, Lab. 6, Hard. 3, Ang. 1.*)

L'an 1137, il y eut encore un concile à Herfort. (*Angl. 1.*)

HERIBERT (saint), archevêque de Cologne dans le dixième et l'onzième siècle, naquit à Worms, ville impériale d'Allemagne. Il eut pour père un des principaux gentilshommes du pays, et pour mère la petite-fille de Reginbaud, comte de Souabe. Il étudia l'Écriture et la Théologie à Gorze, célèbre monastère de Lorraine, au diocèse de Metz, fut prévôt de l'église de Worms, chancelier de l'empereur Othon III, et archevêque de Cologne l'an 999. Pour garantir son cœur de l'enflure, et ne pas se laisser surprendre au faux éclat des grandeurs humaines, il demeurait toujours dans les bornes étroites d'une humilité profonde et d'une mortification continuelle. Il se rendait aussi le nourricier des pauvres, le médecin des malades, le soutien des faibles, le père commun des fidèles. Dans une grande famine qui affligea l'Allemagne et la France, il ne se rendit pas seulement le libérateur de son pays, il soulagea encore une infinité d'étrangers auxquels il procura toutes les assistances possibles de l'âme et du corps, jusqu'à leur laver les pieds et leur préparer à manger de ses mains. Il fonda le monastère de Duitz, répara les anciennes églises, en bâtit de nouvelles, et n'oublia rien pour l'accroissement du troupeau confié à ses soins. Dieu voulant éprouver sa fidélité, permit que le saint empereur Henri se laissât prévenir contre lui par les calomnies de quelques

envieux. Il fut accusé d'avoir négligé d'envoyer les ornemens impériaux aussi promptement qu'il le devait pour le couronnement du prince, et d'avoir voulu faire tomber la couronne sur la tête d'un autre. Henri vint à Cologne pour lui donner des marques de son ressentiment; mais ayant reçu lui-même en songe, de la part d'un vieillard, revêtu pontificalement, une réprimande plus sévère que celle qu'il méditait de faire au saint prélat, il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon de sa crédulité. Saint Heribert mourut le 16 de mars de l'an 1021. Sa mort fut suivie de divers miracles comme elle en avait été précédée. Le pape Grégoire IX ou XI le canonisa. On fait sa fête principale le 16 de mars, et celle de sa translation le 30 d'août. Quelques-uns prétendent que ses reliques furent transportées à Sibourg ou Siegbourg au comté de la Marck, lorsqu'en 1376 le monastère de Duitz fut rasé par les habitans de Cologne. (Bollandus. Rupert, abbaye de Duitz. Baillet, t. 1, 16 mars.)

HERIBERT (Jean), auteur du dix-septième siècle, a donné un traité des Eunuques nés, faits et mystiques, contre Zacharie Pasquiligus, à Dijon en 1655. (Dupin, Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle, p. 2116.)

HERIC ou HEIRIC, moine célèbre de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, prit nais-

sance à Auxerre même, non au village d'Airy, comme le prouve M. l'abbé Lebeuf. Il fut mis étant jeune dans le monastère de Saint-Germain, et après sa profession, il passa à Fulde, où il étudia sous Haimon, puis à Ferrières, où il eut pour maître Loup de Ferrières. Il se rendit habile dans les belles-lettres, la philosophie, la Théologie, l'intelligence des divines écritures et la langue grecque. Il fut chargé à son retour à Auxerre du soin de l'école établie dans le monastère de Saint-Germain, dont il était moine, et où il eut pour disciple Lothaire, fils du roi Charles-le-Chauve. Il mourut vers l'an 881 ou 883, et laissa : 1°. La Vie de saint Germain, évêque d'Auxerre, dédiée au roi Charles, et imprimée à Paris en 1543. 2°. Un recueil des miracles de saint Germain, donné par le père Labbe dans le premier tome de sa nouvelle bibliothèque, et par les bollandistes au 31 juillet. 3°. Un discours en l'honneur de saint Germain. 4°. L'histoire des évêques d'Auxerre, depuis saint Peregrin jusqu'à Wala, mort en 875. 5°. Plusieurs Homélies. 6°. Un recueil des sentences des Pères, qu'il dédia à Hildebad, évêque d'Auxerre, par une épître en vers élégiaques, imprimée parmi les analectes de dom Mabillon. C'est par erreur qu'on lui a attribué la vie de saint Albert, martyr à Mayence, et

un traité sur le comput, qui est d'Helpéric de Grandfeld. (Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., tom. 19, pag. 283 et suiv.)

HÉRICOURT (Louis d'), célèbre avocat au parlement, né à Soissons le 20 août 1687, était petit-fils de Julien d'Héricourt, conseiller au présidial de Soissons, directeur de l'Académie de cette ville, et associé de l'Académie des Ricovrati de Padoue. Il fut reçu avocat au parlement de Paris au mois de mai 1712, travailla au Journal des Savans pendant plus de vingt ans, et mourut en 1752. Il est auteur du Traité des lois ecclésiastiques de France dans leur ordre naturel, et une analyse des livres du droit canonique, conférés avec les usages de l'Eglise gallicane, dont la quatrième édition revue, corrigée et augmentée est de 1743, à Paris, chez Pierre-Jean Mariette 1743, in-folio. On a encore de M. d'Héricourt, un Traité de la vente des immeubles par décret, avec un recueil des édits, des déclarations et des réglemens des cours souveraines sur ce sujet, en 1727, 2 vol. in-4°. Un Abrégé de la discipline de l'Eglise, du père Thomassin, avec quelques observations, etc. (Journal des Savans, 1718, 1719, 1721, 1730, 1743 et 1750.)

HERIGER, abbé de Lobes, mort en 1007, a laissé plusieurs ouvrages; savoir, l'Histoire des évêques de Liège, donnée par Chapeauville; la Vie de saint

Ursmar en vers, qui est dans Henschenius au dix-huit d'avril; un traité en forme de dialogue, de la discorde de l'Eglise, et de l'avènement du Seigneur; un autre traité du corps et du sang de Jésus-Christ contre Paschase Radbert, publié par le père Cellot, sous le nom d'un anonyme; deux autres traités qui n'ont point paru; une lettre à Hugues sur diverses questions. On lui attribue encore la Vie de sainte Berlende, et celle de saint Landoalde, qui est sous le nom de Norger, évêque de Liège, dans Surius au 19 de mars. (Sigebert, au Catal. ch. 137. Dupin, Bibl., dixième siècle. Dom Rivet, Vist. littér. de la France, t. 7.)

HÉRISSON, *hericius, herinacius, ericius charogryllus*. L'hérisson est un petit animal à quatre pieds, tout couvert de pointes dont il forme comme une boule hérissée dès qu'il se voit aperçu. Dans le Lévitique 11, 5, l'hérisson est déclaré immonde, parce qu'il ne rumine pas. L'hébreu *saphan*, que les Septante et la Vulgate ont rendu par *charogryllus*, un hérisson, signifie, selon quelques-uns, *un lapin*, selon d'autres, *un lièvre*, et selon Bochart, un certain gros rat commun en Arabie, qui est bon à manger, et nommé *aliarbuho*. (Dom Calmet, au mot HÉRISSON.)

HÉRITAGE, SUCCESSION, HÉRÉDITÉ, *hereditas*. L'héritage se prend ou pour les biens même qu'on hérite, ou pour le droit que l'on a sur tous les

biens d'un défunt. Voyez HÉRITIER.

HÉRITIER.

SOMMAIRE.

- § I. Des différentes espèces d'héritiers.
- § II. Des obligations des héritiers.
- § III. De ceux qui ne peuvent être institués héritiers.

§ I.

Des différentes espèces d'héritiers.

Un héritier est celui qui a droit de succéder à un autre dans la possession de quelques biens. On en distingue de plusieurs sortes. Il y a des héritiers légitimes et présomptifs, qui ont un droit formé à la succession d'un défunt; tels sont les enfans à l'égard de leurs pères et mères. On les appelle aussi héritiers *ab intestat*, parce qu'ils succèdent de plein droit, et sans même qu'il y ait de testament en leur faveur. 2°. Il y a des héritiers testamentaires qui sont appelés à l'héritage en tout ou en partie par le testament. 3°. Il y a des héritiers étrangers qui ne sont en aucune sorte sous la juridiction du testateur, des héritiers des propres, des héritiers des acquêts, des héritiers bénéficiaires, ou par bénéfice d'inventaire, qui acceptent une succession sans être tenus des dettes, que jusqu'à la concurrence du bien délaissé, à la charge d'en faire inventaire. 4°. Il y a encore des héritiers léga-

taires à qui le défunt a laissé quelques legs ; des héritiers substitués à l'héritier légitime, supposé qu'il ne puisse, ou qu'il ne veuille accepter l'héritage ; des héritiers fidéi - commissaires , qu'on institue pour rendre la succession à un autre. Il n'y a point d'héritier nécessaire en France, suivant cette maxime, *n'est héritier qui ne veut.*

§ II.

Des obligations des héritiers.

1. Les héritiers sont tenus, sous peine de péché mortel , d'exécuter la volonté du testateur, de garder ses contrats légitimes, des payer ses dettes selon l'étendue de l'hérédité , d'accomplir les vœux réels, comme les offrandes, mais non pas les personnels, comme les jeûnes, les pèlerinages, etc.

2. Quand il y a plusieurs héritiers, ils ne sont point obligés, régulièrement parlant, de payer les dettes solidairement les uns au défaut des autres ; il suffit que chacun paye selon sa portion de l'héritage, à moins que les biens du défunt ne soient hypothéqués, ou qu'il ne soit question de choses qu'il a ordonné de faire ; en ces deux cas les héritiers sont obligés solidairement.

3. Lorsqu'un héritier a une fois accepté purement et simplement l'hérédité, il ne peut plus se désister, et il est tenu d'acquitter toutes les charges, quand même elles surpasseraient de beaucoup l'hérédité, parce qu'il

pouvait ne point l'accepter, ou se servir du bénéfice d'inventaire.

4. Un héritier, à bénéfice d'inventaire, n'est obligé d'acquitter les charges de la succession, que jusqu'à la concurrence de ce qu'il a reçu. (Navarre. Silvestre. Pontas, au mot HÉRITIER, cas 1 et 17.)

§ III.

De ceux qui ne peuvent être institués héritiers.

Suivant le droit commun, c'étaient, 1°. les hérétiques et les païens ; 2°. les fauteurs et les receleurs des hérétiques ; 3°. les apostats ; 4°. les compagnies défendues ; 5°. les exilés ; 6°. ceux qui étaient flétris d'une sentence infamante ; 7°. ceux qui persécutaient les cardinaux ; 8°. les excommuniés dénoncés ; 9°. les bâtards ; 10°. ceux qui étaient coupables d'inceste avec des personnes religieuses ; 11°. les criminels de lèse-majesté ; 12°. les simoniaques. (Silvestre, *in Summâ dict. hereditas*, 3, q. 2.)

HERLINDE et RENELLE , sœurs, saintes vierges et abbeses, filles d'Adalhard et de Grinware, personnes distinguées par leur noblesse et leur vertu, naquirent au pays de Tongres, dans le huitième siècle. Leurs parens les firent élever dans un monastère de Valenciennes en Hainaut, et bâtirent pour elles celui d'Eike à un quart de lieue de la rivière de la Meuse, dans le diocèse de Maestricht. On prétend que saint Willebord, évêque d'Utrecht, accompagné

de saint Boniface de Mayence, les établit toutes deux abbesses de ce monastère l'an 736. Les deux saintes donnaient aux sœurs qui leur étaient soumises, des exemples continuels d'une vigilance à l'épreuve de toute surprise, d'une humilité profonde, d'une pureté inviolable, d'un détachement parfait et d'une mortification générale. Elles s'appliquaient aussi à écrire, à faire des ornemens pour l'église, et joignaient le chant des psaumes au travail des mains. Sainte Herlinde mourut la première, et laissa la conduite de la maison à Renelle toute seule, qui s'y comporta de façon qu'on ne s'aperçut point de la perte qu'on avait faite à la mort de sa sœur. Sainte Renelle mourut, ce semble, après le milieu du huitième siècle, le 6 février, et fut enterrée auprès de sa sœur qui était morte le 12 octobre. La mort de l'une et de l'autre fut suivie de divers miracles. Leurs reliques reposent maintenant dans la petite ville de Mas-eick, à quelque distance du village d'Eike. Outre les fêtes particulières de sainte Herlinde au 12 octobre, et de sainte Renelle au 6 de février, on en célèbre une qui leur est commune au 22 de mars. (Pollandus, 22 de mars. Dom Mabillon, troisième siècle bénédict., première part. Bultean, t. 2 de l'Histoire bénédict. Baillet, t. 3. 12 octobre.)

HERMA ou HARMA ou ARA³MA, ville au midi de Juda. (Josué, 12, 14.)

HERMAN, surnommé *Contract*, parce qu'il avait les membres retirés, moine de Richenou, mort l'an 1054, a écrit une chronique depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1052, qui a été continuée par Bertoul de Constance, et imprimée à Francfort en 1583, 1585 et 1670. Elle est aussi au t. 18 de la Bibliothèque des Pères. On lui attribue des antiennes à la sainte Vierge, *Alma*; le *Veni sancte Spiritus*, et quelques autres proses. Il a aussi composé un traité sur le calendrier, et quelques autres sur des matières différentes, qui sont perdus, et dont Trithème nous a conservé les noms. (Honoré d'Autun, lib. 4, c. 12. Trithème. Bellarmin. Dupin, Biblioth. des Aut. ecclés. du onzième siècle.)

HERMAN ou DE STEINFELDT (Joseph), bienheureux, de l'Ordre de Prémontré, naquit à Cologne de parens fort pauvres, dans le douzième siècle. A l'âge de douze ans, il entra dans le couvent des prémontrés de Steinfeldt, où il vécut toujours dans cette innocente simplicité qu'il avait apportée en naissant. On l'employa au réfectoire et à la sacristie. Ses veilles étaient presque continuelles. Il ne dormait que sur des ais avec une pierre pour oreiller. Il ne vivait ordinairement que de pain et d'eau, et joignait à ses austérités une pureté admirable de corps et de cœur, qui le rendait en quelque sorte l'imitateur de la sainte Vierge, sous la protec-

tion de laquelle il s'était dévoué à son divin Fils. Ce fut aussi pour sa chasteté que ses confrères l'appelèrent Joseph. Pour servir de contrepoids aux faveurs qu'il recevait du ciel, Dieu permit qu'il fût humilié par de longues et de fâcheuses tentations, et accablé d'infirmités corporelles qui le conduisirent au tombeau le 3 ou le 4 ou le 7 avril de l'an 1223 ou 1236 ou 1241, car ces trois opinions ont leurs partisans. Dieu attesta sa sainteté par divers miracles, et on l'honore comme un bienheureux dans l'Ordre de Prémontré, et dans plusieurs endroits du diocèse de Cologne et des Pays-Bas. Le bienheureux Herman a composé quelques ouvrages de dévotion, et entre autres un commentaire sur le Cantique des cantiques. (Bollandus. Baillet, t. 1, 7 avril.)

HERMAN DE SCHILDE, de l'Ordre des ermites de saint Augustin, dans le quatorzième siècle, a composé un Traité sur le premier livre des sentences; deux traités sur la création; deux livres sur la Genèse; un Commentaire sur le Cantique des cantiques; un livre de la Matière des cantiques; un ouvrage sur l'Oraison dominicale, et un autre sur l'*Ave Maria*; un Traité des quatre sens de l'Écriture; le Manuel des prêtres; le Cloître de l'âme; le Brévioloque; une Explication de la messe; des Traités des vices capitaux; de la conception de la Vierge; de la Manière d'étudier; de la

vraie et de la fausse amitié; des cinq sens; des heures canonicales; des quarante-deux manières des Israélites; contre les flagellans; de la messe; sur le canon *utriusque sexus*; des sermons; des conférences; une Introduction au droit; diverses questions, etc. (Trithème. Dupin, Biblioth. du quatorzième siècle.)

HERMAN, de l'Ordre de Cîteaux, dans le quinzième siècle, et dans le diocèse de Munster, a écrit sur la puissance du pape et du concile; sur le schisme et la neutralité. (Dupin, quinzième siècle.)

HERMAN PÉTRI DE STUTDORP, Allemand, chartreux du monastère de Sainte-Anne près de Bruges, mort l'an 1428, avait composé un Traité du gouvernement des religieuses, et plusieurs sermons, dont cinquante sur l'Oraison dominicale ont été imprimés à Louvain en 1484. (Dupin, *ibid.*)

HERMAN (Nicolas), religieux convers des carmes déchaussés, mort en 1691. On a de lui : Maximes spirituelles fort utiles aux âmes pieuses pour acquérir la présence de Dieu, recueillies de quelques manuscrits de frère Laurent de la résurrection (dans le siècle N. Herman), religieux convers des carmes déchaussés, avec l'Abrégé de la vie de l'auteur, et quelques lettres qu'il a écrites à des personnes de piété, à Paris, chez Edme Couterot, 1692, in-12.

HERMANN, nommé aussi

quelquefois Heriman, abbé de Saint-Martin de Tournai, Ordre de Saint-Benoît, gouverna cette abbaye depuis l'an 1127 jusqu'à l'an 1136 ou 1137, qu'il abdiqua. On ne sait pas combien de temps il vécut depuis. On a de lui : l'Histoire du rétablissement de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai, qui est dans le douzième tome du spicilège de Dom Luc d'Acheri : elle est intéressante par les particularités qu'on y trouve sur les rois de France, les comtes de Flandre, les difficultés qu'il y eut de diviser les évêchés de Noyon et de Tournai, etc. Nous avons encore du même auteur, un Traité de l'Incarnation, imprimé à Leyde en 1602, in-8°, dans le recueil de Casimir Oudin ; et trois livres des Miracles de Notre-Dame de Laon, que D. Luc d'Acheri a mis dans l'appendice des œuvres de Guibert de Nogent, imprimées à Paris en 1651. (Journal des Savans, 1675. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 22, p. 307 et suiv.)

HERMANT (Godefroi), docteur en Théologie de la faculté de Paris, de la maison et société de Sorbonne, et chanoine de Beauvais, où il naquit le 6 février 1617, obtint le degré de bachelier en Théologie l'an 1640, fut fait de la maison et société de Sorbonne le dernier octobre 1642, et eut un canonicat à Beauvais le 15 avril 1643. Il fut fait prier de Sorbonne en 1644, licencié et recteur de l'université en 1646, et docteur en 1650. Il

mourut à Paris au mois de juillet 1690, âgé de soixante-treize ans, après avoir été exclus de la Sorbonne et de son chapitre, pour avoir refusé de signer le formulaire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : Apologie pour l'université de Paris, contre le discours d'un jésuite, in-8°, en 1643 et en 1644 ; 2°. Observations importantes sur la requête présentée au conseil du roi par les jésuites, tendante à l'usurpation des privilèges de l'université de Paris en 1643, in-8° ; 3°. Vérités académiques ou réfutation des préjugés populaires dont se servent les jésuites contre l'université de Paris en 1643, in-8° ; 4°. Seconde apologie pour l'université de Paris, imprimée par le mandement du recteur, contre le livre fait par les jésuites pour réponse à la première apologie, in-8°, en 1643 et en 1644 ; 5°. Troisième apologie ou réponse de l'université de Paris, à l'apologie pour les jésuites, mise au jour sous le nom du père Caussin, imprimée par l'ordre de l'université, pour servir au jugement des trois requêtes, in-8° ; 6°. Apologie pour M. Arnould, docteur de Sorbonne, contre un libelle intitulé : Remarques judicieuses sur le livre de la fréquente communion ; in-4°, en 1644 et en 1648 ; 7°. Réflexions du sieur du Bois sur divers endroits du livre de la Pénitence du père Petau, jésuite, en 1644 ; 8°. Réponse à la remontrance à la reine, du père

Yves, capucin, en 1644 ; 9°. Défense des prélats approbateurs du livre de la fréquente communion de M. Arnauld, en 1646 ; 10°. Défense des disciples de saint Augustin contre un sermon du père Bernage, jésuite, in-4°, en 1650 ; 11°. Réponse à un écrit du père Matthieu, jésuite, publié à Dijon, contre les lettres qu'il attribue au père Parisot de l'Oratoire, in-4°, en 1651 ; 12°. Mémoire apologétique pour les recteur, procureur, etc., de l'université de Paris, contre l'entreprise des Hibernois, en 1651, in-4°. M. Gorin de Saint-Amour a eu part à cet écrit ; 13°. Faussetés contenues dans une requête présentée au parlement, par M. Amyot, en 1651. Il a fait encore cet écrit avec M. de Saint-Amour ; 14°. Discours chrétien sur l'établissement du bureau des pauvres de Beauvais, in-8°, à Paris, en 1653, à Beauvais, en 1654, puis à Rouen, en 1656, avec les lettres de l'érection et autres pièces ; 15°. *Factum* pour les curés de Paris, contre l'apologie des casuistes, en janvier 1658, avec MM. Pascal et Perrier ; 16°. Lettre pastorale de M. l'évêque de Beauvais, au sujet des entreprises de son église cathédrale, en 1659 ; 17°. *Factum* pour les curés de Rouen, contre l'apologie des casuistes, in-4°, et in-8°, à Cologne ; 18°. Requête de trois cents curés du diocèse de Beauvais, présentée à leur évêque contre la même apologie, avec

la lettre pastorale et l'ordonnance de ce prélat, qui est aussi de M. Hermant, in-4° et in-8° ; 19°. Traduction du grec en français d'une épître de saint Basile à des solitaires persécutés. Tous ces ouvrages de M. Hermant sont anonymes, excepté un seul qui est sous un faux nom : ceux qui suivent sont de ce dernier genre, c'est-à-dire, pseudonymes. 20°. Défenses de la piété et de la foi de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, contre les impiétés et les blasphèmes de Jean Labadie, etc., par le sieur de Saint-Julien, docteur en Théologie, in-8°, à Paris, en 1651 ; 21°. *Fraus calvinistarum relecta, sive catechismus de gratiâ ab hereticis Samuelis Marefi corruptelis vindicatus, theologicis aliquot epistolis Hieronimi ab Angelo forti Doct. theologi ad Jacob. de Sainte-Beuve*, in-4°, à Paris, en 1652 ; 22°. la Vie de saint Jean-Chrysostôme, sous le nom du sieur Ménart, in-4°, à Paris, en 1664 ; in-8°, en 1666 et 1669 ; 23°. La Conduite canonique de l'Église, pour la réception des filles dans les monastères, in-12 ; à Paris, en 1668, par maître Antoine Godefroi, c'est-à-dire, par Antoine Arnauld qui a fait la première partie, et Godefroi Hermant, auteur de la seconde ; 24°. Traité de la Providence, composé par saint Jean-Chrysostôme pendant son exil, pour ceux qui avaient été scandalisés des afflictions de l'Église, tra-

duit par A. D. P. V, in-12, à Paris, en 1658. Les ouvrages suivans ont été donnés sous le nom même de M. Hermant; 25°. Vie de saint Athanase, etc., 2 volumes in-4°, à Paris, en 1671; 2 volumes in-8° plusieurs fois réimprimés; 26°. les Ascétiques de saint Basile, avec des remarques, in-8°, à Paris, en 1673, et à Rouen, en 1727, in-8°; 27°. Vie de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, 2 volumes in-4°; à Paris, en 1674; 28°. Vie de saint Ambroise, in-4°, à Paris, en 1678; 29°. Entretiens spirituels sur saint Matthieu, 3 volumes in-12; à Paris, 1600; 30°. *Clavis disciplinæ ecclesiasticæ, seu index universalis totius juris ecclesiastici*, in-folio, à Lille en 1693; mais sur une copie imparfaite, et avec des notes indignes de l'auteur; 31°. Tradition de l'Église sur le silence chrétien et monastique, contre l'intempérance de la langue et les paroles inutiles en général, et en particulier contre la trop grande fréquentation des parloirs des religieuses; le tout tiré de l'Écriture, des conciles, des saints Pères, des règles monastiques et de plusieurs ouvrages de piété, in-12. Ce traité fut trouvé imparfait parmi les papiers de M. Hermant, et a été achevé par l'abbé Muguet. M. Hermant a laissé en manuscrit une Histoire ecclésiastique et civile de la ville et du diocèse de Beauvais, avec des pièces justificatives, 2 volumes

in-fol., des Entretiens spirituels sur saint Marc; un Traité de la vraie éloquence, et quelques maximes pour celles de la chaire; une Histoire ecclésiastique du dix-septième siècle, etc. M. Baillet, qui a fait l'Abrégé de la vie de M. Hermant, nous apprend qu'il travailla, à l'âge de vingt-trois ans, avec M. Lejay et d'autres savans, à l'édition de la Bible polyglotte de Vitré. (Journ. des Savans, 1665, 1675, 1678, 1690, 1693, 1697 et 1717.)

HERMANT (Jean), curé de Maltot, au diocèse de Bayeux, était né à Caen, au mois de février 1650. Il fut pourvu de la cure de Maltot en 1689, et mourut au mois d'octobre 1725, après avoir publié les ouvrages suivans: 1°. des Homélies sur les évangiles de tous les dimanches de l'année, 2 vol. in-12; à Rouen, 1705; 2°. des Sermons sur les mystères, avec des panegyriques des saints, et quelques autres discours, *ibid.* 1746, en 2 vol. in-12; 3°. le Pédagogue chrétien; 4°. la Fleur des exemples; 5°. le bon Pasteur de M. Optraet de Malines, traduit en 2 vol. in-12; 6°. Réflexions chrétiennes et morales; 7°. Histoire des conciles, en 4 vol. in-12, dont il y a eu plusieurs éditions; 8°. Histoire de l'établissement des Ordres religieux, et des congrégations régulières et séculières de l'Église, en 2 vol. in-12; 9°. Histoire des Ordres militaires de l'Église, et des Ordres de chevalerie de l'Europe;

10°. Histoire des hérésies , des autres erreurs qui ont troublé l'Église, et de ceux qui en ont été les auteurs, etc., avec un Traité qui résout plusieurs questions générales touchant l'hérésie ; 3 vol. in-12 , dont la troisième édition parut à Rouen en 1727 ; 11°. La première partie de l'Histoire générale du diocèse de Bayeux, qui parut à Caen, en 1705 , en 1 volume in-4° : elle contient l'histoire des évêques , des doyens , et autres hommes illustres du clergé de ce diocèse. (Journ. des Savans, 1705, 1710, 1711, 1712 et 1725.)

HERMANT (Emmanuel) , feillant, prédicateur du roi, né à Paris. Nous avons de lui, Sermon prêché aux états de Languedoc.

HERMAPHRODITE , est une personne qui participe à la nature des deux sexes. Les personnes ainsi conformées sont réputées être du sexe qui prévaut en elles, et il ne leur est pas permis de préférer l'autre. On demande si un hermaphrodite peut se marier, et s'il peut aussi recevoir les ordres ? Le droit romain décide sur la première question que l'hermaphrodite peut se marier avec une personne d'un sexe différent de celui qui prévaut en lui : (*Eligendo sexum qui in iis prævalet*, liv. 10, ff. de stat. hominum. glos. in can. si testes 4, q. 2.)

Quant à la seconde question, les canonistes répondent : *Hermaphroditus , si virilis in eo sexus prævaleat, ordinari validè*

potest, sed non sine scelere : est enim etiam tam irregularis utpote quædam species monstri. Si, quod rarissimum est, sexum utrumque pari gradu participet, ne validè quidem ordinabitur, quùm sæmina sit æquè ac vir. (Dict. gloss. verb. Hermaphroditus.)

HERMAS, dont parle saint Paul dans le chap. 16 de son épître aux Romains, était Grec d'origine, comme le prouve son nom ; mais il faisait son séjour ordinaire en Italie et à Rome ; il est mis par les Grecs au rang des apôtres et des soixante-douze disciples. Ils ajoutent qu'il fut fait évêque de Philippes en Macédoine, ou de Philippopolis en Thrace. Ils en font la fête le 8 de mars aussi bien que le 5 d'octobre, et les Latins le 9 de mai. On croit avec plus de vraisemblance qu'Hermas était un simple laïc : il était marié, et avait encore sa femme et ses enfans, lorsqu'il écrivit le fameux livre du Pasteur, qui lui est attribué par Origène sur le ch. 16 de l'épître de saint Paul aux Romains, et par plusieurs autres, tant anciens que modernes. Cet ouvrage fut écrit en grec dans Rome, ou dans quelque lieu voisin vers l'an 92 de Jésus-Christ. Il est divisé en trois parties : la première porte pour titre, des Visions ; la seconde, est des Préceptes ou des Ordonnances ; la troisième des Similitudes : mais la première et la troisième partie contiennent des révélations presque semblables. L'ouvrage est

rempli de choses remarquables pour l'état et la discipline des premiers temps de l'Eglise, pour la doctrine de la foi, les règles des mœurs. Il est dit, par exemple, dans le second livre, qu'il faut croire en un seul Dieu, qui a tiré du néant toutes les créatures; qu'il faut vivre dans la simplicité et l'innocence, fuir la médisance et le mensonge, aimer la vérité, craindre le Seigneur et le prier sans cesse, s'éloigner du mal, et pratiquer le bien, etc.; il est intitulé, le Livre du pasteur, parce que l'ange qui instruisait Hermas, apparaissait sous la figure d'un berger. Plusieurs écrivains l'ont regardé comme un livre canonique; d'autres, comme un bon livre ecclésiastique; d'autres, comme un livre apocryphe. Le pape Gélase le déclara tel, c'est-à-dire qu'il déclara qu'il n'était point de l'Ecriture, sans assurer pour cela qu'il fût faux ou supposé. Plusieurs savans prétendent que ce livre, tel que nous l'avons présentement, a été corrompu par les montanistes et d'autres hérétiques. Il ne nous reste qu'une version latine du livre du Pasteur, qui n'est, ni pure, ni beaucoup châtiée, et qui fut imprimée pour la première fois à Paris en 1513, in-folio, puis à Strasbourg en 1522, in-4°; à Pâle en 1555 et 1569, dans les orthodoxographes, in-folio, et dans les bibliothèques des Pères. M. Cotelier en fit une nouvelle édition à Paris en 1672, in-folio, dans

le recueil des écrivains qui ont vécu du temps des apôtres. Fellus, évêque d'Oxford, la fit réimprimer en cette ville en 1685. Elle le fut encore par les soins de M. le Clerc, à Amsterdam, en 1698 et 1724. Cette dernière édition est la plus ample et la meilleure. C'est sur l'édition de M. Cotelier que l'on a fait la traduction française de cet ouvrage, imprimée dans le quatrième tome de la grande Bible de Desprez; à Paris, 1715, in-fol., et séparément in-12, la même année. (Bollandus, Tillemont, Mém. eccl., t. 2, 9 mai. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sac. et ecclés., t. 1, p. 582 et suiv.)

HERMENEGILDE, martyr d'Espagne dans le sixième siècle, était fils aîné de Leuvigilde, roi des Goths en Espagne, et de Théodore qu'on prétend avoir été sœur de saint Léandre et de saint Isidore, évêque de Séville. Hermenegilde, encore engagé dans l'arianisme qui était la secte de son père et de toute la nation des Goths, épousa, l'an 579, Ingonde, princesse catholique, fille de Sigebert, roi d'Austrasie. Cette femme fidèle travailla si heureusement avec saint Léandre, qu'elle fit abjurer l'erreur à son mari. Mais le roi Leuvigilde, son père, le fit mettre en prison, et envoya des soldats qui lui fendirent la tête pour n'avoir point voulu recevoir la communion de la main d'un évêque arien. Ceci arriva le 13 d'avril de l'an 586. On

montre de ses reliques à Séville, à Saragosse, à Avila en Castille, à Placencia au royaume de Léon. (Bollandus. Mariana, au cinquième livre de son Histoire. Baillet, t. 1, 13 avril.)

HERMÈS, dont saint Paul fait mention au ch. 16 de son épître aux Romains, était, disent les Grecs, un des soixante-dix disciples, et fut fait évêque de Dalmatie. On l'honore comme un saint le 8 d'avril. (Baillet, t. 2, 9 mai.)

HERMÈS, martyr de Rome, n'est guère connu que par l'antiquité et la célébrité de son culte. Des actes faux ou corrompus du pontificat d'Alexandre 1^{er} nous représentent saint Hermès, comme un préfet de la ville de Rome, converti par ce saint pape, et martyrisé sous le règne de l'empereur Adrien. Son nom se trouve marqué au 28 d'août dans l'ancien calendrier dressé vers le milieu du quatrième siècle. (Baillet, t. 2, 28 août.)

HERMÈS, diacre et martyr, compagnon de saint Philippe, évêque d'Héraclée en Thrace. (*Voyez PHILIPPE.*)

HERMIAS ou HERMIE, martyr de Cappadoce dans le second siècle, était soldat de l'armée romaine. Il quitta la milice et se retira à Comanes, ville de Cappadoce, pour y mener une vie toute chrétienne. Un officier nommé Sébastien étant venu en cette ville vers l'an 166, pour faire la recherche des chrétiens, se fit amener Hermie; et l'ayant trouvé inébranlable dans la foi, il

lui fit couper la tête après l'avoir tourmenté par divers supplices pendant deux mois de prison. Les Grecs l'honorent le 31 de mai qu'on croit être le jour de sa mort. (Tillemont, note sur la persécution de Marc-Aurèle. Baillet, 31 mai.)

HERMIAS, philosophe chrétien. Nous avons sous son nom un ouvrage imparfait, qui est une fine raillerie des philosophes païens; mais l'on ne sait quel est cet auteur, ni en quel temps précisément il a vécu. Les uns le mettent au second siècle de l'Église, et les autres à la fin du troisième ou au commencement du quatrième. Ce petit traité a été imprimé séparément en grec et en latin, à Bâle, l'an 1553. On le trouve aussi à la suite des œuvres de saint Justin dans toutes les éditions. M. l'abbé Houteville dit qu'il est si ingénieux, qu'il pourrait dans son ordre disputer d'agrément avec les ouvrages de Lucien même. (Dupin, Biblioth. des Aut. ecclés. des trois premiers siècles. Journal des Savans, 1686, 1722 et 1743.)

HERMIENS ou HERMIONITES et HERMIOTITES, hérétiques, disciples d'Hermias, qui était de Galatie, et qui enseignait que Dieu est corporel. Hermias avait un compagnon de ses erreurs, nommé Séleucus; d'où vient que les Hermiens sont aussi appelés Séleuciens. (*Voyez SÉLEUCIENS.*)

HERMIÈRES, *Hermericæ*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans la Brie entre

Crécy et Lagni, au diocèse et à six lieues de Paris. Les uns en attribuent la fondation à Maurice évêque de Paris, qui n'en est cependant que le bienfaiteur : d'autres aux rois de France vers l'an 1160; d'autres à Thibaud IV, comte de Champagne, vers l'an 1166; d'autres enfin à un certain Reginald dont il est fait mention dans le nécrologe de Saint-Just de Beauvais, avec le titre de fondateur d'Hermières. On compte parmi les bienfaiteurs de cette abbaye, outre Maurice évêque de Paris, les seigneurs de Tournan de la maison de Gallande, et plusieurs autres personnes de considération, surtout Adelle, reine de France, fille de Tibaud, comte de Blois et de Champagne, épouse de Louis VII, dit le Jeune. Il paraît par une charte de cette princesse de l'an 1202, qu'elle confirma au monastère d'Hermières fondé, dit-elle, par ses ancêtres, toutes les anciennes donations, et qu'elle lui céda de nouvelles terres avec les droits de seigneurie, de basse et haute justice. (*Gallia christ.*, tom. 7.)

HERMINE, Ordre de l'ermine, *Ordo velleris pontici*. Cet Ordre de chevalerie fut institué par Jean IV, duc de Bretagne, dit le Vaillant ou le Conquérant, non l'an 1363 ni 1365, mais 1381. Le collier de cet Ordre était composé de deux chaînes dont les deux extrémités étaient attachées à deux couronnes ducaltes, chacune desquelles renfermait une ermine passante. La

devise était, *à ma vie*. Les auteurs n'ont rien dit, ni de la raison de cette devise, ni de celle de l'institution de cet Ordre. Les dames y étaient reçues et s'appelaient Chevaleresses. (Le père Lobineau, *Hist. de Bretagne*, t. 1, p. 442. Le père Helyot, t. 4, p. 460). Ferdinand, roi de Naples, institua l'an 1464 un autre Ordre de l'ermine. Les chevaliers portaient un collier d'or, d'où pendait une figure d'ermine, avec ces mots : *Malo mori quàm foedari*, c'est-à-dire, *j'aime mieux mourir que d'être souillé*. (Pontanus, l. 1, de la guerre de Naples).

HERMINIER (Nicolas l'), habile théologien scholastique, docteur de Sorbonne, théologal et archidiacre du Mans, naquit dans le Perche le 11 novembre 1657. Après avoir fait ses humanités au Mans, il fit son cours de philosophie et de Théologie à Paris, où il reçut le bonnet de docteur en Théologie au mois de mai 1689. Il enseigna longtemps la Théologie, dont il a donné un Cours en 7 volumes in-8°, 3 volumes in-12 sur les sacrements, et un Traité français sur la distinction formelle des attributs divins, qu'il soutient avec les scotistes. Cet auteur fait paraître beaucoup de méthode, de netteté et de précision dans ses ouvrages; il a le talent de rendre claires les choses les plus subtiles et les plus embrouillées. On dénonça aux évêques son Traité de la grâce, comme contenant les erreurs du

jansénisme, par un écrit français, et il répondit au dénonciateur dans la préface qu'il mit à la tête de la nouvelle édition de son *Traité de la grâce*, de l'an 1709. (Dupin, dix-septième siècle, part. 7.)

HERMITE, *eremita, anachoreta*. L'hermite est un homme dévot qui s'est retiré dans la solitude, pour mieux vaquer à Dieu, loin du commerce du monde. Il y en a qui font remonter l'origine de la vie hérémétique jusqu'à Élie et saint Jean-Baptiste. L'opinion la plus commune est que saint Paul, natif de la Basse-Thébaïde, fut le père ou le premier des hermites. Ce furent les persécutions qui donnèrent occasion aux premiers chrétiens de l'un et de l'autre sexe, de se retirer dans les déserts, tant pour y être à l'abri de la cruauté des tyrans, que pour y pratiquer les exercices de la vie ascétique. L'état hérémétique est excellent en lui-même. Les livres des saints Pères sont remplis des éloges qu'ils en font; plusieurs d'entre eux y ont passé une partie de leur vie, et c'est injustement que les hérétiques le condamnent.

On distingue deux sortes d'hermites. Les uns sont attachés à quelque règle approuvée par l'Église, et sous un supérieur légitime. Les autres ne le sont pas, et portent seulement l'habit qu'ils peuvent quitter quand il leur plaît. Ces premiers hermites sont religieux et jouissent des privilèges de la cléri-

cature. Les autres ne le sont pas et ne jouissent point de ces privilèges. Ils peuvent posséder des biens en propre, succéder et faire testament, selon le commun des docteurs cités par Chopin, *Monastic. lib. 2, tit. 2, n° 25, et de sacr. polit. tit. 5, n° 15*. L'arrêt du 17 février 1633, qui déboute un hermite, nommé Jérôme de la Noue, sur sa demande en partage des successions paternelle et maternelle, n'est point contraire à ce sentiment, à cause des circonstances particulières qui en ont été les motifs. M. Talon, avocat-général, sur les conclusions duquel il fut rendu, posa d'abord deux maximes certaines en France. La première, que tous religieux profès sont incapables de succéder; la seconde, que l'habit, le nom, ni le temps ne font point le religieux; mais les seuls vœux solennels et la profession publique. Ensuite il dit que la profession d'hermite ne rend pas incapable de posséder et succéder, suivant la plus saine opinion des canonistes; mais que dans l'espèce présente, il était honteux de voir un homme durant vingt-huit années faire profession de la vie religieuse, sans être soumis à aucun Ordre religieux, qu'on ne savait en quelle catégorie le mettre; que pour ce sujet il y avait lieu, le déclarant capable de succéder, de lui interdire l'aliénation de son bien, ou de lui adjuger seulement une pension sa vie durant, afin qu'en la cause d'un

solitaire, on prononçât un arrêt solitaire, et qui ne pût être tiré à conséquence. (M. du Rousseau de la Combe, Recueil de jurisprudence, au mot HERMITE.)

HERMOCAPELIA, ville épiscopale de Lydie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Sardes Plin en parle, *l. 5, c. 30*. Nous connaissons deux de ses évêques :

1. Théopiste, au septième concile général.

2. Nicephore, au concile de Photius. (Or. chr., t. 1, p. 890.)

HERMOGENIENS, disciples d'Hermogène. Cet hérésiarque était d'Afrique, et vivait encore lorsque Tertullien écrivait contre les hérétiques son ouvrage de la prescription, et depuis contre lui en particulier, vers l'an 205. Il soutenait une matière incréée, coéternelle à Dieu, dont il avait fait toutes choses, sans même en excepter l'âme, ne pouvant croire que Dieu eût créé aucune chose de rien. C'est à cette première matière qu'il attribuait le mal et les autres défauts qui se trouvent dans le monde. Il disait que le corps de Jésus-Christ était dans le soleil; que les démons se dissoudraient un jour pour retourner à la matière première; que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'étaient point des personnes distinguées, mais des noms et des vertus seulement; que le Sauveur n'était point le Fils de Dieu, premier né avant toutes les créatures. (Tertullien, *contr. Hermogen*. Eusèbe, *lib. de Prep. evang.*,

lib. 7, c. 8 et 9. Saint Jérôme, *de Script eccl. et epist.* 15, 5.)

HERMOLAIRE ou HIRMOLOGE, *Hirmologium*. C'est, chez les Grecs, un livre d'église qui contient les hymnes.

HERMOLAUS, catéchiste de saint Pantaléon, fut décollé par l'ordre de Maximien, avec deux autres chrétiens nommés Hermippe et Hermocrate. *Voyez PANTALÉON*.

HERMON, montagne qui appartenait au roi Og, et était à l'extrémité septentrionale de ses états, avant que les Israélites en fissent la conquête. L'Écriture met le mont Hermon comme terminant le pays de delà le Jourdain au septentrion, de même que le torrent d'Arnon. (Deuteron. 3, 8, 4, 48.)

HERMON ou HERMONIIM, montagne située au-deçà du Jourdain, dans la tribu d'Issachar, au midi du Mont-Thabor.

HERMONTHIS, ville épiscopale de la seconde Thébaïde, dans le patriarchat d'Alexandrie : on y adorait Jupiter et Apollon, et on y nourrissait un bœuf, dit Strabon. On l'appelle aujourd'hui Harment. Elle a eu les évêques suivans :

Cales, Mélecien.

1. Pleafes, souscrivit à l'exposition de la foi des clercs de l'église d'Ancyre, que le diacre Eugène présenta à saint Athanase.

2. Basile, jacobite.

3. Pamon, jacobite, vers l'an 1081. (Or. chr., t. 2, p. 610.)

HERMOPOLIS la grande,

ville épiscopale et capitale de la Thébaïde, dans le patriarchat d'Alexandrie. Ammien lui donne le pas au-dessus d'Antinoüs. Plin la nomme ville de Mercure, parce qu'on y honorait cette divinité sous la tête d'un chien. Quelques auteurs prétendent que le Sauveur y vint avec Joseph et Marie, et qu'il y avait un temple dont les idoles se renversèrent par terre lorsqu'il y entra. On l'appelle aujourd'hui Aschumin; et c'est un des sièges de l'église copte. Voici ses évêques :

1. Conon, fit un ouvrage sur les pénitens qui demandent à être reçus dans l'Église. (Eusèbe, *l. 6, c. 46.*)

2. Phasileus, Mélecien, ordonné par Mélece de Lycopolis.

3. André, assista au premier concile d'Éphèse.

4. Gennade, au second concile d'Éphèse, où il suivit le parti de Dioscore.

5. Eugène, dont parle Jean Moschus dans son *Pré spirituel*, *c. 182.*

6. Paul, dont nous avons un commentaire sur l'Apocalypse de saint Jean, manuscrit arabe. (*Cod. regius 379.*)

7. Sévère, jacobite, lorsqu'Éphrem, fils de Zaraa, Syrien, gérait le patriarchat jacobite d'Alexandrie.

8. Chail, jacobite, un de ceux que le visir assembla au Caire, pour porter leur jugement sur quelques domestiques du patriarche Cyrille, qui se comportaient mal.

9. N...., jacobite, assista au jugement du patriarche Cyrille III accusé de simonie. (*Or. chr., t. 2, p. 595.*)

HERMOPOLIS *la petite*, ville épiscopale de la première Égypte sous le patriarche d'Alexandrie. Strabon dit qu'elle est proche du Nil, et autour de Bat, vers le mont de Nitrie, cette retraite fameuse d'un si grand nombre de moines, qui était sous la juridiction de l'évêque de cette ville: Le père Vansleb et quelques autres pensent que c'est la même qu'on appelle aujourd'hui Demenhur, et où il n'y a plus d'évêques, ni Melchite, ni Copte. Voici les évêques que nous connaissons y avoir siégé :

1. Ammon, le père de tous les moines de Nitrie dont nous venons de parler, et dont les Grecs font la fête le 5 décembre.

2. Draconce, élu vers l'an 355, exilé par Constance pour la foi de Jésus-Christ à l'instigation de Georges d'Alexandrie, retourna à son église en 362, et souscrivit à la lettre synodale de l'église d'Alexandrie à celle d'Antioche.

3. Isidore, succéda à Draconce. Sainte Paule, Romaine, et saint Jérôme allant visiter le désert de Nitrie, Isidore vint au-devant d'eux. Le martyrologe romain en fait mention le 3 janvier.

4. Dioscore, au concile de Constantinople en 394. Il avait été disciple de l'abbé Pambon.

5. Isaïe, alla au concile de Chalcedoine.

6. Gennade, parent de Solofaciole, patriarche d'Alexandrie.

7. Zacharie, jacobite vers l'an 679.

8. Mennas, jacobite.

9. Gabriel, jacobite.

10. N.... vers l'an 1147. (Or. chr., t. 2, p. 514.)

HERNIO (Jacques), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Rennes en Bretagne, enseigna la Théologie avec succès dans sa province, où son mérite le fit choisir pour vicaire de la congrégation britannique, et commissaire-général de son Ordre vers l'an 1680. Il mourut le 4 septembre 1706, après avoir publié chez Nicolas Audran, en 1699, un Traité de l'usure, auquel il joignait une Dissertation sur les intérêts des deniers pupillaires, selon l'usage de Bretagne. (Le père Échard, *Script. ordin. Præd.*, t. 2, p. 770.)

HÉRODE, fils d'Antipater et de Cypros, naquit l'an du monde 3932, avant Jésus-Christ 68, il fut fait roi de Judée, l'an du monde 3964. Jésus-Christ vint au monde à Bethléem sur la fin de son règne, ce qui lui donna lieu de faire mourir tous les enfans mâles âgés de deux ans et au-dessous dans tout le pays d'alentour de Bethléem.

HÉRODE, nommé Philippe dans l'Évangile, fils du grand Hérode, avait épousé Hérodiade, dont il eut Salomé, cette danseuse de l'Évangile.

HÉRODE ANTIPAS, fils du grand Hérode, fut tétrarque de la Galilée et de la Pérée. Il

épousa en premières noces la fille d'Aretas, roi d'Arabie; mais ensuite il la répudia, et prit Hérodiade, femme de son frère Philippe, encore vivant. Cet inceste alluma le zèle de saint Jean-Baptiste. Il le reprocha souvent à Hérode, qui lui fit enfin couper la tête à la sollicitation d'Hérodiade. (Matth. 14.)

HÉRODE AGRIPPA, fils d'Aristobule, et petit-fils du grand Hérode.

HÉRODE, roi de Chalcide, frère d'Agrippa et d'Hérodiade, et petit-fils du grand Hérode.

HÉRODIADE ou HÉRODIAS, fille d'Aristobule et de Bérénice, sœur du roi Agrippa, et petite-fille du grand Hérode, épousa en premières noces Hérode Philippe son oncle, dont elle eut Salomé. Elle épousa ensuite Hérode Antipas aussi son oncle; et comme saint Jean-Baptiste criait sans cesse contre ce mariage incestueux, Hérodiade suggéra à sa fille Salomé de demander au roi la tête de saint Jean-Baptiste. (Matth. 14.)

HÉRODIENS, une des quatre sectes qui étaient parmi les Juifs du temps de notre Sauveur. On est fort partagé sur cette secte, dont il est fait mention dans le chapitre 22 de saint Matthieu, et dans le chapitre 12 de saint Marc. Saint Épiphaue et Tertulien ont cru qu'on appelait Hérodiens ceux qui tenaient Hérode pour le Messie. D'autres les prennent pour les domestiques d'Hérode. M. Simon, dans sa note sur le chapitre 22 de

saint Matthieu, vers 16, croit qu'on donna ce nom à ceux qui s'attachèrent au parti d'Hérode pour maintenir le commandement dans sa famille, y ayant eu des divisions à ce sujet entre les Juifs. Le père Hardouin les confond avec les saducéens. Dom Calmet assure que les hérodiens sont les disciples de Judas le Gaulonite, ou le Galiléen, qui prétendit que les vrais Israélites étant le peuple de Dieu, ne doivent être assujettis à aucun homme. On les nomma galiléens et hérodiens; galiléens, parce que Gaulon est dans la haute Galilée; hérodiens, parce que cette ville était du royaume d'Âérode Antipas. *Voyez GALILÉENS.*

HÉROLD (Basile-Jean), né à Hochsted sur le Danube, dans la Souabe, en 1511, étudia la Théologie et l'histoire à Bâle. Il vivait encore en 1566. On a de lui, entr'autres ouvrages : 1°. *Philopsendes, sive declamatio pro Desid. Erasmo Rot. contra dialogum famosum anonymi cujusdam medici*, à Bâle, 1541. 2°. *Belli sacri historiae continuatio*, imprimée avec Guillaume de Tyr, in-fol., en 1560. Cette continuation commence en 1185, et finit en 1521. 3°. *Leges antiquæ Germanorum*, à Bâle, 1557. 4°. *Pannoniæ chronologia*. 5°. Les écrits des soixante-seize auteurs sous le titre d'*Orthodoxographi*. 6°. *Hæreseologia, seu syntagma veterum Theologorum tam græcorum quàm latinorum, numero*

18, qui grassatas in Ecclesiâ hæreses confutarunt, et præcipua Theologiæ capita tractarunt. (Bayle, Dictionn. crit.)

HÉRON (saint), évêque d'Antioche, succéda à saint Ignace l'an 107, durant la persécution de Trajan. Il marcha sur les traces de son prédécesseur, et combattit fortement diverses hérésies, surtout celle de Saturnin, qui prit naissance de son temps dans cette ville. Le martyrologe romain marque sa fête comme d'un martyr au 17 d'octobre; mais comme cela n'est appuyé du témoignage d'aucun auteur ancien, il est probable qu'il mourut en paix après vingt ans d'épiscopat. (Eusèbe, liv. 4, c. 20, et in chron. Baillet, t. 3, 17 octobre.)

HÉRON, discipline d'Origène, et compagnon du martyr saint Plutarque, fut décollé avec la hache pour la foi de Jésus-Christ peu de temps après son baptême. *Voyez PLUTARQUE.*

HÉRON (Nicolas), Parisien, docteur en Théologie de la Faculté de Paris, aumônier de la reine, et trésorier de la Sainte-Chapelle de Vincennes, est auteur du Traité de la modestie des postulantes, contre l'abus des parures à leur prise d'habit, volume in-12 imprimé à Paris en 1678. Il entreprend de faire voir que cet abus est contraire à l'Écriture-Sainte, et défendu par les décisions de l'Église. On a encore du même auteur : Oraison funèbre de la reine (Marie d'Autriche) pro-

noncée aux nouvelles catholiques le 1^{er} novembre 1684. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 2784. Journ. des Savans, 1684 et 1698.)

HÉRONDINE. Le martyrologe romain fait mention de sainte Héronchine le 23 juillet avec sainte Rédempte, qu'elle avait formée à la vertu. *Voyez RÉDEMPTÉ.*

HEROUVILLE (Morin d'), est auteur de l'ouvrage périodique qui a pour titre : Annales typographiques, ou notice du progrès des connaissances humaines, dédiées à monseigneur le duc de Bourgogne, commencées en 1758, et imprimées à Paris chez Vincent. M. d'Hérouville avertit qu'il s'est associé un certain nombre de gens de lettres dans cet utile ouvrage, qui doit être regardé comme une espèce de bibliothèque universelle, mais choisie; comme une grande mappemonde littéraire où rien d'important ne sera oublié. On se contente de rapporter les titres des livres, lorsque ces titres en disent suffisamment; on s'étend un peu plus quand le sujet semble l'exiger; on fixe les époques des éditions, les différences des unes aux autres, les raisons de préférence, enfin le jugement qui en a été porté par le plus grand nombre des connaisseurs. On doit se souvenir au reste que ce sont des annales, et non un journal, des notices, et non des extraits, qu'on donne au public.

HERRÉ (Dominique de), natif de Bruxelles, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique à Anvers en 1628. Il se distingua par sa prudence et son expérience dans les affaires, de même que par la douceur de ses mœurs et par sa piété. Il eut divers emplois dans sa province, qu'il gouverna pendant l'absence du provincial, et mourut à Anvers le 11 mai 1677, après avoir publié en 1675, dans la même ville, les fastes de son Ordre, c'est-à-dire, un calendrier où sur chaque jour est décrite sommairement la vie de quelque saint ou sainte de l'Ordre de Saint-Dominique. Cet ouvrage, écrit en flamand, est estimé. (Le père Echard, *Script. ord. Præd.* t. 2, p. 711.)

HERRENGET (le père), religieux dominicain, né à Lille en Flandres : il a donné les Mœurs chrétiennes 1750. in-12; c'est une critique de l'homme-machine, des pensées philosophiques et du livre des mœurs.

HERRGOTT (le père Marquard), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Blaise dans la forêt Noire, conseiller et historiographe de l'empereur, a donné : 1°. *Novus rei literariæ Ordinis S. Benedicti conspectus* : c'est le plan d'une histoire littéraire de l'Ordre de Saint-Benoit, que le père Herrgott annonça en 1739. 2°. *Genealogia diplomatica augustæ gentis habsburgicæ*, 3 volumes in-folio. 3°. *Monumenta augustæ domûs austriacæ*, in-folio,

5 volumes (Journal des Savans, 1739, 1740 et 1749.)

HERRERA (Alphonse d'), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né en Espagne, faisait ses études en 1530, au collège de Saint-Jacques à Paris, d'où il fut rappelé la même année par Charles-Quint pour être son prédicateur. Il mourut peu après ce prince, vers l'an 1559. On a de lui : *De valore bonorum operum adversus lutheranos disceptatio*, à Paris 1540, in-8°. (Le père Échard, *Script. ord. Præd.* t. 2, p. 165.)

HERRERA (François d'), autre dominicain espagnol, né à Séville en 1548, fit profession à Salamanque le 24 février 1567, et devint un des plus grands théologiens de cette université, dont il emporta, à la dispute, la première chaire de théologie, vacante par la mort de Dominique Bannez, le 22 décembre 1604, malgré beaucoup d'opposition, et un grand nombre de compétiteurs de mérite qu'il eut dans cette dispute. Philippe III le nomma évêque de Canaries au mois de février 1621, et Philippe IV le transféra le 3 février de l'année suivante à l'église de Tuy, qu'il gouverna très-sagement jusqu'à l'an 1630, qu'il fut encore transféré à l'église de Tarazona ; mais il mourut à Salamanque le 31 décembre de la même année, avant d'avoir pris possession de ce dernier siège. On a de lui : *In tractatum de Trinitate D. Thomæ Aquinatis commentarii et disputatio-*

nes, à Pavie 1627, in-4°. 2°. *In universam D. Thomæ summam commentarii*. 3°. *Super totam scripturam litterales et morales expositiones*. Ces deux ouvrages ne sont que manuscrits. (Le père Échard, *Script. ord. Præd.* t. 2, p. 467.)

HERRERA (Alphonse d'), de l'Ordre des Frères Mineurs de l'étroite observance, natif de Grenade, dans le dix-septième siècle, donna en espagnol : 1°. Menaces du jugement final et des peines de l'enfer sur le pseaume 48, à Séville en 1618, in-4°. 2°. Les attributs de Jésus-Christ, et les excellences du nom de Jésus, *ibid.* 1619, in-4°. 3°. La colère de Dieu contre les jureurs, *ibid.* 1619, in-4°. 4°. Le Jugement final, *ibid.* 1617. 5°. Le Miroir des personnes mariées, à Lima 1627, et à Grenade 1631. 6°. Questions évangéliques pour l'avent et les saints qui s'y rencontrent, 2 volumes in-4°, à Saragosse en 1644, et à Lima dans le Pérou, en 1649. 7°. Sermons pour le carême. (Nicolas-Antonio, *Bibliot. Script. hisp.* Wading. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.* t. 1, p. 45.)

HERRERA (Augustin d'), jésuite de Séville, mort l'an 1649, a donné : 1°. De l'Origine et du progrès des rites et des cérémonies de la messe, en espagnol, à Séville 1642. 2°. De l'Origine et du progrès de l'office divin, *ibid.* 1644. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, p. 2025.)

HERRERA (Augustin d'), jésuite, natif du diocèse d'Osma en Espagne, mort après l'an 1675, a laissé : 1°. De la prédestination, à Alcalá en 1671. 2°. De la science de Dieu, *ibid.* 1672. 3°. De la volonté de Dieu, *ibid.* 4°. De la Sainte-Trinité, *ibid.* 1674. (Dupin, *ibid.* pag. 2403.)

HERRERA (Thomas d'), Espagnol, de l'Ordre des augustins, fleurit jusqu'après l'an 1650, et laissa : 1°. l'Histoire abrégée des prélats et autres hommes illustres de Saint-Augustin, en espagnol, à Madrid en 1643. 2°. L'alphabet augustinien, *ibid.* 1665. 3°. Des catéchèses chrétiennes, à Tortose, en 1623. (Dupin, *ibid.* pag. 2202.)

HERSAN (Marc-Antoine), célèbre professeur dans l'université de Paris, était de Compiègne. Il professa successivement la seconde et la rhétorique au collège du Plessis, et fut professeur d'éloquence au collège royal. Il mourut au mois de septembre 1724, âgé de plus de soixante-douze ans, à Compiègne. On a de lui : 1°. Une Oraison funèbre de M. le Tellier, chancelier de France, prononcée en latin dans l'église de Sorbonne, traduite en français par M. Bosquillon, imprimée en 1686, in-4° à Paris, et réimprimée en latin dans un recueil de discours publics prononcés par plusieurs professeurs de l'université de Paris, et imprimé sous le titre de *Selectæ orationes*, par les soins de M. Gaullier, pro-

fesseur du collège du Plessis en 1728, in-12. 2°. Pensées édifiantes sur la mort, tirées des propres paroles de l'Écriture-Sainte et des saints Pères, in-12. 3°. Le Cantique de Moïse, après le passage de la mer Rouge, expliqué selon les règles de la rhétorique. M. Rollin a fait présent au public de cette excellente pièce dans le second volume de son *Traité des Études*, et à cette occasion a fait l'éloge de M. Hersan dont il avait été disciple. « Jamais personne, dit-il, n'a eu plus de talent que » lui pour faire sentir les beaux » endroits des auteurs, et pour » donner de l'émulation aux » jeunes gens. L'oraison funèbre de M. le chancelier le » Tellier, qu'il prononça en Sorbonne, et qui est la seule pièce de prose qu'il ait permis qu'on imprimât, suffit pour montrer jusqu'où il avait porté la délicatesse du goût ; et les vers latins qu'on a de lui peuvent passer pour un modèle en ce genre. Mais il est encore plus estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Bonté, simplicité, modestie, désintéressement, mépris des richesses, générosité portée jusqu'à l'excès ; c'était là son caractère. Il ne profita de la confiance entière qu'un puissant ministre (M. de Louvois) avait en lui, que pour faire plaisir aux autres. Mais les dernières années de sa vie, quoique passées dans la retraite et l'obscurité, ont ef-

» facé tout le reste. Il s'était
 » retiré à Compiègne, lieu de sa
 » naissance. Là séparé de toute
 » compagnie, uniquement oc-
 » cupé de l'étude de l'Écriture-
 » Sainte qui avait toujours fait
 » ses délices, ayant continuelle-
 » ment dans l'esprit les pensées
 » de la mort et de l'éternité, il
 » se consacra entièrement au
 » service des pauvres enfans de
 » la ville. Il leur fit bâtir une
 » école, peut-être la plus belle
 » qui soit dans le royaume, et
 » fonda un maître pour leur
 » instruction. Il leur en tenait
 » lieu lui-même; il assistait très-
 » souvent à leurs leçons; il en
 » avait presque toujours quel-
 » ques-uns à sa table; il en ha-
 » billait plusieurs; il leur dis-
 » tribuait à tous, dans des temps
 » marqués, diverses récompen-
 » ses pour les animer, et sa plus
 » douce consolation était de
 » penser qu'après sa mort, ces
 » enfans feraient pour lui la
 » même prière que la fameux
 » Gerson, devenu, par humili-
 » té, maître d'école à Lyon,
 » avait demandée, par son tes-
 » tament, à ceux dont il avait
 » pris soin : *Mon Dieu, mon*
 » *créateur, ayez pitié de votre*
 » *pauvre serviteur*, Jean Ger-
 » son. Il a eu le bonheur de
 » mourir pauvre, en quelque
 » sorte au milieu des pauvres,
 » ce qui lui restait ayant à peine
 » suffi pour une dernière fonda-
 » tion qu'il avait faite des sœurs
 » de la charité pour instruire les
 » filles, et pour prendre soin des
 » malades. »

HERSANT ou HERSENT
 (Charles), Parisien, prêtre, doc-
 teur de Sorbonne, et chancelier
 de l'église de Metz, entra dans
 la congrégation de l'Oratoire en
 1615, et prêcha avec succès à
 Troyes, à Dijon, à Angers et à
 Paris. Il alla à Rome en 1624, à
 l'occasion du jubilé, et quitta
 l'Oratoire à son retour en Fran-
 ce. Il mourut au château de
 Largou en Bretagne, après l'an
 1660. On a de lui : 1°. Premier
 avis touchant les prêtres de
 l'Oratoire, par un prêtre qui a
 demeuré quelque temps avec
 eux, en 1625, in-12. 2°. Deux
 articles concernant la congréga-
 tion de l'Oratoire en France, aux
 prélats de l'assemblée du clergé,
 en 1626, in-4° et in-8°. Il
 désavoua la même année cet écrit
 par un autre intitulé : Jugement
 sur la congrégation de l'Oratoi-
 re, etc. in-12. 3°. Notes sur saint
 Denis l'Aréopagite. 4°. Trois
 éloges funèbres de Gabrielle de
 Bourbon, duchesse de la Vallette.
 5°. Traité de la souveraineté du
 roi à Metz et autres villes, et pays
 circonvoisins qui étaient l'an-
 cien royaume d'Austrasie, à Pa-
 ris, in-8°, 1632. 6°. Pastorale
 sainte, ou paraphrase du Canti-
 que des cantiques, 1635. 7°. Un
 ouvrage, in-8°, intitulé : *Optatus*
gallus de cavendo schismate,
 adressé aux prélats de l'Église,
 gallicane, où il prétend montrer
 que l'Église de France était en
 danger de faire schisme avec
 Rome. Cet ouvrage fort propre
 à brouiller l'Église et l'état, fut
 condamné au feu par arrêt du

parlement du 23 mars 1640 ; les évêques du parlement de Paris le condamnèrent aussi. 8°. Trois Oraisons funèbres du roi Louis xiii, 1643, in-8°. 9°. Un Traité de la fréquente communion contre celui de M. Arnauld, en 1644. 10°. La même année, il fit imprimer un sermon intitulé : Le Scandale de Jésus-Christ dans le monde : ce sermon lui attira des affaires, et il se retira à Rome en 1650, où ayant prêché un sermon le jour de la fête de saint Louis, et y ayant mêlé des questions sur la grâce, il fut accusé de jansénisme, et aurait été mis à l'inquisition, s'il ne s'était retiré chez l'ambassadeur de France : il fit imprimer ce sermon avec son apologie en 1650, sous ce titre : l'Empire de Dieu sur les saints, ou l'éloge de saint Louis, roi de France. (Dom Calmet, Bibliothèque lorr. Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, p. 2092.)

HERVÉ, moine du Bourg-Dieu, naquit au Mans, et non en Bretagne, comme l'a cru Genebrard, ni dans le Limousin, comme l'assure le père le Long. Un esprit vif, pénétrant, et un grand amour pour l'étude furent les premiers traits qui se développèrent en lui, et ceux qui le caractérisèrent durant tout le cours de sa vie. Après d'heureux essais de ses talens il entra dans l'abbaye du Bourg-Dieu ou Bourg-Deols en Berry, vers l'an 1100. Cette époque a pour garant la lettre circulaire

sur sa mort, où il est dit qu'il finit ses jours dans sa cinquantième année de religion, sous l'abbé Gilbert ; ce qui revient, selon le père Pagi, à l'an 1149, ou selon les auteurs du nouveau *Gallia christiana*, à l'an 1150. Depuis son entrée dans le cloître, Hervé n'étudia plus que les livres saints, et ce qui pouvait lui en faciliter l'intelligence, c'est-à-dire, les interprètes sacrés, surtout saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin et saint Grégoire. Le riche fond de savoir qu'il acquit par-là, le mit en état d'entreprendre des ouvrages considérables sur l'Écriture, qui lui firent une grande réputation. Ses travaux littéraires étaient ennoblis par les motifs les plus purs du christianisme ; et la piété allait de pair chez lui avec l'érudition. C'est le témoignage que lui rendent les auteurs de la lettre circulaire déjà citée, et qui se trouve au second tome, page 515, du Spicilège de D. d'Achery ; au second volume des Anecdotes de dom Pez, p. 516, et au quatrième volume des Annales bénédictines, p. 716. Sa mort arriva le dimanche de l'octave de Pâque, à la suite d'un redoublement de jeûnes, de veilles et d'autres austérités dans lesquelles il avait passé le carême. La lettre circulaire des religieux du Bourg-Dieu fait honneur à Hervé des ouvrages suivans : Une explication du livre de la hiérarchie céleste attribué à saint Denys ; des Commentaires sur toute la

prophétie d'Isaïe, sur les lamentations de Jérémie, sur la dernière partie du prophète Ezéchiel, c'est-à-dire, sur tout ce qui n'avait pas été expliqué par saint Grégoire le Grand ; d'autres Commentaires sur le Deutéronome, sur l'Écclésiaste, sur les livres des juges, de Ruth et de Tobie ; une exposition des épîtres de saint Paul qui fut regardée comme son chef-d'œuvre, et lui mérita la réputation du premier homme de son siècle pour l'intelligence des livres saints ; des Commentaires sur les douze petits prophètes, avec plusieurs explications des leçons des saints évangiles et des cantiques qui se chantent à l'Église. Hervé fit encore une espèce de concorde, ou plutôt une critique des différences qui se rencontrent dans plusieurs passages de l'Écriture dont les leçons variaient en diverses églises où quelquefois on avait altéré le texte sacré. Ce livre avait pour titre : *De connexion quarumdam lectionum*. Mais ce titre ne serait-il pas lui-même corrompu, et ne faudrait-il pas plutôt lire *De correctione* ? Il composa de plus un recueil des miracles que Dieu opérait de son temps dans l'église du Bourg-Dieu par l'intercession de la sainte Vierge. Enfin touchant au terme de sa carrière, il fut engagé par son abbé Gilbert et par quelques-uns de ses confrères à commencer un ouvrage sur la cène, attribué à saint Cyprien. Mais la mort ne lui permit pas d'ache-

ver cette tâche. Tels sont les écrits d'Hervé.

On peut regarder comme perdu le Commentaire sur les livres attribués à saint Denys. Le Commentaire sur Isaïe a vu le jour par les soins de D. Bernard Pez, qui lui a donné place dans le troisième volume de ses anecdotes ; mais il y manque l'épître dédicatoire qui se trouve, suivant D. Liron, dans les manuscrits de France. Il est partagé en huit livres, ornés d'une préface adressée à Jean, abbé de Hervé. On remarque dans ce Commentaire une grande lecture des Pères dont l'auteur a, pour ainsi dire, exprimé le suc dans ses explications. Il parle de la grâce en vrai disciple de saint Augustin, et de l'Église comme un homme fort attaché à son unité. A l'occasion des derniers temps, il dit qu'Élie viendra pour réformer les abus qu'on voit se multiplier chaque jour parmi les chrétiens ; que comme l'Église a eu les apôtres dans sa naissance, elle aura vers sa fin Élie, Enoch et d'autres excellents docteurs qui ne seront point inférieurs aux hommes apostoliques. Hervé regarde comme un point de foi que la persécution de l'Antechrist ne durera que trois ans et demi ; mais il ne pense pas que sa mort doive être immédiatement suivie du jugement dernier. Le moine Alberic fait un grand éloge de cet ouvrage, mais il se trompe sur le nom de l'auteur. *Magister Henricus*, dit-il, (il devait dire

Herveus) degens in Bituriâ, de nigro Ordine monachus, nobile opus in Isaïam et multa alia edidit. (Alberic, *Inchron. ad. an.* 1156, p. 328.)

Le Commentaire d'Hervé sur les épîtres de saint Paul fut livré au public, mais sous le nom de saint Anselme, par René de Chataigner, à Paris l'an 1533, en 1 volume in-folio, chez Poncet le Preux; attribution qui a été suivie dans quelques autres éditions. Sixte de Sienne observe le premier, *Bibl. sacr.*, l. 4, p. 223, que les anciens exemplaires manuscrits de ce Commentaire portaient le nom du moine Hervé. D'après cette remarque, Bellarmin a décidé que ce Commentaire n'était pas de saint Anselme; mais, pour n'avoir pas consulté les anciens manuscrits, il est tombé dans une autre méprise, en l'attribuant à Hervé Nedellec, général des dominicains, mort en 1323. Enfin le père Labbe ayant découvert la source de l'erreur, tous les savans se sont réunis à lui pour restituer ce Commentaire à notre auteur. Les explications de quelques évangiles de l'année ont eu long-temps la même destinée que le Commentaire sur saint Paul, c'est-à-dire, qu'elles ont passé pour être de saint Anselme. On les voit parmi ses œuvres véritables dans toutes les anciennes éditions, sans excepter celle du père Théophile Raynaud, avec ce titre: *Divi Anselmi in aliquot evangelia enarrationes*. Les autres

écrits d'Hervé sont demeurés dans l'obscurité. Plusieurs bibliothèques en conservent des exemplaires. Dom Gerberon ajoute aux ouvrages d'Hervé un commentaire sur saint Matthieu, un autre sur le Cantique des cantiques, et un troisième sur l'apocalypse. Mais les auteurs de l'Histoire de la France littéraire attribuent ces trois ouvrages à Anselme de Laon. (*Voyez* le dixième tome de cette histoire, p. 184, et le douzième, p. 344 et suiv.)

HERVÉ, dit le Breton, parce qu'il était natif de la Basse-Bretagne, quatorzième général de l'Ordre des Frères Prêcheurs en 1318, fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine de saint Thomas. Il mourut à Narbonne l'an 1323, et laissa un Commentaire sur les livres des sentences, imprimé à Venise en 1503, et à Paris en 1647, avec un Traité de la puissance du pape; quatre grandes questions quodlibétiques, imprimées à Venise en 1486; vingt-quatre petites questions quodlibétiques, imprimées aussi à Venise en 1515; une apologie contre ceux qui combattaient l'Ordre des Frères Prêcheurs, imprimée à Venise en 1516. (Sixte de Sienne. Bellarmin. Possevin. Dupin, *Biblioth. quatorzième siècle*.)

HERVÉ (Daniel), natif de Saint-Père en Rets, diocèse de Nantes, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1642, âgé de vingt-un ans, fut supérieur à Boulogne et en diverses au-

tres maisons, et mourut le 8 juillet 1694, à Rouen, où il était pour lors curé de Sainte-Croix-Saint-Ouen. On a de lui : 1°. La Vie chrétienne de la vénérable sœur Marie de l'Incarnation, fondatrice des carmélites en France, à Paris chez Méturas en 1666, in-8°. 2°. *Apocalypsis B. Joannis Apostoli ex planatio historica*, à Lyon, in-4°, 1684. 3°. Deux volumes in-8° de Sermons, imprimés à Rouen chez Béhourt en 1692, et une paraphrase de l'ordinaire de la messe, à Lyon chez Briasson. Il a laissé des Commentaires français sur les prophètes Osée et Joel, que l'on conserve manuscrits dans la maison de Rouen où il est mort. (Le Long, Bibliothèque sacr., in-folio. Journal des Savans 1684, p. 202 de la première édition et 127 de la seconde.)

HERVÉ (M.), évêque de Gap. Nous avons de ce prélat : Lettre pastorale de M. l'évêque de Gap aux nouveaux catholiques de son diocèse, in-12, à Paris 1700. M. Hervé fait voir que la religion prétendue réformée n'est point la religion de Jésus-Christ. Il explique ensuite les principaux points de la doctrine catholique qui font encore quelques peines aux nouveaux convertis sur la confession, sur la messe, sur l'Eucharistie, sur le purgatoire. Le même prélat a aussi donné : Réflexions de M. Hervé, ancien évêque de Gap, sur différentes matières de religion, in-12, à Paris chez Jac-

ques Colombat, 1717. Cet ouvrage partagé en vingt-quatre chapitres, est utile et à instruire les fidèles, et à raffermir dans la foi ceux qui doutent, et à toucher ceux qui, rebelles aux lumières de leur raison, se conduisent en athées. L'auteur compare dans le premier chapitre les choses de ce monde avec celles de l'autre. Il traite dans les cinq autres de l'existence et de la grandeur de Dieu, de son immensité et de sa toute-puissance, de sa bonté et de sa justice. La foi, les religions, la religion chrétienne en particulier, la mort, le jugement, l'éternité heureuse et l'éternité malheureuse font la matière des onze chapitres suivans. Le reste de l'ouvrage est sur la religion et la vie intérieure ; on en montre la nécessité ; on en expose les occupations, les distractions, les ennuis ; on en raconte les avantages. (Journal des Savans, 1700 et 1717.)

HERVET (Gentien), chanoine de Reims, naquit en 1509, à Olivet, près d'Orléans. Il fut instruit dès son enfance des arts libéraux et des langues grecque et latine. Il fut d'abord précepteur de M. de l'Aubespine, depuis secrétaire d'état, vint à Paris et alla ensuite à Rome où le cardinal Polus l'avait appelé pour traduire en latin les auteurs grecs, et après son retour il enseigna publiquement dans le collège de la ville de Bordeaux. Dans un second voyage qu'il fit en Italie, il s'attacha au cardi-

nal Marcel Cervin, et l'accompagna au concile de Trente, où il fit quelques discours. Le cardinal de Lorraine, qu'il accompagna aussi au concile de Trente, lui donna un canonicat à Reims où il mourut le 12 septembre de l'an 1594. Il a laissé beaucoup d'ouvrages ; savoir, 1°. un Discours pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique qu'il fonde sur le sixième canon du concile de Chalcédoine, et dans lequel il dit que le seul moyen de rétablir la discipline et les anciens usages de l'Église est de mettre en vigueur le sixième canon du concile de Chalcédoine, qui défend d'ordonner personne qu'on ne lui assigne un bénéfice ou un office ecclésiastique. Ce discours se trouve dans le recueil imprimé à Paris l'an 1671. 2°. Un discours latin prononcé dans le concile de Trente, et imprimé à Paris en 1536, et à Venise en 1553, pour faire voir que les mariages des fils de famille, qui sont en puissance de parens, contractés sans leur consentement, sont nuls. 3°. Une oraison sur l'ascension de Jésus-Christ. 4°. Deux lettres françaises sur la résidence des discours des évêques, écrites en 1562, et imprimées à Paris 1650. 5°. Trois discours sur la barbe. 6°. Quantité de petits ouvrages de controverse aussi en français, comme : Épîtres aux ministres ; Épître au peuple de l'Église catholique ; Épître à un quidam fauteur des nouveaux évangéliques ; Traité

du purgatoire ; les Ruses du diable pour tâcher d'abolir le saint sacrifice de Jésus-Christ ; Apologie contre une réponse des ministres d'Orléans ; Réfutation d'un livre intitulé : les Songes sacrés, etc. Il a encore fait un très-grand nombre de traductions d'auteurs grecs en latin et en français, et d'auteurs latins en français. Hervet était très-laborieux, et avait plus d'érudition que de beauté d'esprit. (Possevin, *In appar.* Du Verdier, *Biblioth. franc.* La Croix du Maine, *Bibl. franc.* Dupin, *Biblioth.*, seizième siècle, part. 5. Le père Nicéron, au t. 17 de ses Mémoires.)

HERWORDE (Henri de), ainsi nommé du lieu de sa naissance, ville considérable, et autrefois impériale, dans le diocèse de Minden et le comté de Ravensberg, se fit religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, dans le convent de Saint-Paul de Minden. Il se rendit habile, non-seulement dans les lettres saintes, mais encore dans l'histoire. Il assista au chapitre de l'an 1340, à Milan, et mourut à Minden en Saxe le 9 octobre de l'an 1370. On a de lui une chronique latine qui contient ce qui s'est passé depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1355, et quelques autres ouvrages manuscrits. (Trithème, *in catal.* Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 1, p. 665.)

HESBON ou CHESBON ou ESEBON. (*Cherchez ESEBON.*)

HESER, ville de Juda, que Sa-

lomon bâtit ou fortifia. (3 *Reg.* 9, 15.)

HESITANT, *hæsitans, hæsitabundus*. On donna ce nom aux eutychiens et aux acéphales, parce qu'ils rejetaient le concile de Chalcédonie, en hésitant. (Suicer.)

HESLI, fils de Naggé, un des aïeux de Jésus-Christ. (Luc, 3, 25.)

HESMONA ou **ESMONA**, ville au midi de Juda.

HESNA, la même ville que **Hesen-Cepha**, château de Cephra, place forte très-connue des anciens, où était un siège épiscopal au diocèse des Chaldéens, qui fut érigé en métropole, dont voici quelques évêques :

1. Élie, assista à la promotion de Machica II.

2. Emmanuel, à celle de Jaballaha III.

3. Gabriel abjura en 1616, les erreurs des Nestoriens dans le concile d'Amide.

HESRAI ou **HESRO**, hébr. *le parvis* ou *le foin*, un des braves de David, (2 *Reg.* 23, 35.)

HESRON, troisième fils de Ruben, chef de la famille des Hesronites. (Num. 26, 6.)

HESRON, fils de Pharez, et petit-fils de Juda. (Genès., 46, 12.)

HESRON ou **HASOR** ou **ASOR**, ville. (Josué, 15, 3.)

HESRON, siège épiscopal au diocèse des Maronites, où on prétend que la langue chaldaique ou syriaque s'est conservée sans mélange, malgré celle que les Sarrasins y ont voulu intro-

duire. Il y a eu les évêques suivants :

1. Jean I^{er}, surnommé Léopard, a fait un Traité, dit Abraham Ecchell., sur les contradictions de l'Alcoran. Il était de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

2. Jean II siégeait à la fin du seizième siècle, ou au commencement du suivant.

HESSEEN ou **HOSSEEN**, *Hæseus*. Nom que l'on donna à une partie des Esséniens, qui habitaient dans le pays des Moabites et dans l'Iturée, à l'orient de la mer Morte. (S. Epiphane, hérés. 19.)

HESSELS (Jean), docteur et professeur royal en Théologie à Louvain, né dans cette ville l'an 1522, professa huit ans la Théologie dans l'abbaye du Parc, de l'Ordre de Prémontré, et succéda à Martin Rithovius dans la chaire royale de Théologie à Louvain. En 1563, il alla au concile de Trente avec Michel Baïus et Cornelius Jansénius, qui fut depuis évêque de Gand. Il revint à Louvain, et y mourut le 7 novembre 1566, âgé de quarante-quatre ans. Il a laissé plusieurs ouvrages : 1^o. les Preuves de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, avec une explication des passages que les hérétiques objectent, à Louvain en 1564. 2^o. Un Traité de l'invocation des saints, à Louvain en 1564. 3^o. La réfutation de la foi nouvelle qu'on appelle spéciale, à Louvain en 1565 et 1568. Il prouve dans cet ouvrage, que la foi par laquelle cha-

que particulier croit certainement que ses péchés lui sont remis, ne le justifie pas. 4°. Un Traité de la fermeté perpétuelle de la chaire de saint Pierre, et de son indéfectibilité : il y soutient que les papes ne se sont jamais trompés quand ils ont fait une décision solennelle sur un point de foi qu'ils ont proposé à toute l'Église, comme une doctrine qu'il fallait nécessairement croire. 5°. Un traité du sacrifice de l'Eucharistie, à Louvain en 1567. 6°. Un traité contre celui de Cassandre, du devoir d'un homme pieux : il y reprend Cassandre de ce qu'il laisse aux particuliers la liberté de juger de la doctrine, de demeurer dans une autre communion que la romaine, et de croire que la piété et la vraie religion peuvent être dans plusieurs communions. 7°. Un écrit sur la communion sous la seule espèce du pain, imprimé en 1573. 8°. Un écrit imprimé en 1567, pour défendre l'usage de dire l'office public en langue latine. 9°. Une censure de quelques histoires de saints. 10°. Un commentaire sur la passion de Notre-Seigneur, imprimé à Louvain en 1568, et une lettre sur la conception de la sainte Vierge, donnée par Scutingsius dans le t. 2 de sa Bibliothèque ecclésiastique. 11°. Des commentaires sur saint Matthieu, imprimés à Louvain en 1572, sur la première à Timothée, sur la première canonique de saint Pierre, *ibid.* en 1568, sur les épîtres canoniques de

saint Jean, à Douai en 1599, et à Anvers en 1601. 12°. Un gros catéchisme divisé en quatre livres, qui fut imprimé en 1571, et l'a depuis été plusieurs fois en divers endroits, et en particulier à Louvain en 1695, en 2 volumes in-4°. Cet ouvrage, le plus considérable de ceux de Hessels, est un bon corps de Théologie dogmatique et morale. Cet auteur avait une érudition profonde, un jugement solide, un sage discernement, un grand amour de l'Église et de la vérité. (Valère-André, *Biblioth. belg.* Dupin, *Biblioth. ecclés.*, seizième siècle, part. 5.)

HESYCHASTE, *Hesychastes*. Hesychaste en grec est la même chose que quiétiste en français, pris seulement selon la signification grammaticale, pour une personne qui se tient dans le repos, pour vaquer plus commodément à la contemplation des choses célestes. Ce nom fut donné dans l'antiquité à ceux des moines qui s'occupaient uniquement de la prière.

HESYCHIUS. On est fort partagé sur cet auteur dont nous avons un commentaire en latin seulement sur le lévitique, et non pas en grec et en latin, comme l'a cru le père Mabillon. Le cardinal du Perron l'a attribué à Hesychius, évêque de Salone en Dalmatie, qui vivait l'an 418, du temps de saint Augustin. Trithème et Sixte de Sienne prétendent que cet ouvrage est d'Hesychius, disciple de saint Grégoire de Nazianze, qui vivait

environ l'an 400. Bellarmin et Possevin le donnent à Hesychius, patriarche de Jérusalem. La plus commune opinion est qu'Hesychius, auteur de cet ouvrage, était un simple prêtre de Jérusalem, qui vivait dans le cinquième ou le septième siècle; et en effet, l'auteur découvre dans la préface de son ouvrage qu'il n'est que prêtre, et qu'il écrit à Jérusalem. Cet ouvrage fut donc composé en grec par Hesychius, prêtre de Jérusalem, et traduit en latin par quelque autre écrivain postérieur. On a donné deux éditions latines, l'une à Bâle, in-fol. en 1527, et l'autre à Paris, in-8° en 1581. Le cardinal du Perron qui l'attribue à Hesychius, évêque de Salone, dans son Traité de l'Eucharistie, n'aurait pas pensé de même, s'il eût vu le manuscrit de la bibliothèque du roi, qui porte dans le titre : *Incipit liber Isicii Hierosolimitani, in Levit.* Il est vrai qu'un reviseur mal habile a mis *Salonitani*, au lieu de *Hierosolimitani*, mais la bévue est grossière, et l'on voit aisément que la correction est d'une autre main. On attribue aussi au même Hesychius deux centuries de sentences en grec, imprimées à Paris en 1563; les sommaires ou argumens de chaque chapitre des douze petits prophètes d'Isaïe, et d'autres commentaires sur l'Écriture dont on trouve plusieurs fragmens dans les chaînes grecques; deux homélies sur la vierge Marie, et deux autres homélies. (Dupin, *Biblioth.*, t. 2,

p. 28. Richard Simon, *Critique de Dupin*, t. 1, p. 261. D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.* t. 17, p. 534.)

Il y a un autre Hesychius plus ancien, qui est auteur d'un Traité de la tempérance et de la vertu. L'histoire ecclésiastique, citée dans le cinquième concile, était de ce dernier, aussi bien que la concordance des évangélistes, dont Cotelier a donné un abrégé.

Il y a un troisième Hesychius, prêtre de Constantinople plus récent, dont Photius parle au volume 51 de sa Bibliothèque, et rapporte des extraits de quatre de ses livres sur le serpent d'airain. (D. Ceillier, *ibid.*)

HÉSYQUE, disciple chéri de saint Hilarion, et le compagnon de ses travaux et de ses voyages. On fait sa fête le 3 d'octobre. (Baillet, t. 3, 21 octobre.)

HÉTÉRODOXE, *heterodoxus*, qui est contraire à la doctrine catholique.

HÉTÉROUSIEN, *Heterousinus*. On donna ce nom à une secte d'Ariens, disciples d'Aëtius parce qu'ils disaient que le fils de Dieu était d'une autre substance que le Père.

HETH, hébr. *brisure* ou *crainte*, premier fils de Chanaan et père des Xéthéens. Il demeurait au midi de la Terre promise, à Hébron et aux environs. (Génès., 23, 3.)

HÉTHALON ou CHETALA, ville marquée dans Ézéchiel comme bornant la Terre promise du côté du septentrion. (Ézéchiel, 47, 15.)

HÉTHIM ou HETTHIM, nom de lieu. (Judic. 1, 26.)

HETTI, archevêque de Trèves au neuvième siècle, fut un prélat de grande naissance et d'un mérite distingué. Parmi le recueil des lettres de Frothaire, on en trouve deux qui sont de Hetti. (D. Rivet, Hist. litt. de la France, t. 5.)

HETTON ou HATTON, évêque de Bâle. (Cherchez HATTON.)

HEUMANN (Christophe-Auguste), docteur en Théologie, et professeur d'histoire et de belles-lettres à Gottingen. Nous avons de lui entr'autres ouvrages : 1°. *De libris anonymis et pseudonymis schediasma, complectens observationes generales, et spicilegium ad V. Placcii theatrum anonymorum et pseudonymorum*, in-8°. 1°. *Conspectus reipublicæ litterariæ, seu via ad historiam litterariam studiosæ juventuti aperta*, in-12. 3°. H. Conringii *de antiquitatibus academicis, dissertationes septem. Recognovit, Ch. A. Heumannus, adjecitque bibliothecam historicam*, in-4°. Dans cette bibliothèque historique-académique sont indiqués tous les auteurs qui ont écrit l'histoire générale ou les histoires particulières des universités et des académies : M. Heumann porte son jugement sur la plupart de ces ouvrages. 4°. *Dissertationum sylloge, diligenter recognitarum, novisque illustratarum accessionibus*, in-8°, 3 volumes. On trouve dans ce recueil de dissertations plusieurs

points difficiles de l'Écriture et de l'histoire ecclésiastique discutés et éclaircis. La sixième dissertation du second volume a pour titre : *De origine veræ traditionis falsæ de Joanna Papiassa*. (Journal des Savans, 1712, 1719, 1741 et 1745.)

HEUMANN (Jean), professeur en droit à Altorf, a donné : *Commentarii de re diplomaticâ, imperatorum ac regnum germanorum inde à Caroli Magni temporibus adornati*, in-4°. Après avoir donné les règles de la diplomatie, l'auteur traite en particulier des diplômes qui ont été donnés par Charlemagne et par les quatre empereurs suivans : il explique ce qu'il y a de plus intéressant pour son sujet dans les chartes de ces princes : il y a cinq planches gravées, qui contiennent un nombre considérable d'écritures et de signatures plus ou moins usitées dans ces temps-là. (Journal des Savans, 1748, p. 698.)

HEUMONT (Jean), lorrain d'origine, fut reçu dans la société de Jésus en la province d'Autriche, l'an 1600, âgé de vingt-quatre ans ; il était propre à toutes sortes d'emplois. Après avoir enseigné les humanités, la rhétorique et plusieurs fois la philosophie au collège de Groëk, et ayant commencé à y enseigner la Théologie, il y mourut le 25 janvier 1617. Il reste de lui : 1°. Les funérailles de la sérénissime princesse Marie, archiduchesse d'Autriche, morte à Groëk l'an 1608, le 29 d'avril,

imprimées à Groëk chez Vidmanstade 1608, in-4°. 2°. Discours touchant les vertus héroïques de la sérénissime Marie de Bavière, mère de Ferdinand II, empereur, orné d'emblèmes et d'explications ingénieuses, à Groëk 1609, in-folio par Georges Vidmanstade. (D. Calmet, Biblioth. lorr.)

HEUNISCHIUS (Gaspard), auteur allemand, a donné : *Ætates Patrum et chronologia conciliorum*, in-8°. Cet ouvrage est tiré de l'Histoire des conciles du père Labbe. (Journal des Savans, 1678, p. 135, de la première édition et 74 de la seconde).

HEURE, vingt-quatrième partie du jour civil. Il y en a de deux sortes, d'égaies et d'inégales. Les heures égales partagent le jour civil en vingt-quatre parties égales; car il y en a douze depuis minuit jusqu'à midi, et douze depuis midi jusqu'à minuit. On les appelle *équinoxiales* parce qu'elles coupent le cercle équinoxial en vingt-quatre parties égales. Les inégales sont plus longues ou plus courtes selon la diversité des saisons, parce qu'il y en a toujours douze pour le jour naturel, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher: de sorte qu'en été les heures du jour sont plus longues que celles de la nuit, et qu'au contraire en hiver celles du jour sont plus courtes, parce que le soleil demeure moins de temps sur notre horizon. On appelle ces heures

judaïques anciennes ou planétaires, c'est-à-dire, *errantes*.

La première commence au lever du soleil, la sixième à midi, et la douzième au soleil couchant, d'où commence la première heure de la nuit, dont la sixième est à minuit, et la douzième au lever du soleil. On voit dans les auteurs latins que les anciens Romains se servaient de ces sortes d'heures inégales, et que pour marquer une heure fort courte, ils l'appelaient *hora hiberna*, heure d'hiver: ce qui s'entendait du jour. On distingue aussi les heures suivant la différence des jours appelés *babyloniens*, *judaïques*, *italiens*, *égyptiens* et *romains*. Il est important, pour bien entendre l'Écriture-Sainte, de remarquer que le mot d'heure se prend quelquefois pour une des quatre parties du jour; car Censorin et d'autres anciens auteurs nous apprennent que le jour était divisé en quatre parties, comme la nuit était partagée en quatre vigiles ou veilles. De même que la première veille comprenait les trois heures de la nuit, et qu'au signe qui marquait la fin de la troisième heure, la seconde veille commençait et durait jusqu'à minuit; ainsi la première heure ou partie du jour comprenait les trois heures ordinaires depuis le lever du soleil; et à la fin de cette troisième heure commençait la seconde partie du jour que l'on appelait *tierce* ou *troisième*, parce qu'elle suivait

le signe de la troisième heure ordinaire et qu'elle durait jusqu'à midi. Alors commençait l'heure ou partie du jour nommée *sexe* ou *sixième*, après laquelle venait l'heure ou partie du jour appelée *none* ou *neuvième*. Suivant cette explication, conforme aux sentimens des anciens auteurs, il est aisé d'accorder le passage de saint Jean, qui dit que Pilate condamna Jésus-Christ presque à la sixième heure (c. 9, v. 14), et celui de saint Marc, qui dit que les Juifs le crucifièrent à la troisième heure (c. 15, v. 25); car cela arriva vers la fin de la seconde partie du jour que l'on appelait *tierce*, et vers le commencement de la troisième partie du jour nommée *sexe*, c'est-à-dire, environ demi-heure avant midi. Lorsque saint Pierre dit aux Juifs dans les actes des apôtres, qu'il n'était pas encore la troisième heure du jour, il entend l'heure ordinaire; et cela signifie qu'il n'était pas encore neuf heures du matin, ou qu'il n'y avait pas trois heures que le soleil était levé. Or, on savait distinguer ces deux sortes d'heures selon le sujet et le temps auquel on parlait. Les grandes heures ou parties du jour étaient appelées *heures de la prière*, ou *heures du temple*; et les petites heures ordinaires, *heures du jour*. Afin que cet usage des heures paraisse plus sensible, voici une petite table qui marque le partage.

Heures ordinaires, 12 pour le jour, 12 pour la nuit.

Lever du soleil.

1	Priue	} 1 ^{re} partie du jour.
2	ou	
3	1 ^{re} heure.	
4	Tierce	} 2 ^e partie du jour.
5	ou	
6	3 ^e heure.	

Midi.

7	Sexte	} 3 ^e partie du jour.
8	ou	
9	6 ^e heure.	
10	None	} 4 ^e partie du jour.
11	ou	
12	9 ^e heure.	

(Censorin, c. 90. Nicol. Abram, in 11 Philip. Cicer. Riccioli, *Chronologiae reform.*, l. 1.)

HEURES CANONIALES.

SOMMAIRE.

- § I. *De la nature, du nombre et du temps de l'institution des heures canoniales.*
- § II. *De ceux qui sont obligés aux heures canoniales.*
- § III. *De la forme de la récitation des heures canoniales.*
- § IV. *De la récitation particulière des heures canoniales.*
- § V. *De la récitation publique des heures canoniales.*
- § VI. *De la manière de réciter les heures canoniales.*
- § VII. *Des causes qui dispensent de réciter les heures canoniales, et des obligations de ceux qui manquent de les réciter.*

§ I^{er}.

De la nature, du nombre et du temps de l'institution des heures canoniales.

1. Les heures canoniales sont

des prières vocales, qui doivent être récitées tous les jours au temps marqué, par les personnes qui sont destinées à cet office. On les appelle *heures*, parce qu'on doit les réciter à certaines heures du jour, ou de la nuit, selon l'usage des lieux. On les appelle *canoniales*, parce qu'elles ont été instituées par les canons, et qu'elles doivent être récitées par des personnes ecclésiastiques qui vivent canoniquement ou régulièrement.

2. Les heures canoniales sont sept en nombre ; savoir, matines et laudes qui n'en font qu'une, n'ayant qu'une seule collecte qui les termine ; prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies. Ces sept heures représentent les dons du Saint-Esprit, les sept principaux bienfaits de Dieu, qui sont la création, la conservation, la rédemption, la prédestination, la vocation, la justification, la glorification, les sept mystères de la passion de Notre-Seigneur, renfermés dans ces vers :

*Hæc sunt septenis propter quæ psallimus
horis*

*Matutina ligat Christum qui crimina
purgat :*

*Prima replet sputis, dat causam tertia
mortis :*

*Sexta cruci nectit, latus ejus nona bi-
pertit.*

Vesperè deponit; tunulo completa reponit.

3. Les heures canoniales ont été réduites à la forme qu'elles ont aujourd'hui dans nos bréviaires, au commencement du treizième siècle, mais elles ne sont pas moins anciennes que l'Eglise, si on les considère

quant à la substance, puisque les premiers chrétiens, du temps même des apôtres, chantaient et récitaient des prières, des hymnes, des cantiques spirituels dans leurs assemblées. (*Act.*, c. 2, *ad Ephes.* 5.)

§. II.

*De ceux qui sont obligés aux
heures canoniales.*

1. Tous les clercs dans les ordres sacrés, quoique non bénéficiers, sont obligés, sous peine de péché mortel, à la récitation des heures canoniales, même hors le chœur. Cette obligation est fondée sur la coutume générale de l'Orient et de l'Occident, aussi bien que sur ces paroles de la vingt-unième session du concile de Bâle : *Quoscumque beneficiatos, seu in sacris constitutos, cum ad horas canonicas teneantur, admonet synodus, etc.*

Les clercs suspens, excommuniés, déposés ou dégradés, ne sont point déchargés de cette obligation, parce que personne ne peut tirer avantage de sa perversité. Les clercs, condamnés aux galères, n'en sont point déchargés non plus lorsqu'ils peuvent s'en acquitter sans s'exposer aux coups ou au déshonneur. Il en est de même des prisonniers, des captifs et de ceux qui auraient obtenu une dispense pour se marier, sans en avoir obtenu une de la récitation de l'office.

Un clerc ordonné malgré lui, et un bénéficiaire forcé par une crainte griève à recevoir un bé-

néfice, ne sont point obligés à l'office, à moins que le premier ne consente librement à son ordination dans la suite, et le second à l'acceptation du bénéfice, ou qu'il n'en perçoive les fruits, parce qu'on ne peut imposer cette charge à personne malgré lui. Quand la crainte vient à cesser, le bénéficié doit renoncer au bénéfice.

L'obligation de réciter l'office commence avec le sous-diaconat, et répond au temps de l'ordination, en sorte que le clerc, qui est ordonné sous-diacon vers les neuf heures du matin, n'est obligé qu'à tierce et aux heures suivantes, parce que la loi de l'Eglise, qui attache la récitation de l'office à certaines parties du jour, n'a point une force rétroactive.

2. Les bénéficiés sont obligés à réciter l'office divin sous les mêmes peines que les sous-diacres, et par les mêmes raisons auxquelles il faut ajouter ce décret de la neuvième session du cinquième concile de Latran, sous Léon X : *Statuimus et ordinamus, ut qui habet habens beneficium cum curâ, vel sine curâ, si post sex menses ab obtento beneficio divinum officium non dixerit, legitimo impedimento cessante suorum, beneficiorum fructus suos non faciat pro ratâ omissionis recitationis officii et temporis, sed eos fructus tanquam injustè perceptos, in fabricam hujusmodi beneficiorum vel pauperum eleemosinas erogare teneatur.*

Pie v a confirmé et expliqué ce décret en 1571, par sa bulle cent trente-cinq qui commence : *Ex proximo lateranensi concilio.*

Un bénéficié n'est obligé à l'office que quand il a pris possession de son bénéfice, à moins qu'il n'y ait usage contraire. La raison est qu'avant la prise de possession, le bénéficié ne jouit d'aucun droit du bénéfice, et n'est pas censé l'avoir obtenu pleinement. Mais si le bénéficié diffère par sa faute de se mettre en possession, ou s'il percevait les fruits du bénéfice en tout ou en partie, comme il arrive en certains bénéfices, il serait tenu à la récitation de l'office, parce qu'il jouirait de la principale partie du bénéfice.

Lorsque deux ecclésiastiques se disputent un bénéfice, ils ne sont tenus, ni l'un, ni l'autre à l'office, lorsque leur droit est vraiment douteux, parce qu'une charge certaine ne peut pas résulter d'un droit incertain. Mais si l'un des deux est certain de son droit, il est obligé à l'office. Il en est de même de ceux à qui la possession du bénéfice est adjugée par *interim*, puisqu'ils en perçoivent les fruits. Il faut porter le même jugement de ceux qui sont pourvus d'un bénéfice, quoique très-modique et insuffisant pour leur entretien, parce que le titre seul du bénéfice produit cette obligation, et que les conciles obligent généralement et sans distinction

tous les bénéficiers à réciter l'office. *Quicumque*, dit le concile de Toulouse de l'an 1590, *aut curatum, aut quodvis aliud ecclesiasticum beneficium obtinens, divinum officium non dixerit, ejus fructus non percipiat.* Le concile de Bordeaux de l'an 1583, et les autres s'expliquent de même.

Il faut encore dire la même chose des bénéficiers qui ne perçoivent aucun fruit de leurs bénéfices, soit pour un temps, comme dans une année de stérilité, soit pour toujours, comme lorsque la maison qui faisait leur revenu, vient à périr, parce que le titre seul des bénéfices qu'ils conservent librement suffit pour fonder cette obligation.

Ceux qui ont des pensions cléricales sur les bénéfices sont tenus à l'office de la sainte Vierge, parce qu'aujourd'hui la pension cléricale se donne pour l'office aussi bien que le bénéfice, et que le pape Pie v l'a ordonné dans sa bulle cent trente-cinq, qui est reçue partout sur cet article.

Ceux qui ont des prestimonies perpétuelles, dont il est parlé dans la bulle *Ex proximo* de Pie v, sont obligés à la récitation du grand office comme les autres bénéficiers, si l'on s'en tient au droit commun, tant parce que ce saint pape l'a ainsi ordonné dans la bulle que nous venons de citer, que parce que ces prestimonies perpétuelles ont tous les caractères des bénéfices. Elles tiennent lieu de titre ecclésiastique; c'est l'évé-

que qui les donne et qui ne les donne qu'aux seuls clercs et sans aucun pacte. (*Voyez PRESTIMONIES.*)

§ III.

De la forme de la récitation des heures canoniales.

La forme de la récitation des heures canoniales regarde le bréviaire dont il faut se servir, et la qualité de l'office qu'on doit réciter tous les jours. Pour le bréviaire, les ecclésiastiques sont obligés de se servir de celui des diocèses auxquels ils sont attachés par leurs bénéfices ou autrement. S'ils ne sont attachés à aucun diocèse, ni obligés d'assister au chœur, comme les simples bénéficiers, ils peuvent se servir du bréviaire romain, à moins que l'évêque du diocèse où ils demeurent, n'ait fait une loi du bréviaire diocésain, même à ceux qui récitent l'office en particulier. Il est cependant mieux, absolument parlant, de se conformer à l'office des diocèses dans lesquels on demeure long-temps. Un chanoine de Sens, par exemple, qui sera à Paris pour un temps considérable, pourra donc se servir du bréviaire de Sens, ou du romain, quoiqu'il fût mieux de se servir de celui de Paris.

Un ecclésiastique qui est dans une autre paroisse ou un autre diocèse, pour peu de temps et pour quelque bonne raison, comme pour rendre service à quelque curé, n'est point tenu à réciter en particulier l'office

de sa paroisse ou de son diocèse, lorsqu'il a récité en public celui de la paroisse ou du diocèse dans lesquels il se trouve. Il en est de même des directeurs de religieuses, soit séculiers soit réguliers, lorsqu'ils disent la messe conventuelle. Ils peuvent dire l'office des religieuses qu'ils desservent, et ils font mieux de le dire, parce que l'office doit être conforme à la messe, autant qu'il est possible, et que les réguliers qui desservent des églises séculières un temps notable, en peuvent ou doivent dire l'office.

Celui qui récite l'office d'un saint un jour de férie, ou l'office d'un saint pour celui d'un autre saint, pèche grièvement s'il le fait avec connaissance, surtout lorsque l'office qu'il récite est beaucoup plus court que celui qu'il devrait réciter. La raison est qu'il n'accomplit pas même, quant à la substance, le précepte de l'Eglise, puisqu'elle n'ordonne pas seulement de réciter l'office en général, mais un tel office chaque jour en particulier.

Celui qui récite sans y penser et sans qu'il y ait de sa faute, un office pour un autre, n'est pas tenu à recommencer, s'il ne s'aperçoit de son erreur qu'après avoir tout récité. S'il s'en aperçoit après avoir dit matines, il peut aussi ne point les recommencer, et doit dire le reste de l'office du jour; en sorte néanmoins que si l'office qu'il a dit est beaucoup plus court que ce-

lui du jour, il est tenu à compenser cette brièveté, en récitant des psaumes, et ce en quoi l'office qu'il a récité diffère davantage de celui qu'il devait dire, comme les hymnes, les leçons, les répons, les capitules.

Celui qui récite aujourd'hui l'office d'un saint qui n'arrivera que demain, doit recommencer demain le même office, parce que son erreur précédente ne lui donne point le droit de renverser l'ordre du bréviaire. On ne doit donc point non plus par la même raison remettre au premier jour vacant l'office d'un saint qu'on aura omis de dire à son propre jour.

Les ecclésiastiques qui se servent du bréviaire romain, ne sont pas obligés à réciter les psaumes de la pénitence ni les psaumes graduels, ni l'office des morts, ni celui de la Vierge, que ce bréviaire prescrit pour certains jours, lorsqu'ils le disent hors du chœur. Pie v le déclare expressément en ces termes, dans sa soixante-quatrième constitution : *Quod vero in rubricis nostri hujus officii præscribitur quibus diebus officium beatæ semper Virginis et defunctorum, item septem psalmos pœnitentiales, et graduales dici ac psalli oporteat, nos propter varia hujus vitæ negotia.... Peccati quidem periculum ab eâ præscriptione removendum duximus.* Ils sont cependant tenus, sous peine de péché mortel, à l'office des morts le deuxième jour de novembre;

aux litanies les jours de saint Marc et des rogations, quand ils n'assistent point à la procession, parce qu'elles font partie de l'office de ces jours-là . et que Pie v ne les excepte pas.

Les religieux de Cîteaux et de Saint-Dominique sont obligés à l'office des morts et à celui de la Vierge, même hors le chœur, toutes fois que les rubriques de leur bréviaire le prescrivent, parce que la bulle de Pie v ne les en exempte pas. Il est vrai que les constitutions des dominicains ne les obligent pas sous peine de péché ; mais l'obligation qu'ils ont de réciter l'office ne vient pas seulement de leurs constitutions, elle vient du précepte de l'Église. Les constitutions déterminent certaines prières en faisant qu'elles appartiennent à l'office ordinaire et canonique, et l'Église ordonne, sous peine de péché mortel, de dire tout ce qui est de la substance de l'office ordinaire et canonique.

§ IV.

De la récitation particulière des heures canoniales.

Il s'agit ici du temps auquel on doit réciter les heures canoniales, même en particulier, et de l'ordre selon lequel on doit les réciter.

1°. Il serait mieux et plus parfait de réciter les heures canoniales dans les temps qu'on les récitait autrefois ; matines, à minuit ; prime, entre le lever du soleil et neuf heures ; tierce, entre neuf heures et midi ; sexte,

à midi ou environ ; none, sur les trois heures ; vêpres, au soleil couché ; complies, à la fin du jour.

2°. Ce n'est pas un péché mortel de sa nature de remettre au soir tout l'office du jour, pourvu qu'on le dise avant minuit, parce que c'est satisfaire à la substance du précepte. (Saint Antonin, troisième part., tit. 13, ch. 4. Pontas, au mot *office divin*, cas. 20.)

3°. On peut, sans aucun péché, dire toutes les petites-heures avant midi, sexte et none après midi, vêpres depuis midi jusqu'au soleil couché, hors le carême, et complies quelque temps après vêpres. On peut même réciter matines et laudes pour le lendemain aux heures marquées dans la table suivante, imprimée à Rome par l'ordre de la chambre apostolique en 1706.

20 janvier, à deux heures un quart.

13 février, à deux heures et demie.

1^{er} mars, à deux heures trois quarts.

18 mars, à trois heures.

4 avril, à trois heures un quart.

20 avril, à trois heures et demie.

10 mai, à trois heures trois quarts.

8 juin, à quatre heures

30 juillet, à trois heures trois quarts.

28 août, à trois heures et demie.

7 septembre, à trois heures un quart.

24 septembre, à trois heures.

13 octobre, à deux heures trois quarts.

20 octobre, à deux heures et demie.

18 novembre, à deux heures un quart.

15 décembre, à deux heures.

4°. C'est un péché véniel de réciter, sans juste raison, tout l'office du jour le matin ou le soir, et ce péché peut devenir mortel à raison du scandale ou du mépris.

5°. Il n'est pas permis de réciter la veille les petites-heures du lendemain, et celui qui prétend qu'il ne pourra les dire le lendemain, n'y est pas tenu.

6°. L'ordre des heures canonicales demande qu'on les récite de suite; savoir, matines et laudes avant la messe et avant prime; tierce après prime, etc.; C'est péché véniel de changer cet ordre sans sujet, parce qu'un tel changement n'est pas considérable, et que d'ailleurs l'ordre de l'office ne tombe pas sous un précepte rigoureux; mais lorsqu'on a quelque raison légitime pour renverser cet ordre, il n'y a aucun péché. Ainsi un religieux qui n'a point dit matines pour quelque bonne raison, peut réciter prime avec les autres, et dire matines ensuite. Il en est de même si en récitant sexte il se souvient qu'il n'a pas dit tierce, ou s'il entre au chœur qui chante none avant qu'il ait dit sexte; ou si n'ayant point de bréviaire pour dire matines, il dit les petites-heures qu'il

sait avant matines; ou s'il dit matines du lendemain avant complies du jour par un esprit de charité, comme pour le dire avec un malade ou avec une autre personne qu'il ne peut raisonnablement refuser. (Le père Alexandre, *Theolog. dogm.*, t. 2, reg. 9. Henri de Saint-Ignace, *Ethic. amor.* L'auteur de la Théor. pratiqu. des Sacrem., t. 3, pag. 167.)

7°. On peut, sans aucun péché, séparer matines de laudes, en disant matines le soir et laudes le lendemain matin, parce que ces offices étaient séparés autrefois, pourvu cependant qu'on dise l'oraison après matines, et le *Pater* avant laudes. On peut pour la même raison séparer les nocturnes de matines, pourvu qu'on ne laisse pas plus de trois heures d'intervalle entre chacun, selon l'ancien usage. (Durand, *Ration. divin. offic.*, liv. 5, c. 3, num. 3. Henri de Saint-Ignace, *Eth. amor.* Les Conférences de la Rochelle, *quæst.* 6.)

8°. On peut dire la messe licitement avant d'avoir récité matines et laudes, quand on a de justes raisons d'en user ainsi, comme lorsqu'il faut dire la messe au plus tôt, de peur que le peuple n'attende trop longtemps, ou qu'un malade ne soit privé du viatique; mais lorsqu'on n'a point de bonnes raisons, il y a au moins péché véniel, tant parce que tous les anciens théologiens en conviennent, que parce que la récitation

de matines et de laudes avant la messe, est prescrite par les statuts de plusieurs diocèses, par les rubriques du missel romain, et par la bulle d'Innocent iv en 1254, qui parle en ces termes : *Sacerdotes tunc græci, tunc latini, dicant horas canonicas more suo; sed missam celebrare, priusquam officium matutinale compleverint, non præsumant.* Il y a même des Théologiens qui prétendent qu'il y a péché mortel en ce cas. *Qui nondum dictis matutinis celebrat*, dit saint Antonin, *mortaliter peccat, secundum Guillelmum et Hostiensem; quamvis postea diceret; ex hoc quia facit contra generalem et approbatam consuetudinem Ecclesiæ.* (3 p. summ., tit. 13, c. 6, § 4.)

9°. Il paraît qu'on ne peut réciter l'office pendant une messe d'obligation, parce que c'est aller contre l'intention de l'Église, qui a voulu qu'on récitât l'office et qu'on entendît la messe en des temps différens, puisqu'elle a prétendu imposer deux charges différentes en ordonnant aux fidèles d'entendre la messe les jours de fête et de dimanche, et en obligeant les ecclésiastiques à la récitation de l'office.

§ V.

De la récitation publique des heures canonicales.

Nous entendons par la récitation publique des heures canonicales, celle surtout qui se fait au chœur par les chanoines destinés à cet office auguste. Nous

en avons parlé au mot *chanoine*. (Voyez ce mot.)

§ VI.

De la manière de réciter les heures canonicales.

La manière de réciter les heures canonicales consiste dans les quatre conditions suivantes, la distinction, l'intégrité, la dévotion et l'attention.

1°. Il faut réciter distinctement les heures canonicales, en sorte que celui qui les récite s'entende lui-même, à moins qu'il ne soit sourd, ou qu'on ne fasse du bruit au dehors. Il ne suffit point par conséquent de les lire de l'esprit et des yeux.

2°. Il faut réciter entièrement les heures canonicales, et on satisfait à cette intégrité, soit qu'on les récite seul, soit qu'on les récite alternativement par verset avec un autre clerc ou laïc; mais on n'y satisferait point, si l'un seul récitait les psaumes et l'autre les leçons, ou le premier un psaume, et le second un autre psaume, ou si de quatre personnes la première récitait un verset, la seconde un autre, la troisième un autre, etc., parce que cela est contraire à la coutume générale de l'Église. On ne satisfait point non plus, quand on anticipe sur son compagnon en commençant un verset avant qu'il ait fini le sien, ni quand on ne l'entend pas à raison de surdité, à moins qu'on ne récite l'office avec le chœur, ni quand on manque une petite-heure entière, ce qui fait un péché mor-

tel, ni même la troisième partie d'une petite heure, ce qui est un péché véniel, selon tous les casuistes, et même un péché mortel, selon saint Antonin. Il importe peu de savoir si celui qui omet tout l'office fait autant de péchés mortels qu'il y a de petites-heures; parce qu'en supposant que cette omission totale ne renferme qu'un seul péché mortel, comme on le croit communément, ce seul péché contient la malice des sept et mérite la même peine.

3°. La dévotion nécessaire à la récitation des heures canoniales consiste dans la pieuse affection du cœur, et la situation modeste et respectueuse du corps. Cette pieuse affection du cœur suppose la préparation, la pureté d'intention, la volonté actuelle ou virtuelle, explicite ou implicite d'accomplir le précepte, et cette volonté se trouve toutes les fois qu'on récite l'office selon la coutume. Mais si quelqu'un disait l'office par simple dévotion, et avec une volonté expresse de le recommencer et de ne point satisfaire au précepte, il devrait le recommencer, parce qu'il est au moins douteux s'il aurait satisfait, à cause de la diversité des sentimens sur ce point. Pour la situation du corps, on peut dire l'office étant assis, ou en se promenant, quoiqu'il soit mieux de le dire debout ou à genoux.

Lorsqu'on interrompt sans sujet légitime un office commencé, on pèche plus ou moins, selon que l'interruption est plus ou

moins considérable, et que le sujet est plus ou moins mauvais, ou plus ou moins frivole. Mais lorsque l'interruption est fondée sur une cause raisonnable, il n'y a ni péché, ni obligation de recommencer l'office, à moins que cette interruption n'ait duré une heure ou plus. Les sujets légitimes d'interrompre son office, c'est lorsqu'il se présente à faire une chose qui presse pour le moment, lorsqu'on reçoit la visite d'une personne beaucoup supérieure et qu'on ne peut honnêtement faire attendre, etc.

4°. La quatrième condition, pour bien réciter l'office, c'est l'attention. (*Voyez ATTENTION.*)

§ VII.

Des causes qui dispensent des heures canoniales, et des obligations de ceux qui y manquent.

La première cause qui dispense des heures canoniales, c'est l'impuissance physique ou morale. On est dans l'impuissance physique de réciter l'office, lorsqu'on n'a point de bréviaire et qu'on n'en peut avoir. On est dans l'impuissance morale, lorsqu'on ne peut le réciter sans un grand danger, comme il arrive souvent dans les pays infidèles et hérétiques, ou sans une grande incommodité, comme dans une maladie considérable, qui ne laisse point assez de force pour remplir ce devoir; en sorte néanmoins que les malades qui peuvent dire une partie de l'office sans beaucoup de peine, sont

tenus à cette partie, de même qu'à prévenir l'office quand ils peuvent, en disant, par exemple, matines la veille du jour qu'ils ne pourront le dire, parce que la fièvre les prendra ce jour-là, ou qu'ils en seront empêchés par quelque autre raison. Ceux qui ne peuvent avoir de bréviaire doivent dire l'équivalent de leur office en d'autres prières vocales.

La seconde cause de dispense, c'est une œuvre de charité pressante, comme d'apaiser des tumultes, de réconcilier des ennemis, de confesser des moribonds, ou même des personnes qui se portent bien dans certaines circonstances, telles que celles d'un jubilé ou de quelques grandes solennités, lorsqu'il n'est pas possible d'y suffire en disant l'office, à cause de la multitude.

La troisième cause de dispense, c'est la permission du pape, qui peut dispenser de tout ce qui n'est que de droit positif, lorsqu'il a de bonnes raisons pour le faire. Les évêques ne le peuvent point, parce que les inférieurs n'ont aucun droit de dispenser des lois de leurs supérieurs. Les évêques de France sont néanmoins dans l'usage de permettre aux bénéficiers qui étudient, qui n'ont pas quinze ans, et dont le bénéfice ne suffit pas pour faire un titre ecclésiastique, de réciter l'office de la Vierge à la place du grand office; et cet usage paraît licite à ces trois conditions seulement.

Les ecclésiastiques qui man-

quent à réciter l'office un jour sans qu'il y ait de leur faute, croyant l'avoir dit, ne sont pas obligés de le dire le lendemain, ni de restituer s'ils sont bénéficiers; mais s'ils manquent à le dire par leur faute, ils sont tenus à la restitution au *pro rata* de l'omission, même avant la sentence du juge; en sorte que s'ils ont omis tout l'office d'un jour, ils doivent restituer tous les fruits qui répondraient à ce jour entier, s'ils étaient distribués par chaque jour; s'ils ont omis matines, ils doivent restituer la moitié des fruits d'un jour; s'ils ont omis toutes les autres heures, ils sont obligés à restituer l'autre moitié des fruits, et s'ils ont omis une petite heure, ils sont obligés à restituer la sixième partie des fruits. Pie v, dans sa constitution *Ex proximo*. Cette obligation de restituer a lieu pendant les six premiers mois de la possession du bénéfice, parce qu'elle est fondée sur le droit naturel: ainsi l'on peut dire que la bulle de Pie v qui n'oblige à restitution les bénéficiers qui manquent à l'office, qu'après six mois de possession, doit s'entendre du for extérieur et de la contrainte. La restitution oblige aussi quand on dit mal son office.

Lorsqu'un bénéficiaire, qui a omis son office, a rempli les autres devoirs attachés à son bénéfice, en prêchant, en administrant les sacrements, s'il s'agit d'un curé, il peut retenir la partie des fruits qui répond à

ces fonctions, si l'on ne consulte que le droit naturel; car si l'on consulte la bulle de Pie v, il doit même en ce cas restituer tous les fruits qu'il a perçus. Mais on croit que cette bulle n'a point été reçue dans toute sa rigueur. (Vanroy, t. 2, p. 269. Habert, etc.)

La restitution doit se faire aux pauvres ou aux églises des lieux où sont situés les bénéfices, et elle doit être prise sur les biens patrimoniaux des bénéficiers, s'ils en ont, ou sur leurs épargnes, s'ils n'ont que des biens ecclésiastiques. S'ils n'ont que le pur nécessaire, ils doivent faire pénitence et prier pour les fondateurs. (*Voyez* M. Collet, Moral., t. 1, p. 83, et les suivantes.)

HEUSET (M.), ancien professeur du collège de Beauvais, en l'université de Paris, publia en 1726 un recueil des histoires choisies de l'Ancien-Testament, exprimées dans un latin aisé, et à la portée des enfans qui commencent à apprendre cette langue. Ce recueil ayant été jugé utile, M. Heuset s'appliqua à chercher de tous côtés dans les meilleurs auteurs latins, les morceaux les plus instructifs et les plus agréables, et les assembla méthodiquement dans un nouveau recueil qu'il fit paraître, chez Jacques Étienne, à Paris en 1727, in-12, sous ce titre : *Selectæ à profanis scriptoribus historiæ quibus admista sunt varia honestè vivendi præcepta ex iisdem scriptoribus depromp-*

ta. L'auteur, pour donner quelque ordre à son recueil, a suivi la méthode des offices de Cicéron, et a rapporté à la prudence, à la justice, à la force et à la tempérance toutes les maximes et toutes les histoires qu'il a recueillies, pour en composer un nombre de livres égal à ces vertus morales, en faisant précéder un livre fort court touchant l'Être souverain, la religion et la nature de l'homme. Les maximes qui sont ici recueillies contiennent une morale excellente; par exemple, que c'est la vertu qui rend l'homme heureux; que nous ne devons accorder au corps, que ce qui est nécessaire pour sa conservation; qu'on doit souffrir les injures, ne point rendre le mal pour le mal, faire du bien à tout le monde, même à ses ennemis; que les liaisons doivent être formées par la vertu; qu'il faut mieux perdre son repos, sa liberté, sa vie, que de manquer à son devoir, etc., parmi les exemples on voit des généraux d'armée, qui après avoir remporté de glorieuses victoires, meurent dans la pauvreté dans laquelle ils ont voulu vivre, et laissent à peine en mourant de quoi fournir aux frais de leurs funérailles. Des Curins, des Fabricius, des Phocion, des Xenocrate, que les plus riches présens ne peuvent tenter; des Caton, des Métellus, des Régulus, que les menaces, l'exil, la prison, la mort n'ébranlent en aucune sorte; des magistrats éclairés, équitables, désintéres-

sés ; des rois qui aiment leurs sujets comme leurs enfans ; des enfans que la piété filiale remplit de courage, et rend ingénieux pour conserver la vie à ceux dont ils l'ont reçue. Le second livre, qui se rapporte à la prudence, est également intéressant et agréable, en ce que l'auteur y expose les maximes et les exemples qui ont rapport aux sciences et au bon goût. On y voit que la science est la vraie nourriture de l'âme ; qu'un savant n'est dans l'indigence que parce qu'il le veut, *Vir doctus potius non vult ditescere, quam non potest* ; que les lettres sont l'ornement et la consolation d'un homme ; qu'il vaut mieux lire un petit nombre de bons livres qu'un grand nombre de mauvais ; que c'est une folie d'avoir une belle bibliothèque pour l'ostentation, etc. (Journal des Savans 1727, p. 275 et suiv.)

HEUZEBROC (Gilles), grand Couteur de l'église cathédrale de Bayeux, né en cette ville le 5 juin 1603, et mort le 9 mars 1669, a laissé entre autres poésies, une paraphrase sur le *Stabat*, qui est ingénieuse et très-bien faite. Elle parut à Caen en 1662, chez Yvon, sous les auspices de M. de Nesmond, nouvellement évêque de Bayeux, à qui l'auteur l'a dédiée. Cet ouvrage lui a attiré plusieurs éloges, tant en vers latins, qu'en vers français, qu'on voit à la fin de cette paraphrase. (Mém. manusc. de M. Beziers, chapelain de Bayeux, communiqué à

M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

HEVÉENS, peuple descendu d'Hevæus, fils de Chanaan. Ce peuple demeura d'abord dans le pays qui fut depuis possédé par les Caphtoriens ou Philistins. Il y avait aussi des Hévéens à Sichem, à Gabaon, et au-delà du Jourdain, au pied du mont Hermon. (Josué, 11, 19, 13, 4.)

HEVILA, fils de Chus, peupla, selon Bochart, cette partie de l'Arabie heureuse, où l'Euphrate et le Tigre se réunissent pour se décharger ensemble dans le golfe Persique. (Genès., 10, 7.)

HEVILA, fils de Jectan, peuple apparemment la Colchide, et le pays dans lequel tournoye le fleuve du Phisom ou du Phasis. (Genèse, 10, 29.)

HEVIN (Pierre), avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes en 1621, et mort le 15 octobre 1692, a laissé : 1°. Arrêts du parlement de Bretagne, de sen M. Seb. Frain..., troisième édition, revue, corrigée et augmentée de nouvelles annotations, plaidoyers et arrêts, 2 volumes in-4°, imprimés chez Pierre Garnier, à Rennes en 1684. Les recherches curieuses dont M. Hévin a enrichi cette édition des œuvres de M. Frain en rendent la lecture intéressante. On y trouve entre autres un examen de la décrétale d'Honorius III, qui défend d'étudier le droit civil à Paris, et plusieurs remarques curieuses, tant sur l'histoire que sur le droit. 2°. Consultations et observations

sur la coutume de Bretagne, à Rennes chez Guillaume Vatar, 1734, in-4° et 1743. Ce sont des œuvres posthumes de l'auteur, publiées par M. Hévin, conseiller au parlement de Rennes, et petit-fils de l'auteur. L'éditeur y a joint quelques observations sur les changemens arrivés dans la jurisprudence depuis la mort de l'auteur. 3°. Il y a aussi inséré plusieurs consultations et observations de M. Hévin, fils de l'auteur. 4°. Questions et observations concernant les matières féodales, par rapport à la coutume de Bretagne.... la suite des consultations de M. Hévin; les actes de notoriété donnés au parquet depuis 1721 jusqu'à présent, et les constitutions des ducs Jean II et Jean III, avec les édits de création du parlement et des présidiaux, in-4°, à Rennes chez Vatar 1737. Il y a encore dans ce recueil dix-sept consultations de M. Hévin : tout ce qui les suit n'est point de cet auteur. 5°. Coutumes générales du pays et duché de Bretagne et usemens locaux de la même province, avec les procès-verbaux des deux réformations, les notes de M. Hévin, les arrêts recueillis par le même auteur sur les articles de la coutume, in-4°, à Rennes chez Vatar 1744. (Journal des Savans 1684, 1735, 1737 et 1744.)

HEXAMERON. Mot grec qui signifie *six jours*. On appelle de ce nom les commentaires ou traités tant anciens que modernes, qui ont été faits sur les

premiers chapitres de la Genèse, et l'histoire de la création du monde qui se fit en six jours.

HEXAPLES ou EXAPLES. *Cherchez EXAPLES.*

HEYLIN (Pierre), docteur en Théologie de l'Eglise anglicane, né à Burfort dans le comté de d'Oxford, en Angleterre le 29 novembre 1600, fut chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster et curé d'Alresford dans le comté de Hamp. La guerre civile lui fit prendre la fuite, à cause de sa fidélité à son souverain. Il vit le rétablissement de Charles II, et l'accompagna à son couronnement, comme sous-doyen de Westminster. Il mourut le 3 mai 1663. On a de lui : une Exposition historique du symbole des apôtres; la Vie de l'évêque Laud; la réformation de l'Eglise d'Angleterre; l'Histoire du Sabbath, et celle des presbytériens; la Pierre d'achoppement de la désobéissance ôtée, et les principes de résistance des calvinistes; l'Histoire des cinq articles; celles des dimes, et un grand nombre d'autres Traités. (Dictionnaire anglais. Moréri, édition de 1759.)

HEZECHIEL, une des vingt-quatre familles sacerdotales. Elle était au vingtième rang dans le service du temple. (1 Par. 24, 16.)

HEZECI, héb. *fort* ou *qui prend*, fils d'Elphaad. (1 Par. 8, 17.)

HEZECIAS, revint de Baby-

lone avec quatre-vingt-dix-huit personnes de sa famille. (2 Esdr. 7, 21.)

HEZION, hébr. *vision* ou *prophétie*, père de Tabremon. (3 Reg. 15, 18.)

HEZIR, hébr. *porc*, un des chefs des vingt-quatre classes des Lévites. (1 Par. 24, 15.)

HHADET, ville aujourd'hui déserte et inhabitée, mais célèbre dans l'histoire des Maronites, dont elle était un siège épiscopal, pour la vigoureuse résistance qu'elle fit aux Sarrasins pendant sept ans qu'ils la tinrent assiégée. Les noms de ses évêques ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

HIACINTHE, pierre précieuse dont il est parlé dans l'Écriture. On en compte de quatre sortes. La première tire sur la couleur du rubis; la seconde est d'un jaune doré; la troisième, d'un jaune de citron; la quatrième, de couleur de grenat. (*Cantic.* 5, 14. *Apocal.* 21, 20.)

HIBERNIE ou IRLANDE. Cherchez IRLANDE.

HIBOU, autrement *chatuant*, en latin *bubo*, *ulula*, *noctua*, *nycticorax*, ou corbeau de nuit. Moïse met le hibou parmi les oiseaux impurs. (Lévit. 11, 17.)

HICKI (Antoine), en latin, *Antonius Hiquæus*, né dans le comté de Clare en Irlande, embrassa l'Ordre de Saint-François où il se rendit habile dans la philosophie, la Théologie scholastique et morale, l'Écriture-Sainte, les conciles, les saints

Pères, le droit canon, l'histoire ecclésiastique et les controverses. Il savait aussi très-bien le grec, et réussissait à faire des vers. Il enseigna la Théologie à Cologne et à Louvain. En 1630, il fut élu définiteur général des franciscains, et supérieur du couvent de Saint-Antoine dans cette dernière ville. Le père Luc Wading le fit venir à Rome par ordre du révérend père Benigne de Genua, son général, pour l'aider dans son grand ouvrage des annales de son Ordre, et il mourut dans cette ville le 26 juin 1641. On a de lui : 1°. *Nitela franciscanæ religionis, et abstersio sordium, quibus eam conspurcare frustra tentavit Abrahamus Bzovius*, à Lyon en 1627, in-4°, sous le nom de *Dermitius Thadæus*, nom qu'il portait dans le siècle, avant d'être religieux. 2°. *In quartum sententiarum juxta mentem Scoti*, à Lyon 1639, 3 volumes in-folio. 3°. *De stigmatibus sanctæ Catharinæ senensis*. 4°. *Responsiones gravissimæ ad pleraque dubia moralia et ascetica*. 5°. *De conceptione immaculata B. Mariæ Virginis*. 6°. *Commentaria in tertium sententiarum*. Ces quatre derniers ouvrages sont restés manuscrits. (Wading. Le père Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francisc.*, t. 1, p. 108.)

HIDULPHE (saint), que d'autres nomment Hildulfe, évêque et moine, d'une maison noble de Bavière, se consacra au service de Dieu dans la cléricature

avec son frère Érad, et fut placé sur le siège archiépiscopal de Trèves. Il gouvernait cette église avec beaucoup de fruit, lorsqu'ayant entendu parler des solitaires de la Vosges, il résolut de les imiter. Il quitta donc son évêché, et étant arrivé au lieu qui a été appelé depuis Moyen-Moutier, abbaye très-célèbre de l'Ordre de Saint-Benoît, de la congrégation de Saint-Vanne, il obtint des moines d'Estival et de Senones, un morceau de terre pour y établir sa demeure. Cette place avait à l'orient l'abbaye de Senones, au couchant celle d'Estival, au midi le monastère de Jointure, qui est aujourd'hui la ville et le chapitre de Saint-Dié, et au septentrion Bodon-Monster. C'est pourquoi Hidulphe l'appela Moyen-Moutier. Il eut près de trois cents moines sous sa direction, et mourut vers l'an 707. (*Voyez le tome quatrième des actes bénédictins, et l'histoire latine du monastère de Moyen-Moutier, par D. Belhomme, qui s'étend beaucoup sur la personne de saint Hidulphe, qu'il nomme toujours Hildulfe.*)

HIEL, héb. *Dieu vit ou vie de Dieu*, de la ville de Béthel, rebâtit Jéricho, malgré l'anathème prononcé par Josué contre celui qui la rétablirait. (Josué, 6, 26 et 3. *Reg.* 16, 34.)

HIERACITES ou **HIERACIENS**, sectateurs d'Hierax ou d'Hieracas. Cet hérésiarque était Égyptien, et vivait vers l'an 279. Il enseignait que l'âme

seule ressusciterait et non pas la chair, et qu'ainsi la résurrection ne serait que spirituelle. Il condamnait le mariage, et n'accordait le salut, qu'à ceux qui gardaient le célibat. Il le refusait aussi aux enfans qui mourraient avant d'avoir une connaissance parfaite, parce qu'ils n'avaient pas le mérite du combat, et renouvelait les erreurs des melchisédecien, en disant que Melchisédech était le Saint-Esprit. (Saint Epiphane, hér. 67. Baronius, à l'an 287. Pratéole.)

HIERA-PETRA, comme si l'on disait *Sacra-Petra*, ville de l'île de Crète proche du mont Ida, qui était consacrée à Jupiter, sur la côte méridionale de cette île. On l'appelle aujourd'hui Gera-Petra. C'est un château avec un assez bon port. Il y a un siège épiscopal du diocèse de l'Illyrie orientale. Euphronius, son évêque, souscrivit à la lettre de sa province à l'empereur Léon. Ce fut aussi le siège d'un évêque latin, où ont siégé :

1. Thomas, sous le pontificat de Jean xxii, qui le transféra à un autre évêché de la même île.

3. Gérard, nommé par le même pape, à la place de Thomas. Il était de l'Ordre des Frères Mineurs.

3. Dominique, transféré par Urbain v à Saint-Jean de Maurienne, eut pour successeur.....

4. Julien, que Fontana dit être de l'Ordre de Saint-Dominique.

5. François, fut remplacé, dit Wading, *ad ann.* 1390.

6. Jean Quirin, de Venise, de l'Ordre des Frères Mineurs.

7. Hippolite Arivabeni, de Mantoue, nommé par Paul III, le 21 décembre 1532, assista au concile de Trente, sous Pie VII, et y souscrivit en 1563. (*Or. chr. t. 2, p. 266.*)

HIERAPOLIS, ville épiscopale de la Phrygie Salutaire, sous la métropole de Synnade. Les notices des Grecs, dont il est fait mention *ad calcem Codini de offic. edit. parisiens* 1648, mettent une autre église sous le nom de Hiérapolis, dans la Phrygie Pacatienne. Ce n'était d'abord qu'un simple évêché suffragant de Laodicée. Mais elle devint métropole de la seconde Phrygie Pacatienne, après la division de la Phrygie Pacatienne en deux provinces, première et seconde. (*Voyez la remarque que les éditeurs de l'Oriens christianus ont faite au sujet de ces deux églises, t. 1, in ind. pag. 13; et t. 3, in. indic. p. 13.* On trouve au premier tome, sous le titre d'Hiérapolis de la Phrygie Salutaire, les évêques suivans, dont quelques-uns cependant sont attribués à Hiérapolis de la Phrygie Pacatienne.)

1. Héros. Nicétas de Paphlagonie, dans son appendix à sa harangue de l'apôtre saint Philippe, où il rapporte quelques-uns de ses miracles, dit qu'Héros était Gentil, bien affectionné envers cet apôtre qu'il préserva d'être lapidé par le peuple,

l'ayant retiré dans sa maison; et qu'étant converti à la foi, il ressuscita un certain Alexandre qui était mort; que l'apôtre l'ordonna alors évêque d'Hiérapolis, avec quelques prêtres et quelques diacres.

2. Papias, contemporain de saint Polycarpe et disciple de saint Jean, prêtre, qui avait été disciple du Seigneur. Eusèbe dit de lui que ne comprenant pas bien les paroles des hommes apostoliques, il avait enseigné l'erreur qui a fait les millénaires.

3. Aberce 1^{er}, martyrol. rom., 22 octobre. Il siégeait sous l'empereur Antonin.

4. Aberce II, désigné par son prédécesseur pour lui succéder. (*Voyez la vie du précédent.*)

5. Claude Apollinaire, sous Marc-Aurèle, auquel il présenta une apologie de la religion, et plusieurs autres ouvrages. (*Voy. Claude Apollinaire.*)

6. Flaccus, assista au concile de Nicée. Il suivit ensuite les eusébiens, et écrivit contre le concile de Sardique.

7. Luce, au concile de Constantinople, au sujet d'Agape et de Bagade, qui se disputaient l'évêché de Bostra en Arabie.

8. Abeneatius, souscrivit dans le concile d'Éphèse, à la contestation des évêques qui voulaient qu'on ne commençât pas le concile avant l'arrivée de Jean d'Antioche.

9. Étienne, fut favorable à Eutyché dans le brigandage d'Éphèse. Tous ces prélats sont

qualifiés simplement évêques d'Hiérapolis en Phrygie.

10. Aberce III, évêque d'Hiérapolis de la Phrygie Salutaire, assista et souscrivit au concile de Chalcédoine.

11. Auxanon, au cinquième concile général où il est traité de métropolitain d'Hiérapolis de Phrygie.

12. Sisinnius, métropolitain d'Hiérapolis de la Phrygie Pacatienne, souscrivit au sixième concile général.

13. Ignace, disciple de saint Ignace, fait évêque par Photius qu'il abandonna dans le huitième concile. Il se trouva cependant dans celui qui le rétablit. Il est qualifié aussi de métropolitain d'Hiérapolis.

14. Nicon, transféré de Nicée à Hiérapolis.

15. Arseber, assista au concile du patriarche Sisinnius à Constantinople, le 21 février 997.

16. N... métropolitain d'Hiérapolis, au concile du patriarche Xiphilin, en 1066.

17. N... métropolitain d'Hiérapolis, sous le patriarche Luc Chrysoberge, et l'empereur Manuel Comnène.

18. Georges, sous le même patriarche, dans le concile où l'on examina la foi des Allemands.

19. N... métropolitain d'Hiérapolis, se trouva sous l'empereur Isaac-Ange Comnène, au concile qui ordonna que tous les évêques qui se trouvent dans la ville où l'on fait un évêque, seront appelés à l'élection sous

peine de nullité. (Or. chr. t. 1, p. 832.)

La ville d'Hiérapolis de la Phrygie Salutaire, a eu aussi des évêques latins qui sont :

1. Jean I^{er}, après lequel le siège vqua long-temps. Nicolas V y nomma en 1449, le 24 janvier.

2. Gerlac Gildheuisen, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il consacra l'église des religieuses de Leyde en 1450. (*Bellar. ord. Præd.* t. 3.)

3. Judoce Bar, du même Ordre, le 14 mai 1453, mourut en 1470, après avoir abdiqué.

4. Jean II, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Calixte III, le 23 juillet 1456.

5. Usric, du même Ordre. Wading, *ad an.* 1456.

6. Goswing, de l'Ordre des carmes, nommé en 1469, mourut à Utrecht en 1475.

7. Guillaume Turin, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Sixte IV, en 1478.

8. Vincent, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Innocent VIII, le 20 décembre 1490. (Or. chr. t. 3, p. 1123.)

La ville d'Hiérapolis de la Phrygie Pacatienne, a eu aussi quelques évêques latins. Nous en connaissons les deux suivants :

1. Antoine d'Alexandrie, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Clément VI en 1346, le 31 juillet. Il fut transféré à Durazzo en 1348, et eut pour successeur. . . .

2. Etienne de Larolo, du même

me Ordre. (Or. chr. t. 3, p. 978.)

Il y eut un concile l'an 170 ou 173, contre Montan, les montanistes et Théodore le Corroyeur. (Baluze, *ex Euseb. Fabricius.*)

HIÉRAPOLIS, ville épiscopale et métropolitaine de la province Euphratéenne dans la Syrie, au diocèse d'Antioche. On l'appelait en langage syrien Mabog ou Maboug, que les Grecs corrompirent en celui de Bombice. Strabon la confond avec Edesse. Ils la nommèrent Hiérapolis, c'est-à-dire, ville sacrée à cause de la déesse de Syrie qu'on y révérait sous la forme entière d'une femme, au lieu qu'à Édesse, elle était moitié femme et moitié poisson. Les auteurs conviennent qu'elle fut bâtie par le roi Seleucus. Elle devint la capitale de la Comagène, sous les Romains; et parce que la Comagène est terminée par l'Euphrate, cette province fut appelée depuis Euphratéenne. Voici les évêques d'Hiérapolis.

1. Philotime, au concile de Nicée.

2. Théodote, ordonné sous Valens par Eusèbe de Samosate. Il assista en 381 au premier concile général de Constantinople.

3. Alexandre, zélé défenseur de Nestorius. Non-seulement il se sépara du concile d'Éphèse avec Jean d'Antioche; mais après que celui-ci se fut raccommo- dé avec saint Cyrille, il persista dans son obstination en faveur de l'hérésiarque, ce qui obligea l'empereur de le chasser de son siège.

4. Panolvius, fut mis à la place d'Alexandre. Il déposa Athanase de Perrhé, accusé de plusieurs crimes; ce qui arriva lorsque saint Cyrille siégeait encore à Alexandrie, et Proclus à Constantinople, par conséquent avant l'an 444.

5. Jean, dont il est fait mention dans les actes du concile d'Antioche, sous Domnus, au sujet d'Athanase de Perrhé.

6. Étienne 1^{er}, élu en 446, se trouva deux ans après à un autre concile d'Antioche au sujet d'Ibas d'Édesse. Il alla ensuite à celui de Chalcédoine, et il reçut en 456, comme les autres métropolitains, une lettre de l'empereur Léon, sur la mort de saint Protère.

7. Cyrus, chassé de son siège par l'empereur Léon dont il ne voulut pas signer l'hénotique.

8. Philoxène, était Persan, esclave, manichéen. Ce fut un tel homme que Pierre le Foulon, qui était remonté pour la troisième fois sur le siège d'Antioche, fit métropolitain d'Hiérapolis, vers l'an 485. On découvrit dans la suite qu'il n'avait pas même été baptisé. Il fut chassé par l'empereur Justin en 518.

9. Théodore, au cinquième concile général.

10. Étienne II, composa la vie et les actes du martyr de saint Galanduch, Persan, sous Chosroès 1^{er}. (Evagr. l. 6, c. 20. Or. chr. t. 2, p. 926)

Les Latins se rendirent les

maîtres de cette ville sur la fin du onzième siècle, ou au commencement du suivant, et y mirent un archevêque de leur rit.

François, vers l'an 1136. (Or. chr. t. 3, p. 1194.)

Il y a eu aussi un évêque arménien, nommé Jean, qui fut envoyé par Azarie, catholique de Sis, au pape Grégoire XIII. (*Ibid.* t. 1, p. 1433.)

On y tint un concile l'an 445, touchant un évêque de Perrhé. (Baluze.)

HIÉRAPOLIS, ville épiscopale de la province d'Isaurie au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Séleucie, dont Paul était évêque, quand il souscrivit la lettre de sa province à l'empereur Léon, sur la mort de saint Protère, et le concile de Chalcedoine. (Or. chr. t. 2, p. 1026.)

HIÉRARCHIE.

SOMMAIRE.

§ I. *Du nom et de la notion de la hiérarchie.*

§ II. *De l'existence de la hiérarchie.*

§ III. *Des personnes qui sont de la hiérarchie.*

§ I^{er}.

Du nom et de la notion de la hiérarchie.

1. Hiérarchie est un mot grec qui signifie commandement en choses sacrées, ou sacrée principauté. Ce nom est fort ancien, puisqu'il se lit dans les ouvrages attribués à saint Denis l'Aréopa-

gite, qui sont au moins d'un auteur du cinquième siècle, qui a composé le fameux livre de la hiérarchie céleste et ecclésiastique, si souvent cité par les anciens et par les modernes.

2. La hiérarchie est un pouvoir bien ordonné de personnes sacrées, qui ont une juste supériorité sur leurs sujets. *Potestas personarum sacrarum ordinata, debitum in subditos retinens principatum.* C'est un pouvoir, parce qu'il n'y a point de principauté sans pouvoir et sans autorité sur quelqu'un ou sur quelque chose. C'est un pouvoir de personnes, et en cela elle renferme la hiérarchie céleste et ecclésiastique. C'est un pouvoir de personnes sacrées qui font rejaillir sur les autres les lumières et les dons qu'elles reçoivent de Dieu. C'est un pouvoir bien ordonné, et cet ordre brille dans la juste harmonie et le merveilleux concert qui se trouvent entre les hiérarques, dont les premiers communiquent leurs grâces à ceux qui les suivent; et ceux-ci aux autres jusqu'aux derniers qui rapportent aux premiers les impressions qu'ils en ont reçues, par les mêmes voies qui les leur ont transmises. C'est une juste supériorité sur quelques sujets, car la hiérarchie ou principauté est nécessairement relative à quelques personnes subordonnées et dépendantes. Il y a donc dans la hiérarchie des princes qui agissent, qui ordonnent, qui accordent les grâces, et des sujets

qui obéissent, qui dépendent, qui reçoivent les grâces; tels sont les laïcs dans la hiérarchie de l'Église.

3. On distingue une hiérarchie céleste créée ou incréée; une hiérarchie humaine ou ecclésiastique; et dans celle-ci une hiérarchie de juridiction, d'ordre et de grâce. La hiérarchie céleste incréée est celle des personnes divines. La hiérarchie céleste créée est celle qui se trouve entre Jésus-Christ et Marie, et celle des anges. L'humaine ou ecclésiastique, comprend celle de la loi naturelle, de la loi de Moïse et de la loi évangélique. La hiérarchie de juridiction est un ordre sacré dans l'Église, qui par la puissance d'une action sacrée, conduit ceux qui lui sont sujets à l'observation des commandemens et à la ressemblance de Dieu, autant qu'il est possible. La hiérarchie de l'ordre est un ordre destiné au ministère du culte divin par une consécration hiérarchique, et qui par la sanctification conduit à la ressemblance de la divinité. La hiérarchie des grâces est un ordre sacré dans l'Église, qui par l'usage des grâces gratuites, conduit les hommes à la ressemblance de Dieu.

4. Les actes hiérarchiques sont au nombre de trois; savoir, la purgation, l'illumination et la perfection. La purgation consiste à annoncer à ses inférieurs les choses moins ex-

cellentes; c'est l'office des prêtres. La perfection, qui consiste à enseigner les choses très-excellentes et très-parfaites, est le propre des évêques.

§ II.

De l'existence de la hiérarchie.

Les novateurs nient qu'il y ait dans l'Église une hiérarchie sacrée, c'est-à-dire, un ordre de saints ministres distingués des laïcs, et établis de Dieu pour leur dispenser les choses saintes. C'est cependant un point de foi décidé en ces termes par le concile de Trente : *Si quis dixerit in Ecclesiâ catholicâ non esse hierarchiam divinâ ordinatione institutam, quæ constat ex episcopis, presbyteris et ministris; anathema sit.* (Sess. 23, can. 6.)

En effet les trois conditions essentielles à la hiérarchie; savoir, l'ordre sacré ou le pouvoir établi de Dieu, les dons et l'action; ces trois conditions se trouvent dans l'Église. Car 1°. Jésus-Christ choisit lui-même et consacra ses apôtres; il les établit ses ministres, les envoya par toute la terre en leur donnant le pouvoir de prêcher, de lier et de délier, d'instruire et de gouverner les peuples qu'ils auraient convertis. 2°. Les dons sacrés ont toujours subsisté dans l'Église, et ils y subsistent encore dans les effets du sacrement de l'Ordre qui confère le Saint-Esprit avec le pouvoir d'administrer les autres sacrements pour

le salut des fidèles. 3°. Les ministres de l'autel ont exercé de tout temps, et ils exercent encore les actes hiérarchiques. D'ailleurs, les conciles, les Pères, tous les anciens monumens ne permettent pas de douter que les ministres du Seigneur n'aient toujours formé dans l'Eglise un ordre distingué de celui des laïcs; et cette distinction avait lieu non-seulement chez les Hébreux, mais même parmi les païens, comme inspirée par l'instinct de la nature, selon la remarque d'Aristote, (*lib. 7, Politicorum, cap. 8.*)

Rien n'est donc plus faux que ce principe des hérétiques qui osent avancer que le pouvoir de gouverner a été accordé aux laïcs comme aux ecclésiastiques, pour être exercé par les ecclésiastiques du consentement des laïcs, et comme leurs vicaires. C'est aux apôtres personnellement et à leurs successeurs dans le saint ministère, que Jésus-Christ a dit : « je vous dis en » vérité que tout ce que vous » délierez sur la terre, sera dé- » lié dans le ciel. (*Matth. c. 18.*) » Comme mon Père m'a en- » voyé, je vous envoie. (*Joan. » 20.*) Allez, enseignez tou- » tes les nations. (*Matth., » c. 28.*) »

Si l'Ecriture dit quelquefois que tous les chrétiens sont une même chose en Jésus-Christ, qu'ils sont tous clercs et prêtres, c'est sans préjudice de la distinction des laïcs et des ministres destinés par office au

culte du Seigneur. Tous les chrétiens ne sont qu'une même chose, et il n'y a point de différence entre eux par rapport au salut qu'ils peuvent tous obtenir par les mérites de Jésus-Christ; personne n'en est exclu. Ils sont tous prêtres aussi dans un sens spirituel, pour offrir à Dieu des hosties spirituelles qui consistent dans les bonnes œuvres. Ils sont tous clercs encore, parce qu'ils appartiennent au Seigneur, comme son héritage et sa portion. Mais ces prérogatives communes à tous les chrétiens, n'empêchent pas la distinction qui sépare les laïcs, des ministres sacrés établis de Dieu pour les fonctions publiques ou saintes. (*Voyez Musson, Lect. theolog., t. 4, pag. 2.*)

§ III.

Des personnes qui sont de la hiérarchie.

Il est de foi que la hiérarchie est composée des évêques, des prêtres et des ministres, selon la définition du concile de Trente, que nous avons rapportée. Mais doit-on entendre, par ces ministres, les seuls diacres ou les clercs inférieurs? C'est ce que le concile laissa indécis. Beaucoup de théologiens soutiennent que les sous-diacres et les clercs inférieurs ne sont point de la hiérarchie, parce qu'ils ne sont pas d'institution divine.

HIÉRARCHIQUE, qui appartient à la hiérarchie.

HIÉRARQUE, qui est de la hiérarchie.

HIÉRISSE, appelée autrefois Apollonie, ville épiscopale de la province de Macédoine au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Thessalonique, est au pied du mont Athos. Elle est appelée Pierisse ou Montagne-Sainte, à cause que les moines en grand nombre font leur demeure sur cette montagne. L'évêque gouverne tous ces monastères.

1. David, qui siégeait en 1564, souscrivit à la déposition du patriarche Joasaph.

2. Eugène, succéda à David et siégeait en 1569. Il écrivit à l'archiduc Charles, pour lui exposer l'état pitoyable où gémissaient les moines grecs sous la tyrannie du grand-seigneur.

3. Daniel, siégeait en 1720. (Or. chr., t. 2, p. 100.)

HIÉROCÉSARÉE, ville épiscopale de Lydie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Sardes. On y honorait la Diane de Perse. Pausanias et Ptolémée en font mention. Elle a eu pour évêques :

1. Cossinius, assista au concile de Constantinople sous Flavien, et trois ans après à celui de Chalcedoine. Il souscrivit aussi à la lettre de sa province à l'empereur Léon.

2. Zacharie, au septième concile général.

3. Théodore, au synode ou concile de Photius. (Or. chr., t. 1, p. 839.)

HIÉROGLYPHE, figure, em-

blème, symbole mystérieux, signe des choses sacrées, *hieroglyphum*. Il y a des hiéroglyphes dans la Théologie païenne, dans la juive, dans la chrétienne, qui sont des images des choses divines, surnaturelles et sacrées.

HIÉROGLYPHE, qui contient un hiéroglyphe.

HIÉROLOGIE, discours sur les choses saintes ; bénédiction, *hierologia*. Il se dit plus particulièrement de la bénédiction nuptiale chez les Grecs.

HIÉROME, Démophon, Timothée et quelques autres, que Lysias avait laissés dans la Judée, après l'accord qui avait été fait entre les Juifs et le jeune roi Antiochus Eupator, firent ce qu'ils purent par leurs mauvais traitemens, pour obliger les Juifs à rompre le traité (2 Mach. 2, 2.)

HIÉROMNÉMON. Nom d'un officier de l'Eglise grecque. C'était un diacre dont la principale fonction était de se tenir derrière le patriarche dans les cérémonies, de préparer et de lui montrer les oraisons qu'il devait dire. Il revêtait aussi le patriarche de ses habits pontificaux. Quelquefois l'hiéromnémon était prêtre, et pour lors il n'habillait point le patriarche. (Codin, de off. c. 1.)

HIÉRONIMITES ou **JÉRONIMITES**. Cherchez **JÉRONIMITES**.

HIÉRAPHILAX ou **JÉROPHILAX**. Cherchez **JÉROPHILAX**.

HIÉROSCOPIE. Sorte de divination qui consistait à considérer les victimes et tout ce qui arrivait durant le sacrifice.

HILAIRE (saint), pape, fils de Crispinien que l'on fait originaire de Sardaigne, était diacre de l'Église romaine sous le pape saint Léon le Grand qui l'envoya comme l'un de ses légats au concile d'Éphèse de l'an 449, assemblé contre Eutyché. Il succéda à ce saint pape le 19 ou le 21 de novembre de l'an 461, et signala les commencemens de son pontificat en condamnant de nouveau Nestorius et Eutyché, en confirmant les conciles de Nicée, d'Éphèse, de Chalcedoine, en rétablissant le bon ordre parmi le clergé des Gaules viennoise, narbonnaise et lyonnaise. Il tint un concile à Rome le 17 de novembre de l'an 465, y fit un grand nombre de bons réglemens, répondit à diverses consultations des évêques d'Espagne, et empêcha que certains Grecs venus à Rome avec l'empereur Anthème, n'introduisissent dans la ville les hérésies qui régnaient en Orient. Mais lorsque l'Église jouissait tranquillement du fruit de ses travaux, Dieu le retira du monde le 17 septembre de l'an 367, ou le 21 février de l'an 468, après six ans et trois mois de gouvernement. Il fut enterré dans la grotte de l'église de Saint-Laurent près du corps de saint Sixte : on fait sa fête le 10 septembre. Anastase dit qu'il fonda trois oratoires et deux bibliothèques. Nous avons quelques decrets et douze lettres de ce saint pape, savoir, une à l'impératrice Pulquerie, une à Victorius, tou-

chant la diversité d'opinions qui se trouvaient sur le jour de la fête de Pâque, entre les Grecs et les Latins, une aux évêques d'Orient, pour établir la foi catholique, trois à Léonce, Veran et Victurus, une autre à Léonce, une aux évêques des provinces de Vienne, de Lyon, de Narbonne et des Alpes, une à Ascagne, une aux évêques d'Espagne. (Anastase, *in Vit pontif.* Baronius, à l'an 461. Baillet, t. 3, 10 septembre. Dom Ceillier, Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 15, p. 1 et suiv.)

HILAIRE, diacre de l'église de Rome, fut envoyé à l'empereur Constance par le pape Libère, avec Lucifer de Cagliari, l'an 354, et défendit avec tant de vigueur la foi orthodoxe dans le concile de Milan, qu'il y fut fouetté et envoyé en exil. Il embrassa depuis le schisme des lucifériens, et rejeta le baptême de quelque hérétique que ce fût. On lui attribue le Commentaire sur les épîtres de saint Paul, qui porte le nom de saint Ambroise, et les questions sur l'ancien et le Nouveau-Testament, qui sont à la fin du quatrième tome de saint Augustin. (Dupin, Bib. eccl., quatrième siècle.)

HILAIRE (saint), évêque de Poitiers, était né dans cette ville de parens qualifiés, mais païens. Il fut marié à une personne dont le nom est inconnu, et dont il eut une fille unique nommée Apre ou Abram. La bonté de son esprit jointe à la

lecture des livres saints, lui ayant découvert la vérité de notre religion, il se fit baptiser avec sa femme et sa fille. Il nous assure lui-même qu'il reçut le baptême avec une joie presque incroyable ; et la grâce de sa régénération fut si abondante, qu'il parut dès ces commencemens un chrétien des plus parfaits. On le choisit d'un consentement unanime pour évêque de Poitiers l'an 353. Il fut un des plus grands défenseurs de la doctrine catholique contre les ariens. Il la soutint fortement dans le concile de Milan de l'an 355, et dans celui de Beziers de l'année suivante, d'où il fut exilé en Phrygie par les artifices de Saturnin d'Arles, arien. L'an 359, il assista au concile de Séleucie, où il justifia hautement les évêques des Gaules, que les ariens avaient décriés comme suspects de sabellianisme, et s'éleva contre les impiétés que ces hérétiques osèrent avancer dans le concile contre la divinité de Jésus-Christ ; il suivit les députés du concile à Constantinople, où il demanda à l'empereur une conférence publique avec les ariens ; mais il fut renvoyé à Poitiers. Il y arriva l'an 360, et fit assembler plusieurs conciles dans les Gaules, où la plupart des évêques qui avaient été trompés ou intimidés reconnurent leur faute. Il passa en Italie vers l'an 362, et dénonça Auxence, évêque de Milan, comme un impie, un hypocrite et un arien, à l'empereur Va-

lentinien. Il retourna ensuite à son église qu'il gouverna en paix jusqu'à sa mort, qui arriva au commencement de novembre l'an 367, ou le 13 de janvier de l'an 368, ou même l'an 369, car ces trois opinions ont leurs partisans. On fait sa fête le 13 janvier, et son corps qui avait été conservé à Poitiers jusqu'à l'an 1562, y fut brûlé cette année par les huguenots. On conserva à Poitiers un livre des Évangiles que saint Hilaire avait écrit en grec de sa main, où on lisait d'abord celui de saint Matthieu, ensuite celui de saint Jean, puis de saint Marc et de saint Luc. Saint Perpétue, évêque de Tours, à qui on avait apparemment fait présent de ce livre, le donna par son testament à Euphronius, évêque d'Autun, en 474. On en montrait un latin dans l'église de Saint-Gatien de Tours, qu'on dit avoir aussi été écrit par saint Hilaire.

Ouvrages de saint Hilaire.

Les ouvrages qui nous restent de saint Hilaire sont, un Commentaire sur les pseumes, un sur l'évangile de saint Matthieu, douze livres de la Trinité, un livre des synodes et de la foi des Orientaux ; l'Apologie de ce livre ; une lettre à Abram sa fille ; une hymne du matin qu'il composa pour elle ; deux livres adressés à l'empereur Constance, et un troisième qui est une invective contre ce prince ; un livre contre Auxence ; divers frag-

mens du livre où il avait fait l'histoire des conciles de Rimini et de Séleucie. Nous n'avons plus ses commentaires sur Job , sur la première épître à Timothée, ni le livre qu'il avait intitulé des Mystères, ni plusieurs de ses lettres.

Commentaires de saint Hilaire sur les psaumes.

Ces commentaires, qui occupent le premier rang dans la nouvelle édition des œuvres du saint, faite à Paris en 1693, quoiqu'ils n'aient été écrits qu'après les livres de la Trinité, y sont donc placés selon l'ordre des matières, et eu égard au respect que méritent les divines Écritures. La méthode que saint Hilaire y observe, est de développer également la lettre et l'esprit; tenant un juste milieu entre ceux qui, ne s'arrêtant qu'au sens littéral et purement historique, croyaient n'en devoir point chercher d'autres; et ceux qui, rapportant tout à Jésus-Christ, s'imaginaient que les psaumes n'avaient point de sens propre et littéral. Comme il y a des psaumes où Jésus-Christ est si clairement marqué, et par des traits qui le rendent si reconnaissable, qu'ils ne sont susceptibles que d'un seul sens, il y en a d'autres qui regardent, ou le peuple juif, ou la vocation des gentils. Saint Hilaire ne veut pas que l'on confonde ces prophéties; il enseigne que l'on doit soigneusement distinguer ce qui est dit

dans les psaumes de la génération éternelle de Jésus-Christ, d'avec ce que nous y lisons touchant sa naissance temporelle, ses souffrances, sa résurrection; mais en reconnaissant que les psaumes ont quelquefois en vue les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les Juifs et les chrétiens, il soutient que toutes ces différentes prophéties ont pour objet principal Jésus-Christ, en qui et par qui toutes choses existent, et que toute la doctrine qui y est renfermée, n'a d'autre but que de le faire connaître : il autorise sa manière d'interpréter les psaumes, tantôt selon le sens littéral, tantôt selon l'allégorie, par les psaumes même, particulièrement ceux qui regardent Jésus-Christ, et fait voir qu'ils contiennent certains traits qui font connaître au lecteur, qu'outre le sens qui s'offre le premier, il en doit chercher un plus caché.

Commentaires de saint Hilaire sur l'Évangile de saint Matthieu.

Saint Hilaire avait mis à la tête de ces commentaires une préface citée dans Cassien et Alcuin; mais qui n'est pas venue jusqu'à nous. On y a substitué les sommaires des trente-trois chapitres ou canons, qui partagent ces commentaires, qui sont écrits avec beaucoup de précision; d'où vient qu'ils ont quelque obscurité. Saint Hilaire passe quelquefois si lé-

gèrement sur certains endroits du texte, qu'il est besoin d'y recourir pour entendre l'explication qu'il en donne. Après avoir expliqué le sens littéral, il s'étend ordinairement sur l'allégorique, persuadé que dans le Nouveau comme dans l'Ancien-Testament, nous ne devons pas nous arrêter uniquement au sens que la lettre nous présente d'abord, et qu'on peut en rechercher un plus caché sans blesser la vérité de l'histoire. L'explication des quatre derniers versets de l'évangile de saint Matthieu n'est pas de saint Hilaire, mais de saint Jérôme; il paraît qu'on ne l'a ajoutée dans les exemplaires des œuvres de saint Hilaire que pour y avoir l'explication de cet évangile jusqu'à la fin.

Des douze livres de saint Hilaire sur la Trinité.

Le dessein de saint Hilaire est d'établir dans ces livres la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit contre toutes les hérésies, particulièrement contre les ariens et les sabelliens. C'est pourquoi il appelle lui-même son second livre une courte Démonstration de la Trinité; et au commencement du quatrième il dit qu'il a établi dans les précédens la foi du Père, du Fils et du Saint-Esprit. C'est donc sans raison que quelques-uns ont fait un crime à saint Hilaire de ce que dans ses douze livres de la Trinité il ne donne jamais le nom de

Dieu au Saint-Esprit. N'est-ce pas le reconnaître pour Dieu, que de soutenir qu'il est de la même substance que le Père et le Fils; que ces trois personnes composent ensemble une espèce de tout indivisible? en sorte que l'on ne peut en confesser une sans les autres, ni diviser leur substance. Or c'est ce que saint Hilaire soutient plus d'une fois; et s'il n'a pas donné le nom de Dieu au Saint-Esprit, c'est qu'il a coutume de se servir du nom même d'Esprit pour marquer la nature de Dieu.

Saint Hilaire écrivit ses livres de la Trinité pendant son exil en Phrygie, comme il nous en assure lui-même, et saint Jérôme après lui; ainsi il faut mettre l'époque de cet ouvrage entre l'année 356, qui fut la première de son exil, et 359, en laquelle il sortit de Phrygie pour se rendre au concile de Séleucie. Les anciens ont fait grand cas de cet ouvrage. Ils l'ont mis à la tête de tous ceux qu'il faut lire pour se confirmer dans la foi de l'Eglise sur la Trinité, se précautionner contre les pièges des hérétiques, découvrir leurs ruses, et éviter les surprises et les défauts d'une crédule simplicité. Ils en ont loué l'éloquence et approuvé la doctrine.

Dans le premier livre, qui est comme le prologue de tout l'ouvrage, saint Hilaire avertit que, quoique son but soit de combattre les hérésies d'Arius de Sabellius, il attaquera néan-

moins toutes celles dont il aura occasion de parler. Il commence le second livre par l'explication de la doctrine de l'Église, touchant les trois personnes divines. Il marque en quoi consistaient les hérésies de Sabellius, d'Ébion et d'Arius. Il dit du Père qu'il n'est point engendré, qu'il est éternel, invisible, incompréhensible et immortel. Il dit du Fils qu'il n'est pas fils par adoption, mais en vérité, seul d'un seul, vrai du vrai, vivant du vivant, parfait du parfait, la vertu de la vertu, la sagesse de la sagesse, la gloire de la gloire, l'image invisible de Dieu, la figure du Père non engendré. Il marque les divers dons du Saint-Esprit, et prouve par l'autorité de l'Écriture qu'il est Dieu. Il s'emploie uniquement dans son troisième livre à prouver la génération éternelle du Verbe, et sa divinité par divers passages de l'Écriture, comme : le Père est en moi, et moi dans le Père. La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé, etc.

Dans le quatrième livre, saint Hilaire, après avoir rapporté les erreurs des ariens, et des autres hérétiques, touchant l'éternité et la consubstantialité du Verbe, et les principales raisons qu'ils avaient de rejeter le terme de *consubstantiel*, établit contr'eux la foi de l'Église, et détruit toutes les fausses interprétations qu'ils donnaient à

ce terme. Il s'applique à prouver deux choses dans le cinquième livre : la première, que le Verbe est vraiment Dieu, selon les Écritures; la seconde, que sa divinité ne déroge point à l'unité de substance en Dieu. Il combat dans le sixième livre la profession de foi qu'Arius envoya à saint Alexandre; dans le septième livre, que saint Hilaire appelle le premier et le plus considérable de tous, il traite fort au long et avec beaucoup de force tous les argumens qu'il n'a fait que proposer dans les livres précédens, touchant le fils de Dieu. Mais avant de les rapporter, il remarque qu'il n'y a subtilités que les hérétiques n'emploient pour soutenir leurs erreurs; qu'ils feignent avoir de la religion; qu'ils séduisent les simples par des expressions qui paraissent orthodoxes; qu'ils s'accoutument à la prudence du siècle, et qu'ils corrompent le vrai sens des Écritures par les explications qu'ils en donnent, comme pour rendre raison de leur doctrine. Quant au fond de la question, saint Hilaire prouve que Jésus-Christ est vrai Dieu; par le nom de Dieu qui lui est donné dans l'Évangile, par ce qui est dit de sa naissance, de sa nature, de sa puissance et de ses actions. Il est vrai que ce nom est encore donné à d'autres, comme à Moïse, à qui le Seigneur dit : Je vous ai établi le Dieu de Pharaon. Mais le texte sacré fait voir clairement par cette restriction,

Dieu de Pharaon, qu'il n'attribuait pas à Moïse la nature divine, mais un pouvoir si grand à l'égard de Pharaon, que ce prince serait effrayé en voyant les prodiges de Moïse. Autre chose est d'être Dieu, autre chose d'être établi Dieu de quelqu'un. Au contraire, l'Écriture en parlant du Verbe, dit simplement qu'il est Dieu, et le Verbe était Dieu, marquant qu'il est effectivement ce que le mot de Dieu signifie dans son sens propre et naturel. La naissance du Fils est une preuve invincible de sa divinité. C'est pourquoi les ariens employaient tous leurs efforts pour montrer que le Verbe n'était pas né, mais créé de Dieu, contre l'autorité des évangiles où Jésus-Christ appelle Dieu son propre père, se faisant ainsi égal à Dieu. Saint Hilaire prouve encore la divinité du Fils par les œuvres, la puissance et l'honneur qui sont communs au Père et au Fils; par l'unité d'opération du Père et du Fils; par l'unité d'essence marquée dans ces paroles : Moi et mon Père nous sommes une même chose. Paroles si expresses en effet pour l'égalité du Fils avec le Père, que les Juifs les entendant voulurent lapider Jésus-Christ, sur ce qu'il se faisait égal à Dieu. Tout le huitième livre est employé à montrer l'unité de substance du Père et du Fils. Le neuvième livre traite fort au long de l'union des deux natures en Jésus-Christ, et de ce que nous

appelons en Théologie communication des idiomes, ou propriétés de ces natures. Dans le dixième et l'onzième, saint Hilaire répond aux objections des ariens; et dès le commencement du douzième, il établit la vérité catholique touchant la divinité de Jésus-Christ. Il prouve que Jésus-Christ ayant la forme et la nature de Dieu, il est égal à Dieu; que lorsque Dieu dit dans les psaumes qu'il a engendré son Fils de son sein, c'est la même chose que s'il disait qu'il l'a engendré de sa propre substance; que le Fils, quoique né, est néanmoins éternel, parce que son père l'a engendré de toute éternité.

Du livre des synodes.

Le livre des synodes, intitulé aussi quelquefois : de la Foi des Orientaux, est, à proprement parler, un avertissement que saint Hilaire donne aux évêques des Gaules et d'Angleterre pour les préparer aux conciles qui se devaient tenir à Rimini et à Ancyre. On peut le diviser en trois parties : dans la première, saint Hilaire loue les évêques des Gaules sur l'intégrité de leur foi, et rapporte ensuite différentes formules de foi. Dans la seconde partie, il traite des termes de *consubstantiel* et de *semblable en substance*. Dans la troisième, il réfuté les raisons que les auteurs de la formule de Sirmium alléguaient pour se justifier de ce qu'ils avaient rejeté les termes de *consubstantiel*

et de *semblable en substance*. Quelques personnes ayant blâmé la conduite que saint Hilaire avait tenue dans ce livre envers les Orientaux, disant qu'en approuvant le *semblable en substance*, dont ils étaient défenseurs, il les avait fait passer pour les prédicateurs de la vraie foi, et les avait comblés de louanges jusqu'à la flatterie; le saint fit l'apologie de ce livre par de petites notes marginales qu'il mit aux endroits que l'on avait blâmés. Il dit que s'il a tâché d'excuser certaines expressions des Orientaux, il a montré qu'elles ne suffisaient pas pour exprimer la vérité de la foi, puisqu'elles avaient besoin d'être justifiées comme étant susceptibles de mauvais sens; que les louanges qu'il a données aux Orientaux ne l'avaient pas empêché de les reprendre, lorsque l'occasion s'en était présentée; qu'il n'a adopté qu'avec peine le terme de *semblable en substance*, pour le bien de la paix, et qu'il ne le reçoit qu'autant qu'il renferme l'idée d'une unité de nature.

*Lettre de saint Hilaire à sa fille.
Ses hymnes.*

Cette lettre est une réponse de saint Hilaire à celle qu'Abram, sa fille, lui avait écrite. Le saint lui conseille de ne prendre point d'autre époux que Jésus-Christ. Il lui marque aussi qu'il lui envoie des hymnes, l'une pour le matin, et l'autre pour le soir. De ces deux

hymnes, il ne nous reste que celle du matin. Nous en avons néanmoins une pour le soir, à la suite de celle du matin, mais d'un style entièrement différent. C'est sans raison que quelques critiques ont voulu faire passer la lettre de saint Hilaire à sa fille pour une pièce supposée, et peu digne de la gravité de ce saint évêque. Si le style n'en est pas aussi relevé que dans ses autres écrits, c'est que la matière ne le demandait pas, et qu'il y parlait à une jeune fille de douze à treize ans, avec laquelle la qualité de père lui permettait en quelque sorte de bégayer.

Des livres de saint Hilaire à Constance et contre Constance.

Le premier livre de saint Hilaire à l'empereur Constance fut écrit vers la fin de l'an 355, ou au commencement de l'an 356, en forme de requête apologétique, tendant à ce que ce prince accordât aux catholiques la liberté d'exercer leur religion avec leurs évêques. Le second est une requête présentée par saint Hilaire pendant son séjour à Constantinople, pour demander deux choses au même prince: le première, de conférer avec Saturnin, évêque d'Arles, auteur de son exil; la seconde, d'avoir une audience dans laquelle il lui soit permis de traiter la matière de la foi en présence de l'empereur même, devant le concile qui en disputait alors, et à la vue de tout le monde.

Le troisième livre est contre Constance. Le dessein de saint Hilaire n'est pas tant d'invectiver contre ce prince, que de défendre la doctrine de l'Eglise, et d'empêcher le progrès de l'arianisme. C'est dans ce point de vue qu'il faut considérer, pour en juger sainement, les expressions qu'emploie le saint docteur, et qui ont paru dures à quelques-uns. A la suite du livre contre Constance, on trouve diverses preuves de la divinité de Jésus-Christ, tirées de ses miracles et de ses discours; mais ces preuves, qui n'ont presque aucune liaison entre elles, paraissent avoir été ajoutées après coup par une main étrangère et peu habile.

Du livre contre Auxence, et de celui des fragmens.

Ce livre écrit vers l'an 365, ensuite d'une conférence que saint Hilaire avait eue l'année précédente à Milan avec Auxence, évêque hérétique, est adressé à tous les évêques et à tous les peuples, pour leur apprendre tout ce qui s'était passé à Milan à l'occasion d'Auxence, et découvrir tous ses artifices. Le saint y dévoile cet évêque hérétique, qu'il appelle un ange de satan, et conjure les catholiques de s'abstenir de sa communion, et de celle de tous les ariens.

Saint Jérôme, dans le dénombrement des ouvrages de saint Hilaire, en met un contre Ursace et Valens, où ce saint faisait l'histoire des conciles de Rimini

et de Séleucie. Rufin parle aussi de ce livre, et il y a tout lieu de croire que le grand nombre de fragmens que nous avons touchant ces deux conciles, sont tirés de cet écrit. Le titre du manuscrit d'où on les a tirés, porte en termes exprès qu'ils sont de saint Hilaire de Poitiers.

Des ouvrages de saint Hilaire qui sont perdus, et de ceux qu'on lui a supposés.

Les ouvrages perdus sont : 1°. des Commentaires sur le livre de Job, dont il ne nous reste que deux fragmens, l'un rapporté par saint Augustin, l'autre par l'hérésiarque Pélage. 2°. Un Commentaire sur la première épître à Timothée, dont on trouve un fragment dans la treizième action du second concile de Séville, tenu vers l'an 619. 3°. Une Explication de ces paroles de l'épître aux Romains, *tous ont péché dans un seul*, citées par saint Augustin. 4°. Un Livre intitulé, *des Mystères*. 5°. Un petit Livre contre le médecin Dioscore. 6°. Un Livre d'hymnes à la louange des apôtres et des martyrs. 7°. Plusieurs lettres. 8°. Un livre sur l'union.

Les ouvrages supposés sont les livres sur l'essence et sur l'unité du Père et du Fils, qui ne sont que des extraits de ses livres de la Trinité, et du sixième chapitre du livre de la foi orthodoxe, imprimé dans le recueil des œuvres de saint Grégoire de Nazianze et de saint Ambroise,

le poëme sur la Genèse, adressé au pape Léon; une confession de foi, traduite du grec, et tirée d'un sermon sur l'évangile de la fête de la sainte Trinité; deux lettres à saint Augustin, publiées par Aubert le Mire; le *Gloria in excelsis* et le *Te Deum*, que quelques auteurs attribuent à saint Hilaire, mais sans fondement; une homélie sur l'arbre de vie, qui se trouve dans un manuscrit de la bibliothèque de M. Colbert, et une autre sur le commencement de l'évangile de saint Matthieu, que l'on trouve dans un manuscrit du Vatican.

Endroits remarquables de la doctrine de saint Hilaire sur le dogme, la morale et la discipline.

Saint Hilaire relève en un grand nombre d'endroits l'excellence des divines écritures. Il les regarde comme la parole de Dieu même, et assure avec raison que tout y est grand, divin, raisonnable, parfait, et digne de celui qui les a dictées. Il veut qu'on les lise avec un cœur pur, et qu'on ait recours à l'Esprit saint par la prière. (*In psalm.* 135 et 125.)

Sur la nature de Dieu, la distinction des personnes, la divinité du Fils et du Saint-Esprit, saint Hilaire enseigne que Dieu est un, essentiellement infini, incorporel, immuable, éternel, immense (*lib. 1 de Trin.*, page 768 et 769. *In psalm.* 2, p. 33); qu'il y a dans la Trinité divine un Père, auteur de tout, un Fils

par qui tout a été fait, un Saint-Esprit qui procède de tous deux, et qui n'est pas d'une substance différente de celle du Père et du Fils. (*Lib. 8 de Trinit.*, page 959, *lib. 2 de Trinit.*, p. 787.)

Sur l'incarnation, il distingue clairement deux natures en Jésus-Christ, unies en une seule personne, sans confusion et sans division. (*Lib. 10 et 11 de Trinit.*) Il dit que Jésus-Christ a pris son corps dans le sein de la Vierge, et que la Vierge n'a pas même conçu ce corps par sa propre vertu, mais par l'opération du Saint-Esprit. Et c'est en ce sens qu'il faut entendre ce qu'il dit, que Marie n'a pas donné l'origine au corps de Jésus-Christ, quoiqu'elle ait contribué à son accroissement et à sa naissance, autant qu'il a dépendu d'elle.

Il soutient qu'elle est demeurée Vierge après son enfement, et il s'élève contre ceux qui voulaient qu'elle eût eu depuis des enfans de Joseph. (*Lib. 10 de Trinit.*, p. 1049 et 1045. *In cap. 1 Math.*, page 612.)

Sur les anges, il enseigne que les anges ont été créés avant le ciel et la terre (*Lib. contr. Aux.*, p. 1226.), qu'ils sont spirituels et immortels de leur nature (*In psalm.* 137, p. 499), qu'ils veillent à la garde de l'Eglise, et qu'ils aident les fidèles. (*In psalm.* 127, p. 499. *In psalm.* 65, p. 178, *in psal.* 134, p. 475.)

Sur l'âme, il enseigne qu'elle est spirituelle et céleste de sa

nature; et c'est pour cette raison qu'il est dit dans l'Écriture que Dieu a fait l'homme à son image. (*In psalm. 129, p. 438 et 439.*) Elle est immortelle et ne souffre rien de la dissolution du corps, auquel elle a été unie. (*In psalm. 145, p. 572. In psalm. 118, p. 356.*)

Sur le libre arbitre et la grâce, il enseigne que l'homme n'est point nécessité à faire le bien ni le mal, mais qu'il lui est libre de faire ce qu'il veut, ce qui le rend digne des peines ou des récompenses, selon le bien ou le mal qu'il fait (*In psalm. 118, p. 336*); que c'est de la grâce et de la miséricorde de Dieu que nous devons attendre le salut et la vie éternelle. (*In psalm. 118, p. 303.*)

Sur le baptême, la confirmation et l'Eucharistie, il enseigne que tous nos péchés nous sont remis dans le baptême qui est le sacrement de la divine régénération, et qui doit être conféré par l'invocation expresse du Père, du Fils et du Saint-Esprit. (*In psalm. 63, p. 161. Lib. 1 de Trinit., p. 977; et lib. 2, p. 787.*) Il distingue expressément la confirmation, du baptême; il appelle la confirmation le sacrement de l'esprit, donné par l'imposition des mains et par la prière. (*In cap. 4, Matth., p. 629, et in cap. 19, p. 703.*) En parlant de l'Eucharistie, il dit : C'est Jésus-Christ qui nous dit : « *Ma chair est vraiment* » viande, et mon sang est vraiment breuvage : celui qui man-

» *ge ma chair et boit mon sang,*
» *demeure en moi et moi en lui.*
» Il ne laisse aucun lieu de doute de la vérité de sa chair et de son sang, puisque la déclaration du Seigneur et notre foi portent que c'est vraiment de la chair de Jésus-Christ et vraiment du sang; et ces choses étant prises et avalées, font que nous sommes en Jésus-Christ, et que Jésus-Christ est en nous. (*Lib. 8 de Trinit., p. 955 et 956*) ».

Sur la pénitence, il enseigne que par elle nous recouvrons la justice que nous avions perdue par le péché, et regarde comme un grand effet de la puissance de Dieu, que des hommes ayent en cette vie le pouvoir de lier ou de délier les pécheurs; en sorte que leurs sentences soient confirmées dans le ciel par celle de Dieu même. (*In cap. 12 Matth., p. 669. In psalm. 67, p. 211.*)

Sur l'Église, il enseigne que c'est dans l'Église seule, qu'on trouve le repos et le chemin du ciel (*In psalm. 14, p. 62*); qu'elle est répandue par tout l'univers, et qu'elle surmonte toutes les sectes hérétiques, par cela seul qu'elle est une. (*In psalm. 138, pag. 522, 523 et 917.*)

Sur divers usages de l'Église, on voit, par saint Hilaire, que le dimanche on chantait dans l'église le psaume vingt-troisième, qu'on commençait la journée par la prière, et qu'on la finissait par le chant des hymnes;

que tout le peuple les chantait à haute voix, et répondait *amen* pendant la célébration des divins mystères; que suivant la tradition venue des apôtres, on ne jeûnait point, et on ne priait pas à genoux depuis Pâque jusqu'à la Pentecôte, ni aux jours de dimanche pendant toute l'année; qu'il y avait des jeûnes d'obligation; que les princes chrétiens, par respect pour les évêques, baissaient la tête pour recevoir leur bénédiction; qu'ils les saluaient par le baiser: que l'on rendait un culte aux reliques des saints et au sang des martyrs. (*In psalm.* 64, p. 169. *Prolog. in libr. psalm.*, p. 8. *Lib. contrà Constant.*, p. 1245 et 1243.)

Sur divers points de morale, saint Hilaire enseigne que toutes nos actions et tous nos discours doivent commencer par la prière et la louange de Dieu (*In psalm.* 64, page 162); que le moyen d'accomplir le précepte que le prophète nous donne de méditer sans cesse la loi du Seigneur, et celui de l'apôtre, qui veut que nous prions toujours, c'est de bien vivre, et de rapporter à Dieu toutes nos actions (*In psalm.* 1, p. 19, 20); que l'on doit s'appliquer à plaire aux hommes, non en déplaisant à Dieu, mais en lui plaisant; ce qui arrive lorsque nous les édifions par nos bonnes actions, et par l'innocence de notre vie (*In psalm.* 52, p. 90); que sans la foi, le jeûne, l'aumône, la continence et les autres œuvres de

piété n'ont aucun mérite pour le salut. (*In psalm.* 14, p. 64.)

Explication de quelques endroits difficiles de saint Hilaire.

On a accusé saint Hilaire d'avoir nié que Jésus-Christ ait pris dans le sein de la Vierge la matière dont son corps était formé, parce qu'il appelle *spirituelle* la conception de Jésus-Christ (*Lib. 10 de Trinit.*, page 1058); mais il ne lui donne cette dénomination que parce que le corps que Jésus-Christ a pris dans le sein de la Vierge, a été formé par la vertu du Saint-Esprit; et il enseigne expressément en plusieurs endroits, et particulièrement dans le dixième livre de la Trinité, p. 1047 et 1045, que la Vierge a fourni de sa substance pour la formation du corps de Jésus-Christ, tout ce que les femmes fournissent de leur substance pour la formation des enfans qu'elles mettent au monde.

Saint Hilaire dit quelquefois avec plusieurs anciens que c'est le Saint-Esprit qui s'est uni à la nature humaine; mais il entend avec eux non la troisième personne de la Trinité, mais la seconde qu'ils appelaient quelquefois *Esprit Saint* et la vertu du *Très-Haut*, comme on le voit par Tertullien, par saint Justin, par Théophile d'Antioche, par saint Athanase, par saint Augustin et par plusieurs autres.

On reproche aussi à saint Hilaire d'avoir enseigné que les

fidèles sont une même chose avec le Père et le Fils par nature, et non par adoption, ni par conformité de sentimens ou de volonté. Mais il faut savoir que ce Père, par unité de nature, entend généralement toutes sortes d'unions qui se font entre les membres d'un même corps, à raison de l'unité des objets qui les unissent. Ainsi il dit, « que » ceux qui ont une même foi, » une même espérance, qui » connaissent un même Dieu, » sont un par nature, et non » par volonté; qu'il en est de » même de ceux qui donnent » et qui reçoivent le baptême. » (*Lib. 8 de Trinit.*, page 972 » et 951) ». Quand donc il enseigne que les fidèles sont un avec le Père et le Fils, il ne veut pas dire qu'ils sont consubstantiels avec le Père et le Fils, mais qu'ils sont un par nature, principalement avec le Fils, en trois manières : 1°. En ce qu'ils ont un corps de même nature que celui qu'il a pris dans le sein de la Vierge; 2°. en ce qu'ils mangent son corps dans le sacrement d'Eucharistie; 3°. en ce qu'ils participeront à la gloire qu'il a reçue de son Père; et c'est de cette dernière manière que les fidèles sont un aussi avec le Père. Un autre reproche que l'ont fait à saint Hilaire, est d'avoir nié que Jésus-Christ ait été sujet à la faim, à la soif, à la crainte, à la douleur et aux autres passions. Mais il ne veut dire autre chose, sinon que la divinité n'a point souffert, et

cela contre les ariens qu'il combat, et qui, pour appuyer leurs erreurs, rapportaient à la divinité tout ce qui est dit de l'humanité de Jésus-Christ, prétendant inférer de là que le Verbe n'était pas égal à son Père, ni de même nature. S'il se trouve quelques endroits difficiles dans les écrits de saint Hilaire, il faut en juger avec la même précaution qu'Euloge d'Alexandrie veut qu'on juge les ouvrages des autres anciens écrivains ecclésiastiques; ne point décider de sa doctrine sur un ou deux passages, mais sur ce qu'il a enseigné constamment : cette précaution est d'autant plus nécessaire à l'égard de saint Hilaire, qu'il se sert souvent, en parlant de nos mystères, de certaines façons de parler qui n'ont plus été en usage depuis le siècle où il a vécu. C'est pour avoir oublié une précaution si sage et si équitable, que quelques-uns ont accusé saint Hilaire d'avoir enseigné que le Verbe s'était séparé de la nature humaine dans le moment qui précéda la mort de Jésus-Christ, quoiqu'il ne parle point d'une séparation de substance; en sorte que le Verbe ait cessé d'être uni hypotastiquement à la nature humaine dans le temps de la mort du Sauveur, mais seulement d'une séparation, ou, pour mieux dire, d'une soustraction et privation de vertu. Il n'a pas cru non plus, comme quelques-uns l'en ont accusé, un état moyen des âmes entre le temps de la mort

et celui du jugement ; ni qu'à la fin des siècles, les fidèles ne subiraient point le jugement, à cause que leur foi n'était point douteuse, et que les infidèles n'y comparaitront point, parce qu'ils étaient déjà jugés, et que leur infidélité était reconnue. Il dit au contraire que les uns et les autres, après avoir subi un jugement particulier, immédiatement après leur mort, et par lequel ils auront été ou transférés dans le sein d'Abraham, ou livrés aux peines, ils comparaitront de nouveau devant le juge à la fin des siècles, pour y recevoir ou une récompense éternelle, ou être condamnés à des supplices sans fin (*In ps. 2, p. 52*). Enfin, c'est à tort qu'on l'a accusé d'avoir enseigné avec Origène que les astres avaient des âmes.

Sentences spirituelles de saint Hilaire.

I. La parfaite connaissance qu'on a de Dieu, est de savoir qu'encore qu'on ne puisse ignorer sa nature, on ne peut néanmoins l'expliquer. Il faut le croire, il faut s'appliquer à le connaître, il faut l'adorer ; et ces devoirs sont les seules paroles avec lesquelles on peut exprimer ce qu'on en connaît. (*Lib. 2 de Trinit.*)

II. L'infidélité est une folie, parce que la sagesse humaine se servant de son propre sens qui est imparfait, et mesurant tout à la faiblesse de ses lumières, s'imagine que ce qu'elle ne sait

et ne connaît point, ne se saurait faire. Ainsi notre faiblesse est la cause de notre infidélité ; et l'on ne croit point ce qu'on se persuade qui ne peut être. (*Lib. 3.*)

III. La foi a pour objet des vérités simples et pures, et Dieu ne nous appelle pas à la vie bienheureuse par des questions difficiles.

IV. Le juste prie sans cesse : lorsque toutes ses actions sont agréables à Dieu, toute sa vie devient une prière continuelle ; et comme il passe les jours et les nuits selon l'ordre de la loi de Dieu, il est vrai de dire que le temps même de la nuit, aussi bien que celui du jour, lui est une perpétuelle méditation de la loi divine. (*In prim. psalm. enarr.*)

V. *Le Seigneur est mon partage.* Il y en a peu qui puissent dire à Dieu ces paroles avec cette confiance. Il faut renoncer au monde et à tout ce qui en dépend, pour qu'il soit vrai que Dieu soit notre partage. (*In psalm. 118.*)

VI. Il n'y a point de juste qui doive passer un seul jour sans crainte, sachant qu'il n'y en a aucun qui ne soit plein d'embûches pour lui. (*In psalm. 137.*)

VII. Notre-Seigneur a bien voulu être tenté aussitôt après son baptême, pour nous faire connaître que le démon attaque principalement ceux qui ont été sanctifiés ; parce que ce sont les saints qu'il désire avec plus de passion de surmonter. (*In Mat. th. can. 3.*)

VIII. L'humilité doit être accompagnée de confiance et de fermeté; et dans cette déférence que nous devons avoir envers tous les hommes, il nous faut toujours conserver une sainte liberté d'enfans de Dieu, qui nous empêche d'être effrayés des menaces des grands de la terre, et de céder à la volonté des méchans. (*In psalm. 14.*)

IX. Il faut être aussi fou qu'impie, pour ne pas reconnaître qu'on est absolument dépendant de Dieu, et qu'on ne vit que pour lui. (*In psalm. 51.*)

X. C'est une crainte impie, lorsqu'on craint ce qui ne doit pas être craint, et qu'on ne craint pas ce qu'on doit craindre. (*In psalm. 52.*)

XI. C'est plaire à Dieu et non pas aux hommes, quand on ne leur plaît qu'en ce qui fait que nous plaisons aussi à Dieu. (*Ibid.*)

XII. Dieu méprise les prières destituées de confiance, troublées par les soins du siècle, embarrassées de diverses cupidités et stériles en bonnes œuvres; ce sont-là ces prières dignes du mépris de Dieu, dont il dit par le prophète Isaïe : *Quand vous éleverez vos mains pour me prier, je détournerai mes yeux.* (*In psalm. 54.*)

Les meilleures éditions des œuvres de saint Hilaire sont celle de D. Pierre Coutant, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, publiée à Paris, chez Muguet, en 1 volume in-folio en 1693, et celle de M. le

marquis Scipion Maffei, qui a paru à Vérone en Italie en 1730, in-folio. Cette dernière édition, revue et corrigée sur d'anciens manuscrits de Vérone, que l'on dit être du neuvième siècle, ou même plus anciens, renferme plusieurs fragmens de saint Hilaire, qui n'avaient pas été imprimés, et un grand nombre de variantes. DD. Martenne et Durand ont donné dans le t. 9 de l'*Amplissima collectio veterum scriptorum*, sous le nom de saint Hilaire, une explication des psaumes 15, 31 et 49, tirée d'un ancien manuscrit qui contient d'autres ouvrages du même père.

Jugement des écrits de saint Hilaire.

La plupart des Pères sont les panégyristes de saint Hilaire, et lui donnent les plus magnifiques éloges. Ils le regardent comme un docteur excellent, profond et sublime, comme un évêque très-docte, et un sage et discret interprète des écritures; comme une brillante étoile de l'Eglise, qui, par sa lumière, rend clair ce que les saintes lettres ont de plus caché; comme un homme très-éloquent qui, par la force de ses raisonnemens, la beauté de ses pensées, l'onction de ses discours, entraîne en même temps l'esprit et le cœur: semblable à un grand fleuve qui, par la rapidité de ses eaux, entraîne tout ce qu'il rencontre.

Saint Jérôme en particulier le nomme la trompette des Latins contre l'arianisme, le soutien de

l'Église dans les plus violentes tempêtes, le Rhône de l'éloquence latine, *latinæ eloquentiæ Rhodanus*, faisant allusion au caractère de son éloquence, qui est, pour ainsi dire, violente et rapide comme le Rhône, et qui frappe, étonne, abat, enlève l'esprit, emporte le consentement. Saint Augustin dit que personne ne pouvait ignorer cet évêque si vénérable, ce défenseur si invincible de la foi, ce docteur si illustre de l'Église. Si la longueur de ses périodes, et l'élévation de son style qui est quelquefois un peu trop enflé, ont fait dire à quelques critiques de l'antiquité, qu'il était peu intelligible, ils ont ajouté que ce n'était qu'à ceux qui n'ont qu'une érudition médiocre : ce qui ne les a pas empêchés de mettre ses écrits en parallèle avec ceux des plus célèbres orateurs du paganisme et des plus éloquens Pères de l'Église ; et de dire de lui, qu'il s'était rendu recommandable partout où allait le nom romain, soit par le mérite de sa confession, soit par la sagesse de sa conduite, soit par l'éclat de son éloquence. (Saint Jérôme, *Præfat. in lib. 8, comment. in Isaiam; epist. 49 ad Paulin, et 126 ad Marcel-lam*. Saint Augustin, *lib. 2 de Doctr. christ., cap. 40; lib. 6 de Trinit., n° 11. Sozomène, lib. 5, cap. 13, et lib. 3, cap. 14. Baronius. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl., t. 5, p. 1 et suiv. Voyez aussi la défense de saint Hilaire, par D. Petit-Didier,*

bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne, contre M. Dupin, qui se trouve dans le t. 2 des remarques de D. Petit-Didier sur la Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques de M. Dupin.)

HILAIRE (saint), archevêque d'Arles, né vers l'an 401, sur les confins de la Lorraine et de la Bourgogne, de parens illustres et honorés de la dignité éminente du consulat, aima d'abord le monde. Mais Dieu qui avait sur lui des desseins de miséricorde, lui envoya saint Honorat, alors abbé de Lérins, pour l'arracher au siècle. Hilaire vendit tous ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et alla se renfermer dans le désert de Lérins où il fit les plus rapides progrès dans la vertu, sous la conduite de saint Honorat. Ce saint, qui avait été fait évêque d'Arles, étant mort au bout de deux ans et quelques mois d'épiscopat, Hilaire fut tiré par force de son monastère pour lui succéder, vers l'an 429. Il continua, étant évêque, les mêmes austérités qu'il avait toujours pratiquées depuis sa conversion, portant un rude cilice le jour et la nuit, jeûnant, priant, veillant, n'étant couvert que d'un seul habit l'hiver comme l'été, et marchant très-souvent nus-pieds. Malgré ses études et ses occupations pastorales, il labourait la terre et l'enseménçait lui-même. Sa charité qui s'étendait aux étrangers comme à ses diocésains, lui fit vendre les ornemens et les vases sacrés de l'église, pour

racheter les captifs. Il établit à Arles une communauté de personnes pieuses et fort austères. Il présida au concile de Riez l'an 439, au premier d'Orange l'an 441, et à un autre l'an 444, où Chélidoine que l'on croit évêque de Besançon, fut convaincu de deux irrégularités, et déposé. Chélidoine en appela au pape saint Léon 1^{er} qui fit tenir un synode pour juger de cet appel. Saint Hilaire alla à Rome en plein hiver et à pieds. Mais saint Léon s'étant laissé prévenir contre lui, cassa tout ce qu'il avait fait, et le fit garder. Saint Hilaire ayant éludé ses gardes, sortit secrètement de Rome, ce qui offensa tellement l'esprit de saint Léon, qu'il reçut une autre accusation contre lui, le dépouilla du pouvoir de métropolitain, et nomma Léonce de Fréjus, doyen des évêques, pour en exercer les fonctions. Saint Hilaire, sans céder, n'oublia rien pour apaiser l'esprit du pape, qui parla de lui après sa mort, comme d'un homme de sainte mémoire. Cette mort précieuse arriva le 5 mai de l'an 449. Son corps repose dans l'église de Saint-Honorat.

Saint Hilaire composa plusieurs ouvrages ; savoir, la Vie de saint Honorat, évêque d'Arles : elle est dans Bollandus au 16 janvier ; un Poëme sur la Genèse, qui se trouve aussi dans les œuvres de saint Hilaire de Poitiers ; plusieurs lettres, dont il ne nous reste que celle qu'il écrivit à saint Eucher ; des ho-

mélies sur toutes les fêtes de l'année, dont on croit que quelques-unes se trouvent encore parmi celles qui portent le nom d'Eusèbe d'Émèse, et de saint Eucher de Lyon ; une exposition du symbole ; des poésies qui sont perdues. L'écrivit sur les miracles de saint Genest n'est pas de saint Hilaire, et la lettre écrite sous son nom à saint Augustin, sur les opinions des adversaires de sa doctrine, n'est pas non plus de lui, mais d'un laïc de même nom. Les discours de saint Hilaire étaient éloquens, pleins de feu, savans, polis, agréables ; ce qui faisait qu'on ne pouvait se lasser de l'entendre, Genade loue en particulier le panegyrique qu'il prononça en l'honneur de saint Honorat, son prédécesseur, au jour anniversaire de sa mort. Cette pièce est en effet digne des plus grands éloges, tant par la douceur et l'élégance du style, que pour la beauté, le choix et la variété des pensées ; c'est, dit M. de Tillemont, la pièce la plus éloquente que nous ayons de cette nature dans l'antiquité ecclésiastique. La vie de saint Hilaire, par un évêque de sa province, nommé Reverentius, que plusieurs prennent pour Honorat, évêque de Marseille, est dans la chronique de Lérins, dans les additions du mois de mai de Bollandus, dans le second tome des œuvres de saint Léon, de l'édition du père Quesnel. (Dupin, Bibl. eccl., cinquième siècle. Baillet, t. 2, 5 mai. Tille-

mont, Mém. pour servir à l'Hist. ecclés., t. 15. D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 2, p. 262 et suiv. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl., t. 13, p. 523 et suiv.)

HILAIRE ou HILIER, martyr en Bourgogne, et compagnon de S. Florentin. (Voyez FLORENTIN.)

HILAIRE ou HILAR ou ILAR (saint), abbé de Galliata en Italie, naquit en Toscane l'an 476. Il se retira à l'âge de douze ans dans une solitude du mont Apennin, pour y pratiquer les exercices de la vie monastique. Le don des miracles lui attira un grand nombre de personnes sous sa conduite, et entre autres un riche seigneur de Ravenne, nommé Olybre, qui lui donna quelques terres qu'il avait dans le voisinage de sa solitude. Le saint y bâtit la célèbre abbaye de Galliata, qui était le nom du village le plus proche de cette solitude, et qui a depuis porté celui de Saint-Ilar, son fondateur.

Quelques envieux ayant accusé ce saint auprès de Théodoric, roi des Goths, comme s'il eût été rebelle à ses ordres, ce prince le manda et fut si satisfait de ses réponses, qu'il lui donna des terres pour augmenter son monastère. Depuis ce temps le saint gouverna sa communauté dans un calme profond pendant l'espace de près de cinquante ans. Il faisait jeûner et travailler ses religieux ordinairement jusqu'à l'heure de none. Après le repas, il faisait faire la lecture spirituelle, puis chanter les louanges de Dieu jusqu'au soir. Il les fai-

sait lever à minuit pour dire l'office jusqu'au matin qu'il les menait au travail. Il mourut saintement entre leurs bras le 15 mai de l'an 558, après quatre-vingt-deux années de vie. (Bollandus. Baillet, t. 2, 15 mai.)

HILAIRE (Saint-), *Sanctus-Hilarius*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située en Languedoc près de la rivière de Lauquet, au diocèse et à deux lieues de Carcassonne. Elle fut d'abord sous l'invocation de saint Saturnin martyr, et prit ensuite le nom de saint Hilaire, évêque de Carcassonne, qui y fut enterré, et à qui on attribue la fondation. Mais il est fort douteux que cette abbaye ait eu saint Hilaire pour fondateur. L'historien du Languedoc nous apprend seulement que ce saint évêque fut inhumé dans une église de son diocèse dédiée à saint Saturnin, à laquelle on ajouta depuis un monastère qui dès le commencement du neuvième siècle portait le nom des saints Hilaire et Saturnin, et qui dans la suite a été appelé seulement Saint-Hilaire. Charlemagne favorisa ce monastère et le prit sous sa protection. Les comtes de Carcassonne lui donnèrent aussi de grands biens pour l'entretien des moines qui étaient fort nombreux, et pour le soulagement des pauvres. Déjà ces grands biens étaient en partie, ou aliénés, ou possédés par d'autres, et le nombre des moines était réduit à sept qui étaient tous officiers, à l'exception d'un

qui possédait une place simple. L'abbé était patron de tous les offices et places; il avait droit de présenter à la cure de Saint-Hilaire, chef principal de l'abbaye avec ses deux annexes, et à six autres cures, ainsi qu'au prieuré de Saint-Sernin de Brasse. (Hist. ecclés. et civile de la ville et dioc. de Carcassonne, p. 32, 33, 59, 60. *Gallia christ.*, t. 6, col. 1009.)

HILAIRE-LE-GRAND (Saint-), *Sanctus-Hilarius Magnus*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Poitiers. Grégoire de Tours fait mention de deux de ses abbés, et en parle comme de la plus ancienne et de la plus noble abbaye de la ville de Poitiers. Selon le témoignage de Venantius Fortunatus qui a écrit deux livres de la Vie et des miracles de saint Hilaire, il est certain qu'il apparut de cette basilique au roi Clovis avant son combat contre Alaric, une grande lumière en présage de la victoire qu'il remporta sur ce barbare. Cette église fut renversée par les païens l'an 863. Elle fut rebâtie ensuite tout à neuf, et la dédicace s'en fit l'an 1049; treize archevêques et évêques y assistèrent. Agnès, comtesse de Poitiers, eut la plus grande part à cette restauration. L'abbaye de Saint-Hilaire avait été sécularisée depuis longtemps, et était devenue église collégiale. Le roi de France en était abbé; et lorsqu'il arrivait que Sa Majesté entraît dans cette.

église, le trésorier venait lui offrir le surplis, l'aumusse et la chappe. Louis XI qui confirma à cette église tous ses droits, ordonna par un édit du mois de septembre 1481, qu'il ne serait permis de conduire aucun criminel au supplice par la grande rue du bourg de Saint-Hilaire, en considération, dit le roi, de la singulière dévotion et de notre affection particulière pour ladite église, dont nous sommes chef et abbé. La première dignité de ce chapitre, après le roi, était celle du trésorier qui était en même temps chancelier de l'université de Poitiers et juge métropolitain de l'archevêché de Bordeaux. Il portait la mitre et les gants, mais il n'avait point de crosse. M. de Rapailon, chanoine de cette collégiale et conseiller à Poitiers, a travaillé à l'histoire de cette église pendant trente années. (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 1223, nov. edit.)

HILARET, auteur du seizième siècle, a donné deux traités: l'un en forme de remontrance, *De non conveniendo cum hæreticis*: l'autre par forme de conseil, *De non ineundo cum hæreticis à viro catholico conjugio*, à Orléans en 1587. (Dupin, Table des Aut. eccl. du seizième siècle, p. 1418.)

HILARIANUS (Julius), auteur ecclésiastique du quatrième siècle, composa un traité sur la Pâque l'an 397, dans lequel il soutient le sentiment des Latins contre les Grecs, conformément à la déclaration du pape Victor,

et au décret que fit ensuite le concile de Nicée. Cet ouvrage se trouve dans le recueil intitulé : *Firmiani Lactantii epitome institutionum divinarum, etc.*, publié par M. Pfaffius, à Paris, chez Jean-Baptiste Desespine, 1712, in-8°. C'est le même auteur que M. Dupin et M. Drouet nomment *Hilarion*, et qui avait aussi écrit une chronique ou un traité de la durée du monde, de *De mundi duratione*, qui se trouve dans les bibliothèques des Pères, et que M. Pithou donna le premier au public.

HILARIE, martyre et mère de sainte Afre. (*Cherchez AFRE.*)

HILARIN, solitaire, martyr et compagnon de saint Donat, évêque d'Arezzo. Son corps fut transporté à Ostie, et l'on fait sa fête le 16 de juillet. (*Voyez DONAT.*)

HILARION (saint), abbé et instituteur de la vie monastique en Palestine, naquit vers l'an 291, à Thebate ou Tabathe, bourgade de Palestine, à deux petites lieues de la ville de Gaze vers le midi. Ses parens, qui étaient païens, l'ayant envoyé à Alexandrie pour y étudier la grammaire, il eut le bonheur de fréquenter les écoles chrétiennes et d'embrasser la foi de Jésus-Christ vers l'an 306. Il alla voir saint Antoine au désert, observa sa manière de vivre pendant deux mois, et s'en retourna à son pays avec quelques solitaires. Il y trouva que son père et sa mère étaient morts. Il donna une partie de son bien à ses frères, le reste aux pauvres,

et se retira dans un désert à deux lieues et demie du bourg de Magume. Il n'avait que quinze ans pour lors, et commença en un âge si tendre avec une complexion très-délicate, à se retrancher le pain, et à ne manger pendant six ans que quinze figues par jour, qu'il prenait après le soleil couché. Il passait même quelquefois trois ou quatre jours sans manger. Il coucha jusqu'à la mort sur la terre nue, ou sur une natte de jonc. Jamais il ne lavait le sac dont il était revêtu. Depuis vingt-un ans jusqu'à vingt-sept, il ne mangea autre chose durant les trois premières années qu'un peu de lentilles trempées dans de l'eau froide, et durant les trois autres années, que du pain avec du sel et de l'eau. Depuis vingt-sept ans jusqu'à trente, il ne mangea que des herbes sauvages et des racines crues. Depuis trente-un jusqu'à trente-cinq, il ne prit par jour que six onces de pain d'orge et un peu d'herbes cuites sans huile. Il ajouta ensuite de l'huile à ses herbes, et depuis soixante-quatre ans jusqu'à quatre-vingt, qui fut le terme de sa vie, il vécut d'un breuvage fait avec un peu de farine et des herbes pilées. Dans tout le cours de cette longue carrière, saint Hilarion eut de rudes combats à soutenir contre le tentateur qui l'importunait souvent. Il fit quantité de miracles, établit divers monastères dans la Palestine et dans la Syrie, fit un voyage en Égypte pour

assister à l'anniversaire de saint Antoine, et s'embarqua pour passer en Sicile. Ses miracles le découvrant partout et voulant toujours se cacher, il passa dans l'île de Chypre où il mourut l'an 371 ou 372. On fait sa fête le 21 octobre. Saint Jérôme, *Vit. Hilarion*. (Sozomène, *lib. 3, hist. cap. 14, et lib. 5, c. 9*. Baillet, t. 3, 21 octobre.)

HILARION, moine grec du quinzième siècle, a fait un petit Traité du pain azyme dans l'Eucharistie, suivant le sentiment des Latins, donné par Allatius dans le premier tome de la Foi orthodoxe. (Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés. du quinzième siècle*.)

HILARION, capucin de Milan, a publié dans cette ville en 1664, l'ouvrage suivant, in-folio : *Elogia et icones plurium virorum illustrium, qui in ordine minoritano ante reassumptam à capucinis habitus formam, eodem induti floruerunt*. (Le P. Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francis.*, t. 2, p. 82.)

HILARION (le Père) de Nollay, prédicateur capucin, a donné : la Gloire du tiers-Ordre de Saint-François, ou l'Histoire de son établissement et de son progrès, divisée en deux parties, avec des réflexions morales sur chaque chapitre : ouvrage nécessaire à tout l'Ordre séraphique, et donné au public en faveur des tierçaires séculiers..., in-4°; à Lyon, et se trouve à Paris, chez Robert Pepie, 1694. L'auteur prouve contre un écri-

vain de son temps que saint François a institué le tiers-Ordre, et qu'il est auteur de la règle de cet Ordre, et non le pape Nicolas IV. En décrivant les progrès du tiers-Ordre, il compte jusqu'à cent vingt-huit têtes couronnées qui en ont fait profession, et cinq papes; il attribue au tiers-Ordre d'avoir donné douze fondateurs d'Ordre, entre autres saint François de Paule et saint Ignace de Loyola. (Journ. des Savans, 1695.)

HILDEBERT ou HILDEVERT ou DATLEVERT, *Hildebertus, Ildevertus, Datlevertus* (saint), évêque de Meaux, fut mis sous la discipline de saint Faron par son père Adalbert, vers l'an 632. Il prit le parti de l'état ecclésiastique, et donna tant d'exemples de douceur, d'humilité, de charité, de dévotion, de désintéressement et de pénitence, qu'après la mort de saint Faron, évêque de Meaux, tout le monde jeta les yeux sur Hildebert pour le remplacer l'an 672. Il sut parfaitement allier le zèle et toutes les fonctions d'un pasteur, avec l'esprit et la régularité d'un fervent religieux jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mai vers l'an 680. Il fut enterré dans l'église du village de Vignely, et reporté trois siècles après dans l'église cathédrale de Meaux. On l'enleva de ce lieu vers la fin du douzième siècle, et on le déposa dans la ville de Gournai en Normandie, qui le reconnaît pour son patron. On fait sa fête principale le 27 mai, Hildegair, l'un des successeurs

de notre saint, lui impute deux fautes dans la vie de saint Faron. La première, d'avoir voulu bâtir par un mouvement de vanité, une église plus magnifique que celle que ce saint avait bâtie; ce qui fut puni, ajoute l'auteur, par le renversement de l'édifice. La seconde, d'avoir dédié une autre église sous le nom du Saint-Christ, *in honorem sancti Christi*. Il n'est pas difficile de le justifier sur ces deux points. Ne peut-on point bâtir sans vanité et avec des motifs très-purs, des églises plus magnifiques que celles que l'on trouve? Si cela était, où en seraient réduits tant de saints évêques qui ont enchéri à ce sujet sur leurs prédécesseurs? L'édifice de saint Hildebert fut renversé par un orage impétueux, et cet accident ne prouve point la vengeance divine, mais seulement la violence de l'orage ou l'ignorance de l'architecte. Pour ce qui est du titre de Saint-Christ, on n'y voit pas l'erreur contre la foi qu'Hildegare y voyait. (Bollandus, t. 6, de mai. Dom Mabillon, prélim. du deux et du troisième siècle bénédict. et dans ses notes sur la vie de saint Faron. Baillet, t. 2, 27 mai. Dom Toussaint-du-Plessis, Hist. de l'église de Meaux, t. 1, p. 62 et 63.)

HILDEBERT, évêque du Mans, ensuite archevêque de Tours, naquit l'an 1057, selon le sentiment le plus fondé, au château de Lavardin, dans le Vendômois, de parens d'une for-

tune médiocre. Il fut fait évêque du Mans en 1097, archevêque de Tours en 1125, et mourut en 1133 ou 1134, après avoir gouverné l'église du Mans et celle de Tours avec beaucoup de sagesse, de conduite et de fermeté. Il joignait les belles-lettres à la science ecclésiastique. On lui a donné le titre de saint, à la tête de ses ouvrages, dans les bibliothèques des Pères et dans quelques martyrologes. L'éditeur de ses œuvres ne lui donne que celui de Vénérable. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, deux Proses sur la nativité de Notre-Seigneur; une Paraphrase du canon de la messe, en vers; un Sermon sur ces paroles d'Isaïe, ch. 35, *Alors les yeux des aveugles seront ouverts*; un autre sur ces paroles de Jésus-Christ, en saint Luc, ch. 12, *On demandera beaucoup à celui qui aura beaucoup reçu*; un Discours sydonique à ses curés. Ces ouvrages sont dans les bibliothèques des Pères. La Vie de saint Hugues, abbé de Cluni; l'Építaphe de Bérenger; une Lettre au moine Reginolde, et la Préface de la vie de sainte Radegonde, donnée par le père Mabillon dans le premier tome de ses Analectes; la Vie de sainte Marie Égyptienne, en vers, que l'on dit être dans la bibliothèque de Leipsick; un Traité de la virginité, qui est perdu; un Traité en prose et en vers sur le combat de la chair et de l'esprit, donné par le père Hommei, augustin, en 1685; un ouvrage en

vers de la concorde de l'ancien et du Nouveau-Testament; trois Prières en prose rimée, adressées aux trois personnes de la Trinité; deux pièces sur la ville de Rome, ruinée et réparée par la religion; quelques autres poésies sur le sacrifice de la messe; neuf lettres qui sont au quatrième tome du spicilège, et quinze autres qui se trouvent à la fin du treizième; quatre-vingt-trois lettres dans un seul recueil, qui contiennent des points importants de morale, de discipline et d'histoire. Il décide dans la septième, qu'une fille mariée sans être encore nubile par son âge, dont le mari était mort sans avoir de commerce charnel avec elle, ne pouvait pas être mariée au frère de son premier mari, parce que c'est la volonté des parties qui fait le mariage, et non le commerce charnel. Par la quatorzième, il dépose un homme qui avait donné de l'argent pour se faire ordonner diacre. Dans la quarante-quatrième, il décide qu'un prêtre qui avait offert le sacrifice avec du pain ordinaire, n'en ayant point trouvé d'autre, devait être puni, plutôt à cause du scandale, que pour la faute qui était légère. Dans la cinquante-unième, il réfute un homme qui soutenait que les prières des saints étaient inutiles. Dans la cinquante-neuvième, il détourne un comte de faire le voyage de Saint-Jacques, parce que son devoir l'obligeait de demeurer dans son pays. Dans la soixantième, il décide

qu'il n'est pas permis de tuer, même pour défendre sa vie, et qu'un prêtre qui a commis un homicide, quoique pour se défendre, ne doit plus dire la messe. Dans la soixante-quatrième, il soutient que le pain trempé que Jésus donna à Judas, n'était point l'Eucharistie. Dans la soixante-dix-neuvième, il déclame contre les religieuses qui sortent seules du monastère, ou qui demeurent dans des maisons particulières. La quatre-vingt-deuxième est adressée au pape Honoré : il y parle des appellations au saint-siège. La quatre-vingt-troisième, et la dernière de ce recueil, n'est qu'une partie de la préface d'Yves de Chartres sur son décret : ainsi c'est par erreur qu'on l'a mise entre les lettres de Hildebert. Tous les ouvrages de cet auteur ont été imprimés en un volume in-folio; à Paris, chez le Conte, en 1708, par les soins de dom Antoine Beaugendre, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, à l'exception de trois pièces que M. Baluze a données en 1715, dans le t. 7 de ses *Miscellanea*. Le P. Beaugendre a donné 120 lettres, dont 39 n'avaient point encore paru, et les a distribuées en trois classes qui forment autant de livres : la première classe contient les lettres morales et ascétiques; la seconde, celles qui traitent du dogme; et la troisième, les lettres familières ou de pure amitié. De 140 sermons qu'on trouve dans cette édition, il n'y

en a que trois qui eussent déjà paru : dans un de ces sermons , qui est celui sur l'Eucharistie , Hildebert appelle *transsubstantiation* le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ, *Cum profero verba canonis et verbum transsubstantiationis*, etc., et c'est le premier qui l'ait employé. Il y a dans cette même édition plus de dix mille vers de l'auteur, et plusieurs opuscules, dont le principal est un traité théologique, divisé en 41 chapitres, dans lesquels Hildebert traite de la foi , de l'unité, de l'existence de Dieu, de la distinction et des propriétés des personnes, de leur égalité, de la prescience et de la prédestination , de la volonté de Dieu, de l'incarnation, des deux natures et des deux volontés en Jésus-Christ, la divine et l'humaine. Tous les auteurs qui ont vécu du temps d'Hildebert, parlent de lui avec éloge : ses lettres sont bien écrites, d'un style correct, élégant, poli, net, agréable ; saint Bernard en admirait l'érudition et la douceur. Il y a moins d'élégance dans ses sermons, et peu de feu : mais ils sont solides, très-instrucifs, pleins de sentimens de piété, et propres à l'inspirer. On y apprend la plus saine Théologie , et à connaître plusieurs anciens rituels de l'Eglise. C'est donc mal à propos que le cardinal Baronius, au douzième tome de ses Annales, et le P. Sirmond, l'ont taxé d'impureté. Ils se fondent sur la vingt-septième épître d'Yves de

Chartres ; mais il demeure prouvé qu'il faut lire *Aldebert* dans cette épître, et non *Hildebert*. (Bellarmin, *de Scriptor.* Possevin, *in Appart.* Dupin, Bibl. douzième siècle, part. 2. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 22, page 12 et suiv.) Voyez aussi la Vie d'Hildebert, à la tête de ses œuvres, dans l'édition du P. Beaugendre.

HILDEBRAND (Joachim), célèbre théologien allemand , naquit à Walckenried le 10 novembre 1623. Après avoir fait de bonnes études, il devint professeur en Théologie et en antiquités ecclésiastiques à Helms-tadt, puis surintendant général à Zell , où il mourut le 25 octobre 1661. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : *De priscae et primitivæ Ecclesiæ sacris publicis, templis et diebus festis. De precibus veterum Christianorum. Rituale orantium. Ars bene moriendi. De nuptiis veterum christianorum. De natalitiis veterum sacris et profanis. Theologia dogmatica. Vita æterna ex lumine naturæ ostensa. Sacra publica veteris Ecclesiæ. Hierarchia veteris Ecclesiæ. Primitivæ Ecclesiæ offertorium pro defunctis. De veterum concionibus. De religiosis et eorum ordinibus.* (M. Ladvocat, Dictionn. historique portatif, etc.)

HILDEGARDE (sainte), vierge , abbesse du Mont-Saint-Rupert ou Robert , naquit dans le village de Spanheim au diocèse de Mayence sur la fin de

l'onzième siècle, en une métairie nommée Bikesheim. Elle fut offerte à Dieu par ses parens n'étant âgée que de cinq ans. Dix ans après elle se retira sur la montagne de Saint-Disibode, où il y avait un monastère d'hommes, et vécut en récluse, avec deux autres filles, sous la discipline de la bien heureuse Gutte qui les forma dans les exercices de la piété. Cette sainte dame étant morte, Hildegarde se retira avec ses compagnes en un lieu appelé Bingue, et bâtit à quelque distance de là, peu loin de Mayence, un monastère nommé Mont-Saint-Rupert, où elle assembla dix-huit filles dont elle fut supérieure. Favorisée dès sa jeunesse de visions célestes, Dieu augmenta ce don en elle l'an 1141, âgée alors de quarante-deux ans et sept mois. Ces visions ne lui arrivaient pas la nuit, mais de jour. Pressée par les instantes prières d'un homme et d'une dame de beaucoup de vertu, elle se détermina enfin à les mettre par écrit, et elle fut dix ans à achever cet ouvrage qui contient les visions et les révélations qu'elle avait eues sous l'épiscopat de Henri, archevêque de Mayence, sous Conrad, roi des Romains, et sous le pontificat d'Eugène II. Sa réputation vola partout, et elle se vit en une si haute considération dans l'Église et dans l'état, que non-seulement les évêques, les abbés, et d'autres personnes d'un rang inférieur, lui écrivaient pour lui deman-

der des conseils et des prières, mais encore les souverains pontifes, les empereurs et les rois. Le pape Eugène III se trouvant au concile de Trèves de l'an 1147, Henri, archevêque de Mayence, le pria de faire examiner les écrits et les révélations d'Hildegarde, dont on parlait différemment dans le monde. Le concile députa vers elle Alberon, évêque de Verdun, et avec lui Adelbert, primicier, et quelques autres personnes de piété et de savoir. Ils examinèrent avec soin les écrits et les révélations d'Hildegarde, et n'y ayant rien trouvé de contraire à la foi, et qui ne fût conforme aux sentimens de la vraie piété, ils les présentèrent au pape qui les jugeant dignes d'être conservés à la postérité, l'exhorta à continuer à mettre ses révélations par écrit, et à vivre en clôture avec ses sœurs sous la règle de Saint-Benoît, dans le lieu qu'elle avait choisi pour sa demeure. Si l'on en croit l'abbé Trithème, saint Bernard alla de Francfort à Bingue rendre visite à l'abbesse Hildegarde en 1146; mais ce fait ne paraît pas bien avéré, puisque ce saint ne commença à connaître cette pieuse fille, que l'année suivante au concile de Trèves, où il se trouva avec le pape Eugène en 1147. D'ailleurs les auteurs de la vie de saint Bernard ne disent rien de cette visite. Sainte Hildegarde mourut le dix-septième de septembre 1178, âgée de quatre-vingts ans. L'Église lui a dé-

cerné un culte public , tant à cause de la sainteté de sa vie , que pour ses miracles. Thierri , abbé de Saint-Trond , en a rapporté vingt dans l'histoire qu'il a faite des actions de cette sainte. Sa science était infuse. Jusque dans sa quarante-troisième année elle n'avait appris que le pseautier ; mais alors un rayon de lumière descendant du ciel , l'éclaira tellement , qu'elle comprit le sens du pseautier , des évangiles , et de tous les livres de l'ancien et du Nouveau-Testament. Elle ne savait d'autre langue que celle de son pays ; mais pour rendre ses pensées en latin , elle se faisait aider d'un homme fidèle. Le recueil de ses lettres imprimé à Cologne en 1566 in-4° par les soins de Just Blanckwalt , comprend , tant celles qu'elle reçut des papes , des empereurs , des princes , des évêques et autres personnes , que ses réponses ; on les a toutes réimprimées dans la Bibliothèque des Pères à Cologne en 1662 , et à Lyon en 1677 , et il s'en trouve quantité d'autres dans le second tome de la grande collection de dom Martenne. L'abbé et les moines du mont de Saint-Disibode la prièrent avec instance de composer la vie de ce saint leur patron , et qui était aussi le sien , puisqu'elle avait été instruite dès son enfance dans le monastère sous l'invocation de saint Disibode : elle fit ce qu'ils demandaient. Sa réponse se trouve avec la vie de ce saint dans Surius et dans Bol-

landus au huitième de juillet. Dom Martenne a mis à la suite des lettres de sainte Hildegarde qui sont au nombre de quatre-vingt-quatre , celles de l'empereur Frédéric II , recueillies par Pierre des Vignes , son chancelier , et corrigées en plusieurs endroits par le savant bénédictin sur un manuscrit de la bibliothèque de M. Colbert. Guibert n'étant que moine de Gemblou , proposa à sainte Hildegarde trente-huit questions ; les unes sur divers endroits de l'Écriture-Sainte , d'autres sur la grâce et le libre arbitre , quelques-unes sur d'autres matières de Théologie. Elle répondit à toutes. Le commentaire que sainte Hildegarde fit sur la règle de Saint-Benoît , à la prière de la congrégation d'Henningen , n'en explique qu'une partie : il est littéral , et rend en peu de mots le sens de la règle d'une manière très-claire. Elle y répète plus d'une fois que le législateur n'a point défendu l'usage de la volaille , parce qu'elle est moins propre à exciter les passions , que la chair des animaux à quatre pieds , dont saint Benoît accorde l'usage aux infirmes seuls pour le rétablissement de leur santé. Ce commentaire se trouve avec les autres opuscules dans le recueil de ses œuvres à Cologne en 1566. Sainte Hildegarde composa pour ses sœurs une explication du symbole qui porte le nom de saint Athanase. Sa doctrine sur les mystères de la Trinité et de

l'Incarnation est très-pure ; et pour en donner l'intelligence autant que l'homme en est capable, elle propose divers exemples ou comparaisons que l'on ne trouve pas ailleurs. Elle donne à la fin un précis de la vie de saint Robert, patron de son monastère, et quelques traits de l'histoire de la famille de ce saint, que l'on peut voir plus en détail dans Surius et dans Bollandus au quinzième de mai. Les révélations de sainte Hildegarde ont été recueillies en trois livres, et imprimées avec celles de sainte Brigitte et de sainte Élisabeth de Schnauge, à Paris, en 1513; séparément, à Haguenau, en 1529, et à Cologne, en 1628. Elle les commence ordinairement par quelques images sensibles qu'elle dit avoir vues, et dont elle donne des explications mystérieuses : ensuite elle en tire une morale saine et solide, d'un style vif et figuré, où elle combat fortement les vices qui régnaient alors, et excite les pécheurs à la pénitence. La plupart de ses lettres sont dans le même goût. On lit dans Molanus, *Hist. de sanct. imaginib.*, lib. 4, cap. 8, qu'elle inséra plusieurs de ces images merveilleuses dans un commentaire sur l'apocalypse. Trithème donne à sainte Hildegarde cinquante-huit homélies sur les évangiles, un livre sur le sacrement de l'autel, que l'on a imprimé parmi ses lettres; un grand volume intitulé : *Scivias* ou *Sciens vias*, c'est le recueil de

ses révélations ; trois livres des mérites de la vie. Il paraît que Trithème n'avait pas vu l'ouvrage entier, puisqu'il est divisé en six livres dont le premier contient 142 chapitres, le second 85, le troisième 84, le quatrième 70, le cinquième 85, le sixième 45. Il lui attribue encore la vie de saint Disibode, de saint Rupert duc, et de sainte Berthe sa mère, avec quelques autres opuscules dont deux traitaient de la médecine, imprimés à Strasbourg en 1533 et 1544, in-fol. Richer, moine de l'abbaye de Senones, qui écrivait environ trente ans après la mort de sainte Hildegarde, dit en avoir vu un à Strasbourg, écrit de la main même de cette abbesse. Il remarque qu'outre ses prophéties touchant l'état des royaumes, elle avait prédit l'établissement de l'Ordre des Prêcheurs et des Frères Mineurs, qui ont, dit Richer, commencé de notre temps. (Richer, t. 3, *Spicil.*, lib. 4, cap. 25, p. 371.) Bzovius a rapporté sur l'an 1415, une autre prophétie de sainte Hildegarde touchant les religieux mendiants, que les bollandistes, à la page 667 du premier tome de mars, rejettent comme supposée, parce qu'ils ne l'ont pas trouvée dans ses écrits à Bingue. (Voyez le tome 6, *Annales bénédict.*, lib. 77, numéro 131, p. 353. *Ibid.*, lib. 80, page 529 et seq. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 23, p. 95 et suiv.)

HILDEGONDE (sainte), vier-

ge de l'Ordre de Cîteaux, connue sous le nom de *Frère Joseph*, dans le douzième siècle, naquit proche de Nuits, au diocèse de Cologne. Son père voulant l'emmener avec lui en Palestine, et craignant pour sa pudeur, la fit travestir en garçon, et lui fit prendre le nom de *Joseph*. Ils s'embarquèrent en Provence avec les croisés. Son père étant mort sur mer, sainte Hildegonde continua son voyage sous le nom de *Joseph*. Elle demeura quelque temps à Jérusalem, et revint ensuite dans son pays. Elle se retira dans l'abbaye de Schonaug, monastère de l'Ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Worms, sous le nom de *Joseph*, et y vécut d'une manière si sainte et si prudente, qu'on ne s'aperçut qu'à sa mort qu'elle était fille. Les différens martyrologes d'Allemagne, des Pays-Bas, et ceux de Cîteaux et de l'Ordre de Saint-Benoît, lui donnent la qualité de Sainte, et marquent sa fête le 20 avril. (Baillet, Vies des Saints, 20 avril.)

HILDEMAN (saint), évêque de Beauvais, fit profession de la vie monastique dans l'abbaye de Corbie, au diocèse d'Amiens, sous la discipline du saint abbé Adeland, et fut placé sur le siège épiscopal de Beauvais vers l'an 822. Il assista au concile de Paris de l'an 829. Il fut soupçonné de vouloir aller trouver Lothaire qui s'était révolté contre son père l'empereur Louis-le-Débonnaire, et on le retint en conséquence dans l'abbaye de

Saint-Vaast d'Arras, jusqu'au concile de Thionville de l'an 835, où il se justifia pleinement. Il se joignit aux prélats qui remirent l'empereur sur le trône, et souscrivit à la déposition d'Ebbes, archevêque de Reims, son métropolitain. Il se trouva depuis à quelques autres conciles; mais il ne paraît point parmi ceux qui assistèrent à celui de Beauvais, tenu au mois d'avril de l'an 845 : ce qui fait juger qu'il était mort au commencement de cette année, ou la précédente, quoique nul auteur ne rapporte sa mort à l'an 844, mais que les uns la mettent à l'an 842, les autres à l'an 846, et d'autres à l'an 848. Son corps était dans l'église de l'abbaye de Saint-Lucien, aux faubourgs de Beauvais, entre le grand autel et le tombeau du cardinal Cholet. Les martyrologes de France et de l'Ordre de Saint-Benoît mettent sa fête au 8 décembre. (D. Mabillon, quatrième siècle bénédict. Baillet, t. 3, 8 décembre.)

HILDEMAR, religieux bénédictin, fut envoyé avec l'abbé Lutgar, on ne sait de quel monastère de France, l'an 822, pour rétablir l'observance régulière dans les monastères du diocèse de Milan, sous l'épiscopat d'Angilbert n qui avait succédé en 822 à Anselme, dans l'archevêché de cette ville. On attribue à Hildemar un commentaire sur la règle de Saint-Benoît, qui n'a pas encore été rendu public, mais dont on trouve quantité

de fragmens dans celui de dom Martenne sur la même règle. (D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 18, p. 488.)

HILDESHEIM, ville grande, forte et bien bâtie du cercle de la Basse-Saxe, située sur la rivière d'Innerst, qui la sépare en vieille et nouvelle ville. Il y a eu un ancien évêché suffragant de l'archevêché de Mayence, ayant juridiction sur quinze bailliages : il était fort puissant autrefois. L'empereur Charlemagne le fonda premièrement au bourg d'Étiz ou Koningsaal, qui est au confluent des rivières de Leyne et de Sabe, et qu'on appelait alors *Aulica*, c'est-à-dire, bourg royal, à cause du séjour que cet empereur y faisait. L'an 814, Louis-le-Débonnaire le transféra au bourg d'Hildenrehée, qui fut appelé dans la suite du temps, *Hideseum* ou *Hildeshemium*.

HILDESHEIM est une ville libre et impériale : elle embrassa la confession d'Ausbourg en 1543 ; de sorte que la plupart de ses habitans sont luthériens. Cependant la régence est mi-partie, et il y a deux présidens du conseil, l'un catholique et l'autre luthérien. Les catholiques y ont conservé l'église cathédrale qui est dédiée à saint Pierre, outre plusieurs églises et couvens. Le chapitre de la cathédrale est composé de 41 chanoines capitulaires, et de cinq domiciliaires : ils doivent tous faire preuve d'une ancienne noblesse ; mais ils ne peuvent pas porter dans les actes capi-

tulaires aucun titre de prince, comte ou baron. Les dignités sont celles de prévôt, de doyen, de chantre, de trésorier, de cellier, d'écolâtre et des prévôts des collégiales de Saint-Jean, de Sainte-Croix et de Saint-Maurice à Hildesheim. Il y a parmi eux quatre canonicats presbytéraux, et quatre diaconaux.

Ce diocèse a beaucoup souffert par le changement de religion et par les guerres survenues dans le seizième siècle en 1519. L'évêque Jean, duc de Saxe-Lauwenbourg, eut la témérité de déclarer la guerre à Eric et à Jean le jeune, ducs de Brunswick, et l'année suivante 1520, à François, évêque de Menden. Il fut mis au ban de l'empire, après avoir refusé de se soumettre à la clémence de Charles v, et perdit toutes les terres, excepté la ville de Hildesheim et les châteaux de Royné, de Steyerwald et de Marienburg, que ses ennemis appelaient par dérision *le petit évêché*. Par l'accord qui fut fait à Quedlembourg en 1523, toutes les terres que l'évêque perdit, furent détachées du chapitre et de la ville de Hildesheim. Cet accord a été confirmé à Pampelune le 20 octobre de la même année, par l'empereur Charles v et la maison de Brunswick a possédé pendant plus de cent ans la meilleure partie de cet évêché.

En 1629, Ferdinand, évêque de Hildesheim et électeur de Cologne, profitant des désordres de la guerre qui désolait alors

toute l'Allemagne, obtint à la chambre impériale de Spire un arrêt qui le rétablissait dans tout ce qui avait appartenu à l'évêché. Les ducs de Brunswick-Lunebourg convinrent enfin l'an 1642 et 1643, par les traités de Götzelar et de Brunswick, avec le susdit évêque électeur, que cet évêché serait rétabli dans l'état qu'il était en 1519; mais que les quatre bailliages de Coldingen, de Lutern, de Bahrenberg et de Wesierhofleur demeureraient en fiefs relevans de l'évêque. Cette transaction fut confirmée en 1648 par le traité d'Osnabruck, où il est aussi stipulé que les neuf monastères situés dans l'évêché d'Hildesheim, et cédés à certaines conditions par les ducs, seraient réservés aux catholiques.

Evêques de Hildesheim.

1. Gonthier, nommé en 814 par Louis le Débonnaire, mourut en 835.

2. Rambert, siégea peu de temps.

3. Ebon ou Ebes, archevêque de Reims, fut déposé par quarante évêques, pour avoir conspiré contre Louis le Débonnaire. Le pape Sergius lui refusa même sa protection. Lothaire lui procura les abbayes de Stavelo au pays de Liège, et de saint Colomban en Italie, pour le faire subsister, et lui donna encore l'évêché d'Hildesheim en 861.

4. S. Alfride, moine bénédictin de l'abbaye de Corwey, mourut en 877.

5. Ludolphe, aussi moine de la même abbaye, mourut dans la même année, sans avoir été ordonné.

6. Marquard, fut tué vers l'an 880, dans une bataille que les Saxons livrèrent aux Normands, avec deux autres évêques et seize ducs ou comtes du pays.

7. Wigbert, mourut vers l'an 884.

8. Walbert, moine de Corwey ou Corbie, mourut en 903.

9. Gebhard, moine de Corbie, mourut vers l'an 928.

10. Dithard, moine de Hirsau, ensuite abbé de Hirsfelden, mourut en 956.

11. Othwin, moine de Richenaw, près de Constance, ensuite abbé de Saint-Jansberg, près de Magdebourg, mourut en 986.

12. Osdage, moine de Richenaw, mourut en 990.

13. Gerdage, chanoine et Cellerier de Hildesheim, mourut en 992.

14. Saint Bernard, comte de Sommersbourg, successivement précepteur, chapelain et chancelier de l'empereur Othon III, fonda l'abbaye de Saint-Michel de l'Ordre de Saint-Benoît à Hildesheim, et mourut en 1022. Le pape Célestin III le canonisa en 1194.

15. Saint Gothard, comte de Scheyren, abbé de Altaich en Bavière, et de Hirsfelden, de l'Ordre de Saint-Benoît fonda en 1023 l'église collégiale de Sainte-Croix à Hildesheim, et l'abbaye de Saint-Maurice pour des bénédictins, qui devint en-

suite collégiale, avec une autre du même Ordre à Haldthausen dans son diocèse. Il mourut en 1038. Le pape Innocent II le mit au nombre des saints au concile de Reims en 1131.

16. Ditmare, chapelain de l'empereur Conrad II, mourut en 1044.

17. Aselin, chapelain de l'empereur Henri III, mourut en 1054. De son temps les chanoines de la cathédrale quittèrent la vie commune et religieuse qu'ils avaient menée jusqu'alors, pour vivre en leur particulier.

18. Hozilon, prévôt de Saint-Pierre à Gotzlar, mourut en 1079.

19. Udo, comte de Halvesleben, mort en 1114.

20. Bruning, doyen de l'église collégiale de Gotzlar, abdiqua en 1118, pour se retirer dans un monastère.

21. Berthauld, grand-prévôt de Hildesheim, mourut en 1130.

22. Bernard, comte de Rothenbourg, grand-prévôt de la même cathédrale, fonda l'abbaye de Saint-Gothard, de l'Ordre de Saint-Benoît, à Hildesheim, et mourut en 1153.

23. Brunon, doyen de la cathédrale, mourut en 1160.

24. Herman, prévôt de Sainte-Croix, mort en 1174.

25. Adaloge de Dornstad, prévôt de Saint-Pierre à Gotzlar, mourut en 1190.

26. Rennan, grand-doyen d'Hildesheim, et prévôt de Gotzlar, mourut en 1198.

27. Conrad, comte de Quer-

furd, burgrave de Magdebourg, doyen de Notre-Dame et prévôt de Saint-Adalbert à Aix-la-Chapelle, chancelier des empereurs Frédéric I^{er} et Philippe, auparavant évêque de Lubeck, fut fait la même année 1198, évêque de Wurtzbourg, où il fut tué en 1203.

28. Harborde, chantre et prévôt de Hildesheim, mourut en 1208.

29. Sigefroy, auparavant abbé et prince de Fulde, quitta l'évêché en 1221, pour retourner dans son monastère.

30. Conrad, de Risenberg, docteur de l'université de Paris, grand-doyen de Spire et chanoine de Mayence, abdiqua en 1245, et se retira dans l'abbaye de Schonaw, au diocèse de Spire, où il mourut en 1250.

31. Henri, prévôt d'Heiligensstad en Saxe, eut pour compétiteur Herman, prévôt de Saint-Cyriac à Brunswick. Mais le pape Innocent IV confirma Henri au concile de Lyon. Il mourut en 1257.

32. Jean, prévôt de Saint-Maurice près de Hildesheim, mourut en 1260.

33. Otthon, fils d'Otthon, duc de Brunswick, et frère de Conrad, évêque de Werden, mourut fort jeune en 1275.

34. Sigefroy, comte de Querfurd, grand-doyen de Magdebourg, mort en 1310.

35. Henri, comte de Woldenberg, grand-doyen de Hildesheim, ne fut ordonné qu'en 1311, parce qu'on ne voulut pas le re-

connaître plus tôt pour évêque. Il mourut à Avignon en 1314.

36. Otthon, comte de Wol- denberg, prévôt de Saint-Mau- rice près de Hildesheim, succéda à son oncle, et mourut en 1330.

37. Henri, fils d'Albert-le- Gros, duc de Brunswick et pré- vôt de Wischrad en Bohême, élu en 1335, eut pour compéti- teur Eric, comte de Schaven- bourg, grand-doyen de Hildes- heim, nommé par Jean xxii. Les deux contendans étaient prêts à en venir aux mains. Eric mou- rut et laissa son adversaire pai- sible possesseur, et qui mourut en 1362.

38. Jean Schadeland, natif de Hamelen, docteur en Théolo- gie, de l'Ordre de Saint-Domi- nique, dans l'université de Co- logne. Il était évêque de Culm en Pologne, lorsqu'il fut mis sur le siège de Hildesheim, par le pape Grégoire xi contre le gré du chapitre en 1369. Il fut transféré à Ausbourg où il ne fut pas mieux reçu, ensuite à Worms où il mourut en 1378.

39. Gérard, comte de Schalck- bergh, grand-doyen de Hildes- heim, devint premièrement évê- que de Werden, puis de Hildes- heim en 1379. Il mourut en 1399.

40. Jean, comte de Hoya, frère d'Otthon, évêque de Munster, fut élu coadjuteur de Hildes- heim dès l'an 1384, et puis évê- que de Paderborn. Il quitta cet évêché lorsque Gérard mourut. Il soutint plusieurs guerres, une entre autres contre quelques

princes voisins, à cause qu'il avait fait mourir injustement en prison Eckard de Hansée, grand- prévôt de sa cathédrale, homme de grande considération. Il suc- comba enfin, et résigna son évê- ché en 1424.

41. Magnus, duc de Saxe- Lauwenbourg, transféré de Cam- min dans la Poméranie, mourut fort âgé en 1452.

41. Bernard, fils de Frédéric, duc de Brunswick-Lunebourg, qui se fit ensuite récollet à Zell, fut élu coadjuteur en 1450, quoi- qu'il fût encore fort jeune. Il quitta ensuite son évêché sans pension, pour succéder aux états de son père, et il épousa Ma- thilde, comtesse de Schauwen- bourg; mais elle devint bientôt veuve sans enfans par la mort de Bernard, arrivée en 1464.

43. Ernest, comte de Schau- wenbourg, succéda en 1458 à Bernard, son beau-frère. Il mou- rut en 1471.

44. Henninge-van-Haussen, grand-doyen de Hildesheim, fut élu par une partie des capitulai- res, pendant que les autres élu- rent Herman, landgrave de Hes- sen, chanoine de Cologne, dont il fut ensuite archevêque. Les parties ayant appelé à Rome, Herman se désista, et Henninge y fut ordonné.

Mais les chanoines du parti de Herman firent une nouvelle élec- tion en faveur de Balthasar, duc de Mecklebourg, qui était évê- que de Schwerin. Les deux partis se firent la guerre qui causa beau- coup de maux aux diocèses de

Hildesheim. Henninge cependant demeura vainqueur, et résigna l'évêché en 1481 en faveur du suivant.

45. Bertauld, baron de Landsberg, docteur en droit, évêque de Werden dès l'an 1470, passa à Hildesheim en 1481, et mourut en 1503.

46. Eric, duc de Saxe, chanoine de Cologne, résigna en 1504 en faveur de son frère. Il fut fait évêque de Munster.

47. Jean, duc de Saxe-Lauenbourg, fut ordonné en 1507. Il fut obligé de soutenir contre les ducs de Brunswick une guerre qui lui fut funeste, comme nous l'avons dit ci-dessus. Il se retira à Ratzebourg, dont il devint administrateur en 1540.

48. Balthazar Merckle de Waltkirchen, dans la forêt Noire, d'une famille fort médiocre, mais homme très-savant. Il était docteur en droit, chanoine et grand prévôt de Constance, et vice-chancelier de l'empereur Charles-Quint, qui lui procura en 1527 l'évêché de Hildesheim, et l'an 1529, celui de Constance.

49. Otthon, comte de Schauenbourg, fut élu à l'âge de dix-sept ans. Il ne fut ordonné qu'en 1537. Mais étant devenu suspect de luthéranisme, il fut déposé la même année par Pierre Sforza, évêque d'Achaye, nonce du pape Paul III en Allemagne.

50. Valentin Teutleven, docteur en Théologie, prévôt de Saint-Barthélemy de Francfort, chanoine de Mayence, Magdebourg et Hildesheim, et grand-

vicairé du cardinal et électeur Albert de Brandebourg, fut élu et ordonné en 1537. Ceux de Hildesheim le chassèrent de son évêché, et reçurent la confession d'Ausbourg. Il mourut à Mayence en 1551.

51. Frédéric, duc de Holstein, chanoine de Cologne, évêque de Hildesheim et de Sleschwich, et coadjuteur de Bremen, mourut en 1556, âgé de vingt-cinq ans.

52. Burchard d'Obergen n'obtint ses bulles de Rome qu'en 1564. Il mourut en 1573.

53. Ernest, duc de Bavière, fut fait évêque de Frisingue et de Hildesheim en 1573, évêque de Liège et abbé de Stavelo en 1581, archevêque et électeur de Cologne en 1583, et deux ans après évêque de Munster. Il mourut en 1612, sans avoir été ordonné.

54. Ferdinand, duc de Bavière, succéda à son oncle dans toutes ses dignités, excepté l'évêché de Frisingue, au lieu duquel il obtint celui de Paderborn. Il mourut en 1650.

55. Maximilien-Henri, duc de Bavière, obtint les mêmes dignités que Ferdinand, son oncle, excepté l'évêché de Paderborn. Il mourut en 1688.

56. Josse Edmont de Brabeck, grand-doyen de Hildesheim et de Munster, mourut le 13 août 1702.

57. Joseph-Clément, duc de Bavière, archevêque de Cologne, évêque de Frisingue, Ratisbonne, Liège, etc., fut élu coadjuteur de Hildesheim le 28 janvier 1694.

A la mort de l'évêque précédent, l'empereur empêcha le prince Joseph-Clément de se mettre en possession de l'évêché de Hildesheim, à cause qu'il était allié avec la France dans la guerre pour la succession d'Espagne; l'électeur d'Hanovre se saisit aussi de la ville de Hildesheim, et des autres places de cet évêché. Mais tout lui fut restitué en 1713, en vertu de la paix d'Utrecht.

HILDESHEIM (Charles d'), capucin allemand de la province de Cologne, s'est distingué dans le dernier siècle par son zèle pour le salut des âmes et contre les hérétiques. Il a écrit en allemand : 1°. Un Traité contre les calomniateurs de l'Eglise. 2°. Un de la retraite de huit jours. 3°. Le nouvel Homme, ou exercices spirituels pour les religieux, à Cologne 1686, en latin et en allemand. 4°. La réfutation de la dissertation de Simon d'Hænoles, Hollandais, *ibid.* en 1684. 5°. Valérien ressuscité, ou Explication de la règle de Valérien Magni, *ibid.* 1683. 6°. *Annales ephemerici provinciae Coloniae*. 7°. Des Sermons et des Discours de piété sous différens titres. (Le Père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.* t. 1, p. 253.)

HILDUIN, abbé de Saint-Médard de Soissons, de Saint-Germain et Saint-Denis, et archichaplain de Louis-le-Débonnaire, suivit le parti de Lothaire contre ce prince, et fut exilé en Saxe. Après son retour il écrivit,

par ordre de Louis-le-Débonnaire, ses aréopagiques, dans lesquels il prétend montrer que Saint-Denis, apôtre de France, est l'Aréopagite. Cet ouvrage a été imprimé à Cologne en 1563, et inséré par Surius dans ses Vies des Saints, avec la lettre de Louis-le-Débonnaire, et la réponse d'Hilduin. Cet auteur mourut au mois de novembre de l'an 840. (D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 18, p. 625 et suiv.)

HILLEL. Il y a eu plusieurs célèbres Juifs de ce nom, et c'est ce qui a trompé de savans auteurs de notre temps, qui ont cru que l'exemplaire manuscrit de la bible de Hillel, qui est quelquefois marqué dans les bibles hébraïques manuscrites, était d'un ancien Hillel. Schikard a cru qu'il avait été écrit au retour de la captivité. Cunæus l'attribue à un autre Hillel, qui vivait 60 ans avant N. S. Les Juifs lui donnent aussi une très-grande antiquité; mais le père Morin qui avait vu des bibles manuscrites où les diverses leçons de la bible de Hillel étaient marquées en marge, ne lui donne que 500 ans. Il est aisé de connaître que ce Hillel n'a rien de commun avec les anciens Hillels, puisqu'il parle de choses dont on ne parlait point alors. (M. Simon, dans son *Histoire critique du Vieux-Testament*.)

HILLER (Matthieu), théologien de Wittemberg, né à Stuttgart le 15 février 1646, fut créé maître ès-arts à Tubinge en 1669,

et y obtint en 1673 la charge de répétant. Il y fut aussi professeur en hébreu, en 1692; et en 1698, il fut fait professeur ordinaire en grec et pour les langues orientales, professeur extraordinaire en Théologie, principal du *stipendium* du prince, et visiteur des écoles de Wittemberg au-dessus de la Steig. Depuis il fut désigné abbé de Herrenalb, et en 1716 du couvent de Kænigsbrunn où il mourut le 5 février 1725, âgé de soixante-dix-neuf ans. Ses ouvrages sont : 1°. *Sciagraphia grammaticæ hebrææ*, qu'il publia étant encore étudiant à Tubinge en 1674. 2°. *Institutiones linguæ sanctæ*. 3°. *Lexicon latino-hebraicum*. 4°. *Syntagma hermeneutica*, conjointement avec son *Traité de gemmis in pectorali summi pontificis*. 5°. *Tractatus de Arcano Ketibh et Keri*, où il regarde comme authentiques les deux leçons textuelle et marginale; sentiment qui a été approuvé de divers savans, comme de Wagenseil, Heiddeger, Schudt, etc. 6°. *Gnomasticum sacrum*, en allemand, joint à un autre ouvrage en la même langue, imprimé en 1704; aux bibles en cinq colonnes de Wanderbeck, de l'an 1712, et qui avait paru en latin à Tubinge en 1706. 7°. *Matthæi Hilleri hierophyticon, sive commentarius in loca sacra Scripturæ quæ plantarum faciunt mentionem, cum præfatione Salomonis Psisteri*, à Utrecht, 1725, in-4°. Cet ouvrage ne parut

qu'après la mort de l'auteur. L'éditeur qui était son gendre y a joint la vie de son beau-père. 8°. Une édition du *Christus patiens*, tragédie de Grotius, avec des remarques, à Wittemberg, 1671. (Supplément français de Bâle. Moréri, édition de 1759.)

HILLERIN (Jacques), curé de Saint - Merri à Paris, mort en cette ville le 14 avril 1669, après avoir résigné sa cure, est auteur du traité qui a pour titre : *Les grandeurs du mystère du saint Verbe incarné*, à Paris 1633.

HILPERT (Jean), né à Coburg, était luthérien de religion. Il fut professeur de sa langue hébraïque, et surintendant de quelques églises de la secte. Il professa aussi la Théologie à Helmstadt, et mourut en 1680. On a de lui : *Disquisitio de præadamitis*, imprimée à Helmstadt 1656, in-4°, et la même année à Amsterdam, in-12, et à Utrecht, in-8°. Cet ouvrage est encore contre le livre d'Isaac la Peyrère, qui soutenait les préadamites. On a encore de Hilpert : *Disputatio de Judæorum flagellandiritibus*, à Helms-tadt, in-4°, 1652; *De gloria templi posterioris*, ibid. 1653, in-4°; *explicatio psalmi secundi*, in-4°, à Wittemberg, 1653. (Le père le Long, Bibliothèque sacrée, p. 778. Moréri, édition de 1759.)

HILTRUDE, sainte, Vierge et recluse de Liessies, était fille du comte Wibert ou Guibert, gentilhomme du Poitou, qui se trouvant persécuté par Galfre,

duc d'Aquitaine, obtint du roi Pépin quelques terres dans le Haynaut, et alla y demeurer avec sa famille. Elle reçut le voile des vierges de la main de l'évêque de Cambrai, et se retira ensuite dans une cellule qui joignait l'église du monastère de Liessies, à une lieue et demie d'Avesnes sur la petite rivière de Hespres, que son père avait bâti en faveur de son fils Contrat, frère aîné de notre sainte. Elle y servit Dieu dans le silence, le jeûne, la prière et la contemplation pendant dix-sept ans, au bout desquels elle fut appelée aux noces de l'époux céleste, vers la fin du huitième siècle. Ses reliques se conservent dans l'église de l'abbaye de Liessies, et sa fête principale se célèbre le 27 septembre, que l'on prend pour le jour de sa mort. (Dom Mabillon, deuxième siècle, part. 2.)

HIMBERT (M.), docteur en Théologie de la maison et société de Sorbonne, et grand-archidiaque de Sens, a donné : *Éclaircissemens pour l'intelligence du sens littéral des épîtres de saint Paul et autres livres du Nouveau-Testament*, in-12, à Paris 1690. (Journal des Savans, 1691, p. 157 de la première édition et 119 de la seconde.)

HIMERIA, ville épiscopale de de l'Osrhoène, au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Édesse. L'empereur Justinien fit rebâtir ses murs et la fortifier. Procope ajoute qu'elle était dans

la province Euphratéenne, entre Néocésarée et Barbalisse, apparemment parce qu'elle était proche de ces deux villes sur le côté oriental de l'Euphrate. Elle a eu les évêques qui suivent :

1. Eustate, à qui saint Basile écrit sa lettre trentième.

2. Jobien, au premier concile général de Constantinople.

3. Antoine, s'unit aux autres Orientaux dans le concile d'Éphèse, et fut excommunié.

4. Uranius, au concile d'Antioche en 444. Il se trouva aussi au brigandage d'Éphèse, mais répara sa faute dans le concile de Chalcédoine.

5. Manus, chassé de son siège pour n'avoir pas voulu souscrire à l'hénotique de Zénon.

6. Jean, hérétique, chassé par l'empereur Justin, en 519.

7. Sergius, au cinquième concile général. (Or. chr., t. 2, p. 983.)

HIMMELIUS (Jean), né en 1581 à Stolpe en Poméranie, passa en 1601 à Wittemberg, et y enseigna les humanités pendant cinq ans. Il prit le degré de docteur en Théologie à Giesse en 1615, et y enseigna la Théologie depuis 1617 jusqu'à sa mort, arrivée le 31 mars 1642. On a de lui, entre autres ouvrages : *Idea boni Gymnasii; collegium anti-photinianum; collegium Irenicum; de canonicatu, jure canonico et Theologia scholastica*, à Jena, en 1632, in-12; *Collegium antileonicum; Tractatus de Scripturâ-Sacrâ; Commentarius in*

epist. ad Galat. et ad Philemon. triga prophetica et disputationes variae, etc. (Witte, *Memor. theol.* Spitzcz, *Templ. honor.*)

HIN, mesure creuse des Hébreux. C'était le demi-boisseau ou la sixième partie du bath. Il tenait quatre pintes, chopines, demi-setier, un posson, cinq poudres cubes et un peu plus.

HINCKELMMAN (Abraham), né à Dœbeln, ville de Misnie, en 1652, fut pasteur de Saint-Nicolas à Hambourg. Le landgrave de Hesse-Darmstadt l'en tira pour l'honorer des charges de premier prédicateur de sa cour, de surintendant-général des églises, et de professeur honoraire en Théologie à Giessen. En 1688 il obtint le pastorat de Sainte-Catherine de Hambourg; ce qui l'engagea de retourner en cette ville où il mourut en 1695. Il est le premier qui ait publié l'alcoran en langue arabe, sous le titre de Testament de Mahomet, avec une version latine. Son édition parut à Hambourg en 1694, in-4°. Il a traduit en allemand l'apologétique de Tertullicn, a donné dans la même langue des sermons choisis, et a fait en latin : *Theologia evangelica*, où il accuse sans fondement les catholiques d'erreurs qu'ils n'enseignent point, et donne les siennes pour des vérités. On a encore de lui : *Detectio fundamenti bohemiiani; Critica hamburgensis; Dissertatio de atheismo, et programma ad certamen oratorium de scelere*

maximo atheismo, etc. (Pippingy, *Memor. theol.*)

HINCMAR, archevêque de Reims, était d'une famille illustre de France. Il fut long-temps à la cour de Louis-le-Débonnaire, et lui demeura toujours fidèle. Il embrassa la réforme qu'Hilduin établit dans le monastère de Saint-Denys l'an 829. Il fut élu archevêque de Reims en 845, et sacré le 30 mai de la même année. Il gouverna cette église près de trente ans, étant mort le 21 ou le 23 décembre 882. Il eut grande part à toutes les affaires qui se traitèrent pendant ce temps dans l'Eglise gallicane, et en eut en son particulier de très-grandes, dans lesquelles il fit paraître beaucoup d'esprit, d'adresse et de fermeté. On l'accuse d'un peu trop d'emportement dans l'affaire de Gotescalque, et dans celle de son neveu Hincmar, évêque de Laon. Il a écrit divers ouvrages; savoir : 1°. Deux Traités de la prédestination, dont le premier, que nous n'avons plus, était précédé d'une épître dédicatoire au roi Charles-le-Chauve, que Flodoard a rapportée au long dans l'histoire de l'église de Reims. 2°. Une Exposition de la doxologie *te trina deitas*, qu'Hincmar changea en *te sancta deitas*. Ratramme et Goteschale prirent la défense de *trina deitas*. Hincmar s'en offensa, et leur répondit par un Traité exprès sur la Trinité, qui est imprimé à la suite de celui de la prédestination. 3°. Deux Traités du

divorce de Lothaire et de la reine Thietberge. 4°. Un ouvrage contre son neveu Hincmar de Laon, divisé en cinquante-cinq chapitres. 5°. Cinq Capitulaires ou statuts publiés dans les synodes du diocèse de Reims; le premier des calendes de novembre de l'an 852, contient dix-sept articles; le second, de l'an 874, en renferme vingt-sept; le troisième n'est qu'une addition faite au premier en 857; le quatrième, de l'an 874, est de cinq articles; le cinquième en contient treize; sa date n'est pas certaine. Ces capitulaires sont suivis des discours, des bénédictions et des prières à l'usage des couronnemens des rois et des reines, auxquels Hincmar avait eu part; savoir, de Charles-le-Chauve, comme duc de Lorraine, d'Hermenrude sa femme, de Louis-le-Pègue, et de Judith, fille de Charles, couronnée reine des Saxons occidentaux. 6°. Un Traité sur le service de table de Salomon, composé de deux parties; la première de quatre cents quarante-six vers, la seconde en prose. 7°. Un discours intitulé : *De la personne du roi, et du ministre royal*, adressé à Charles-le-Chauve. Il s'y propose trois objets; les qualités et les devoirs d'un prince par rapport à l'état, sa discrétion dans les grâces et les bienfaits; la manière dont il se doit venger de certains particuliers. 8°. Un autre Discours au même prince sur les vertus qu'il devait prati-

quer comme chrétien, et les vices qu'il devait éviter. 9°. Un Traité de la nature de l'âme, précédé d'une épître dédicatoire au roi Charles, qui contient plusieurs choses qui ne peuvent convenir qu'à Hincmar. 10°. Plusieurs Lettres aux papes, aux rois et aux évêques, parmi lesquelles il y en a une à Hildebaud, évêque de Soissons, qui lui avait envoyé sa confession par écrit, et à qui Hincmar donna l'absolution (ce n'était qu'une espèce d'indulgence et de bénédiction, et non une absolution sacramentelle). Une sur les droits des métropolitains; une sur les translations des évêques; une sur leurs devoirs. 11°. La Vie de saint Remi. 12°. Deux instructions pour Carloman, frère et successeur du roi Louis. 13°. Un Traité contre les ravisseurs. 14°. Quatre Mémoires contre les clercs ordonnés par Ebbon. 15°. Un Traité intitulé : Des cinquante-cinq chapitres : c'est une réponse aux deux mémoires que Hincmar de Laon, son neveu, lui avait envoyés pour justifier son appellation à Rome, et blâmer la conduite de son oncle. 16°. Un Traité du jugement des appellations. 17°. Un Traité des prêtres criminels. 18°. Un Traité sur le concile de Nicée. 19°. Un Traité sur le serment. Hincmar avait composé plusieurs autres ouvrages qui sont perdus. Ce prélat avait l'esprit vif, subtil, pénétrant, vaste et capable de manier les affaires les plus épineuses. Il

savait l'Écriture, les saints Pères, les conciles, la discipline de l'Église, qu'il maintint avec vigueur. Il fut l'âme de presque tous les conciles où il assista, et il se passa peu d'affaires, soit dans l'état, soit dans l'Église sur lesquelles on ne le consultât. C'était toujours à lui que l'on recourait lorsqu'il fallait réformer un jeune prince pour le rendre digne du trône; et les évêques n'en connaissaient point de plus capables pour leur apprendre les devoirs de l'épiscopat. Il n'était pas moins savant théologien qu'habile canoniste. Son style est diffus et embarrassé dans ses ouvrages dogmatiques; il est plus clair, plus net dans ses lettres. La plupart sont écrites avec beaucoup de diversité et d'autorité. On y remarque, comme dans tous ses autres écrits, qu'il avait une adresse merveilleuse à tourner à son avantage l'Écriture, les conciles et les Pères, quoiqu'il n'en prît pas toujours le vrai sens. Une partie de ses œuvres avait été imprimée à Mayence en 1602, et à Paris en 1615, in-4°. Mais le père Sirmond en a fait une édition plus ample en 2 volumes in-folio, imprimés à Paris chez Cramoisy en 1641. Depuis le père Cellot nous a donné à Paris en 1658, quelques autres écrits d'Hincmar avec les actes du concile de Douzi, l'abrégé de la vie, tant d'Hincmar de Reims, que d'Hincmar de Laon, son neveu, et des contestations qu'ils eurent ensemble. L'ou-

vrage du père Cellot a été réimprimé dans le huitième tome des conciles avec quelques nouvelles lettres sur la même affaire. (Flodoard, liv. 3, *Hist. remens.* Sigebert, c. 99, *De vir. illust. et in chron.* Possevin Mauguin. Chifflet. Dupin, Bibliothèque, neuvième siècle. Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, tome 5. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 19, p. 308 et suiv.)

HINCMAR, évêque de Laon, était neveu, par sa mère, de Hincmar, archevêque de Reims. Il était né dans le Bolenais, de parens nobles, et déjà évêque de Laon en 858. S'étant brouillé avec son oncle et avec le roi Charles-le-Chauve, il fut déposé dans le concile de Douzi de l'an 871, et mis en prison, où on lui creva les yeux deux ans après. Les brouilleries qu'il eut lui donnèrent occasion de faire plusieurs écrits qui sont dans la bibliothèque des Pères, et dans les éditions de Hincmar de Reims. On y voit des lettres sur divers sujets dont il y en a six à son oncle; un recueil qu'il avait fait des décrétales; une réponse aux cinquante-cinq articles de son oncle; des mémoires; la requête présentée au concile de Troyes, avec une satisfaction envoyée au roi Charles. (Flodoard, liv. 3, *Hist. remens.* Dupin, Bibliothèque du neuvième siècle. Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. 5. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 19, p. 274 et suiv.)

HIPPOLYTE (saint), évêque, martyr et docteur de l'Eglise, surnommé le Grand, parut particulièrement sous le règne de l'empereur Alexandre Sévère, qui commença l'an 222, et finit en 235. On ne sait, ni son pays, ni sa famille, ni le siège dont il fut évêque. La pape Gelase le qualifie métropolitain d'Arabie, et quelques Grecs le font évêque de Porto, à quatre lieues de Rome. Il est probable qu'il fut évêque en orient. Il eut pour maître saint Irenée, combattit tous les hérétiques de son temps, et mourut pour la foi dont il avait été le défenseur. Les uns mettent sa mort vers l'an 235, et les autres vers l'an 250. On n'est pas mieux informé du lieu, que du temps de sa mort : mais personne ne lui a jamais contesté la qualité de martyr, que lui donnent toujours saint Jérôme, Théodoret et la plupart des anciens qui ont parlé de lui. Les Grecs honorent sa mémoire sur la fin du mois de janvier, et confondent son histoire avec celle du prêtre romain du même nom, martyr de Porto.

Adon fait mention au 23 d'août d'un saint Hippolyte, martyr, et Usuard au 22. L'an 1551 on trouva près de Rome, dans les masures d'une ancienne église de Saint-Hippolyte, prêtre du clergé romain, martyrisé à Porto, une statue de marbre, assise dans une chaire de même, avec des tables aussi de marbre, où étaient gravés en lettres grecques des cycles de seize ans, qui

commençaient à la première année d'Alexandre, qui était de Jésus-Christ l'an 222, et qui étant redoublés sept fois réglaient la fête de Pâque pour cent douze ans jusqu'en 333. On ne doute point que ce ne fût le cycle paschal et la statue de saint Hippolyte. On la transporta dans la bibliothèque du Vatican où elle fait encore aujourd'hui l'un des principaux objets de la curiosité des savans.

Saint Hippolyte composa un très-grand nombre d'ouvrages, dont il y en a qui sont venus jusqu'à nous en tout ou en partie, et d'autres qui sont perdus. Ceux du premier genre sont un livre sur l'antechrist, un Cycle paschal, une Homélie sur la Théophanie, quelques fragmens de ses commentaires sur l'ouvrage des six jours, sur la Genèse, sur les psaumes, sur les proverbes, sur l'ecclésiaste, sur le Cantique des cantiques, sur le prophète Isaïe, sur Ezéchiel, sur Daniel, sur l'histoire de Suzanne, sur le songe de Nabuchodonosor, et sur le cantique des trois enfans dans la fournaise; quelques morceaux de ses traités contre toutes les hérésies, et en particulier contre celle de Beron, d'Hélie et de Noet; un écrit des dons du Saint-Esprit et de la tradition apostolique; une homélie intitulée : D'un seul Dieu en trois personnes, et l'Incarnation, contre l'hérésie de Noet; quelques parties de ses homélies sur le dimanche de Pâque, sur la distribu-

tion des talens, sur les deux larrons, sur Elcana et Anne, mère de Samuel, et sur la divinité; enfin quelques fragmens de son traité contre Platon, intitulé aussi : De l'univers; et de sa lettre à une reine qu'on croit avoir été l'impératrice Sévère, femme de Philippe, à quoi on peut ajouter une histoire considérable d'une vierge de Corinthe, et d'un martyr nommé Magistriën.

Les ouvrages perdus et dont il ne nous reste plus que les noms, sont un contre un Marcion; un de la résurrection; des Commentaires sur l'exode, sur le vingt-huitième chapitre du premier livre des rois, sur Zacharie, et sur quelques endroits de l'évangile de saint Matthieu; des homélies en la louange de notre Sauveur; une apologie pour l'Évangile et l'apocalypse de saint Jean; un Traité sur le jeûne du samedi, un autre où il examinait si l'on doit s'approcher tous les jours de l'Eucharistie; une chronique et une démonstration des temps de Pâque, conforme à la carte de son cycle paschal; une homélie sur ces paroles : Le Seigneur me nourrit; des cantiques ou des odes sur toutes les écritures; un écrit sur le bien et sur l'origine du mal, et plusieurs lettres.

Les ouvrages supposés à saint Hippolyte, sont le Traité de la fin du monde et de l'Antéchrist, différent de l'ouvrage sur l'Antéchrist donné par Gudian; le petit écrit sur les lieux où les

apôtres ont prêché et où ils sont morts; un livre sur les septante disciples; un livre sur la généalogie de saint Joseph, époux de la sainte Vierge, et plusieurs canons ou décrets ecclésiastiques, à qui on a donné le nom de tradition apostolique.

Nous n'avons point d'édition exacte de tous les ouvrages de saint Hippolyte; la seule que nous ayons est celle que M. Fabricius a donnée en grec et en latin à Hambourg en 2 volumes in-fol., le premier en l'an 1716, et le second en 1718, avec des notes très-utiles, soit pour l'intelligence du texte, soit pour éclaircir certains points de doctrine, qui pouvaient d'abord embarrasser le lecteur.

Quoiqu'il nous reste peu d'ouvrages de saint Hippolyte, on ne laisse pas d'y trouver bien des choses très-remarquables et très-utiles pour confirmer les vérités de notre religion, et pour éclaircir plusieurs points de la discipline des premiers siècles de l'Église. Il parle de l'Écriture-Sainte, comme d'un livre écrit par des personnes inspirées de Dieu. Il se sert des traditions apostoliques contre Noët, pour prouver que le Verbe de Dieu est descendu du ciel dans le sein de la bienheureuse vierge Marie, qu'il y a pris une âme et un corps, et tout ce qui est de la nature humaine, excepté le péché; qu'il a souffert, qu'il est mort et ressuscité. Il enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes; et pour exprimer la

pluralité des personnes en Dieu, il emploie le mot de *Trinité* (contre Noët, n° 14.) Il reconnaît que la sainte Vierge est demeurée toujours vierge, et qu'elle a porté dans son sein le Verbe de Dieu (Hippolyte, *apud Theodoret., dialog. 1, et t. 1, Op. p. 267*). Quoiqu'il ne parle que de deux sacremens, le Baptême et l'Eucharistie, il n'exclut pas les autres, et dit que dans l'Eucharistie, nous mangeons la chair divine de Jésus-Christ, et nous buvons son sang vénérable en rémission de nos péchés (t. 1, *Oper.*, p. 282). Saint Jérôme et les autres anciens qui ont travaillé sur les écrivains ecclésiastiques, ont parlé de saint Hippolyte comme d'un homme très-docte, très-éloquent et très-vertueux. Il avait l'esprit naturellement élevé, mais doux et éloigné de la satire. Il est juste dans ses pensées, naturel dans ses expressions, solide dans ses raisonnemens. Son discours est clair, grave et succinct; et quoiqu'il n'ait pas tous les agrémens du style athénien, il ne laisse pas d'être poli, noble, coulant et agréable. Dans ses explications de l'Écriture-Sainte, il s'attache plus à l'esprit qu'à la lettre. Mais ses allégories sont belles et ordinairement assez justes. (Eusèbe, *in Chron. et lib. 6, hist. cap. 16*. Saint Jérôme, *in Catal. c. 61*. Photius, *in Biblioth. cod. 121 et 122*. Tillemont, *Mém. ecclés. Baillet, Vies des Saints, 22 août*. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr.*

et ecclés., t. 2, p. 316 et suiv.)

HIPPOLYTE, martyr de Rome, était un chrétien célèbre qui vivait retiré dans les grottes d'autour de la ville, du temps de l'empereur Valérien. Il convertissait beaucoup de païens, qu'il amenait ensuite lui-même au pape Étienne pour être baptisés. Il fut pris comme chrétien et mis à la torture l'an 257. On lui déchira les côtés, on les lui brûla avec des torches ardentes, on le frappa avec des fouets plombés jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups, le 9 décembre, ou le lendemain. Le martyrologe romain a cependant remis sa fête au second de ce mois. On lui joint plusieurs compagnons : 1°. Saint Adric, son beau-frère; 2°. sainte Pauline, sa sœur, femme de saint Adric; 3°. Néon et Marie, enfans d'Adric et de Pauline; 4°. le prêtre Eusèbe; 5°. le greffier Maxime qui avait demandé la commission de les aller chercher, et qui se convertit après avoir été délivré du mal des énergomènes par leurs prières. Valérien le fit précipiter dans le Tibre. On prétend que les corps de saint Hippolyte, de saint Adric, de sainte Pauline, de saint Néon et de sainte Marie, se conservent encore aujourd'hui à Rome dans l'ancienne église de Sainte-Agathe *in suburburrâ*. (Baronius. Surius, 2 décembre. Tillemont, *Mém. ecclés.*, 4 vol. *Hist. du pape saint Étienne. Baillet, Vies des Saints, 2 décembre.*)

HIPPOLYTE, martyr de Rome, fut converti par saint Laurent, et couronné peu de jours après par le martyre. C'est tout ce qu'on en sait. (Baillet, t. 2, 13 août.)

HIPPOLYTE, prêtre de l'Eglise de Rome, martyr à Ostie ou à Porto, que plusieurs ont confondu mal-à-propos avec le précédent, mourut pour la foi de Jésus-Christ sous l'empereur Gallus en 252, ou peut-être même sous l'empereur Valérien, l'an 258. Il fut attaché à deux chevaux indomptés et traîné par les pierres, les rochers et les épines, jusqu'à ce qu'il fût mis en pièces, et que ses membres demeurassent épars de tous côtés. On fait sa fête le 13 d'août. L'on compte encore cinq ou six autres saints martyrs du nom d'Hippolyte, tant à Rome qu'à Porto en divers jours de l'année. (Baillet, 13 et 23 août.)

HIPPOLYTE, de Thèbes, ou le Thébain, auteur grec du dixième ou onzième siècle, composa une chronique dont on a quelques fragmens dans les antiquités de Canisius, et que M. Schelstrate a donnée tout entière en 1692, en grec et en latin. On la trouve aussi à la fin du premier tome des ouvrages de saint Hippolyte. C'est à Hippolyte le Thébain qu'il faut attribuer la Vie des douze apôtres, donnée par le père Combefis, dans son Auctuaire à la Bibliothèque des Pères. (Gesner. Possevin.)

HIPPONNE, aujourd'hui

Bonne, et en latin *Hippo-Regius*, ville d'Afrique, dans le royaume d'Alger. Les Africains la nomment *Bled el ugneb*. Elle est célèbre pour avoir été le siège épiscopal de saint Augustin.

Conciles d'Hippone.

Le premier se tint le 8 octobre 393, sous le pape Sirice et l'empereur Théodose. Aurèle de Carthage y présida. Mégale de Calame, primat de Numidie, et tous les autres primats des provinces d'Afrique y assistèrent. Saint Augustin qui n'était encore que prêtre s'y trouva. On y traita de la foi et de la discipline, et l'on y fit quarante-un canons que l'on inséra en abrégé dans le troisième concile de Carthage. (*Reg. 3. Lab. 2. Hard. 1.*)

Le second se tint l'an 395, sur la discipline. C'est dans ce concile que saint Augustin fut ordonné évêque du vivant de Valère. (*Reg. 3.*)

Le troisième, l'an 422. Antoine, évêque de Fussale, y fut déposé.

Le quatrième, l'an 426, le 26 septembre, dans l'église de la Paix. Saint Augustin qui avait avec lui deux autres évêques; savoir Religien, et Martinien, et sept prêtres, déclara le prêtre Héraclius, son successeur dans l'épiscopat, voulant néanmoins qu'il demeurât dans l'Ordre de prêtre jusqu'à la mort de saint Augustin, pour ne pas contrevenir au concile de Nicée, qui défend de consacrer

crer un évêque du vivant de l'autre. (Saint Augustin, *epist.* 213, et t. 1, Concil. Balus., p. 371.)

HIPPOS, ville de la seconde Palestine, au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Scythopolis. Elle est à trente stades de Gadara, et autant de Tyberias, proche du Jourdain où il sort dans la Décapole. On croit que c'est la ville appelée *Susitha* par les Hébreux. Il n'en est fait aucune mention dans l'Écriture-Sainte, au moins sous le nom d'Hippos. Joseph en parle dans plusieurs endroits. Nous trouvons dans les actes des conciles les évêques suivans :

1. Pierre, assista au concile de Séleucie en 359.

2. Conon, souscrivit à la lettre synodale de Jean de Jérusalem, à Jean de Constantinople contre Sévère d'Antioche en 518.

3. Théodore souscrivit à la sentence qui fut portée contre Anthyme, dans le concile de Jérusalem sous le patriarche Pierre en 536. (Or. chron., t. 3, p. 709.)

HIPSISTAIRES, hérétiques du quatrième siècle, ainsi nommés, parce qu'ils faisaient profession d'adorer le Dieu très-haut, en grec, *Hypsistos*, *Hypsistarius*. Ils révéraient aussi le feu et les lampes, et observaient le sabbat, et la distinction des viandes mondes et immondes, comme les Juifs. (Saint Épiphane, *Heres.* 80. Tillemont, Mémoire ecclésiastique, t. 9, p. 312.)

HIR, fils de Caleb. (1 Par. 4, 15.)

HIRA, fils d'Accès, de la ville de Thécué, un des braves de l'armée de David. (2 Reg. 23, 26.)

HIRAM, dernier chef de l'Idumée, de la race d'Ésaü. (Genès., 36, 43.)

HIRAM, roi de Tyr, fils d'Abibal, envoya à David des ambassadeurs avec des ouvriers, et du bois de cèdre pour lui bâtir un palais. Il en fit autant au roi Salomon pour le bâtiment du temple. (2 Reg. 5, 11, 3. Reg. 5.)

HIRAM, excellent ouvrier en toutes sortes d'ouvrages de cuivre ou de bronze. (3 Reg. 7, 13.)

HIRAS, Chananéen, de la ville d'Odollam, beau-père de Juda, fils de Jacob. (Genès. 38.)

HIRCAN (Jean), fils de Simon Maccabée, fut gouverneur des frontières de la Judée, du côté de la mer, du temps de son père, et après sa mort on le reconnut pour prince de sa nation et pour grand-prêtre. Il secoua entièrement le joug des Tyriens, vainquit les Iduméens, et mourut l'an du monde 3898, avant Jésus-Christ 102. (1 Mach. 15 et suiv.)

HIRCAN, fils de Joseph, et petit-fils du grand sacrificateur Onias II. C'est de lui qu'il est parlé dans le second livre des Machabées, qui est nommé Hircan, fils de Tobie, parce qu'en effet il était petit-fils de Tobie, et

propre fils de Joseph. (2 Macc. 3.)

HIRME, *hirmus*. L'hirme est dans la liturgie grecque, une antienne sur le ton de laquelle on chante les tropaires qui la suivent, et dont elle fait la première partie. On l'appelle *hirme* d'un mot grec qui signifie *je tire, j'entraîne*, parce qu'elle entraîne ce qui suit, et lui donne le ton. (Léon Allatius. Goar.)

HIRMOLOGE ou **HERMO-LAIRE**. Voyez **HERMOLAIRE**.

HIRNHEIM (Jérôme), religieux de l'Ordre de Prémontré, docteur et professeur en Théologie, fut le cinquante-unième abbé de la maison de son Ordre au mont de Sion, dit en langue du pays, *Strahow*, en Bohême. Il mourut le 27 août 1679, à l'âge de quarante-quatre ans. M. Hugo, dans ses Annales latines de l'Ordre de Prémontré, in-folio, t. 3, p. 931, dit que cet abbé aimait les sciences, et que pendant qu'il fut vicaire général, il employa tous ses soins pour les faire cultiver dans toutes les provinces de son vicariat. Il ajoute qu'il joignait une humilité profonde à beaucoup d'érudition, et qu'il a laissé dans ses ouvrages des preuves de ses connaissances; mais il ne cite aucun de ces ouvrages. Il y en a un qui est devenu rare, et qui fut imprimé à Pragues en 1676, in-4°, sous ce titre : *De typho generis humani, sive scientiarum humanarum inani ac ventoso tumore, difficultate, labilitate, falsitate,*

jactantiâ, præsumptione, incommodis et periculis, tractatus brevis in quo etiam vera sapientia à falsâ discernitur, et simplicitas mundo contempta extollitur; idiotis in solatium, doctis in cantelam conscriptus, autore Hieronimo Hirnheim, canonici Ordinis præmonstratensis ecclesiæ B. V. Pragæ in monte Sion vulgo Strahow, abbate, per Bohemiam, Austriam, Moraviam et Silesiam visitatore ac vicario generali, sacræ Theologiæ doctore. L'auteur dit dans sa préface, qu'il avait eu dessein d'intituler son livre *De vanitate scientiarum*, mais que ce titre ayant déjà été pris par Corneille Agrippa, il en avait employé un autre. Dans la même préface, il maltraite beaucoup Agrippa, et son traité de la vanité des sciences. Celui du père Hirnheim ou Hirnhaim, est divisé en quarante-un chapitres, où il traite du désir excessif de savoir, des inconvénients inséparables de l'étude, de l'incertitude des sciences, de l'ignorance de quantité d'effets naturels, ou de leur obscurité, de la présomption et des autres défauts des savans, des chutes funestes que plusieurs ont faites, de l'amour qu'on doit avoir pour la vérité, de l'attention qu'on doit avoir de ne jamais séparer la piété de la science, etc. On trouve une bonne analyse de cet ouvrage dans les *Observationes Hallenses*, t. 7, observation 7, p. 206 et suiv.

HIRSEMÈS, hébr. *la ville du soleil*, ville de la tribu de Dan. (Josué, 19, 41.)

HIRTANAAMANIS, ville de l'Assyrie, à trois milles de Cutha. Elle est appelée de *Naaman*, dit Abulfeda, parce que c'était la demeure de Naaman, fils de Monder, qui ayant embrassé la religion chrétienne, y fit construire de magnifiques églises. Les jacobites soumis au Maphrien, y ont eu un siège épiscopal rempli par

1. Théodore, en 551.

2. Achudenes, fait maphrien en 559, par Jacques Zanzalée.

3. Jean, en 650.

4. Georges, succéda à Jean. (Or. chr., t. 2, p. 1586.)

HISPAHAN - JULFA, siège épiscopal de l'Arménie-Majeure, sous Éscmiasin. Il est dans un faubourg que l'on nomme Julfa, et il a au-dessous de lui une vingtaine d'églises; les Georgiens y occupent un autre faubourg, et y ont aussi un évêque. Il y a des augustins, des capucins, des carmes déchaussés et des jésuites pour l'Église romaine. Étienne, évêque arménien, brigua en 1699 le catholicat qu'il obtint enfin.

HISPELLUM, ancienne ville d'Italie dans l'Ombrie, à trois milles de Foligno du côté de Perouse. C'était une colonie romaine; les vestiges et quelques restes des anciens édifices de cette ville font juger qu'elle était autrefois fort belle et fort grande. Aujourd'hui on la nomme *Spello*. Elle contient

deux collégiales, plusieurs maisons religieuses. *Spello* a été ville épiscopale jusqu'au sixième siècle, que son évêché fut uni à celui de Spolète. Nous ne connaissons que trois de ses anciens évêques, savoir :

1. Félix, qui fut martyrisé sous les empereurs Dioclétien et Maximien. On en fait la fête à *Spello* le 18 mai.

2. Saint Épiphanie, qui assista au concile de Rome sous le pape Félix, en 487.

3. Venerius, au concile tenu sous le pape Simmaque. (*Ital. sac.*, t. 10, col. 114.)

HISTONIUM, ancienne ville d'Italie dans l'Abruzze citérieure. C'est aujourd'hui Vasto ou Guasto di Amone, petite ville située auprès de la côte du golfe de Venise, avec titre de marquisat. On y compte cinq mille âmes, deux collégiales, un monastère de célestins, sept autres maisons religieuses d'hommes et une de filles. Il paraît par un bref du pape Gélase, rapporté dans le décret *dist.* 24, *can.* 3, que l'ancienne ville d'Histonium ou Istonium avait été épiscopale. On ne connaît aucun de ses évêques. (*Ital. sac.*, t. 10, col. 116.)

HOBÀ, héb. *dilection, amitié*. Il y a apparence que c'est la ville d'Abila. Voyez **ABILA**.

HOBAB, héb., *chéri, aimé*, fils de Raguel. (Num. 10, 29.)

HOBBS ou **HOBBS** (Thomas), en latin *Hobbesius* et *Hobbins*, naquit à Malmersbury, bourg d'Angleterre dans le

comté de Wilt, le 5 avril 1388. Son père qui était ministre, le fit élever avec soin. Après avoir étudié le latin, le grec, la philosophie, il entra chez Guillaume Cavendish, baron de Harwich, et depuis comte de Devonshire : il n'avait alors que vingt ans. Il fit le voyage de France et d'Italie avec son élève en 1610; et à son retour en Angleterre, il s'appliqua de nouveau à l'étude des langues latine, grecque, et à celle des belles-lettres. En 1631, il se chargea encore d'un fils de la comtesse de Devonshire, qui n'avait que treize ans; et trois ans après, il fit de nouveau avec lui le voyage de France et d'Italie. Il était à Paris en 1634; il s'y appliqua à la physique, et surtout à examiner les opérations sensibles des animaux; et il eut sur ce sujet des entretiens avec le père Marin Mersenne, minime célèbre. En Italie, il vit Galilée et devint son ami. En 1637, il retourna en Angleterre; mais ayant prévu la guerre civile qui éclata en effet quelque temps après, il retourna à Paris où il enseigna les mathématiques au prince de Galles qui avait été obligé de se retirer en France. Ne se croyant pas en sûreté en France, il retourna en Angleterre où il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de se tenir caché chez le comte de Devonshire, parce qu'il était fort décrié auprès des évêques. Lorsque le roi Charles n fut rétabli sur le trône en 1660, Hob-

bes eut l'honneur de le saluer, et ce prince lui donna une pension. Il mourut à Hardwich chez le comte de Devonshire, le 4 décembre de l'an 1679, dans sa quatre-vingt-douzième année. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de politique, de géométrie, de philosophie et de belles-lettres. Les principaux sont : 1°. *Elementa philosophica seu politica de cive, id est, de vitâ civili et politicâ prudenter instituendâ*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1647. Cet ouvrage contient plusieurs maximes fort opposées à une saine moralité; il avait été imprimé en 1642 in-4°. M. de Sorbières le traduisit en français, et fit imprimer cette traduction à Amsterdam en 1649. 2°. *Leviathan, sive de republicâ*, à Londres, en 1650, in-folio, et depuis à Amsterdam, chez Blaer, en 1668, avec un *appendix*, et ses autres œuvres philosophiques, en 2 volumes in-4°. Le *Leviathan* contient des opinions monstrueuses que nous avons rapportées au mot *Déistes*. 3°. De la liberté et de la nécessité, en anglais; à Londres, en 1654, in-12. 4°. Questions sur la liberté, la nécessité et le hasard, contre le docteur Bramhall, évêque de Londonderry, en anglais; à Londres, en 1656, in-4°. 5°. *Littera ad Guillelmum, Novii-Castri ducem, de controversiâ circa libertatem et necessitatem habitâ cum Benjamin Lancy, episcopo eliensî*; à Londres, en 1676, in-12. L'auteur

de la vie de Hobbes, imprimée en latin à Londres, tâche de le justifier de l'accusation d'athéisme dont on l'a souvent chargé; mais il est certain au moins que la religion n'était pour lui qu'un problème, et qu'il était indifférent à l'égard de toute religion, comme le prouvent ses ouvrages. Le fameux Descartes disait de lui, qu'il ne pouvait approuver ses principes, qui sont très-mauvais et très-dangereux, en ce qu'il suppose tous les hommes méchants, et qu'il leur donne sujet de l'être. Il prétend que dans la nature des choses, il n'y a point de différence entre le juste et l'injuste; que l'homme considéré dans l'état naturel, et antécédemment à ses conventions faites avec les autres hommes, n'est obligé, ni à leur vouloir du bien, ni à aucun autre devoir envers eux; qu'il n'appartient qu'à ceux qui gouvernent de décider si une chose est juste ou injuste, et que la différence du vice et de la vertu dépend absolument de leur autorité et des lois positives. (*Voy.* l'ouvrage intitulé: *Thomæ Hobbes, Angli, malmesburiensis philosophi vita, Carolopoli*, in-8°, à Londres, 1681; Mélanges critiques de littérature, à Amsterdam, en 1701, p. 381, etc. Voëtius, *Disput., theolog.*, p. 4. Cumberland, *de Legibus naturæ*, M. Desmaiseaux, Notes sur la deux cent-cinquante-sixième lettre de Bayle. Baillet, *Vie de Descartes*, etc.)

HOCA ou HOCOA. Jeu de ha-

sard très-pernicieux et fort sujet à la tromperie. Il vint de Catalogne ou de Rome en France, et fut sévèrement condamné par deux arrêts du parlement, qu'on peut voir dans le traité de la police de M. de la Mare, t. 1, p. 461. *Voyez* JEU.

HOCHSTRAT ou HOOGSTRATT (Jacques d'), ainsi nommé d'un village de Brabant vulgairement nommé *Hooc-Straten*, où il était né, prit le degré de maître-ès-arts à Louvain en 1485. Il entra ensuite dans l'Ordre de Saint-Dominique à Cologne, y professa la Théologie, et fut inquisiteur des diocèses de Mayence, de Trèves et de Cologne où il mourut le 21 janvier 1527. C'était un homme intrépide qui s'opposa avec force aux hérétiques de son temps. Luther n'eut point d'ennemi plus ardent que Hochstrat qui écrivit contre lui avec beaucoup de zèle et de vivacité. De-là le portrait désavantageux que ses adversaires ont fait de lui, et qui lui font honneur, puisqu'on ne peut sans injustice ne pas reconnaître la vérité dans ses écrits, et en particulier dans le jugement qu'il porta de l'ouvrage de Reuchlin, intitulé : le Miroir oculaire. La faculté de Théologie de Paris en jugea de même que lui dans l'avis doctrinal qu'elle donna le 2 août 1514, sur ce livre, en assurant qu'il est rempli de propositions fausses, téméraires, capables d'offenser les oreilles pieuses, injurieuses aux

saints Pères, blasphématrices contre Jésus-Christ et contre l'Église, suspectes d'hérésie ou même hérétiques; qu'il devait être jeté au feu, et que l'auteur devait être contraint de se rétracter. Ce jugement a été confirmé par le concile de Trente qui a fait mettre le livre de Reuchlin dans l'*index* des livres défendus. On laisse à juger après cela quel fonds on doit faire sur le récit de l'auteur du Dictionnaire historique, littéraire et critique, qui adoptant toutes les calomnies des ennemis de Hochstrat, ne craint pas d'avancer qu'il succomba honteusement dans les affaires fâcheuses qu'il suscita au célèbre Reuchlin, et nous représente ce zélé défenseur de la foi comme un homme violent, accusateur infatigable, calomniateur impudent, barbare persécuteur, et ennemi juré de tous ceux qui n'étaient pas de la barbarie scholastique. Cet auteur, si judicieux et si équitable, après s'être étayé du témoignage du père Maimbourg qu'il nous dépeint à son article comme un homme qui présente au public, sous le nom d'histoires, les fruits de son imagination échauffée, et assez impudent pour avancer sans rougir, les plus noires impostures contre des personnes de mérite et d'une vie exemplaire, rapporte cette sanglante épitaphe que quelqu'un fit de Hochstrat, sans ajouter ce que nous allons mettre ensuite :

Hic jacet Hochstratus, viventem ferre patique

*Quem potuere mali, non potuere boni.
Crescite ab hoc taxi, crescant aconita sepulchro.*

Ausus erat, sub eo qui jacet, omne nefas.

Aubert le Mire dit que ce poète aurait parlé plus véritablement s'il eût dit le contraire.

Hic jacet Hochstratus, viventem ferre patique

Quem potuere boni, non potuere mali.

Hochstrat composa un grand nombre d'ouvrages; savoir, 1°. La Défense des religieux mendiants, contre les curés qui combattaient leurs privilèges, à Cologne 1507, in-4°. 2°. La Destruction de la cabale ou de la perfidie cabalistique, adressée à Léon x, et imprimée à Anvers en 1518. Cet ouvrage est contre Reuchlin. 3°. Un Dialogue sur la cause du même. 4°. Quelques apologies contre le même. 5°. Les actes des jugemens rendus entre lui et le même auteur, à Hanau en 1518. 6°. Six livres de colloques avec saint Augustin contre Luther, imprimés à Anvers en 1524. 7°. Un Dialogue de la vénération et de l'invocation des Saints, imprimé la même année. 8°. Cinq traités de la liberté chrétienne, imprimés l'an 1526. 9°. Un Traité de la foi et des bonnes œuvres, à Cologne 1525, in-4°. 10°. Un écrit intitulé: Contre les huit blasphèmes des luthériens. 11°. La perle de la philosophie morale en douze livres, imprimée l'an 1521. 12°. Deux écrits pour défendre les

princes d'Allemagne, de ce qu'ils laissaient les corps des criminels au gibet sans sépulture. 13°. Un Discours contre ceux qui ont recours aux maléfices ; et un autre contre les prêtres concubinaires. 14°. Un Traité du purgatoire, à Anvers 1525, in-8°. (Aubert le Mire. Valère-André, Biblioth. belg. Dupin, Biblioth. du seizième siècle. Le P. Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 67 et suiv.)

HOCQUARD (Bonaventure), cordelier lorrain, a fait imprimer un ouvrage en 2 volumes in-8°, sous ce titre : *Perspectivum lutheranorum et calvinistarum, in duas partes divisum, ad orthodoxorum omnium confirmationem et nutantium instructionem, hostiumque veræ fidei confusionem, etc.*, autore Bonaventuræ Hocquardo lotharingo, *Ordinis Minorum strictioris observantiæ reformatorem SS. Theologiæ lectorem generalit. Viennæ Austriæ, typis Matthæi Cosmerari*, 1648. Le premier tome est dédié aux seigneurs hongrois, promoteurs et fauteurs de la religion catholique en Hongrie. C'est un livre de controverse où l'on réfute pied à pied les erreurs des calvinistes et des luthériens, sur tous les articles de leur doctrine opposée à celle de l'Église catholique. L'auteur rapporte au commencement la liste des sectes sorties de l'école de Luther et de Calvin. Cette liste est tirée de Lindanus, évêque de Rure-

monde. Sur chaque article qu'il réfute, il rapporte les témoignages des Pères et des théologiens de chaque siècle, les uns après les autres. (D. Calmet, Biblioth. lorr.)

HOCSEMIUS, HOXSEMIUS, HOCSEM (Jean d'), chanoine de Liège, et écolâtre ou théologal de Saint-Lambert, dans le quatorzième siècle, naquit à Hocsem dans le diocèse de Liège, et fut très-souvent envoyé pour les affaires de son église vers le pape, le roi de France et le duc de Brabant. Il laissa l'Histoire des évêques de Liège depuis l'an 1247 jusqu'en 1348, que Jean de Chapeauville, chanoine de la même église, recueillit avec celles de quelques autres écrivains l'an 1612 ou 1613. Jean d'Hocsem composa encore d'autres ouvrages, comme *Digitus florum utriusque juris ; flores autorum et philosophorum. etc.* Il mourut l'an 1348, et fut enterré dans la chapelle de Wingærde en l'église cathédrale où l'on voit son épitaphe. (Valère-André, Bibl. belg. Vossius, etc.)

HOD, fils de Supha. (1 Par. 7, 37.)

HODÈS, femme de Saharim. (1 Par. 8, 9.)

HODY (Humphred, ou Huinfroy) savant anglais, né dans le territoire de Somerset le 1^{er} janvier 1659, d'une famille noble et ancienne, prit le degré de bachelier en Théologie dans l'université d'Oxford en 1686. Il fut professeur royal en grec, et

archidiacre en 1698. Étant encore assez jeune, il publia en 1684, à Oxford, in-8°, une dissertation latine contre l'histoire d'Aristée, qu'Isaac Vossius attaqua vivement dans l'appendix de ses observations sur Pomponius-Mela. M. Hody répliqua dans son ouvrage intitulé, *De bibliorum textibus originalibus, versionibus gr. et lat.*, in-folio en 1705. Il avait donné en 1691 une dissertation sur Jean Malala, qui fut imprimée avec l'ouvrage intitulé : *Joannis Antiocheni cognomento Malalæ historię chronicę libri XVIII, gr. et lat., ex manuscriptis bibliothecę bodleianę nunc primum editi, cum interpretatione et notis Edmundi Chilmeadi, et præfixâ dissertatione de autore per Humfredum Hodium : accedit epistola Richardi Bentleii ad Joannem Millium*, à Oxford, en 1691, in-8°. La même année 1691. M. Hody publia à Oxford, in-4°, un manuscrit grec de la bibliothèque même d'Oxford, avec sa version latine et quelques notes, où l'on prétend montrer par les historiens ecclésiastiques, que les évêques, quoique déposés injustement, n'ont jamais refusé d'être de communion avec leurs successeurs, si ceux-ci étaient orthodoxes, et que l'on n'est point schismatique pour communiquer avec des évêques élus et installés contre les canons, pourvu qu'ils soient d'ailleurs orthodoxes. La raison qui engagea M. Hody à publier cet ouvrage, est qu'il voulait

réfuter ceux qui croyaient en Angleterre, que les évêques qui n'avaient pas voulu prêter de nouveaux sermens, et auxquels par cette raison on avait donné des successeurs, étaient les véritables évêques, et non pas ceux que l'on avait mis en leur place. M. Dodwel, qui ne pensait pas comme M. Hody, lui opposa un écrit anglais intitulé : Défense des évêques dépossédés de leurs évêchés. Il publia cette réponse à Londres la même année 1691, in-4°. M. Hody répliqua en 1693, et M. Dodwel répondit de nouveau en 1695. M. Hody a publié encore en anglais un traité sur la résurrection, in-8°, à Londres, 1694, et il avait dessein de faire un *Syngtagma historico chronologicum de Ptolomæis, Egypti regibus*, lorsque la mort l'enleva le 20 janvier 1706. *Voy.* sa vie composée par Samuel Jebb, docteur en médecine. Cette vie se trouve jointe à une histoire latine fort curieuse sur la vie des illustres Grecs qui ont rétabli en Europe l'étude de la langue grecque et des humanités, histoire que M. Hody avait composée étant professeur, et que M. Jebb fit imprimer à Londres en 1742, in-8°, sous ce titre : *de Græcis illustribus linguę gręcę litterarumque humaniorum instauratoribus, eorum vitis, Scriptis et elogiis, libri duo. E codicib. potissimum miss. aliisque authenticis ejusdem ævi monumentis deprompsit Humfredus Hodyus, etc.*

HOFFÉE (Paul), jésuite d

Binghen au diocèse de Mayence, mort le 17 septembre 1608, a laissé un traité de la communion sous une espèce, et la défense de ce livre contre Smidelin et Spingeberge, imprimés en Allemagne en 1565. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1506.)

HOFMEISTER (Jean), religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, natif de Souabe, dans le seizième siècle, fut vicaire-général de son Ordre en Allemagne et dans les Pays-Bas. On a de lui : 1°. Commentaires sur Tobie, sur les évangiles de saint Marc et de saint Luc, sur les douze premiers chapitres des actes, sur l'épître de saint Paul aux Corinthiens, à Paris, 1568. 2°. Sermons sur les évangiles de l'année et sur les fêtes des Saints, à Paris, 1555. 3°. La clef de l'Écriture, ou règles pour l'interpréter, à Mayence en 1545. 4°. Lieux communs de Théologie, et autres traités de controverse, à Paris en 1568 et en 1573. 5°. Deux dialogues de la vérité des dogmes de l'Église, à Ingolstadt. 6°. Jugement sur les articles de la confession d'Ausbourg, à Cologne en 1159. 7°. Explication des prières et des cérémonies de la messe, à Anvers en 1552. (Dupin, Table des Aut. ecclés., seizième siècle, p. 1163.)

HOHBURG (Christian), né le 23 de juillet 1607, à Lunebourg où son père était tisserand en laine, fut élevé par le sieur Locke, ministre, qui le fit étudier. Il mourut à Hambourg le

29 octobre 1675, après avoir composé plusieurs ouvrages, comme : *Praxis arndiana* ; *medulla tauleri*. Le miroir des abus qui règnent parmi les prédicateurs sous le nom feint d'Élie Prætorius ; *Apologia prætoriana* ; Théologie mystique ; le Christ inconnu ; *Emblemata sacra, postilla mystica*, et un grand nombre d'autres écrits mystiques dont la plupart ont été réfutés par Glossius, Saubertus, Mullerus et autres. La vie de Holburg a été donnée en 1698, par Philippe, son fils.

HOHENAW, lieu d'Allemagne, où il y eut un concile l'an 1178. Il n'en reste point d'actes. (*Lab. 10. Hard. 9.*)

HOIRIE, dans sa propre signification, est une succession en ligne directe descendante. C'est pourquoi donner en avancement d'hoirie, n'est autre chose que donner par avance à un de ses enfans, à la charge que ce qui est ainsi donné lui sera diminué dans le partage de la succession. (Bouteillet, en sa Somme rurale, titre 78.)

HOIRIE, signifie aussi le droit que nous avons de succéder à un défunt, soit en ligne directe, soit en ligne collatérale. Ce terme a quelquefois une signification plus étendue, comme dans le titre du digeste et du code *expilatæ hereditatis*, où il se prend pour les effets de la succession d'un défunt, qui ont été volés.

HOIRS, sont les héritiers descendans en ligne directe. Cependant comme ce mot est général,

étant tiré de celui d'*heres* qui veut dire héritier, il s'entend très-souvent non-seulement des héritiers descendans en ligne directe, mais aussi de toutes sortes d'héritiers, soit en ligne collatérale, soit en ligne directe, et comprend même les héritiers testamentaires : par exemple, quand on stipule quelque chose pour soi, ses hoirs et ayans-cause, cette stipulation a lieu en faveur de toutes sortes d'héritiers. (De Ferrière, Dictionn. de droit et de pratique, au mot HOIRIE.)

HOIUS ou HOVE (André), natif de Bruges, professeur en langue grecque et en histoire à Douai, mort âgé de plus de quatre-vingts ans, après l'an 1625, a laissé : Histoires sacrées et profanes, en 2 tomes, à Douai en 1629. 2°. Paraphrase sur Ézéchiel, en vers, *ibid.* en 1598. 3°. Deux apologies sur saint Grégoire-le-Grand, *ibid.* 4°. Trois tomes d'antiquités liturgiques, *ibid.* en 1605. 5°. Trois oraisons ; la première, sur la constance de Mardochee. La seconde, sur la ligue des Machabées. La troisième, sur les pharisiens, *ibid.* en 1629. 6°. Vie de Jacques de Vitry, *ibid.* en 1597. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1879.)

HOLAN ou CHOLON ou OLON ou HÉLON, ville dans les montagnes de Juda. (Josué, 15, 51.)

HOLCOT ou HOLKOT (Robert), anglais, natif de Northampton, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, et fut reçu docteur

en Théologie à Oxford ou à Cambridge, car ces deux universités se le disputent. C'était un homme d'un grand génie, qui possédait bien les lettres divines et humaines, infatigable au travail, et d'une lecture extrêmement vaste. Il mourut de peste à Northampton l'an 1349. Il composa divers ouvrages qui furent très-recherchés et souvent réimprimés : 1°. des Commentaires sur les quatre livres des sentences, avec des questions et des conférences qui parurent à Lyon en 1497, in-folio, puis en 1510 et en 1518, in-4°. 2°. Un commentaire sur la sagesse de Salomon, qui parut en 1483 à Spire, et depuis à Reutlingen en 1489 ; la même année à Bâle ; en 1494 à Haguenau ; et cinq autres fois à Venise. 3°. Un commentaire sur le Cantique des cantiques, et sur les sept premiers chapitres de l'Ecclésiastique, à Venise en 1509. 4°. Un commentaire sur les proverbes (on doute s'il est de lui ou de Thomas Walois.) 5°. *Moralisationes historiarum*, à Bâle, 1586. 6°. Un traité intitulé : *de Origine, definitione et remedio peccatorum*, à Paris, 1517, in-8°. 7°. *Philobiblon seu de amore librorum et institutione bibliothecarum*, qui parut à Spire en 1483, et à Paris en 1500, sous le nom de Richard de Bury. 8°. *Quodlibeta*. 9°. *Quæstiones et quodlibeta super quatuor libr. sentent.* 10°. *In Ecclesiasten.* 11°. *In duodecim Prophetas minores.* 12°. *In quatuor*

Evangelia. 13^o. *Allegoriæutriusque Testamenti*. 14^o. Des sermons et quelques autres ouvrages qui sont demeurés manuscrits ainsi que les précédens depuis le nombre 8. (Le P. Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 1, p. 629 et suiv.)

HOLDA, prophétesse, femme de Sellum, fut consultée par Josias sur le livre de la loi, qu'on avait trouvé dans le trésor du temple. (4 *Reg.* 22, 14.) Les Grecs l'honorent le 10 avril.

HOLDAI. Zacharie reçut ordre du Seigneur de demander à Holdaï et à quelques autres, de l'or pour faire des couronnes à Jésus, fils de Josédech. (Zachar. 6, 10.)

HOLDAI, un des douze chefs des troupes de David, qui servaient chacun en leur ordre au palais, avec les vingt-quatre mille hommes qu'ils commandaient. (1 Paral. 27, 15.)

HOLDEN (Henri), anglais de nation, après avoir professé dans plusieurs universités, vint en celle de Paris où il fut fait docteur l'an 1646, et mourut à la fin de mars de l'an 1662. Il a composé un petit livre intitulé : *l'Analyse de la Foi*, imprimé en 1655, pour la première fois, et en 1685 pour la seconde. Ce petit ouvrage est un chef-d'œuvre en matière de controverse. Il comprend en peu de paroles toute l'économie de la religion, la résolution de la foi dans ses principes et dans ses motifs, et l'application de ces principes aux questions de controverse.

Son dessein a été d'empêcher les disputes qui règnent non-seulement entre les catholiques et les hérétiques, mais encore entre les théologiens catholiques dans les écoles, et de faire voir ce qui doit passer pour certain et pour douteux, ce qui est d'institution divine et ce qui n'est que d'institution ecclésiastique, ce qui est de foi et ce qui est problématique en matière de doctrine ou de discipline. L'ouvrage est divisé en deux parties. Il traite dans la première des principes de la foi, et dans la seconde, il applique les maximes générales aux points particuliers de doctrine, pour distinguer ce qui est de foi de ce qui n'est qu'opinion. A la fin de ce traité, il y a un petit écrit du même auteur sur le schisme, dans lequel il traite du schisme en général, et en particulier du schisme des protestans. On a encore mis, dans la seconde édition, une lettre du même auteur touchant l'usure. Il a encore écrit deux lettres en 1656; l'une à M. Ferret, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet; l'autre à M. Arnauld, dans lesquelles il se déclare pour le sentiment des thomistes sur la grâce. C'est à l'occasion de cette dernière lettre, que MM. Arnauld et Nicole firent l'écrit qui parut seulement sous le nom du premier, *Antoni Arnaldi responsio ad Holdenum*. Il y a encore des notes de Holden sur le Nouveau-Testament, et un discours intitulé : *Oratio Henrici Holden quam*

paratam habebat ad enuntiationem in examine propositionis arnaldinæ, à Francfort en 1656. Holden a beaucoup de méthode et de logique ; il est fort dans le raisonnement, net, précis, exact dans ses définitions et ses divisions. Il suit une route différente de celle des autres théologiens scholastiques et controversistes. (Dupin, *Fiblioth. du dix-septième siècle*, part. 2.)

HOLIAS (Jean des), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, natif de Clermont en Auvergne, et profès du couvent de son Ordre dans la même ville, se distingua par son zèle pour le salut des âmes, et contre les hérétiques. Il mourut en 1716 à Chartres où il était allé pour faire imprimer trois octaves du saint-sacrement de l'Eucharistie. Il avait publié auparavant à Paris, chez Jean Couterot, en 1697, in-8°, *Octave des morts ou la pénitence des âmes du purgatoire*, etc. (Le P. Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 791.)

HOLLANDUS ou D'HOLLANDER (Henri), anglais, né à Worcester, quitta sa patrie pour l'amour de la vraie religion, et alla à Douai où il fut fait bachelier en Théologie et élevé ensuite au sacerdoce. Il fut depuis envoyé à Reims où il se distingua dans la prédication, et fut employé à une traduction des livres saints. On l'envoya depuis comme missionnaire en Angleterre où il contribua à ramener de l'égarement plusieurs de ses compatriotes ; mais son zèle l'ex-

posant trop, il fut contraint de revenir. Il retourna à Douai où il prit le degré de licencié en Théologie, et on le chargea d'enseigner cette science dans un monastère de la ville. Jean Pitseus, qui parlait de lui en 1611, ne lui donne pour ouvrages qu'un recueil de poésies latines, et un traité sur le sacrifice de la messe, imprimé en latin, à Douai en 1609 ; mais il ajoute qu'il composait plusieurs autres ouvrages. Dans la Bibliothèque belge, il est qualifié docteur en Théologie, et on lui donne pour ouvrage : *Arca novifœderis in sanctæ missæ canone representata*, à Anvers 1615, in-8°. (Moréri, édit. de 1759.)

HOLOCAUSTE, sacrifice où l'on consume entièrement l'hostie par le feu. *Holocaustum* ; ce mot vient du grec *holocauston*, qui signifie entièrement brûlé, parce qu'on brûlait sur l'autel toute la chair des victimes offertes en holocauste, à la distinction des victimes pour le péché, et des hosties salutaires dont on réservait quelques parties qui n'étaient pas consumées sur l'autel. Voyez AUTEL, SACRIFICE.

HOLOFERNE, lieutenant-général des armées de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, qui fut tué par Judith devant Béthulie. (Judith, *passim*.)

HOLOGRAPHE. On appelle une disposition holographe celle qui est entièrement écrite et signée de la main de celui qui l'a faite. On applique plus particulièrement ce terme à un testa-

ment entièrement écrit et signé de la main du testateur. *Testamentum, apud Festum, appellatur holographum, quòd totum manu testatoris scriptum est et subsignatum.* Au reste quoique suivant l'étymologie de ce mot il dût être écrit holographe, cependant l'usage est en France d'écrire et de prononcer olographe. (De Ferrière, Dict. de droit et de Pratique, au mot HOLOGRAPHE.)

HOLON ou HOLAN, ville de Juda. (Josué, 21, 15.)

HOLSTENIUS (Luc), de Hambourg, vint en France d'où il passa à Rome auprès du cardinal François Barberin qui lui fit donner un canonicat de l'église de Saint-Pierre. Il fut choisi pour être garde de la bibliothèque du Vatican, et mourut à Rome le 2 février 1661, âgé de soixante-cinq ans. Il était très-savant dans l'antiquité ecclésiastique et profane, avait un jugement fin, une critique exacte, écrivait avec beaucoup de netteté et de pureté, et s'était acquis une grande réputation dans toute l'Europe. Nous avons de lui, 1°. Notes sur la Géographie de Charles de Saint-Paul, de Clavier et d'Ortelius, à Rome en 1666. 2°. Deux Traités du sacrement de Confirmation, chez les Grecs, *ib.* en 1668. 3°. De la Communion sous une espèce chez les Abyssins, *ibid.* 4°. Trois Dissertations, dont deux sont sur des passages du Concile de Nicée; et la troisième sur la fuite de l'épiscopat, et les raisons qu'alléguait Synesius, pour n'être pas or-

donné évêque, données par M. de Valois avec le Théodoret, en 1673. 5°. Dissertation sur la vie et les écrits de Porphyre, à Rome. 6°. Edition du code des règles monastiques de Saint-Penoit d'Aniane, à Rome en 1660, et à Paris en 1663, in-4°, 2 vol. 7°. Collection romaine des conciles et autres monumens ecclésiastiques, avec des notes posthumes, à Rome en 1662. 8°. Edition des sept Homélies attribuées à saint Athanase. 9°. Correction du texte du Traité d'Eusèbe contre Hiérocles, avec des notes, à Rome en 1627. 10°. Edition de l'exposition du Symbole de Nicée, faite par Théodore d'Ancyre contre Nestorius, à Rome en 1669. 11°. Edition des Sentences morales de Démophile, de Démocrates et de Secundus, en grec, avec sa traduction, *ibid.* en 1638. 12°. Edition de la Passion des saintes Perpétue et Félicité, de saint Boniface, martyr romain, avec des animadversions sur le martyrologe de Baronius, à Paris en 1664. 13°. Une Lettre de Chrétien Ranzovius à Calixte, ministre luthérien, dans laquelle Ranzovius exposait les raisons qu'il avait eues de se faire catholique. 14°. Plusieurs Lettres qu'on trouve dans les Commentaires de Lambecius, en 1674, et dans la collection des lettres que M. Simon a données avec la vie du père Morin, sous le titre d'Antiquités de l'Eglise orientale. 15°. Un Ecrit touchant le concile de Bâle, imprimé dans le 13^e tome des conciles du père

Labbe. (Dupin, *Biblioth. du dix-septième siècle. Journal des Savans*, 1665, 1668, 1675, 1693, 1707, 1709 et 1712.)

HOLWAN, huitième province du diocèse des nestoriens, dont Holwa, ville épiscopale de Babylone vers l'orient, du côté qu'elle regarde les montagnes limitrophes de Badat et la Parthe, est la métropole. Elle est éloignée de cinq ou six journées de Bagdad vers le nord. Elle est grande et bien peuplée. Les califes s'y retiraient en été pour prendre le frais. On l'appelle aussi Hala et Halach. Son évêque a droit de se trouver à l'élection du catholique. Son siège métropolitain fut transféré à Hamadana en 1175, et on n'en a plus entendu parler depuis. Elle a eu les évêques suivans :

1. Surinus, métropolitain de Nisibe, passa à Holwa en 754.
2. N... ne consentit qu'avec peine à l'élection de Timothée 1^{er} en 778.
3. Thomas, assista à l'ordination du catholique Théodose, en 852.
4. Etienne, ordonné par Sergius, catholique, en 860.
5. Jesuiab, évêque de Sus, transféré à Holwa en 893, le 15 juillet.
6. Emmanuel, assista à l'élection de Jean IV, catholique, en 900.
7. Jean 1^{er}, en 962.
8. N..., un de ceux qui ordonnèrent Jesuiab IV en 1020.
9. Abdelmessias, consentit avec peine à l'élection de Sebarjesu III.
10. Jean II fut présent à l'ordination de Malachie 1^{er} en 1092,

et à celle d'Elie II en 1111. (*Or. chr. t. 2, p. 1248.*)

HOMAM ou HEMAN, fils de Lotan. (1 Paralip. I, 39.)

HOMBELINE (B.), sœur de saint Bernard, vint au monde immédiatement après lui l'an 1092. Le saint s'étant retiré dans le cloître avec ses autres frères, elle demeura seule auprès de son père qui la maria à un jeune seigneur que l'on disait proche parent de la duchesse de Lorraine. L'an 1122, elle alla à Clairvaux pour voir son frère Bernard qui refusa de lui parler, parce qu'elle était venue dans un équipage superbe. Ce refus la couvrit de confusion, et la fit fondre en larmes. Elle promit de faire tout ce que saint Bernard lui ordonnerait. Il vint la trouver sur cette parole, et lui défendit toutes les pompes et les vanités du siècle. Hombeline étant retournée chez elle, commença par mener une vie solitaire au milieu du siècle, jeûnant, priant, veillant, et se retira ensuite, avec la permission de son mari, dans le monastère de Billette, au diocèse de Langres. Elle y passa seize ou dix-sept ans dans la pénitence, et mourut saintement le 21 d'août de l'an 1141, en présence de saint Bernard. Il n'est point fait mention d'elle dans le martyrologe romain, mais les peuples et l'Ordre de Cîteaux l'honorent comme une sainte sans contradiction. (Guillaume, abbé de S.-Thierry, dans la Vie de saint Bernard. Baillet, t. 2, 21 août.)

HOME (Jacques), auteur anglais. On a de lui : Histoire des Juifs et de leur république , tirée de l'Écriture-Sainte, in-8°, 2 vol. en anglais. (Journal des Savans, 1737, p. 751 et suiv.)

HOMÉLIE, *homelia*. Il signifiait originairement conférence ou assemblée. Il s'est dit ensuite des exhortations et des sermons qu'on faisait au peuple dans l'église. Le nom grec *homélie* signifie proprement un discours familier, et en effet les homélies se faisaient familièrement dans les églises par les prélats qui interrogeaient le peuple, et qui en étaient interrogés, à la différence des sermons qui se faisaient en chaire, à la manière des orateurs. Toutes les homélies des pères grecs et latins sont faites par des évêques. On appelle aussi homélies les leçons du troisième nocturne des matines, qui expliquent l'évangile du jour, et qui sont des extraits des homélies des Pères. (Photius, Fleuri.)

HOMER ou CHOMER, mesure creuse des Hébreux, qui contenait dix baths, ou 149 pintes, demi-setier, un poisson et un peu plus.

HOMERITES, peuples qui habitent la côte méridionale de l'Arabie heureuse, aux environs de la mer Rouge, connus sous le nom de Sabéens, par les anciens géographes, et sous celui d'Indiens par les Grecs et les Romains : c'est le pays qu'on appelle présentement la principauté d'Aden. L'apôtre saint Barthélemy y prêcha l'Evangile,

et on y assure que le fameux Pantænus, prêtre et préfet de la célèbre école d'Alexandrie, y rétablit la foi que la persécution avait peut-être affaiblie à la fin du deuxième siècle. Au quatrième, Théophile arien, Indien de naissance, fut envoyé par l'empereur Constance, et par Georges d'Alexandrie dans le pays des Homérites, et vers les Abyssins Ethiopiens pour y répandre son hérésie; mais il ne paraît pas qu'il y ait réussi, puisqu'il y demeura peu de temps, et qu'il n'y retourna jamais; la religion chrétienne ne laissa pas que d'y faire quelques progrès, jusqu'à ce que le roi Dunaan, poussé par les Juifs, s'efforça d'abolir dans ce pays le nom de J. C. Il prit la ville de Nagra, et fit mourir cruellement Arethas qui en était le prince, avec tous ses habitants. Alors Elesbaam, roi d'Ethiopie, voulant venger la mort de ces saints martyrs, monta sur sa flotte, et accompagné de ses troupes, attaqua ce prince juif, le défit, et lui substitua un roi chrétien qui ne régna pas, à la vérité, long-temps, parce que ses sujets se révoltèrent contre lui, mais qui fut remplacé par un autre aussi chrétien, nommé Abraham. Elesbaam envoya demander à Alexandrie un évêque pour instruire ces peuples de nouveau. Timothée, patriarche d'Alexandrie, du consentement de l'empereur Justinien, laissa le choix aux envoyés qui emmenèrent avec eux un nommé Jean. Celui-ci bâtit une église dans la

ville de Thaphar, et y établit son siège épiscopal. Les nestoriens s'emparèrent le siècle suivant de cette église, et ces peuples se soumirent au catholique de leur secte, résidant à Séleucie. Voici les évêques qui ont gouverné les Homérites.

1. Paul, qui était mort deux ans auparavant que Dunaam prit la ville de Nagra (Act. du martyre de saint Arethas).

2. Jean, mansionnaire de l'église de Saint-Jean-Baptiste d'Alexandrie, avait soixante-deux ans lorsqu'il fut amené par les envoyés d'Elesbaam, chez les Homérites, avec les clercs qu'il avait choisis pour l'aider dans le ministère.

3. Gregence siégeait, lorsque Elesbaam passa de nouveau la mer pour donner un successeur au roi des Homérites, qu'il avait établi après Dunaam, et qui fut Abraham. Les menées disent, au 19 décembre, que Gregence était de Milan.

4. Abulhareth, vers l'an 630.

5. N..., envoyé par le patriarche Simon. (*Voyez Hist. patr. alex. Or. chr. t. 1, p. 663.*)

HOMICIDE, *homicidium*. L'homicide proprement dit est le meurtre injuste d'une personne. Ce crime est également contraire à la loi naturelle, divine et humaine, soit qu'on le commette sur soi-même, ou sur un autre, parce que l'homme n'a pas plus de droit sur sa propre vie, que sur celle de son prochain, et qu'en se tuant lui-même, il fait injure à Dieu dont il usurpe les droits,

et à la république qu'il prive d'un de ses membres. Il n'est donc point permis de prendre du poison, ou de se tuer d'une autre manière, pour éviter un supplice infâme ou cruel; et si quelques saints et saintes se sont tués eux-mêmes pour prévenir leurs bourreaux par un transport de zèle, ou pour éviter le déshonneur, on ne peut les excuser qu'en attribuant ces actions à un mouvement particulier du Saint-Esprit. On peut cependant se tuer indirectement, soit en exposant sa vie aux dangers, soit en ne prenant pas certains moyens pour la conserver, soit en embrassant un genre de vie propre à l'abrégier par sa rigueur. Ainsi un soldat doit garder un poste dangereux et attaquer l'ennemi pour l'utilité de la république; et un homme injustement attaqué peut se laisser tuer par un injuste agresseur, de peur qu'en le tuant il ne le précipite dans l'enfer. On peut encore exercer la charité spirituelle et corporelle envers des pestiférés. On peut aussi ne point acheter des remèdes très-chers, et ne point souffrir de très-grandes douleurs pour éviter la mort. Un homme justement condamné à la mort peut s'offrir au juge et ne point sortir de la prison, quoiqu'il en ait l'occasion. (*Voyez AVORTEMENT, AGGRESSEUR, DUEL, IRRÉGULARITÉ.* M. Collet, t. 6, p. 114. M. de la Combe, Rec. de Jurisp. can.)

L'homicide a toujours été regardé comme un crime très-

énorme; il est un des trois crimes pour lesquels on refusait l'absolution dans quelques églises, même à l'article de la mort. Selon les épîtres canoniques de saint Basile, *can.* 56, la pénitence de l'homicide volontaire était de vingt ans. Le clergé de France, assemblé en 1700, a censuré douze propositions qui tendent à justifier l'homicide. (Mém. du Clergé, t. 1, p. 722 et suiv.)

HOMILIAIRE et **HOMILIER**, livre qui contient les homélies des Pères qu'on lit à l'office. *Homiliare, homilarius liber.*

HOMILIASTE, faiseur d'homélies. *Homiliastes, Homilites.*

HOMINICOLES, *hominicolæ.* Nom que les apollinaristes donnaient aux catholiques parce qu'ils adoraient Jésus-Christ Dieu et homme. (Facundus Herminianensis, l. 19, c. 3.)

HOMMAGE, serment de fidélité que doit faire tout vassal qui possède un fief, au seigneur dominant, *homagium, professio clientelæ.*

HOMMAGE et **FIDÉLITÉ** ou **FOI**. Les prélats ecclésiastiques devaient au roi le serment de fidélité et loyauté pour le temporel de leurs bénéfices, mais sans hommage et vasselage.

HOMMAGE-LIGE, était un hommage qui liait les vassaux à leur seigneur, non-seulement quant à leurs terres, mais aussi quant à leurs personnes; en sorte que le seigneur pouvait les employer envers tous et contre tous, au-dehors et au-dedans du

territoire, hors contre le roi.

ROMME VIVANT ET MOURANT. Les chapitres, les hôpitaux et autres gens de main-morte formant des communautés, qui possédaient des fiefs, n'en reconnaissaient pas eux-mêmes le seigneur suzerain, et ne lui portaient pas non plus eux-mêmes la foi et hommage; mais ils étaient obligés de s'acquitter par autrui des devoirs de vassal. Ils lui présentaient à cet effet une personne qu'ils choisissaient, et sur la tête de laquelle la propriété du fief résidait par fiction, relativement au seigneur dominant; et celui qui satisfaisait ainsi au devoir du vassal pour des gens de main-morte, était nommé *homme vivant et mourant* par quelques coutumes, d'autres le nommaient vicair.

Quand cet homme était mort, les communautés devaient en nommer un autre; et à chaque mutation d'homme vivant et mourant, la foi et hommage et le dénombrement étaient dus au seigneur: il y avait même des coutumes où il était dû en outre une année du revenu pour le droit de relief.

D'Argentré, sur l'article 433 de la coutume de Bretagne, traite la question de savoir si par la mort civile de l'homme vivant et mourant, il y avait ouverture de fief: cette question s'étant présentée au parlement de Paris entre le sieur de Nossé et l'Hôtel-Dieu de Nogent-le-Rotrou, la cour jugea « que par la mort » civile de l'homme vivant et

» mourant, baillé par l'Hôtel-
 » Dieu, arrivée par la profession
 » et vœu monastique qu'il avait
 » fait depuis.... n'y avait point
 » d'ouverture au fief, et qu'il
 » fallait attendre la mort natu-
 » relle. » L'arrêt du 6 février
 1742, qui contient cette décision,
 est au Journal des Audiences,
 tom. 1, liv. 3, ch. 85.

HOMMEY (Jacques), natif de
 la ville de Séz, entra jeune dans
 l'Ordre des Augustins de la pro-
 vince de Saint-Guillaume, au-
 trement de la réforme de Bour-
 ges. Il s'y distingua par une
 grande exactitude dans l'accom-
 plissement de tous ses devoirs,
 et par une application particu-
 lière à l'étude. Il savait bien l'hé-
 breu, le grec et le latin. Il passa
 les dernières années de sa vie à
 Angers, et y mourut le 24 octo-
 bre 1713, dans la soixante-neu-
 vième année de son âge. Nous
 avons de lui : 1°. *Sancti Gre-
 gorii papæ milleloquium morale*,
 à Lyon 1683, in-fol. C'est un ex-
 trait de ce que l'auteur a trouvé
 de meilleur dans saint Grégoire,
 avec des analyses et des notes
 qui sont, ou de véritables para-
 phrases, ou des commentaires,
 ou le plus souvent des raisonne-
 mens en forme, tirés des propres
 paroles du saint. 2°. *Supplemen-
 tum patrum*, avec des notes et des
 dissertations, à Paris in-8°, 1684.
 Une des plus importantes pièces
 de ce recueil est la harangue qui
 fut prononcée au concile de Bâle
 par Jean, abbé de Cîteaux, au
 nom de l'université de Paris. On
 y trouve aussi cinq traités du

chant ecclésiastique, composés
 par saint Bernard, et un traité
 du même père sur les louanges
 de la sainte Vierge, suivi d'une
 dissertation du père Hommey,
 où il prouve que le second hymne
 de ces louanges, qui commence
 par ces mots, *Omni die dic Ma-
 riæ*, n'a pas été composé par
 saint Casimir, roi de Pologne.
 3°. *Fasti annui, in quibus res
 politicæ insigniores, ecclesiasti-
 cæ, litterariæque per universum
 orbem primo seculi 18 anno,*
breviter et dictim narrantur; ou
*Diarium europæum historico-
 litterarium*. 4°. L'édition de l'ou-
 vrage suivant : *Liber absque lit-
 teris de ætatibus mundi et ho-
 minis, autore Fabio Cl. Gordia-
 no Fulgentio*, avec des notes du
 père Hommey, à Poitiers en 1696,
 in-8°. Il a mis au commence-
 ment de cette édition deux let-
 tres de Bernard *Guidonis*, évêque
 de Lodève. 5°. Une Lettre où il
 parle de trois petites pièces ma-
 nuscrrites qu'il a tirées de la Bi-
 bliothèque de la Merci-Dieu, au
 diocèse de Poitiers : la première
 est une relation des miracles
 faits au tombeau du pape Eu-
 gène III. La seconde est l'épita-
 phe du même pape en huit vers.
 La troisième est une épître dé-
 dicatoire en vers de la vie et des
 miracles de saint Grégoire, par
 Jean, diacre. 6°. Un Fragment
 de Gerson, sur la Théologie mys-
 tique, et la vie contemplative.
 7°. Une Pièce latine sur l'élec-
 tion du prince Charles de Lor-
 raine à l'évêché de Munster en
 1706. 8°. Un Panégyrique aussi

en latin sur la mort du prince Joseph de Lorraine, tué à la bataille de Cassano en 1705. 9°. Un *Milleloquium sancti Chrysostomi*, manuscrit, de même qu'une Histoire de Louis xiii, pour l'opposer à celle de le Vassor. (Dupin, Biblioth. du dix-septième siècle. Journal des Savans, 1683, 1684, 1693, 1694 et 1696. Mémoires de Trévoux, juin 1708. Dom Calmet, Bibl. lorr.)

HOMOBON ou **HOMMEBON**, marchand de Crémone en Italie, fut élevé dans la pratique des vertus chrétiennes. Il épousa une fille de bonnes mœurs avec laquelle il exerça le commerce de la manière la plus droite et la plus exacte. Ne se regardant que comme le dispensateur de ses richesses, il les distribuait aux pauvres avec une sainte profusion, et ne manquait jamais de joindre l'aumône spirituelle à la corporelle, par ses conseils, ses instructions et ses exhortations. Il était frugal, abstinent, assidu à la prière. Tous les jours il entendait matines à minuit dans l'église de Saint-Gilles, et n'en sortait qu'après la messe du chœur. Il assistait au sacrifice avec une ferveur et un recueillement qui inspirait la dévotion à tous ceux qui le voyaient; et l'exemple d'une si sainte vie fut plus efficace que toute l'éloquence des prédicateurs, pour convertir les libertins et les hérétiques. Il mourut le 13 novembre de l'an 1197, au *Gloria in excelsis* de la messe qu'il entendait selon sa coutume, et le

pape Innocent iii le canonisa l'année suivante, pressé par l'éclat de ses miracles et par les vœux des peuples. Son corps repose à la cathédrale de Crémone, et sa tête à l'église de Saint-Gilles où il avait d'abord été enterré. On fait sa fête le 13 novembre. (Surius. Baillet, t. 3, 13 novembre.)

HOMOLOGETE, confesseur, *Homologetes*, *Homolegeta*.

HOMOLOGATION. Ce mot pris dans son étroite signification, veut dire consentement et approbation. Il est en usage dans les tribunaux pour indiquer un jugement qui ordonne l'exécution d'un acte souscrit par des parties, comme des contrats d'union et de direction. Ces actes ne sont effectivement parfaits, que quand ils sont homologués par le juge qui en a le droit, et on ne peut les opposer à des créanciers qu'après cette formalité remplie. On fait encore homologuer des concordats pour des bénéfices, des avis de parens, des délibérations de communautés et une infinité d'autres actes, qui sans cela n'auraient aucune force. Cette formalité se remplit en présentant une requête aux juges, à qui il appartient de statuer sur ces sortes de demandes : il est d'usage d'ordonner dans ces cas là (si la demande paraît juste) que l'acte sera homologué avec les parties qui l'ont souscrit, et que les refusans seront assignés pour déduire les causes de leur refus. (M. Denisart, Collect. de

jurisprudence, au mot *Homologation*.

HOMONANDA, ville épiscopale de Lycaonie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Icône, a eu les évêques suivans :

1. Cyrille, au premier concile général de Constantinople.

2. Tyran, à celui de Chalcédoine.

3. Photin, souscrivit à la relation du concile de Constantinople au patriarche, touchant Sévère d'Antioche.

4. Alexandre, aux canons *in Trullo*.

HOMONCIONISTE ou **HOMUNCIONISTE**, *homuncionista*. Nom que l'on donna aux photiniens, ou disciples de Photin, parce qu'ils soutenaient que Jésus-Christ était un pur homme. (Baronius, à l'an 357.)

HOMUNCIONATE. Nom que les ariens donnaient aux orthodoxes, parce qu'ils admettaient deux natures en Jésus-Christ.

HOMOUSIEN, **HOMOUSIONISTE**, **HOMOUSIASTE**, nom que les ariens donnaient aux catholiques, parce qu'ils soutenaient que le Fils de Dieu est *homousios*, c'est-à-dire, *consubstantiel* à son père.

HON, hébr., *douleur*, fils de Pheleth, de la tribu de Ruben, fut compagnon de la révolte et du châtiment de Coré, d'Athan, et Abiron. (Num. 16, 1.)

HONCALA (Antoine), Espagnol du seizième siècle, a donné le Pentaple de la piété chrétienne, à Salamanque, en 1546, et des commentaires sur la Genè-

se, imprimés à Acala en 1551, et à Salamanque en 1553 (Dupin, Table des Aut. eccl. du seizième siècle, p. 1100.)

HONCE (la) *Leunsium*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, située dans le pays de Labourd, près du Gare, au diocèse et à trois lieues de Bayonne. Elle reconnaissait pour fondateur Bertrand, vicomte de Bayonne, dont il est fait mention dans le nécrologe de la Case-Dieu, du même Ordre, au 30 d'octobre.

HONESTUS ou **DE HONESTIS** (Pierre), abbé de Sainte-Marie-du-Port, près de Ravenne, dans le douzième siècle, écrivit des règles dites, *Constitutiones portuenses*, qu'on attribue au cardinal Pierre de Damien. (Pennot, Hist. canon. regul. Le Mire, de *Script. in auct.*)

HONÊT (saint), *Honestus*, maître de saint Firmin, premier évêque d'Amiens, était natif de Nîmes, prêtre de Toulouse, et disciple de saint Saturnin qui l'envoya prêcher dans la Navarre et la Biscaye. Il y en a qui le regardent comme martyr, et d'autres comme simple confesseur. La principale partie de son corps se conservait à l'abbaye d'Hierres, à quatre lieues de Paris, et l'on fait sa fête le 16 de février. (Baillet, tom. 3, 25 septembre.)

HONGNANT (Claude-René), jésuite, né à Paris le 14 novembre 1671, entra dans la société le 7 septembre 1687, et fit ses quatre vœux solennels à Caen

le 2 février 1705. Après avoir enseigné la philosophie pendant quatre ans, et la Théologie durant l'espace d'onze ans, il fut préfet des études dans le collège de Paris, et on l'associa à la composition des Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des beaux-arts, auxquels il a travaillé assez long-temps. Il mourut au collège de Paris, dans le courant du mois de mars 1745, et a laissé : 1°. Examen du poëme (de M. Racine) sur la grâce; à Bruxelles (Paris) en 1723, in-8°. Cet examen est contenu en trois lettres; il n'y a que la troisième qui soit de P. Hongnant : c'est une lettre théologique, dans laquelle l'auteur expose et censure la doctrine du poëme de la grâce. 2°. Apologie des anciens docteurs de la faculté de Théologie de Paris, Claude de Saintes, et Nicolas Isambert, contre une lettre du R. P. le Brun, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, insérée dans les Mémoires de Trévoux, au mois de juillet 1728, sur la forme de la consécration de l'Eucharistie, par M. P. T. H. CH. R. PR. DD. ancien professeur en Théologie (c'est-à-dire, P. T. Hongnant, chanoine régulier, prieur de Dammartin, frère de l'auteur, sous le nom duquel le père Hongnant avait voulu faire passer cet écrit), à Paris, chez Chaubert en 1727, in-12. 3°. Les vingt lettres de M. l'abbé *** à M. l'abbé Houtteville, au sujet du livre de la religion chrétien-

ne, prouvée par les faits; à Paris en 1722, in-12, sont pour le fond du père Hongnant, et pour la forme de M. l'abbé Desfontaines. (Mém. lat. manusc. du P. Oudin, jésuite, communiqués à M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

HONGRÉ (Jacques le) dominicain, natif d'Argentan en Basse-Normandie, fit ses études au collège de S. Jacques à Paris, et fut reçu docteur en Théologie de la faculté de la même ville en 1560. Le cardinal Charles de Bourbon, archevêque de Rouen, voulut l'avoir pour son grand-vicaire en 1563. Il se signala par sa dextérité dans les affaires, par son zèle à réprimer les entreprises des hérétiques, par sa science, par son éloquence, et fut sans contredit le plus célèbre prédicateur de son temps en France. On le chargea de prononcer l'éloge funèbre du duc de Guise, assassiné devant Orléans; et il publia sa vie en 1563. Ce fut encore lui en 1562, qui le jour d'une procession solennelle, faite à Saint-Médard à Paris, pour réparation des sacrilèges commis contre le saint sacrement, prêcha au milieu de la messe, en présence de quatre cardinaux, de tous les prélats qui étaient alors à Paris, de tout le clergé de cette grande ville, des cours souveraines, et d'une multitude prodigieuse de peuple. On a aussi de lui quatre Homélies touchant les saintes images; une Relation de la conférence qu'il avait eue le 23

juillet 1565, à Ambourville, avec le ministre Guillaume Feuiguère; et une Déclaration des trois points contenus au sacré mystère de la messe; savoir, de la consécration, oblation et communion de Notre-Seigneur. (Le P. Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 233.)

HONGRIE, royaume de l'Europe, situé le long du Danube de part et d'autre. C'est une partie de l'ancienne Pannonie et de l'ancienne Dace, que Trajan soumit aux Romains, et où Attila, après avoir ravagé l'Italie, établit les Huns qui lui ont donné le nom. Leur premier prince chrétien fut Geisa, converti par saint Adalbert au dixième siècle. Son fils saint Étienne joignit à la qualité de roi, dont il fut honoré par le pape, celle d'apôtre et de légat du saint-siège dans tout le royaume où il fit fleurir la religion. Il y établit les deux métropoles de Gran et de Colocza, avec la plupart des évêchés qu'on y voit aujourd'hui; mais sans avoir égard aux anciens sièges, puisque *Sirmium* avait été oublié, et ne fut fait que simple évêché par ses successeurs, et que Lorc qui de métropole de Bavière dans le sixième siècle, l'était devenue d'Avarie ou de Hongrie, n'eut aucune part à cette nouvelle érection. Ce royaume subsista dans les siècles suivans avec assez d'éclat, et ses princes faisaient une fort bonne figure, même contre le Turc, dont ils se défendaient

bravement. Mais le roi Louis ayant été tué malheureusement à Mohatz en 1526, tout y a été depuis ce temps-là dans un fort grand désordre; car l'empereur Ferdinand, qui avait épousé sa sœur, prétendant à la succession, et Jean Zapoli, élu par les états, la lui voulant disputer, cela donna lieu au Turc d'en enlever la meilleure partie. Mahomet iv acheva de la conquérir, lorsqu'il fit mettre le siège devant Vienne en 1684; mais il la reperdit ensuite presque tout entière aussi; de sorte que l'empereur qui l'avait héritée de ses ancêtres depuis Ferdinand, en est à présent en possession.

Les archevêchés et évêchés sont encore aujourd'hui en Hongrie les mêmes qu'ils étaient avant l'invasion des Turcs, et sont à la nomination de l'empereur; mais il s'en faut bien qu'ils ne soient aussi bons qu'avant les guerres, parce que le pays est ruiné. Gran prétend à la primatie, et a droit de couronner les rois; son archevêque avait autrefois plus de dix mille écus de revenu, et les évêques n'en avaient pas moins à proportion. Il a pour suffragans les évêques d'Agria, de Javariu, de Neutra ou Nitra, de Cinq-Églises, de Watzem et de Vespren, dont l'évêque est chancelier de la reine qu'il a droit de couronner. Ceux de Bosne dans la Bosnie, de Zagrab, de Varadin, de Sirmich, de Chanad, de Szebon dans la Transilvanie et de Bac-

kou dans la Valachie, le sont de l'archevêché de Colocza, auquel celui de Bathmonster, qui était de ce nombre, a été uni à perpétuité. Il y a encore trois évêchés dans la Hongrie, qui dépendent de l'archevêque de Spalatro dans la Dalmatie, mais qui sont sous la domination des Turcs; savoir, Tina, Mosdruck et Segna, habités par les Uscoques, et où il n'y a que huit ou dix prêtres. Le cardinal Druscouret y pour tâcher d'étouffer les hérésies qui infestaient tous ces diocèses, fit bâtir à Vienne un séminaire pour l'instruction des jeunes Hongrois qui se convertiraient à la foi catholique. M. de Commanville, Mém. de l'Église. (Voyez le recueil des Historiens de Hongrie, imprimé à Vienne en Autriche en 1746, sous ce titre : *Scriptores rerum hungaricarum veteres et genuini*. Voyez aussi l'abrégé de l'histoire littéraire de Hongrie, avec une liste de tous les auteurs qui ont écrit sur l'histoire de Hongrie, par M. Wittinger.)

HONITA, ville d'Assyrie, épiscopale de la province d'Adiabène, au diocèse des Chaldéens, sous la métropole de Hazza et d'Arbela. On n'en sait autre chose, sinon qu'elle est proche de Nuhadra et de Maalta. Ces trois villes ne faisaient autrefois qu'un évêché. Il y a en les évêques suivans :

1. Acepsimas, martyrisé sous le roi Sapor, la trente-septième année de la persécution qu'il

suscita contre les chrétiens. On en fait la fête le 22 avril. (Mart. rom.)

2. Dindoë, évêque d'Honita et de Maatia tout ensemble.

3. Sergius, succéda.

4. Rostani, ordonné métropolitain d'Arbela par Joseph de Maru, Jesuiab, que Timothée avait ordonné, étant encore vivant. Rostani périt misérablement.

5. Ebedjesus, assista au concile que le même Timothée, catholique, avait assemblé. (Oriens christ., t. 2, p. 1234.)

HONNECOURT, *Hunnocurtum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située aux confins de l'Artois et du Cambresis, sur l'Escant, à quatre lieues de Cambrai, près de Saint-Quentin. Elle fut fondée au septième siècle, pour des religieuses, par Amalfride, puissant seigneur du Cambresis, et Childebertine sa femme, du temps de saint Vindician, évêque de Cambrai. Auriane, fille des fondateurs, en fut la première et unique abbesse; car après sa mort on chassa les religieuses de ce monastère, et on y établit des moines de Saint-Bertin. L'abbaye d'Honnecourt fut depuis dans un état très-florissant, jusqu'aux temps de Charlemagne, qu'elle se trouva presque sans moines et sans biens. Odon, châtelain de Cambrai, la fit rebâtir vers l'an 911. Elle fut possédée ensuite par des chanoines, et passa enfin peu de temps après aux bénédictins, avec lesquels elle

a fini. (*Gallia christ.*, tom. 3, col. 112.)

HONNEUR, *honor*. L'honneur se prend ou pour les témoignages extérieurs d'estime, de respect, de soumission que l'on a pour quelqu'un, ou pour la charge, la dignité qui attire les respects et la soumission, ou pour la vertu en général, ou pour la vertu particulière de bravoure dans les hommes, et de chasteté dans les femmes, ou pour la bonne réputation. On doit honorer Dieu, les saints, les hommes vertueux, les supérieurs, même vicieux, soit ecclésiastiques, soit laïcs, non à cause de leurs dérèglemens, mais à cause de leur pouvoir et de leur dignité. (Saint Thomas, 2, 2 *quest.* 103, *art.* 2, et *quodlib.* 8, *art.* 7 *in corp.*)

HONORAIRE, se dit de ce que l'on donne aux ecclésiastiques pour les offices spirituels, comme la messe, les funérailles, etc. C'est aux évêques à fixer l'honoraire ou la taxe qu'on doit aux ecclésiastiques, pour la célébration des messes et du service divin, suivant l'*art.* 27 de l'édit d'avril 1695, qui a ordonné en exprès, que le règlement de l'honoraire des ecclésiastiques appartiendra aux évêques. On ne doit rien exiger pour l'administration des sacrements, quoiqu'on puisse recevoir ce qui est offert volontairement. (*Voyez* MESSE, SIMONIE.)

HONORAT (saint), évêque d'Arles, et fondateur du monastère de Lérins, comptait des con-

suls romains parmi ses aïeux. Il vint au monde vers la fin du règne de Constance, dans cette partie de l'ancienne Belgique, où se touchent aujourd'hui la Champagne et la Lorraine, si l'on en croit aux conjectures de quelques savans. Il reçut le baptême, malgré ses parens, qui mirent tout en usage pour lui inspirer le goût du monde. Mais la grâce de Jésus-Christ le rendant victorieux de tous ces vains efforts, il coupa lui-même ses longs cheveux, et quitta ses habits magnifiques et la compagnie des hommes, pour vivre dans la retraite, la prière et le silence. Il abandonna ensuite son pays avec son frère Venance, alla à Marseille, monta sur un vaisseau, et aborda en Grèce, où Venance mourut. Cette mort fit reprendre le chemin des Gaules à saint Honorat qui s'établit dans l'île de Lérins avec son directeur saint Capraise et ses autres compagnons l'an 391. L'évêque de Fréjus l'ordonna prêtre malgré sa résistance; et cette dignité donnant une nouvelle force à ses talens naturels, perfectionnés par un long exercice de vertus, il fit des biens immenses pour le salut des âmes. Il joignait à une admirable douceur une politesse si engageante, que c'était comme un aimant divin qui attirait les cœurs les plus durs. Il excellait en foi, en sagesse, en pureté, en humilité. Sa charité le transformait en autant de personnes, qu'il avait de disciples, et il pé-

nétrait jusqu'au fond de leurs âmes pour y découvrir leurs peines. Quoiqu'il fût sujet à diverses infirmités corporelles, il paraissait surpasser en force les plus robustes dans les jeûnes, les veilles et les autres austérités. Il conduisait son monastère depuis près de trente-cinq ans avec une réputation qui lui attirait de tout côté les plus illustres personnages, lorsqu'il fut contraint de monter sur le siège épiscopal de la ville d'Arles en 426. Il rétablit la paix dans cette église, et ne la rendit pas moins florissante, que son monastère de Lérins, pendant deux ou trois ans qu'il la gouverna. On marque ordinairement le jour de son décès au 16 janvier de l'an 429; d'autres le marquent au 14 ou au 15. Ses reliques reposent dans l'île de Lérins, qui a pris le nom de saint Honorat. Il donna par écrit à ses religieux une excellente règle qui s'est perdue, de même que ses homélies et les lettres qu'il avait écrites. (Baronius. Bollandus. Sponde. Vincent Barralis, dans sa Chronologie de Lérins. Baillet, t. 1, 16 janvier. D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 2. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl., t. 13, p. 535 et suiv.)

HONORAT (saint), abbé de Fondi, était fils d'un paysan, fermier du sénateur Venance, dans le pays des anciens Samnites en Italie. L'Esprit-Saint, qui fut seul son maître, le prévint, dès l'enfance, d'un grand amour pour les choses du ciel;

et dès lors il se condamna au silence, et à une abstinence perpétuelle de chair. L'éclat de sa vertu le fit bientôt connaître dans Rome où son maître l'affranchit et lui donna la liberté. Il n'en fit usage que pour bâtir un monastère dans le territoire de Fondi, entre Rome et Naples, où il assembla près de deux cents religieux qu'il conduisit dans le chemin de la perfection évangélique et par ses discours et par ses exemples, jusqu'à sa mort qui arriva vers le milieu du sixième siècle, et qui fut suivie de plusieurs miracles. On fait sa fête le 16 janvier. (Saint Grégoire pape, Dial., liv. 1, ch. 1. Baillet, t. 1, 16 janvier.)

HONORAT, évêque et originaire de Marseille, vivait dans le cinquième siècle. Il était fort éloquent, et composa plusieurs homélies. Il écrivit aussi la vie de saint Hilaire d'Arles. (Vossius, liv. 2, ch. 18, Hist. latin. Dupin, Biblioth., t. 3, p. 528.)

HONORÉ (saint), *Honoratus*, évêque d'Amiens, était natif d'un endroit du Ponthieu, appelé le Port. Son mérite l'éleva sur le siège épiscopal de la ville d'Amiens, et il gouverna cette église avec une haute réputation vers l'an 667 ou 677. Il mourut saintement, après avoir beaucoup travaillé pour le salut de son peuple, et fut enterré dans le lieu de sa naissance. On le transporta ensuite dans l'église de Saint-Firmin le Confès d'Amiens, où on le conserve en-

core. Sa tête fut portée à la chartreuse d'Abbeville, que Guillaume de Maçon, évêque d'Amiens, avait fondée l'an 1301, et une portion de ses reliques au chapitre des chanoines de Saint-Honoré de Paris. Le martyrologe romain fait mention de saint Honoré au 16 de mai. (Bollandus. Baillet, t. 2, 16 de mai.)

HONORÉ ou HONORE ou HONORIUS (saint), évêque de Cantorbéri en Angleterre, était Italien, selon toutes les apparences. Il avait été disciple de saint Grégoire, pape, et il fut sacré par saint Paulin, évêque d'Yorck. La foi chrétienne fit de grand progrès dans les trois royaumes durant son épiscopat. Il combattit fortement le pélagianisme; et après avoir heureusement gouverné son église pendant l'espace d'environ vingt ans, il mourut en paix le dernier jour de septembre de l'an 653, jour auquel le martyrologe romain fait mention de lui. (Baillet, t. 3, 30 septembre.)

HONORÉ, prêtre et scholastique de l'église d'Autun, surnommé le *Solitaire*. Nous ne savons presque rien de certain sur sa personne, que ce qui est énoncé dans le titre de cet article. Parmi les historiens modernes, il en est qui le placent sur la chaire épiscopale d'Autun, et d'autres qui racontent que lui ayant été offerte, il la refusa pour suivre le roi Louis-le-Jeune à la croisade, mais sans aucun fondement. L'opinion sin-

gulière de M. Lebeuf sur la patrie d'Honoré n'est pas plus vraie. Ce savant, dans une de ses dissertations, tome 1, *Dissertation.*, page 254 et *seq.*, entreprend d'enlever cet écrivain, non-seulement à l'église d'Autun, mais à la France, pour faire honneur de sa naissance à l'Allemagne. Pour étayer ce paradoxe historique, il soutient d'abord que le surnom d'*Augustodunensis*, par lequel on distingue notre auteur des autres du même nom, ne se lit dans aucun écrivain avant Trithème. Cependant il convient que cette dénomination se trouve à la fin d'un ouvrage d'Honoré même. C'est son traité des auteurs ecclésiastiques, dont le dernier porte : *Honorius, Augustodunensis ecclesiae presbyter, non spernenda opuscula dedit*. Mais il regarde cet endroit comme une addition faite par une main étrangère. Soit : du moins faut-il convenir qu'elle précède de beaucoup l'âge de Trithème, puisque tous les manuscrits sur lesquels ont été faites les différentes éditions de ce traité, la renfermaient. Il y a plus, Honoré porte ce même surnom dans plusieurs manuscrits, à la tête des productions de sa plume. Tel est entre autres celui de la bibliothèque du roi, coté numéro 999, dont l'écriture appartient au treizième siècle. On y trouve son Traité de la Perle de l'âme, avec ce titre, qui est du même temps : *Honorii Augustodunensis gem-*

ma animæ. En second lieu , M. Lebeuf prétend , qu'en admettant la dénomination contestée , elle ne doit point s'entendre de la ville d'Autun , mais ou d'Augt , près de Basle , ou d'Ausbourg , capitale de la Suabe. Il n'a point à la vérité rencontré de monument où le terme *Augustodunensis* fût employé pour désigner un citoyen de cette dernière ville ; mais il a trouvé qu'au huitième siècle un évêque d'Augt s'était dit : *Episcopus ecclesiæ Augustodunensis* , découverte qui le fait pencher à placer Honoré dans cette église préférablement aux deux autres. Malheureusement , il y a ici un petit inconvénient ; c'est que long-temps avant le douzième siècle la ville d'Augt était détruite , et son évêché réuni à celui de Basle , comme nous l'apprend le savant M. Schoëpflin dans son *Alsatia illustrata* , page 677. M. Lebeuf accumule ensuite des textes d'Honoré , qui semblent prouver son origine allemande , mais qui ne prouvent autre chose en effet , sinon que les livres d'où ces textes sont extraits , furent composés en Allemagne , et dans les terres du duc d'Autriche , après qu'il eut quitté Autun , vers l'an 1120. Il vivait encore sous le pontificat d'Innocent 11 : on ignore la date de sa mort. Il a été un des plus volumineux écrivains de son siècle ; et quoique le dénombrement qu'on voit de ses écrits à la fin de son Traité des Auteurs ecclésiastiques , soit considé-

rable , il n'est cependant rien moins que complet. On en a découvert beaucoup d'autres , postérieurs en date à celui-ci , dont une partie est entre les mains du public ; l'autre a été détaillée par dom Bernard Pez , *Anecd.* , t. 2 , *dissert. isag.* , p. 577.

Les ouvrages imprimés de notre auteur , sont : 1°. *Elucidarium*. Les critiques ont été long-temps divisés touchant son véritable auteur. Fondés sur l'autorité de quelques manuscrits , les uns l'ont donné à saint Anselme , sous le nom duquel il fut imprimé l'an 1560 à Paris , chez Morelet , en 1 volume in-8°, par les soins de Claude d'Espence ; réimprimé à Liège dans le même format en 1586 , et ensuite inséré dans toutes les éditions du saint docteur parmi ses ouvrages sincères , à l'exception de la dernière où il se trouve relégué dans l'appendice. Les autres l'ont mis sur le compte de saint Augustin. Plusieurs en ont fait honneur à Abélard , quelques-uns à Guibert de Nogent ; et il s'en est enfin trouvé qui l'ont donné à Guillaume de Coventry , carme du quatorzième siècle. Dom Rivet , sur saint Anselme , a fort bien démontré la fausseté de toutes ces attributions. Mais le doute qu'il élève touchant l'identité de l'*Elucidarium* que nous avons , et de celui d'Honoré , disparaît en consultant la notice que notre auteur donne du sien dans la liste citée de ses écrits ; car il dit l'avoir partagé en trois li-

vres, dont le premier concerne Jésus-Christ, le second l'Église, le troisième la vie future. Or, telle est précisément la division de celui qui est entre les mains du public. Que s'il y a quelque légère différence de principes entre cet écrit et les autres qui sont sortis de la plume d'Honoré, on doit observer que c'est ici le coup d'essai d'un écolier, lequel, pressé par ses condisciples, admirateurs de ses progrès, se hasarda de mettre par écrit le résultat de ce qu'il avait appris.

Sapè rogato à condiscipulis, est-il dit dans la préface, *quasdam quæstiunculas enodare, importunitati illorum non fuit facultas negando obviare*. L'ouvrage effectivement annonce une main novice, mais capable de bien exécuter dans la suite. Toute la Théologie y est traitée succinctement par demandes et par réponses. Il y a des erreurs qui ont été relevées par Nicolas Aimeric, dominicain du quatorzième siècle, dans l'écrit qu'il lui opposa, sous le titre d'*Elucidarium elucidarii*.

2°. L'écrit intitulé, *Sigillum Mariæ*, qu'il faut joindre à une explication du Cantique des cantiques, dont il est comme la suite. Dans le *Sigillum Mariæ*, l'auteur applique à Jésus-Christ et à la sainte Vierge ce qui est dit de l'amour de l'époux et de l'épouse, dans le texte du cantique. Le Jésuite Martin Delrio faisait tant de cas de ces deux opuscules, qu'il a inséré une grande partie du second et quel-

que chose du premier dans son commentaire sur le même livre, imprimé à Paris, l'an 1604. Dans l'avertissement, il dit qu'Honoré d'Autun a dévoilé d'une manière courte, savante, ingénieuse, les quatre sens du Cantique des cantiques; que son ouvrage, très-peu lu, inérite néanmoins de l'être beaucoup; et qu'en ayant trouvé deux exemplaires manuscrits, il en a tiré tout ce qui lui a paru de plus remarquable pour l'édification du public. Il donne ensuite le précis de cette production, qu'on peut vérifier sur l'édition qui en a été faite in-8° à Cologne, l'an 1540, et sur celles qui se rencontrent dans les bibliothèques des Pères. Mais il est bon d'avertir que le prologue d'Honoré manque dans ces éditions, et n'est sorti de l'obscurité que par les soins de dom Martenne qui lui a donné place dans le premier tome de son Trésor d'anecdotes, col. 363.

3°. Un dialogue entre le maître et le disciple, intitulé : l'*Inévitable*, qui fut publié en 1528 à la suite du traité du libre arbitre de Fauste de Riez, et en 1552 à la suite de quelques opuscules de saint Prosper et d'Hilaire, disciple de saint Augustin; l'une et l'autre édition, in-8°. On trouve encore cet ouvrage réimprimé dans le recueil des œuvres de Cassander, page 623-633. L'objet qu'Honoré s'y propose, est d'expliquer le mystère de la prédestination, et de le concilier avec le libre arbitre.

Cet ouvrage serait excellent , sans deux ou trois endroits qui exhalent une odeur de sémi-pélagianisme. On a voulu néanmoins accuser notre auteur d'avoir donné dans l'excès opposé. Il est vrai que l'ouvrage présente des contrariétés grossières dans l'édition donnée par George Cassander à Bâle en 1528, et répétées à Cologne , chez Sylvius', en 1552 ; ce qui fait dire au père Duchesne, jésuite , dans son Histoire du prédestinarianisme , que tous les textes ne partent pas de la même plume, ou que l'auteur n'avait pas le sens commun. L'alternative est certaine ; mais il faut ajouter que Jean Conen , prémontré de Tongre , plus fidèle, plus sensé que Cassander, et guidé par de meilleurs manuscrits, fit disparaître ces contrariétés dans une nouvelle édition qu'il donna de l'Inévitable à Anvers en 1620 et 1624 ; édition qui depuis a passé dans les trois grandes bibliothèques des Pères.

4°. Le Miroir de l'Eglise, qui est un recueil de sermons sur divers sujets. Jean Dietenberg le rendit public à Cologne, en 1 volume in-8°, l'an 1531, avec les sermons de saint Césaire d'Arles, qu'il nomme par méprise *Féliciaire*. Oléarius, qui ne connaissait point cette édition, annonce comme la première et l'unique celle qui fut faite en 1544 à Bâle.

5°. La Perle de l'âme, *Gemma animæ*. C'est une somme liturgique divisée en quatre livres.

Le premier traite de la messe , de ses cérémonies et de ses prières ; de l'Eglise , de ses parties , et de ses ornemens ; des ministres de l'autel et de leurs habits. Le second a pour objet les heures canoniales du jour et de la nuit. Le troisième roule sur les principales fêtes de l'année. Le quatrième explique la manière d'accorder l'office divin de toute l'année avec les jours et les temps divers dans lesquels on le célèbre. Cet ouvrage est plein de raisons et d'explications mystiques qui n'ont d'autre fondement que l'imagination de l'auteur. Cependant on y remarque, dans ce qu'elle a de littéral, des vestiges précieux de la liturgie , et des autres usages ecclésiastiques du douzième siècle. On y voit, par exemple , que lorsque l'évêque marchait à l'autel, il était accompagné de deux prêtres, et précédé de sept diacres, de sept sous-diacres, et d'un petit nombre d'acolytes, portant chacun un chandelier ; qu'après avoir fait sa confession, il donnait le baiser aux deux prêtres : que le premier diacre et le premier sous-diacre baisaient l'autel avec lui lorsqu'il y était monté : que les hosties étaient faites en forme d'un denier, *in modum denarii*, et n'en excédaient pas la grandeur : que l'image du Sauveur y était empreinte, avec les lettres de son nom : que l'un des chantres présentait à l'autel le pain sur un linge, et l'autre le vin : que la fonction de l'archidiaacre était

de verser le vin dans le calice, etc. En parlant de l'Eucharistie, il dit que « comme le monde a » été fait de rien par la parole » de Dieu, de même par la parole de Jésus-Christ son fils, » la nature de ces choses (le » pain et le vin offerts dans le » sacrifice) est véritablement » changée au corps et au sang » de Notre-Seigneur. Et plus » bas : on use du nom de mystère, dit-il, quand on voit une chose et qu'on en entend une autre : ainsi l'on voit les espèces du pain et du vin, mais on croit que c'est le corps et le sang de Jésus-Christ. (*Lib.* » 1, chap. 105-106) ». Si Thomas Valdensis eût fait attention à ces paroles, il eût été plus équitable envers notre auteur ; et loin de le mettre, comme il a fait, au nombre des sectateurs de Bérenger, il l'eût compté parmi ses adversaires les plus déclarés. La première édition de cet ouvrage parut à Leipsick, in-4°, l'an 1514. La seconde, donnée à Cologne en 1549, fait partie d'un volume in-folio dans lequel sont compris les traités d'Amalaire et de Walafrid Strabon sur les rites ecclésiastiques, avec la Liturgie de saint Basile et la Vie de saint Boniface, archevêque de Mayence : le tout recueilli par les soins de Jean Coclée. La troisième, faite en 1568 dans la même ville, contient, en un volume in-folio, plusieurs autres traités de divers auteurs sur le même sujet. La quatrième est sortie des presses

de Venise en 1572, avec quelques autres écrits analogues, rassemblés dans 1 volume in-8° sous le titre commun de Miroir de l'Eglise. La cinquième, faite à Rome en 1590, et la sixième à Paris en 1610, ne sont que des répétitions de la troisième. Enfin l'ouvrage a été réimprimé dans les trois grandes bibliothèques des Pères.

6°. Le Sacramentaire, ou Traité des causes et de la signification mystique des rites. Il n'y a de cet ouvrage qu'une seule édition, dont le public est redevable aux soins de Bernard Pez, Anecd., tome 2, page 249-345. Le sujet est le même que celui des quatre livres précédens, traité dans le même goût, mais d'une manière plus abrégée, et avec un peu plus d'ordre et de méthode.

7°. L'Hexameron, ou Traité de l'ouvrage des six jours. Cet écrit n'est qu'une explication mystique et très-alambiquée du premier chapitre de la Genèse. C'est dom Pez qui l'a pareillement tiré de l'obscurité. Cet éditeur prétend que la préface et le dernier chapitre ne sont pas d'Honoré, parce que l'un et l'autre morceau manquent dans l'exemplaire de Molk, qui date de 500 ans.

8°. L'Eucharisticon, c'est ainsi qu'il faut lire d'après tous les manuscrits, et non pas *Eucharistion*, comme il est annoncé dans toutes les éditions du traité d'Honoré des écrivains ecclésiastiques. L'ouvrage, partagé en douze chapitres et tiré du ma-

nuscrit de Molk par dom Pez , renferme une exposition très-fidèle de la croyance de l'Eglise sur le sacrement de l'Eucharistie.

9°. La Connaissance de la vie, ou Traité de Dieu et de la vie éternelle. Ce livre , à qui l'auteur a donné la forme d'entretien du maître avec ses disciples , ou , suivant le manuscrit de Molk , du solitaire avec ses auditeurs , porte le nom de saint Augustin dans un manuscrit de la bibliothèque du roi. Mais les derniers éditeurs de saint Augustin ont très-bien prouvé qu'on ne peut méconnaître Honoré d'Autun dans ce traité , qu'ils ont inséré tout au long parmi les œuvres supposées du saint docteur. Le dessein de l'auteur dans cet ouvrage est de traiter des principales vérités de la philosophie chrétienne ; ce qu'il exécute en 47 chapitres , qui roulent sur l'ange , l'âme humaine ; Dieu, son essence, ses personnes, ses attributs, la profondeur de ses jugemens dans la distribution inégale de ses dons, l'origine du mal, la misère de l'homme , la cause de cette misère et les moyens de la réparer, la nécessité et les caractères de la foi, l'état des âmes dégagées des corps , la manière dont les saints entendent nos prières, la résurrection des morts, le bonheur de la vie éternelle. Ce traité est de tous les ouvrages d'Honoré celui qui paraît le plus châtié, tant pour le choix et la justesse des pensées, que

pour la méthode et l'élocution.

10°. L'Image du monde, en trois livres. Cette production est précédée de deux lettres, l'une d'un nommé Chrétien, qui qualifie l'auteur homme doué des sept dons du Saint-Esprit ; l'autre d'Honoré, en réponse à celle de Chrétien. La dernière phrase de celle-ci, commençant par ces mots, *Ad instructionem*, se trouve employée dans quelques manuscrits pour le commencement du premier livre ; au lieu que dans tous les imprimés ce livre débute par *Mundus dicitur*. Cette différence a fait prendre le change à dom Rivet (Hist. littér. , tome 9, page 451), en lui persuadant que l'Image du monde d'Honoré n'était pas le même ouvrage que celui qui a vu le jour sous ce titre. Le premier livre est un abrégé de cosmographie. Le second traite du temps et de ses divisions, c'est-à-dire, des heures, des jours, des mois, des années, des olympiades, des cycles, des épactes, etc. Le troisième est une petite chronologie universelle, qui finit dans les premières éditions à l'empereur Lothaire II, et dans les suivantes à Frédéric Barbe-Rousse. On compte jusqu'à sept éditions de l'Image du monde. La première, sans marque de lieu, ni d'année, concourt avec les commencemens de l'imprimerie. La troisième parut à Bâle par les soins d'Illiricus en 1497, in-4°, avec attribution de l'ouvrage à saint Anselme. La quatrième où le nom d'Honoré se

rencontre pour la première fois, fut encore donnée à Bâle l'an 1544 avec celle des six autres écrits du même auteur, par les soins de Jean Herold, chez les héritiers de Crétander, en un volume in-8°.

11°. Le traité du pape et de l'empereur, intitulé : *Summa de apostolico et Augusto*, se trouve au deuxième tome des Anecdotes de dom Pez, p. 180-187. Le dessein de l'auteur est d'établir la prééminence du sacerdoce sur l'empire, et l'incapacité des princes séculiers pour conférer les dignités ecclésiastiques.

12°. L'Échelle du ciel, ouvrage mystique, divisé en deux parties, imprimé au tome 2, page 157 de dom Pez.

13°. L'explication du pseautier. (*Ibid.*, page 96-169.)

14°. Le Catalogue, ou Traité des écrivains ecclésiastiques, intitulé : *De luminaribus Ecclesiae*. Des quatre livres dont il est composé, le premier est tiré de saint Jérôme, et le second de Gennade. Le troisième n'est qu'un abrégé de saint Isidore. Le quatrième, emprunté pour la plus grande partie de Bede et d'autres bibliographes, ne contient que dix-sept auteurs dont Honoré lui-même est le dernier. Outre les trois grandes bibliothèques des Pères, où ce catalogue a trouvé place, nous en avons quatre autres éditions, dont la première fait partie des sept écrits de notre auteur, imprimés à Bâle en 1544. La seconde parut

à Cologne in-8°, l'an 1580, chez Materne, parmi les ouvrages analogues de saint Jérôme, de Gennade, de saint Isidore, de Sigebert et de Henri de Gand, par les soins de Suffredus Petri. La troisième a été donnée par Aubert le Mire, dans son recueil des mêmes bibliographes, publié l'an 1639 à Anvers, en 1 volume in-folio, édition renouvelée par M. Fabricius à Hambourg, l'an 1718, avec des notes qui jettent une grande lumière sur le texte.

Tels sont les ouvrages imprimés de notre auteur, énoncés dans le Catalogue, ou Traité des écrivains ecclésiastiques dont on vient de parler. Parmi ceux qui n'y sont point nommés, et dont le public est en possession, le plus considérable est le traité de la philosophie du monde, partagé en quatre livres. On le voit à la tête des sept écrits d'Honoré, publiés à Bâle en 1544. Il a passé depuis dans les grandes bibliothèques des Pères de Cologne et de Lyon. Notre auteur parle dans le premier livre, de Dieu, de l'âme du monde, des anges et de l'âme humaine. L'objet du second livre est la disposition du ciel. Le troisième concerne l'eau, l'air, le feu, les cinq zones, les pluies et les autres météores. Dans le quatrième, il s'agit de la terre et de ses habitants. Le second écrit est un abrégé d'astronomie usuelle, intitulé : *De solis affectibus*. Le troisième est le livre des hérésies, inséré dans les grandes bi-

bibliothèques des Pères, et imprimé pour la première fois à Helmstadt, l'an 1612, avec le catalogue des hérétiques de Constantin Hermenopule, en 1 volume in-4°. L'auteur y parcourt sommairement les anciennes hérésies ou sectes, tant des Juifs, que des païens et des chrétiens. Le quatrième, imprimé pareillement dans la grande bibliothèque des Pères de Lyon, est une liste chronologique des papes, qui se termine à Innocent II. Le cinquième contient des questions et des réponses sur les proverbes et l'ecclésiaste. Ces deux commentaires sont tirés mot à mot de ceux de Salonius, écrivain du cinquième siècle; à cette différence près, que notre auteur a transposé un endroit de cet interprète, et en a retranché ou changé un autre en partie. Ces Questions et réponses, après avoir été publiées l'an 1554 à Cologne, sous le nom d'Honoré d'Autun, avec d'autres écrits dans 1 volume in-8°, ont été employées depuis dans les bibliothèques des Pères de Cologne et de Lyon.

Les ouvrages suivans ont été tirés de l'obscurité par dom Pez : 1°. un livre intitulé : *Summa duodecim questionum*. 2°. Un Dialogue entre le maître et le disciple sur huit questions théologiques. 3°. Un Traité de l'exil et de la patrie de l'âme. 4°. Un Traité du libre arbitre adressé à un abbé nommé Goteschalc. 5°. Un petit discours sur la vie du cloître.

Les écrits non imprimés ou perdus d'Honoré sont : 1°. Un Traité de l'incontinence des prêtres, qui ne se trouve plus parmi les manuscrits de l'abbaye de Gotwic, où on le voyait autrefois. 2°. Un grand ouvrage, intitulé : *Summa totius de omnimodâ historiâ*. Il est compris, ainsi que le précédent, dans la liste des livres dont un moine, nommé Henri, avait fait présent à l'abbaye de Gotwic au douzième siècle. Dom Pez dit avoir vu et parcouru dans la bibliothèque de cette abbaye une chronique anonyme qui porte ce titre, et dans laquelle on rencontre des choses importantes pour l'histoire d'Allemagne. Belarmin s'est trompé en nommant une édition de cette chronique faite à Bâle en 1544. L'ouvrage est encore dans les ténèbres. 3°. Des Extraits de saint Augustin sur la nature et les propriétés de l'âme disposés en forme de dialogue. 4°. Un livre de questions théologiques, où il est traité des limbes, de l'enfer, du ciel, etc., tiré pareillement de saint Augustin et d'autres pères. 5°. La Clef de la physique, *clavis physicæ*. 6°. Un recueil, intitulé : *Pabulum vitæ*. 7°. Un autre recueil de sermons, qui a pour titre : *Refectio mentium de festis Domini et sanctorum*. 8°. *Historia solennis*. 9°. Des Homélies sur les évangiles que saint Grégoire n'a point expliqués. 10°. Un Opuscule très-court sur les dix plaies de l'Égypte. 11°. Des globes sur Pla-

ton. 12°. Un volume de lettres. 13°. Un écrit intitulé : *Suum quid de virtutibus et vitiis*. 14°. Un Commentaire sur la hiérarchie de saint Denis l'Aréopagiste, si l'on en croit Doublet dans son Histoire de l'abbaye de Saint-Denis, p. 128.

On peut regarder les ouvrages d'Honoré d'Autun comme un dépôt de la tradition sur plusieurs genres de savoir. Il possédait en effet, et a transmis presque tout ce que l'on savait alors de mathématiques, de cosmographie, de géométrie, et de métaphysique. Il se distinguait même dans cette dernière partie, comme le fait voir son Traité de la connaissance de Dieu et de la vie éternelle ; ouvrage réellement digne des deux grands noms qu'il porte dans quelques manuscrits. Sans être un théologien profond, il n'était rien moins que novice en Théologie, malgré certaines erreurs ou méprises que l'on aperçoit dans quelques-uns de ses écrits. Le don qu'il avait reçu pour l'interprétation des livres saints, se manifeste dans son commentaire du Cantique des cantiques. S'il n'a pas été aussi heureux sur les psaumes, peu d'interprètes d'alors y ont mieux réussi. Les idées mistagogiques qui avaient prévalu dans le douzième siècle, l'ont jeté dans l'illusion, et lui ont fait avancer beaucoup d'absurdités sur les rites ecclésiastiques. A l'égard de sa manière d'écrire, on y remarque peu de métho-

de, et beaucoup de négligence. (Hist. littéraire de la France, t. 12, p. 165 et suiv.)

HONORÉ DE SAINTE-MARIE, carme déchaussé, nommé dans le siècle Blaise Vauzelle, naquit à Limoges le 4 juillet 1651, et fit profession dans l'Ordre des carmes à Toulouse le 8 mars 1671. Il fut chargé d'enseigner la philosophie et la Théologie dans la province d'Aquitaine, et s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'écriture des Pères, des conciles, de l'histoire ecclésiastique, de la critique et de la Théologie mystique. Il remplit aussi avec distinction les postes de prieur, de définiteur, de provincial et de visiteur général de trois provinces. Il mourut à Lille en 1729, laissant plusieurs ouvrages qu'il destinait à l'impression, outre ceux qu'il avait publiés pendant sa vie, et qui sont : 1°. Des thèses sur la Théologie, qui parurent à Perpignan en 1689, sous ce titre : *Expositio symboli apostolorum dogmatica, historico-heretica, historico-positiva et scholastica, etc.* 2°. Une Dissertation apologétique de la Théologie mystique, volume in-12, 1701. 3°. Un Traité des indulgences et du jubilé, à Bordeaux, 1701, plusieurs fois réimprimé depuis, entre autres, à Paris en 1745. 4°. Tradition des Pères et des auteurs ecclésiastiques, sur la contemplation contenant le dogme et la pratique de cet exercice, 2 volumes in-8°, imprimés en 1708 à Paris, chez

Jean de Nulli. Le père Honoré ajouta en 1714 un troisième volume in-8° à cet ouvrage, sur les motifs et la pratique de l'amour divin. L'auteur observe dans la préface de cet ouvrage, que ceux qui se sont élevés contre la fausse spiritualité, ne font pas assez de cas de la véritable : il se propose de découvrir les plus pures sources de la Théologie mystique, et d'en établir le dogme; de faire voir que le saint exercice de la contemplation a été le même dans tous les temps, et qu'il est aussi ancien que l'Église. Il divise son ouvrage en trois parties : il parle de la nature de la contemplation, des différentes manières de contempler Dieu, des dispositions nécessaires pour la contemplation, des différens états de la vie spirituelle; il a mis à la tête du livre une table chronologique des auteurs ecclésiastiques qui composent la tradition de la contemplation, dans laquelle il donne une idée des différens ouvrages qui ont été composés sur la spiritualité. 5°. Un problème in-8°, touchant les ouvrages qui passent sous le nom de saint Denis l'Aréopagite, où il traite la question pour et contre. 6°. Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique, touchant l'histoire de l'Église, les ouvrages des Pères, les actes des anciens martyrs, les vies des saints, et sur la méthode qu'un écrivain a donnée pour faire une version de la Bible plus exacte que tout ce

qui a paru jusqu'à présent, avec des notes historiques, chronologiques et critiques, 3 volumes in-4°, le premier en 1713, et le second en 1717, à Paris; le troisième en 1720, à Lyon. Le premier volume de cet ouvrage est partagé en sept dissertations: dans la première, après avoir considéré la nature, la nécessité et les avantages de la critique, il fait une courte histoire de la critique, depuis le siècle d'Aristote jusqu'à son temps. Les principales observations regardent surtout Simon, Tillemont, Dupin, Baillet, le père Alexandre et dom Thierry Ruinart. Dans la seconde dissertation, il examine les principales règles de la critique, et l'application qu'on en fait sur les livres supposés, douteux, apocryphes, et sur les manuscrits. La troisième roule sur les conjectures que l'on tire du silence des anciens, des inscriptions, des fausses dates, du style des auteurs... La quatrième regarde les règles de la critique, touchant les actes des anciens martyrs. Dans la cinquième, il examine les règles de critique que donne M. Simon, pour faire une bonne traduction de la Bible. La sixième concerne les usages de la critique, touchant l'histoire de l'Église et les ouvrages des auteurs ecclésiastiques. Dans la septième, il expose les défauts qui se rencontrent dans l'usage des règles de la critique, et les moyens dont on pourrait se servir pour les évi-

ter. Il établit enfin huit règles, pour juger des traditions et des usages de l'Église ; règles dignes d'une attention toute particulière. L'auteur, dans le tome 2, prescrit les règles qu'on doit suivre pour faire un juste discernement entre les pieuses traditions et les vieilles erreurs, et il fait l'application de ces règles à plusieurs points de l'histoire de Jésus-Christ. Le troisième tome contient huit dissertations qui roulent sur l'époque de la mort de Jésus-Christ, quelques usages du samedi-saint et du temps pascal, les anciennes liturgies, les langues dont on se servit dans les anciens mystères, les reliques de Jésus-Christ et des saints, et quelques monumens profanes où il est parlé de Jésus-Christ : il y a en particulier une dissertation sur l'inscription de la sainte face de Montreuil, qui a aussi été imprimée séparément en 1718, in-4°, à Paris. 6°. On a encore du même auteur, Dissertations historiques et critiques sur la chevalerie ancienne et moderne, séculière et régulière, avec des notes, 1 volume in-4°, imprimé à Paris en 1718, et partagé en deux livres : le premier traite de la chevalerie en général, de l'origine et du progrès des ordres et des religions militaires ; et le second, de plusieurs choses qui regardent la chevalerie en particulier. 7°. La défense de la constitution *Unigenitus* du pape Clément XI, et de l'instruction

pastorale du clergé de France, publiée en 1714, 4 volumes in-12, les deux premiers en 1720, les deux autres en 1722 ; le tout sous le titre de Difficultés proposées à l'auteur de l'examen théologique (M. Petitpied). 8°. Observations dogmatiques, historiques et critiques, sur les ouvrages de Jansénius, de M. l'abbé de saint Cyran, de M. Arnaud, du père Quesnel et de M. Petitpied, avec des notes in-4°, à Ypres en 1724. 9°. Justification des lettres en forme de bref du pape Benoît XIII, à tous les professeurs de l'Ordre des Frères Prêcheurs, au sujet des calomnies répandues contre les disciples de saint Augustin et de saint Thomas, à Bruxelles en 1725, in-4°. 10°. Lettre d'un théologien à un abbé, du 2 juillet 1725. 11°. Autre lettre publiée à Douai en 1726, sur le miracle opéré à Paris, à la procession de la fête du Saint-Sacrement, sur la paroisse de Sainte-Marguerite. 12°. Dissertations choisies sur la bulle *Unigenitus*, à Bruxelles, en 1727, in-4°. 13°. Vie du bienheureux Jean de la Croix, carme déchaussé, à Tournay, en 1727. (*Voyez* l'Abrégé de la Vie du père Honoré, dans le livre intitulé : *Bibliotheca scriptorum utriusque congregationis et sexus carmelitarum exaltatorum, collecta et digesta per patrem martialem à S. Joanne-Baptista, ejusdem ordinis, etc.*, à Bordeaux, en 1730, in-4°. *Voyez* aussi le

Journal des Savans, 1708, 1713, 1717, 1718, 1720 et 1721.)

HONORIADE, province établie par Théodose le jeune, en l'honneur de son oncle Honorius, fils de Théodose le Grand. On l'appelait autrefois Maryandine, et elle faisait partie de la Bithynie dont cet empereur la détacha. Justinien, par sa nouvelle 29, unit cette nouvelle province à la Paphlagonie, sans apporter aucun changement à l'ordre des églises, excepté que les droits métropolitains que Théodose avait attachés à la ville de Claudiopolis furent transférés ensuite à celle d'Héraclée du Pont.

HONORINE, vierge et martyre, était de Césarée en Cappadoce, selon quelques auteurs, ou de France, selon d'autres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouva son corps sur le rivage de la Seine, à l'endroit où elle se décharge dans la mer, soit que ç'ait été au village de Gravelle, entre Honfleur et le Havre-de-Grâce, soit que ç'ait été à Honfleur. La crainte des Normands Danois le fit transporter vers l'an 897 à Conflans en Vexin, qui a depuis été appelé Conflans-Sainte-Honorine. On fait sa fête le 27 de février. (Dom Mabillon, quatrième siècle bénédictin, part. 2.)

Papes.

HONORIUS ou **HONORÉ**, premier de ce nom, pape, était natif de la campagne de Rome, et fils du consul Petrone. Il succéda à Boniface V le 27 octobre de l'an 625. Il termina le schis-

me des évêques d'Istrie, défenseurs des trois chapitres, prit un soin particulier des églises d'Angleterre et d'Écosse, et gouverna l'église universelle avec beaucoup de zèle et de sollicitude, pendant douze ans, onze mois, 16 jours, étant mort le 12 octobre 637. Les auteurs pensent différemment sur la foi de ce pape, au sujet du monothélisme. Les uns croient qu'il fut en effet hérétique monothélite, et condamné comme tel par le sixième concile général, qui est le troisième de Constantinople. Les autres disent que ce concile tomba dans une erreur de fait, en condamnant Honorius comme hérétique. D'autres assurent que le concile ne se trompa point, en condamnant Honorius comme hérétique, quoiqu'il ne le fût pas, parce qu'il ne le condamna point en effet, et que les actes du concile ont été corrompus dans l'endroit qui renferme cette condamnation. Enfin il y en a qui prétendent qu'Honorius fut justement condamné par le concile, non à la vérité comme hérétique formel, mais comme fauteur de l'hérésie et des hérétiques, par son silence et sa complaisance. Ce dernier sentiment paraît d'autant plus probable, qu'il est appuyé sur les lettres même qu'Honorius écrivit en faveur des monothélites, et sur le témoignage des auteurs contemporains. Il dit à la page 929 de sa première lettre : *Unam fatemur voluntatem Domini nostri Jesu-Christi, quia profecto à*

divinitate assumpta est nostra natura, non culpa... non est assumpta vitiosa natura, quæ repugnaret legi mentis ejus... nam lex alia in membris aut voluntas diversa non fuit vel contraria Salvatori, qui super legem natus est humanæ conditionis. Il dit à la page 969 de sa seconde lettre : *Duas naturas cum alterius communione operantes atque operatrices confiteri debemus.* Il reconnaît donc deux volontés et deux opérations en Jésus-Christ, puisqu'il y reconnaît deux natures opérantes; et s'il paraît quelquefois exclure les deux volontés, on doit l'entendre des volontés contraires, telles qu'elles se trouvent en nous après le péché, dont l'une combat pour l'esprit, et l'autre pour la chair : c'est là tout le but d'Honorius, de l'aveu des auteurs même contemporains, ou presque contemporains. Voici comme en parle le pape Jean IV, qui lui succéda en 640. dans l'apologie qu'il en fit à l'empereur : *Decessor meus, docens de mysterio incarnationis Christi, dicebat non fuisse in eo, sicut in nobis peccatoribus, mentis et carnis contrarias voluntates; quod quidam ad proprium sensum convertentes, divinitatis et humanitatis unam eum voluntatem docuisse suspicati sunt, quod veritati omnimodis est contrarium.* L'empereur Constantin en parle ainsi dans son édit : *Anathematizamus eos qui novorum dogmatum autores et fautores sunt, Theodo-*

rum, Sergium... atque etiam Honorium, qui fuit antiquæ Romæ papa, horum fautorem, et adiutorem et confirmatorem. Le pape Léon II dans sa lettre à l'empereur : *Anathematizamus novi dogmatis inventores, Theodorum, Cirum, necnon et Honorium qui hanc apostolicam ecclesiam non apostolicæ traditionis doctrinâ illustravit, sed profanâ prodizione immaculatam maculari permisit.* La qualité d'hérétique que le sixième concile donne à Honorius, ne doit donc pas s'entendre dans un sens étroit pour un hérétique formel et proprement dit, mais pour un fauteur d'hérétiques. On qualifiait et l'on punissait de même dans ces temps-là les hérétiques proprement dits et leurs fauteurs. Il y a d'autres lettres d'Honorius, que celles qui regardent les deux volontés en Jésus-Christ : telles sont une lettre au patrice Isaac, exarque de Ravenne; une aux évêques de Venetie et d'Istrie; une à Edouin, roi de Northumbrie; une à Honorius, évêque de Cantorbery; une à un Écossais; une aux évêques d'Épire; une au sous-diacre Sergius. (Baronius, A. C. 633, 645, etc. Godeau, Hist. ecclés., sixième siècle, liv. 2, n° 12. Le père Combefis, Hist. monothel. Le père Garnier, Dissert. de Honorio. Dupin, Biblioth., t. 7. Dom Ceillier, Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 17, p. 522 et suiv.)

HONORIUS II. appelé aupa-

ravant *Lambert*, évêque d'Ostie, succéda à Calixte II, le 21 décembre de l'an 1124. Les cardinaux élurent Thibaud, prêtre cardinal de Sainte-Anastasie, qui prit le nom de Célestin II. Le peuple et le clergé proclamèrent Lambert sous le nom d'Honoré II, qui, pour avoir les suffrages des cardinaux, quitta quelques jours après la mitre et le manteau pontifical en leur présence. Ils le reconnurent, et il demeura ainsi paisible possesseur du saint-siège, qu'il gouverna sagement pendant cinq ans, un mois, vingt-cinq jours, étant mort le 16 février 1130. Il confirma l'élection de l'empereur Lothaire, et excommunia, l'an 1125, Frédéric et Conrad, neveux de l'empereur Henri V, qui voulaient s'emparer de l'empire. L'an 1127, il déclara la guerre à Roger, comte de Sicile, et l'excommunia l'année suivante, parce qu'il voulait jouir des duchés de Calabre et de la Pouille, sans relever du saint-siège. Il a écrit quelques lettres peu considérables. (Baronius, à l'an 1124 et 1130. Louis Jacob, *Biblioth. pontif.* Dupin, *Bibl. eccl. du douzième siècle.*)

HONORIUS III, Romain, nommé auparavant *Censius Savelli*, cardinal du titre de saint Jean et de saint Paul, succéda à Innocent III, le 21 juillet de l'an 1216. Il gouverna dix ans, sept mois, vingt-six jours, et mourut le 18 mars de l'an 1227. Plusieurs Ordres religieux se formèrent du temps de ce pontife,

et entre autres celui de S. Dominique, qu'il confirma. Il témoigna beaucoup de zèle pour le recouvrement de la Terre-Sainte, et pour la conversion des pécheurs et des idolâtres. Il donna la couronne impériale de Constantinople à Pierre de Courtenay l'an 1217; et l'empereur Frédéric II fut aussi couronné l'an 1220 à Rome en sa présence. Honorius avait écrit des sermons, la Vie de Célestin III, etc. (Onuphre et Platine, *de Vit. pontif.* Sponde. Bzovius et Rainaldi, *in annalib.*)

HONORIUS IV, nommé auparavant *Jacques Savelli*, fils de *Luc Savelli*, Romain, succéda à Martin IV le 2 avril de l'an 1285. Il avait été fait cardinal par le pape Urbain IV l'an 1261. Quoiqu'il fût très-incommodé de la goutte, il gouverna l'Église avec beaucoup de force et d'activité. Il s'opposa au roi d'Angleterre, qui voulait lever les décimes sur les ecclésiastiques, excommunia le fils de Pierre d'Arragon, purgea ses domaines des voleurs qui les infestaient, et se montra toujours intrépide dans la défense des droits de l'Église : il eut aussi beaucoup de zèle pour la conversion des infidèles et pour le recouvrement de la Terre-Sainte; et ce fut ce qui le porta à fonder un collège à Paris pour les langues orientales. Il mourut le 3 avril de l'an 1287, après un gouvernement de deux ans, deux jours. Il laissa un testament et un volume de lettres, qu'on

garde à Rome. (Giaconus. Onuphre. Platine, en sa Vie. Sponde et Bzovius, aux Annales.)

HONORIUS, antipape, nommé auparavant *Cadalouïs*. (Voy. CADALOUS.)

HONORIUS (Barthélemi), de Liège, chanoine régulier de l'abbaye de Floref, Ordre de Prémontré, dans le comté de Namur, vivait dans le seizième siècle. Les factieux l'ayant chassé d'Helmont où il était curé, il se retira à Rome : sa devise était : *Pareo, ne peream* ; et ses ouvrages sont : 1°. *Admonitio ad fratres inferioris Germaniæ*, à Bois-le-Duc, en 1578. 2°. *Hodopæricon itineris italicæ*, à Bois-le-Duc, en 1581, in-4°. 3°. *De dictis et factis Coroli v. Imperatoris*, à Bois-le-Duc. 4°. *Elogium sancti Norberti, et catalogus celebriorum Ordinis præmonstratensis per orbem universum abbatiarum*, à Bois-le-Duc, en 1584. 5°. *Lætus introitus Serenissimi principis Ernesti Bavari, electi episcopi leodiensis*, à Bois-le-Duc, en 1581, in-4°, partie en vers et partie en prose. 6°. *Victoria nobilissimi Adelphi de Cortenbach, procomitis Helmondani*. 7°. *Vacca belgica, ab Aurantio, Casimiro palatino, et similibus exsecta*. 8°. *Passio Gasparis Collignæi*. 9°. *Quæstiones 70 theologicæ adversus calvinistas*, en 1686, in-4°. 10°. *Elucidarium B. Anselmi, cantuariensis archiepiscopi*, en 1586, in-8°. Honorius n'est que l'éditeur de cet ou-

vrage. (Valère-André, Biblioth. belg., édition de 1739, in-4°, t. 1, p. 126.)

HONTIVEROS (D. Bernard), bénédictin espagnol, du dix-septième siècle, fut premier professeur en Théologie dans l'université d'Oviedo, et théologien de Sa Majesté catholique, consultant du souverain tribunal de l'inquisition, général de sa congrégation en Espagne, et enfin évêque de Callahorra. On a de lui un excellent ouvrage latin qui a pour titre : *Lacrymæ militantis Ecclesiæ*, contre les casuistes relâchés. Henri de S.-Ignace parle de cet illustre prélat avec beaucoup d'éloge dans l'épître dédicatoire de son livre, qui a pour titre : *Theologia sanctorum veterum ac novissimorum, circa universam morum doctrinam, etc.* à Liège, 1700, in-8°.

HOOKE (Luce-Joseph), Irlandais, docteur de Sorbonne et ancien professeur royal en Théologie. Nous avons de lui : *Religionis naturalis et revelatæ principia, methodo scholasticâ digesta*, 1752 et 1754, 2 vol. in-8°.

HOOKE (Richard), théologien anglais, né à Excester, ou dans le voisinage, en 1554, fut élevé dans le collège du Corps de Christ, à Oxford, dont il fut reçu membre en 1577. Il fut nommé maître du temple en 1595, et mourut le 9 novembre 1600. On a de lui, des sermons sur la justification, les bonnes œuvres, la foi, l'orgueil, une

partie de l'épître de saint Jude, et un ouvrage anglais de la police ecclésiastique, *Of the laws of ecclesiastical politic*. in-fol. dans lequel il entreprend la défense des droits de l'Église anglicane. Sa vie a été écrite par Isaac Watton. (Moréri, édition de 1759.)

HOORNBEEK ou HOORNBEC (Jean), professeur en Théologie dans les universités d'Utrecht et de Leyde, naquit à Harlem en 1617, et mourut à Leyde le premier septembre 1666. Il savait les langues savantes et les langues modernes, et a laissé un grand nombre d'ouvrages qu'on peut rapporter à cinq classes. *Didactica, polemica, practica, historica et oratoria*. Ceux de la première sont : *Institutiones theologicæ*, in-8°. *Irenicus de studio pacis et concordiae*, in-4°. Ceux de la deuxième : *Socinianismi confutati*, t. 3, in-4°. *Pro convincendis Judæis, liber*, in-4°. *De conversione gentilium lib. 2*, in-4°. *Examen bullæ Urbani VIII de jesuiticis, imaginibus et festis*, in-4°. *Examen bullæ Innocentii X de pace germanicâ*, in-4°. *Epistola ad Duræum de independentismo*, in-4°. *Commentarius de paradoxis Wigelianis*, in-12. *Apologia pro Ecclesia christiana hodierna*, in-8°. *De observando à christianis præcepto decalogi quarto*, in-12. *De episcopatu*, in-8°. Ceux de la troisième classe sont : *Theologicæ practicæ*, t. 2, in-4°. *De peste*, in-12. Ceux de la qua-

trième : *Summa controversiarum*, in-8°. *Miscella vetera et nova*. On peut rapporter à la cinquième : *Orationes varicæ inaugurales, rectorales et funebres*. (Voyez VITA HOORNBECKI.)

HOPHA, prêtre dont la famille tenait le treizième rang dans les vingt-quatre bandes, qui servaient tour à tour et par semaine dans le temple, sous David. (1 Paral. 24, 13.)

HOPITAL, lieu pieux et charitable où on reçoit les pauvres pour les soulager en leurs nécessités. *Ptochodochium*, *Ptochotrophium*. La fondation des hôpitaux n'est pas moins ancienne que les biens fixes de l'Église; car aussitôt que l'Église eut des biens assurés, on fonda diverses maisons de piété, qu'on appelle aujourd'hui *hôpitaux*, et on leur assigna des revenus particuliers pour le soulagement des pauvres. Ces maisons étaient gouvernées, même pour le temporel, par des prêtres et des diacres, qui en rendaient compte à l'évêque. Quelques-uns fondèrent aussi des hôpitaux, pour être gouvernés par des religieux ou religieuses, avec l'exemption de la juridiction de l'évêque : et c'est ce qui a restreint le droit d'inspection que les évêques avaient originairement sur toutes les maisons de piété. Les clercs qui avaient l'administration des hôpitaux, l'ayant convertie dans la suite des temps en titres de bénéfices, à leur profit particu-

lier, le concile de Vienne défendit de plus donner les hôpitaux en titres de bénéfices à des clercs séculiers, et ordonna que ce serait des laïques capables et solvables, qui les administreraient, et rendraient compte aux ordinaires. Ce décret a été confirmé par le concile de Trente qui donne aux ordinaires toute inspection sur les hôpitaux. En France les administrateurs ne pouvaient être, ni ecclésiastiques, ni nobles, ni officiers; mais de simples bourgeois, habiles économes, à qui il fut facile de faire rendre compte. Ils ne devaient être que trois ans en charge. La nomination en appartenait aux fondateurs. Les ordinaires n'avaient plus que le droit d'assister aux comptes sans aucune inspection sur les biens des hôpitaux, depuis l'ordonnance de François 1^{er}, confirmée par Henri II, qui attribue la connaissance et la visite des hôpitaux aux juges royaux des lieux où ils sont situés.

Les archevêques, évêques et leurs grands-vicaires pouvaient assister aux bureaux ordinaires et assemblées générales des hôpitaux, et y avoir voix délibérative, avec cette différence que les archevêques et évêques y présidaient, lorsqu'ils y étaient présents; au lieu que leurs grands-vicaires n'y présidaient pas toujours en leur absence, car il y avait des endroits où c'étaient les lieutenans-généraux des bailliages qui présidaient en

l'absence des évêques. Arrêt du conseil-d'état du premier mars 1701, en interprétation des articles 29 et 45 de l'édit de 1695.

Lorsque les hôpitaux ont plus de biens qu'il n'en faut pour nourrir les pauvres qui s'y présentent, c'est à l'évêque à déterminer les bonnes œuvres auxquelles on doit appliquer l'excédent, et non pas aux supérieurs ecclésiastiques, ni aux administrateurs laïcs de l'hôpital. (Concile de Tarente, sess. 25, de reform. c. 8.)

Les legs faits *incertæ personæ*, sont adjugés aux hôpitaux du domicile du testateur. (Arrêt du 10 janvier 1664. Journ. des aud.)

Si les administrateurs font un mauvais emploi des deniers, ils en sont responsables; s'ils font un mauvais procès, ils sont condamnés aux dépens en leur nom. (Duperray. On peut voir le livre qui a pour titre : État général des unions faites des biens et revenus des maladeries, léproseries, aumôneries et autres lieux pieux, aux hôpitaux des pauvres malades, en exécution de l'édit du roi du mois de mars, et des déclarations des 15 du même mois et 24 août 1693, divisé par diocèse et par ordre alphabétique, à Paris, de l'imprimerie de Denys Thierry, 1705, in-8°.)

HOPPER (Joachim), jurisconsulte, né à Seneck dans la Frise, le 11 novembre 1523, enseigna à Louvain, et fut depuis nommé conseiller au grand conseil de Malines. En 1566, Philip-

pe n, roi d'Espagne, le voulut avoir près de sa personne, pour le consulter sur les affaires des Pays-Bas. Hopper servit très-utilement ce prince, et mourut à Madrid le 15 décembre 1578, âgé de cinquante-trois ans. Outre plusieurs livres de droit civil, on a de lui : Paraphrase et explication des psaumes, avec un livre de l'usage et de la division des psaumes, à Anvers en 1590. (Valère-André, Biblioth. belg. Dupin, Table des Aut. eccl. du seizième siècle, col. 1210.)

HOR, hébr., *qui conçoit* ou *qui montre*, montagne de l'Arabie Pétrée, aux confins de l'Idumée, où Aaron mourut. (Deuteron. 32, 50.)

HORAM, roi de Gazer, qui ayant voulu donner du secours au roi de Lachis, fut défait par Josué. 10, 33.

HORANTS ou ORANTES (François), Espagnol, de l'Ordre des Frères Mineurs, de la province réformée de la Conception, confesseur de dom Juan d'Autriche, l'un des théologiens du concile de Trente, et enfin évêque d'Oviedo, mort le 12 octobre de l'an 1584, à laissé : 1°. *Locorum catholicorum pro romana fide adversus Calvinii institutiones, libri septem*, à Venise, en 1564, et à Paris en 1566. 2°. Le discours qu'il prononça au concile de Trente, qui se trouve à la page 312 de ce concile, édition de Louvain, et dans les conciles du père Labbe, t. 14, col. 1425. 3°. Un Traité de la justification. 4°. Une lettre

à Michel Baius, touchant ses réponses à Marnix, abbé de Saint-Aldegonde, sur l'autorité de l'Eglise. 5°. Des Commentaires sur Job et sur Daniel. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francis.*, t. 1, p. 393.)

HOREB, hébr. *désert, solitude*, montagne de l'Arabie Pétrée, toute voisine du mont Sinaï, en sorte qu'Horeb et Sinaï ne semblent être que deux coteaux d'une même montagne.

HOREM, ville de Nephtali. (Josué, 19, 38.)

HORI, fils de Lothan, de la race de Séir le Horéen (Genèse 36, 22.)

HORMA, ou HERMA, ou HARMA. (*Voyez* HARMA.)

HORMISDAS (saint), pape, fils de Juste, était de la petite ville de Frusinone, dans la campagne de Rome. Il fut admis dans le clergé de l'église de Rome, et les preuves qu'il y donna de sa vertu le firent choisir d'une voix commune pour remplir le saint-siège après la mort du pape Simmaque, le 26 de novembre de l'an 514. Il ne fut pas plutôt installé, qu'il écrivit aux églises d'Orient pour les exhorter à l'union, et ramener à la foi ceux que l'hérésie des eutychiens en tenait séparés. Il envoya pour cet effet diverses ambassades à l'empereur Anastase qui répondit mal à ses bons desseins. Il fut plus heureux sous l'empire de Justin, successeur d'Anastase. La réconciliation tant souhaitée entre les églises d'Orient et celle de Rome, fut

solennellement publiée le jour de Pâque de l'an 519, dans Constantinople. Les soins du saint pape ne se bornaient pas à l'Orient, il veillait infatigablement sur toutes les églises, y réprimait les hérétiques, instruisait le clergé dans la psalmodie, ornait les églises, y donnait des exemples continuels de modestie, de fermeté, de pénitence, de charité. Il mourut le 6 d'août de l'an 523, après huit ans, huit mois, dix jours de gouvernement. Il avait écrit un grand nombre d'épîtres à différentes personnes. Il en reste quatre-vingts dans les collections des conciles et ailleurs. Les pensées en sont nobles et solides, quoiqu'elles se sentent de la barbarie de son siècle pour le style et le langage. On lui attribue aussi quatre décrets. (Baronius, *In annal.*, t. 6 et 7. Dupin, *Bibl. ecclés.*, t. 6. Baillet, t. 2, 6 août. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacr. et ecclés.*, t. 15, p. 495 et suiv.)

HORMISDAS, martyr persan, de l'illustre race des Acheménides et fils d'un satrape ou gouverneur de province, fut mandé comme chrétien par Varane v, l'an 420. Ce prince l'ayant vu dans la confession de la foi, le priva d'abord de ses biens, et le réduisit à conduire les chameaux de l'armée. L'ayant vu passer quelque temps après couvert de poussière et brûlé du soleil, il lui fit mettre une robe de fin lin sur le corps en lui disant : *ne soyez donc plus si opi-*

niâtre et renoncez enfin au fils du charpentier. Hormisdas déchira la robe en présence du roi, qui l'exila nu comme il était hors de son royaume. On ne sait ce qu'il devint depuis ce temps : ce qui n'a point empêché que pour honorer sa confession, on n'ait mis son nom au 8 d'août dans le martyrologe romain. (Théodoret, *Hist.*, l. 5, c. 39. Baillet, t. 2, 8 août.)

HORMUTZ, ville de Caramanie au fond du golfe Persique, qu'on dit avoir été bâtie par Hosmidas, roi de Perse, à cause des Armozéens, dont parle Pline, qui allèrent s'établir dans la partie de l'Arabie - Heureuse, proche ce golfe, et vis-à-vis de la Caramanie, et ensuite dans l'île Ogyris qui se nommait Zaran, et qu'ils appelèrent ensuite *Hormutz*. Elle est éloignée d'environ douze milles du continent de Caramanie. Les nestoriens y ont eu des évêques, et y en avaient encore dans ces derniers siècles. Le catholique Élie se plaignait, en 1616 au pape Paul v, des vexations que faisaient les Portugais à ceux de sa communion qui demeuraient à Hormutz, à Goa, et au-delà, les interrogeant sur leur croyance, quoiqu'ils fussent fort ignorans. Nous trouvons les évêques suivans d'Hormutz.

1. Gabriel, siégeait vers l'an 540; il a écrit contre les manichéens et les Chaldéens.

2. Théodore, envoyé par le catholique Jesuiab III, pour ramener à son obéissance les évê-

ques de la métropole de Perse, qui s'étaient soustraits au catholique de Seleucie, (Or. ch., t. 2, p. 1317.)

HORNE (Arnoul de), évêque Liège dans le seizième siècle, a donné : 1°. Traité de paix entre Dieu et les hommes, à Paris en 1550. 2°. La liberté consciencieuse des artisans, *ibid.* 1555. 3°. Le contrepoison des pseumes de Marot, *ibid.* 1560. 4°. Lamentation de l'Église, *ibid.* 5°. Le combat d'un fidèle papiste contre un anti-papiste, *ibid.* (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, col. 1104.)

HORNOT de Nuits en Bourgogne. Nous avons de lui, Abrégé chronologique de l'histoire universelle.

HORNIUS (Georges), fameux historien, né dans le Palatinat, vers le commencement du dix-septième siècle, passa en Angleterre où il se déclara pour les presbytériens. De là, il fut appelé à Harderwich pour professer l'histoire, la politique et la géographie, et il ne sortit de Hardewich que pour remplir une chaire d'histoire à Leyde. Il mourut en 1670. On a de lui, entre autres ouvrages : 1°. une Dissertation qui parut à Leyde 1659, contre celle que Vossius avait fait imprimer la même année touchant l'âge du monde. et dans laquelle il prétendait prouver que la naissance du monde était plus ancienne de mille quatre cents quarante ans que ne le portait l'ère vulgaire. 2°. Une Histoire ecclésiastique

en latin jusqu'à l'an 1666, avec une introduction à l'histoire universelle politique ; à Leyde en 1666, in-12. 3°. Un Commentaire latin sur l'état présent des églises en Angleterre, sous le nom d'*Honorius Reggius*, avec un appendix contenant les décrets donnés dans le synode de Glasgow contre les évêques en 1648, in-4°. 4°. L'Histoire d'Angleterre en sept livres, où il rapporte ce qui s'est passé en 1645 et 1646, en Angleterre, en Écosse et en Irlande, en latin, in-8°, en 1648, à Leyde. 5°. Une histoire de l'Amérique, sous le titre : *De originibus Americanis*, en quatre livres, à la Haye, en 1642, in-8°. 6°. L'histoire de la philosophie, en sept livres, ouvrage latin, imprimée en 1655, in-4°. 7°. Une édition de Sulpice Sévère avec des notes, en 1651, in-8°, à Leyde. 8°. *Geographia vetus, sacra et profana, et arca Noe : arca Mosis, etc.* Son histoire ecclésiastique a été traduite en français, et imprimée à Rotterdam en 1699. (Witten, *Diar. Struvii, Act. litter.*)

HOROLOGE, *horologium*. Livre d'office d'Église chez les Grecs, ainsi nommé parce qu'il contient les heures ou l'office qu'on doit réciter tous les jours à chaque heure. Il y a un grand et un petit horologe. Le petit est tiré du grand et contient moins de prières. (Voyez SUICER et le second tome des *Acta Sanctorum* du mois de juin.)

HORON ou ORONAIM. (Voy. ORONAIM.)

HORRÉENS, anciens peuples qui habitèrent au commencement dans les montagnes de Seïr, au-delà du Jourdain. (Gen., 36.)

HORRY (Claude), ancien notaire apostolique de l'archevêché de Paris, procureur en l'officialité dudit archevêché et ès-cours ecclésiastiques, a donné : 1°. Observations sommaires sur les édits et déclarations de nos rois, touchant la célébration du mariage, qui renferment toutes les formalités requises pour la célébration du mariage, par les édits, déclarations et ordonnances de nos rois, et arrêts rendus en exécution jusqu'en ce jour, par les cours souveraines, et plusieurs questions importantes sur la matière du mariage, in-4°, à Paris, chez Jean-Baptiste Nego, et Pierre de Bats, 1692. 2°. Institution à la pratique bénéficiale et ecclésiastique, etc., in-4°, à Paris, chez Nicolas-le-Gras, 1693. 3°. Nouveau traité du mariage chrétien, fait selon les lois de l'Église et les ordonnances de nos rois, etc., in-12, à Paris chez François Pralard, 1700.

HORSTIUS (Jacques Merlon), docteur de l'université de Cologne, et curé de la même ville dans le dix-septième siècle, a donné : 1°. *Paradisus animæ christianæ*, à Cologne 1630 ; ce sont des heures chrétiennes tirées de l'Écriture et des Pères, contenant des exercices spirituels pour tous les jours de la semaine : elles ont été traduites en français et imprimées à Paris

chez André Pralard en 2 tomes in-12. 2°. Aphorismes eucharistiques, *ibid.*, 1638. 3°. Les sept trompettes pour la réforme de la discipline de l'Église, *ibid.*, 1635. 4°. Avis de la sagesse chrétienne. 5°. La doctrine de bien vivre et de bien mourir, *ibid.*, 1643. 6°. Une édition des œuvres de saint Bernard. 7°. Une édition de toutes les œuvres de Thomas à Kempis, avec de savantes notes. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2044. Journal des Savans, 666, 1699 et 1700.)

HORTA, petite ville de l'état de l'Église, proche du Tibre, à l'endroit où la rivière de Nera se joint à ce fleuve : on l'appelle en latin *Hortanum et Orta*. C'est une ancienne ville d'Ombrie, dont on ignore absolument la fondation. Ughelle prétend qu'elle reçut la foi de Jésus-Christ dès les premiers siècles. Cependant nous n'en voyons point d'évêques, que du temps de l'empereur Constantin au quatrième siècle. Son siège fut réuni par Eugène IV à celui de Citta Castellana en 1447. Elle avait eu les évêques suivans :

1. Jean Montanus, ordonné par saint Silvestre en 330.

2. Saint Cassien, d'Alexandrie, en 363.

3. Léon, qui siégea vingt-trois ans.

4. Martien ou Martinion, assista au concile du pape Symmaque, en 502.

5. Hubald, sous saint Grégoire, pape.

6. Blandus, sous le même.
7. Julien, au concile de Rome, en 694.
8. Maurice, au concile de Rome, en 743.
9. Adam, en 761.
10. Étienne, au concile de Rome 826, sous Eugène II, suivant Baronius.
11. Arsène, sous Nicolas I, 860.
12. Zacharie, mort la veille de l'apparition du Seigneur, comme porte un ancien martyrologe.
13. Étienne II, en 897, qui assista au concile de Rome, où le pape Étienne VI ou VII condamna la mémoire de Formose.
14. Pierre, en 916.
15. N... en 763. (*Baron. ad hunc ann.*)
16. Lambert, siégeait en 1005.
17. Jean, en 1017.
18. Landevinus, en 1036, sous Benoît IX.
19. Rodulphe, fait cardinal-diacre par Honoré II en 1126, et nommé évêque par Innocent II en 1130.
20. Paul, se trouva au concile de Latran, 1179.
21. Paul, nommé par Innocent III, vers l'an 1200.
22. N... ordonné par Honoré III en 1222.
23. Transmonde, en 1239.
24. Jean, en 1248.
25. Pierre, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Alexandre IV en 1254.
26. Conrad, archidiacre de Viterbe en 1284.
27. Barthélemy, nommé par Boniface VIII, en 1296.

28. Laurent de Veletri, de l'Ordre des Frères Mineurs, 1298.
 29. Nicolas Zabereschi, élu par le chapitre le 7 avril 1334, mourut en 1362.
 30. Jean, transféré de Kissano le 16 août 1362.
 31. Pierre d'Horta, mort en 1366.
 32. Jean de Foligni, de l'Ordre de Saint-Dominique, élu en 1366, mourut en 1393.
 33. Paul Alberti, noble Florentin, de l'Ordre des Frères Mineurs, siégea depuis 1413 jusqu'en 1420, et fut transféré à Ajazzo en Corse.
 34. Lancius ou Santes, succéda à Albert, fut transféré en 1432 à Citia Castellana.
 35. Valentin de Teramo, en 1432 le 14 avril, évêque de Horta et de Citta Castellana, en 1437. (*Voy. CITTA CASTELLANA.*)
- HORTOLAN (Côme-Damien), de Perpignan, abbé de Ville-Bertrand, envoyé de Philippe II au concile de Trente, mort l'an 1566, a donné une paraphrase sur le Cantique des cantiques, avec une introduction à l'Écriture-Sainte, à Venise en 1585. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 1145.)
- HORTULAN ou HORTOLAN (saint), évêque de Bénéfè dans la Byzacène, parut principalement sur la fin du règne de Hunéric, fils de Genséric, roi des Vandales. Il fut de la fameuse conférence de Carthage que ce prince fit tenir au mois de fé-

vrier de l'an 484. On le dépouilla de ses biens et de son église, on le maltraita, et on l'envoya en exil dans l'île de Corse. (Bailet, t. 3, 28 novembre.)

HOSA, hébr., *qui se confie* ou *qui protège*, nom d'homme. (1 Paral. 26, 10.)

HOSA, nom d'homme. (1 Paral. 4, 4.)

HOSANNA ou HOSANA ou HOSCHANNA, mot hébreu qui signifie *sauvez, maintenant* ou *sauvez je vous prie*. C'est une formule de bénédictions ou d'heureux souhaits. Ainsi quand on criait à l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem : *Hosanna Filio David*, cela signifiait : *Seigneur, conservez ce Fils de David, comblez-le de faveurs et de prospérités*. Les Juifs appellent *hosanna* des prières qu'ils récitent le septième jour de la fête des tabernacles. Ils appellent aussi *hosanna rabba* ou *grand hosanna*, la fête même des tabernacles, parce qu'ils y répètent souvent *hosanna* pour demander la bénédiction de Dieu sur l'année qui vient de commencer. Enfin ils appellent encore *hosanna rabba* en particulier le septième jour des tabernacles, parce qu'ils demandent plus particulièrement en ce jour le secours de Dieu contre leurs ennemis, et sa bénédiction pour la nouvelle année. (Seldenus, *de Synedriis hæbr.* l. 3, c. 15. Buxtorf, dans la Synagogue juive, c. 21. Dom Calmet, Dictionn. de la Bibl.)

HOSIEL, fils de Séméi, chanteur et lévite. (1 Paral. 23, 9.)

HOSIUS (Stanislas), cardinal, évêque de Warmie, né à Cracovie en Pologne, a été un des plus illustres prélats du seizième siècle. Il fut envoyé à Padoue pour étudier, et y eut pour maître Lazare Bonamici. Il passa ensuite à Bologne où il se fit recevoir docteur en droit ; et étant retourné en Pologne, il y fut secrétaire du roi, puis chanoine de Cracovie, ensuite évêque de Culm, et enfin de Warmie. Le pape Pie IV l'envoya vers l'empereur Ferdinand et vers le roi de Bohême, pour faire continuer le concile de Trente, et lui donna en 1561 le chapeau de cardinal. Le même pape lui ordonna deux ans après d'aller ouvrir le concile de Trente, comme son légat, avec les cardinaux de Mantoue et Séripand. Le pape Grégoire XIII le fit grand pénitencier de l'Église romaine. Il mourut à Caprarola le 5 août 1579, âgé de soixante-seize ans. Les souverains pontifes et les écrivains de son temps lui donnèrent les glorieux titres de Colonne de l'Église, de l'Augustin de son temps. Ses livres ont été traduits en français, en italien, en allemand, en flamand, en polonais, en anglais, en écossais et en arménien ; et imprimés dans les principales villes de l'Europe, quelques-uns même jusqu'à trente-deux fois de son vivant. Ces livres sont, 1°. Réponse à Brentius. 2°. Confession de la foi catholique. 3°. Traité de la communion sous les deux espèces, du mariage des prêtres,

et de la messe en langue vulgaire. 4°. De la parole de Dieu. 5°. Lettre au sénat de Cologne. 6°. Lettre à Orichovius de l'autorité du pontife romain. 7°. Dialogue: savoir si l'on doit permettre aux laïcs l'usage du calice. 8°. Plusieurs lettres, une entre autres au duc de Brunswick. 9°. Apologie de la cour de Rome contre les politiques. 10°. Traité de la juridiction ecclésiastique, civile et épiscopale. 11°. Conférence de l'Eglise ancienne avec la nôtre. Tous ces ouvrages ont été imprimés en deux tomes, à Cologne en 1584. (Rescius a écrit la vie du cardinal Hosius. Petramellarius et Victorel ont fait son éloge. On peut voir aussi Génébrard, *In chron.* Sponde, *In annal.* Palavicin, *Hist. du concile de Trente*, l. 22, c. 4, n° 6.)

HOSPICE, petit couvent que des religieux bâtissent en une ville pour y recevoir les étrangers du même Ordre, qui y viennent pour quelque temps. (*Hospitium.*)

HOSPICE ou SOSPIIS (saint), reclus de Provence, se renferma dans la mesure d'une tour abandonnée près de Villefranche, en une presqu'île à une lieue de Nice en Provence, qui se nomme encore aujourd'hui de son nom *San-Sospir* par corruption. Là, il entreprit le genre de vie le plus austère. Il était toujours chargé de chaînes entre la chair et le cilice, et ne vivait que de pain et de dattes. En carême, il ne mangeait que des racines des

anachorètes d'Égypte. Dieu lui accorda le don de prophétie et celui des miracles. L'an 575, il prédit l'invasion des Lombards dans les contrées de la France, qui joignaient les Alpes, et en avertit les paysans. Pour lui, il ne voulut point sortir de sa tour. Les barbares l'y ayant trouvé chargé de chaînes, crurent que c'était un scélérat, et l'un d'entre eux leva son sabre pour lui abattre la tête : mais il eut le bras tellement engourdi que le sabre lui tomba des mains. Le saint le guérit avec le signe de la croix, et le convertit. Lorsqu'il vit sa fin approcher, il se mit en prières prosterné contre terre ; et fondant en larmes, il se releva, s'étendit sur un banc, et rendit l'esprit le 21 mai de l'an 581, jour de sa fête, selon la plupart des martyrologes. La principale partie de ses reliques se garde dans la cathédrale de Nice. (Saint Grégoire de Tours, dans son Histoire. Baillet, t. 2, 21 mai.)

HOSPINIEN (Rodolphe), né à Altorf, village du comté de Kibourg dans le canton de Zurich, le 7 de novembre 1547, devint ministre de l'église abbatiale de cette ville en 1594, et mourut le 11 mars 1626. On a de lui, entre autres ouvrages : 1°. Une harangue où il traite de l'origine et du progrès des rites et des cérémonies ecclésiastiques, en 1585. 2°. Un Traité des temples, c'est-à-dire, de leur origine, de leur progrès, de leur usage, et de tout ce qui a rapport à cette

matière, en 1587 et 1603. Il en donna une autre édition, où il prétendit réfuter ce que Bellarmin et Baronius avaient écrit sur ce sujet. 3°. *De Monachis, seu de origine et progressu monachatus, ac ordinum monasticorum, ac equitum militarium, tam sacrorum quam sæcularium*, en 1588, et une seconde édition en 1609, où il s'efforce encore de réfuter le traité de Bellarmin. 4°. *De Monachis*. 5°. *De festis Judæorum et Ethnicorum, etc.*, en 1592, seconde édition, corrigée et augmentée en 1611. 6°. *De origine, progressu, cæremoniis et ritibus festorum dierum christianorum*, en 1593 : seconde édition en 1612, avec des supplémens contre Bellarmin, et ce que le père Gretser, jésuite, avait écrit sur la fête du Saint-Sacrement. 7°. Une Histoire sacramentaire en 2 volumes. 8°. *Concordia discors, seu de origine et progressu formulæ concordie bergensis*, en 1619. 9°. Une Histoire des jésuites, en 1619, in-folio. Il avait commencé un traité de l'origine et du progrès des jeûnes, qu'il n'a point achevé. Heidegger a écrit sa vie en latin. Hospinien était habile compilateur, mais beaucoup trop vif et trop passionné. Si l'on trouve dans ses ouvrages un grand nombre de recherches curieuses et savantes, on n'y trouve pas moins de mauvais raisonnemens, de calomnies et de déclamations, qui ont été cent fois réfutées solidement.

HOSPITALIERS. *Hospitalarii*. Ce mot se dit proprement de certains religieux hospitaliers. Ils suivent la règle de Saint-Augustin, parce que tous les hôpitaux étaient gouvernés par des clercs. La plupart des religieux hospitaliers font remonter leur origine jusqu'au patriarche Abraham ou à sainte Marthe qu'ils prennent pour leur fondatrice, parce qu'elle recevait Jésus-Christ chez elle. Il y a aussi des hospitaliers qui sont des chevaliers des ordres militaires, comme les chevaliers de Saint-Lazare et de Saint-Jean-de-Jérusalem. (Le père Hélyot, t. 1, préf., p. 23.)

HOSPITALIÈRES. Il y avait plusieurs sortes de religieuses qui portaient ce nom, parce qu'elles étaient fondées pour le soulagement des pauvres. Telles étaient les hospitalières de la Charité de Notre-Dame; celles de la Miséricorde de Jésus, etc.

HOSPITALITÉ, *hospitalitas*. L'Écriture recommande souvent l'hospitalité, et elle en fournit divers exemples. Abraham reçoit les trois anges; Sara, son épouse, fait la cuisine; Loth attend à la porte de la ville pour recevoir les hôtes qui pouvaient arriver. Le Sauveur dit à ses apôtres : que quiconque les reçoit, le reçoit lui-même; et les premiers chrétiens remplis de ces leçons de leur divin maître, se montraient si exacts à exercer l'hospitalité, que les païens en étaient dans l'admiration. Les fidèles ne voyageaient guère

sans lettres de communion, qui témoignaient la pureté de leur foi, et ces lettres suffisaient pour les faire recevoir partout où Jésus-Christ était connu. (*Genes.* 18, 19. *Matth.* 10, 40, 41. 1. *Petri* 4, 9. *Rom.* 12, 13.) M. Simon, dans un mémoire lu à l'académie des inscriptions en 1712, fait voir que l'hospitalité a été en usage dans les temps les plus reculés.)

HOSTIE, victime qu'on immole en sacrifice à la divinité, *Hostia*. Ce mot vient, selon quelques-uns, de l'ancien verbe latin *hostio*, je frappe, je tue, ou *ab hostibus*, à cause qu'on immolait des victimes avant la bataille pour se rendre les dieux propices, ou après la victoire pour les en remercier. Hostie se dit, 1°. du Verbe incarné, qui s'est immolé comme une hostie sans tache à la justice de son père pour le salut des hommes; 2°. pour le sacré corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui s'immole tous les jours sur nos autels; 3°. pour les pains destinés à la consécration. On les appelle hosties improprement et par anticipation. C'est ainsi qu'on nomme présente une chose qui doit être faite dans le moment d'après, et que les anciens appelaient pareillement hostie, la victime qui devait être incessamment sacrifiée. On doit changer les hosties consacrées tous les huit ou quinze jours. Quand il ne se trouve point assez d'hosties consacrées pour

communier tous ceux qui se présentent à la sainte table, le prêtre peut diviser les hosties, mais non point la grande, si ce n'est pour la communion d'un malade en danger de mort ou pour quelque autre cause considérable. (Rituel de Paris, p. 67.)

HOTELIER, *caupo*, celui qui tient une maison garnie de meubles et de vivres, pour loger ou pour nourrir les voyageurs et autres. Par le règlement général de police, il est enjoint aux hôteliers de s'informer exactement de ceux qui logeront chez eux, et d'en donner avis au commissaire de leur quartier. Les hôteliers sont responsables des vols de leurs domestiques, et des choses que leurs hôtes mettent dans leurs maisons, parce qu'il y a toujours une convention expresse ou tacite entre le voyageur et l'hôtelier, par laquelle l'hôtelier s'oblige de loger le voyageur et de prendre en sa garde tout ce qui lui appartient, et le voyageur de payer sa dépense. C'est ce qui se prouve par la loi qui dit : *Ait prætor : nautæ, caupones, stabularii, quod cujusque saluum fore receperint, nisi restituerint, in eos judicium dabo.* Lib. 4, titr. 9. Cela ne doit s'entendre néanmoins que de ce qui se passe dans l'hôtellerie même; car si un valet allait voler sur le chemin un voyageur qui aurait logé chez son maître, l'hôtelier n'en serait point responsable. (Pontas, au mot *Hôtelier*. Voyez *CABARET*, *CABARETIER*.)

HOTHAM, fils d'Heber, de la tribu d'Aser. (1 Paral. 7, 32.)

HOTTINGER (Jean-Henri), né le 26 mars 1620, à Zurich en Suisse, y enseigna, comme professeur public, l'an 1642, l'histoire ecclésiastique et la Théologie, les langues orientales, la rhétorique, l'Écriture, la controverse, etc. Il mourut l'an l'an 1667. Ses ouvrages sont : *Historia orientalis de mahumetismo saracenismo, chaldaïsimo, statu christianorum, etc. Bibliothecarius quadripartitus, thesaurus philologicus Sacre-Scripturæ, historiæ ecclesiasticæ, Novi-Testamenti*, tom. 9. *Promptuarium sive bibliotheca orientalis, dissertationes miscellanæ, etc.* (Le père Niceron, au tome 8 de ses Mémoires.)

HOTTINGER (Jean-Jacques), fils de Jean-Henri Hottinger, naquit à Zurich le 1^{er} décembre 1652, et y fut mis au nombre des ministres au mois de mars 1676. On le nomma professeur en Théologie le 18 janvier 1698, et ses leçons qu'il travaillait avec soin, ne l'empêchèrent pas de donner un très-grand nombre d'ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée le 18 décembre 1735. Ces ouvrages sont entre autres : 1^o. *Diatribæ theologica de spiritu prædicante spiritibus in carcere, ad primam Petri* 3, 19, 20, à Zurich 1672, in-4^o. 2^o. *Sfortia Pallavicinus infelix concilii tridentini vindex, sive exercitatio historica, operi, quod cardinalis Pallavicinus de concilio tridentino scripsit, op-*

posita, etc., à Zurich, en 1692, in-4^o. 3^o. *Dissertatio theolog. dogmatis de justificatione summam et historiam exhibens*, à Zurich en 1698, in-4^o. 4^o. *Dissert. theolog. de præscriptione in causâ religionis*, en 1698, in-4^o. 5^o. *Dissert. doctrinæ de personâ, statu, et officio Christi, compendium exhibens*, en 1699, in-4^o. 6^o. *De instructione Christi mediatoris*, en 1699, in-4^o. 7^o. *De resipiscentiâ evangelica, ejusdemque nativâ indolæ*, en 1699, in-4^o. 8^o. *De manducatione corporis Christi*, en 1700, in-4^o. 9^o. *De Ecclesiâ, dissertationes duæ*, en 1700, in-4^o. 10^o. *De magnitudine Dei*, en 1701, in-4^o. 11^o. *De conscientia, ejusdemque obligatione et directione*, en 1704, in-4^o. 12^o. *De supremo controversiarum judice, dissert. histor.* en 1704, in-4^o. 13^o. *De potentia Verbi divini*, en 1704, in-4^o. 14^o. *De frequenti communione*, en 1705, in-4^o. 15^o. *Exercitationes historico-theologicæ de pœnitentia primitivæ, nec-non romanæ Ecclesiæ, etc.*, à Zurich, en 1706, in-4^o. 16^o. *De religione in genere, in specie, de veræ caracteribus*, 1714, in-4^o. 17^o. *De doctrina J. C. fonte et norma sanctitatis*, 1716, in-4^o. 18^o. *De miraculis J. C.* 1716, in-4^o. 19. *Harmonica evangelicæ historiæ dispositio*, 1716, in-4^o. 20^o. *De gratia Dei salutifera, sectiones tres* 1718, 1719 et 1722 ; et plusieurs autres dissertations dont on peut voir la liste dans le recueil intitulé :

Tempe helvetica, t. 2, p. 38 et suivantes. On peut voir aussi *Bibliotheca bremensis*.

HOTTINGER (Jean-Conrad), neveu de Jean-Henri, a donné : *Commentarius philologicus de decimis Judæorum, decem exercitationibus absolutus, in quo omnia quæ ad hanc materiam illustrandam pertinent, tum in sacris litteris, tum ipsis Judæorum veterum monumentis explicantur, variæque alia sacram antiquitatum themata ex occasione tractantur*, aut. J. Conrad. Hottingero Henric. ex Conr. nep. Helv. Tigurino. Præmittitur celeberrimi viri Hadriani Relandi epistola ad auctorem, cum indicibus necessariis, à Leyde, 1713, in-4°. L'auteur prétend que ceux qui ont écrit des antiquités judaïques, n'ont pas suffisamment approfondi ce qui concerne les dîmes, et qu'ils n'ont fait que se copier les uns les autres. Il a puisé son traité dans les sources, et semble avoir épuisé la matière ; il fait remonter les dîmes jusqu'au temps des patriarches, et en trouve le premier exemple dans l'offrande que fit Abraham à Melchisédech après la défaite des quatre rois qui emmenaient Loth prisonnier. L'Écriture dit formellement qu'Abraham donna à Melchisédech la dixième partie de tout le butin qu'il venait de faire sur les ennemis ; et voilà (selon l'auteur) la première époque des dîmes. Un autre exemple de ces mêmes dîmes est le vœu que fit Jacob

en quittant la maison paternelle, que si Dieu lui conservait la vie, et le ramenait heureusement au pays de Chanaan, il lui offrirait la dîme de tous les biens qu'il avait acquis. (*Journal des Savans*, 1713, p. 529 de la première édition et 449 de la seconde.)

HOU (sainte), vierge et sœur de sainte Lindru. (*Voyez* LINDRU.)

HOUBIGANT (Charles-François), Parisien, prêtre de l'Oratoire, a donné une bonne édition de la Bible hébraïque, avec des notes et une version latine, Paris, 1753, 4 vol. in-fol. ; une traduction latine du pseautier faite sur l'hébreu, 1746, in-12 ; celle de l'Ancien-Testament, 1753, 8 vol. in-8°. Racines hébraïques, 1732, in-8°. Examen du pseautier des capucins, in-12. La traduction française des pensées de Forbes, in-8°.

On le blâme communément d'avoir abusé de la science étymologique, en se donnant par des retranchemens, des coupures de toute espèce une licence dangereuse pour l'interprétation des livres saints. M. Contant de la Molette lui fait là-dessus des reproches qui nous paraissent d'autant plus violens, qu'un de nos plus doctes hébraïsans, le savant orientaliste Rondet, fait le plus grand cas du père Houbigant, soit qu'il embrasse ses opinions, soit qu'il les combatte. (*Voyez* l'article **CONTANT DE LA MOLETTE**.)

HOUDRI (Vincent), jésuite,

né à Tours, ou dans le diocèse, le 22 janvier 1631, entra dans la compagnie à Paris le 8 octobre 1644. Il exerça le ministère de la prédication pendant l'espace de trente ans, et passa le reste de sa vie à composer des ouvrages utiles. Il mourut à Paris au collège de Louis-le-Grand le 29 mars 1729, à quatre-vingt-dix-neuf ans et trois mois. Nous avons de lui : 1°. Un corps de Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, avec des panégyriques, divisé en six parties, et imprimé à Paris, chez Jean Boudot, en 20 volumes in-12, depuis 1696 jusqu'à 1702. 2°. Un ample Recueil intitulé la Bibliothèque des prédicateurs, qui parut à Lyon depuis 1712 jusqu'en 1723, en 18 volumes in-4°, à Liège en 1716, en 4 volumes in-folio, à Lyon en 1733, 22 volumes in-4°, en y comprenant l'éloquence chrétienne dans l'idée et dans la pratique, par le père Plaise Gilbert, jésuite. 3°. Un Traité de la manière d'imiter les bons prédicateurs, avec des tables pour les différens usages qu'on peut faire des sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, à Paris, chez Boudot, en 1702, in-12. 4°. *Arstypographica carmen*. (Journal des Savans, 1702 et 1712. Mémoires de Trévoux, janvier 1725, et avril 1726. Dictionnaire portatif des prédic.)

HOUGHTON (Jean), Anglais, docteur de l'université de Cambridge, puis chartreux, dans le

seizième siècle, couronna sa foi par le martyre au commencement du schisme sous Henri VIII en mourant sur un gibet, le 4 mai 1535. On recueillit un tome de ses épîtres. (Petreius, Biblioth. carth., p. 194.)

HOUELANDE (Guillaume), natif de Rickel au diocèse de Liège, docteur de Paris, curé de Saint-Severin, et ensuite chanoine de Notre-Dame, et archidiacre de Brie, mourut le 12 mars de l'an 1492. Il a composé un livre de l'immortalité de l'âme, et de son état après la mort, imprimé à Paris en 1499, et une somme de la foi orthodoxe, qui parut à Anvers en 1569. (Dupin, Biblioth., quinzième siècle, et dans ses additions et corrections, p. 2847.)

HOUSTA (Baudoin de), religieux de l'Ordre des Augustins, de la province des Pays-Bas autrichiens, ancien professeur en Théologie, a fait imprimer à Malines, chez Laurent Vender-Eloy, un ouvrage qui a pour titre : La mauvaise foi de M. l'abbé Fleury, prouvée par plusieurs passages des saints Pères, des conciles et d'autres auteurs ecclésiastiques qu'il a omis, tronqués, ou infidèlement traduits dans son histoire. Remarques sur les discours et sur la grande conformité de cet écrivain avec les hérétiques des derniers siècles. Les approbations des censeurs de cet ouvrage sont du mois de novembre 1733.

Ce père était né en 1677, à

Tubise, gros bourg du Brabant ; il reçut l'habit de son Ordre à l'âge de 15 ans, et fit profession en 1693 dans le couvent d'Enghien. Après son cours de philosophie et de Théologie, il enseigna l'une et l'autre avec une réputation extraordinaire dans les abbayes de Ninove, de Saint-Martin à Tournai, de Saint-Adrien à Grandmond, d'Aflingem et de Saint-Tron, et ensuite à Louvain où il prit le degré de bachelier formé en l'université de cette ville, et ne voulut jamais, par une rare modestie, monter aux degrés plus élevés, quoiqu'il les méritât sans doute par son érudition. Il se rendit à Binchen en 1728, pour y établir un des plus beaux collèges qui soit en Hainaut, et où il enseigna les lettres humaines avec distinction. Il devint ensuite historiographe de son Ordre, fut définitif, puis deux fois provincial de la basse Germanie, qu'il gouverna avec autant de prudence que de gloire. Désigné par son général, président du chapitre provincial qui devait s'assembler en 1760, il mourut à Enghien le 13 mai de la même année, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a de lui, outre son livre contre M. l'abbé Fleuri, dont on vient de parler, les ouvrages qui suivent : 1°. Plusieurs thèses de philosophie et de Théologie, imprimées en différens endroits. 2°. Plusieurs panégyriques et oraisons funèbres, manuscrits. 3°. Un grand Traité, de *justis anti-*

quii Testamenti, manuscrits. 4°. Un ouvrage sur les speaumes de David, manuscrit. 5°. Une Théologie complète, manuscrit. 6°. *Exhortatio pro moribundis*. 7°. La Vie de saint Adrien et celle de saint Tron, manuscrit.

HOUTTEVILLE (Claude-François), l'un des quarante de l'Académie française, né à Paris, entra à l'âge de seize ans dans la congrégation de l'Oratoire, et en sortit après y être demeuré environ dix-huit ans. Il fut pourvu de l'abbaye de Saint-Vincent-du-Bourg-sur-Mer, Ordre de Saint-Augustin, diocèse de Bordeaux, le 27 octobre 1723, et il avait été reçu à l'Académie française le 25 février de la même année, et douze ans après il en fut reçu secrétaire perpétuel. Il mourut à Paris le 8 novembre 1742, âgé d'environ cinquante-quatre ans. Son principal ouvrage est la Vérité de la religion chrétienne, prouvée par les faits, avec un discours historique et critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour et contre le christianisme depuis son origine, à Paris en 1722, in-4°. Cet ouvrage que l'on a fort critiqué, tant pour le style, que pour les raisonnemens, a été réimprimé en 1724, mais sous la même date que la première édition, et depuis en 1741, en 3 volumes in-4° (cette édition est dédiée à M. le duc d'Orléans), et en 1749, 4 volumes in-12. On a encore de M. Houtteville, un Essai philosophique sur la providence, in-

primé en 1728, in-12, une lettre de quatre pages in-4°, imprimée à Paris, et datée du 18 mars 1722; plusieurs discours prononcés à l'Académie française, et un éloge historique de Bossuet, évêque de Meaux, que l'on trouve dans le recueil des oraisons funèbres de cet illustre prélat, édition de Paris en 1731, in-12. (Journal des Savans, 1722, 1723, 1728 et 1740.)

HOVEDEN (Roger de), natif d'York en Angleterre, fut très-considéré à la cour du roi Henri II vers l'an 1230, à cause de ses connaissances de l'histoire et du droit civil et canonique, qui faisaient que les grands le consultaient sur les affaires les plus importantes, et le prenaient pour arbitre de leurs différends. Il publia des commentaires du droit, des poèmes, etc. Il continua aussi l'histoire d'Angleterre de Bède jusqu'à l'an 1202 : cette continuation se trouve dans le recueil des historiens d'Angleterre de Savil. (Balée et Pitseus, *De illustrib. script angl.* Bellarmin, *De script. eccles.*)

HOVIUS (Matthias), archevêque de Malines, mort en 1620, célébra l'an 1607 un concile provincial où il prononça un discours sur la réforme des abus dans l'Eglise et dans le clergé, qui fut imprimé à Anvers en 1608.

HOY. (Voyez HOUS.)

HOYER (Michel), né à Hesdin l'an 1596, entra dans l'Ordre des Augustins, et publia : 1°. Flamin-

mes de l'amour divin, à Anvers en 1629 et 1690. 2°. Théâtre de la chasteté, à Tournai, en 1631. 3°. Vie de saint Ephrem, à Douai en 1640. 4°. Discours à la louange de Scot, *ibid.* (Dupin, Table des Aut. ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2043.)

HOYNCK (Corneille-Paul), de Papendrech, chanoine et archiprêtre de Malines, a donné : 1°. *Historia de rebus Ecclesiae ultrajectensis à tempore mutatae religionis in foederato belgio, monumentis authenticis roborata, variisque dissertationibus illustrata*, in-folio, à Cologne, chez Guillaume Metternich 1725. 2°. *Analecta belgica, in sex partes divisa*, 3 vol. in-4°, à la Haye, chez Gérard Block, 1745. Ces analectes embrassent également l'histoire ecclésiastique, civile et littéraire des Pays-Bas, et commencent au temps où la domination d'Autriche y a cessé : ils consistent dans une collection de pièces de différens auteurs qui ont écrit sur l'histoire de Flandre de ces temps-là. (Journal des Savans 1726 et 1747.)

HOZAI, prophète qui écrivit sous le règne de Manassé. Les Juifs croient qu'Hozai est le même qu'Isaïe. D'autres prennent Hozai dans un sens générique pour les prophètes ou les voyans. (2 Paral. 33, 19.)

HOZEL, siège épiscopal de la troisième Palestine, au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Petra, proche le mont Sinaï. Son évêque se prétendait exempt

de la juridiction du patriarche.

HUART (Ignace), du diocèse de Liège, religieux de l'Ordre de Cîteaux, mort après l'an 1650, a laissé: 1°. l'Abbé Bernard ou fleurs pastorales tirées des œuvres choisies de saint Bernard, à Louvain en 1651. 2°. Un Commentaire sur le traité de la grâce et du libre arbitre de saint Bernard, sous le nom de Ranutius Higatius, à Louvain en 1649. 3°. Exceptions et défense de cet ouvrage. 4°. Addition à cette défense. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2128.)

HUARTE (Jean), de Saint-Jean, Espagnol du seizième siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : l'Examen des esprits, dans lequel il traite de la différence des esprits. Escachius Major l'a traduit d'espagnol en latin, sous le titre de *Scrutinium ingeniorum*, in-8°, à Hall 1622. Il a été traduit aussi en français par Ch. Vion de Dalibray, et imprimé à Paris en 1650, in-8°, sous ce titre : l'Examen des esprits pour les sciences, traduit de l'espagnol, etc., puis réimprimé en 1675. Jourdain Guibelet, médecin du roi à Evreux, en a fait une réfutation estimée et imprimée à Paris en 1 volume in-8°, sous le titre d'Examen de l'examen des esprits. Possevin, *Biblioth. select., de nat. ingenior, cap. 13, 14, 15, 16, 18, etc.* (Nicolas-Antonio, *Biblioth. hisp.*

Baillet, Jugement des Savans sur les critiques historiens.)

HUBERT (saint), dernier évêque de Maastricht et premier évêque de Liège, était né, comme l'on croit, en Aquitaine, de parens nobles, qui l'envoyèrent à la cour du roi Thierry III. Quelques-uns prétendent qu'il était déjà marié à une fille de qualité, nommée Floribane, dont il eut un fils, nommé Floribert qui fut son successeur dans l'épiscopat. Quoiqu'il en soit, il se retira vers l'an 688, dans la communauté de saint Lambert, évêque de Maastricht, dont il édifia le peuple pendant près de vingt ans par sa rare vertu. Ce saint prélat ayant été tué l'an 708, l'église de Maastricht ne put se consoler de sa perte, qu'en lui substituant Hubert, le plus chéri de ses disciples. Il continua l'ouvrage de son maître en extirpant les vices et les erreurs, en distribuant ses biens aux pauvres, en sacrifiant tout au salut des âmes, et en cherchant l'occasion de s'y sacrifier lui-même par le martyre. La treizième année de son épiscopat il reporta le corps de saint Lambert au village de Liège où il avait été tué, et d'où on l'avait transporté à Maastricht. Il y transporta aussi la même année le siège épiscopal de Maastricht. Il visita son nouveau diocèse avec beaucoup de fatigues et de dangers, parcourut la vaste forêt des Ardennes; et comme il revenait de faire la dédicace d'une église dans le fond du Brabant,

il tomba malade et mourut le 30 de mai de l'an 727, en un lieu appelé Fur, à douze lieues environ de Liège. Son corps fut porté à Liège, et transféré de-là en 825 à l'abbaye des religieux d'Andain, qui quitta son nom pour prendre celui de Saint-Hubert en Ardennes. On invoque ce saint contre la rage, en particulier, et les miracles opérés par son intercession ont rendu son pèlerinage très-célèbre. On ne doit pas le confondre avec un autre saint Hubert, moine de Bretigny au diocèse de Soissons, dont on fait plus communément la fête le 30 de mai. Pour saint Hubert des Ardennes, sa principale fête se célèbre le 3 novembre. (Surius. Le père le Cointe, dans ses annales. Dom Mabillon, quatrième siècle bénéd. Le père Jean Roberti, Vie de saint Hubert, imprimée à Luxembourg l'an 1621. Baillet, t. 3, 13 novembre. On peut voir aussi l'histoire de l'abbaye de Saint-Hubert des Ardennes, écrite par un religieux de cette province, qui vivait au douzième siècle : elle se trouve dans le quatrième volume de la grande collection du père Martenne qui fait un bel éloge de ce morceau d'histoire, à cause de l'exactitude de l'auteur, et de plusieurs traits remarquables concernant l'histoire civile et ecclésiastique.)

HUBERT (Léonard), Allemand, religieux de l'Ordre des carmes, professeur en Théologie à Paris, fut depuis évêque de Darie, et inquisiteur de la

foi. Il a écrit vers l'an 1490 divers traités, surtout une généalogie des nobles Français; un Commentaire sur l'évangile de saint Luc; un Traité de l'immunité ecclésiastique; un livre contre les hérétiques de Nouvelle; un carême, etc. (Dupin, quinzième siècle.)

HUBERT (Matthieu), père de l'Oratoire, natif de Châtillon dans le Maine, entra à la maison de l'institution en 1661, âgé de vingt-un ans. Après ses études de Théologie, il fut employé au ministère de la chaire, et il prêcha successivement dans les provinces, à Paris et à la cour. Le père Bourdaloue qui avait une estime singulière pour lui, le mettait au nombre des premiers prédicateurs de son temps; et il n'était pas moins distingué par son humilité, sa modestie, sa piété et ses autres vertus, que par son talent pour la chaire. On raconte à ce sujet, qu'ayant rencontré un jour dans une compagnie une personne de distinction qui le fit souvenir qu'il avait fait ses études avec lui : « Je n'ai garde de l'oublier, répondit-il, vous aviez alors la bonté de me fournir des livres, » et de me donner de vos habits. » Dans les dernières années de sa vie, le prédicateur destiné pour prêcher le carême de Saint-Jean-en-Grève à Paris, vint à manquer; le père Massillon, jeune alors, depuis évêque de Clermont, devait prêcher ce même carême à Saint-Gervais. Malgré la proximité des deux églises, le

père Hubert remplaça le prédicateur de Saint-Jean : « content, » disait-il, de prêcher aux do-
 mestiques qui ne pourraient
 pas trouver de place avec leurs
 maîtres aux sermons du père
 Massillon. » Mais le père Hu-
 bert fut suivi comme à son or-
 dinaire. Il mourut à Paris dans
 la maison de Saint-Honoré le 22
 mars 1717, âgé de soixante-dix-
 sept ans. Ses sermons ont été don-
 nés à Paris par les soins du père
 de Montueil, en 1725, en 6 vol.
 in-12. « Personne n'ignore, dit
 l'éditeur de ces sermons,
 quelle estime le R. P. Mat-
 thieu Hubert s'était acquise
 par la beauté et la solidité
 de ses prédications où l'on
 n'admirait pas moins la force
 du raisonnement, que la no-
 blesse des expressions. Sa ma-
 nière de raisonner n'avait
 point cette sécheresse qui fait
 perdre quelquefois l'onction
 du discours, et sa façon de
 s'exprimer ne tenait rien de
 cette élocution trop étudiée,
 qui l'affaiblit à force de le
 polir. » (*Œg.* l'éloge du père
 Hubert au-devant de ses ser-
 mons, et le Journal des Savans
 1725, p. 305.)

HUBERT (le père), ancien
 visiteur de la congrégation de
 Sainte-Geneviève, écrivit une
 lettre au père le Grand sur la
 manière dont la congrégation
 de Sainte-Geneviève acquiert et
 possède des bénéfices simples :
 il soutient qu'on doit commet-
 tre l'acquit des charges d'un
 bénéfice à la maison dont il

dépend, et du temporel de la-
 quelle il fait partie ; que le titu-
 laire doit en laisser le soin au
 supérieur, comme de celui des
 aumônes de la communauté.
 (*Journ. des sav.*, 1725, p. 763.)

HUBERTIN DE CASA, de
 l'Ordre des Frères Mineurs, fut
 un des chefs du parti des spiri-
 tuels contre les frères de com-
 munauté, et soutint devant Clé-
 ment v les écrits de Pierre Olive.
 Il composa aussi plusieurs ou-
 vrages pour défendre ce parti,
 dont l'un commençait par ces
 mots : *Sanctitati apostolicæ* ;
 l'autre par ceux-ci : *Super tribus*
sceleribus ; et le dernier par ces
 mots : *Ne imposterum*. On a
 encore de lui : *Arbor vitæ cru-*
cifixæ, imprimé à Venise l'an
 1485, et *De septem statibus Ec-*
clesiæ. *ibid.* 1516. (Trithême,
In cat. Petreius, *Bibl. carth.*)

HUBY (Vincent), jésuite, né
 à Hennebont le 15 mai 1608,
 entra dans la société le 25 dé-
 cembre 1625. Il s'employa avec
 un grand zèle aux missions et à
 la direction des retraites, em-
 ploi qu'il exerça avec autant de
 fruit que d'édification. On lui
 est redevable de l'établissement
 des congrégations de Notre-
 Dame dans les villes de la Basse-
 Bretagne, et de plusieurs mai-
 sons de retraite. Il mourut le
 22 mai 1693, à l'âge de 85 ans.
 et laissa entre autres écrits : *La*
Pratique de l'amour de Dieu ;
Traité de la prière ; le *Bon prê-*
tre ; la *Bonne mort* ; la *Dévotion*
des croix ; l'*Explication des mé-*
dailles du cœur de Jésus et de

Marie; Instruction touchant les procès; Conduite d'un homme qui veut vraiment se sauver; Méditations sur l'amour de Dieu pour les retraites; Motifs d'aimer Dieu, pour chaque jour. La Vie du père Huby se trouve parmi les vies des fondateurs des maisons de retraites, par Pierre Phonamie, à Nantes en 1698, in-12.

HUCAC ou HUCUCA, hébr. *gravure*, ville d'Aser. Elle est attribuée à Nephthali, dans Josué, sans doute parce que ces deux tribus étaient limitrophes. (Josué, 19, 34.)

HUCBALD ou HUCBOLB, en latin *Hubaldus*, *Hucbaldus*, *Hugbaldus*, religieux bénédictin de Saint-Amand, dans le neuvième siècle, et au commencement du dixième, a composé les Vies de sainte Aldegonde, abbesse de Malbode, de sainte Rictrude, abbesse de Marchiennes, de saint Lebuin et de plusieurs autres. Il a aussi composé différentes pièces de poésie. La plus singulière est un poème à la louange des chauves, dont tous les mots commencent par la lettre c, qu'il adressa au roi Charles-le-Chauve. Hucbald mourut en 930, et fut enterré dans le tombeau de son oncle, Milon, célèbre moine de l'abbaye de Saint-Amand. (D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 6.)

HUÉ DE LAUNE (Jean-Baptiste), prêtre, docteur de Sorbonne, vicaire-général du diocèse de Bayeux, était originaire de celui de Coutances où il na-

quit d'une famille noble. Après avoir fait sa Théologie à Paris au collège de Navarre, il fut reçu docteur de Sorbonne le 13 juillet 1666. Il vint ensuite à Caen prendre possession de la cure de Notre-Dame de Froide-Rue, où il commença à faire connaître le talent admirable qu'il avait pour la controverse, et qu'il fit servir à ramener à l'Eglise catholique un grand nombre d'hérétiques. M. de Nesmond, évêque de Bayeux, lui donna l'office de pénitencier en son église cathédrale avec la prébende de Moon en 1674, et y joignit la dignité de sous-doyen, que M. Hué quitta avec la pénitencerie pour accepter celle d'archidiacre de Caen, qui lui fut donnée par ce prélat en 1684. Il abandonna encore cette dignité en 1698, pour accepter celle de trésorier en la même église. Il fut l'un des six grands-vicaires nommés par le chapitre en 1715, pour gouverner le diocèse pendant la vacance du siège. M. le cardinal de la Trémouille, successeur de Nesmond dans l'évêché de Bayeux, le continua dans cette charge. Mais M. de Lorraine, nommé à cet évêché en 1719, s'étant laissé prévenir sur de faux énoncés contre ce pieux et savant ecclésiastique, il lui ôta non-seulement la qualité de grand-vicaire, mais encore la direction des monastères de filles qu'il avait eue jusqu'ici. On défendit même à toutes les religieuses de le voir et de lui parler. M. Hué soutint cette

épreuve avec beaucoup de constance, et mourut généralement regretté à Bayeux, le 8 avril 1722, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé : 1°. Les motifs de conversion d'une famille de qualité à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et la conduite des ministres de Caen dans l'éclaircissement qu'on leur a demandé sur les matières de controverse, à Caen en 1673, in-12. 2°. Avertissement à M. Morin, ministre de Caen, pour lui faire savoir ce que c'est que l'Eglise catholique, à Caen en 1673, in-12. 3°. Contradictions de M. Morin, ministre de Caen, sur l'article du symbole, je crois la sainte Eglise catholique, qui font voir que la sienne est fautive, et qu'il n'y en a point d'autre véritable que la communion romaine, en 1683. 4°. Récit de ce qui s'est passé au prêche de Caen dans la signification qu'on y a faite de l'avertissement pastoral du clergé de France, avec des réflexions très-importantes sur cet avertissement, à Caen, 1683, in-4°. 5°. Lettre à M. du Bosc, ministre de la religion prétendue réformée, sur le prêche qu'il a fait contre la présence réelle du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel à la communion sous une espèce. 6°. Catéchisme ou entretien solide et familier entre un docteur et un nouveau catholique, dressé par l'ordre de monseigneur l'évêque de Bayeux en faveur de ceux qui se sont

réunis à l'Eglise dans son diocèse, à Caen, in-12, 1686. 7°. Lettre de M. de Laune Hué, à MM. les nouvellement convertis à la religion catholique, apostolique et romaine, in-4°, sans date, ni nom d'imprimeur. Elle est écrite à Caen en 1719. 8°. Réflexions sur les deux prêches de dimanche dernier, 24 octobre, faits par MM. Morin et Guibert, ministre de la religion prétendue réformée, où l'on fait voir la faiblesse et la nullité des preuves qu'a apportées M. Morin contre la vérité des traditions apostoliques, à Caen, in-4°. (Mémoires manuscrits de M. Beziers, chapelain de Bayeux, communiqués à M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

HUELBERT (le P. Fortuné), religieux de l'Ordre de Saint-François, a donné : *Menologium, seu brevis et compendiosa illuminatio relucens in splendoribus sanctorum, beatorum, miraculorum, incorruptorum, extaticorum, beneficiorum et quocumque sanctimonice vel virtutis fulgore illustrium, singularium aut præcellentium famulorum, famularumque Dei, martyrum, confessorum, virginum, viduarum, poenitentium ab initio minoritici instituti usque ad moderna tempora, etc.*, in-fol. 1598. La préface qui paraît à la tête de cet ouvrage en apprend tout le plan et toute l'économie. L'auteur y déclare qu'il a rangé les personnes des trois Ordres de Saint-François, distinguées par leur

piété, selon l'ordre des mois et selon les jours auxquels ils ont saintement fini leur vie. Il y décrit aussi l'institution de l'Ordre de Saint-François, la fin de son institution, les moyens par lesquels il tend à cette fin, ses vœux, ses exercices, son progrès, son établissement dans toutes les parties du monde, ses provinces, ses maisons, ses missions aux pays les plus éloignés, ses travaux, ses persécutions, ses souffrances. On y voit les noms de ceux qui ont été tirés de cette nombreuse famille de Saint-François pour être chargés de la conduite spirituelle des peuples en qualité d'évêques, d'archevêques, de patriarches et de souverains pontifes, de ceux qui ont été honorés de la pourpre romaine, des grands et des princes, des rois et des reines qui ont été du tiers-Ordre; de ceux qui ont répandu leur sang pour la défense de la foi, et de ceux qui ont été mis au nombre des saints par l'autorité du saint-siège. (Journal des Savans, 1700, p. 407.)

HUERGA (Cyprien), religieux de l'Ordre de Cîteaux. (Voyez CYPRIEN, Espagnol.)

HUESCA, appelée anciennement *Saturnia*, *Osca Illergetum*, ville épiscopale d'Espagne sous l'archevêché de Saragosse, est située sur une petite colline, environnée de montagnes d'une vue très-agréable auprès de la rivière Usuela. Son terrain est très-fertile en blé, en vin, en différens fruits, en huile. Les Romains qui la fortifièrent, lui

donnèrent pour armes un cavalier monté sur son cheval avec une lance à la main, et ces mots: *urbs vixtrix Osca*. Ils y firent battre monnaie, accordèrent à ses citoyens le titre de *patricii*; et Sertorius y fonda une académie très-renommée pour l'éducation de la jeunesse, qui subsiste encore aujourd'hui, et qui fournit de très-habiles professeurs pour la philosophie, la Théologie et autres sciences. Il y a six collèges. Les Maures se rendirent maîtres de cette ville en 719. Le roi D. Sanche Ramirès l'assiégea, et mourut dans cette entreprise le 4 juin 1094. Le roi D. Pierre suivit le siège; et ayant gagné quelques batailles contre les Sarrasins, il la reconquit en 1095. L'église cathédrale a un chapitre composé de neuf dignitaires, vingt chanoines, six prébendiers, huit chantres, douze aumôniers et six enfans de chœur. On compte dans la ville sept couvent de religieux, un de filles, et neuf paroisses.

Évêques de Huesca.

1. Vincent, premier évêque de Huesca, se distingua surtout par sa charité envers les pauvres. Il siégea depuis l'an 553 jusqu'en 569, qu'il mourut en odeur de sainteté. Quelques auteurs assurent qu'on l'honore dans plusieurs églises.

2. Pompeianus, jusqu'en 589.

3. Gabinus, se trouva au cinquième concile de Tolède du 8 janvier 589, sous le règne de

Recarède, roi des Goths, et souscrivit : *Gatinus oscensis episcopus subscripsi*. Il envoya Antidius, son archidiacre, au deuxième concile de Saragosse.

4. Odulphius, assista au concile de Tolède, célébré la quatrième année du règne de Sisenandus, roi d'Espagne, et souscrivit avec saint Braulie, évêque de Saragosse. Il siégeait encore en 634.

5. Odulphius, assista au sixième concile de Tolède du 9 février 638, sous le règne de Cintila, roi des Goths.

6. Eusèbe, assista au concile de Tolède, célébré le 27 décembre 655.

7. Budiscalde, envoya son grand-vicaire, l'abbé Aubert, au concile de Tolède de l'an 684, ne pouvant s'y trouver en personne à cause de ses infirmités.

8. Aubert, se trouva au concile de Tolède de l'an 693, et mourut en 703.

9. Nitidius, l'an 800.

10. Frontinianus, l'an 802.

11. Ferriolus, l'an 809, gouvernait aussi la ville de Jaca, qui fut prise sur les Sarrasins la même année. On fit la séparation de ces deux églises l'an 1573, à la requisition de Philippe II, roi d'Espagne, comme le disent les meilleurs critiques, et tout nouvellement D. Ignace de Tapia, chanoine et secrétaire de l'église cathédrale de Jaca, dans le catalogue des évêques qu'il vient de nous envoyer par les mains du R. P. Vincent Bea, prieur du couvent de Saragosse,

de l'Ordre de Saint-Dominique.

12. Enecus, évêque de Huesca et de Jaca, vivait l'an 840.

13. Mancius, gouvernait ces deux églises en 880.

14. Fortunus, l'an 889, mourut en 906 en odeur de sainteté.

15. Oriolus, en 921, fut très-aimé du roi D. Sanche Abarca.

16. Degius, en 971.

17. Bernard Mato, prélat très-respectable, vivait en 1022. (*Morales*, livre 2, chapitre 7 du *Mémorial* 55.)

18. Mancius, en 1025.

19. Sanche 1^{er}, depuis l'an 1035 jusqu'à l'an 1039.

20. Martin 1^{er}, en 1040.

21. Sanche II, prélat très-savant, en 1075.

22. Garcia, fils du roi D. Ramire, selon Illescas, siégeait l'an 1080.

23. Étienne 1^{er}, vivait l'an 1089, suivant les *Mémoires* de Carrillo.

24. Pierre 1^{er}, en 1090, purifia une mosquée, et la dédia.

25. Étienne II, prélat savant, accompagna le roi D. Alphonse dans plusieurs batailles.

26. Arnaud, vivait l'an 1133, et accompagna le roi Dom Alphonse au siège de Fraga.

27. Dodus, en 1138, fut très-estimé du roi D. Ramire.

28. Martin II, prélat très-savant, vivait en 1162.

29. Étienne III, abbé de Plobete, siégeait l'an 1172.

30. Belinguer, de la maison royale d'Aragon, l'an 1180.

31. Jacques, depuis l'an 1181.

32. Ricardus, évêque de Hues-

ca l'an 1187, le roi D. Alphonse d'Aragon confirma de nouveau les privilèges accordés à la ville de Jaca, à la prière de cet évêque.

33. Sanche III, vivait l'an 1203, avec beaucoup d'éclat par ses vertus.

34. Garcia, fit la dédicace de l'église de S. Jean de Jérusalem en 1204.

35. Vidal de Centellas, docteur et professeur en droit civil et canon, et évêque de cette église l'an 1237, accompagna le roi dom Jacques au siège de Valence. Molina dans son *Reptorium juris*, fait mention avec éloge de ce grand et savant prélat.

36. Dominique Sola, grand théologien et prédicateur très-honoré du pape Alexandre VI qui lui donna bien des commissions, gouvernait son église en 1253.

37. Garcia Perez, prélat d'une grande vertu, vivait l'an 1271.

38. Jacques Roca 1^{er}, chancelier du royaume d'Aragon, fut nommé évêque de Huesca l'an 1272. Il assista, au lit de la mort, le roi dom Jacques à Valence le 27 juillet 1276. Il mourut lui-même l'année suivante en odeur de sainteté.

39. Étienne IV, accorda à la comtesse de Pallas la permission de fonder un couvent dans la ville de Casuas, et gouvernaagement son diocèse jusqu'au 5 mars 1282.

40. Jacques Carrot II, de l'Ordre de la Merci, fit le couronnement du roi Alphonse III

à Saragosse, le 15 avril 1286, et mourut regretté de son peuple le 6 juillet 1289.

41. Martin Lopez d'Alzor II, issu d'une très-noble famille, chanoine de Huesca, prit possession de cette église le 9 novembre 1289, et mourut le 30 août 1291.

42. F. Adematus, de l'Ordre de Saint-Dominique, docteur et professeur en Théologie de l'université de Bologne, et provincial d'Aragon, prit possession en 1292, et mourut le 30 juin 1300, en odeur de sainteté.

43. Martin Lopez d'Alzor III, archiphêtre de Huesca, gouverna son église un an, et mourut en 1301 avec la renommée de père des pauvres.

44. F. Martin Oscavio IV, de l'Ordre de Saint-François, grand théologien et prédicateur, prit possession le 6 mars 1302, et mourut le 30 septembre 1313.

45. Gaston de Moncada, né à Barcelone d'une illustre famille, chancelier du roi Jacques II, et ambassadeur auprès du roi Robert de Sicile, mourut en 1325.

46. Pierre de Urrea, de la noble maison des comtes d'Aranda, prélat très-charitable, gouverna son diocèse avec une grande prudence jusqu'au 31 avril 1336.

47. F. Bernard Olivier, de l'Ordre de Saint-Augustin, jusqu'en 1337, qu'il fut transféré à Barcelone par Clément VI. Il mourut cardinal du titre de Saint-Marc en 1346.

48. Gonzalve Zapata, d'une illustre famille, prit possession l'an 1338, et mourut le 9 mars 1352.

47. Bertrand Cornudida, ne siégea qu'un an, et mourut en 1353.

50. Pierre Amariz, grand chancelier d'Aragon, et très-estimé du roi dom Pierre iv, prit possession de cette église le 4 juillet 1353. Le roi accorda beaucoup de privilèges à l'université de Huesca, à la requisition de ce prélat qui mourut l'an 1360.

51. Guillen de Torellas, chanoine dignitaire de Barcelone, élu à l'évêché de Huesca, ne prit point possession, et fut transféré à Barcelone où il établit une chaire de Théologie morale.

52. Gimenius, siégea depuis l'an 1361 jusqu'au 6 avril 1374.

53. Jean 1^{er} mourut le 6 mai 1380.

54. Hernand, depuis l'an 1381 jusqu'au 10 juin 1384.

55. F. François Bastorio, cordelier, depuis l'an 1385 jusqu'en 1393.

56. F. Jean Tauste, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, grand théologien et confesseur du roi dom Martin, et son ambassadeur auprès de l'antipape Benoît xiii, gouverna son diocèse jusqu'en 1410.

57. F. Benoît Bono, de l'Ordre de la Merci, gouverna treize mois.

58. Dominique Ram, grand théologien, d'abord évêque de

Huesca, ensuite transféré à Lérida l'an 1416, et en dernier archevêque de Tarragone.

59. Nugus, prit possession de l'église de Huesca l'an 1416, mort l'an 1419.

60. Nicolas Avinon, gouverna cette église depuis l'an 1420 jusqu'à 1424.

61. Hugues d'Urriès, archidiacre de Serrablo, élu évêque l'an 1425, mourut le 21 février 1443, généralement regretté.

62. Dominique, depuis l'an 1443 jusqu'au 6 août 1446.

63. Guillen Siscar, prit possession le 6 février 1447, et mourut en 1458.

64. Guillen Pons de Fenellot, prit possession le 6 juin 1459, et siégea jusqu'au 24 novembre 1465.

65. Antoine d'Espes, gouverna son église depuis le 6 janvier 1466 jusqu'au 8 mai 1483.

66. Don Jean d'Aragon et Navarre, neveu du roi dom Ferdinand le Catholique, prit possession le 6 novembre 1483, et mourut en odeur de sainteté le 12 décembre 1526.

67. Alphonse de Castro et Pinós, fils du vicomte d'Évoli, prit possession le 10 octobre, et mourut en Italie le 10 novembre 1530.

68. Diegue de Catrera, natif de la ville de d'Orihuela, et chanoine de Ségovie, mourut sans prendre possession.

69. Dom Lorence Campegio, cardinal du titre de Sainte-Marie au-delà du Tibre, administra l'évêché de Huesca de-

puis l'an 1530 jusqu'en 1532.

70. Dom Jérôme Doria, cardinal, de l'illustre maison de ce nom, prit possession de l'évêché de Huesca le 30 décembre 1533, et fut transféré à Tarra-gone l'an 1534.

71. Martin de Gurrea, depuis l'an 1534 jusqu'en 1544.

72. Dom Pierre-Augustin, natif de Saragosse, d'une illustre famille, frère de dom Antoine-Augustin, archevêque de Tarra-gone, et aussi savant que lui dans la jurisprudence, prieur du couvent de Roda, assista au concile de Trente. Il siégea depuis l'an 1545 jusqu'au 6 du mois de février 1572, qu'il mourut en odeur de sainteté.

73. Diegue de Arnedo, du collège de Bologne, évêque de Huesca en 1573, mourut le 30 septembre 1574.

74. Pierre Frago, premier évêque de Jaca, assista au concile de Trente, fut transféré à Huesca. Il mourut très-regretté des pauvres le 2 février 1584.

75. Martin Cancer, natif de Huesca, docteur et professeur en Théologie de cette université, et du collège majeur de Valladolid, prit possession le 10 mars 1585, et mourut en odeur de sainteté le 19 novembre 1593.

76. Diegue de Monréal, natif de Saragosse, du collège majeur d'Alcala, professeur de Salamanque, chanoine-théologal d'Orense, évêque de Jaca, et transféré à Huesca en 1594, fit bâtir un grand hôpital pour les

pauvres, et mourut à Saragosse le 31 juillet 1607.

77. F. Berenger de Bardaxi, de l'Ordre de Saint-François, natif de Saragosse, de la très-illustre maison des comtes de Sastago, gouverna son diocèse depuis l'an 1607 jusqu'au premier janvier 1615, qu'il mourut en odeur de sainteté.

78. Jean Moriz de Salazar, natif de Valladolid, docteur et professeur en droit canon dans cette université, chanoine de Salamanque, inquisiteur d'Aragon, fut d'abord évêque de Balbastro, et transféré à Huesca l'an 1616. Il mourut le 1^{er} janvier 1628.

79. Dom François Navarro de Équi, chanoine et trésorier de Tarazone, prit possession de cette église le 5 novembre 1628, et mourut le 1^{er} janvier 1641.

80. Dom Étienne de Esmir, coadjuteur du précédent, travailla beaucoup pour son église, dont il prit possession le 1^{er} janvier 1641. Il mourut le 12 février 1654.

81. Dom Ferdinand de Sada et Azcona, natif de la ville de Saragosse, d'une noble et illustre famille, fut d'abord archidiacre de Daroca, et prit possession de l'église de Huesca le 31 janvier 1656, et la gouverna avec une grande douceur. Il mourut regretté de tout son peuple le 5 mars 1670.

82. Dom F. Barthélemi de Foncalda, de l'Ordre de Saint-Augustin, naquit dans le royaume d'Aragon; et après avoir eu

les premiers emplois de son Ordre, fut nommé d'abord évêque de Jaca, et ensuite de Huesca le 31 janvier 1671. Il siégea jusqu'au 27 février 1674, qu'il mourut avec la réputation d'un prélat très-sage.

83. Dom Raymon d'Azlor, né à Saragosse d'une noble et ancienne famille, fut nommé doyen du chapitre de cette même ville, et ensuite évêque de Huesca dont il prit possession le 6 septembre 1677. Il mourut le même jour de l'an 1685.

84. Dom Pierre Grégoire d'Antillon, natif de la ville de Teruel dans l'Aragon, fit ses études avec éclat, ayant fait des progrès dans la jurisprudence civile et canonique. Il fut nommé inquisiteur et grand-vicaire de la cour de Madrid où il fit connaître ses talens. Le roi le présenta pour cette église, dont il prit possession le 30 novembre 1686. Il mourut le 8 août 1707.

85. Dom F. François de Paula Garcès, Aragonais, de l'Ordre des Minimes et grand prédicateur, fut nommé d'abord à l'évêché de Barbastron, ensuite à cette église le 11 décembre 1708. Il est mort le 14 juillet 1713.

86. Dom Pierre-Grégoire de Padilla, natif d'Alhama, dans l'archevêché de Grenade, d'abord évêque de Barbastron, fut transféré à Huesca, et prit possession le 18 novembre 1714. Il est mort le 24 octobre 1734.

87. Dom Luc de Quartas, natif de la nouvelle Castille, abbé de l'église collégiale de la ville de Santander, fut nommé à cette église le 8 octobre 1735, et siégea jusqu'au 1^{er} décembre 1736.

88. Dom père Placide Bails, Andalousien, de l'Ordre de Saint-Augustin, provincial de la province d'Andalousie, grand théologien et fameux prédicateur, fut nommé à cette église par Philippe V, roi d'Espagne, prit possession le 2 mai 1738, et fut transféré à Plaisance le 4 janvier 1743.

89. Dom Antoine Sanchez Sardinero, natif de la ville de Talavera la Reina, chanoine dignitaire de Grenade, est entré en possession de cette église le 17 janvier 1744, et a gouverné avec un applaudissement universel.

(Mémoire fourni par le R. P. prieur du couvent de Saint-Dominique de la ville d'Huesca, rédigé et traduit par M. l'abbé Giron, docteur de l'université de Paris, et protonotaire apostolique du saint-siège.)

Conciles de Huesca.

Il s'est tenu deux conciles à Huesca, l'un en 598, sous le roi Recarède, pour ordonner qu'on tint des synodes tous les ans; l'autre en 1303, pour réparer les désordres des Sarrasins. (*Reg. 5. Lab. 5. Hard. 3. Aguir, 3.*)

HUESDEN (Jean de), chanoine régulier et prieur de Win-

desem , dans le quinzième siècle , a laissé une lettre touchant les exercices spirituels sur la vie et la passion de Jésus-Christ , imprimée à Anvers en 1621 , avec la chronique de Jean Busch.

HUET (Pierre-Daniel) , né à Caen , ville de Normandie , en 1630, donna dès sa jeunesse des marques d'un esprit né pour les belles-lettres , et se rendit en peu de temps très-habile dans presque tous les genres de littérature. Devenu bon poète, habile mathématicien , physicien éclairé , géographe exact , possédant bien le latin , le grec et l'hébreu , il n'eut pas de peine à gagner l'estime et l'amitié des savans , d'abord de sa patrie , et ensuite de toute l'Europe , à qui le célèbre Samuel Bochart le fit connaître. Ce fut par reconnaissance , que M. Huet accompagna ce savant dans son voyage en Suède d'où lui-même tira de grands avantages pour les ouvrages dont il enrichit depuis le public. A son retour dans sa patrie , il se trouva élu membre d'une nouvelle académie de belles-lettres ; et en 1662 , il en institua lui-même une de physique , dont il fut le chef , et à laquelle le roi Louis XIV donna des marques de sa libéralité. En 1670 , il fut appelé à la cour pour être sous-précepteur de monseigneur le dauphin , et fut ensuite reçu à l'Académie française. Vers 1676 , âgé de quarante-six ans , il prit l'habit ecclésiastique , et reçut en trois

jours tous les ordres. Deux ans après , le roi le nomma à l'abbaye d'Aunai , qu'il rendit célèbre par les ouvrages qu'il y composa dans les longs séjours qu'il y fit. Il fut nommé en 1685 à l'évêché de Soissons , mais il n'en prit jamais possession , et il n'en avait pas même les bulles en 1689 , lorsque M. Brulart de Silleri , nommé à l'évêché d'Avranches , l'engagea à permuter avec lui. Dix ans après , il se démit de l'évêché d'Avranches , et eut à la place l'abbaye de Fontenai , près de Caen. Il se retira peu de temps après chez les jésuites de la rue Saint-Antoine à Paris , et y mourut le 26 janvier 1721 , âgé de quatre-vingt-onze ans. Ce savant prélat a laissé un grand nombre d'ouvrages bien écrits et pleins d'une vaste érudition ; savoir , 1°. *De claris interpretibus , et de optimo genere interpretandi* , Paris , 1661 , in-4°. Staden , en 1668 , in-8°, la Haye , 1683. 2°. *Origenis commentaria in sacram Scripturam , græc. lat.* , Rouen , 1668 ; Cologne , 1685. 3°. *De l'Origine des romans* , Paris , 1670 , in-8°. 4°. *Demonstratio evangelica ad serenissimum Delphinum* , Paris , 1679 et 1690 , in-fol. De tous les argumens qu'on apporte pour établir la vérité de la religion chrétienne , celui qu'on tire de l'accomplissement des prophéties paraît à M. Huet un des plus importans et des plus utiles : il croit qu'on en peut faire une preuve invincible ; c'est ce

qu'il entreprend dans cet ouvrage : ses démonstrations sont morales , fondées sur l'expérience constante et le consentement unanime de tous les hommes : elles consistent en dix propositions , sur la plupart desquelles il traite plusieurs belles questions. 5°. *Censura philosophiæ cartesianæ*, Paris , 1689 et 1694 , in-12. M. Huet , persuadé que la nouvelle philosophie de Descartes blesse en plusieurs choses la religion chrétienne , entreprend ici d'en réfuter les principes. 6°. *Questiones alnetance de concordia rationis et fidei*, 1690 , in-4°. Cet ouvrage est composé par dialogues , que l'auteur suppose avoir été tenus dans son abbaye d'Aunai : il est divisé en trois parties ; la première est purement dogmatique ; et après avoir fait voir dans la préface qu'il n'y a que notre orgueilleuse raison qui nous empêche d'obéir à la foi , il entreprend de les réconcilier l'une et l'autre , et d'établir les conditions de cette réconciliation. 7°. De la situation du paradis terrestre , Paris , 1691 , in-12 , et depuis en latin , in-8°, Amsterdam , 1698 , avec une dissertation sur les navigations de Salomon. 8°. Statuts synodaux pour le diocèse d'Avranches , en 1693 , avec des supplémens des années 1695 , 1696 et 1698 , Caen , in-8°. 9°. Vers latins et grecs , Utrecht , 1664 , in-8°. 10°. Origines de Caen , à Rouen , 1702 et 1706 , in-8°. 11°. *Hueti commenta-*

rius de rebus ad eum pertinentibus, Amsterdam , 1718 , in-12. 12°. Une lettre sur le parallèle des anciens et des modernes , qui se trouve dans le recueil qui parut en 1704 à Paris , sous le titre de pièces fugitives. 13°. Un examen du sentiment de Longin sur cet endroit de la Genèse : Dieu dit que la lumière soit faite , etc. , dans le dixième tome de la Bibliothèque choisie de Jean le Clerc. 14°. Dissertations sur diverses matières de religion et de philologie , 2 volumes in-12 , recueillis par l'abbé de Tilladet , en 1712 , avec un recueil des lettres latines de M. Huet à plusieurs savans. 15°. Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain , à Amsterdam , in-12 , en 1723. 16°. *Huetiana*, ou Pensées diverses de M. Huet , in-12 , en 1722. 17°. Plusieurs lettres. (Voyez l'Éloge de M. Huet , au-devant du recueil intitulé : *Huetiana*, et celui que M. l'abbé d'Olivet a mis à la fin de sa continuation de l'Histoire de l'Académie française de M. Péllisson. L'Europe savante , janvier 1719. Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts , avril 1721. Journal des Savans , 1672 , 1678 , 1689 , 1706 , 1707 , 1709 , 1722 , 1730 et 1739.)

HUGO (Charles-Louis (né à Saint-Mihiel en Lorraine , en 1662 au mois de mars , d'une famille noble , entra dans l'Ordre des Prémontrés réformés de Lorraine , en l'abbaye de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson , le 15 juin 1683 , âgé de quinze ans ,

neuf mois. Il fit profession en 1687, fit ses études sous le père Edmon Sauvage, abbé régulier de l'abbaye de Jovillier, prit le bonnet de docteur à Bourges, et enseigna la Théologie à Jandeure en 1691, et Etival en 1693. Il fut fait coadjuteur de l'abbaye d'Etival le 12 août 1710. Le pape lui donna l'abbaye de Fontaine-André en 1711. Il posséda celle d'Etival en 1712, par la démission du R. P. Siméon Godin. Il fut nommé évêque de Ptolémaïde, *in partibus infidelium*, le 15 décembre 1728. Il mourut dans son abbaye d'Etival le 2 août 1739, en la soixante-quatorzième année de son âge, la cinquante-sixième de sa profession, et la vingt-septième de son élévation à la dignité abbatiale. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages; savoir, 1°. Une lettre assez longue sur les contestations du parlement de Lorraine avec MM. les officiers de la cour ecclésiastique de Toul, datée du 22 septembre 1699. 2°. Réfutation du système de M. l'abbé Faydit sur la Trinité; à Luxembourg, 1699, in-12. Il y suit pied à pied le livre de M. Faydit, et répond à toutes ses objections. M. Faydit ayant fait une réponse à la réfutation sous le titre d'Apologie, M. Hugo répliqua par l'ouvrage suivant : 3°. Réponse à l'apologie du système de M. l'abbé Faydit, sur le mystère de la Trinité; à Nancy, 1702, in-8°. Il y venge la doctrine de saint Thomas et des autres théologiens, sur la Trinité :

il fait voir que la philosophie de Platon est plus dangereuse pour la religion, que celle d'Aristote : il défend la Théologie scolastique contre M. Faydit, et examine quelques points historiques et dogmatiques qu'il avait avancés. 4°. Quelques pièces sur la préséance prétendue par les chanoines réguliers et les Prémontrés de Lorraine, sur les bénédictins de la même province, contre le R. P. D. Matthieu Petit-Didier; in-4°, 1699 et 1700. 5°. Critique de l'Histoire des chanoines, ou Apologie de l'état des chanoines propriétaires, depuis les premiers siècles de l'Eglise jusqu'au douzième; à Luxembourg 1700, avec une dissertation sur la canonicité de l'Ordre de Prémontré, contre les recherches historiques et critiques sur l'Ordre canonique par le père Chaponel, chanoine de Sainte-Geneviève, imprimée à Paris en 1699, in-12. 6°. La préface qui se lit à la tête du système chronologique des premiers évêques de Toul, composé par M. l'abbé Riguet, et imprimé à Nancy, chez Barbier, in-12, 1701. Mais cette préface fut supprimée dans l'édition de 1707 : elle fut réfutée dans le temps par M. N. Clément, garde de la bibliothèque du roi. 7°. La Vie de saint Norbert, archevêque de Magdebourg et fondateur de l'Ordre des chanoines réguliers Prémontrés, avec des notes pour l'éclaircissement de son histoire et de celle du douzième siècle; à Luxembourg, in-4°, 1704. On

trouve, à la fin de chaque livre, de fort bonnes notes, où l'auteur explique au long les points d'histoire, de discipline et de chronologie, qui souffrent difficulté : il réfute M. Muller, qui avait combattu la vérité des reliques de saint Norbert. 8°. Journal littéraire ; à Soleure, en un tome ou douze mois, 1705. 9°. Lettres à M. l'abbé de Lorkot, pour servir de réponse à un écrit injurieux qui a paru sous le titre de Pieuses fables du P. Hugot, dans son Histoire de saint Norbert, le 25 août 1705, se trouve chez les RR. PP. Prémontrés de Nancy, in-4°, numéro 2. 10°. Traité historique et critique sur la maison de Lorraine, sous le nom de Baleicourt, in-8° ; à Nancy 1711. Cet ouvrage fut condamné par arrêt du parlement de Paris, du 17 septembre 1712. 11°. Deux lettres servant de réponses au père Benoît Picard, capucin, sur le même sujet, et sous le titre de Réflexions sur deux ouvrages nouvellement imprimés, concernant l'Histoire de la maison de Lorraine ; à Nancy 1712. 12°. La Vie de la mère Erard, supérieure des religieuses du refuge de Nancy ; à Nancy 1715. 13°. Histoire de la maison de Sales, in-folio avec figures ; à Nancy 1716. 14°. *Rituale territorii stivagiensis*, in-4°, 1725. 15°. *Sacræ antiquitatis monumenta historica, dogmatica, diplomatica, cum notis*, etc. ; à Etival, chez Jean-Martin Hellen 1725, in-4°, depuis en 2 volumes in-folio ;

le premier à Etival en 1725, et le deuxième à Saint-Diey en 1731. 16°. Un mandement pour disposer les peuples de sa juridiction à bien recevoir le sacrement de Confirmation, du 3 septembre 1725. M. l'évêque de Toul fit une ordonnance contre ce mandement, et M. Hugo écrivit diverses pièces contre ce prélat, pour soutenir l'indépendance de son abbaye. 17°. Un mandement pour la mort du duc Léopold 1729. 18°. Un mandement pour l'heureux retour de S. A. R. le duc François 1729, in-4°. 19°. Un pour la prise de possession de la Lorraine 1739. 20°. *Sacri et canonici Ordinis præmonstratensis annales in duas partes divisi, cum figuris*, in-folio ; à Nancy 1734 et 1736. La première partie contient la monastériologie, et la seconde l'histoire de l'Ordre, à commencer par celle de l'abbaye de Prémontré qui en est le chef, et à continuer par les autres abbayes et prévôtés, suivant l'ordre alphabétique. (Dom Calmet, Bibloth. lorr. Journal des Savans, 1702, 1704, 1726 et 1735.)

HUGOLIN, l'un des sept frères mineurs qui furent martyrisés dans une ville de Mauritanie l'an 1221. (Voyez DANIEL, chef des six autres frères.)

HUGOLIN (Barthélemi), savant jurisconsulte d'Italie, natif d'une petite ville de Lombardie, ayant été reçu docteur en droit à Bologne, se retira en son pays, et s'y fit prêtre. Il composa di-

vers traités latins, dont le premier fut son livre des Sacramens, qu'il présenta au pape Sixte v. Il a encore écrit : *De censuris Eccles. de censuris reservatis summo pontifici; de justitiâ et validitate monitorii, etc.* (Dupin, Biblioth. quatorzième siècle.)

HUGONIUS (Matthias), natif de Bresse, évêque de Fama-gouste, dans le seizième siècle, a laissé un traité de la dignité patriarchale, imprimé à Bresse en 1510, et un autre traité des conciles intitulé : *Synodia hugonia*, à Venise en 1565. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, col. 932, et aux addit., col. 2848.)

HUGUENOT, *Hugonotus*. Nom que l'on donna aux calvinistes de France l'an 1560. On dispute beaucoup sur l'origine de ce mot. Les uns disent qu'il vient de Jean Hus dont les calvinistes ont suivi la doctrine, comme qui dirait les *guenons de Hus*. D'autres disent que ce nom leur fut donné par dérision d'un Allemand qui étant pris et interrogé sur la conjuration d'Amboise devant le cardinal de Lorraine, demeura court dès le commencement de sa harangue, qui commençait par *Huc nos venimus*. M. Spon tire l'origine de ce mot d'un nom allemand qui signifie allié par serment. D'autres rapportent d'autres étymologies. L'opinion qui paraît la plus plausible, est celle de Pasquier qui dit qu'à Tours il y avait une croyance populaire,

qu'un Rabat ou Lutin, qu'on appelait le roi *Hugon*, courait la nuit; et comme les calvinistes ne sortaient que de nuit pour faire leurs prières, on les appela *huguenots*, comme qui dirait disciples du roi Hugon : car c'est à Tours qu'ils ont commencé d'être appelés ainsi. (Pasquier, dans ses Recherches.)

HUGUES (saint), évêque de Rouen, était par son père, Dreux ou Drogon, petit-fils de Pepin de Herstal, neveu de Charles-Martel et cousin-germain du roi Pepin. Il entra de bonne heure dans la voie étroite du salut sous la conduite d'Anflède, son aïeule maternelle, dame de grande piété, et distribua en divers temps ses grands biens aux pauvres, aux églises et aux monastères. Il embrassa la profession religieuse dans celui de Jumièges en Normandie, l'an 718, sous l'abbé saint Achard. En 722, il fut fait évêque de Rouen. L'année suivante on le fit abbé de Saint-Vandrille, et un an après évêque de Paris. On le chargea encore de l'évêché de Bayeux et de l'abbaye de Jumièges. Ce ne fut, ni l'ambition, ni l'avarice qui l'engagèrent à accepter tous ces bénéfices, ce fut le seul désir d'en empêcher la dissipation qu'en faisaient les séculiers auxquels on commençait à les accorder de son temps. Il s'appliqua donc avec une sollicitude vraiment pastorale à procurer le bien spirituel et temporel des différens peuples confiés à ses soins, et se retira ensuite dans

son abbaye de Jumièges, où il mourut le 9 avril de l'an 730. Les martyrologes de France, aussi bien que le romain, font mention de lui. Quelques auteurs le confondent mal à propos avec un autre Hugues qui fut fils de Charlemagne, et qui vivait près de cent ans après lui. (Bollandus. Dom Mabillon. Bulteau. Baillet, t. 1, 9 avril.)

HUGUES, évêque de Die, et puis archevêque de Lyon en 1083, légat du saint-siège et cardinal selon quelques-uns, a écrit plusieurs lettres au pape Grégoire VII sur des affaires de France, qui sont parmi celles de ce pape au tome 10 des Conciles. Deux lettres à la princesse Mathilde pour l'empêcher de reconnaître l'ordination du pape Victor, l'accusant d'intelligence avec l'empereur Henri. Deux lettres sur l'ordination de Lambert pour l'église d'Arras. (Yves de Chartres, *In epist.* Dupin, *Biblioth. onzième siècle.*)

HUGUES DE LANGRES, évêque de cette ville, fils de Gilduin, comte de Breteuil près de Beauvais, mort vers l'an 1052, écrivit une lettre contre Bérenger. Elle se trouve dans les œuvres de Lanfranc, et au tome 18 de la Bibliothèque des Pères. (Dupin, *Bibl.*, onzième siècle.)

HUGUES (saint), évêque de Grenoble, naquit l'an 1053 à Château-Neuf sur l'Isère, dans le diocèse de Valence en Dauphiné, de parens nobles et pieux. Toutes ses actions, depuis sa première enfance jusqu'à sa

dernière vieillesse, furent accompagnées d'une pudeur qui contribua à le perfectionner dans l'humilité, la patience, la sobriété, la mortification, et les autres vertus chrétiennes. Il était chanoine de la cathédrale de Valence, lorsque Hugues, légat du pape Grégoire VII charmé de son esprit et de sa vertu, l'employa utilement dans sa légation. Il le mena ensuite à Rome l'an 1080 pour y être sacré évêque de Grenoble. La corruption était effroyable dans cette ville; et pour y remédier, le saint évêque commença par implorer le secours de Dieu, en passant les jours et les nuits dans la prière, les pleurs, les veilles et les jeûnes. Il prêcha ensuite avec force, il travailla infatigablement, et Dieu bénit tellement ses travaux qu'il parut en peu de temps un changement très-considérable dans la face de son église. Ces succès ne purent l'empêcher de se retirer dans l'abbaye de la Chaise-Dieu l'an 1084. Mais le pape Grégoire VII qui l'avait sacré, n'eut pas plutôt appris sa retraite, qu'il lui envoya ordre de retourner promptement à son église, et de ne la jamais abandonner. Hugues obéit et parut à Grenoble comme un homme nouveau, après un an de vie très-austère qu'il avait menée à la Chaise-Dieu. Il reçut saint Bruno avec ses compagnons l'an 1086, et les aida à bâtir leur laure dans un désert de son diocèse, appelé la Chartreuse, où il se retira souvent avec eux pour

y vaquer aux exercices de la prière et de la pénitence, jusqu'à leur donner lieu de se plaindre qu'il leur ôtait les moyens de pratiquer l'humilité, en se saisissant des offices les plus vils. Il fit de grandes aumônes, et son exemple eut tant de force sur l'esprit des riches, qu'il n'y eut point de pauvre qui ne fût soulagé dans tout son diocèse. Il eut un grand zèle pour les intérêts de l'Église, et travailla autant qu'aucun autre évêque catholique à l'excommunication de l'empereur Henri iv. Il s'éleva avec force contre l'antipape Pierre de Léon, dit Anaclet II. La persécution ayant obligé Innocent II à venir en France, notre saint alla au-devant de lui à Valence où il le conjura de le décharger de l'épiscopat. Le pape ne l'écouta point, et il fut obligé de continuer les fonctions épiscopales jusqu'à sa mort qui arriva le premier jour d'avril de l'an 1132. Le pape Innocent II le canonisa l'an 1134, et l'on fait sa fête le premier jour d'avril. Sa vie écrite par Guignes, cinquième prieur de la Grande-Chartreuse, qui avait été son ami particulier, se trouve dans Bollandus. (Baillet, tome I, 1^{er} avril.)

HUGUES DE SAINT-CHER, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine, et religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, était né avant la fin du douzième siècle, dans un bourg du diocèse de Vienne en Dauphiné,

qu'on nomme de Saint-Théoder ou de Saint-Chef, à cause du chef de ce saint conservé dans l'église du lieu; d'où vient le nom de Hugues de Saint-Théoder, ou de Saint-Thierri, ou de Saint-Chef, et par corruption de Saint-Cher. Il faisait des leçons publiques du droit civil et canonique dans l'université de Paris, lorsqu'il embrassa l'Ordre de Saint-Dominique le 22 février 1225. Il gouverna deux fois la province de France en qualité de provincial, fut envoyé par le pape Grégoire IX à Constantinople, pour la réunion des deux églises, et créé cardinal du titre de Sainte-Sabine l'an 1244, par le pape Innocent IV. Il eut beaucoup de part à tout ce qui se fit dans le concile général de Lyon, et fut employé en diverses légations. Il mourut non l'an 1260, comme le dit M. Dupin, puisqu'il se trouva au conclave d'Urban IV, élu le 29 d'août 1161, mais le 19 de mars 1263, à Orviète, d'où il fut transporté l'année suivante à Lyon, pour y être inhumé dans l'église de son Ordre. Hugues de Saint-Cher a laissé des postilles, c'est-à-dire, de courtes notes sur toute la Bible, dans lesquelles il explique le texte suivant les quatre sens que l'on y peut donner. Un Commentaire sur les psaumes, que quelques-uns ont attribué à Alexandre de Halès, mais que saint Antonin assure être de Hugues le cardinal. Des sermons. Le Miroir de l'Église et des prêtres. La grande con-

cordance de la Bible, dont il est l'inventeur, comme le prouvent tous les anciens manuscrits, et les témoignages exprès des écrivains du treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles. On a fait différentes éditions de ses ouvrages, que nous avons en 8 gros volumes. Presque tous les auteurs qui ont eu occasion de parler d'Hugues de Saint-Cher, louent beaucoup son zèle, sa piété, son amour de la justice, sa prudence, sa modestie, son humilité, son désintéressement, sa profonde érudition, l'étendue de son génie, la supériorité de ses talents, les grands services qu'il a rendus à l'Eglise et à la république des lettres. (Sponde, 1240. Saint Antonin, *Tit.* 19, *cap.* § 2. Trithème, *In cat.* Sixte de Sienné. Dupin, treizième siècle. Le père Tournon, dans ses Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique, t. 1, p. 200.)

HUGUES, archevêque de Rouen, fut une des lumières de l'Eglise de son temps, et l'ornement de l'Ordre de Saint-Benoît, de même que Matthieu son frère, cardinal, évêque d'Albane. La France leur donna la naissance, et la ville de Laon l'éducation. Ils y apprirent l'un et l'autre les belles-lettres, sans doute dans l'école d'Anselme. Ils embrassèrent l'état monastique dans l'abbaye de Cluny. Dès l'an 1115, Hugues était prieur de Saint-Martial à Limoges, ensuite il le fut de Saint-Pancrace en Angleterre, puis abbé d'un

nouveau monastère, appelé Radinge. Après la mort de Geoffroi, archevêque de Rouen, arrivée en 1128, on élut Hugues pour lui succéder; mais il ne fut sacré qu'au mois de septembre 1130, y étant obligé, malgré sa résistance, par le pape Honorius II. En 1131, il assista au concile de Reims où l'élection du pape Innocent II fut approuvée, et Pierre de Léon excommunié. Nommé par Innocent II en 1134 pour examiner le différend entre les abbés de la Chaise-Dieu et de Saint-Tiberi, il se trouva le 3 novembre à Montpellier avec Bernard, archevêque d'Arles, et Arnaud, archevêque de Narbonne, légats du saint-siège, et avec plusieurs évêques et autres ecclésiastiques. Il fit toutes les informations, et rendit un jugement favorable à l'abbé de Saint-Tiberi, en lui adjugeant l'église de Bessan, que Bérenger, évêque d'Agde, lui avait donnée, et que l'abbé de la Chaise-Dieu prétendait lui appartenir, en vertu d'une donation faite postérieurement par le même évêque. L'archevêque de Rouen rendit compte au pape de ce qu'il avait fait, par une lettre rapportée dans les preuves de la nouvelle histoire de Languedoc, t. 2, p. 475 et suiv., avec celle que Hugues, écrivit sur le même sujet à l'abbé de Saint-Tiberi, et dans l'appendice du sixième tome des Annales de l'Ordre de Saint-Benoît, p. 666 et suiv. Il se trouva au concile de Vinchestre en 1139. Plusieurs

années auparavant, et dès l'an 1130, il avait érigé en abbaye l'église d'Aumale, desservie auparavant par six chanoines, à deux conditions : l'une, que le premier abbé serait pris dans la communauté de Saint-Lucien de Beauvais d'où Aumale dépendait ; l'autre, que l'abbé ferait profession d'obéissance à l'archevêque de Rouen, ce que la plupart des abbés de ce diocèse ne voulaient pas faire. Les lettres que Hugues écrivit à ce sujet, sont rapportées dans la Neustrie pieuse, et dans la nouvelle collection des conciles de Rouen. Il confirma en 1141 les privilèges accordés à l'abbaye du Bec, par l'archevêque Guillaume, dans le temps que saint Anselme en était abbé. Il ne se réserva sur cette abbaye, que les choses qui ne peuvent se faire, ou administrer sans l'office de l'évêque. (Mabillon, *lib.* 77, *Annal.* n° 97.)

Orderic Vital, *lib.* 13, p. 900, dit que Hugues de Rouen assista au concile de Pise, qu'il y fut d'un grand secours au pape Innocent contre Pierre de Léon ; qu'occupé des affaires du saint-siège pendant un long séjour en Italie, il négligea celles de son diocèse, ce qui déplut beaucoup à Henri, roi d'Angleterre, à qui la Normandie appartenait aussi. Le pape témoigna sa reconnaissance à Hugues en diverses occasions. On a de ce pape une bulle adressée à cet archevêque, dans laquelle, après avoir loué son zèle infatigable pour l'Église

romaine, et son intrépidité à le soutenir lui-même contre l'antipape Anaclet, son compétiteur, il lui accorde, à lui et à ses successeurs dans le siège archiepiscopal de Rouen, la confirmation des privilèges de cette église. Le pape, par une autre lettre, lui marque qu'il lui envoie en signe d'amitié l'étole qu'il avait accoutumé de porter, afin qu'il la mît lui-même habituellement sur son col en mémoire de lui, et par respect pour saint Pierre. (*Concil. Rotomag. part.* 2, p. 23 et 27.) Sur les plaintes de Henri, roi d'Angleterre, que Hugues exigeait une profession d'obéissance de tous les abbés de son diocèse, et qu'il y causait d'autres troubles, Innocent n lui écrivit qu'il fallait se relâcher pour un temps de la sévérité des canons à l'égard des abbés, en considération de la protection que ce prince accordait à l'Église, et absoudre les abbés qui avaient encouru quelque censure pour n'avoir pas voulu faire cette profession. Outre l'obéissance, les évêques obligeaient les abbés en les bénissant de leur payer un cens annuel, appelé le droit synodal, de les loger dans leur monastère lorsqu'ils voyageaient, de les laisser célébrer des messes solennelles dans leur église, et d'y tenir leurs assemblées. Ce fut là la matière d'un long différend entre les évêques et les abbés dans les dixième, onzième et douzième siècles. (*Ibid.*, p. 24-25.) Hugues rentra dans les

bonnes grâces d'Henri, comme on le voit par une de ses lettres au pape Innocent II, à qui il marque que ce prince étant tombé inopinément malade, l'avait fait venir pour le consoler dans l'extrémité où il se trouvait. Hugues assista ce prince à la mort en 1135, et mourut lui-même le 10 ou le 11 novembre de l'an 1164, après avoir gouverné l'église de Rouen environ 30 ans, avec autant de piété que de dignité. Il fut libéral envers les pauvres, le protecteur des veuves et des orphelins. Pendant qu'il était en Angleterre abbé de Radinge, il s'occupait à résoudre plusieurs questions théologiques, qu'il réduisit en forme de dialogues, ou par demandes et par réponses, pour la facilité des lecteurs. Il en composa d'abord six livres, qu'il dédia à Matthieu, prieur de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, qui l'avait engagé à cet ouvrage. Matthieu n'était pas encore cardinal, ni évêque d'Albane. Ces dialogues furent donc écrits avant l'an 1125 qui est l'époque de l'élévation de Matthieu au cardinalat, suivant Ughelli. Hugues y ajouta dans la suite un septième livre. Dans un manuscrit de M. Colbert, l'ouvrage est attribué à Hugues, abbé de Radinge; en d'autres il porte le titre de Hugues, archevêque de Rouen : mais il est à remarquer que le septième livre manque dans le manuscrit de M. Colbert, et que Hugues composa les six premiers étant abbé de

Radinge, en 1124; le septième ne fut écrit que quelques années après, et apparemment depuis qu'il devint archevêque de Rouen; c'est pour cela que dans d'autres manuscrits où se trouvent les sept livres, Hugues y est qualifié archevêque de Rouen.

Le premier livre traite du souverain bien, c'est-à-dire, de Dieu même, et des trois Personnes divines, de l'incarnation du Verbe, et du péché contre le Saint-Esprit, que l'auteur dit être le mépris des clés de l'Eglise, ou du pouvoir que l'Eglise a reçu du Saint-Esprit, comme des deux autres Personnes de la Trinité, pour remettre les péchés.

Il dit dans le second livre que la charité est si nécessaire, que tout ce que nous faisons dans cette vie doit en être animé, parce que comme Dieu ne fait rien qu'avec amour, il veut que la créature raisonnable fasse aussi avec charité tout ce qu'elle fait. Il donne une explication littérale, allégorique et morale des six jours de la création, et du septième qui fut le jour de repos.

Il parle du libre arbitre dans le troisième livre, et enseigne que la prescience de Dieu n'a imposé aucune nécessité aux anges, ni à l'homme de tomber; qu'ils ont péché librement, et qu'encore que les choses prévues de Dieu puissent ne pas arriver, elles arrivent toujours.

Dans le quatrième livre, Hugues traite de la chute du premier homme, et demande pour-

quoi Dieu qui savait que l'homme lui désobéirait, lui fit défense de manger du fruit de l'arbre de vie, et pourquoi il permit qu'il fût tenté. Il répond que Dieu fit à l'homme quelque commandement, afin que l'homme sût qu'il avait un maître et un seigneur; que si Dieu permit qu'il fût exposé à la tentation, ce fut par un même principe, c'est-à-dire, pour éprouver si le serviteur voudrait obéir à son maître.

Le cinquième livre regarde la rémission des péchés, en particulier du péché originel qui est une suite de celui d'Adam. On y traite aussi des sacrements. L'auteur semble dire que les sacrements conférés par des excommuniés, ou par ceux qui sont suspens de leurs fonctions, sont nuls; mais sa pensée est que de tels ministres confèrent illicitement, quoique valablement; et il le prouve par la conduite que l'Église a tenue envers les novations dont, quoiqu'ils fussent anathématisés, elle a reçu les clercs dans leur rang lorsqu'ils se sont réunis à l'Église.

Le sixième livre est employé principalement à relever l'ordre monastique.

Le septième livre est précédé d'une lettre de Hugues à Matthieu, prieur de Saint-Martin, et depuis évêque d'Albane, dans laquelle il s'explique sur ce qu'il avait dit dans les précédens, touchant les prêtres déposés ou excommuniés. Il traite dans ce livre de la trinité des personnes

en Dieu, dans une unité de nature, en montre l'existence par les témoignages de l'Écriture, et la rend croyable par divers exemples tirés des choses créées, en particulier des cinq sens de l'homme.

Aux sept livres des dialogues, Dom Martenne a joint un assez long fragment des Commentaires de Hugues sur l'ouvrage des six jours de la création. Il avait dédié ces Commentaires à Arnulphe, évêque de Lisieux, qu'il appelle son très-cher fils. On les trouve divisés en trois livres parmi les manuscrits de l'abbaye de Clairvaux : on ne les a pas encore rendus publics. On doit à D. Martenne la connaissance de deux autres ouvrages de Hugues de Rouen; l'un qu'il composa étant avancé en âge, intitulé : De la Mémoire; l'autre sur le Symbole des apôtres, et l'Oraison dominicale. Ils font partie du neuvième tome de la grande collection. Le Traité de la mémoire est en trois livres. Hugues l'adressa à Philippe, un de ses amis, qui faisait son occupation de l'étude de l'Écriture-Sainte. Hugues fait en peu de mots l'éloge de la mémoire; mais il s'étend sur les choses qu'elle doit s'imprimer, comme la connaissance des mystères de la Trinité et de l'Incarnation qui sont les objets de notre foi. Hugues explique ces mystères dans le premier livre. Il traite dans le second de la pénitence de David, de l'impénitence de Judas, du péché et de la péni-

tence de saint Pierre, de sa primauté dans le collège des apôtres, et de celle de ses successeurs dans toute l'Église catholique. Le troisième livre commence, comme les deux précédens, par un court éloge de la mémoire : puis Hugues continuant à traiter des matières théologiques, montre que Dieu n'est pas auteur des maux ; que les anges et l'homme devaient et pouvaient s'attacher à Dieu, l'aimer, vivre heureux, et persévérer dans le bien ; mais qu'ayant abusé de la liberté de leur libre arbitre, ils sont tombés dans une infinité de maux dont l'homme n'a pu être délivré que par le sang de J. C. Dans son explication du symbole, adressée à l'archidiacre Egidius, il dit, sur l'article de l'incarnation du Fils de Dieu, qu'il a pris la nature humaine, et non la personne ; que son âme fut séparée de son corps lorsqu'il expira sur la croix, mais que la personne de Dieu et de l'homme ne fut séparée, ni de l'âme, ni du corps dans ce moment. Il remarque sur l'Oraison dominicale, qu'on la faisait réciter à haute voix aux baptisés. On a mis à la suite de l'explication de l'Oraison dominicale la lettre de Hugues au pape Innocent II sur la mort de Henri, roi d'Angleterre. D. Martenne qui l'a rendue publique, regrette la perte de celle que Hugues écrivit à Thiéri, évêque d'Amiens, au sujet de la construction de l'église de Saint-Martin à Chartres,

dont Robert du Mont fait mention dans sa Chronique sur l'an 1144. La lettre que D. Martenne croit perdue ne paraît pas être la même qui a été publiée dès l'an 1717 dans le recueil des conciles de Rouen, p. 29, et que l'on a réimprimée en 1739 dans le sixième tome, p. 392 des Annales de l'Ordre de Saint-Benoît. On voit par cette lettre qu'il s'était formé une société de laïcs fidèles dans la Normandie, dont le but était de servir de manœuvres dans la construction des églises. Ils portaient les pierres et tous les autres fardeaux ; et lorsqu'il en était besoin, ils traînaient eux-mêmes les charriots en place de chevaux ; ce qu'ils faisaient avec beaucoup d'humilité et en silence. Ils avaient un chef de qui ils dépendaient en tout : aucun n'était admis dans cette société qu'après s'être confessé et réconcilié avec ses ennemis. S'il fallait sortir du diocèse, ils en obtenaient la permission de l'évêque. D. Martenne a donné au public deux autres lettres de Hugues, l'une au clergé et au peuple de Rouen, l'autre à Sugger, abbé de Saint-Denis. Par une troisième lettre rapportée dans l'appendice des œuvres de Guibert de Nogent, Hugues écrivit à Alfonse, comte de Toulouse, que suivant ses désirs il se rendrait à Valence le septième de mars de l'an 1143, pour l'absoudre de l'excommunication qu'il avait encourue. Nous devons à Hugues la vie de saint

Adjuteur qu'il avait connu particulièrement : elle se trouve au cinquième tome des Anecdotes de D. Martenne, p. 1011. Vers l'an 1147, et quelque temps avant la mort d'Alberic, évêque d'Ostie, Hugues composa à ses instances trois livres contre les hérésies de son temps, qui sont imprimés à la suite de ceux de Guibert de Nogent, de l'édition de D. Luc d'Acheri, à Paris, en 1651 ; et dans le vingt-deuxième tome de la Bibliothèque des pères, à Lyon. Il paraît que ces hérétiques étaient les disciples d'Éon de l'Étoile. Le père Pagi et Oudin attribuent à Hugues de Rouen trois livres des offices et des ministres de l'Église : mais en disant qu'ils ont été imprimés à la suite des ouvrages de Guibert de Nogent, il est visible qu'ils se sont trompés par inadvertance, ayant donné aux trois livres contre les hérétiques, qui sont effectivement dans les œuvres de Guibert, le titre de Livres des offices et ministres de l'Église. Le style de Hugues de Rouen est clair, précis, développé, et propre au sujet qu'il traite. Bon théologien, il met les vérités de la religion dans un grand jour ; il en résout les difficultés d'une manière qui ne se ressent point de la sécheresse de la théologie scholastique qui commençait de son temps à être en vogue. Ses réponses et ses décisions sont toujours appuyées de l'autorité de l'Écriture et de la tradition, suivant la méthode des anciens (D. Ceillier, Hist.

des Aut. sacr. et eccl., tom. 23, p. 109, et suiv.)

HUGUES (saint), évêque de Lincoln en Angleterre, était fils d'un gentilhomme de Bourgogne, qui l'offrit à un monastère de chanoines réguliers près de son château. Tous les religieux l'obligèrent de prendre le diaconat, et de se charger d'une paroisse ; mais ne pouvant résister au mouvement de l'esprit qui le poussait dans le désert, il s'en alla secrètement à la grande Chartreuse. Quoiqu'il eût soin de dompter sa chair par les jeûnes, les veilles, les disciplines, le cilice, et beaucoup d'autres austérités, il ne laissa pas de souffrir des tentations très-violentes dont Dieu ne le délivra qu'après de longues épreuves. Henri II, roi d'Angleterre, l'ayant demandé pour gouverner une nouvelle maison de chartreux dont il venait de donner le fonds à Witham, il partit pour l'Angleterre, et gouverna cette maison avec une sagesse qui porta le peuple de la ville de Lincoln à le demander pour évêque. Il travailla d'abord à la réformation des mœurs et au rétablissement de la discipline, soutint les immunités de l'Église, excommunia le grand-maître des forêts, et refusa au roi un bénéfice qu'il lui demandait pour l'un de ses gens. Il assistait tous les malades, baisait tous les lépreux qu'il rencontrait, ensevelissait les morts. On le chargea de plusieurs affaires séculières pour le bien de l'État et de l'Église :

l'une de celles qu'il termina le plus heureusement, fut la paix qu'il négocia entre l'Angleterre et la France, peu de temps après que Jean Sansterre eut succédé au roi Richard, son frère, l'an 1200. Le saint évêque ne survécut pas de beaucoup à cette négociation, étant mort le 17 de novembre de la même année. On croit avoir de ses reliques dans l'église de Saint-Étienne-d'Égrès, à Paris. Il fut canonisé par le pape Honoré III, ou selon d'autres, par Nicolas III ou Honoré IV. (Surius. Baillet, t. 3, 11 novembre.)

HUGUES AYCELIN DE BILLON, cardinal, évêque d'Ostie et de Vélétri, doyen du sacré collège, se trouve nommé *Hugues Séguin* par plusieurs auteurs qui le font sortir de pauvres parens de la ville de Billon en Auvergne. M. l'abbé Fleury l'appelle *Hugues Séguin*, et c'est le nom que lui ont donné assez communément les écrivains de l'Ordre de Saint-Dominique, avant le père Échard qui a profité des découvertes de M. Duchêne, pour prouver par les plus anciens monumens, que ce cardinal, d'ailleurs illustre par ses actions et par ses vertus, tirait son origine de la noble famille des Aycelins, seigneurs de Billon et de Montaigu. Il naquit à Billon en Auvergne vers l'an 1230, fut nourri et élevé dans l'église collégiale de Saint-Sirène, et prit l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de Clermont. Ses rapides progrès

dans les sciences lui méritèrent le degré de docteur, qu'il prit dans l'université de Paris, et le firent briller dans plusieurs villes du royaume, où il fut chargé d'annoncer la parole de Dieu, et de professer la Théologie ; il s'acquitta avec applaudissement de l'un et l'autre emploi à Paris, à Orléans, à Angers, à Rouen, à Auxerre, et depuis à Rome, à Viterbe et dans quelques autres maisons de son Ordre. Le pape Honoré IV le fit maître du sacré Palais, et Nicolas IV l'éleva au cardinalat dans la promotion du 15 mai 1288. Célestin V le fit doyen du sacré collège ; et lorsque ce pape eut abdiqué le souverain pontificat, ce fut le cardinal Hugues qui couronna Boniface VIII, successeur de Célestin. Il mourut à Rome le 29 décembre 1297. Son corps fut transporté, ainsi qu'il l'avait ordonné, chez les dominicains de Clermont en Auvergne, où on lit son épitaphe. Quelques-uns ont prétendu que le cardinal Hugues avait été archevêque de Lyon ; mais le père Touron a démontré le contraire. Les auteurs ecclésiastiques qui donnent de grands éloges à ce cardinal, lui attribuent un traité de la vision béatifique ; un écrit apologétique contre les corrupteurs de la doctrine de saint Thomas ; des exercices sur le livre du prophète Jérémie ; un volume de sermons, et quelques autres écrits théologiques qui n'ont point été imprimés. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*,

1, p. 450 et suiv. Le père Tournon, *Homm. illustr. de l'Ord. de S.-Dom.*, t. 1, p. 573 et suiv.)

HUGUES (saint), sixième abbé de Clugny, qui comptait les anciens ducs de Bourgogne parmi ses aïeux, était fils du comte Dalmac, seigneur de Sémur en Auxois. Il vint au monde l'an 1024, et il n'avait encore que quinze ans, lorsqu'il alla se ranger sous la discipline de saint Odilon, abbé de Clugny. Cet excellent maître de la vie spirituelle, connaissant tout le mérite de son disciple, jugea qu'il serait bientôt en état de conduire les autres, et l'établit en effet prieur de sa communauté, après quatre ou cinq ans de probation, pendant lesquels il le fit passer par les plus rudes épreuves. La sagesse de son gouvernement lui mérita également la confiance de ses frères, l'estime des grands et la vénération des peuples. Ce fut ce qui le fit choisir vers l'an 1047, pour réformer l'abbaye de Paterniac au diocèse de Lausanne, et la réconcilier avec l'empereur Henri III. Saint Odilon étant mort l'an 1049, il fut contraint de prendre sa place, et ce changement n'en apporta point dans ses dispositions. C'était toujours le même esprit d'humilité, de pénitence, de charité qui l'animait. Il veillait nuit et jour sur lui-même et sur ses frères, sans perdre la présence de Dieu, avec qui il entretenait un commerce continuel. Il fit plusieurs disciples très-distingués, et multiplia

beaucoup les maisons de son Ordre, qui ne fut jamais plus florissant que sous son gouvernement. Mais si ces succès lui donnèrent de la satisfaction, Dieu permit qu'il fût exercé par quelques-uns de ses religieux, qui le contraignirent par leur révolte de recourir au pape Alexandre II. Grégoire VII, qui avait été prieur de Clugny, sous le saint abbé, lui demanda souvent ses conseils pour le gouvernement de l'Église, surtout dans son démêlé avec l'empereur Henri III. Il avait tenu ce prince sur les fonts de baptême, à Cologne l'an 1052, et il le réconcilia à l'Église. C'est ainsi qu'il se conserva dans l'amitié du pape et de l'empereur, et qu'il se rendit même nécessaire à tous les deux. Philippe I^{er}, roi de France, Alphonse IV, roi d'Espagne, et les autres souverains de l'Europe, n'eurent pas moins de respect pour lui. On l'obligea à prendre part à tout ce qui se passait de considérable dans l'Église. Il assistait aux conciles, et le pape saint Léon IX l'envoya en qualité de son légat en Hongrie, pour réconcilier le roi André avec l'empereur Henri. Il mourut comblé de grâces et de mérite, la nuit d'avant le 29 avril de l'an 1109, en la quatre-vingt-cinquième année de son âge, après avoir gouverné l'Ordre de Clugny pendant soixante ans, deux mois et huit jours. Son corps était à Clugny. Le pape Calliste II le canonisa dix ans après sa mort. On fait sa fête le

29 avril. (Duchêne et Marrier, Biblioth. de Clugny. Bollandus. Baillet, t. 1, 29 avril.)

HUGUES, archidiacre de Tours est auteur d'un petit dialogue entre lui et Fulbert, évêque de Chartres, contenant une vision de saint Martin, arrivée à Hervé, trésorier de Saint-Martin de Tours, au commencement de l'onzième siècle. Il est dans le second tome des Analectes du père Mabillon. Le but de cette révélation était de faire connaître à Hervé, que saint Martin avait obtenu la conversion de quelques pèlerins. Hugues, archidiacre de Tours, florissait du temps de Hugues, archevêque de la même ville. (Dupin, Bibl., onzième siècle.)

HUGUES DE SAINTE-MARIE, moine de Fleuri, ainsi appelé du nom d'un village appartenant à son père, où était une église dédiée à la sainte Vierge, embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Fleuri, ou de Saint-Benoît-sur-Loire, et s'y rendit célèbre par son savoir, vers la fin du onzième siècle. C'est presque tout ce que nous savons de la vie et des actions de cet auteur qui ne nous est connu que par son nom, sa profession et ses écrits. Le plus considérable de tous pour la solidité et l'exactitude, est son traité de la puissance royale et de la dignité sacerdotale, que M. Baluze a imprimé dans le tome 4 de ses *Miscellanea*, p. 9, jusqu'à 69. Hugues l'adressa à Henri 1^{er}, roi d'Angleterre, par un prologue

ou préface qu'il mit à la tête. Le dessein de l'auteur est d'apaiser les disputes qui divisaient les deux puissances. 2°. Un autre écrit d'Hugues de Sainte-Marie, est son histoire ou sa chronique intitulée, *Hogonis floriacensis monachi chronicon*. Elle est divisée en six livres, dont le premier comprend un abrégé de l'histoire des Juifs depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ. Le second livre qui est précédé d'une longue préface, contient l'Histoire des Scythes, des Amazones et des Parthes. Dans le troisième, Hugues donne la suite des empereurs romains, depuis Auguste, sous lequel Jésus-Christ vint au monde, jusqu'à Domitien. Sous chaque empereur il rapporte les papes, les hommes apostoliques, les persécutions, les martyrs, les confesseurs, les docteurs, les hérésies, les conciles. L'auteur conduit son histoire jusqu'à Charles-le-Chauve. Son principal objet est d'instruire des principaux mystères de la religion; ce qu'il exécute en habile théologien. Il ne parle d'aucune hérésie, qu'il ne la réfute, mais avec beaucoup de précision. Souvent même la seule exposition qu'il en fait, en est la réfutation. On trouve aussi dans cette histoire beaucoup de choses intéressantes qui n'avaient point été écrites auparavant, ou qui ne se trouvaient pas communément. 3°. On a encore du même auteur une histoire, tant des princes danois et normands, que

des rois de France, depuis Louis-le-Débonnaire jusqu'au temps où il vivait. Cette histoire dédiée à l'impératrice Mathilde, nièce de la comtesse Adèle, n'a point vu le jour jusqu'à présent ; nous n'en avons que l'épître dédicatoire publiée par dom Martenne, *Anecd.*, t. 1, p. 327. 4°. M. Duchesne attribue aussi à Hugues de Fleuri une petite chronique qui est parmi les œuvres d'Yves de Chartres, dans les éditions de 1585 et 1647. 5°. La Vie de saint Sacerdos ou Sardos, évêque de Limoges, est encore l'ouvrage d'Hugues de Fleuri, ainsi que le livre des miracles opérés de son temps, par l'intercession de saint Benoît. Cet ouvrage, qui est une continuation du recueil d'Aimon et de Raoul Tortaire, n'a point encore été imprimé. 6°. Le père le Long, dans sa Bibliothèque sacrée, attribue un écrit sur le psautier à Hugues, moine de Fleuri. Parmi les manuscrits de la cathédrale de Durham, il y en a un qui porte ce titre : *Hugo floriacensis super psalterium*. (Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 10, p. 285 et suiv.)

HUGUES DE FLAVIGNI, moine de Saint-Vannes de Verdun, puis abbé du monastère de Flavigni en Bourgogne, écrivit dans le douzième siècle la Chronique de Verdun divisée en deux parties dont l'une commence à Jésus-Christ et finit à l'an 1002, et l'autre continue jusqu'à l'an 1102. Cet ouvrage est dans le premier tome de la

nouvelle Bibliothèque des manuscrits du père Labbe qui l'estime beaucoup. (Trithème. Possevin. Dupin, *Bibl.*, douzième siècle, part. 2. Dom Rivet, *Hist. de la France*, t. 10.)

HUGUES, chanoine régulier de Saint-Victor, fut célèbre dans le douzième siècle. On ignore absolument le lieu précis de sa naissance, et l'on est partagé sur le pays même qui le vit naître. L'auteur de sa vie le fait naître en Saxe, d'une famille illustre ; et Henri Meibomius le jeune a fait une dissertation exprès pour appuyer cette opinion ; elle est imprimée à la fin du troisième tome des écrivains d'Allemagne, *Edit. Helmstad.*, an. 1688. Robert, abbé du mont Saint-Michel, qui écrivait environ cinquante ans après la mort d'Hugues, assure qu'il était Lorrain : *Magister Hugo Lothariensis* (de Abb., c. 5). D. Mabillon soutient sur l'autorité d'un ancien manuscrit de l'abbaye d'Anchin, où le pays d'Hugues est marqué, avec l'année de sa mort, qu'il naquit dans le territoire d'Ypres en Flandre, et qu'il en sortit dès sa plus tendre jeunesse. Mais ceux qui font Hugues Lorrain, et ceux qui le font Saxon, se prévalent également du passage de Robert pour établir leur opinion. Les premiers disent que la Flandre étant limitrophe de ce qu'on nommait autrefois la Lorraine, un homme né sur les confins de ces deux provinces pouvait être indifféremment appelé du nom de l'une

ou de l'autre. Les seconds disent aussi que l'ancienne Saxe touchant par une autre extrémité à la Lorraine, un homme né en Saxe a pu être appelé Saxon ou Lorrain : et, en effet, l'anonyme de Jumièges dit formellement que Hugues, quoique réellement Saxon, passait pour Lorrain à cause du voisinage des deux contrées : *Hugo Lothariensis dictus à confinio Saxonice*. (Anon. Gemmet., p. 301.) Ce sentiment est celui de presque tous les critiques jusqu'à ce jour. Cependant D. Mabillon paraît le mieux fondé, surtout depuis la découverte d'un nouveau manuscrit faite à l'abbaye de Marchienne, par D. Martenne et D. Durand. Ce monument égal à celui d'Anchin pour l'antiquité, porte non-seulement que Hugues naquit aux environs d'Ypres, mais de plus qu'il fut transféré dès l'enfance hors de sa patrie : cette dernière circonstance est d'autant plus remarquable, qu'elle est attestée par Hugues lui-même, et sert à faire connaître ce qui a porté à le faire regarder comme Saxon. *Ego*, dit-il, *à puero exulavi*. La Saxe où il passa les premières années de sa jeunesse, n'était donc pas son pays natal. Ce qu'il ajoute au même endroit, détruit le préjugé de quelques écrivains sur la prétendue noblesse de son extraction : *Et scio*, dit-il, *quo mæore animus pauperis Tugurii fundum deserat*. (D. Martenne et Durand, Voyage littér., p. 92.)

La providence prit soin du

petit Hugues dans son exil, et le plaça chez les chanoines réguliers d'Heimerseven en Saxe, pour y recevoir son éducation. Ses études achevées, il prit le parti de renoncer au monde, et partit vers l'an 1118, avec son oncle, archidiacre d'Halberstad, pour se rendre à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille; mais ce n'était point là où Dieu les appelait. Pendant le séjour passer qu'ils y firent, la renommée leur apprit les progrès merveilleux de l'abbaye naissante de Saint-Victor de Paris. A cette nouvelle, ils reconnurent l'asile qu'ils étaient venus chercher en France, et se pressèrent d'y arriver. L'abbé Gilduin, qui gouvernait alors cette maison, les reçut avec joie; et après les épreuves ordinaires, Hugues fit profession entre ses mains, les uns disent en 1115, d'autres en 1116, d'autres enfin en 1119. Plein de ferveur, il mit toute son application à imiter les modèles de science et de vertu qu'il avait sous les yeux, et ne tarda pas à les égaler. Après s'être perfectionné dans les études de philosophie et de Théologie à Saint-Victor, il y enseigna lui-même ces deux sciences avec tant de succès et d'applaudissement, qu'on le regarda comme un des plus grands théologiens de son siècle, et qu'on ne fit point de difficulté de l'appeler un second Augustin, ou la langue de ce saint docteur, parce qu'il s'était appliqué plus particulièrement à la lecture des écrits de ce père.

La postérité, quoiqu'elle ne lui ait pas confirmé ce titre, n'a témoigné guère moins de vénération pour son autorité. Saint Thomas, c'est tout dire, le regardait comme son maître ; et les théologiens font gloire encore aujourd'hui de suivre sa doctrine en presque tous ses points. Livré totalement à l'étude et aux exercices de la religion, disent les derniers éditeurs de ses œuvres, jamais il n'eut aucune dignité dans son cloître, pas même celle de prieur. Cependant il est qualifié tel par Gautier de Mortagne dans la lettre qu'il lui écrivit, par l'anonyme de Jumièges, par Sixte de Sienne, Garzonius, et plusieurs modernes. Trithème lui donne même le titre d'abbé. Mais les monumens de Saint-Victor qui font mention de Hugues, ne lui appliquent, ni l'une, ni l'autre dénomination. Il y a plus à l'égard de la dernière ; car elle est formellement démentie par le catalogue très-complet des abbés de Saint-Victor, où le nom de notre auteur ne se rencontre point. Par une suite du plan de vie qu'il s'était formé, on ne le vit point, à l'exemple de plusieurs savans de son siècle, figurer dans les affaires de l'Eglise et de l'État. L'histoire ne parle que d'une seule occasion où il sortit de son cloître : ce fut lorsque le roi Louis-le-Jeune le députa, l'an 1139, conjointement avec Alvisé, évêque d'Arras, et Natalis, abbé de Rébais, pour nommer un successeur à

Thomas, abbé de Morigni, qui avait donné sa démission. Sa carrière fut beaucoup moins longue que la multitude de ses écrits ne semble l'annoncer. Plein de mérite et d'une érudition qu'il avait consacrée à la gloire de la religion, et à l'utilité du public, il mourut âgé seulement de quarante-quatre ans. Les critiques ne sont point d'accord sur l'année de sa mort. Les uns la mettent en 1140, les autres en 1141, plusieurs en 1142, et un petit nombre enfin en 1143. Mais Osbert, son confrère et son ami, qui l'assista dans sa dernière maladie, et qui nous a laissé une relation courte, mais très-édifiante de sa mort, fixe nos doutes sur ce point, en disant que Hugues mourut un mardi 11 février ; ce qui concourt avec l'an 1141, suivant notre manière présente de commencer l'année. Son corps fut inhumé à l'entrée du cloître, avec cette épitaphe, qui depuis a disparu. Elle est de son confrère Simon Chèvre-d'Or :

*Conditur hoc tumulo doctor celeberrimus
Hugo.*

*Quàm brevis eximium continet urna
virum !*

*Dogmate præcipuus, nullique secundus
in orbe,*

Claruit ingenio, moribus, ore, stylo.

Du cloître il fut transféré l'an 1335, par les soins d'Aubert de Mailli, abbé de Saint-Victor, et avec la permission du pape Benoît XII, dans la grande église, et placé dans le chœur, sous une tombe simple et sans

inscription. On lisait depuis à l'endroit de sa première sépulture huit vers, dont le premier pèche en ce qu'il fait Hugues Saxon, et le deuxième, en ce qu'il met *tribus* après *annis ducentis*. (*Annis ducentis, tribus tamen inde retentis*.) En plaçant la mort d'Hugues l'an 1241, qui est sa véritable époque, il faut *sex* au lieu de *tribus*. Hugues l'Ancien survécut à son neveu, car c'est du premier qu'il est parlé dans une lettre du pape Eugène à Suger, abbé de Saint-Denis, par laquelle il le prie de fournir à Hugues de Saint-Victor, de l'argent et une monture pour faire le voyage de Rome. Ce même Hugues obtint dans la suite l'évêché de Tusculum, avec le titre de cardinal. C'est sans doute ce qui a donné lieu à la méprise de quelques écrivains, qui ont avancé qu'après la mort de Gilon, cardinal et évêque de Tusculum, qui tenait le parti d'Anaclet, Hugues (notre auteur) lui avait succédé: ils ont pris le neveu pour l'oncle, Hugues l'Ancien.

Écrits imprimés de Hugues de Saint-Victor.

Les écrits de Hugues de Saint-Victor ont eu plusieurs éditions dont nous parlerons bientôt. Celle que nous allons parcourir fut faite à Rouen en 1648; trois tomes in-fol. dont les éditeurs contens de livrer au public indifféremment et sans choix tout ce qui portait le nom de Hugues, ont laissé à d'autres le soin de

discerner ses véritables ouvrages de ceux qui lui sont faussement attribués. C'est ce discernement que nous entreprenons ici.

L'ouvrage qui se présente à la tête du premier tome de l'édition de Rouen, a pour titre : Petites notes préliminaires sur les écritures et les écrivains sacrés. *De scripturis et scriptoribus sacris prænotatiunculæ*. Ces courtes observations que personne ne conteste à Hugues, sont divisées en huit chapitres. Le but des deux premiers est de montrer quels sont les traits qui caractérisent les écritures divines. Le troisième et quatrième roulent sur les divers sens qu'elles peuvent renfermer; savoir, l'historique, l'allégorique et l'anagogique. L'auteur prouve dans le cinquième, la nécessité de faire marcher la connaissance du sens historique ou littéral avant la recherche du sens mystique. La division de l'Écriture-Sainte fait le sujet du sixième chapitre. Hugues partage les livres de l'Ancien-Testament en trois ordres; savoir, la loi, les prophètes et les agiographes: ce qui comprend vingt-deux livres du nombre desquels sont exclus ceux de la sagesse, de l'ecclésiastique, de Judith, de Tobie et des Machabées. On les lit à la vérité, dit-il, mais ils ne sont pas inscrits dans le canon. Même distribution pour le Nouveau-Testament. Le septième chapitre qui concerne les auteurs des livres de l'Ancien-Testament, n'est qu'un abrégé

de ce que saint Jérôme a dit sur cette matière. C'est encore d'après le même père, que l'on parle, au huitième, du rétablissement des écritures sous Esdras, et, au neuvième, de leurs différentes versions. Les trois suivans traitent des auteurs inspirés du Nouveau-Testament, des livres apocryphes, des caractères qui distinguent les prophètes des autres écrivains sacrés. Les quatorzième, quinzième et seizième chapitres tendent à faire voir en combien de manières différentes peuvent se prendre les mêmes choses dans l'Écriture Sainte. Hugues compte jusqu'à neuf significations mystiques dans les nombres. Les divers âges et états du monde occupent le dix-septième chapitre. Le dernier a pour objet les difficultés historiques qui se rencontrent dans les auteurs sacrés. Cet écrit sert comme de prologomène aux Commentaires de notre auteur sur les différentes parties de l'Écriture-Sainte.

Le premier de ces Commentaires inscrit : Notes pour éclaircir le Pentateuque, *annotationes elucidatoriæ in Pentateuchum*, comprend quatre chapitres. Après avoir expliqué le prologue de saint Jérôme sur les cinq livres de Moïse, Hugues descend au détail de ces livres, et commence par la Genèse. Le Lévitique est la partie qu'il a le mieux traitée. Pour les Nombres et le Deutéronome, ce qu'il en dit est si peu de chose, et contient de si lourdes méprises, que son

texte est légitimement suspect d'interpolation.

Le Pentateuque ainsi parcouru, notre auteur traite de la même manière le livre des Juges, à la fin duquel il dit un mot de celui de Ruth ; les livres des Rois, dont il laisse plusieurs chapitres sans y toucher ; les psaumes sur lesquels il s'étend davantage. Rarement néanmoins explique-t-il avec succès la lettre de ceux-ci. Ses moralités et ses allégories seraient plus estimables, si les dernières étaient moins fréquentes, et ne manquaient pas souvent de justesse. Dans l'explication du quinzième psaume, on trouve un dialogue assez plaisant entre Dieu et le diable, touchant leurs droits respectifs sur le monde ; un autre qui n'est guère moins singulier entre la miséricorde et la justice. Les éditeurs n'ont pas fait preuve de leur bon goût, en mettant cette note à côté du dernier : *Pulchra disceptatio misericordiæ et veritatis pro concionatoribus*.

Hugues change de méthode sur l'ecclésiaste. Ce sont des homélies au nombre de dix-neuf, à la tête desquelles il annonce à ses disciples, qu'il va leur remettre sous les yeux les instructions qu'il leur a données de vive voix. Son dessein, dit-il, est d'expliquer la lettre de ce livre sans beaucoup s'attacher aux mystères qu'il renferme, et aux allégories dont il est susceptible. Il est sec, diffus, et entre dans des discussions inutiles où

il mêle de la philosophie, de l'histoire et de la morale. Ce Commentaire ne va que jusqu'au quatrième chapitre de l'ecclésiaste, et se termine sans conclusion; preuve qu'il est imparfait et que Hugues l'avait poussé plus loin. M. Dupin s'est trompé en le comptant pour le dixième livre des extraits dont nous parlerons ci-après; c'est un ouvrage isolé.

Dans le Commentaire sur les trois premiers chapitres des lamentations de Jérémie, Hugues ne remplit pas l'engagement qu'il avait pris au commencement d'expliquer ce morceau suivant les trois sens, le littéral, l'allégorique et le moral; car il oublie presque entièrement le premier pour s'attacher aux deux autres. Dans les notes sur Joël il a plus d'égard à la lettre. Dans les remarques sur Abdias, Hugues confond ce prophète avec cet Abdias qui avait caché sous le règne d'Achab et nourri cent prophètes dans des cavernes. Les Commentaires qui suivent jusqu'au second sur l'Évangile de saint Jean inclusivement, ne sont pas de Hugues, excepté deux opuscules qui font partie des extraits allégoriques.

Le premier qui commence au chapitre quinzième de cette compilation, et finit au dix-neuvième, a pour objet les cinq septenaires, qui sont les sept péchés capitaux subdivisés chacun en cinq espèces, les sept demandes de l'oraison dominicale, les sept dons du Saint-Es-

prit, les sept vertus principales et les sept béatitudes. L'autre opuscule qui contient une exposition du cantique de la sainte Vierge, est à la tête des allégories sur saint Luc. L'auteur y combat deux opinions dangereuses qui régnaient alors dans les écoles. La première est de ceux qui prétendaient que chaque homme a deux âmes, l'une sensuelle, l'autre raisonnable. La seconde consistait à nier que Dieu puisse faire les choses meilleures qu'elles ne sont, ou qu'il puisse s'abstenir de faire ce qu'il fait. On a mis autrefois cet opuscule sur le compte de saint Augustin, mais il n'y a point de doute qu'il n'appartienne à notre auteur. Casimir Oudin lui conteste les éclaircissemens et les questions qui ont pour objet les épîtres de saint Paul, à cause surtout de la différence de style et de méthode qu'on aperçoit entre ces deux Commentaires et les précédens. Mais ce qui est décisif en faveur de notre auteur, c'est qu'à l'occasion d'une difficulté sur le mariage, il renvoie à sa somme des sentences et à son traité des sacremens pour en trouver la solution. *Quod hic solvere postponimus brevitatâ causâ cuius vestigia sequimur. In sacramentis enim et in sententiis majorum, hæc diligentius prosequimur.* Cette solution se rencontre effectivement dans l'un et l'autre des écrits de Hugues, qui portent ces titres. Il est bon d'observer ici que les éclaircissemens et les

questions sur les épîtres de saint Paul ont été déplacés par les éditeurs : car celui qui se trouve le dernier, et qui embrasse les quatorze épîtres de l'apôtre, devrait être le premier; puisqu'il est rappelé formellement dans l'autre qui n'en est que le supplément pour les trois premières épîtres auxquelles il se termine.

Hugues de Saint-Victor fut le premier d'entre les scholastiques qui entreprit d'expliquer, par un Commentaire suivi, les écrits attribués à saint Denys l'Aréopagite. Nous n'avons d'imprimé que ce qu'il fit sur le livre de la hiérarchie céleste; mais ce morceau n'en fait nullement désirer la suite. Un texte de quinze chapitres, la plupart très-courts, fournit la matière de dix livres d'explications, dont l'inutilité va de pair avec la prolixité. Cet ouvrage informe et fastidieux est dédié au roi Louis le Jeune, en reconnaissance du soin qu'il avait pris de faire bâtir l'église de Saint-Victor.

A la tête du second tome paraît une explication du décalogue, divisée en quatre chapitres. Mais le dernier, intitulé, De la substance de l'amour, fait un ouvrage séparé dans tous les manuscrits. On l'avait autrefois rangé parmi les œuvres de saint Augustin, et certainement il n'est pas indigne d'un si grand nom. Les traits suivans en font la preuve. « La source de l'amour » est placée dans notre cœur, » et de cette source perpétuelle-

» ment jaillissante coulent deux » ruisseaux, l'un principe de tout » mal, et l'autre de tout bien; » ce sont la cupidité et la charité. » *Ergo duo sunt rivus qui de fonte » dilectionis emanant, cupiditas » et charitas.* Car lorsque nous » cherchons ce qui produit en » nous cette multitude si grande » et si variée de désirs, tant » d'affections si contraires, nous » découvrons que ce n'est autre » chose que l'amour, lequel » étant unique de sa nature, se » partage néanmoins par son » action en deux branches différentes, et devient cupidité » lorsqu'il se porte à des choses » que le bon ordre défend, ou » charité lorsqu'il se renferme » dans celles que cet ordre permet. Mais ce mouvement universel du cœur, l'amour, comment le définir? Voici ma pensée : L'amour est la pente du cœur vers quelque objet à cause » d'une certaine fin. Désir dans » la recherche, et joie dans la » jouissance; l'une de ces impressions le fait courir, et l'autre produit son repos. Voilà » tout ce qui rend le cœur humain bon ou mauvais, c'est-à-dire, aimer bien ou mal ce » qui est bon en soi.... Mettez » donc de l'ordre dans votre » amour, et tout mal disparaîtra. Or Dieu qui n'a besoin de » rien, et qui n'attend, et ne » craint rien de personne, par un mouvement de sa bonne » volonté a créé l'homme pour » l'associer à son bonheur; et » afin de le rendre capable de

» sentir et de posséder une si
 » grande prérogative, il lui a
 » donné l'amour qui est comme
 » le palais de son âme, au moyen
 » duquel il savoure le plaisir de
 » son bonheur, et s'y attache par
 » un continuel désir. L'amour
 » est donc le principe du com-
 » merce de l'homme avec Dieu,
 » le nœud qui lie la créature
 » avec son créateur; nœud d'au-
 » tant plus heureux, qu'il est
 » plus fort et plus serré; nœud
 » double d'ailleurs, puisqu'il
 » embrasse Dieu et le prochain;
 » afin que la société soit parfaite
 » de toutes parts, et que la paix
 » de l'homme uni avec ses sem-
 » blables comme avec l'auteur
 » de son être, ne souffre aucune
 » altération. Vous voyez main-
 » tenant ce qu'il faut faire pour
 » devenir heureux; courir vers
 » ce bien infini par vos désirs;
 » et après que vous l'aurez saisi,
 » vous reposer dans sa jouissance
 » par la joie qu'il vous inspirera.
 » Telle est la charité bien ordon-
 » née; et tout ce qui se fait par
 » un autre principe, n'est qu'une
 » cupidité désordonnée. *Hæc*
 » *est ordinata charitas, et præ-*
 » *ter ipsam omne quod agitur,*
 » *non ordinata charitas est, sed*
 » *inordinata cupiditas.* »

L'explication de la règle de
 Saint-Augustin, qui vient en-
 suite, est un autre ouvrage éga-
 lement digne des lumières et de
 la piété de Hugues de Saint-
 Victor, ainsi que le livre de
 l'institution des novices, qui
 est divisé en vingt chapitres pré-
 cédés d'un prologue, et qui peut

être regardé comme un manuel
 très-utile non-seulement aux
 personnes consacrées à la reli-
 gion, mais encore à toutes celles
 qui vivent en société.

Hugues avait été élevé dans
 l'abbaye d'Hamersfleven, et pour
 témoigner sa reconnaissance en-
 vers ses premiers maîtres, il leur
 adressa l'opuscule intitulé : *Soli-*
loque touchant le gage de l'âme.
 C'est un entretien de l'homme
 avec l'âme à l'écart, pour lui
 prouver qu'elle doit fixer en Dieu
 toutes ses pensées et toutes ses
 affections. Le style de ce dialo-
 gue est sec, plein de jeux de
 mots, et va plus à l'esprit qu'au
 cœur.

L'opuscule à la louange de la
 charité, *de laude charitatis*, ré-
 pond beaucoup mieux au savoir
 et à la piété de notre auteur. Le
 style en est parfaitement conve-
 nable à la matière, vif, coulant,
 rempli de lumières et d'onction.
 Le prologue est adressé à un
 nommé Pierre. Notre auteur lui
 témoigne qu'il n'a mis la main
 à cet écrit qu'en sa considéra-
 tion, et en vue de se renouveler
 dans sa charité. Un semblable
 motif l'engagea de dédier à un
 autre ami qu'il ne nomme pas,
 son petit traité de la manière de
 prier. Dans l'opuscule intitulé,
 des Fruits de la chair et de l'es-
 prit, son but est de marquer
 avec précision la descendance
 des vertus et des vices.

La description morale de l'ar-
 che de Noé, la description mys-
 tique de la même arche, et le
 traité de la vanité du monde,

sont trois ouvrages qu'Oudin ôte à Hugues de Saint-Victor, pour les transporter à Hugues de Foulois. Mais la preuve qu'ils sont du premier, c'est que l'auteur renvoie à son livre *De tribus diebus*, que personne, de l'aveu d'Oudin lui-même, ne peut refuser à notre Victorin. Le premier de ces trois traités est rappelé dans le second, et celui-ci dans le troisième; circonstance à laquelle n'ont pas fait attention les éditeurs en les rangeant dans un ordre contraire à celui qu'on vient de marquer. L'arche mystique est obscure; l'arche morale l'est moins, et contient de fort belles maximes de spiritualité en quatre livres. Le Traité de la vanité du monde consiste en quatre dialogues qui font autant de livres.

Le troisième tome des œuvres de Hugues s'ouvre par le traité qui a pour titre *Didascalion*, c'est-à-dire, de la manière d'étudier. Il est composé de sept livres. Le premier livre, dans toutes les éditions, se termine au treizième chapitre qui renferme une récapitulation des douze précédents. Mais dom Mabillon a découvert et publié dans le premier tome de ses *Analectes* un nouveau chapitre qu'il prétend devoir faire le quatorzième de ce livre. Il a pour titre : De l'Esprit. Le septième livre paraît un ouvrage isolé que l'auteur, suivant tous les manuscrits, avait intitulé *De tribus diebus*. Son objet dans ce

livre est d'élever l'homme, par la considération des créatures à la connaissance du mystère de la Trinité. En général, la méthode du traité du *Didascalion*, est sèche, confuse, embarrassée, prolixie dans les choses inutiles, et trop abrégée sur les points qui demandent à être développés.

A la suite du *Didascalion* vient un opuscule où l'on examine si la puissance de Dieu s'étend aussi loin que sa volonté. Cet écrit, si l'on en croit Oudin, doit être retranché de la liste des productions sincères de notre auteur. Les raisons du critique ne portent que sur quelques expressions barbares qui lui semblent déceler un écrivain plus récent, et ne pouvoir convenir au temps de la scholastique naissante. Mais outre que plusieurs de ces expressions (telles entr'autres que celle d'*amplius* pour *insuper* ou *præterea*) se retrouvent dans les ouvrages les plus avérés de Hugues, le fond de la pièce paraît ouvertement le réclamer. C'est l'optimisme qu'on y attaque et qu'on y représente comme une opinion de fraîche date. Hugues en effet le vit naître, et fut un de ses adversaires les plus zélés.

On ne peut élever aucun doute sur l'auteur d'un autre opuscule où l'on décide cette question, savoir, si l'âme de Jésus-Christ avait une science égale à celle de la divinité; il est intitulé dans plusieurs manuscrits,

De sapientiâ Christi et de sapientiâ Christo. Hugues se nomme dans le prologue adressé à Gautier de Mortagne son ami, avec lequel il avait déjà eu quelques contestations de vive voix sur ce sujet. Hugues tenait pour l'affirmative. Arnoul, archidiaque de Sééz, et depuis évêque de Lizieux, ayant ouï de sa bouche ce qu'il pensait à cet égard, en fut surpris, et pria Gautier de lui écrire pour l'engager à se rétracter. Gautier s'acquitta de la commission par une lettre qui fait l'éloge de sa modération et de son savoir. La réponse de Hugues est contenue dans l'opuscule dont il s'agit. Il expose d'abord ce qui portait Gautier à nier l'égalité de la science de l'âme de Jésus-Christ avec celle de sa divinité. C'est que supposer une science égale dans l'une et l'autre nature, ce serait égaler la créature au créateur. « Point du tout, répond » Hugues; parce qu'autre chose » est d'être sage, autre chose » d'être la sagesse même. Le » Verbe était la sagesse, mais » l'âme de Jésus-Christ était » sage par la sagesse du Verbe. » Cette sagesse est *la lumière* » *qui éclaire*, aux termes de » l'Écriture, *tout homme qui* » *vient au monde...* tous les » hommes donc participent à » cette lumière; mais ceux-là » d'une manière bien plus excellente, qui ont le bonheur » de la connaître elle-même. » Après avoir entassé les arguments pour établir ce principe,

il en fait l'application à l'âme de Jésus-Christ.

« Il y a, selon lui, cette différence entre l'homme uni au » Verbe et les autres créatures, » qu'à celles-ci la sagesse ne » se communique qu'avec mesure, au lieu qu'elle s'est » répandue tout entière dans » l'âme de Jésus-Christ », ce qu'il tâche de prouver par divers passages de l'Écriture, et surtout par celui-ci : c'est en lui qu'habite corporellement toute la plénitude de la divinité. « Car, dit-il, est-ce de » l'âme, ou de la divinité que » l'Écriture parle? Si c'est de la » dernière, cela signifiera que » la divinité habite dans la divinité; ce qui est absurde. » Hugues répond ensuite aux objections de son ami, qu'il tâche de résoudre, en distinguant toujours entre sagesse d'essence et sagesse de communication.

Cette réponse ne persuada point Gautier; mais elle dut lui faire admirer combien une mauvaise cause prenait de vraisemblance entre ses mains; et l'on sera sans doute surpris d'y voir si clairement énoncé le système dont on fait honneur au P. Mallebranche touchant la nature et l'origine de nos idées.

En comparant cet écrit avec celui des quatre volontés en Jésus-Christ, qui le précède immédiatement dans notre édition, il paraît qu'on a renversé l'ordre, et que le premier doit être mis à la place du second. Voici comme l'un et l'autre débutent :

quæris de animâ Christi.... utrum æqualem cum divinitate scientiam habuerit? Quæris de voluntate Dei et de voluntate hominis similiter? Ces dernières paroles ont plus que l'apparence d'une continuation de la dispute que Hugues avait entamée sur la sagesse propre à l'âme de Jésus-Christ; et en effet Gautier, à la fin de sa lettre, concluait qu'en admettant l'égalité de science dans les deux natures, il fallait pareillement y reconnaître l'égalité de puissance et de volonté. C'est donc pour achever de répondre à son adversaire, que Hugues entreprit de traiter des différentes volontés de Jésus-Christ.

L'apologie du Verbe incarné est un tissu de questions et de solutions, au nombre de dix-neuf, qui a pour titre dans un manuscrit de Saint-Victor, *Objections contre ceux qui disent que Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'est point quelque chose*. C'était l'erreur du nihilisme qui consistait à dire que Jésus-Christ, en tant qu'homme n'était point quelque chose, sans toutefois nier que la nature humaine fût hypostatique-ment et sans mélange unie au Verbe.

Les éditeurs ont réuni, sous le titre commun de Conférences sur le Verbe incarné, trois écrits qui se trouvent dispersés dans les manuscrits où ils ont chacun leur inscription particulière. Le premier intitulé, *De triplici silentio*, est copié pres-

que mot à mot des questions sur l'épître aux Galates. L'auteur, dans l'un et l'autre ouvrage distingue trois sortes de silences : silence où l'homme ignorait sa langueur; c'est celui qui a précédé la loi : silence où il désespérait de sa guérison; c'est son état sous la loi : silence enfin où il a recouvré la santé; tel est celui où il se trouve depuis la venue du Messie. Le second écrit, dont le but est de prouver que le Verbe en s'incarnant a pris seulement la nature humaine, et non la personne, a beaucoup de rapport avec ce qui est dit sur le même sujet dans les questions sur l'épître aux Romains. Pour le troisième, il est manifestement supposé à notre auteur. Il en faut dire autant de tous les ouvrages qui suivent, jusqu'à celui des mélanges inclusivement. Il faut pourtant séparer de celui-ci trois lettres qu'il n'est pas possible de refuser à Hugues de Saint-Victor. Les deux premières sont écrites à un nommé Ranulphe de Mauriac qu'il appelle son frère. L'une est une lettre de compliment, l'autre contient la réponse à quatre questions sur autant de passages de l'Écriture-Sainte. La troisième est adressée à Jean, archevêque de Séville, qui, dans une violente persécution excitée par les Arabes contre les chrétiens de la ville et du district de Séville, leva l'étendard de l'apostasie, et apprit dogmatiquement à ses diocé-

sains à l'imiter, disant qu'on peut abandonner extérieurement la foi chrétienne, pourvu qu'on la conserve dans le fond du cœur. Baronius a fait tant d'estime de cette lettre où Hugues réfute pied à pied les prétextes dont l'archevêque colorait son apostasie, qu'il l'a insérée tout entière dans ses Annales à l'an 1136. L'opuscule touchant la nourriture d'Emmanuel, qui est au titre 2 du premier livre des mélanges, et celui qui est intitulé dans les manuscrits, *De triplici vitio, triplici peccato, et triplici remedio*, et qui se trouve sous le titre trente-troisième du quatrième livre de ces mélanges, sont aussi de notre auteur. Nous en disons autant de l'opuscule touchant la fille de Jephté, qui est à la suite.

Le Miroir de l'Église est le premier fruit des études théologiques de Hugues. Il tâche de rendre raison, comme on l'en avait prié, de tous les mystères figurés par les cérémonies de l'Église. Tel est l'objet de ce livre divisé en neuf chapitres. Hugues, dans le premier, traite de l'Église, ou du temple matériel dont il allégorise presque toutes les parties. Le second est une explication mystique des cérémonies de la dédicace d'une église. Les significations allégoriques des différentes heures canonicales sont détaillées fort au long dans les troisième et quatrième chapitres. Le cinquième regarde les différens ordres du

clergé. Les vêtemens sacrés font la matière du sixième. Le septième où l'on traite de la célébration de la messe, nous apprend quelles étaient les principales cérémonies qui s'observaient alors dans la liturgie. Le célébrant, tandis qu'on chantait l'introit, s'avancait vers l'autel précédé du thuriféraire, des deux céroséaires, du sous-diacre qui portait le livre des évangiles, et enfin du diacre. Après avoir fait sa confession au pied de l'autel, il donnait le baiser aux ministres, montait à l'autel, le baisait, ensuite baisait le livre des évangiles qui lui était présenté par le diacre ou par le sous-diacre. L'évangile se chantait dans un lieu plus élevé que celui de l'épître. Le reste est conforme à ce qui s'observe de nos jours. Le huitième chapitre est des secrets de l'Écriture-Sainte, c'est-à-dire, du triple sens qu'elle renferme. Le neuvième et dernier a pour titre : De la matière de l'Écriture-Sainte. Mais après avoir dit qu'il va parcourir les principaux mystères cachés dans les livres sacrés, l'auteur commence et finit par la Trinité; ce qui prouve qu'il n'avait pas mis la dernière main à ce traité, ou que le manuscrit sur lequel il a été donné au public, était mutilé. Casimir Oudin a cru trouver dans le style obscur et rampant, selon lui, de cet ouvrage, une raison suffisante pour le reléguer parmi les productions supposées de Hugues.

Mais s'il eût fait attention que ce n'était là qu'un coup d'essai, dans lequel on aperçoit d'ailleurs bien des traits de ressemblance avec les autres écrits de Hugues, peut-être aurait-il moins précipité sa décision.

Le même critique a pourtant raison de dire que le dialogue des sacremens de la loi naturelle et de la loi écrite, est plus digne du savoir de Hugues, et montre un écrivain plus versé dans les matières de Théologie. Le maître et le disciple en sont les deux interlocuteurs. L'un propose les questions, l'autre les résout. La création du monde, l'état d'Adam, soit avant, soit après son péché; la nature de ce péché, la manière dont il a pu se commettre, le remède que la bonté divine y a apporté, la différence des trois états du genre humain qui partagent tout l'espace du siècle présent, les sacremens propres à chacun de ces états, la nécessité de la foi dans tous les âges du monde pour être sauvé, sa distinction des autres vertus, son insuffisance sans la charité, sont les objets que l'auteur discute d'une façon métaphysique, et quelquefois un peu trop abstraite.

On pourrait regarder ce dialogue comme une introduction au grand ouvrage de la somme des sentences, que M. Dupin a raison d'appeler un abrégé de toute la Théologie. Il est partagé en sept traités: le premier distribué en dix-neuf chapitres, roule sur les trois vertus théo-

logales, la différence de ces vertus, la foi des justes qui ont précédé la venue du Messie, la division générale des choses que nous devons croire, la localité des esprits créés, la distinction et l'égalité des trois personnes divines, la prédestination, la volonté de Dieu, sa prescience, sa toute-puissance, et le mystère de l'incarnation. Le second traité de la somme, partagé en six chapitres, concerne uniquement les anges. Les objets discutés dans le troisième traité compris en dix-sept chapitres, sont l'ouvrage des six jours, la création de l'homme, la formation de la femme, l'état de l'homme avant le péché, la cause de la sécurité d'Eve en parlant au serpent, la manière dont Adam pécha, la grâce de l'état d'innocence, le libre arbitre et ses différens états dans l'homme, la nature du péché originel, comment il se contracte, le péché actuel, le péché en général, le siège où il réside, les diverses manières de pécher, la différence des dons et des vertus, et enfin les sept dons du Saint-Esprit. De la matière des péchés l'auteur passe à leurs remèdes qui sont les sacremens, et c'est ce qui l'occupe dans les quatre traités suivans de sa somme.

Le grand ouvrage des sacremens est la plus considérable production de Hugues, et en même temps la dernière dans l'édition de Rouen. Depuis longtemps on n'en avait point vu

paraître de plus étendue ni de plus savante sur la Théologie. Hugues nous apprend dans une préface générale, que des personnes pieuses l'ayant engagé de composer cet écrit, il n'a pas fait difficulté d'y insérer plusieurs choses qu'il avait déjà dictées et répandues dans ses autres compositions; mais que pour éviter l'ennui des redites, il les fait reparaître dans un nouvel ordre et dans un nouveau style. Cet ouvrage est divisé en deux livres. Dans le premier, coupé en douze parties ou sections, *clausulas*, l'auteur raconte et discute tout ce qui a rapport à la religion, en commençant depuis la création du monde jusqu'à l'incarnation du Verbe. Dans le second, qui contient dix-huit parties, il poursuit depuis l'incarnation jusqu'à la consommation de toutes choses. Une nouvelle préface qui sert comme d'avenue particulière au premier livre, nous apprend que dans l'intention de l'auteur, la lecture du traité des sacrements devait être précédée d'un abrégé de l'histoire universelle, qu'il avait dicté pour servir d'introduction et de fondement aux allégories qu'il entreprend d'expliquer. C'est apparemment la chronique qui n'a pas encore vu le jour. De-là notre auteur entre dans la première partie où il s'agit d'expliquer la création et la constitution du monde. Il dit peu de choses sur ce sujet, qu'il n'ait empruntées de ses autres écrits.

La fin pour laquelle toutes les créatures intelligentes ont été produites, fait la matière de la seconde partie, composée de vingt-deux chapitres. Toute la troisième partie est consacrée au développement du mystère de la Trinité, toujours sur la supposition que la raison peut nous conduire à la connaissance d'un Dieu en trois personnes. La volonté de Dieu et les signes de cette volonté font le sujet de la quatrième partie. C'est la même doctrine, que dans la somme des sentences. La cinquième entièrement occupée des anges, la sixième concernant l'état de l'homme avant le péché, la septième qui traite de la chute de l'homme et de ses suites; n'ajoute aucunes lumières à ce que Hugues avait dit sur ces matières dans les ouvrages que nous avons parcourus. Il est question dans la huitième du rétablissement de l'homme tombé, et en particulier des sacrements en général, auxquels l'auteur revient dans la neuvième partie. La foi de même est reprise dans la dixième partie, et fournit la matière des neuf chapitres qui la composent. Hugues entame dans la onzième partie la discussion des sacrements en détail. Il se borne ici aux sacrements de la loi naturelle. Les sacrements de la loi écrite viennent à leur tour, et remplissent les dix chapitres de la douzième et dernière partie. Hugues distingue trois sortes de sacrements judaïques, les dîmes,

les oblations et les sacrifices ; mais il s'étend principalement sur la circoncision.

Le second livre divisé en dix-huit parties, commence par un prologue suivi comme celui du premier livre, d'un sommaire général de chaque partie, et des sommaires particuliers des chapitres dont elles sont composées. Le sujet traité dans la première partie est l'incarnation du Verbe. Hugues agite au troisième chapitre cette question importante : savoir, comment on peut dire que le seul Fils s'est incarné. « Car s'il est vrai, dit-il, comme on n'en peut douter, que les opérations de la divinité sont communes aux trois personnes, ne paraît-il pas s'ensuivre que l'opération par laquelle le Fils a pris notre nature, appartenait également au Père et au Saint-Esprit, et finalement que les trois personnes se sont incarnées ? » Hugues nie la dernière conséquence, et explique la première. Il convient que les trois personnes ont concouru à l'incarnation de la seconde, mais non pas sous les mêmes rapports. « Les trois personnes, dit-il, ont opéré l'union de la nature humaine au Fils, mais le Père et le Saint-Esprit en tant qu'ils ont revêtu le Fils de cette nature, et le Fils en tant qu'il s'en est revêtu lui-même. Ainsi donc union unique, opération unique. Union, dis-je, unique, parce que ce qui a été uni, ne l'a été qu'à un seul : opération

unique, parce que ce qui s'est opéré, ne l'a été que dans un seul. Trois personnes ne composant qu'une seule et même substance opéraient une même chose ; et ce qu'elles opéraient, appartenait à une seule des trois, parce qu'il ne se rapportait qu'à elle seule ; et toutefois il était l'ouvrage des trois, parce qu'elles le faisaient indivisiblement. Nous lisons dans le livre des rois que Manué prit une femme pour son fils Samson. Dirons-nous simplement que Manué a pris une femme, parce qu'il l'aura prise pour son fils ? et en concluons-nous qu'ils se sont mariés l'un et l'autre à une même personne ? Il en est de même de l'union de la nature au Verbe. Cette nature est son épouse. Le père, en la lui unissant, ne s'est donc pas incarné avec lui.

La grâce et l'incarnation occupent la seconde partie. On ne peut rien ajouter à la précision avec laquelle Hugues retrace au premier chapitre toute l'économie de notre rédemption.

Tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique, leurs fonctions, leurs degrés, le temps des ordinations, l'âge, les titres et les qualités des ordinans forment l'objet de la troisième partie. Toute la quatrième n'est qu'une explication mystique assez arbitraire des ornemens sacrés. La cinquième, qui traite de la dédicace des églises, est à peu près dans le même goût. La

sixième où le baptême est expliqué, ne renferme que les questions qu'on a coutume d'agiter dans l'école. Pour faire un traité complet sur cette matière, il faudrait y joindre le cinquième traité de la somme des sentences, où l'on trouve plusieurs choses qui manquent dans cette sixième partie, comme réciproquement elle en contient quelques-unes dont la somme ne fait point mention. L'auteur y renvoie lui-même, en parlant de la nécessité du baptême et des cas où l'on en est dispensé. Il est un des témoins qui déposent que de son temps on donnait encore ce sacrement par immersion.

Tout ce qu'il dit sur la Confirmation dans la septième partie, se rapporte à la nature de ce sacrement, sa nécessité, la manière de le conférer et de le recevoir, la défense de le réitérer.

Dans toute la huitième partie, qui a pour titre, du Sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, l'auteur n'est presque occupé qu'à prouver la présence réelle. Il explique par le terme *transitio*, le changement que nous appelons transsubstantiation. Il cite peu les Pères et se fonde beaucoup en raisonnemens. Ses preuves toutefois sont concluantes et conformes à l'analogie de la foi. Au lieu de poursuivre la discussion des grands sacrements dans la neuvième partie, Hugues, par un défaut de méthode, qui lui est assez ordinaire, s'arrête à l'exa-

men des cérémonies pieuses établies par l'Église, qu'il appelle de petits sacrements. La simonie est encore un article déplacé, qui occupe la dixième partie. L'auteur revient aux grands sacrements dans la onzième partie. C'est celui du mariage qu'il y explique. Il croit que le seul consentement des parties, entre personnes libres, suffit sans autre formalité pour rendre le mariage légitime. Il accumule les preuves en faveur de son opinion, et tâche de parer les inconvéniens qui peuvent en résulter. Mais ses réponses ne sont point solides, et il avoue lui-même son embarras. On est encore moins satisfait de son opinion touchant le lien du mariage, qu'il ne croit pas indissoluble de sa nature. De la dissolubilité du mariage, il en tire plusieurs conséquences dont la principale est que la société conjugale des infidèles peut être rompue par la conversion de l'une des parties au christianisme. C'est le premier théologien de l'église latine, qui ait avancé formellement cette opinion. Elle a été saisie avidement par tous, ou presque tous les scholastiques, soit théologiens, soit canonistes, et mise en pratique assez communément jusqu'à nos jours. Si l'on veut en voir une réfutation anticipée et néanmoins complète, il faut lire les deux livres de saint Augustin, *De adulterinis conjugis*. La douzième partie est un ouvrage à part, que l'auteur avait com-

posé sur les vœux, à la prière d'un ami. Un traité des vertus et des vices forme la treizième partie. La quatorzième est du sacrement de Pénitence, et la quinzième, de celui de l'Extrême-onction que Hugues croit institué par les apôtres. Le titre de la seizième partie ne paraît pas répondre au sujet. Au lieu de l'avoir inscrite, des Mourans ou de la fin de l'Homme, il eût mieux convenu de l'intituler, de l'État des âmes après la mort. L'auteur y examine comment les âmes sortent des corps, où elles vont, ce qu'elles reçoivent, ce qu'elles souffrent dans l'autre vie. La dix-septième partie ne consiste presque qu'en extraits décousus de saint Augustin sur le dernier avènement de Jésus-Christ et la résurrection des morts. Il en est à peu près de même de la dix-huitième et dernière partie qui roule entièrement sur l'état du siècle futur. C'est ici que se termine l'édition de Rouen; mais pour rendre complet le dénombrement des écrits imprimés de Hugues, il faut y ajouter l'opuscule de *Modo dicendi et meditando*, imprimé dans le cinquième tome des Anecdotes de dom Martenne, d'après un ancien manuscrit de saint Ouen de Rouen.

Le recueil général des œuvres de Hugues de Saint-Victor, a été mis jusqu'à six fois sous la presse; d'abord en un volume in-folio, imprimé à Paris l'an 1518, par André Boucard pour

J. Petit, avec ce frontispice : *M. Hugonis à S. Victore operâ omniâ, cum vitâ ipsius antehâc nusquam editâ*. La seconde est en 3 volumes in-folio, publiée dans la même ville par les soins des chanoines de Saint-Victor, l'an 1526, chez Bade Ascensius et Jean Petit. On voit à la tête de celle-ci une épître dédicatoire de Jean Bordier, abbé de Saint-Victor, à Jean Boudet, évêque de Langres. Thomas Garzoni, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Jean de Latran, prit soin de la troisième édition qui parut à Venise chez Jean Somasque, l'an 1588, dans le même format et le même nombre de volumes que la précédente. On blâme avec raison cet éditeur de ce qu'animé d'un zèle mal entendu pour l'honneur de son corps, il qualifie, sans égard pour la vraisemblance, notre Victorin, chanoine régulier de Latran. La quatrième et la cinquième furent données toutes deux l'an 1617, d'après celle de Venise, l'une à Mayence, chez Antoine Hierat, et l'autre à Cologne.

Enfin l'an 1648, les religieux de Saint-Victor reproduisirent à Rouen, chez Berthelin, la collection des écrits de notre auteur, dans le même ordre que les éditeurs précédens avaient suivi. Cette dernière édition est la plus négligée pour la partie typographique. Outre ces éditions générales, divers traités de notre auteur ont été plusieurs fois imprimés à part.

Ouvrages non imprimés de Hugues de Saint-Victor.

Dans le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Victor, coté n° 227, folio 41, on voit un traité de la géométrie pratique, suivi d'un abrégé de la philosophie de Dindime, et d'un traité de grammaire en forme de dialogue entre le maître qui prend le nom de Sosthène et le disciple.

Dans le manuscrit 688, folio 15, de la même bibliothèque, est un opusculé qui a pour titre : *De septem gradibus quibus pervenitur ad sapientiam*. La première phrase démontre que ce n'est qu'un fragment d'un plus grand ouvrage. Elle porte : *Ante omnia igitur opus est Dei timore converti ad cognoscendam ejus voluntatem*.

Le manuscrit 724 de la même bibliothèque, renferme, 1°. un opusculé attribué à Hugues de Saint-Victor, sous le titre, *De salute animæ*. 2°. Un écrit intitulé : *Hugonis de confessionibus audiendis*.

Le manuscrit 816, toujours de Saint-Victor, annonce en tête, mais d'une main récente, que les ouvrages qu'il comprend, appartiennent à notre auteur. Parmi ceux qui ne sont point imprimés, on trouve (fol. 83) un discours au clergé, qui a pour texte, *Juda, osculo Filium hominis tradis*; un autre sermon (fol. 87) qui est intitulé : *Sermo utilis*. Ensuite, après un fragment de l'ouvrage

des allégories, on trouve (folio 90) un chapitre intitulé : *De unctione regum Francorum*. Il y est dit après le récit du miracle de la sainte Ampoule, que l'archevêque de Reims est tenu de défrayer le roi le jour de son sacre, et qu'après cela, le roi peut se faire couronner où il veut, soit à Saint-Denis, comme il est d'usage, soit ailleurs. On voit par-là qu'on distinguait alors le sacre du couronnement. Au folio 91, on voit un autre opusculé intitulé : *Quæstiones et expositiones quædam*. Un petit traité de l'incarnation tient le dernier rang dans ce manuscrit.

Les manuscrits 801 et 814, présentent sous le nom de notre auteur une chronique universelle avec ce titre : *Artificium memoriæ de tribus maximis circumstantiis gestorum, id est personis, locis, temporibus*. L'ouvrage est plus complet dans le premier de ces deux exemplaires. Cette chronique universelle est divisée comme en trois parties, et précédée d'un prologue (fol. 1) qui a pour début ces mots : *Fili, sapientia thesaurus est, et cor tuum arca*. Mais quoiqu'il soit certain par le témoignage d'Alberic de Trois-Fontaines, et par celui de Hugues lui-même, qu'il avait composé une chronique universelle pour l'usage de ses élèves, on peut néanmoins assurer que celle-ci n'est point son ouvrage, parce qu'aucun des passages cités de la chronique de notre auteur par Albé-

ric ne s'y rencontre. Il en faut dire autant d'une chronique abrégée, *chronica abbreviata*, qui remplit l'intervalle du feuillet 42 au feuillet 78 du même manuscrit. La date par où elle finit, qui est l'an 1190, fait voir l'ignorance du copiste, qui a mis cette pièce sur le compte de Hugues de Saint-Victor. Cette chronique renfermée dans trente-six feuillets in-4° contient dans sa brièveté des choses dignes de remarques. Par exemple, sur l'an 713, parlant d'Austregile, elle dit : *Austregisilus patriarcha et primas Aquitanicæ floret*. Voilà une preuve de l'ancienneté de la prétention des archevêques de Bourges.

Un traité de *disciplinā monachorum*, fait partie du manuscrit 199, dont l'écriture semble appartenir au douzième siècle. Le nom de Hugues dont il est orné paraît avoir été ajouté après coup.

La bibliothèque du roi contient aussi divers écrits non imprimés de notre auteur, différents de ceux qui viennent d'être nommés. Sous le numéro 2525, on trouve trois commentaires de Hugues de Saint-Victor sur autant de livres de l'Écriture-Sainte, savoir, le Cantique des cantiques, l'ecclésiastique et la sagesse.

Le manuscrit 3007, comprend trois écrits de Hugues, dont les deux derniers ont déjà vu le jour. Le titre du premier est : *Hugonis à S. Victore liber quatuor quæstionum*. Ces quatre

questions roulent sur les suites de la chute du premier homme, et forment le même ouvrage, qui a pour titre dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés (n° 1206) : *Hugonis à S. Victore epistola de prævaricatione Adæ*.

Le manuscrit 2049 renferme un écrit intitulé : *Hugo de sacrificio offerendo*.

Au numéro 2531, on voit un écrit intitulé : *Hugonis sententia de corpore et sanguine Domini*.

Une lettre en réponse à un ami sur la vie solitaire, avec les nom et surnom de notre auteur, fait partie du manuscrit 6785. Vers la fin du même exemplaire se trouvent six livres philosophiques de Hugues de Saint-Victor.

Le manuscrit 3307, renferme un opuscule qui a pour titre : *Hugonis à S. Victore de disciplinā*. Un autre opuscule intitulé : *Hugonis confessio ad abbatem*, fait partie du manuscrit 2922.

Outre le commentaire imprimé de Hugues sur la hiérarchie céleste, attribuée à Saint-Denis, le manuscrit de la même bibliothèque (du roi), coté numéro 1619, renferme deux autres commentaires de notre auteur, qui n'ont point encore vu le jour ; l'un sur la hiérarchie ecclésiastique de ce saint, et l'autre sur ses lettres.

Sous le numéro 131 de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, on trouve : *Hugonis à*

S. Victore hexameron. C'est un traité philosophique et théologique dans lequel on résout d'une manière fort subtile, et non moins solide, les plus importantes questions sur l'ouvrage des six jours. Au numéro 1206, du même dépôt, la lettre ou traité : *De prævaricatione Adæ*, est suivie d'un opuscule, *De obedientia*, pareillement attribué à notre auteur.

La bibliothèque de Saint-Martin de Tournai conserve de Hugues de Saint-Victor, un opuscule qui commence par cette phrase de l'Écriture : *Homo quum in honore esset, non intellexit*.

Dans le monastère des Dunes et dans celui de Liessies se trouve, *Hugonis à S. Victore liber de musicâ*.

À la bibliothèque des chanoines réguliers de Consendonq en Flandre, on voit : 1°. *Gnothosolitos M. Hugonis à S. Victore*, qui commence par ces mots : *Nostis, carissimi* : 2°. Un autre ouvrage du même, dont les premières paroles sont : *Ejus inspirante gratiâ*.

Écrits supposés.

Les écrits supposés à Hugues de Saint-Victor, sont : 1°. Le grand recueil connu sous le titre d'Extraits allégoriques, divisé en trois parties. 2°. Un commentaire sur l'évangile selon saint Jean. C'est l'ouvrage d'un Théologien scholastique qui combat en quelques points les sentimens de Hugues. 3°. Cinq ouvrages qui sont de Hugues de

Foulois, savoir : un Traité en quatre livres du cloître de l'âme ; un livre de la médecine de l'âme ; deux livres des noces ; quatre livres de moralités ou d'allégories sur les oiseaux et les autres animaux ; un Traité de la perpétuelle virginité de Marie. 4°. Quatre livres de l'âme, dont le premier est intitulé : Méditations sur l'homme intérieur ; le second, de l'Esprit et de l'âme ; le troisième, de la Maison intérieure ou de l'édification de la conscience ; le quatrième consiste en élévations à Dieu sur les principaux objets de la spiritualité. 5°. L'opuscule touchant l'amour de l'époux et de l'épouse, ou commentaire allégorique sur le quatrième chapitre du Cantique des cantiques. 6°. Un petit écrit qui porte le nom de Troisième conférence sur le Verbe incarné. 7°. Le grand ouvrage des Mélanges, qui est un ramas de lambeaux tirés de divers écrits, dont on ignore le compilateur. 8°. Les trois livres des Cérémonies, des sacremens ; des offices et des rites ecclésiastiques. 9°. *Canon mystici libaminis de septem missæ ordinibus*, que l'on doit adjoindre à Jean de Cornouailles, selon les manuscrits d'Angleterre.

Dans le catalogue des manuscrits du roi, sous le n° 2520, on trouve, *Hugonis à S. Victore Mammotreptus* ; ouvrage dont il y a dix-neuf éditions toutes anciennes, (la dernière est de 1521) et toutes sans nom d'auteur. Le manuscrit cité est

pareillement anonyme. On sait d'ailleurs que le *Mammotreptus* appartient, non à Hugues de Saint-Victor, mais à Jean Marchesini Franciscain, Italien, qui vivait, selon Wading, sur la fin du treizième siècle, et selon Oudin et Fabricius, vers le milieu du suivant. Mais l'opinion de ces derniers est démentie par l'âge même du manuscrit dont l'écriture est du treizième siècle. Ce qui leur a fait illusion, ce sont les paroles suivantes qu'on lit à la fin du *Mammotreptus*, dans un exemplaire manuscrit de la bibliothèque du duc de Saxe-Gotha : *Anno ab incarnatione Dominicâ cccccclvi finit totus hic liber, regnante domino nostro Jesu-Christo*. Il est visible que c'est le copiste qui parle ici. Nos critiques l'ont pris pour l'auteur, et de-là leur méprise sur le temps où celui-ci a vécu.

Le douzième siècle n'a guère produit de savans qui ayent réuni la variété des connaissances, la subtilité et la pénétration d'esprit, la solidité de jugement, la facilité d'écrire, et le bon usage de toutes ces qualités dans un degré plus éminent que Hugues de Saint-Victor. Ayant passé toute sa vie à l'étude des beaux arts, des belles-lettres, de l'Écriture-Sainte, de la philosophie, de la Théologie, de l'histoire sacrée et profane, il se trouva en état d'écrire sur toutes ces matières. Il savait de la géographie ce qu'un homme de cabinet pouvait en savoir alors. L'arithmétique,

la géométrie, la musique, l'astronomie avaient fait les amusemens de sa jeunesse. Il avait étudié l'histoire ecclésiastique et la profane, moins toutefois dans les auteurs originaux, que dans les chroniqueurs qui les ont copiés, et souvent défigurés. Le Traité qu'il a fait de la grammaire, prouve qu'il en savait très-bien le mécanisme, quoiqu'il n'excellât point dans la théorie de cet art. Il avait une bonne teinture du grec. La chose n'est pas aussi certaine de l'hébreu. Ce qui s'en trouve répandu dans quelques-unes de ses productions, pourrait bien être emprunté des interprètes et des commentateurs de l'Écriture-Sainte, surtout de saint Jérôme. Ce qu'il dit par occasion de l'ordre de la nature, des élémens et des propriétés des corps, montre qu'en cette partie il n'était pas au-dessous de ses contemporains. Mais de toutes les sciences humaines qu'il cultiva, celle où son esprit naturellement vif et ouvert lui fit remporter le prix, fut la dialectique. On le voit par la sagacité qu'il apportait dans les matières les plus abstraites et les plus embrouillées, par la précision et la justesse des solutions qu'il savait donner aux difficultés les plus fortes, par l'habileté avec laquelle il se démêlait des sophismes les plus captieux. Dans les questions même où il s'écarte du vrai, la subtilité de son esprit ne laisse pas que de se faire admirer. Il sera toujours

estimable pour la façon dont il traite les matières de la religion. Persuadé que la raison ne doit venir qu'en second dans l'étude des sublimes mystères qui en font l'objet, il s'attacha par-dessus tout à l'écriture et à la tradition, comme aux deux sources essentielles dans lesquelles on doit puiser cette divine science. Il établit solidement les vérités de la foi, résout les difficultés avec précision et avec clarté, et ne laisse presque rien à désirer sur les points importants de la discipline de l'Église. Il prit pour modèles les anciens, nommément saint Augustin dont il suit les principes et la doctrine pour l'ordinaire; car il lui arrive quelquefois de parler et de penser différemment, comme lorsque dans ses questions sur saint Paul, il soumet au gré du libre arbitre la grâce qu'il nomme subséquente, et au bon usage de laquelle il attache le mérite; il ne laisse pas néanmoins que de maintenir hautement les autres vérités annexées au dogme de la grâce victorieuse par elle-même : contradiction manifeste, qui montre qu'en lisant saint Augustin sur cette matière, il n'avait pas saisi l'ordre et la liaison des parties qui forment le tissu de sa doctrine. Quant à la diction de Hugues, elle est une vive image de la facilité de son génie, de la netteté de ses idées et de la simplicité de son caractère. On ne trouve chez lui ni tropes hardis, ni expressions

ampoulées, ni entortillemens de phrases : défauts assez ordinaires aux écrivains de son siècle. Les termes communs et les tours naturels, la gravité, la précision, la netteté, et une noble simplicité forment toute la parure de son style. En un mot, sa manière d'écrire serait presque un modèle dans le genre didactique, si elle était plus soutenue, moins sèche pour l'ordinaire, et plus dégagée des idiotismes du temps. (*Histoire littéraire de la France*, t. 12, p. 1 et suiv. Dom Ceillier, *Histoire des Aut. sacr. et ecclés.* t. 22, p. 200 et suiv.)

HUGUES DE FOLIET, moine de Corbie en 1130, a composé plusieurs ouvrages, attribués à Hugues de Saint-Victor; savoir, quatre livres du cloître de l'âme, un de la médecine de l'âme; deux livres des oiseaux; deux des noces charnelles et spirituelles: un *Traité de la fuite du mariage*; le *Miroir du pécheur*, imprimé entre les ouvrages supposés de saint Augustin. (Dupin, *Bibl. troisième siècle*, p. 2.)

HUGUES METELLUS, chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Léon-de-Toul en Lorraine, écrivit dans le douzième siècle plusieurs lettres, que l'on trouvait manuscrites dans la bibliothèque des jésuites du collège de Clermont. Le père Mabillon en a fait imprimer une dans le troisième tome de ses *Analecques*, dans laquelle il prouve la présence réelle de Jésus-Christ

au saint sacrement. Il l'adresse à un moine appelé Gerard ou Gerland, et répond aux passages de saint Augustin, sur lesquels ce moine se fondaït pour douter de la réalité. (Dupin, Bibl. douzième siècle, p. 2.)

HUGUES DE CLUGNY, religieux de cet Ordre dans le douzième siècle, écrivit la vie et les vertus de saint Hugues, son abbé. (Geoffroi de Vendôme, *Epist.* 1.)

HUGUES ETHERIANUS, passa de Toscane à Constantinople dans le douzième siècle, du temps de l'empereur Manuel Comnène qui le considérait beaucoup. Il écrivit un ouvrage divisé en trois livres, pour prouver que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Il a encore composé un autre ouvrage de l'état de l'âme sortie du corps, dans lequel il traite de l'origine de l'âme, de sa nature, de son union avec le corps, de sa séparation, des sentimens qu'elle a en l'autre monde, de la résurrection des corps, et du jour du jugement. Ces ouvrages ont été imprimés à Bâle en 1543, et se trouvent dans les bibliothèques des Pères. (Dupin, Bibl. douzième siècle, p. 2.)

HUGUES DE POITIERS, moine de l'abbaye de Vezelai, commença l'an 1156 l'histoire de ce monastère, et la finit l'an 1167; elle est divisée en quatre livres, et a été donnée par le père d'Acheri dans le troisième tome du spicilège. (Dupin, *ibid.*)

HUGUES (saint), abbé de

Bonnevaux, était un jeune homme de qualité fort délicat, qui se fit religieux de Cîteaux dans l'abbaye de Maizières en Bourgogne, au diocèse de Châlons-sur-Saône, où l'on suivait la réforme de Cîteaux, Après avoir été sur le point de retourner au monde, pressé par les plus violentes tentations, il porta l'austérité si loin, excité par une belle lettre de saint Bernard, qu'il en tomba très-dangereusement malade, et pensa perdre le sens et la mémoire. Saint Bernard l'alla voir à Maizières, et lui fit rétablir la santé. Hugues fut élu abbé de Bonnevaux, après la mort de ce grand saint, dont il prit parfaitement l'esprit. L'an 1177, il réconcilia le pape Alexandre III, avec l'empereur Barberousse qui l'avait envoyé à Venise pour ce sujet. Dieu lui fit de grandes faveurs, et l'honora du don des miracles qui joints à la sainteté de sa vie, lui firent rendre un culte public peu de temps après sa mort dans tout l'Ordre de Cîteaux. On fait sa fête le premier jour d'avril. (Baillet, 1^{er} avril.)

HUGUES, chanoine régulier de l'Ordre de Prémontré, dans l'abbaye de Floroff, du diocèse de Namur, a écrit, vers l'an 1230, la Vie de sainte Ivette, veuve et recluse à Ilui, celle de sainte Ide de Nivelles, et de sainte Ide de Leuwe, religieuse de l'Ordre de Cîteaux en l'abrant (Dupin, treizième siècle.)

HUGUES DE MIRAMAR ou de MIRAMORS (*Hugo de Miro*

Maris), docteur en droit canon, et archidiacre de Maguelone, a fleuri principalement avant le milieu du treizième siècle. Sur la fin de ses jours il se retira dans la chartreuse de Montrieu, au diocèse de Marseille, où il composa quelques ouvrages qui ne sont point imprimés : *Speculum spirituale. De antonomasia et mysterio numeri quaternarii. Flores juris canonici, natâ digni*. (Casimir Oudin, *De scriptor. eccl.*, t. 3, pp. 50 et 51. Fabricius, *Biblioth. med. et inf. latin.*, t. 3, p. 86g. M. d'Aigrefeuille, *Histoire ecclésiastique de Montpellier*, pag. 54 et 55.)

HUGUES WHYTES ou le BLANC, religieux bénédictin de Péterborough, a écrit une histoire de son monastère de l'église de Mercie. (Dupin, *Bibliothèque*, treizième siècle.)

HUGUES, chanoine régulier de Saint-Martin d'Auxerre dans le treizième siècle, a donné la continuation de la chronique de Robert de saint Marian, imprimée avec cette chronique, à Troyes en 1608. (Dupin, *ibid.*)

HUGUES DE SCHELES-TATD, Allemand, du seizième siècle, a laissé entre autres ouvrages : *Quæstionum, sententiarum lib. quatuor*. (Trithème, *de Script. eccl.*)

HUGUES (Alexis), de Bresse, moine du mont Cassin, a laissé : 1°. Dialogue de la solitude, imprimé à Paris en 1545. 2°. Des calamités de l'Italie et de la Grèce. 3°. De la paix de J. C. et

de la dignité de la république du mont Cassin ; à Venise, en 1559. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle*, col. 1053.)

HUGUES HERMAN, de Bruxelles, jésuite, mort le 10 septembre 1639, a laissé trois livres apologétiques pour montrer qu'il faut embrasser la vraie foi, contre le synode de Dordrecht ; à Anvers, 610. On a aussi de lui, *Désirs pieux* ; *ibid.* 1624. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, col. 1932.)

HUGUES PELTRE, chanoine régulier de Prémontré, dans le dix-septième siècle, a donné, 1°. *Réfutation du système de l'abbé Faydit sur la Trinité* ; à Luxembourg, 1699. 2°. *Réplique à la réponse de Faydit*, *ibid.* 1703. 3°. *La Vie de saint Odile* ; à Strabourg, 1702. (Dupin, *ibid.* col. 2790.)

HUGUES ou HUGONIS (Jacques), de Lille en Flandre, docteur en Théologie, et chanoine de l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille, dans le dix-septième siècle, a laissé : 1°. *Specimen optimi generis explanandi scripturas, novem psalmorum expositione editum* ; à Lille en 1646, in-12. 2°. *Explanatio in Canticum canticorum* ; à Douai. 1649. 3°. *Vera hist. romana, seu origo Latii vel Italiæ ac Romanæ urbis, è tenebris longæ vetustatis in lucem producta* ; à Rome en 1655, in-4°. Ce dernier ouvrage fut mis à l'index le 3 août 1656. (Valère-André, Bi-

bliothèque belg. ; édition de 1739, in-4°, t. 1, p. 518.)

HUIRON, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît de la congrégation de Saint-Vannes, était située au diocèse de Châlons-sur-Marne. On croit qu'elle fut fondée du temps de Roger III, évêque de Châlons, par un gentilhomme nommé Guy Barba ou Barbet, vers l'an 1070 ou 1080. (*Gallia christ.*, t. 9.)

HUISSIERS, sont des officiers établis pour assister les juges dans les fonctions, les accompagner dans les cérémonies, et exécuter les ordres de la justice. Il y en a de deux espèces, les uns qu'on nomme huissiers-audienciers dont les fonctions sont d'être assidus aux audiences pour y recevoir les ordres des juges, y faire observer le silence, ouvrir et fermer les portes de l'audience, etc. C'est de-là qu'on les nomme huissiers, du mot *hui*, qui, selon notre ancien langage, signifie une porte. Les autres, qu'on connaissait mieux sous le nom de sergens, que sous celui d'huissiers, sont destinés à signifier les actes extrajudiciaires, comme exploits d'ajournemens, commandemens, sommations, saisies, exécutions, etc. Voici quelques-uns de leurs devoirs :

I. Tous huissiers et sergens sont obligés de respecter les juges, et de leur obéir dans le fait de leurs charges.

II. Lorsqu'ils sont chargés d'une exécution, ils la doivent faire sans différer, à peine d'être

tenus des dommages et intérêts envers la partie.

III. Quand ils font plusieurs exécutions contre différentes personnes en un même lieu et un même jour, ils ne peuvent exiger que la somme qui leur est due, pour le salaire d'une seule exécution, conformément à l'ordonnance de Philippe-le-Bel de l'an 1302, et à celle de Charles V de l'an 1355. (Pontas, au mot HUISSIER, cas 1.)

IV. Ils ne doivent point retenir l'argent qu'ils reçoivent des débiteurs de leurs parties, à peine de privation de leurs charges, et de tous dépens, dommages et intérêts, et d'être contraignables par corps à la restitution de l'argent qu'ils auront reçu.

V. Ils doivent agir avec beaucoup de sagesse et de modération dans toutes les expéditions qu'ils font, sous peine d'être condamnés en des dommages et intérêts qui peuvent être considérables, selon les circonstances.

VI. Ils ne doivent point faire leurs rapports en forme de procès-verbaux, mais de simples rapports et exploits. (M. de Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot HUISSIERS. M. Denisart, Collection de jurisprudence, au même mot. Voyez aussi la nouvelle pratique ou protocole des huissiers et sergens, qui leur enseigne la manière de bien dresser tous exploits, commandemens, saisies, par le sieur père Duval de la Lissandrière, in-12, à Paris,

chez Etienne Michalet, 1694.)

HUL ou CHUL, second fils d'Aram. (Genès. 10, 23.)

HULSEMANN (Jean), né à Essen en Frise le 26 novembre 1602, fit des leçons particulières de Théologie à Hambourg et à Marbourg, et devint ensuite surintendant des églises de Leipsick, où il mourut le 12 juin 1661. Ses ouvrages sont : *Collegium publicum anti-papisticum*; *Breviarium theologicum*; *Manuale confessionis augustanæ*; *Calvinismus irreconciliabilis*; *Methodus concionandi*; *De auxiliis gratiæ*; *Extensio breviiarii theologici*; Relation du collège de Thoren en Allemagne. (Vitten, *Memor. theolog. Caroli*, *Memorabilia seculi decimi-septimi*.)

HULSIUS (Antoine), né en 1615 à Hilde, petit village du duché de Bergue, fut élu ministre de Breda en 1644. Il mourut en 1685, et laissa : *Theologia judaica*, publiée en 1653; *Opus catecheticum*; *Didactica-polemicum*, imprimé en 1676; *Et non ens præadamiticum*, qui parut en 1656. On peut voir son oraison funèbre par M. Frédéric Spanheim, le fils.

HULSIUS (Henri), né le 10 octobre 1654, était fils d'Antoine Hulsius. Il prit le degré de docteur en Théologie à Harderwich en 1679, et mourut le 27 avril 1723. Il est auteur des ouvrages suivans : *Sulamith*, en 1683; *Summa Theologiæ*, en 1689; *De principio credenti*, en 1688; *De vallibus prophetarum*

sacril., en 1683; *Commentarius in Israëlitis prisci prærogativas ac bona*, en 1713; *Causa Dei*, en 1717; *Melchisedecus*, en 1706; *Dissertationes variæ*. (Voyez *Biblioth. bremensis fascicul. 5, class. 7, ect.*)

HUMANA-ROVINATA, ville autrefois épiscopale dans l'état de l'Eglise. Elle est détruite, et on voit les ruines dans la Marche d'Ancône entre la ville de ce nom et Lorette. Son évêché fut uni à celui d'Ancône l'an 1422 par le pape Martin. Il y avait eu auparavant les évêques suivans :

1. Philippe, au concile de Rome, 465, 487.

2. Tomulus, siégeait en 1551.

3. *Quod-vult-Deus*, en 553.

La ville d'Aumana fut totalement renversée en 558 par un tremblement terre.

4. Germain, assista au concile de Rome, sous Martin 1^{er}, en 649.

5. Adrien, en 680, sous le pape Agathon.

6. Sergius, au concile de Rome, en 853.

7. Silianus, au concile de Rome, en 861.

8. Robert, en 887.

9. Benoît, au concile de Ravenne, sous Jean XII, en 967.

10. Jean, siégeait en 996.

11. Guy, au concile de Rome, en 1044.

12. Guillaume, en 1056.

13. Guy, au concile romain, sous Nicolas II, en 1059.

14. Hugues, siégeait en 1142.

15. Jourdain, au concile de Latran, sous Alexandre III.

16. N... accusé de simonie, sous Grégoire ix, en 1233.

17. N... sous le pontificat d'Innocent iv, en 1247.

18. G... transféré de Céphalonie par le même pape en 1252.

19. Arnoul, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, mort en 1279.

20. Bernard, chanoine de Bagnarea, nommé par Nicolas iii, transféré à Castro en 1289.

21. Gerardin, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Nicolas iv, mourut en 1322.

22. Pierre, du même Ordre, nommé par Jean xxii en 1323, mourut en 1338.

23. Bonicontrus, chanoine d'Ancône, nommé par Benoît xii, mourut en 1343.

24. Siméon Marcellin, chanoine d'Ancône, siégea dix ans.

25. Sylvestre de Rimini, de l'Ordre des Servites, nommé par Urbain v.

26. Jean, par Urbain vi, en 1343.

27. Antoine, succéda en 1390.

28. Antoine, nommé par Boniface ix en 1393.

29. Hugues, nommé par le même en 1400. Ce fut le dernier évêque d'Humana et Ancône. (*Ital. sacr.*, t. 1, col. 743, et t. 10, col. 269.)

HUMBERT DE MAROLLES (saint), prêtre, religieux, fils du bienheureux Évrard, noble Français, naquit à Maizières, dans la Haute-Picardie, et fut

élevé dans un monastère à Laon. Il y reçut l'ordre de prêtrise, y édifia tous les religieux par sa rare vertu, jusqu'à ce que la mort de ses parens l'obligeât de retourner à Maizières pour disposer de leur succession. Il alla ensuite deux fois à Rome, et se retira dans le monastère de Marolles ou Maroiles, situé en Hainaut, au diocèse de Cambrai. Il donna à ce monastère la plus grande partie de sa terre de Maizières, et acheva de s'y sanctifier dans le silence, la retraite, la pénitence et l'oraison. On croit qu'il fut abbé, ou supérieur de Marolles. Il eut du moins des disciples entre les bras desquels il mourut l'an 682, le 23 mars, jour de sa fête. On conservait son corps à Marolles. (Baillet, t. 1, 25 mars.)

HUMBERT, cardinal, entra dans le monastère de Moyen-Moutier, au diocèse de Toul, l'an 1015 ou 1028. Il en fut tiré par Brunon, son évêque, et mené à Rome, lorsque ce prélat monta sur le saint-siège, sous le nom de Léon iv. Depuis, ce pape le fit cardinal, et l'envoya légat à Constantinople où il combattit les Grecs de vive voix et par écrit. Son premier ouvrage, intitulé, *De azymo et fermentato*, est une réponse à la lettre de Michel Cerularius, dans laquelle il fait voir que c'est une calomnie aux Grecs d'accuser les Latins d'imiter les Juifs sur les azyines et sur le sabbat, puis-

qu'ils n'observent point les cérémonies de leurs Pâques, et qu'ils jeûnent le samedi. Il remarque que le pain azyme est plus propre et plus commode que celui dont se servent les Grecs; il prouve que c'est du vrai pain, et s'étend sur ses significations mystiques. Son second ouvrage, composé à Constantinople comme le précédent, est une réfutation de l'écrit de Nicétas Pectoratus, moine de Stude, contre l'Eglise latine, à laquelle il reprochait l'usage des azymes, le jeûne du sabbat, le mariage des prêtres. Humbert réfute Nicétas avec force sur tous ces points. Le même cardinal a encore fait un traité de l'excommunication contre Michel Cerularius; une relation de ce qui s'était fait dans sa légation de Constantinople; une épître à tous les catholiques; une réfutation des écrits de Léon, archevêque de Bulgarie; trois livres contre les simoniaques, imprimés au tome des Anecdotes de dom Martenne, page 62; des offices et des vêpres pour les fêtes de saint Cyrillien, martyr, de saint Grégoire, pape, etc. On lui attribue un Commentaire sur la règle de Saint-Augustin, imprimé à Dillingen; mais ce Commentaire est de Humbert Bourguignon, dominicain. Dom Rivet tient que le cardinal Humbert mourut avant le 7 mai 1063. (Tri-thème. Baronius. Bellarmin. Dupin, Bibliothèque, onzième

siècle. Dom Humbert Belhomme, bénédictin, Histoire latine du monastère de Moyen-Moutier, imprimée in-4°. Dom Rivet, Hist. littér. de la France, t. 7, p. 527 et suivante. Dom Calmet, Biblioth. lorr.)

HUMBERT DE ROMANS, cinquième général des Frères Prêcheurs, naquit vers le commencement du treizième siècle, à Romans en Dauphiné, dans le diocèse de Vienne, à quatre lieues de Valence sur l'Isère. Il fit ses études à Paris, et reçut l'habit des Frères Prêcheurs dans le couvent de Saint-Jacques le jour de Saint-André 1234. Il fut élu général dans le chapitre tenu à Bude l'an 1254, et n'eut rien de plus à cœur que de faire fleurir l'esprit de zèle, de prière et de régularité, avec l'amour de l'étude dans son Ordre, pendant neuf ans qu'il le gouverna. Il se démit volontairement et par humilité de sa charge, l'an 1263, refusa le patriarcat de Jérusalem qu'Urban IV lui offrait, et mourut le 14 juillet, non de l'an 1274, mais de l'an 1277, ni dans le couvent de Lyon, comme le dit M. Dupin, après Léandre Albert et plusieurs autres, mais dans celui de Valence, comme l'assurent les auteurs contemporains. Il a composé les ouvrages suivants : 1°. Un Traité touchant les trois vœux de religion, imprimé à Haguenau l'an 1508, et à Venise en 1603. 2°. Un Commentaire sur la règle de Saint-Au-

gustin, et un autre sur le prologue des constitutions des Frères Prêcheurs : le premier a été imprimé à Côme, dans le duché de Milan en 1605, et à Mons l'an 1645; le second, devenu fort rare, se trouve en partie dans la glose sur le prologue, et les premiers chapitres des constitutions. 3°. Un Traité des sept degrés de la contemplation. 4°. Une Histoire abrégée de la Vie de saint Dominique. 5°. Une petite chronique de son Ordre, depuis l'an 1203 jusqu'en 1254. Ce dernier ouvrage est quelquefois attribué au père Gerard Frachet de Limoges, aussi bien que l'histoire de l'origine de l'Ordre des Frères Prêcheurs, ou de ses hommes illustres. 6°. Deux cents Sermons, imprimés à Haguenau et à Venise. 7°. Deux livres pour l'instruction des prédicateurs, imprimés à Vicence l'an 1604, et à Barcelone l'an 1607. On ne doit pas confondre cet écrit avec un autre, qui enseigne la manière de prêcher la croisade contre les Sarrasins. 8°. Un Traité qui marque en détail les devoirs particuliers de tous les religieux chargés de quelque office dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. Cet ouvrage est différent de celui qui est intitulé, le Miroir des religieux, qu'on attribue à Humbert, mais qui appartient à Guillaume Perault. 9°. Un manuscrit divisé en trois parties, que l'on conserve dans la bibliothèque du Vatican, et qui porte pour titre : Livre du vé-

néral et religieux frère Humbert, cinquième général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, touchant ce qui doit être traité dans le prochain concile général de Lyon, sous le pape Grégoire x, l'an de Notre-Seigneur 1274. Plusieurs historiens donnent le titre de saint ou de bienheureux au père Humbert, sur la réputation de ses vertus, mais sans être autorisés par aucun jugement de l'Église. (Léandre Albert, l. 1. Bzovius, à l'an 1273. Trithême. Saint Antonin. Sixte de Sienne. Dupin, Bibliothèque, treizième siècle. Le père Touron, Hommes illustres, t. 1, p. 320.)

HUMBERT (. . . .), prêtre, supérieur des missionnaires de Beaupré, diocèse de Besançon. Nous avons de lui des cantiques à l'usage des missions, in-12. Vie chrétienne, 1752, in-12. Maximes sur les vérités les plus importantes de la religion, et sur les devoirs du christianisme, 1753, in-12. Règles de conduite pour la jeunesse, 1753, in-12.

HUMBERT, chanoine de Verdun. Nous avons de lui, Plan de réforme pour le missel.

HUMBLOT (François), minime, né à Verdun l'an 1569, fut un des plus beaux esprits, et l'un des plus doctes et des plus pieux personnages de son siècle. Il fit ses premières études au collège de Verdun où il se distingua par ses progrès dans les langues grecque et latine, et dans l'éloquence. Il alla ensuite

à Pont-à-Mousson pour y étudier la philosophie qu'il acheva dans l'université de Trèves. Il prit le bonnet de docteur en Théologie à Avignon, et ensuite l'habit de minime dans la province de Lyon, le 10 juillet 1594 : il avait alors 25 ans. Ses supérieurs qui connaissaient sa vertu et ses talens pour la chaire, l'employèrent à la prédication et à donner des leçons publiques de philosophie et de Théologie : ce qu'il fit avec tant de succès et de réputation, que la reine Marguerite voulut l'avoir auprès d'elle. Il eut l'honneur d'entretenir cette princesse de tout ce qu'il y avait de plus relevé dans les sciences les plus abstraites ; et la reine en fut si contente, qu'elle voulut l'engager à venir passer, chaque année, quelques mois auprès d'elle. Il s'en excusa : mais il ne put lui refuser de travailler à composer en français un cours de philosophie, de mathématiques et de Théologie ; ce qu'il exécuta au moins quant à la philosophie et aux mathématiques, laissant la Théologie au père Coëffeteau, dominicain. Il prêcha avec applaudissement à Metz, à Grenoble, à Toulouse, à Lyon, à Paris, et remporta de grands avantages en diverses occasions, dans les disputes qu'il eut avec les ministres de la religion prétendue réformée. On comptait jusqu'à deux cents hérétiques qu'il avait convertis, sans ceux qui n'étaient pas connus. Ce

pieux et savant religieux mourut le 29 octobre 1612 dans le monastère de son Ordre à Tours ; et, par une distinction particulière, il fut enterré dans la chapelle où repose saint François de Paule, au pied du tombeau de ce saint. Outre les ouvrages de philosophie et de mathématiques du père Humblot, on a de lui le récit d'une conférence qu'il avait eue avec le ministre Cassegrain ; un ouvrage de controverse, imprimé en 1612, et l'oraison funèbre du père Ange de Joyeuse, provincial des capucins. Le père Chavineau, confrère du père Humblot, et son successeur au provincialat de Touraine, a composé un livre sur sa mort ; et le père Louis Doni-Datichi a écrit sa vie au troisième livre de l'Histoire générale de l'Ordre sacré des Minimes. (D. Calmet, Biblioth. lorr.)

HUMILIÉS, Ordre religieux. L'Ordre des Humiliés eut pour fondateurs quelques gentils-hommes milanais, qui vécurent en communauté après qu'ils furent sortis des prisons de l'empereur Conrad ou de Frédéric Barberousse. Jean de Meda fut un de ceux qui travaillèrent le plus à cet établissement, vers l'an 1180. Le saint-siège l'approuva sous la règle de Saint-Benoît. Les humiliés étant tombés dans un extrême relâchement, saint Charles Borromée, qui était leur protecteur, voulut les réformer. Ils s'y opposèrent fortement ; et trois de leurs su-

périeurs, nommés prévôts, engagèrent un certain Jérôme Donat, surnommé Farina, à tuer saint Charles. Le meurtrier tira en effet un coup d'arquebuse sur le saint archevêque, et cet attentat fut cause que le pape Pie v abolit l'Ordre des humiliés, l'an 1570. (Le P. Hélyot, t. iv, ch. 15, p. 112.)

HUMILIÉS. Quelques hérétiques du treizième siècle prirent le nom d'Humiliés. Innocent iii les condamna. Quelques-uns les ont appelés Humbles, au lieu d'Humiliés. (Sponde, à l'an 1199, n° 11.)

HUMILITÉ (sainte), fondatrice des religieuses de Vallombreuse, née en 1226 à Faenza, fut mariée à Ugolotte, de la famille des Caccia-Nemici, à qui elle persuada, neuf ans après, de vivre dans la continence. Elle vécut quelque temps recluse, bâtit ensuite un monastère auprès de Faenza, où elle fit recevoir la règle de Vallombreuse, en fonda une autre à Florence sous la même règle, et mourut le 13 décembre 1310, âgée de plus de 84 ans, malgré les austérités extraordinaires qu'elle avait pratiquées pendant presque tout le cours de sa vie. (Ignace Guiducci, *Vita di S. Humilita*. Bolland, 22 mai.)

HUMILITÉ, *humilitas*. L'humilité est une vertu morale qui nous porte à nous mépriser nous-mêmes, et à souhaiter que les autres nous méprisent, dans la vue de nos défauts.

HUNEGONDE (sainte), religieuse de Homblières, naquit à Lambaïde en Vermandois, dans une famille noble, l'an 641. Elle eut pour parrain saint Éloi, évêque de Noyon, après la mort duquel ses parens l'accordèrent, contre son gré, à un gentilhomme du pays nommé Eudalde. Elle l'engagea à faire un pèlerinage à Rome avant de célébrer leurs nôces, et lorsqu'ils y furent arrivés, elle reçut le voile des vierges de la main du pape Vitalien. Quand elle fut revenue en Vermandois, elle se retira dans le monastère de Homblières, à une lieue de la ville de Saint-Quentin, où elle redoubla sa ferveur et ses austérités. Un jour qu'elle priait les bras en croix, elle fut frappée d'une maladie mortelle qui la conduisit au tombeau. Après avoir langué quelques jours et reçu les derniers sacrements, elle se fit mettre sur la cendre et le cilice, et mourut pendant qu'on chantait des psaumes le 25 août de l'an 690. Son corps reposait à Homblières, et l'on fait sa fête le 25 août. (Surius. D. Mabillon, deuxième siècle bénédict. Baillet, tom. 2, 25 août.)

HUNGER (Albert), docteur ès-droits et en Théologie, professeur et vice-chancelier de l'université d'Ingolstadt, chanoine de Passaw, sur la fin du seizième siècle, se distingua par son zèle pour la religion catholique, qui lui fit souvent prendre la plume contre les protestans.

Parmi ses oraisons imprimées à Ingolstadt, nous en avons une publiée l'an 1582, sous ce titre: *De homologia, sive consensu lutheri cum Philosophia Epicuri*, Le Mire, de *Script. sæc. decimisepti.*)

HUNNÉE (Augustin), natif de Malines, professeur à Louvain, l'an 1578, âgé de cinquante-sept ans, a laissé un petit catéchisme imprimé à Anvers en 1567 et 1570, et un traité des sacremens de l'Église, *ibid.*, 1570. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, col. 1214.)

HUPHAM ou OPHIM, hébr. *leur lit ou leur couverture*, fils de Benjamin, et chef de la famille des Huphamites. (Genès. 46, 21.)

HUPPE, *upupa*, oiseau que Moïse déclare impur. Cet oiseau est de la grosseur d'une grive, son bec est long, noir, délié, un peu crochu, ses jambes sont grises et courtes. (Lévit. 11, 19.)

HUR, hébr., *blancheur*, fils de Caleb, fils d'Esron, différent de Caleb, fils de Jéphoné. Hur était époux de Marie, sœur de Moïse, si l'on en croit Josephe. D'autres disent qu'il était son fils. Il monta sur la montagne avec Moïse, et lui soutint les bras pendant qu'il élevait les mains au ciel pour prier.) *Exod.*, 17, 10.)

HUR, prince de Madian. (Nos 31, 8.)

HUR ou HURI, fils de Jora, de la tribu de Gad, père d'Abihail. (1 5, Par. 14.)

HURAI, un des héros de l'ar-

mée de David. Il est nommé *Heddaï* dans les livres des Rois. (2 Reg. 23, 30.)

HURAH, fils d'Ahod, de la tribu de Benjamin. (2 Par. 8, 5.)

HURÉ (Charles), célèbre professeur d'humanités dans l'université de Paris, et principal du collège de Boncourt, naquit à Champigny-sur-Yonne, au diocèse de Sens, le 7 novembre 1639. Il vint étudier à Paris où il eut une bourse au collège des Grasseins. Il fut régent de troisième et de seconde dans le même collège pendant vingt-cinq ans, et se livra ensuite tout entier à l'étude de l'Écriture-Sainte. Il fut élu principal du collège de Boncourt où il mourut le 12 novembre 1717, âgé de soixante-dix-huit ans. Il savait bien l'hébreu, le grec et le latin; avait une mémoire très-heureuse, beaucoup de délicatesse dans l'esprit, une grande connaissance des auteurs grecs et latins en tout genre de littérature, et bien de la facilité à s'exprimer avec pureté et avec grâce, en prose et en vers. Nous avons de lui : 1°. une édition latine du Nouveau-Testament avec de courtes notes, 2 volumes in-12, à Rouen, 1692. 2°. *Novum - Testamentum regulis illustratum, seu canones sacræ Scripturæ certâ methodo digesti*, à Paris, in-12, 1696. Il abrégéa dans la suite cet ouvrage, et le donna en français sous le titre de Grammaire sacrée, ou règles pour entendre le sens litté-

ral de l'Écriture-Sainte, à Paris, in-12, en 1707. 3°. En 1702, il avait donné une traduction française du Nouveau-Testament et de ses notes latines augmentées, en 4 volumes in-12, à Paris. On imprima aussi sa traduction sans les notes en différentes formes et en différens temps. Comme cette traduction n'était presque que celle de Mons retouchée en plusieurs endroits, MM. les évêques de Marseille, de Toulon et d'Apt la censurèrent presque aussitôt qu'elle parut. 4°. Un Dictionnaire de la Bible qu'il avait d'abord composé en latin, et qu'il publia en français en 2 volumes in-folio, à Reims en 1715. Son but dans cet ouvrage est d'expliquer les différentes significations des termes de l'Écriture, les hébraïsmes et les autres façons de parler, usitées dans les livres saints. 5°. M. Huré a aussi revu avec quelques autres les épîtres de saint Paul, de la traduction de M. de Sacy, avec le sens littéral et spirituel, les épîtres catholiques et l'Apocalypse. (Le Long, Biblioth. sacr., pag. 340, 343, 562 et 787. Journ. des Savans, 1703 et 1707.)

HURI, père de Saphat. (N^{os} 13, 6.)

HURTADO (Thomas), clerc régulier mineur, né à Tolède en Espagne, enseigna à Rome, à Alcalá, à Salamanque, où il s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages, et mourut l'an 1659. Nous avons de lui une Philosophie et une Théologie selon la doctrine de saint Tho-

mas ; *Resolutionum moralium, lib. 6 de congrua substantiatione ecclesiasticorum ; Resolutionum moralium, de residentia sacra, lib. 12 ; Resolutiones de unico martyrio*, contre le traité, *De martyrio per pestem* du père Théophile Rainaud. (Nicolas-Antonio, Biblioth. hisp. Le Mire, de *Script. sæculi decimi-septimi*.)

HUS, hébr. conseil, bois, fils de Nachor. (Genèse, 22, 21.)

HUS ou US, fils d'Aram. (Gen., 10, 23.)

HUS, fils de Disan, de la race d'Ésaü, demeura dans l'Idumée orientale. (Genès., 36, 28.)

HUS, pays où demeurerait Job. (Voyez JOB.)

HUS (Jean), hérésiarque, chef des Hussites. (Voyez HUSSITES.)

HUSAM, roi ancien de l'Idumée, successeur de Jobab. (Genèse, 36, 34.)

HUSATI ou HUSATH, lieu de la naissance de Sobochaï, un des braves de l'armée de David. (2 Reg., 21, 18.)

HUSI, père de Baana. (Reg. 3, 4, 16.)

HUSIM, fils de Dan. (Genèse, 46, 23.)

HUSIM, première femme de Saharaïm. (1 Par., 8, 8.)

HUSSITE, *Hussita*. Les Hussites sont les sectateurs de Jean Hus qui prit le nom du village de Bohême dont il était originaire, et qui fut brûlé vif avec Jérôme de Prague, au concile de Constance, l'an 1415. Il commença à dogmatiser l'an 1407, étant recteur de l'université de

Prague, et renouvela les erreurs des Vandois et des Wiclisistes. Il disait que l'Église n'est composée que de prédestinés; que le pape n'est point le chef de l'Église; que les ministres qui ne sont pas justes et prédestinés ne sont pas de vrais ministres; qu'on ne doit point livrer les hérétiques au bras séculier; que l'obéissance ecclésiastique est une invention des hommes; que tous les prêtres ont le pouvoir de prêcher, et que l'excommunication ne les en doit point empêcher; qu'il fallait communier sous les deux espèces. Jean Hus écrivit dans sa prison des traités des commandemens de Dieu, de l'Oraison dominicale, du péché mortel, du mariage, de la connaissance et de l'amour de Dieu, des trois ennemis de l'homme et des sept péchés mortels, de la pénitence et du sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ. Ces ouvrages et plusieurs autres ont été imprimés en 2 volumes à Nuremberg en 1558. Les protestans se plaignent de ce qu'on fit mourir Jean Hus, malgré le sauf-conduit que lui avait donné l'empereur Sigismond. On leur répond que le concile de Constance n'avait point de part à ce sauf-conduit qui n'était d'ailleurs qu'une recommandation aux villes chez qui Jean Hus arrivait, de le bien recevoir et de le laisser passer librement. (Cochlæus, Histoire des Hussites. M. Bossuet, Hist. des variations, liv. 2. Hermant, Hist. des hérés., t. 2,

p. 164. Lenfant, Hist. du concile de Constance.)

HUSSON (Martin), né à Montmirel, fut reçu avocat au parlement de Paris le 25 novembre 1623, et mourut au mois de décembre 1695, âgé d'environ soixante-douze ans. On a de lui *De advocato, libri quatuor*, in-4°, à Paris chez Jean et René Guignard, 1667. L'auteur traite amplement dans ce livre de tout ce qui regarde la profession des avocats. Il montre quel était l'état du barreau chez les Grecs et du temps de la république romaine, comment la corruption s'y mit sous les empereurs, et comment il reprit son ancienne splendeur du temps de saint Jean Chrysostôme et dans les siècles suivans, le christianisme y ayant rappelé la probité qui en avait été long-temps bannie. Il fait voir quel est maintenant le devoir des avocats, à quoi leur serment les oblige, de quelles causes ils se doivent charger, et il déclame fortement contre la coutume tolérée au palais, de plaider au temps du carnaval la cause que l'on appelle *grasse*. Il y a un cinquième livre de cet ouvrage qui est manuscrit entre les mains des héritiers de M. Husson. On a encore de lui un *factum* sur le domaine de la couronne, sur l'origine des fiefs-liges, sur les partages et apanages des enfans de France, sur l'union et réunion du domaine, et sur les donations faites par nos rois de leur domaine. Ce *factum* qui acquit à l'auteur

Beaucoup d'estime et de gloire, se trouve imprimé à la fin du traité de M. du Plessis, sur la coutume de Paris. (Journal des Savans, 1667 et 1702.)

HUSSON (Claude-Robert), religieux cordelier, lecteur-jubilé, ancien provincial de la province de la France parisienne, ex-définiteur général de tout l'Ordre de S.-François. Nous avons de lui : la parfaite oraison, ou la vraie manière de méditer et de prier avec fruit ; dédié à madame Claire-Élisabeth de Choiseul, abbesse de l'abbaye royale de Sainte-Glossinde de Metz. A Nancy, chez Pierre Antoine, imprimeur ordinaire du roi, de la cour souveraine, etc., 1763, 1 vol. in-12. Ce petit ouvrage fort utile à tout chrétien, et surtout aux personnes religieuses, pour les former à la piété et à l'oraison, est divisé en deux parties. On explique dans la première partie, la vraie manière de méditer, et tout ce qui concerne la méditation en général. On explique dans la seconde partie, la manière de prier avec fruit, ou de méditer en priant, et l'on y montre quelle instruction et quelle édification on peut tirer de ses prières journalières en les méditant. La première partie contient cinq chapitres. Le premier, des actes de la méditation. Le second, des différentes espèces de méditations. Le troisième, des obstacles de la méditation. Le quatrième, des moyens qui facilitent la méditation. Le cinquième, des fruits de la méditation. La seconde

partie est aussi composée de cinq chapitres. Le premier renferme une méditation ou instruction sur l'Oraison dominicale, appelée communément le *Pater* : le second, une méditation appelée l'*Ave Maria* : le troisième, une méditation et instruction sur le symbole des apôtres : le quatrième, une méditation et instruction sur les commandemens de Dieu : le cinquième, une méditation et une instruction sur les commandemens de l'Église.

HUTITES, hérétiques antiluthériens, et disciples de Jean Hutus. Ils se disaient les enfans d'Israël, venus pour exterminer les Chananéens. Ils disaient encore que le jour du jugement s'approchait, et qu'il fallait s'y préparer en mangeant et buvant. (Du Préau, au mot HUT. Florimond de Raimond, de la Naissance de l'hérésie, liv. 2, ch. 16, n° 3.)

HUTTER (Léonard), professeur en Théologie à Wittemberg, mort en 1606, est auteur d'une Théologie et de plusieurs traités de controverse contre l'Église romaine. Ces ouvrages sont en latin, et ont été imprimés à Wittemberg. Le même auteur en a publié plusieurs autres en allemand. Il a encore donné une Bible en six langues, imprimée en 1599. Ces langues sont l'hébreu, le chaldéen, le grec, le latin, l'allemand et l'esclavon.

HUTTERUS (Élie), a publié une Bible en quatre langues, l'hébraïque, la grecque, la latine et l'allemande ; à Hambourg l'an 1597. Ensuite il ajouta l'i-

talienne, la française, la slavon-ne et la saxonne. Son Nouveau-Testament fut imprimé l'an 1600 en douze langues qui sont le syriaque, l'hébreu, le grec, le latin, l'allemand, le bohémien, l'italien, l'espagnol, le français, l'anglais, le danois et le polonais. Il les réduisit à quatre dans l'édition de l'année 1603, savoir l'hébreu, le grec, le latin et l'allemand. Cette polyglotte est très-rare. Il y a un recueil de lettres contenant ce que les personnes doctes jugèrent de cet ouvrage. (Bayle, Diction. crit. M. Chauffepied parle au long d'Hutterus et de ses ouvrages, dans son Supplément au Dictionnaire de Bayle.)

HUYGHENS (Gummare), docteur de Louvain, naquit à Lyre, ville de Brabant, au mois de février 1631. Il étudia la philosophie au collège du Faucon de Louvain, et l'y enseigna ensuite pendant seize ans. Il prit le degré de docteur en 1668, et la même année il fut député à Rome avec M. Rondax vers le pape Clément x pour défendre les privilèges de l'université de Louvain qui l'avait envoyé; fut fait président du collège du pape Adrien vi dans la ville de Louvain en 1677; il y mourut le 27 d'octobre 1702, en laissant plusieurs ouvrages tous composés en latin: 1°. en 1674, *Methodus remittendi et retinendi peccata*, à Louvain. Cette méthode de remettre et de retenir les péchés, a été traduite en français, et imprimée plu-

sieurs fois à Paris; elle a été aussi déferée, examinée et approuvée à Rome, de même que l'apologie latine qu'en fit l'auteur. 2°. En 1683, six thèses sur la grâce, qui furent suivies de deux autres, et que l'on condamna à Rome en 1685. 3°. Trois volumes de conférences théologiques. 4°. Plusieurs écrits pour le bien de l'Eglise en général, et celui de l'université de Louvain en particulier. 5°. Un cours de Théologie sous le titre de *Breves observationes*, qui contient un assez grand nombre de volumes; savoir: un sur la doctrine sacrée, les lieux théologiques, et les attributs de Dieu, à Liège, 1694; un sur la sainte Trinité, les anges et l'homme devant et depuis sa chute en 1695; un sur le mystère de l'Incarnation, *ibidem*, en 1695; un sur les sacrements en général, et sur les trois premiers sacrements en particulier en 1695; un sur le sacrifice de la messe, la pénitence, l'extrême-onction et l'ordre, en 1696; un sur le mariage et les quatre fins de l'homme, en 1697; deux sur les actes humains, les passions de l'âme, les vertus et les vices en 1692; un sur les péchés et les lois, la justification et le mérite, en 1694; un sur la prudence, le droit, la justice et la restitution, en 1697; un sur la religion et ses actes, en 1698; un sur la superstition et le sacrilège, sur la force et la tempérance, en 1698; un sur le contrat en général et sur les différentes espèces de contrats, en

1701 ; un sur les jugemens, les bénéfices, la simonie, etc., en 1707 ; un sur la foi, l'espérance et la charité, en 1703. On y a suppléé ce que la mort de l'auteur a laissé imparfait. Cet auteur est sévère dans sa morale. Son style n'est point relevé, mais il est clair, intelligible et précis sans obscurité. (M. Goujet, Bibliothèque des Aut. ecclés. du dix-huitième siècle, t. 1, p. 161 et suiv. Journal des Savans, 1688, 1695 et 1707.)

HYACINTHE, martyr près de Rome, souffrit, à ce qu'on peut conjecturer, sous Marc-Aurèle et Lucius-Verus, ou peut-être sous Sévère et Caracalla. Le juge n'ayant pu l'intimider par ses menaces, le condamna à avoir la tête coupée. Adon et Usuard font mention de lui au 26 de juillet. (Baillet, t. 2, 26 juillet.)

HYACINTHE, frère et compagnon de saint Prote, martyr. (*Voyez* PROTE.)

HYACINTHE, martyr d'Amastre en Paphlagonie, que l'on appelle maintenant Famastro, était né dans cette ville de parens riches et chrétiens. Il profita si bien de la pieuse éducation de ses parens, qu'il détrompa plusieurs citoyens de Famastro qui étaient encore presque toute païenne, et qu'il eut même le courage d'abattre un grand alisier qui était près de la ville, et qui faisait un des principaux objets du culte des idolâtres qui s'imaginaient que cet arbre renfermait quelque puissante divinité. Les prêtres de l'alisier

voyant leur arbre sacré à bas, émurent le peuple qui courut en furieux à la porte d'Hyacinthe, et le traîna au tribunal du premier magistrat de la ville. Celui-ci le fit mettre à une cruelle torture, et ensuite conduire en prison où il mourut. On fait sa fête le 17 de juillet. Son martyre arriva dans le quatrième siècle. Nous n'avons sur ce qui le regarde qu'un panégyrique composé au 9^e siècle par Nicolas David, qui a été publié en grec et en latin par le père Combefis en 1666, in-4^o, avec les Vies de saint Bacchus et de Hélié aussi martyrs, sous le titre de Triade choisie. Il y a encore un autre martyr du nom d'Hyacinthe à Césarée en Cappadoce. (Baillet, t. 2, 17 juillet.)

HYACINTHE (saint), de l'Ordre de Saint-Dominique, l'apôtre du Nord, était de l'ancienne maison des comtes d'Oldrovans, une des plus nobles de la Silésie, unie alors au royaume de Pologne. Il naquit, selon la plus commune opinion, l'an 1185 au château de Saxe, dans le diocèse de Breslaw en Silésie. Il parut porté à la vertu presque dès le berceau, et les maîtres que ses illustres parens mirent auprès de lui, veillèrent avec tant de soin à écarter ce qui aurait pu ternir son innocence, qu'il conserva toujours la pureté des mœurs dans les collèges de Cracovie, de Prague et de Bologne. Il prit le bonnet de docteur en droit et en Théologie dans l'université de cette dernière ville, et

se rendit auprès de l'évêque de Cracovie, nommé Vincent, qui voulut partager avec lui l'administration de son diocèse, après qu'il l'eut pourvu d'un canonicate de sa cathédrale. Hyacinthe édifia le chapitre et tout le pays par son zèle, sa piété, son esprit de recueillement et de pénitence, jusqu'à ce que l'évêque Vincent ayant abdiqué pour se préparer à la mort dans le repos de la solitude, Yves de Konski son successeur, et oncle d'Hyacinthe, le mena à Rome l'an 1218, où il reçut l'habit religieux des mains de saint Dominique, avec le bienheureux Césas, et deux gentilhommes allemands, Herman et Henri. Ils prirent si promptement l'esprit du saint fondateur qu'ils prononcèrent leurs vœux au bout de six mois, et s'en retournèrent en Pologne pour y prêcher, et y fonder des maisons de l'Ordre de Saint-Dominique. Saint Hyacinthe, âgé alors de trente-trois ans, fut établi chef de la mission. Ils partirent à pied pour avoir la liberté d'annoncer partout où ils passeraient, la parole de Dieu, et c'est ce qu'ils firent avec succès dans la Stirie, l'Autriche, la Moravie et la Silésie. Arrivé en Pologne, saint Hyacinthe réussit en très-peu de temps à déraciner des coutumes non moins anciennes que criminelles, et à proscrire plusieurs vices honneux qui régnaient publiquement parmi les Polonais, l'impudicité, le luxe, le libertinage. On vit naître dans le diocèse

de Cracovie, l'esprit de prière et de charité, le saint usage des sacrements, les mortifications, les veilles, les abstinences qui se pratiquaient dans les plus beaux jours de l'Église. Mais la Pologne n'était point assez vaste pour le zèle d'Hyacinthe. Il parcourut la Poméranie, la Prusse, le Danemarck, la Suède, la Norvège, la Gothie et les pays voisins, bâtissant partout des couvens de son Ordre, et laissant des missionnaires pour cultiver ce qu'il avait planté. Il alla ensuite dans la petite Russie, où il convertit le prince Daniel, en lui faisant abandonner les erreurs des Grecs. Il passa jusqu'aux bords de la mer Noire, et pénétra dans les îles de l'Archipel; remontant vers le nord, il entra dans la grande Russie. La Volhinie, la Podalie, la Lithuanie entendirent aussi ses prédications, et furent témoins, comme les autres contrées, des prodiges que Dieu opéra par le ministère de son serviteur, et qui lui firent donner le nom de Thaumatourge de son siècle. L'un des plus célèbres fut celui qui arriva dans le sac de Kiovie par les Tartares. Tous les historiens polonais assurent que saint Hyacinthe, suivi de sa communauté, sortit de cette malheureuse ville, portant le saint ciboire d'une main et une image de la sainte Vierge de l'autre, qu'il marcha à pied sec sur le Niéper, et qu'il le fit passer de même à tous ses religieux. On ajoute que les traces de ses pieds subsistent encore

aujourd'hui d'un bord de ce fleuve à l'autre : ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'on canonisa le saint, on confronta jusqu'à quatre cents huit témoins, qui déposèrent tous avec serment qu'ils avaient vu ces mêmes vestiges que les habitants du pays appellent le chemin de Saint-Hyacinthe. Au milieu de tant de travaux, de voyages et de fatigues, l'apôtre du septentrion traitait rudement son corps, à l'exemple de saint Paul. Son jeûne presque continuel, était au pain et à l'eau, tous les vendredis et les veilles de fête. La terre nue lui servait de lit, et souvent il n'avait, ni logement, ni couvert pour passer les nuits, sans parler des vents, des pluies, des orages, des froids extrêmes auxquels il était exposé. Il revint à Cracovie l'an 1257, après avoir parcouru quatre mille lieues de pays, et mourut le 15 d'août de la même année. Clément VIII le canonisa le 17 avril 1594, et Urbain VIII fixa sa fête au 16 d'août. Son corps repose dans une chapelle de l'église des dominicains de Cracovie, et ceux de Paris de la rue Saint-Honoré conservaient un de ses os, que la reine de France, Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII, obtint de Ladislas, roi de Pologne. (Stanislas, dominicain polonais, et Léandre Alberti, Vie de saint Hyacinthe. Thomas Malvenda, dans sa Chronique. Baillet, t. 2, 16 août. Le père Tournon, Vie de saint Dominique, p. 588.)

HYADES. Ce terme vient du

grec *hictos*, la pluie. Il se trouve dans le neuvième chapitre de Job, v. 9, où il est mit pour l'hébreu *climaht*, qui signifie l'orient ou le printemps, selon dom Calmet, sur cet endroit de Job.

HYDATOSCOPIE, sorte de divination qui consiste à prédire les choses futures par le moyen de l'eau. Il y a une hydatoscopie naturelle et permise. C'est la connaissance et la prédiction des orages et des tempêtes sur certains signes, et certaines choses qu'on remarque sur la mer et sur les rivières.

HYDE, ville épiscopale de Lycaonie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Icône. Les notices en font mention, et Pline, l. 4, c. 27. Nous en connaissons deux évêques :

1. Théodose, au premier concile général de Constantinople :

2. Rufe, à celui de Chalcedoine.

HYDRAË, ville épiscopale de la Lybie-Pentapole dans le patriarcat d'Alexandrie, à laquelle on joint aussi Palœbisca. Ce ne sont plus que des villages.

HYDROMANTIE, *hydromantia*. Divination qui se fait par le moyen de l'eau. Il y a deux espèces d'hydromantie ; l'une est naturelle et permise ; l'autre est fausse, incertaine et mauvaise.

HYDROMISTE, *hydromista*. Dans l'Église grecque, on appelait autrefois hydromistes, ceux qui faisaient l'eau bénite, et qui la donnaient au peuple.

HYDROPARASTATE, celui qui n'offre que de l'eau, *hydro-parastata*. On a donné ce nom aux Encratites ou Aquariens, parce qu'ils ne se servaient que d'eau pour leur prétendue consécration de l'Eucharistie.

HYGIN (saint), pape, succéda à saint Telesphore le 6 janvier 138. On croit qu'il était Grec de nation, et tout ce que l'on sait de plus, regarde le bon ordre et la distinction des rangs qu'il établit dans le clergé de Rome, son zèle et sa vigilance contre les hérésies de son temps. Il usa d'indulgence envers Cerdon et Valentin, qui n'en surent pas profiter. Il mourut le 8 janvier 142, après quatre ans et trois jours de gouvernement. Les modernes lui donnent la qualité de martyr, quoique les anciens n'en parlent pas. Les deux épîtres décrétales qu'on attribue à Hygin, sont supposées. (Le père Papebroch. Le père Pagi. M. de Tillemont. Baillet, 11 janvier. Dupin, Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques des trois premiers siècles.)

HYMENÉE, bourgeois d'Éphèse, qui fut converti par saint Paul, et qui tomba ensuite dans l'hérésie de ceux qui niaient la résurrection de la chair. (1 Timoth. 1, 20. 2 Timoth. 2, 17.)

HYMNAIRE, livre qui contenait les hymnes qu'on chantait à l'Église. *Hymnarium*.

HYMNE, cantique en vers, propre à chanter dans l'Église, et rempli des louanges de Dieu ou des saints, *hymnus*. On chante

des hymnes à toutes les heures de l'office divin. Le premier qu'on dit avoir composé des hymnes et cantiques pour être chantés dans l'église, est saint Hilaire, évêque de Poitiers. Mais il est certain que dès le commencement de l'Église, les fidèles avaient la coutume de composer des hymnes et des cantiques pour célébrer la gloire de Jésus-Christ, comme il paraît par le traité d'un anonyme contre Artemon, hérésiarque du troisième siècle, dans lequel on prouve que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme, par les hymnes et les cantiques, que les chrétiens avaient composés dès le commencement de l'Église, et dans lesquels ils confessaient publiquement que Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, et Dieu lui-même. Nous avons aussi parmi les ouvrages de Clément d'Alexandrie, un hymne ou cantique mesuré qu'il récita dans l'Église. Saint Ambroise et Prudence ont composé la plupart des hymnes du bréviaire. Dans la liturgie grecque on distingue quatre sortes d'hymnes, en prenant ce terme pour de simples louanges, quoiqu'elles ne soient point en vers; savoir, l'hymne angélique ou le *Gloria in excelsis*; le trisagion; l'hymne chérubique, par laquelle on imite les chérubins qui louent sans cesse Dieu; l'hymne de victoire et de triomphe. (D. Ceillier, Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 2, pp. 209, 255 et 256. Voyez le Recueil

d'hymnes ecclésiastiques du P. Claire, jésuite, composé dans toute la pureté de la langue latine, et imprimé à Paris, chez Cramoisy, en 1676.)

HYMNISTE, celui qui fait ou qui chante des hymnes. *Hymnista*.

HYMNOLOGIE, récitation ou chant des hymnes. *Hymnologia*.

HYPACE ou **HYPAS**, évêque de Gangres en Paphlagonie, et martyr, fut tué à coups de pierre par les novatiens, en revenant du concile général de Nicée, auquel il avait assisté l'an 325. Les Grecs postérieurs rapportent cet événement au 14 de novembre dans leurs ménologes, et c'est tout ce qu'on sait de ce saint. (Baillet, t. 2, 14 novembre.)

HYPANTE ou **HYPOPANTE**, mot grec qui signifie rencontre. C'est ainsi que les Grecs nommaient la purification de la sainte Vierge, ou présentation de l'Enfant-Jésus au temple, pour exprimer la rencontre du vieillard Siméon et d'Anne la prophétesse, qui se trouvèrent dans le temple en cette occasion.

HYPATE, ville épiscopale de Thessalie au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Larisse, au pied du mont Oëta, sur le golfe Maliacum. Pausianus, un de ses évêques, assista au premier concile d'Éphèse où il se rangea avec son métropolitain, du parti de Nestorius, s'opposant à ce que le concile

ne s'ouvrit point avant l'arrivée de Jean d'Antioche et de ses Orientaux. Il aimait mieux renoncer à son église, que d'abandonner cet hérésiarque.

HYPEPA, ville épiscopale de la province d'Asie au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Éphèse. Elle était située sur le mont Tmolus proche de Sardes, d'où on descendait dans la plaine Coystre, dit Strabon. Le concile de Constantinople, auquel présida saint Chrysostôme, donna des juges à Antoine, évêque d'Éphèse, qu'on accusait de différens crimes, ajoutant que celui qui ne se rendrait pas à Hypepa dans deux mois, serait exclus de la communion. Cette ville fut érigée en métropole par l'empereur Isaac-Ange Comnène. Elle ne subsiste plus, et le lieu où elle était, se nomme Papa. Voici ses évêques :

1. Mithes, au concile de Nicée.

2. Euporus, au premier concile d'Éphèse.

3. N... au second d'Éphèse, auquel il souscrivit. Il se rétracta à Chalcedoine.

4. Antoine, abjura le monothélisme au sixième concile général. (Act. 10.)

5. Théophylacte, au second concile de Nicée.

6. Grégoire, au concile qui rétablit Photius, après la mort de saint Ignace.

HYPERDULIE, culte qu'on rend à la sainte Vierge, *hyperdulia*. On l'appelle ainsi pour marquer que ce culte est au-

dessus de celui qu'on rend aux saints, car hyperdulia vient du grec qui signifie *culte au-dessus*.

HYPERIUS (Gérard-André), ministre et professeur en Théologie, naquit à Ypres en Flandre le 6 mai 1511, et s'établit à Marbourg où il occupa une chaire de professeur en Théologie depuis l'an 1544 jusqu'en 1564, qui fut celui de sa mort. Il a composé plusieurs ouvrages de rhétorique, de philosophie et deux traités de Théologie, dont l'un, *De rectè formando Theologiæ studio*; et l'autre, *De formandis concionibus sacris*, qui furent trouvés si bons par Laurent de Villa Vicencio, Espagnol, religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, et docteur en Théologie, qu'il les fit imprimer sous son nom à Louvain, en y retranchant seulement quelques endroits qui étaient directement contre l'Église romaine. (Melchior Adam, *In vit. Theolog.* Valère-André, Bibliothèque belg.)

HYPOCRISIE, dissimulation, feinte en matière de dévotion, de probité, de vertu. L'hypocrisie est quelquefois péché mortel, quelquefois péché véniel; quelquefois même elle est exempte de tout péché. Elle est mortelle quand l'hypocrite méprise intérieurement la sainteté qu'il feint d'avoir à l'extérieur, quand il cause un dommage considérable à quelqu'un; quand il nuit à la religion, par la croyance qu'on a en lui; quand il se propose d'obtenir par ce

moyen, ou quelque dignité, ou quelque bénéfice ecclésiastique dont il est indigne d'ailleurs. L'hypocrisie n'est que vénielle lorsqu'on affecte seulement de faire paraître une plus grande perfection qu'on n'a, sans un autre dessein ou suite mauvaise. Enfin l'hypocrisie est exempte de tout péché, lorsqu'elle tend uniquement à cacher quelque vice de peur de scandaliser. (Saint Thomas, *in 4, Dist. 16, quæst. 4, art. 1, quæstionc. 3, in corp. et 2, 2, q. 3, art. 4, in corp.* Pontas, au mot *Hypocrisie*.)

HYPOGNOSTIQUE ou **HY-POMNISTIQUE**, ouvrage qui se trouve parmi ceux de saint Augustin, et qui contient en abrégé ce que ce saint a écrit contre les pélagiens. Le mot d'hypomnistique veut dire ce qui fait res-souvenir, *commonitorium* en latin.

HYPOSTASE, suppôt, personne, *hypostasis*. Il y a trois hypostases en Dieu. (Voyez TRINITÉ.)

HYPOTHÉCAIRE. On appelle créancier hypothécaire, celui dont le contrat est reconnu en justice ou passé pardevant notaire. *Hypothecarius*. Par le droit français, toutes ces sortes de contrats emportent hypothèque sans stipulation. Les actions hypothécaires durent quarante ans, et il y a en France trois de ces actions; l'une qui a lieu contre le tiers détenteur, après la discussion du principal obligé; l'autre, la simple déclara-

tion d'hypothèque contre le tiers détenteur avant cette discussion; la troisième est l'action personnelle hypothécaire, qui a lieu contre l'héritier et biens tenant, lequel en cette qualité est tenu solidairement, sans division ni discussion. (*Voyez LOYSEAU.*)

HYPOTHÈQUE, obligation par laquelle le bien du débiteur est obligé et affecté au créancier pour l'assurance de sa dette, *hypotheca, pignus; oppigneratus fundus*. Les Romains avaient quatre espèces d'hypothèque : la conventionnelle, qui procédait du consentement des contractans; la légale, qui était introduite par la loi, et que par cette raison on nommait aussi tacite, le gage du prêteur, lorsque par la fuite ou le refus du débiteur, le créancier était envoyé en possession de ses biens; le gage judiciaire, lorsque pour l'exécution d'une sentence, le créancier se faisait envoyer en possession. Les Français n'ont conservé que trois de ces hypothèques, parce que le gage judiciaire est compris sous celui du prêteur. L'hypothèque conventionnelle se subdivise en générale qui oblige tous les biens, tant présens que futurs; et en spéciale qui n'oblige que quelques biens particuliers et déterminés. L'hypothèque tacite a les mêmes effets que la conventionnelle ou expresse. Il y a aussi une hypothèque privilégiée : par exemple, le vendeur d'un fond a une hypothèque privilégiée sur son fond pour ce

qui lui est dû pour la vente. On colloque les créanciers sur les biens de leurs débiteurs suivant l'ordre de leur hypothèque, selon l'ancienneté, la priorité ou le privilège de leur hypothèque. (Basnage, *Traité des hypothèques* : ce traité, réimprimé en 1709 dans le recueil des œuvres de Basnage, avec des corrections et additions, est peut-être ce que nous avons de plus clair et de plus solide sur ce sujet. (*Journal des Savans*, 1709.)

Les biens des bénéficiers étaient tacitement affectés et hypothéqués à la conservation et aux réparations des bâtimens de leurs bénéfices, du jour de leur prise de possession. (Livonnière, *Règl. du droit français*, tit. des hyp., règl. 18, p. 430. Basnage, des Hyp., p. 14. Arrêtés chez M. le président de Lamoignon, art. 76, pour savoir l'ordre qu'on doit garder dans le paiement des créanciers hypothécaires. (*Voy. l'article RESTITUTION.*)

HYPSELE, ville épiscopale de la première Thébàide dans le patriarcat d'Alexandrie, dont les ruines sont à l'endroit nommé Scioto dans le Saïd, où les Coptes ont eu aussi un évêché.

Arsène en fut ordonné évêque par le schismatique Méléce. Il ne se trouve point cependant dans l'*index* des pères du concile de Nicée. Les eusébiens avaient répandu le bruit qu'il avait été tué par saint Athanase. Cette calomnie fut détruite dans le concile de Tyr en 334, où Arsène comparut. Socrate dit qu'il

consentit à la déposition de saint Athanase, l. 1, ch. 32, ce qui n'est pas vraisemblable. Il fut toujours au contraire très-attaché à ce saint évêque, jusqu'à déclarer au pape Jules, que toutes les recherches qu'on avait faites contre lui dans la Maréotide, devaient être fort suspectes. Il se trouva au concile de Sardique, et rendit toujours justice à saint Athanase. (Or. chr., t. 2, p. 600.)

HYRCANIA, ville épiscopale de Lydie au diocèse d'Asie, sous la métropole de Sardes. Elle était située dans la plaine de cette province appelée Hyrcan, de la colonie que les Perses y avaient conduite d'Hyrcanie. Il y a eu les évêques suivans :

1. Asyncrite, que saint Paul salue dans sa lettre aux Romains, c. 16. (Voy. *Men. græc.*, 18 avril.)

2. Jean, à l'occasion duquel Flavien, patriarche de Constantinople, assembla un concile dans cette ville. On y parla de l'hérésie d'Eutyche. Jean souscrivit à sa condamnation, com-

me au concile de Chalcédoine, et à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

3. Eustathe, au septième concile général.

4. Denis, au concile de Constantinople, sous Luc Chrysoberge, patriarche, et Manuel Comnène, empereur, en 1157. (Or. chr., t. 1, p. 88).

HYSSOPE, arbrisseau qui jette beaucoup de surgeons d'une seule racine dure comme du bois, et de la hauteur d'un pied et demi. Il pousse par intervalle d'un côté et d'autre de sa tige des feuilles languettes, dures, odorantes, chaudes, un peu amères pour le goût. On s'en servait ordinairement au lieu d'aspersoir, dans les purifications chez les Juifs. Il paraît que l'hyssope s'élevait à une assez grande hauteur dans la Judée, puisqu'il est dit dans l'Évangile que les soldats ayant empli une éponge de vinaigre, la mirent au bout d'un bâton d'hyssope, et la présentèrent à la bouche de Jésus-Christ en croix. (*Joan.*, 19, 29).

I.

IBAS, évêque d'Edesse, fut d'abord l'un des principaux défenseurs de Nestorius. Il écrivit une lettre à un Persan nommé Maris, dans laquelle il blâmait Rabulas son prédécesseur, d'avoir condamné Théodore de Mopsueste, auquel il donnait de grandes louanges. Quelque temps après il rentra dans l'Eglise catholique, fut accusé de divers crimes et absous aux conciles de Tyr et de Berite en 448. L'année d'après, Dioscore le déposa dans le faux synode d'Éphèse. Ibas appela de cette injuste déposition au concile général de Chalcédoine, qui le rétablit dans son siège, après avoir lu la lettre qu'il avait écrite à Maris. Dans le siècle suivant, Théodore, évêque de Césarée en Capadoce, hérétique, Acephale ayant engagé Justinien à s'élever contre les écrits de Théodore de Mopsueste, contre les anathèmes de Théodoret, évêque de Cir, et contre la lettre d'Ibas, ce prince les fit condamner dans le cinquième concile général, tenu à Constantinople en 553. C'est ce qu'on appela *l'affaire des trois chapitres*, qui causa un si long schisme dans l'Eglise. (Baronius, à l'an 448, 449, 451, 553. Cabassut, Ant. Conc. Dupin, Bib. eccl. du cinquième siècle.)

IBERIE, pays d'Asie, entre

l'Albanie au levant, et la Colchide à l'occident, borné au midi par l'Arménie, et séparé de la Sarmatie européenne par le mont Caucase au septentrion; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui Géorgie. Les habitans disent *Cartueloba*, les Asiatiques *Gurgistan*. C'est en effet la partie orientale de l'ancienne Géorgie sous la domination d'un prince particulier, et la protection du roi de Perse. Tout le pays qui s'étend depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Caspienne, était autrefois divisé en trois régions, dont l'une plus occidentale située au Pont-Euxin, était appelée Colchide, l'autre plus orientale vers la mer Caspienne était nommée Albanie, et celle du milieu Ibérie.

Les Ibériens reçurent la foi de Jésus-Christ à l'occasion d'une femme chrétienne qui était en captivité parmi eux du temps du grand Constantin. Comme ces peuples remarquaient dans cette femme un grand goût pour la prière, beaucoup d'assiduité à ses devoirs, une vie exemplaire, et plusieurs vertus extraordinaires, ils en conçurent une grande estime; et l'ayant entendue parler un jour de la toute-puissance de Jésus-Christ, ils la prièrent de leur en donner quelque preuve. Cette femme, pour les convaincre que rien

n'était impossible au Dieu qu'elle adorait, obtint la guérison du fils d'une autre femme qui avait une maladie dont il ne pouvait revenir; elle guérit de même la reine qui n'attendait plus que la mort, et rendit au roi l'usage des yeux qu'il avait perdu à la chasse par quelqu'accident. Ces guérisons miraculeuses portèrent le roi et la reine à se faire instruire, et à demander pour cela des ministres à Constantin par une célèbre ambassade, à laquelle ce prince répondit avec ce zèle qui l'animait pour la propagation de la foi qu'il avait embrassée. Il était assez naturel que cette nouvelle église fût soumise au Métropolitain de Césarée, qui l'était déjà de tout le Pont. Cependant quelques-uns veulent qu'elle ait été sous Amasée, métropole de l'Helenopont, et le père Lequien ne paraît pas éloigné de ce sentiment. (Or. christ., t. 1, p. 1335.)

On sait que de nos jours l'Ibérie ou Géorgie est divisée en deux espèces de royaumes, gouvernés par deux princes différents, et qu'en conséquence on y a établi deux catholiques, l'un pour la haute Ibérie, l'autre pour la basse, appelée autrement Colchide et Lazique, dite aujourd'hui Mingrelie. Nous parlerons ailleurs de cette dernière province ou royaume. Ces deux catholiques payent tribut au patriarche de Constantinople.

Le catholique de la haute Ibérie avait autrefois un grand nombre d'évêques sous sa juri-

diction. On ne lui donne plus aujourd'hui que huit sièges avec trois métropoles, Carduel, Kacheti et Tiflis.

Catholiques de l'Ibérie supérieure.

1. Cyrin, auquel écrit saint Grégoire, *Epist.* 67, l. 11.

2. Malacene, sous le pontificat du pape Benoît IV.

3. Malachie. (*Galan.*, p. 154.)

4. Dometius I, vers l'an 1666.

5. Domatius ou Dometius II, siégeait au commencement du dernier siècle. (Or. chr., t. 1, p. 1337.)

IBEX, chèvre sauvage qui monte sur des rochers escarpés. Elle a de fort grandes cornes; qu'elle recourbe jusques sur ses fesses, en sorte qu'elle saute de dessus les plus hautes roches sur son dos sans se blesser, parce que ses cornes reçoivent et rompent le coup. (1 *Reg.* 24, 3.)

IBIDINGE, ville épiscopale d'Isaurie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Séleucie, que nous ne connaissons que par un de ses évêques nommé Basile, qui est souscrit aux canons in *Trullo*.

IPORA, ville épiscopale de l'Helenopont, au diocèse de Pont, sous la métropole d'Amasée. Il en est fait mention dans la notice d'Hiérocle, dans la nouvelle de Justinien. Constantin Porphyrogenete en parle aussi *Them.* 2; mais elle a été inconnue aux anciens géographes. Evagre, si zélé pour la doctrine d'Origène, y avait pris naissance, comme nous l'appre-

nons de Sozomène, liv. 6, c. 30, qui ajoute qu'elle était sur le bord de la mer. Elle est appelée *Pimolissa* dans la notice de Léon le Sage. Serait-ce aussi celle que Ptolémée nomme *Pleumataïs* ou *Pleuramis*? Elle a eu pour évêques :

1. Araxius, qui inhuma sainte Macrine, sœur de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse.

2. Pantophile, succéda à Araxe en 380.

3. Uranius, un des fondateurs du monastère d'Amasée. Paul, un de ses prêtres, le représenta au concile de Chalcédoine, et il souscrivit lui-même à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon, en 458.

4. Théodore, au sixième concile général.

5. Photius, aux canons *in Trullo*.

6. Paul, au huitième concile général.

7. Nicolas, au concile de Photius. (Or. chr., t. 1, p. 532.)

ICAMIA, hébr., *résurrection, vengeance*, ou *confirmation du Seigneur*, du mot *cum*, *s'élever, confirmer, venger*, et du mot *jah*, seigneur, fils de Sellum, et père d'Élisama, de la race de Caleb. (1 Par. 2, 41.)

ICHAROD, hébr., *la gloire*, de l'adverbe *ehc*, fils de Phinéas, et petit-fils du grand-prêtre Héli. (1 Reg. 4, 21.)

ICONE, ville épiscopale et métropolitaine de la province de Lycaonie, du diocèse d'Asie. Elle était située proche du lac Trogite et du mont Taurus.

Pline dit que c'était une très-belle ville; saint Paul y vint l'an de Jésus-Christ 45, et y convertit plusieurs Juifs et plusieurs Gentils : on croit que ce fut dans le premier voyage qu'il fit en cette ville, qu'il convertit sainte Thécle, si célèbre par son martyre. Mais quelques Juifs incrédules soulevèrent les gentils contre Paul et Barnabé, en sorte qu'ils étaient sur le point de les outrager, ce qui obligea ces deux apôtres de se sauver dans les villes voisines. Saint Paul fit un second voyage à Icone l'an 51 de Jésus-Christ; mais on ne sait aucune particularité de son voyage qui regarde la ville d'Icone en particulier.

L'histoire de l'Église nous apprend que l'évêque d'Icone exerçait sa juridiction au temps de l'empereur Valens, non-seulement sur la Lycaonie, mais encore sur les provinces de Pamphylie et de Pisidie, comme s'il en eût été métropolitain. Dans l'*index* latin des pères du concile de Nicée, Eulalius d'Icone est nommé le premier évêque de Pisidie, et on met de suite indifféremment les évêques de Pisidie et de Lycaonie. (Voyez *Basil. M. Epist.* 8 et 393. Il avait soin aussi de l'église d'Isaurie, *epist.* 406. Photius dit aussi, *cod.* 52, qu'Amphiloque d'Icone avait indiqué un concile à *Sides* de Pamphylie, pour réprimer l'hérésie des massaliens, ce qui montre que la Pamphylie était soumise encore à Icone; mais cette autorité des

évêques d'Icône sur ces différentes provinces n'était que passagère, et n'eut lieu que pour le temps de l'arianisme qui avait désolé tous ces pays. La ville d'Icône subsiste encore aujourd'hui et se nomme *Cogni*. Les Mahométans en sont en possession, et y ont détruit presque entièrement la foi chrétienne. On y a vu les évêques suivans :

1. Sosipater, cousin et disciple de saint Paul. (*Rom.* 16, 21.)

2. Térance ou Terce, secrétaire de saint Paul. (*Rom.*, 16, 22. On fait sa fête le 21 juin.)

3. Coronat, dont on fait mémoire le 12 septembre.

4. Celse. (*Euseb. cæs.*, l. 6, *hist. c.* 16.)

5. Nicomas, assista au premier concile d'Antioche, contre Paul de Samosate. Il s'y trouva aussi au second.

Pierre, au concile d'Ancyre.

7. Eulalins, au concile de Nicée. (*Ind. lat.*)

8. Faustin, mort suivant saint Basile, *Epist.* 8, en 372.

9. Jean 1^{er}, le prédécesseur de saint Amphiloque.

10. Saint Amphiloque, vers l'an 375. Il était de Cappadoce ; il assista au concile de Constantinople en 381, il assembla celui de Sides en 383, il se trouva en 394 à la dédicace de l'église que Rufin, préfet du prétoire, avait fait bâtir au faubourg de Chalcédoine. On fait sa fête le 23 novembre.

11. Valérien, au concile d'Éphèse.

12. Onésiphore, à celui de Chalcédoine, où il s'accusa d'avoir souscrit au second concile d'Éphèse.

13. Pallade, auquel l'empereur Léon écrivit sur la mort de saint Protère.

14. Théodule, au concile de Constantinople, sous le patriarche Mennas, en 555.

15. Pastor, souscrivit à la confession de foi du Pape Vigile, avec Mennas de Constantinople, et les autres évêques grecs.

16. Théodore, qui écrivit les actes du martyre de saint Cyr et de sainte Julite, que le père Combefis a fait imprimer dans sa collection.

17. Paul, représenté au sixième concile général par Constantin, évêque de Barata, de sa province.

18. Élie, aux canons *in Trullo*.

19. Léon, au septième concile général.

20. Théophylacte, au huitième concile général.

21. Théophile, à celui de Photius après la mort de saint Ignace.

22. Basile, au décret de Sisinnius, second patriarche, en 997.

23. Jean II, à celui du patriarche Alexis, en 1027.

24. N.... en 1077, sous l'empereur Nicéphore Botoniase.

25. Eustathe, sous l'empereur Alexis Comnène, en 1082.

26. Nicetas, surnommé Seidas, écrivit contre les Latins sur les azymes.

27. N.... au concile de Constantinople, sous le patriarche

Luc Chrysoberge , en 1152.

28. Jean III , sous le même patriarche , en 1166.

29. N.... à l'assemblée d'Isaac Ange Comnène , au sujet des élections.

30. N.... que Michel Paléologue employa pour fléchir la colère de l'empereur Théodore Lascaris ; Michel étant ensuite monté sur le trône , ils écrivirent ensemble au pape Grégoire X , pour la réunion des deux Églises.

31. N.... sous le vieux Andronique.

32. Théodore I^{er} , se trouva au nombre de ceux qui protestèrent contre l'union dont on était convenu à Florence.

33. Matthieu Cariophyle de Crète , qui traduisit en grec les actes du concile de Florence , et réfuta le traité de la primauté du pape , composé par Nil de Thessalonique , qu'il dédia au pape Urbain VIII.

34. Parthenius , assista en 1638 au mois de septembre au concile de Cyrille de Berrhée , où les erreurs calvinienne de Cyrille Lascaris furent prosrites.

35. Clément prit la place de Parthenius III qui abdiqua le patriarchat de Constantinople pour la troisième fois , mais , les évêques ne voulurent point le reconnaître.

36. Silvestre , siégeait en 1721. (Or. christ. , t. I , p. 1065.)

L'an 256 , il y eut à Icone un concile des évêques de Cappadoce , de Cilicie , de Galatie , et des autres provinces voisines

d'Orient , qui déclarèrent nuls le Baptême , l'Ordination et les autres sacremens conférés par les hérétiques. Le pape Etienne I^{er} , condamna ce concile et ses décisions. (Lab. t. I.)

ICONOCLASTE ou ICONOMIQUE , briseur d'images. Les iconoclastes , ainsi appelés parce qu'ils brisaient les images , s'élevèrent dans le huitième siècle , et se déchaînèrent en furieux contre la croix et contre les images de Jésus-Christ et des saints. Ce fut l'empereur Léon , surnommé *Isaurien* , qui excité par un évêque nommé Constantin , fut le principal appui de cette hérésie. Constantin Copronyme , fils de Léon , et Léon , fils de Constantin , qui régnèrent successivement , favorisèrent la même impiété. Les papes Grégoire II et ses successeurs , s'opposèrent fortement à ces hérétiques , aussi bien que saint Germain , patriarche de Constantinople , saint Jean de Damas , et plusieurs autres. Le second concile de Nicée , qui fut le septième général , les condamna sous l'empire de la pieuse impératrice Irène , et de Constantin son fils , l'an 787 ; et les décrets de ce concile furent confirmés dans celui de Constantinople de l'an 842 , sous l'impératrice Théodore. (Sandère , *Hæres.* 130. Baronius , à l'an 722. Maimbourg , Hist. des iconoclastes.)

ICONOLATRE. Nom que les hérétiques iconoclastes donnaient calomnieusement aux

catholiques, comme s'ils eussent adoré les images, en leur rendant le culte de latrie qui n'est dû qu'à Dieu.

ICONOMAQUE, qui combat contre les images. *Iconomachus*. Voyez ICONOCLASTES.

ICTHYOMANCE, divination qui se fait en considérant les entrailles des poissons.

ICUTHIEL ou JECHUTIEL, héb., *espérance de Dieu*, du mot *cava*, espérer, père de Zanoé. (1 Par. 4, 18.)

IDAIA, héb., *la main du Seigneur*, du mot *jad* ou *louange du Seigneur*, du mot *jada*, père d'Allou. (1 Par. 4, 37.)

IDAIA, chef d'une des familles sacerdotales. (2 Esdr. 7, 39.)

IDACIUS, ITHATIUS ou HIDATIUS, Espagnol, natif de Lamego, dans le cinquième siècle, fut évêque de Chaves. On a de lui une chronique, qu'il commença à la première année de l'empire de Théodose, où finissait celle de saint Jérôme, et qu'il continua, non pas jusqu'en 490, comme Sigebert et Vasæus l'ont dit, puisque saint Isidore prouve qu'il était déjà mort, mais jusqu'à la onzième année de l'empire de Léon, qui était en 467. On attribue encore à Idacius des fastes consulaires, depuis l'an 245 jusqu'à l'an 468. Le père Sirmond a fait imprimer cette chronique et ces fastes consulaires, avec quelques notes, à Paris en 1619, in-8°. (Isidore, *De vir. illustr. c. 9*. Sigebert, *In catal. c. 18* et *In chronic. A. C. 490*.)

IDACIUS ou plutôt ITACIUS ou ITHACIUS CLARUS. *Cherchez ITHACIUS*.

IDE (B.), comtesse de Boulogne en basse Picardie, mère de Godefroi de Bouillon, était fille de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, et de Dode, l'un et l'autre sortis du sang de Charlemagne par les empereurs Louis le Débonnaire, Lothaire et Louis II. Elle naquit vers l'an 1040, et fut élevée dans la piété et l'étude même des lettres jusqu'à l'âge de dix-sept ans, que ses parens la marièrent à Eustache II, comte de Boulogne, qui descendait aussi de Charlemagne par Charles le Chauve et les autres rois de France. Son vertueux mari la seconda dans ses bonnes œuvres, et vécut avec elle dans la crainte du Seigneur. Elle lui donna trois fils, dont le second fut le célèbre Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, et roi de Jérusalem. Elle nourrit ses enfans de son lait, ne les perdit jamais de vue, et mit tout en usage pour leur inspirer la vertu, persuadée que son propre salut dépendait de ce soin capital. Elle avait une humilité profonde, méprisait la grandeur, mortifiait son corps, fréquentait assidument les églises et les hôpitaux, et faisait des aumônes proportionnées à ses grands biens, sans que ces actions extérieures dissipassent l'esprit de recueillement qui l'animait. Le comte de Boulogne, son mari, l'ayant laissée veuve après l'an 1070, elle vendit plusieurs

fonds de son patrimoine pour nourrir davantage de pauvres, et bâtir plus d'églises et de monastères dont les principaux furent ceux de Saint-Vulmer à Boulogne, de Wast, dit depuis Vasconvilliers, de Saint-Vulmer-aux-Bois, dit Saumer ou Samer, et de Notre-Dame de la Chapelle près de Calais. Sa bonté et la douceur de son gouvernement la rendirent l'objet de l'amour et de la vénération de ses peuples qui la regardaient comme leur mère. Elle mourut saintement le 13 avril de l'an 1113, selon l'opinion la plus vraisemblable, après une longue maladie qui lui donna lieu d'ajouter à ses autres vertus une patience admirable. Son corps fut porté dans l'abbaye de Wast, et l'on prétendait l'avoir à Paris, dans l'église des Filles du Saint-Sacrement de la rue Cassette, où l'on célébrait tous les ans sa fête le 13 avril, comme d'une sainte canonisée, quoiqu'elle ne le soit pas en effet. (Henschenius, 13 avril. Baillet, au même jour.)

IDES, termes de calendrier, dont on se sert pour compter et distinguer certains jours du mois. Ce mot vient probablement du latin *idus*, de l'ancien mot toscan *idurare*, qui signifiait *diviser*, à cause qu'elles divisent le mois en deux parties presque égales. Il y a huit *ides* à chaque mois, et elles sont d'ordinaire le 13 de chaque mois, excepté aux mois de mars, mai, juillet et octobre, où elles sont le 15,

parce que ces quatre mois avaient six jours devant les nones; et les autres, quatre. On comptait autrefois chez les Romains huit jours pour les *ides*. Ainsi le huitième dans ces quatre mois et le sixième dans les huit autres, on comptait le huitième avant les *ides*; et de même en diminuant jusqu'au 12 ou au 14, qu'on appelait la veille des *ides*, et le 13 ou le 15 selon les différens mois, venaient les *ides*. On se sert encore de cette façon de compter les jours en la chancellerie romaine, et dans le calendrier du bréviaire. Les *ides* commencent le lendemain du jour des nones, et durent huit jours; de sorte que les nones de janvier étant le cinquième de ce mois, il faut dater le sixième de janvier *octavo idus januarii*, c'est-à-dire, huit jours avant les *ides* de janvier, qui doivent être le treize. L'onzième de janvier, il faut dater *tertio idus*, le troisième jour avant les *ides*; le douzième, *pridie idus*, le jour avant les *ides*; et le treizième, *idibus januarii*, le jour des *ides* de janvier. (Antoine Aubriot, Nouveau principe de compter les calendes, *ides* et nones.)

IDIDA, héb., *bien-aimée* ou *aimable*, du mot *iadad*, mère de Josias, roi de Juda. (4 Reg. 22, 1.)

IDIOME, *idioma*, mot grec qui signifie langage propre d'un pays ou d'une nation. Chacun sent combien il est nécessaire que les pasteurs entendent et

parlent la langue des diocèses et paroisses où ils doivent pourvoir aux besoins spirituels des peuples confiés à leurs soins. Le pape Innocent III convaincu de cette nécessité, fit rendre dans le concile général de Latran, tenu l'an 1215, un décret qui ordonnait que les évêques donneraient des pasteurs en état d'instruire leurs ouailles selon leurs rits et leurs langues ou idiomes. Par la voie des mandats apostoliques on contrevint à ce sage règlement à tel point, que les souverains y remédièrent chacun respectivement dans leurs états. Le pape Eugène IV sentant aussi bien que les souverains les inconvénients qu'il y avait que les paroissiens n'entendissent pas la voix de leurs curés, publia la règle 20 de chancellerie de *idiomate*, conçue en ces termes : *Item voluit, quod si contingat ipsum alicui personæ de parochiali ecclesiâ, vel quovis alio beneficio exercitium curæ animarum parochianorum quomodolibet habente providere, nisi ipsa persona intelligat, et intelligibiliter loqui sciat idioma loci ubi ecclesia vel beneficium hujusmodi consistit, provisio, seu mandatum gratia desuper, quoad parochialem ecclesiam, vel beneficium hujusmodi, nullius sint roboris vel momenti.* Cette règle de *idiomate* n'a lieu que pour les bénéfices à charge d'âmes, et le pape peut y déroger; mais il faut que la dérogation soit expresse. (Gomez, *In hanc reg. q. 12, 14.*)

Les étrangers ne pouvant autrefois tenir aucun bénéfice en France, il n'y avait pas à craindre que les bénéfices à charge d'âmes y fussent possédés par des titulaires qui ignorassent la langue du pays. Celle du royaume tire communément nos régnicoles du cas de la règle de *idiomate*. Il n'y a que la Bretagne où, à cause du patois qui est en certains pays de cette province presque semblable à l'anglais de la principauté de Galles, on exige que les curés sachent l'idiome de leur paroisse. C'est la disposition de l'art. 11 de la déclaration de 1742. Mais par les sages motifs exprimés ci-dessus, les collateurs du royaume, autant qu'il dépendait d'eux, ne nommaient aux cures, que des ecclésiastiques qui savaient le langage du peuple; car bien que l'ignorance de cet idiome ne fût pas une juste cause de dévolut, il était telles provinces en France, comme la Provence, où un curé Parisien ne pouvant faire le prône en langue vulgaire, comme c'est l'usage dans la plupart des diocèses, ni par conséquent entendre les confessions en la même langue, était obligé de se démettre de son bénéfice.

Selon l'article vingt-sept de l'ordonnance de 1629, « tous » actes, sentences, conclusions » et autres procédures des officiales et juridictions ecclésiastiques, seront conçus en » langage français, hors ceux » qui doivent être renvoyés à

» Rome, lesquels seront expédiés en latin, comme de coutume. »

Voici les règles que M. Brunet propose en son Notaire apostolique, sur la matière de cet article.

1^o. Que tous les actes qui doivent aller en cour de Rome ou à la légation, doivent être conçus en latin.

2^o. Que tous les actes des évêques et autres prélats ecclésiastiques, qui n'ont rapport qu'à des ecclésiastiques, doivent être faits en latin, puisque cette langue est celle de l'Eglise romaine. Je dis, si les actes n'ont du rapport qu'à des ecclésiastiques; ce serait tout le contraire, si les actes avaient rapport à des gens qu'on présume n'être point obligés de savoir cette langue, comme sont les ordonnances générales des évêques, celles des archidiacres dans le cours de leurs visites, etc.

3^o. Tous les actes des collateurs ou patrons laïcs, des abbesses qui possèdent le droit de patronage, et les actes qui concernent les religieuses, doivent être faits en français.

4^o. Les actes qui concernent les communautés séculières ou régulières d'hommes, les chapitres des cathédrales ou collégiales doivent être faits dans la langue qui est d'usage dans lesdites communautés, c'est-à-dire, dans celle dans laquelle ces registres sont conçus et les actes expédiés.

5^o. Tous les actes judiciaires

qui ne sont point destinés à être envoyés en cour de Rome, doivent être faits en français.

IDIOMÈLE, *idiomelon*, terme de liturgie. Les Grecs appellent *idiomèles*, certains versets qui ne sont point tirés de la Sainte-Écriture, et qui se chantent sur un ton particulier.

IDIOT, ou le savant Idiot, auteur de quelques ouvrages qui se trouvent dans la bibliothèque des Pères, dont on a ignoré long-temps le véritable nom. On convient aujourd'hui que c'est Raimond Jordan, prévôt d'Uzès en 1381, et depuis abbé de Celles dans le diocèse de Bourges. On doit cette découverte au père Théophile Raynaud, jésuite, qui a publié un manuscrit des ouvrages de cet Idiot, où il est marqué que l'auteur de ce livre est *R. P. D. R. Jordani, præpositus uticensis, anno Domini 1381, qui deinde factus abbas de Celles, bituricensis diæcesis*. Le même père Raynaud croit que cette prévôté appartenait à des chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin. Avant cette découverte, Générard, Trithème et autres, avaient mis le temps de cet auteur vers l'an 850, et Salazar, vers l'an 800, ce qui ne s'accordait pas avec un endroit du Prologue de la contemplation de la Vierge, dont une partie est tirée de la seconde homélie de saint Bernard, sur, *missus est*, ce saint étant mort en 1153. Mais on sait à présent que l'Idiot dont nous parlons, vi-

vait l'an 1380, plus de deux cents ans après saint Bernard. (Théophile Raynaud, t. 2, Opusc. 2. Riccioli, Chronolog. reform. l. 9, c. 10, an. 4.)

IDITHUN ou IDITHUM, héb., *sa loi*, du mot *dath*, lévite de la race de Méraï, et un des quatre grands maîtres de musique du temple de Jérusalem. C'est le même qu'Ethan. (1 Par. 16, 38, 41, 42.)

IDOLATRE, celui qui adore de faux dieux, des créatures, des ouvrages de main d'homme, et leur rend des honneurs qui ne sont dus qu'au seul vrai Dieu. *Idolatra*.

IDOLATRIE, *idololatria*, c'est proprement le péché par lequel on rend aux idoles, ou à quelque autre créature, l'honneur souverain qui n'est dû qu'au vrai Dieu. On n'est pas d'accord sur l'origine de l'idolâtrie. Vossius l'attribue à l'invention des deux principes, l'un du bien et l'autre du mal. Les hommes ayant vu que le monde était tout rempli de biens et de maux, inventèrent deux divinités d'une puissance égale, auxquelles ils donnèrent des fonctions toutes différentes. Le premier principe, auteur du bien, créa le monde; le second principe, auteur du mal, y répandit tous les maux dont il est plein. Au culte des deux principes succéda celui des esprits, surtout celui des démons; ensuite vint celui des âmes des héros, des personnes illustres. D'autres croient que les premiers objets

du culte des idolâtres ont été le soleil, la lune et les astres. Leur éclat, leur beauté, leur utilité ont fait qu'on leur a attribué une vertu divine, et ensuite un culte religieux; et il est fort probable que ce désordre commença avant le déluge. Il recommença aussi bientôt après; il devint la religion dominante du monde, et ne fut entièrement détruit dans l'empire romain que l'an 423, par des édits très-sévères de l'empereur Théodose le Jeune.

L'idolâtrie est un très-grand péché, puisque c'est un crime de lèse-majesté divine dont on transfère le culte incommunicable à de viles créatures. Les causes principales de l'idolâtrie sont, 1°. l'idée ineffaçable de la divinité, qui a porté l'homme à rendre un culte superstitieux à ce qu'il aimait ou qu'il estimait avec excès. 2°. L'attachement excessif aux choses sensibles. 3°. L'orgueil et la vanité de l'esprit humain, qui a confondu la vérité avec la fable. 4°. L'ignorance de l'antiquité. 5°. Le style des langues orientales, figuré et poétique, qui personnifie tout. 6°. La superstition, les scrupules et la crainte. 7°. L'amour pour les personnes qui étaient chères; un respect outré des sujets pour leur prince, ou des enfans pour leur père; l'admiration des personnes illustres, la reconnaissance envers celles qui étaient bienfaisantes, etc. 8°. La flatterie des écrivains. 9°. Les fausses relations des

voyageurs. 10°. Les fictions des poètes. 11°. Les imaginations des peintres et des sculpteurs. 12°. Une connaissance grossière des effets naturels et de leurs causes. 13°. L'invention des arts mal pris par des peuples barbares. 14°. La témérité de certains hommes qui ont voulu passer pour des dieux. (Religions du monde, à l'article MONDE. Eusèbe, *Præp. Evang.*, lib. 3. Vossius, *De idololat.*, lib. 1, c. 3, c. 4, c. 5, c. 11, 22, etc. Le père Tournemine, jésuite, de l'Origine des fables; dans les Mém. de Trévoux, 1703. M. l'abbé Bannier, Hist. des fables, 2 tomes in-12.)

IDOLE, *idolum*, statue, image d'une fausse divinité à qui on rend des honneurs divins, à qui on brûle de l'encens; on fait des sacrifices, on érige des autels et des temples. Les païens avaient des idoles de toutes sortes et de toute matière. L'or, l'argent, l'airain, la pierre, le bois, l'argile, en ont été la matière. Les astres, les esprits, les hommes, les animaux, les fleuves, les plantes, les élémens en ont été le sujet et le modèle. Chaque dieu avait ses idoles particulières, faites avec quelque distinction, qui les rendait propres à ce dieu. Ainsi Jupiter était représenté avec un foudre, Mars avec une lance et un casque, Saturne avec une faux, Neptune avec un trident, monté sur un char tiré par des chevaux marins, etc.

Les premières idoles dont il

est fait mention dans l'Ancien-Testament, sont celles que Laban tenait dans sa maison. Il y a apparence que ces idoles étaient ces dieux figurés et domestiques que les païens appelaient *Penates*, du mot latin *penus*, qui est relatif à ce qui est dans la maison.

IDOLOTHYTE, chose qui a été offerte ou immolée aux idoles. Il y eut difficulté entre les premiers chrétiens touchant la manducation des idolothytes. Saint Paul, consulté sur cette question, répondit que l'idole n'était rien, et qu'on pouvait manger des viandes qui lui avaient été offertes, pourvu qu'il n'y eût point de scandale. Cependant l'usage des idolothytes fut défendu par les apôtres dans le premier concile de Jérusalem; et cette défense fut renouvelée dans la suite par plusieurs autres conciles. (*Act.* 15, 29. 1. *Corinth.* 8.)

IDOX, hébr., *qui brise le grain*, du mot *disch*, grand-père de Judith. 8, 1.

IDUMÉE, province d'Arabie, qui tire son nom d'Edom ou d'Esau, qui y établit sa demeure. Il s'établit d'abord dans les montagnes de Séir, dans le pays des Horréens, à l'orient et au midi de la mer Morte; et ses descendans se répandirent dans l'Arabie Pétrée, et dans le pays qui est au midi de la Palestine, de la mer Morte et la Méditerranée. Ils se jetèrent aussi dans les terres du midi de Juda, et s'avancèrent jusqu'à Hébron.

Ainsi on doit distinguer deux Idumées, l'une orientale, et l'autre méridionale, par rapport à la Palestine. (Strabon, Bonfrère, Adrichomius, Torniel, D. Calmet).

IDUMÉENS, peuples descendus d'Edom ou d'Esau, fils d'Isaac, petit-fils d'Abraham, et frère aîné de Jacob. Les Iduméens eurent des rois assez long-temps avant que les Juifs en eussent. Ils furent premièrement gouvernés par des chefs ou princes, et ensuite par des rois. Ils demeurèrent indépendans jusqu'au temps de David, qui les assujettit, et qui fit voir le parfait accomplissement de la prédiction d'Isaac qui avait dit que Jacob dominerait Esau. Lorsque Nabuchodonosor assiégea Jérusalem, les Iduméens se joignirent à lui, et l'animèrent à ruiner cette ville de fond en comble. Mais cinq ans après la prise de Jérusalem, Nabuchodonosor abattit toutes les puissances voisines de la Judée, et en particulier les Iduméens. Jean Hircan les dompta, et les obligea à recevoir la circoncision, et à se soumettre aux autres observances de la loi des Juifs. Ils demeurèrent assujettis aux derniers rois de la Judée, jusqu'à la ruine de Jérusalem par les Romains. On ignore quelle était l'ancienne religion des Iduméens : mais il est à croire que dans les commencemens ils adorèrent le vrai Dieu dont Esau avait appris le culte dans la maison de son père Isaac.

Ils avaient abandonné la circoncision, lorsque Jean Hircan les subjuga et les obligea de se circoncire. Joseph parle d'une divinité des Iduméens, qu'ils appelaient Kosé. Costobare, né d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de l'Idumée, descendait des anciens sacrificateurs du Dieu Kosé. Saint Épiphane dit que les Arabes de Pétrée et de l'Idumée adoraient Moïse, à cause des prodiges que Dieu a faits par son moyen. En hébreu *kosé* signifie un voyant, un prophète, qualité qui convient parfaitement à Moïse, à cause des prodiges que Dieu a faits par son moyen. Les profanes qui ont parlé de la religion des Arabes, ont sans doute confondu les Iduméens avec les Arabes, au milieu desquels ils habitaient. (*Voyez* les livres des rois et des Paralipomènes, Joseph, *Antiquit.*, lib. 11, cap. 2, lib. 13, c. 13, c. 17, et lib. 15, c. 2. Saint Epiphane, *Hæres.* 55, page 469. Torniel, Salian et Sponde, *In annal. sacr. vet.* D. Calmet, Dictionnaire de la Bible).

IGAAL, hébr., *qui est racheté, ou qui est souillé, taché*, du mot *goel*, fils de Nathan. (2 Reg. 23, 36.)

IGAL, de la tribu d'Issachar, fils de Joseph. (*Num.* 13, 8.)

IGLACUS, Anglais, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, dans le huitième siècle, laissa quelques traités historiques, comme la vie de l'abbé Siguvin, etc. (Balee et Pitseus, *De script. angl.*)

IGLESIAS, en latin *Ecclesiæ*.

ou *Villa-Ecclesiæ*, ville de Sardaigne, l'une des plus remarquables de cette île. (Cluverius, *Col. 15, Sard. Antiquæ*, la met au même endroit où l'on voyait autrefois un bourg nommé Metalla, près de la côte méridionale, à dix-sept lieues de Cagliari. L'évêché de Sulci qui fut uni à l'église de Cagliari, sa métropole, en 1513, avait été transféré auparavant à Iglésias, vers l'an 1504. Il y a dans cette ville un chapitre composé d'un archiprêtre, d'un archidiacre et de neuf chanoines, quatre maisons religieuses d'hommes et une de filles. L'archevêque de Cagliari y tient un vicaire-général. (*Sardin. sac.*, p. 126. *Voy. SULCI*).

IGNACE (saint), évêque d'Antioche et martyr, surnommé Théophore, c'est-à-dire, Porte-Dieu, était, comme l'on croit, Syrien de nation. Il fut disciple de saint Jean l'Évangéliste, et successeur d'Evode en la chaire de l'église d'Antioche, vers l'an 70 de Jésus-Christ. Il gouverna cette église pendant près de quarante ans avec une sagesse et une constance admirable, jusqu'à la persécution de Trajan, qui étant venu à Antioche au mois de janvier de l'an 107, le condamna à être conduit à Rome pour y être dévoré par les bêtes. Ce fut donc dans l'amphithéâtre de Rome, que saint Ignace ayant été exposé à deux lions furieux, il en fut aussitôt dévoré, selon ses désirs, la dixième année de Trajan, et la cent-septième de Jésus-Christ, le 20

décembre, comme le marquent positivement ses actes, quoique quelques savans reculent sa mort jusqu'à l'an 116. Ses os furent transportés de Rome à Antioche par les compagnons de son voyage, et rapportés long-temps après d'Antioche à Rome où on les plaça dans l'église de Saint-Clément, pape et martyr. Les Grecs l'honorent le 20 décembre, et les Latins le premier février. Saint Ignace a écrit plusieurs lettres; il y en a quinze qui portent son nom, savoir, trois latines, dont il y en a deux à Saint-Jean, et une à la Vierge Marie; cinq grecques, une à Marie Cossobolite, une à ceux de Tharse, une à ceux d'Antioche, une à Heron, diacre, une aux Philippiens; sept autres grecques, une aux Smyrnéens, une à saint Polycarpe, une aux Ephésiens, une aux Magnésiens, une aux Philadelphiens, une aux Tralliens, et l'autre aux Romains. Il y a trois opinions touchant ces lettres de saint Ignace : la première est celle de ceux qui les reçoivent toutes; ainsi pensent Marianus Victor, Canisius et le père Halloix. La seconde est celle de ceux qui les rejettent toutes; Calvin est le chef de cette opinion, suivie par les centuriateurs et par Socin, et même depuis les éditions d'Usorius et de Vossius, par Sau-maise, Blondel, Aubertin, Dail-lé, qui ont fait tous leurs efforts pour ruiner ces éditions. La troisième opinion est celle de ceux qui rejettent les huit premières

lettres, et qui admettent les sept dernières. Ce dernier sentiment est le seul vrai, puisqu'il est certain que les huit premières lettres sont supposées, n'ayant été citées, ni par aucun Grec, soit ancien, soit nouveau, ni par Eusèbe, ni par saint Jérôme. Elles contiennent aussi plusieurs choses qui ne conviennent pas au temps de saint Ignace. Il y est fait mention des sous-diacres, des lecteurs, des chantres, des portiers, des exorcistes; et tous ces ordres ont été établis depuis saint Ignace. Il n'est pas moins certain non plus que les sept dernières lettres, selon l'édition de Vossius, sont véritablement de saint Ignace, et dans leur pureté originale, puisque toute l'antiquité autorise ce fait, et que des auteurs qui avaient vu saint Ignace, comme saint Polycarpe, et ceux qui ont vécu aussitôt après lui comme saint Irénée et Origène, ont connu ces lettres, et le sont citées. Eusèbe et saint Jérôme en ont fait autant, et les passages qu'ils en rapportent se trouvent mot à mot dans l'édition de Vossius et d'Usse-rius; ce qui prouve que cette édition renferme les lettres de saint Ignace dans leur pureté originale.

C'est donc une frivole objection contre l'authenticité de ces lettres, que de dire qu'il y est parlé d'Onésime, évêque d'Ephèse, qui était mort avant saint Ignace, puisque cet Onésime était un autre que le disciple de saint Paul, que plusieurs

sont évêque de Berée, et non d'Ephèse. Il n'est pas plus solide d'objecter que ces lettres parlent de quelques hérétiques postérieurs à saint Ignace, tels que Saturnin, qui disait que Jésus-Christ n'avait souffert qu'en apparence, et Théodose, qui soutenait qu'il était un pur homme. Saint Ignace avait en vue non Saturnin et Théodose, mais Simon, Menandre, Cerinthe et Ebion, qui écrivaient de son temps. Ce généreux martyr a écrit toutes ses lettres lorsqu'il était dans les liens, et qu'on le conduisait d'Antioche à Rome, pour y être exposé aux bêtes; mais on ne sait pas bien l'ordre dans lequel il les a écrites. Elles sont d'un style simple, mais apostolique, et plein du zèle tout de feu des premiers chrétiens. Il y recommande la paix, l'union, la vigilance, l'obéissance aux pasteurs, la charité, l'humilité, la chasteté, l'attachement à la tradition des apôtres, la fuite des hérétiques, et y donne beaucoup d'autres conseils très-salutaires, et qui ne respirent que la piété, l'onction, l'amour de Jésus-Christ et de l'Eglise. Voici quelques-uns des endroits les plus remarquables de ces lettres touchant le dogme, la morale et la discipline, et quelques sentences spirituelles de saint Ignace.

Endroits remarquables de saint Ignace, sur le dogme, la morale et la discipline.

1. Saint Ignace reconnaît la

distinction des personnes divines, et l'unité de leur nature, aussi bien que la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, qu'il dit être coéternel à son Père, et égal en puissance avec lui, mais soumis selon la chair, et comme fils de Marie. (*Ad Magnes., num. 13. Ad Ephes., n° 1, 19, etc.*)

2. Les caractères de la véritable Eglise sont, selon lui, l'unité, la catholicité, l'incorruptibilité, la subordination aux évêques, aux prêtres et aux diacres, sans lesquelles elle ne peut subsister. (*Ad Smyrn., n° 1. Ad Ephes., n° 17, etc.*)

3. Il compare l'hérésie aux plus grands crimes, et dit que celui qui corrompt la foi de l'Eglise, ainsi que celui qui l'écoute, ne doit s'attendre qu'aux feux éternels. (*Ad Ephes., n° 16, etc.*)

4. Il n'y a qu'un baptême, et c'est à l'évêque à l'administrer. Il n'y a non plus qu'une seule Eucharistie, et c'est la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, celle qui a souffert pour nos péchés; celle que par sa bonté le Père a ressuscitée; elle est le remède pour l'immortalité, et l'antidote qui nous préserve de la mort, et qui nous fait vivre en Jésus-Christ. (*Ad Smyrn., n° 7. Ad Ephes., n° 20.*)

5. Saint Ignace est persuadé que les saints prient pour nous dans le ciel, puisqu'il dit aux Tralliens : *Puisse mon esprit vous sanctifier, non-seulement à présent, mais quand je jouirai*

de Dieu! (*Ad Trallian., n° 13.*)

6. Il dit que le mariage doit se faire avec l'autorité de l'évêque, afin qu'il soit selon Dieu, et nous apprend que de son temps, au lieu du sabbat, on observait le dimanche en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ.

Sentences spirituelles de saint Ignace.

La foi est le commencement de la vraie vie, et la charité en est la fin. (*Ad Ephes.*)

2. Celui qui porte Dieu est celui qui a Jésus-Christ dans le cœur.

3. Le moyen de se préserver de l'erreur et de la séduction, c'est de se tenir attaché à l'évêque, et de le suivre comme Jésus-Christ suit son père. (*Ad Trall., n° 7. Ad Smyrn., n° 8.*)

4. Si quelqu'un est capable de garder la chasteté, qu'il la garde en l'honneur de la chair toute pure de Jésus-Christ, et qu'il le fasse en humilité; car s'il s'en glorifie, il est perdu. (*Ad Polic.*)

5. Que me servirait-il de dominer jusqu'aux extrémités de la terre, et d'être roi de l'univers? Je me tiens mille fois plus heureux de mourir pour Jésus-Christ. Je ne cherche que celui qui est mort pour nous, je ne désire que celui qui est ressuscité pour nous; il n'y a pour moi d'autre bien ni d'autre trésor. (*Ad Rom.*)

6. Mon amour est crucifié, mais il est vivant dans mon cœur, et j'y entends sa voix qui

me dit : *Venez au Père*. Je n'ai plus de goût pour les viandes corruptibles, ni pour les délices de cette vie ; je ne suis affamé que du pain de Dieu, qui est la chair de Jésus-Christ. Que les feux, les gibets, les bêtes farouches, la dislocation des os, le déchirement des membres, le brisement de tout le corps ; que tous les tourmens que la rage du diable peut inventer, viennent tous ensemble fondre sur moi : tout m'est bon, pourvu que j'arrive à la possession de Jésus-Christ. (*Ibidem*.)

Les lettres de saint Ignace ont été imprimées fort souvent, et en un grand nombre d'endroits. Les meilleures éditions sont, celle d'Amsterdam, in-folio, en 1667, avec les dissertations d'Usserius et de Péarson, et celle de M. Cotelier dans ses *Patres apostolici*, en grec et en latin (*Voy.* saint Polycarpe, *Epist. ad Philipp.* S. Irénée, *lib. 5, cap. 28, advers. hæres.* Eusèbe, *lib. 3, Hist.*, c. 30. S. Jérôme, *in catal.*, c. 16. D. Thierru Ruinart. Dupin, *Biblioth. eccl.*, t. 1, p. 113. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et eccl.*, t. 1, p. 620 et suiv.)

IGNACE (saint), martyr d'Afrique, et oncle de saint Célerin de Carthage, mourut pour la foi vers le commencement du troisième siècle, avec son beau-frère Laurentin qui avait servi comme lui dans les armées de l'empire. Saint Cyprien témoigne qu'il offrait tous les ans le saint sacrifice en leur mémoire, lorsqu'il célébrait le jour du triom-

phe des martyrs. (*Epist. 39, aliàs 34.* Baillet, t. 1, 3 février.)

IGNACE (saint), patriarche de Constantinople, naquit dans cette ville l'an 799. Il était fils de l'empereur Michel 1^{er} du nom, surnommé Rangabé, et de Procopie, fille de l'empereur Nicéphore. Il se nommait Nicétas dans le monde. Son père Michel, qui était *curopalate*, c'est-à-dire, grand-maître du palais de l'empereur, fut élevé à l'empire l'an 811, après la mort de son beau-père Nicéphore ; mais Léon l'Arménien ayant chassé Michel du trône, l'an 813, fit eunuques deux de ses fils, Théophilacte et Nicétas. Ce dernier fut mis dans un monastère, où il prit le nom d'Ignace, qu'il garda toujours depuis. Il fut tiré de ce monastère, dont il avait été abbé, et placé sur le siège patriarcal de Constantinople le 4 de juillet de l'an 846. Il avait porté sur ce trône éminent toutes les vertus d'un parfait religieux, et il y fit éclater toutes celles d'un grand évêque toujours prêt à donner sa vie pour les intérêts de Dieu, de la religion et de son troupeau. C'est ce qui parut surtout au sujet de Bardas, frère de l'impératrice Théodore, tutrice de son fils Michel III. Ce Bardas s'étant laissé aller à l'amour incestueux de sa belle-fille, saint Ignace l'en reprit avec vigueur, et lui refusa la communion le jour de l'Épiphanie de l'an 857. Bardas, pour se venger, persuada au jeune empereur de secouer

le joug de sa mère Théodore, et d'ordonner au patriarche de lui couper les cheveux, aussi bien qu'aux princesses sœurs, pour les enfermer dans un monastère. Le saint prélat refusa généreusement de le faire, et fut relégué dans l'île de Térébinthe. Photius, qui fut mis en sa place le 15 décembre de la même année, et qui voulait l'obliger par ses mauvais traitemens à donner sa démission, le fit reléguer dans l'île d'Hières, et de-là dans un lieu appelé Promète où on l'enferma dans une étroite prison, et d'où on le conduisit chargé de chaînes dans l'île de Metelin. L'usurpateur perdant l'espérance d'une démission volontaire, députa à Rome pour prier le pape Nicolas 1^{er} d'envoyer des légats à Constantinople. Quand ces légats, Zacharie et Rodoald, furent arrivés, Photius assembla un concile de près de trois cent vingt évêques, où saint Ignace fut amené, condamné et honteusement déposé. On l'enferma ensuite dans une dure prison, où l'un de ses bourreaux, lui prenant un jour le bras, lui fit tracer par force une croix sur un parchemin qu'il alla aussitôt porter à Photius. Cet usurpateur le remplit d'une déclaration par laquelle il faisait dire au saint qu'il avait été justement déposé. Depuis ce temps on le laissa assez tranquille dans sa maison de Poze, jusqu'à ce que Photius envoya entourer sa maison de soldats le jour même de la Pentecôte. Saint Ignace

s'en étant aperçu, se sauva déguisé en paysan, et passa dans les îles où il demeura accablé de misère, et caché dans les solitudes, les cavernes et les montagnes, jusqu'à un tremblement de terre qui arriva à Constantinople, et qui fut attribué par le peuple, à la persécution qu'on faisait au saint : ce qui obligea Michel et Bardas de lui permettre de retourner à son monastère. Cependant le pape Nicolas cassa tout ce qui s'était fait contre saint Ignace, et déposa Photius qui contrefit une lettre d'Ignace au pape Nicolas contre l'empereur. Là-dessus Ignace fut emprisonné jusqu'à la découverte de la fourberie. On l'élargit ensuite, et la mort de Bardas, qui fut tué par l'ordre de Michel, ne procura pas son rétablissement. Enfin l'empereur Basile, surnommé *le Macédonien*, ayant succédé à Michel l'an 867, saint Ignace fut rétabli, et Photius chassé. Saint Ignace, depuis son rétablissement, gouverna son église avec encore plus de lumière et de sainteté qu'il n'avait fait auparavant, et mourut le 23 octobre de l'an 877. Son tombeau fut honoré de plusieurs miracles. (Nicétas – David, Vie du saint. Zonare. Cedrène. Baronius. Baillet, t. 3, 23 octobre.)

IGNACE, diacre ou sacristain ou garde des vaisseaux sacrés de l'église de Constantinople, depuis archevêque de Nicée, vivait sur la fin du huitième et au commencement du neuvième

siècle. Il écrivit les Vies de Tarasius et de Nicéphore, patriarches de Constantinople.

IGNACE DE LOYOLA (saint), appelé *Inigo* en sa langue, fondateur de la compagnie de Jésus, était fils de Bertran Jaguez, et de Marine Saez ou Sonez. Il naquit l'an 1491 au château de Loyola en Biscaye, et il fut le dernier d'onze enfans. Son père, qui tenait l'un des premiers rangs parmi la noblesse de Guipuscoa, et sa mère, qui était de l'illustre maison des seigneurs de Balde, envoyèrent Ignace à la cour d'Espagne, où il fut page du roi Ferdinand v ; mais comme il avait une grande passion pour la gloire, il embrassa la profession des armes, et y donna des preuves de valeur. Il fut converti par la lecture de la Vie des saints, pendant qu'il tenait le lit au château de Loyola, pour une blessure qu'il avait reçue à Pampelune, assiégée par les Français en 1521. Lorsqu'il fut guéri, il commença sa pénitence par le pèlerinage de Notre-Dame de Mont-Serrat en Catalogne, d'où il se retira dans l'hôpital de Manrèze, en qualité de pauvre. Les jeûnes, les veilles et les autres mortifications qu'il y exerça sur lui-même, rendirent sa figure si affreuse et si ridicule que, dès qu'il paraissait dans la ville pour mendier son pain, les enfans le montraient au doigt, lui jetaient des pierres et le suivaient avec de grandes huées. Ignace souffrait ces outrages avec une grande joie ; et comme il

s'aperçut qu'on changeait de sentimens à son égard sur le doute que l'on eut de sa personne, il alla se cacher dans une caverne à un quart de lieue de Manrèze. De-là il alla à Rome, et de Rome à Jérusalem. A son retour, il commença ses études âgé de trente-trois ans, et les continua à Alcalá, à Salamanque et à Paris, où il arriva au commencement de février de l'an 1528. Ce fut dans cette ville que se croyant choisi de Dieu pour établir une compagnie d'hommes apostoliques, il s'associa six compagnons, Pierre le Fèvre, François Xavier, Jacques Lainez, Alphonse Salmeron, Nicolas Bobadilla et Rodriguez, avec lesquels il se consacra à Dieu le jour de l'Assomption de l'an 1534, dans l'église de Montmartre, et fit vœu d'aller à Jérusalem pour la conversion des infidèles du Levant, et partout où le souverain pontife trouverait bon de les envoyer. Il alla à Rome sur la fin de l'année 1537, où le pape Paul III approuva son institut sous le nom de la compagnie de Jésus, par une bulle du 27 septembre de l'an 1540. Saint Ignace en fut élu général malgré sa résistance. Il lui dressa des règles et des constitutions très-sages, la gouverna avec une prudence admirable, et eut la consolation de la voir répandue jusqu'aux extrémités du monde avant sa mort qui arriva le 31 juillet de l'an 1556. Son corps repose dans l'église de Jésus. Paul V le béatifia en 1607, et Grégoire XV

le canonisa en 1622. On fait sa fête le 31 juillet. Il a composé un livre excellent des Exercices spirituels, qui a reçu l'approbation des papes. C'est un recueil de méditations, qui renferme une méthode particulière pour la réformation des mœurs. (Ribadeneira. Maffée et le P. Bouthours, Vie de saint Ignace, Baillet, 31 juillet.)

IGNACE (le père de Jésus), carme déchaussé, a fait une Relation des chrétiens de Saint-Jean, qu'on trouve dans le recueil des Voyage de M. Thevenot : on apprend dans cette relation quantité de particularités singulières de l'origine et des coutumes de ces peuples de Syrie. (Journal des Savans, 1696.)

IGNI, *Igniacum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, la quatrième fille de Clairvaux, fondée l'an 1126, par Raynaud 11, archevêque de Reims. Elle était située dans le Tardenois en Champagne, au diocèse et à cinq lieues de Reims. Il y avait autrefois dans cette abbaye une fameuse bibliothèque que le père Sirmond cite souvent dans ses notes sur les Conciles de France. (*Gallia christ*, tom. 9)

IGNORANCE, défaut de science ou de connaissance.

On peut considérer l'ignorance, ou par rapport à la personne qui ignore, ou par rapport à la chose ignorée, ou par rapport à l'action que l'on commet par ignorance.

Par rapport à la personne qui ignore, on distingue l'ignorance

invincible et vincible. L'ignorance invincible est celle qu'on ne peut vaincre ou déposer par ses soins, ses efforts, ni avec les secours ordinaires de la grâce. Les infidèles qui n'ont pas entendu parler de l'Évangile, l'ignorent invinciblement. L'ignorance vincible est celle qu'on peut vaincre et déposer avec les efforts de la nature et les secours ordinaires de la grâce. Si on affecte d'ignorer ses devoirs pour les violer plus librement, on l'appelle une ignorance affectée. Si l'on néglige seulement de s'instruire de ses devoirs sans qu'on affecte positivement de les ignorer, on la nomme *ignorance grossière ou crasse*, *crassa seu supina*.

Par rapport à la chose ignorée, il y a une ignorance du droit, *juris*, et une ignorance du fait, *facti*. L'ignorance du droit est celle qui tombe sur la loi. Par exemple, celui qui ignore la loi qui défend d'épouser une parente ou une alliée jusqu'au quatrième degré, a sur ce point une ignorance de droit. L'ignorance du fait est celle qui regarde le fait, par exemple, celui qui ignore que la personne qu'il veut épouser est sa parente ou son alliée, a sur ce point une ignorance de fait.

Par rapport à l'action, l'ignorance est antécédente, concomitante ou subséquente. L'ignorance antécédente, est celle qui est entièrement involontaire, et qui est cause en même temps qu'on veut une chose qu'on ne

voudrait pas si on la connaissait. Telle fut l'ignorance de Jacob lorsqu'il s'approcha de Lia, croyant que c'était Rachel. L'ignorance concomitante, est celle qui accompagne l'action, en sorte qu'on ne laisserait pas de la faire quand même on la connaîtrait. Telle est l'ignorance de celui qui tue son ennemi, croyant tuer une bête, et qui ne laisserait pas de le tuer quand même il saurait que c'est son ennemi. L'ignorance subséquente, est celle qui est volontaire directement ou indirectement, et que l'on peut déposer.

Il n'y a point d'ignorance invincible des premiers principes de la loi naturelle, ni des conséquences qui s'ensuivent immédiatement, parce que tout le monde peut les connaître sans beaucoup de difficulté. Par exemple, il n'y a personne qui ne puisse connaître ce principe de la loi naturelle, qu'il ne faut pas faire à un autre ce que l'on ne voudrait pas qu'on nous fît, et qui ne puisse conclure de là qu'il ne faut donc, ni tuer, ni violer, ni commettre aucune injustice.

Il y a une ignorance invincible des faits et des conclusions éloignés des principes de la loi naturelle. Un infidèle négatif, qui n'a point ouï parler de Jésus-Christ, sans qu'il y ait de sa faute, l'ignore invinciblement. On peut aussi ignorer invinciblement des conclusions éloignées des premiers principes, puisque les plus saints et les plus savans

docteurs ne s'accordent pas sur ces conclusions, et que les uns croient permis ce que les autres condamnent, sans qu'ils soient coupables. (M. Collet, Moral., tom. 2, p. 513 et suiv. *Voyez* ACTES HUMAINS, LOI.)

IHELOM ou IHELON, hébr., *qui est caché* ou *jeune homme*, du mot *halam* ou *helem*, fils d'Ésaü et d'Oolibama. (Genès. 34, 3.)

IIM, ville de la tribu de Juda. (Josué, 15, 29.)

ILAI, vaillant homme de l'armée de David. (1 Par. 11, 29.)

ILAR ou HILLAR ou HILAI-RE (saint), abbé de Galliata. (*Voyez* HILAIRE.)

ILDEFONSE ou HILDEPHONSE ou ISLEFONSE ou ALPHONSE (saint), évêque de Tolède, naquit en cette ville vers le commencement du septième siècle. Il fut élevé dans sa première jeunesse, ou comme d'autres le croient, perfectionné dans un âge plus avancé, par saint Isidore, évêque de Séville. Il entra dans le monastère d'Agli aux faubourgs de Tolède, et le gouverna comme abbé, après la mort d'Adeodat. Saint Eugène, second du nom, évêque de Tolède, étant mort sur la fin de l'année 657, ou au commencement de la suivante, Ildefonse fut élu en sa place, et travailla avec une application infatigable à maintenir la pureté des mœurs et celle de la foi parmi ses peuples, tant de vive voix, que par la plume. Il mourut d'une manière conforme à la sainteté de

sa vie, le 23 février de l'an 667. On fait sa fête en Espagne le 23 de janvier. Sa vie fut écrite par Zixlane et par Julien, qui furent l'un et l'autre ses successeurs. Le dernier remarque que saint Ildefonse avait lui-même divisé ses écrits en quatre parties, dont la première contenait un livre en forme de prosopopée sur sa propre faiblesse. Un traité de la virginité perpétuelle de la sainte Vierge, contre les infidèles; un opusculé sur les propriétés des trois personnes divines; un autre qui contenait des remarques sur les actions de chaque jour; un sur les sacremens; un livre en particulier sur le baptême; un traité des progrès dans le désert spirituel. La seconde partie renfermait ses lettres avec les réponses qu'on y avait faites. Il avait composé la troisième partie de messes, d'hymnes et de sermons: et la quatrième, de plusieurs petits ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels il y avait des épitaphes et des épigrammes. Outre les ouvrages renfermés dans ces quatre parties, il en avait commencé d'autres que ses occupations ne lui permirent pas d'achever. De tous ces écrits, il ne nous en reste que trois. Le premier est le livre de la virginité perpétuelle de Marie, qu'il composa à la prière de Quiricius, évêque de Barcelone, comme on le voit par les lettres que ces deux évêques s'écrivirent mutuellement, et qui ont été imprimées dans le second tome du spicilège de

dom Luc d'Acheri. Ce traité, écrit en style coupé et sententieux, est divisé en douze grands chapitres, dans lesquels le saint établit la virginité perpétuelle de Marie, à la manière des controversistes contre Jovinien, Helvidius et le Juif perfide et incrédule. C'étaient les trois infidèles, contre lesquels Julien de Tolède dit que saint Ildefonse avait entrepris son ouvrage. Le second écrit de ce saint, qui nous reste, est le livre intitulé: de la Connaissance du baptême, divisé en deux parties dont la première traite des instructions que l'on donne à ceux que l'on prépare au baptême; et la seconde, de ce qu'ils doivent faire après l'avoir reçu, et de ce qu'ils doivent espérer. Le troisième écrit est le livre du désert spirituel, *De itinere deserti quo pergitur post Baptismum*. Quoiqu'il ne soit rien dit du livre des écrivains ecclésiastiques dans le catalogue des ouvrages de saint Ildefonse, rapporté par ses historiens, il s'en déclare lui-même l'auteur dans la préface où il dit qu'il a succédé immédiatement à Eugène le Jeune dans le siège de Tolède. Ce livre ne contient en tout que quatorze chapitres, et autant d'écrivains ecclésiastiques. Pour ce qui est des homélies imprimées sous le nom de saint Ildefonse; savoir, six de l'Assomption, deux de la Nativité de la sainte Vierge, et une de la Purification, elles sont supposées. Quant au second traité de la virginité per-

pétuelle de Marie, qui se trouve imprimé sous le nom de saint Ildefonse, avec celui dont on a parlé, les pères Mabillon, d'Acheri, Pozze et Ceillier, croient qu'il n'est pas de saint Ildefonse, mais de Paschase Ratbert, moine bénédictin. Ils se fondent sur un manuscrit de Corbie, qui attribue cet ouvrage à Ratbert, sur la différence du style de ce traité d'avec celui des autres ouvrages du même auteur, sur l'expression *inno*, dont l'auteur de ce traité s'est servi : laquelle, dit-on, n'a été en usage que depuis le temps où vivait saint Ildefonse, et sur ce que l'auteur dédie son ouvrage à l'abbesse et aux religieuses de Sainte-Marie de Soissons, qu'il appelle de temps en temps ses mères et matrones très-chères; ce qui ne convient pas à saint Ildefonse qui, ayant passé toute sa vie en Espagne, ne pouvait avoir de si étroites liaisons en France. M. Andrazzi, comte de Saint-André, et docteur en Théologie, a combattu ce sentiment dans un ouvrage qu'il a publié à Rome en 1743, in-8°, sous ce titre : *Vindiciæ sermonis sancti Ildefonsi, archiepiscopi toletani, de perpetuâ virginitate ac parturitione Dei genitricis Mariæ*, etc., dédié au cardinal Louis Pelluga. Les ouvrages de saint Ildefonse, avec ceux qui lui sont supposés, ont été imprimés à Paris en 1576, par les soins de Feu-Arden, de l'Ordre des Frères Mineurs, et depuis dans les bibliothèques des Pères. Son catalo-

gue des écrivains ecclésiastiques le trouve ordinairement avec ceux de saint Jérôme et de Genade; ses deux livres de la connaissance du baptême et du progrès dans le chemin du désert où l'on marche après le baptême, au sixième volume des mélanges de M. Baluze, à Paris en 1713; et ses lettres à Quiricius, évêque de Barcelone, avec les réponses de cet évêque, dans le second tome du spicilège de dom d'Acheri. (Trithème et Bellarmin, *De script. eccles.* Baillet, Vies des Saints, 23 janvier. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 17, p. 712 et suiv.)

ILDEFONSE, évêque d'Espagne, au dixième siècle. Dom Mabillon, à la fin de son traité *De pane eucharistico*, donne l'ouvrage d'un Ildefonse, évêque d'Espagne, qui traite fort obscurément de plusieurs choses qui concernent le pain eucharistique : le père Mabillon, dans un avertissement qu'il a mis à la tête de ce traité, fait diverses remarques pour en expliquer quelques endroits. (Journal des Savans, 1675.)

ILISTRA, ville épiscopale de Lycaonie au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Icône. Les notices en font mention, aussi bien que les actes des conciles. Nous en trouvons deux évêques :

1. Martyrius, au premier concile d'Ephèse.

2. Onésime, au concile de Chalcédoine.

ILIUM, ville épiscopale de l'Hellespont au diocèse d'Asie,

sous la métropole de Cyzique. Alexandre-le-Grand la fit bâtir à la place de l'ancienne Troye, et Lysymaque l'environna d'un long mur. Les Romains la fortifièrent, et comme originaires de Troye, l'exemptèrent de toute imposition. Toutes les notices grecques la mettent au nombre des villes épiscopales. Ses évêques ont été :

1. Orion, au concile de Nicée.
2. Leucade, souscrivit à la lettre des ariens assemblés à Philippopolis.
3. Théosèbe, au concile de Chalcédoine, et à la lettre de sa province à l'empereur Léon.
4. Jean, au cinquième concile général, représentant Euprepus, son métropolitain.
5. Nicétas, au septième concile général.
6. Georges, au huitième. (Orch., t. 1, p. 775.)

ILLATION, terme de liturgie. On appelait *illation* dans le rit mozarabique, ce que nous appelons préface. On la nommait encore *contestation* et *immolation*. (Bolland. jun., t. 5, page 220.)

ILLEL, père d'Abdon, juge d'Israël. (*Judic.* 12, 13.)

ILLESCAS, lieu d'Espagne, où il y eut un concile l'an 1379, contre un anti-pape. (D'Aguirre, t. 3.)

ILLESCAS (Gonsalve), Espagnol, abbé de San-Trontes, prieur de Duenas dans le diocèse de Palentia, mourut en 1580, après avoir composé l'histoire des papes jusqu'à l'an 1570, en espagnol et en deux parties.

Louis de Babia la continua jusqu'en 1605, et ajouta deux autres parties. Marc de Guadaxara, religieux de l'Ordre des carmes, y en a ajouté une cinquième. Gonsalve Illescás composa d'autres traités. (Nicolas Antonio, *Biblioth. hisp.*)

ILLUMINÉ, *illuminatus*. On appelait autrefois illuminés les néophtes ou nouveaux baptisés, parce qu'en les baptisant, on leur mettait en main un cierge allumé, symbole de la foi et de la grâce qu'on reçoit dans le baptême. C'est par la même raison que le baptistère est appelé illuminatoire. (Grégoire de Tours, *Hist.*, l. 1, c. 11. Du Cange, *in Gloss.*)

ILLUMINÉS, hérétiques d'Espagne, que les Espagnols appellent *Alumbrados*. Ils commencèrent à paraître vers l'an 1575, et furent bientôt dissipés par la mort de leurs chefs que le tribunal de l'inquisition fit exécuter à Cordoue. Ils reparurent à Séville l'an 1623 ou 1627. Leurs chefs étaient Jean de Villalpando, prêtre ordinaire de Garachico, dans l'île de Ténériffe, et une carmélite appelée Catherine de Jésus, qui se rétractèrent. Ils renouvelaient les erreurs des béguards et des béguines, et y en ajoutaient de nouvelles. Ils disaient, 1°. que l'oraison mentale est de précepte divin, et qu'avec elle seule on accomplissait toute la loi, en sorte qu'il n'est besoin, ni de bonnes œuvres, ni de sacremens. 2°. Que l'oraison est un sacrement. 3°.

Que les serviteurs de Dieu ne doivent point travailler, ni obéir à aucun supérieur, lorsqu'ils commandent des choses qui empêchent les heures de l'oraison mentale. 4°. Qu'en un certain état de perfection, l'on voit Dieu clairement comme dans le ciel. 5°. Que l'oraison et l'abstinence ne peuvent subsister long-temps ensemble sans miracle, parce que l'oraison atténue beaucoup, et qu'ainsi il faut manger de bonnes viandes pour être mieux disposé à l'oraison. 6°. Que la vue claire de Dieu, une fois communiquée en cette vie à l'âme, demeure à perpétuité en elle. 7°. Que les parfaits pouvaient se livrer à l'impureté et aux commerces les plus infâmes sans pécher. Telles sont les principales des soixante-seize erreurs rapportées dans l'édit de grâce que donna le tribunal de l'inquisition, pour tâcher de faire rentrer ces hérétiques en eux-mêmes. Une semblable secte d'illuminés fut découverte en France l'an 1634. La Picardie en fut d'abord infestée, à cause que ce fut dans cette province que Pierre Guérin, curé de Saint-Georges-de-Roye, sema ses erreurs. Ses disciples nommés guérinets se confondirent avec les illuminés qui furent entièrement détruits dès l'an 1635 par les soins et le zèle du roi Louis XIII. Entre autres extravagances, ils croyaient que Dieu avait révélé à frère Antoine Bucquet une pratique de foi et de vie suréminente, avec laquelle on pouvait

parvenir en peu de temps au même degré de perfection et de gloire, que la sainte Vierge qui n'avait eu qu'une vertu commune; que les docteurs et les apôtres de l'Église n'avaient jamais su ce que c'était que dévotion; que toute l'Église était dans les ténèbres et dans l'ignorance de la vraie pratique du *Credo*; qu'il était libre de faire tout ce que dictait la conscience; que Dieu n'aimait que lui-même; que dans dix ans leur doctrine serait reçue de tout le monde; et qu'alors on n'aurait plus besoin de prêtres, de religieux, ni de curés. Ils se moquaient des pénitences, des disciplines, des jeûnes, sans excepter celui du carême. (Sponde, à l'an 1623, num. 7. L'abbé Siri, au tome 8 de ses Mémoires. Gautier, dans sa Chronique du dix-septième siècle. Hermant, Histoire des hérésies, t. 2.)

ILLYRICUS (Thomas). *Voy.* THOMAS ILLYRICUS.

ILLYRIE ou ILLYRIQUE, grand pays d'Europe, borné au midi par la mer Adriatique, au septentrion par la Pannonie qui en est séparée par la Savie, au couchant par l'Istrie, et au levant par la Macédoine et la Mésie. Lorsqu'on divisa l'empire en oriental et en occidental, l'Illyrie fut partagée de même. On donna à l'Illyrie occidentale les deux Noriques, la haute et basse Pannonie, la Savie, la Valérie et la Dalmatie. On attribua à l'orientale la Macédoine, l'Achaïe, la Thessalie, la Crète, l'ancienne

et la nouvelle Épire, la Dace méditerranée et la Ripense, la première et seconde Mésie, la Dardanie, la Provalitaine. Symich, ville de la basse Pannonie, était avant cette division la métropole de toute l'Illyrie.

Ce fut l'apôtre saint Paul qui y porta la lumière de l'Évangile, comme il le dit lui-même dans l'épître aux Romains, et comme saint Luc nous l'apprend dans les actes; et il est à présumer qu'ayant souffert le martyre peu de temps après à Rome, il recommanda les églises qu'il y avait fondées à l'Église romaine. Ce fut sans doute pour cette raison, que s'étant élevé une difficulté dans l'église de Corinthe, au sujet de quelques prêtres et de quelques évêques qui méritaient d'être déposés, on porta l'affaire à Rome pour y être terminée. Nous avons sur ce sujet la réponse du pape Clément 1^{er} aux Corinthiens, qui fait voir qu'aussitôt après la mort de saint Paul, les évêques de Rome avaient juridiction sur ceux d'Illyrie. Nous en avons encore des preuves dans le temps de l'arianisme, où Ursacé de Murce en Pannonie et Valens de Sigidon, s'étant laissés surprendre par Eusèbe de Nicomédie, ou de Constantinople, qui les avait entraînés dans son sentiment, et ayant été pour cela déposés par le concile de Sardique, s'adressèrent au pape Jules, lui demandèrent pardon de ce qu'ils avaient souscrit à la condamnation de saint Athanase, et lui promirent de

ne jamais retomber dans la même faute. Dans la suite les papes s'étant déchargés du soin d'administrer ces églises par eux-mêmes, commirent leur droit aux évêques de Thessalonique qui étaient en cela leurs vicaires. L'empereur Théodose sembla déroger à cette loi à l'instance des évêques de l'Illyrie orientale, qui désapprouvaient que le pape eût donné les mains à l'établissement du siège de Corinthe en métropole dans la personne de Perigène; le patriarche Attique obtint un rescrit de cet empereur, qui portait que dorénavant on consulterait l'église de Constantinople: il est daté de l'an 421. Mais ce prince le révoqua peu de temps après, et laissa les choses dans l'état où elles étaient auparavant, ce qui dura jusqu'au concile de Chalcédoine, ou plutôt jusqu'à Léon l'Isaurien qui, piqué contre les papes Grégoire II et III qui avaient condamné ses erreurs sur les images, fit mettre en exécution le canon de Chalcédoine, qui donne au patriarche de Constantinople l'administration des trois diocèses, le Pont, l'Asie et la Thrace, auxquels il ajouta la Calabre, la Sicile et l'Illyrie orientale, qui lui étaient soumises, etc. (*Voy.* CONSTANTINOPLE.)

Conciles d'Illyrie.

Le premier se tint l'an 372 ou 374 ou 375; on y confirma la foi de Nicée. Les évêques d'Illyrie écrivirent à ceux d'Asie

à ce sujet, et les évêques d'Italie écrivirent à ceux d'Illyrie pour les congratuler. (*Reg.*, t. 3. *Lab.* 2. *Har.* 1.)

Le second, l'an 415, pour Périgène, ordonné évêque de Patras.

Le troisième, l'an 515 ou 516, contre les eutychiens. (Baluze.)

Le quatrième, l'an 550, (non reconnu) fut tenu par les évêques défenseurs des trois chapitres. Ils condamnèrent Benenatus, évêque de la première Justinienne. (Baluze.)

ILUSA, ville épiscopale de la Phrygie Pacatienne, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Laodicée; on l'appelle aussi Elaza. Elle a eu pour évêques :

1. Evagoras, représenté au concile de Chalcédoine par Numenius de Laodicée.

2. Macedonius, à la relation du concile de Constantinople, au patriarche Jean, touchant Sévère d'Antioche et ses adhérens, qui fut lue dans un autre concile, sous Mennas, en 518.

3. Patrice, au sixième concile général.

4. Eustathe, à celui de Photius, sous le pape Jean VIII. (*Or. chr.*, t. 1, p. 812.)

IMAGES DES SAINTS. (*Voy.* SAINTS.)

IMBERT (Jean), célèbre jurisconsulte, né à La Rochelle, a fleuri dans le seizième siècle. Il fut avocat à Fontenay-le-Comte en Poitou, et depuis lieutenant particulier au même siège. Il a été regardé comme l'un des plus habiles praticiens de son temps. (Taisand dans ses

Vies des jurisconsultes, deuxième édition, p. 318, donne deux ouvrages à Imbert : le premier, *Enchiridion juris-scripti Galliaë* ; le second, *Institutionum forensium, Galliaë pene totius, quæ moribus regitur, communium, libri quatuor*, etc., in-4°, à Paris 1541, et à Lyon 1552, chez Sébastien Gryphe, in-8°.)

IMBERT (Benoît), jésuite, natif d'Auvergne, et mort au Puy le 6 décembre 1696, a donné ces cinq pièces latines en vers : 1°. *Carmen heroicum Armando de Bethune, episcopo aniciensis*, au Puy en 1668, in-4°. 2°. *Carmen adventorium et ode panegyrica Hyacintho de Serroni archiepiscopo albiensi* ; à Toulouse en 1678, in-4°. 3°. *Sectæ calvinianæ in Gallia jam tota catholica tumulus* ; à Valence en 1686, in-4°. 4°. *Carmen seculare eucharisticum consulibus urbis aniciensis, pro fundato jam à centum annis collegio societatis Jesu* ; au Puy 1689, in-4°. 5°. *Petro cardinali Bonzi, archiepiscopo narbonensi, carmen*, in-4°. (Mémoires communiqués par le père Oudin à M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

IMBERT (M. P. V.), doyen de l'église collégiale de Notre-Dame de Marjevols, a donné le Voyage ou la conduite du dévoyé à la vraie Église, par les principes de la lumière naturelle, pour n'en plus sortir, in-12. (Journal des Savans 1682, p. 72 de la première édition et 49 de la seconde.)

IMBONATI (dom Charles-Jo-

seph de Saint-Benoît), religieux feuillant , natif de Milan , a donné : 1°. *Bibliotheca magna rabbinica de scriptoribus et scriptis rabbinicis ordine alphabetico hebraïce et latine digestis. Pars quarta, auctore R. P. Julio Bartholoccio de Cellano, congr. S. Bernardi Ord. cisterc. et S. Sebastiani ad Catacumbas Abbate : post ejus obitum absoluta, aucta et in lucem edita à D. Carolo Josepho Imbonato mediolanensis, ejusdem congregationis monacho, sac. T. et L. S. P. in-folio, Romæ 1693.* 2°. *Bibliotheca latino-hebraïca, sive de scriptoribus latinis, qui ex diversis nationibus contra Judæos, vel de re hebraïcâ ut cumque scripsere : additis observationibus criticis et philologo-historicis, quibus quæ circa patriam, vitæ institutum, mortemque auctorum consideranda veniunt, exponuntur cum quadruplici indici nominum, cognominum, heterodoxorum et materialium. Loco coronidis adventus Messiae à Judæorum blasphemis, ac hæreticorum calumniis vindicatus, sacrarum scripturarum, sanctorum patrum, conciliorum, rabbinorumque suffragiis obsignatur, in-fol.* Cette bibliothèque est une suite de celle de l'abbé Bartholocci : le père Imbonati a disposé selon l'ordre de l'alphabet tous les auteurs qui ont écrit ou de la langue hébraïque, ou des affaires des Juifs, à commencer par les plus anciens Pères de l'Eglise : on y trouve ceux qui de-

puis l'invention de l'imprimerie, ont donné leurs soins à l'édition, soit du texte original, ou des traductions des saintes Écritures ; les historiens qui ont écrit à dessein de l'origine et de la fortune des Juifs, et les docteurs qui ont expliqué les coutumes de la nation, et les cérémonies de la loi. La bibliothèque ne contient que la moitié du volume : l'autre moitié présente une table chronologique depuis le commencement du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Cette table est suivie d'une petite chronique composée en hébreu, et traduite en latin par Genebrard. On trouve ensuite deux dissertations sur l'avènement du Messie : dans l'une le père Imbonati prouve, par les gloses des Rabbins et des Talmuldites, que Jésus-Christ est le vrai Messie : dans la seconde, il réfute, par l'autorité des conciles, les erreurs qui se sont élevées de temps en temps, soit contre la divinité, ou contre l'humanité du fils de Dieu. (Journal des Savans, 1665, p. 277 de la première édition et 231 de la seconde.)

IMBRUS ou IMBROS, île et ville épiscopale des Cyclades, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Rhodes, qu'on appelait aussi Marmara, à cause des carrières de marbre qu'on y trouve : elle est située dans la mer Égée, proche de la Chersonnèse de Thrace à trente milles de Samothrace et voisine de

Lemnos. On ne trouve point d'évêque qui y ait siégé dans les premiers temps de l'Église. On ne la trouve pas même dans les notices ecclésiastiques. Elle observait le rit latin au treizième siècle, et était soumise à l'archevêque de Paronaxia. Elle suit aujourd'hui le rit grec, et est métropole. Ses évêques sont :

1. Joachim, dont nous avons une lettre adressée à Théodore Zygomale, protonotaire de l'église de Constantinople, l. 3, *Turc.-græc.*, p. 318.

2. Athanase, dont Léon Allatius parle, *Epist. 2 ad Berthold. Nihusium de consens.*, col. 1655.

3. Grégoire siégeait en 1721.

IMMENSITÉ, attribut de Dieu, par lequel il remplit tout. (*Voyez* DIEU.)

IMMERSEUR, *immersor*. Quand on donnait le baptême par immersion, on appelait immerseur celui des ministres qui plongeait le cathécumène dans l'eau. L'immerseur n'était que le troisième des ministres du baptême. Le premier bénissait l'eau; le second faisait les exorcismes; le troisième, qui devait être prêtre, était l'immerseur.

IMMERSION, action par laquelle on plonge dans l'eau. On donnait autrefois le baptême par immersion. (*Voyez* BAPTÊME.)

IMMEUBLE, bien fixe qui est en évidence, qu'on ne peut transporter, cacher, ni détourner. *Res immobilis, res soli*. Les

immeubles sont tels ou par leur nature, comme les choses attachées à la terre, et qui ne sauraient être transportées sans détérioration; ou par fiction et par la loi, ou la coutume, comme une somme de deniers donnée par un père ou une mère à leurs enfans en contemplatation de mariage, un office vénal, etc.

Les immeubles qui sont tels par leur nature, s'appellent immeubles véritables ou réels. Les immeubles par fiction, se nomment immeubles fictifs.

Les immeubles réels étaient, autrefois parmi nous, et sont encore aujourd'hui, les justices, les bois, les terres, les vignes, les prés, les étangs, les marais, les îles, les moulins à eau, les fours, pressoirs, les halles, les marchés, les places, et généralement tout ce qui est adhérent à la surface de la terre, ou par sa nature, comme les arbres, ou par la main des hommes, comme les maisons et autres bâtimens.

Les immeubles fictifs sont les offices, les rentes constituées, etc. Tous les immeubles sont susceptibles d'hypothèques.

Il y a toujours eu plusieurs différences entre les meubles et les immeubles, lesquelles ont dû être modifiées par notre Code. Telles étaient celles qui existaient en France avant la révolution.

La première était, que les meubles suivaient la personne de celui à qui ils appartenaient,

et se réglaient par la coutume de son domicile. Les immeubles au contraire se réglaient suivant les coutumes des lieux où ils étaient situés.

La deuxième, que le retrait lignager n'avait lieu que pour les immeubles.

La troisième, que les meubles n'avaient point de suite par hypothèque.

La quatrième, que les meubles ne se vendaient point avec les solennités des criées, comme les immeubles.

La cinquième, que la lésion d'outre moitié du juste prix n'avait point lieu en vente de meubles.

La sixième, que les meubles se prescrivaient par trois ans, et les immeubles par dix ans entre présens, et vingt ans entre absens.

La septième, que les meubles se réglaient autrement dans les successions que les immeubles.

La huitième, qu'en meubles, il n'y avait point de complainte, si ce n'était en universalité de meubles; au lieu qu'on pouvait intenter complainte pour raison d'un seul immeuble dans la possession duquel on était troublé. (M. de Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique. M. Denisart, collection de jurisprudence.)

IMMIXTION, en terme de droit, est l'adition de l'hérédité, ou le maniement des effets de l'hérédité. S'immiscer se dit donc d'un présomptif héritier, ou de celui qui est habile

à se porter héritier, quand il a pris ou appréhendé des biens de la succession, comme étant le propriétaire. (De Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot *Immixtion*.)

IMMOLATION. Sacrifice sanglant d'une victime. (*Voyez* SACRIFICE.)

IMMOLATION. On a appelé autrefois immolation, la partie de la messe que nous nommons préface.

IMMONDE. Terme consacré, qui ne se dit qu'en matière de religion. Il était défendu aux Juifs de manger des bêtes immondes, comme le pourceau. On était immonde, quand on avait touché un corps mort. (*Voyez* IMPURETÉ LÉGALE.)

IMMORTALITÉ. Qualité de ce qui ne peut mourir; perpétuité, éternité. (*Voyez* ÉTERNITÉ.)

IMMORTEL. Qui doit durer pendant toute l'éternité, qui n'a point en soi de principe de corruption.

IMMUNITÉ, privilège, exemption de quelque charge, devoir ou imposition, *immunitas*. Il se disait particulièrement des immunités ecclésiastiques. On en distinguait de deux sortes : l'immunité personnelle et l'immunité réelle. L'immunité personnelle était attachée à la profession, et regardait les personnes consacrées à Dieu dans le clergé séculier et régulier. L'immunité réelle regardait les biens que l'Eglise possédait. L'immunité personnelle consistait dans

quelques privilèges accordés au clergé par les princes, tels que celui de juger les ecclésiastiques pour le délit commun, l'exemption du service militaire, celle de logement des gens de guerre, des tutelles et curatelles, des corvées et des travaux publics que l'on imposait au menu peuple, et la prérogative de ne pouvoir être emprisonné pour dettes civiles. Que ces immunités personnelles fussent anciennes ou récentes, on ne les contestait pas au clergé, selon l'auteur de l'examen impartial des immunités ecclésiastiques, p. 14 : il était décent, il était même juste de les lui accorder. Il ne s'agissait donc que de l'immunité réelle, et de savoir si les biens ecclésiastiques étaient exempts d'impositions, ou s'ils y étaient sujets comme les biens laïcs. Nous allons rapporter fidèlement les principales raisons des ennemis et des défenseurs de ces immunités, en observant que nous parlons aujourd'hui non pour nous, mais pour les autres nations catholiques et parfaitement dans l'esprit de notre avis placé en tête du huitième volume de cette édition.

Raisons contre les immunités ecclésiastiques.

I. Il est de la justice distributive fondée sur le droit naturel, que tous les membres d'un corps, sans exception et sans dispense, contribuent avec une égalité harmonique et proportionnelle aux charges du corps.

Ce droit est naturel : aucun droit, quel qu'il soit, divin ou humain, ne peut y déroger,

Les souverains, en se faisant chrétiens, n'ont perdu sur leurs sujets aucun des droits attachés à la souveraineté; et ils peuvent faire contribuer les biens ecclésiastiques aux charges de l'état, comme tous les autres biens. Ils le doivent même; et ils blesseraient la justice, en dispensant leurs sujets ecclésiastiques de contribuer aux charges communes dans la même proportion que les autres. Une telle dispense, si elle avait été faite, serait toujours révocable, parce que le droit de la société est inaliénable.

III. L'Église est dans l'état, et l'état la protège. Il défend ses ministres et ses biens contre les entreprises du dehors et du dedans, les maintient dans l'exercice de leurs fonctions, les appuie de son autorité. Les personnes et les biens de l'Église sont donc dans la main du prince, ainsi que les personnes et les biens des autres sujets, et doivent à l'état des services personnels et des contributions réelles : sans cela, il n'y aurait entre l'Église et l'état qu'une société léonine, l'Église ayant tout l'avantage, et l'état tout le fardeau.

IV. L'Église n'a des biens que par la libéralité des fidèles, ni des immunités, que par la concession des princes. La première époque de ces immunités est la conversion du grand Constan-

tin. Cet empereur qui se convertit au commencement du quatrième siècle, fit deux lois, l'une pour l'immunité personnelle des ecclésiastiques, l'autre pour l'immunité réelle de leurs biens. Ces immunités ne furent que des exemptions particulières, jusqu'au douzième siècle qui fut l'époque des immunités générales et absolues, prétendues par le clergé, sous prétexte que les biens ecclésiastiques avaient changé de nature, par le don qu'on en avait fait à Dieu; que ce don était une espèce de consécration qui les destinait aux seuls usages sacrés; et que vouloir les distraire pour les appliquer à des usages profanes et aux besoins de la société politique, était un sacrilège. Mais prétexte frivole, métamorphose chimérique, et qui n'a d'autre fondement qu'une subtilité scholastique, totalement insuffisante pour enlever à l'état, à la patrie, aux souverains, aux particuliers même, bienfaiteurs de l'Eglise, leurs droits les plus essentiels et les moins aliénables. Car premièrement les particuliers qui ont donné leurs biens à l'Eglise, les ont donnés tels qu'ils les possédaient, et par conséquent assujettis aux charges publiques. Secondement, le prince et l'état, en ratifiant ces donations, se sont toujours conservé le droit primitif et inaliénable de faire contribuer ces biens aux charges publiques : ils ont encore droit d'examiner si les biens ecclé-

siastiques sont employés selon leur destination, puisque, sans cela, les charges qu'on devrait acquitter avec ces biens, par exemple, la subsistance des pauvres, retombent sur l'état.

Raisons et réponses des défenseurs des immunités ecclésiastiques.

I. La justice distributive est celle qui garde une proportion géométrique dans la distribution des biens et des charges de la république, c'est-à-dire, une proportion qui réponde à l'état et à la condition des personnes.

Tous les membres de la société doivent donc contribuer à son bien, voilà ce qui appartient à la justice distributive et au droit naturel; mais tous ne doivent pas y contribuer également, et cette égalité de contributions, voilà ce qu'on ajoute à la justice distributive et au droit naturel. Il en est des membres de la société comme des membres du corps, qui tous n'ont pas les mêmes fonctions, ni les mêmes charges. Les ecclésiastiques ne sont point cultivateurs, artisans, commerçans, militaires; ils prient, ils prêchent, ils enseignent, ils donnent les autres secours spirituels nécessaires au salut des âmes, et cette contribution personnelle peut leur tenir lieu de la réelle envers l'état. Les nobles, les magistrats, toutes les personnes privilégiées d'un état ne contribuent pas également à ses charges, sans que

cette inégalité donne atteinte à la justice distributive, parce que cette vertu ne consiste pas à conserver dans tous les particuliers une égalité de droits et d'obligations, mais à faire jouir un chacun des droits qui lui sont légitimement acquis.

II. Les souverains ne perdent aucun droit de la souveraineté, quoiqu'ils ne puissent faire contribuer les biens ecclésiastiques aux charges de l'état, comme tous les autres, et en ne le faisant pas, ils ne donnent point la moindre atteinte à la justice. Est-ce donc être moins souverain que de ne pouvoir reprendre ce qu'on a une fois donné purement et simplement? Car c'est à ce point fort simple qu'on peut réduire toute la question pour le présent. Les princes ont donné des biens à l'Eglise, et ils ont approuvé les donations que leurs sujets ont faites. Donc ils cessent d'être souverains à quelques égards, et perdent quelques droits de leur souveraineté; ils sont même injustes et cruels envers une partie de leurs sujets, s'ils ne révoquent ces donations pures et simples, en soumettant aux charges publiques ces mêmes biens qui en étaient affranchis. Cette conséquence est-elle juste? Ne doit-on pas dire au contraire que les princes étaient libres de donner ou de ne point donner, d'approuver ou de ne point approuver les donations faites à l'Eglise; mais que puisqu'ils ont donné et approuvé ces dona-

tions, ils n'en sont plus les maîtres, sans que leur souveraineté en reçoive la moindre atteinte, non plus que de l'irrévocabilité des autres donations ou des vœux qu'ils pourraient faire, dans les choses qui dépendent d'eux? En vain dirait-on qu'il ne dépend pas des souverains d'accorder des exemptions à une partie de leurs sujets au préjudice des autres, tous les membres de la société étant obligés de contribuer proportionnellement aux charges de l'état. L'expérience prouve que dans la plupart des états, il y a des ordres de citoyens dont la contribution aux charges publiques est visiblement plus forte que celle des autres ordres, et quand la chose ne serait point faisable par rapport aux simples laïcs, elle le serait à l'égard des ministres de la religion, parce que l'entretien de ces ministres et de toutes les choses nécessaires au service de Dieu et à l'exercice de la religion, devient lui-même une charge de l'état, à laquelle les princes et les peuples sont obligés de contribuer. Mais si les princes ne peuvent dispenser les ecclésiastiques de contribuer aux charges de l'état dans la même proportion que les autres, sans injustice envers la plus nombreuse partie de leurs sujets, il faudra donc ôter des fastes de l'Eglise tous les saints rois qui l'ont comblée de biens, d'immunités, de privilèges pour mettre à leur place ceux qui

l'ont dépouillée , affligée , persécutée.

III. L'Église est dans l'état , mais l'Église a ses droits que l'état doit respecter. L'Église instruit les infidèles , elle les forme à la vertu , leur administre les sacremens et leur accorde tous les secours spirituels qui peuvent les conduire à la possession de Dieu , le bonheur suprême. Ces avantages sont bien supérieurs à ceux qu'elle reçoit de l'état. Elle n'est cependant point dispensée de le secourir aussi dans ses besoins temporels lorsque la nécessité l'exige , et elle l'a toujours secouru avec une générosité qui lui a fait vendre plus d'une fois les vases sacrés pour le soulagement des malheureux. Mais si ces dons ont été abondans , ils n'en ont pas moins été gratuits et volontaires. Comment donc pourrait-on appeler *Léonine* une société dans laquelle l'Église donne à l'état des biens incomparablement plus précieux que les avantages qu'elle en reçoit , sans lui refuser les secours temporels dont elle est capable lorsqu'il en a besoin ?

IV. Les immunités de l'Église sont fondées sur le droit naturel et divin. Les Gentils , les Juifs , les Grecs , les Romains , les Barbares , les Scythes , tous guidés par l'instinct de la nature , ont reconnu que les ministres de la religion devaient être entretenus aux dépens du public et exempts des charges communes. Nous lisons au qua-

rante-septième chapitre de la Genèse , que les terres de l'Égypte payaient au souverain le cinquième de leur revenu , et que les terres des prêtres étaient exemptes de cette contribution.

La loi des Juifs exemptait les lévites de tout tribut , et Artaxercès lui-même les en exempta lorsqu'il renvoya les Juifs dans leur patrie , sous la conduite d'Esdras. (1 Esdr. 7 , 24.)

Les Romains , dès le temps de Numa , fournissaient des fonds publics tout ce qui était nécessaire pour l'entretien des ministres de la religion. L'immunité des biens ecclésiastiques a donc son fondement dans le droit naturel et divin , aussi bien que dans leur consécration. Car ce n'est point une subtilité d'école , mais une vérité certaine que les biens donnés à l'Église sont des biens consacrés à Dieu ; que par cette consécration ils sont tirés de l'usage profane , et fixés à des usages saints ; qu'ils sont devenus le patrimoine de Dieu et des pauvres , et que par cette disposition ils ont changé de nature , non physique , mais morale ; qu'ils ont contracté une nouvelle nature et une autre condition , comme les autres choses et les personnes vouées et consacrées à Dieu , en sorte qu'ils ne peuvent être employés à des usages profanes sans sacrilège , si ce n'est dans le cas de nécessité et avec la permission de l'Église.

Telle a été l'intention des

peuples et des souverains, lorsqu'ils ont consacré une partie de leurs biens à Dieu, ou qu'ils ont ratifié les donations de leurs sujets. Telle l'intention de l'Église, qui n'a reçu ces biens qu'à cette condition; intention réciproque qui fonde des droits inviolables que les souverains sont obligés de conserver, et dont ils se déclarent en effet les conservateurs et les protecteurs. Et de-là, tant de canons de conciles, tant de rescrits des empereurs et de capitulaires de nos rois qui traitent de sacrilèges ceux qui osent toucher à ces biens. Le quatrième concile de Latran de l'an 1212, inséré dans le droit canon, et reçu en France, défend, sous peine d'excommunication, les levées sur les biens de l'Église, sans une grande nécessité et l'approbation du clergé, des évêques du pape.

Les seigneurs et le peuple du royaume parlaient ainsi dans la requête présentée à Charlemagne l'an 803 : *Nous savons que les biens de l'Église sont des biens sacrés; ils sont l'oblation des fidèles, et la rançon des péchés; celui-là se rend coupable de sacrilège qui prétend les enlever.* Quiconque de nous donne des biens à l'Église, c'est à Dieu qu'il les donne : car il fait un écrit, et le mettant sur l'autel ou le tenant à la main, il dit aux prêtres et aux supérieurs de ce lieu : j'offre et consacre à Dieu les biens marqués en cet écrit pour la rémission de mes péchés..... pour être employés

au service de Dieu, à la nourriture des pauvres et des clercs. Si quelqu'un enlève ces biens, il sera coupable d'un sacrilège, dont il rendra un compte rigoureux au tribunal de Dieu.

Le capitulaire 339 du cinquième livre, condamne à l'amende, et ordonne aux prêtres de soumettre à la pénitence publique, ceux qui enfreindront l'immunité ecclésiastique, en levant des taxes sur les biens consacrés à Dieu. *Placuit ne prædia.... Deo tradita à quibusdam aliquâ occasione vexentur aut invadantur, sed sub immunitatis tuitione perpetuâ firmitate perdurent.... similiter et homines eorum et omnia quæ eis subjecta esse noscuntur. Si quis contra hæc venerit, componat sicut de immunitate constituimus et pænitentia publica à sacerdotibus usque ad satisfactionem mulctetur.* Il serait inutile par conséquent de répondre que les canons des conciles et les capitulaires ne parlent que des ravisseurs des biens de l'Église, puisqu'ils nomment expressément ceux qui violent ses immunités par des impositions, et que d'ailleurs la donation qui a été faite de ces biens, le changement de nature qui leur est survenu par cette donation, leur destination aux seuls usages sacrés ou pieux, prouvent également le crime d'une sacrilège usurpation, et contre les ravisseurs et contre tous ceux qui voudraient en disposer comme des biens profanes, en quelque

manière et sous quelque couleur que ce fût, hors le cas de nécessité, et sans la permission de l'Église.

Il ne serait pas moins frivole de dire que les princes, en donnant ou en confirmant les donations faites à l'Église, se sont conservé le droit primitif et inaliénable de faire contribuer ces biens aux charges publiques, puisqu'on a prouvé que l'intention des princes et des autres bienfaiteurs de l'Église, avait été formellement contraire à cette prétendue disposition, puisque de leur propre aveu, ils se sont dépouillés de leurs biens absolument et sans restriction explicite ou implicite en faveur de la religion; qu'ils les ont donnés purement et simplement à Dieu, et que l'Église ne les a reçus qu'à cette condition. Eh ! qu'est-ce que donner ses biens à Dieu, en retenant le droit primitif de les assujettir aux charges publiques, sinon les donner et ne point les donner en effet, au moins en partie. Ces réserves prétendues sont entièrement contraires à l'intention des donateurs et à la nature des donations faites à l'Église, qui, comme on l'a vu, contractent une nouvelle nature, et changent de condition. Mais on n'emploie pas les biens de l'Église selon leur destination, et l'on en abuse. Les princes, dans cette hypothèse, ont droit de demander une bonne réforme, et d'employer leur autorité pour la procurer; ce sont les vœux

de tous les vrais fidèles, mais ils ne peuvent corriger un abus par un autre, en reprenant ce qui n'appartient qu'à Dieu, par la consécration qu'on lui en a faite. Nous croyons qu'après avoir balancé ces raisons pour et contre les immunités ecclésiastiques, le lecteur impartial se décidera sans peine en faveur de l'Église.

IMMUTABILITÉ, attribut de Dieu, qui fait qu'il ne peut changer. (*Cherchez DIEU.*)

IMOLA, ville épiscopale d'Italie, dans la Romagne, appelée par les Latins *Forum Cornelii*. Elle est située dans une plaine proche la petite rivière de Santerne, entre Boulogne et Faenza, et est éloignée de Ravenne, sa métropole, de vingt milles. Les anciens géographes en font mention. Il est certain qu'elle doit son origine et son nom à quelqu'un de la maison Cornelia. Clephis, roi des Lombards, la rebâtit après qu'elle eut été renversée par Antiochus. Les Boulonnais s'en rendirent ensuite les maîtres, après lesquels elle reconnut pour souverain le siège apostolique dont elle goûte encore aujourd'hui la douceur du gouvernement.

Ughelle et tous les Italiens disent qu'elle reçut la foi dans le temps que saint Pierre ayant envoyé saint Apollinaire à Ravenne, saint Cassien, évêque de Bresce, y annonça l'Évangile et en scella de son sang la vérité. Cet apôtre d'Imola repose sous le grand autel de la cathé-

drale qui lui est dédiée ; on célèbre sa fête le 13 août. On voit dans cette église un illustre chapitre, composé de sept dignités, du prévôt, de l'archidiaque, de l'archiprêtre, du doyen, du primicier, du trésorier et du custode, de onze chanoines, d'un pénitencier et d'un théologal. Il y a douze paroisses dans la ville, trois dans les faubourgs, six monastères de filles, quatre couvens d'hommes ; et le diocèse qui est fort étendu comprend cent huit églises paroissiales, sans compter presque autant d'autres églises, et est divisé en neuf vicariats ruraux.

Évêques d'Imola.

1. N.... siégeait vers l'an 374.
2. N.... succéda vers l'an 381.
3. Saint Corneille vers l'an 421 ; saint Pierre Chrysologue en fait mention, *Serm.* 165.
4. N.... ne siégea que vingt-cinq jours.
5. Saint Project, ordonné vers l'an 445, mourut vers l'an 483.
6. N.... succéda à Project.
7. Saint Maurelle, élu vers l'an 532, martyrisé, dit-on, en 542.
8. Nestor, sous l'empereur Justinien, en 564.
9. N.... que le peuple d'Imola chassa de son siège, comme rapporte saint Grégoire, *Epist. Jul.*, an. 595.
10. N.... sacré en 597.
11. Bothus, assista au concile de Rome, sous Martin 1^{er}, en 649.

12. Barbatus, au concile contre les Monothélites en 680, sous le pape Agathon.
13. Eugène Foroald, d'Imola, vers l'an 801.
14. Pierre, en 861.
15. Jean 1^{er} en 886.
16. Jean II, 946, il assista au concile de Ravenne en 954 et 967, et à celui de Ferrare en 970.
17. N.... vivait en 997.
18. Paul, siégea depuis 1029 jusqu'en 1032.
19. Hibergrin, de l'Ordre de Saint-Benoît, nommé en 1046, mort en 1056.
20. Henri, en 1056.
21. Odalric, siégea depuis l'an 1060 jusqu'à l'an 1063.
22. Basile, successeur d'Odalric en 1063, vivait encore en 1074.
23. Vidon, vers l'an 1084.
24. Morand, en 1089.
25. Oldon, en 1095, mort vers l'an 1107.
26. Ubald, en 1108.
27. Otricus, vers l'an 1122.
28. Bonnus, de Florence, vers l'an 1126.
29. Randuinus, en 1140.
30. Gerard, en 1146.
31. Rodolphe, de Ravenne, l'an 1147, mourut l'an 1166.
32. Arard, en 1166, siégea sept ans.
33. Henri II, en 1173, mourut en 1193.
34. Albert 1^{er}, en 1193, mort en 1200.
35. Albert II, Ossolette, chanoine et prévôt de la cathédrale, vers l'an 1201.

36. Jérémie, sous le pape Innocent III, en 1202.

37. Mainard, partisan de l'empereur Frédéric II, en 1208.

38. Thomas, chanoine de Boulogne, prieur et prévôt de Ravenne, élu en 1249, siégea jusqu'à l'an 1269.

39. Sinibalde, en 1270, jusqu'à l'an 1295.

40. Dieterius, en 1296.

41. Benoît, élu vers l'an 1298, mourut en 1299.

42. Jean Mutus de Papazuris, de Rome, évêque d'Olena dans la Morée, aujourd'hui Caminitza, transféré par Boniface VIII, en 1299, passa à Rieti en 1302.

43. Matthieu des Ursins, de Rome, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé en 1302, au mois d'août, transféré à Chiuse par Jean XXII, en 1317.

44. Rainbalde, comte de la Romandiole, siégea jusqu'en 1341.

45. Charles, archiprêtre de Sainte-Marie de Salustre dans ce diocèse, nommé par Clément VII, en 1342, mourut en 1353.

46. Lithe Alidosius, chanoine et prévôt de la cathédrale, nommé en 1354, mourut en 1382 : il avait abdiqué en 1379.

47. Marin, en 1380, transféré au siège de Tarente en 1382.

48. Guillaume Alidosius, archiprêtre de Sainte-Marie de Silvestre, évêque de Cervia, transféré en 1382, mourut la même année.

49. Jacques Caraffa, en 1383.

50. Emmanuel de Fiesque, de Gênes, en 1386, mourut en 1390.

51. Antoine de Calvis, Romain, chanoine de Saint-Pierre de Rome, nommé en 1390, transféré à Todi en 1396. Innocent VII le fit cardinal en 1405.

52. Jacques Guedotti, de Boulogne, référendaire apostolique, nommé en 1396, mourut en 1399.

53. Nicolas d'Assise, évêque de Gergenti en Sicile, transféré en 1399, mourut en 1402.

54. Hermand de Castel-Durant, de Francaléonis, clerc d'Orviète, élu le 23 août 1402, mourut en 1412.

55. Pierre de Hondedeis, de Pistoie, élu en 1412, vécut jusqu'en 1450.

56. Gaspard, du Château-Saint-Jean, diocèse de Boulogne, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Nicolas V, le 20 mai 1450, siégea sept ans.

57. Antoine Castellanus, chanoine de Boulogne sa patrie, nommé le 7 octobre 1457, mourut en 1470.

58. Jean Datus, de l'Ordre de Saint-Augustin, élu sous Paul II mourut sans avoir été sacré.

59. Georges de Buchis, de Carpi, référendaire apostolique et évêque de Sebaste, transféré en 1471, mourut en 1479.

60. Jacques Passarelli, de Césène, nommé en 1479, fut transféré à Rimini en 1488.

61. Simon Bonadies, Romain, nommé sous Innocent VIII, en 1488, fut transféré à Rimini en 1511.

62. Dominique Scribonius, de Cardone, succéda à Simon en 1511, siégea vingt-trois ans, et abdiqua.

63. Nicolas, cardinal Rodolphe, de Florence, administra cette église depuis le 4 août 1533 jusqu'en 1546, qu'il se démit en faveur du suivant, devenu évêque de Vicence, de Viterbe, archevêque de Salerne, et enfin de Florence.

64. Jérôme Dandini, de Césène, le plus habile homme de son temps, évêque de Cassano au royaume de Naples, transféré le 15 mai 1546, fut créé cardinal en 1552, et après s'être acquitté des plus importantes négociations auprès de Charles 7 et de François 1^{er}, mourut en 1559.

65. Anastase Uberti, neveu du précédent, moine de Saint-Benoît, nommé par Jules III le 1^{er} mai 1552, mourut en 1558.

66. Vitellotius-Vitellius, cardinal-diacre, administra cette église pendant deux ans.

67. François Guarini de Monte-Feltro, nommé le 22 octobre 1561, alla au concile de Trente. Il mourut en 1569.

68. Jean Adolbrandini, de Florence, frère de Clément VIII, nommé par Pie V, et fait cardinal l'année suivante, mourut en 1573.

69. Vincent Herculani, de Pérouse, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, évêque de Sarno au royaume de Naples, transféré à Imola en 1573, et de-là à Pérouse en 1579.

70. Alexandre Musotti, de Boulogne, conservateur de Rome, et référendaire des deux signatures sous Pie IV, nommé par Grégoire XIII, le 9 décembre 1579, mourut en 1607.

71. Jean Garsia Mollini, Romain, élevé par Urbain VII, avocat consistorial sous Sixte-Quint, auditeur de Rote sous Grégoire XIV. Nonce en Pologne sous Clément VIII, enfin cardinal par Paul V, résigna en 1611.

72. Rodolphe Paleotti, de Boulogne, nommé par Paul V, le 27 juin 1611, mourut en 1619.

73. Ferdinand Millini, de Rome, chanoine du Vatican, élu le 17 mai 1619, siégea 26 ans, et mourut au mois d'août 1644.

74. Marius Téodolli, de Rome, auditeur général de la chambre apostolique, créé cardinal par Urbain VIII, se trouva à l'élection d'Innocent X, qui le fit évêque d'Imola le 17 octobre 1644. Il abdiqua l'an 1646.

75. Marc-Antoine Cuccini, de Rome, après avoir déjà gouverné plusieurs églises, fut chargé de celle d'Imola en 1646, et mourut le 15 août.

76. Fabius, cardinal Chisi, transféré de Nardo par Innocent X, en 1652. Il fut fait pape sous le nom d'Alexandre VII, en 1655.

77. Jean-Etienne, cardinal Donghy, transféré d'Ajazzo le 2 août 1655, passa à Ferrare en 1663.

78. François-Marie Ghisleri, de Boulogne, évêque de Terra-

cine, nommé par Alexandre vu, en 1664. Il abdiqua en 1672.

79. Constance Zani, de Boulogne, moine et abbé d'Olivet, succéda à Ghisleri en 1672, et mourut le 16 juin 1694.

80. Thadée-Louis, cardinal de Verme, de Plaisance, évêque de Fano, et fait cardinal par Innocent xii, nommé en 1696, transféré par Clément ii, en 1701.

81. Philippe-Antoine Gualtieri, d'Orvietto, archevêque d'Athènes, et nonce en France, nommé en 1701, créé cardinal par Clément xi, le 17 mai 1706, fut transféré à Todi en 1709.

82. Ulysse-Joseph Gozzadini, de Boulogne, dont il était chanoine, il le fut ensuite du Vatican, archevêque de Théodosie, et cardinal en 1709, nommé évêque d'Imola le 9 février 1710, vivait encore en 1718. (*Italia sacra*, t. 2, col. 618, et t. 10, col. 271.)

IMOLA, (Jean d') jurisconsulte de Boulogne, mort en 1436, est auteur d'un commentaire sur trois livres des décrétales, sur le sexte et les clémentines, imprimé à Venise 1575. (Dupin, quinzième siècle.)

IMOLA (Alexandre d'), jurisconsulte et disciple du précédent, enseigna le droit pendant 30 ans dans les villes de Pavie, Ferrare et Boulogne. Il mourut en 1487, et laissa des commentaires sur le sixième livre des décrétales et sur les Clémentines, imprimés à Venise en 1571 et 1597. (Dupin.)

IMPANATEUR, *impanator*. Les impanateurs sont ceux qui croient que la substance du pain et du vin restent avec le corps et le sang de Jésus-Christ, après la consécration dans la divine Eucharistie. (Voyez EUCHARISTIE.)

IMPANATION, *impanatio*. Les catholiques emploient le terme d'impanation pour expliquer le sentiment des luthériens, qui admettent la substance du pain et du vin avec le corps et le sang de Jésus-Christ, après la consécration dans la sainte Eucharistie. (Voyez EUCHARISTIE.)

IMPASSIBILITÉ, qualité de ce qui est exempt de souffrir. Dieu, les anges et les saints sont impassibles dans le ciel; Dieu, par sa nature; les anges et les saints, par grâce et par privilège.

IMPECCABILITÉ, état de celui qui ne peut pécher. Dieu est impeccable par nature. Jésus-Christ, en tant qu'homme, l'est à cause de l'union hypostatique. Les bienheureux dans le ciel, le sont parce qu'ils voient Dieu face à face. Les saints qui seraient confirmés en grâce sur la terre, auraient aussi l'impeccabilité ou plutôt l'impeccance par l'effet de cette grâce qui les confirmerait. (Voyez PÉCHÉ.)

IMPECCABLE, qui ne peut pécher. On a donné le nom d'*impeccables* aux hérétiques qui croyaient ne pouvoir plus pécher, comme les Gnostiques, les Priscillianistes, les Messaliens,

IMPÉNITENCE, endurcissement qui empêche le pécheur

de se convertir. L'impénitence finale est celle dans laquelle on meurt, et il n'y a que ce péché qui soit irrémédiable. (*Voyez PÉCHÉ, PÉNITENCE, CONFESSION.*)

IMPENSE, *impensa*, terme de droit, qui se dit de la dépense ou des frais qu'on a faits pour améliorer un bâtiment, un héritage. Les impenses se divisent en nécessaires, utiles, voluptueuses. Les impenses nécessaires sont celles sans lesquelles la chose dépérirait; les utiles sont celles qui rendent la chose meilleure, de plus grand revenu; les voluptueuses sont celles qui ne servent qu'à l'embellissement de la chose. Un acquéreur de bonne foi doit être remboursé des impenses utiles et nécessaires qu'il a faites sur un fonds où l'on demande à rentrer. (*Voyez RESTITUTION.*)

IMPERFECTION, défaut de l'âme qui vient de ce que l'appétit sensitif n'est pas parfaitement assujéti à la partie supérieure, c'est-à-dire, à l'entendement et à la volonté, et que malgré elle, ou sans elle, il s'élève par quelque mouvement de passion, comme de haine, de colère, etc., soit en prévenant le jugement de l'esprit, ou le consentement de la volonté. Ces imperfections ne sont point des péchés ni mortels ni véniels, parce qu'elles ne sont point volontaires, et qu'il n'y a point de péché sans volonté. Ce sont des mouvemens subits, inopinés, involontaires qui préviennent le consentement, qui, par cette

raison, ne sont pas matière de confession ni d'absolution. Il est vrai que saint Thomas dit qu'il y a des mouvemens involontaires qui sont péchés véniels : *sunt aliqui motus qui sunt peccata venialia propter eorum imperfectionem* (2, 2 q. 161, art. 5 in corp.); mais il ne parle que des mouvemens qu'on pourrait prévenir, et qu'on ne prévient pas, ou qu'on néglige de repousser, et qui deviennent par là indirectement volontaires. (*Pontas*, au mot *Confession*, cas 27. *Voyez ABSOLUTION*, cas 10.)

IMPOSER une antienne, c'est la chanter seul. Imposer un psaume, c'est le commencer : ce qui se fait lorsqu'un seul chante la moitié du premier verset, qui est continué par les autres. Ce mot vient du latin *imponere*, dont S. Benoît s'est servi dans sa règle, et que les uns expliquent par *incipere*, et les autres par *promuntiare*. (Dom Joseph Mége, *Comment. sur la règle de S. Benoît.*)

IMPOSITION des mains, cérémonie fort usitée chez les Juifs et les chrétiens en plusieurs occasions. Les Juifs imposaient les mains à ceux pour lesquels ils priaient; aux juges et aux magistrats en les établissant; aux prêtres et aux ministres sacrés en les ordonnant, les offrant au Seigneur. Ils imposaient encore les mains sur les hosties qu'ils présentaient au tabernacle pour le péché. Les témoins imposaient les mains sur la tête de la personne accusée, comme pour marquer

qu'ils se déchargeaient sur elle de son sang. Jésus-Christ imposait les mains aux enfans qu'on lui présentait, et il les bénissait. Les apôtres donnaient le Saint-Esprit aux baptisés, en leur imposant les mains. L'ancienne Église donnait l'imposition des mains à ceux qui se mariaient. Ceux qui sont ordonnés la reçoivent encore aujourd'hui. (D. Calmet, Dictionn. de la Bible.)

IMPOT, charge qu'on impose sur le peuple, et denrées pour subvenir aux nécessités de l'état. *Tributum, vectigal*. La loi des impôts n'est pas seulement pénale; elle est aussi morale, et oblige en conscience, selon ces paroles du 13^e chapitre de l'épître de saint Paul aux Romains XI, 5 : *Ideo necessitate subditi estote, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam*. (Voyez GABELLE, Loi.)

IMPRÉCATION, malédiction, souhait qu'on fait contre quelqu'un, afin qu'il lui arrive quelque mal. *Execratio, imprecatio*. Le terme latin *imprecor*, se prend quelquefois en un bon sens dans l'Écriture, pour les bons souhaits et les vœux favorables, mais plus souvent pour les mauvais. (Gen. 24, 60.) Les imprécations répandues dans les livres sacrés doivent s'entendre en un des quatre sens qui suivent, pour qu'elles ne soient pas contraires à l'amour du prochain. Le premier sens est de les regarder comme des prédictions de ce qui doit arriver, et

cela conformément à la langue des Hébreux, qui mettent souvent l'impératif pour le futur, *deleantur* pour *delebuntur*, *observentur oculi eorum* pour *observabuntur*. Le second sens est de les prendre pour des souhaits de la conversion des méchans par le moyen des châtimens et des afflictions salutaires qu'on leur désire; ce qui est permis. Elles marquent dans le troisième sens le zèle pour la justice divine contre les pécheurs endurcis. Elles signifient dans le quatrième sens, non la haine des méchans, mais l'horreur de leur méchanceté et du règne du péché en eux. (Saint Thomas, 2, 2 *Quæst.* 83, *art.* 8, *ad.* 1. Voyez MALÉDICTION.)

IMPREScriptible, qui n'est point sujet à prescription. (Voyez PRESCRIPTION.)

IMPRIMERIE, l'art d'imprimer ou de marquer sur le papier des caractères de fonte, tout ce que l'on écrit avec la plume. Plusieurs villes se disputent la gloire de l'origine de l'imprimerie. L'opinion la plus commune est que J. Guttemberg, citoyen de Mayence, en conçut le premier l'idée. Il tâcha de l'exécuter seul; mais n'ayant pu y réussir, il s'associa Faust, homme riche de la même ville; et avec l'aide de Pierre Schoëffer, alors domestique, et depuis gendre de Faust, ils commencèrent à exécuter leur dessein. D'abord ils ne firent que tailler des lettres sur des planches de bois, et ils imprimèrent ainsi,

vers l'an 1450, un vocabulaire latin, intitulé, *Catholicon*. Ils firent ensuite des lettres de bois, détachées et mobiles, et enfin des lettres de métal fondu. On ne sait pas bien le premier ouvrage qui parut ainsi imprimé; le plus ancien qu'on connaisse est un pseautier latin in-4° de l'an 1457. Le second est le *Rational* de Guillaume Durand, in-fol. de l'an 1459; le troisième, le *Catholicon* de l'an 1460, et le quatrième est la Bible de l'an 1462. Tous ces ouvrages sont sortis de Mayence, de l'imprimerie de Faust et de Schoëffer, aussi bien que les offices de Cicéron, de l'an 1466. (Voyez Jean de la Caille, Histoire de l'imprimerie; Serrarius, jésuite, *Rerum moguntinorum*, lib. 1; Chevillier, Dissertation historique et critique sur l'origine de l'imprimerie. Struvius, Hist. de l'imprimerie et des plus célèbres imprimeurs. Maittaire, *Annales typographici*. Prosper Marchand, Hist. de l'origine et des premiers progrès de l'imprimerie. Eertel, Science pratique de l'imprimerie, contenant des instructions très-faciles pour se perfectionner dans cet art; J. Ch. Volfius, Monumens typographiques, ou recueil des ouvrages faits sur l'origine et les progrès de l'imprimerie, sur son utilité, ses avantages et ses abus.)

Un arrêt de réglemeut, rendu au parlement sur les conclusions de M. le procureur général le 2 février 1712, fait défense à

tous imprimeurs, libraires col-porteurs... d'imprimer, vendre, débiter, ni distribuer aucuns livres, livrets, libelles ou feuilles volantes, sans privilège du roi, ou sans permission des officiers de police, chacun dans son ressort, dans les cas et suivant les formes prescrites par les lettres patentes du 2 octobre 1701 : le tout à peine de mille livres d'amende, privation de maîtrise, même de punition corporelle, s'il y échoit. Enjoint aux syndic et adjoints de libraires, même aux commissaires du Châtelet de faire des visites fréquentes dans les boutiques, maisons et magasins des libraires, et dans les imprimeries, pour y faire recherche et perquisition desdits livres. Plusieurs autres réglemens postérieurs ont ordonné l'exécution de cet arrêt.

Remarque importante et corrective de cet article, c'est que Guttemberg fit ses premiers essais à Strasbourg; qu'il n'était plus lié avec Faust et Schoëffer quand le *Catholicon* fut imprimé; que ce *Catholicon* est en caractères de fonte, et le pseautier de 1457 en caractères mobiles de bois.

IMPROPERE. C'est le nom d'une chapelle de l'église du Saint-Sépulchre à Jérusalem; elle est quelques degrés au-dessus du lieu où la croix de Jésus-Christ fut trouvée, du temps de Constantin. On y voit une colonne de deux pieds, que l'on dit être celle où Jésus-Christ était assis pendant que les sol-

dat's l'insultaient en le frappant et en le saluant comme roi.

IMPUBERE, *impubes*. On appelle *impubères* les enfans qui n'ont point atteint l'âge de puberté, c'est-à-dire, l'âge de quatorze ans pour les garçons, et de douze pour les filles. Les impubères ne sont pas admis à déposer en justice, ni à faire de testament, ni à être émancipés. Ils sont toujours sous la puissance d'un tuteur. (Févet, de l'Abus, liv. 5, ch. 1, art. 1.)

La jurisprudence des arrêts ne permet pas de faire le procès pour crime, ni de procéder extraordinairement contre les impubères, parce que c'est qu'à l'âge de puberté, que l'esprit est présumé avoir acquis un certain degré de consistance et de fermeté, qui expose le coupable aux peines de la loi. (M. Deniart, Collect. de jurisprud. au mot IMPUBÈRES.) Il faut néanmoins excepter les impubères qui approchent de la puberté, ils peuvent être punis à raison des crimes qu'ils commettent; mais les juges doivent toujours avoir égard à la faiblesse de leur âge, et en conséquence adoucir la rigueur de la peine. (La Peyrère, au mot CRIME. De Ferrière, Dictionn. de Droit et de Prat. au mot IMPUBÈRES.)

IMPUISSANCE, défaut de pouvoir pour faire une chose. Il y a une impuissance physique et une impuissance morale. La physique est le défaut d'un

principe physique, nécessaire pour agir, ou qui manque absolument, ou qui n'est pas libre et dégagé, mais qui est lié et hors d'état d'agir. Par exemple, un homme qui a les yeux crevés, ou involontairement fermés, en sorte qu'il ne puisse les ouvrir, est dans une impuissance physique de voir. L'impuissance morale n'est autre chose qu'une grande difficulté d'agir, qui vient d'une forte habitude contraire, d'une passion violente, d'un grand penchant, etc.

IMPUISSANCE, inhabileté à la génération. (*Voyez* EMPÊCHEMENS DU MARIAGE.)

IMPURETÉ, péché opposé à la chasteté. (*Voyez* LUXURE.)

IMPURETÉ LÉGALE. Les Juifs appelaient *impuretés légales* certaines souillures extérieures et corporelles qui se contractaient en faisant les choses que la loi soumettait à ces sortes d'impuretés. Les unes étaient volontaires, comme l'attouchement d'un homme mort, ou d'un animal mort de lui-même, ou d'un reptile, ou d'un animal impur, ou l'attouchement des choses saintes par celui qui n'était pas pur, ou qui n'était pas prêtre, etc. Quelquefois ces impuretés étaient involontaires, comme lorsque par mégarde on touchait des os, ou un tombeau, ou quelque chose de souillé, ou que l'on tombait dans quelque pollution involontaire, ou quelque maladie qui souillait, telle que la lèpre, etc. Les lits, les

habits, les meubles qui avaient touché quelque chose de souillé, contractaient aussi une sorte de souillure, et souvent la communiquaient à d'autres. La plupart des souillures légales se purifiaient par le bain, et ne duraient que jusqu'au soir. La personne souillée se plongeait tout entière dans l'eau, ou avec ses habits, ou elle, et ses habits séparément. Il y avait des souillures qui s'expiaient par des sacrifices, et d'autres par une certaine eau ou lessive, dans laquelle il entrait de la cendre d'une genisse rousse, qui s'immolait au jour de l'expiation solennelle. Il y avait certaines impuretés qui excluaient du commerce du monde et des villes, comme la lèpre. D'autres excluaient simplement de l'usage des choses saintes, comme l'atouchement involontaire d'un animal impur, l'usage du mariage, soit légitime, soit illégitime. D'autres séparaient la personne de ses proches dans sa propre maison, en sorte que l'on n'en pouvait approcher qu'à une certaine distance, comme les femmes nouvellement accouchées, ou dans leurs infirmités ordinaires. Ceux qui les avaient touchées, étaient impurs jusqu'au soir; et un homme qui se serait approché de sa femme durant ses infirmités ordinaires, aurait été condamné à mort, et elle avec lui, si la chose eût été portée en justice. (Voyez le livre des Nom-

bres, et celui du Lévitique.)

INAUGURATION, *inauguratio*. Cérémonie qu'on fait au sacre d'un empereur, d'un roi, d'un prélat. On l'appelle ainsi, à l'imitation des cérémonies que faisaient les Romains, quand ils entraient dans le collège des augures.

INCAMERATION, terme de la chancellerie apostolique. C'est l'union de quelque terre, droit ou revenu au domaine du pape. *Incameratio*.

INCAPABLE, est celui qui n'a pas les qualités et les dispositions nécessaires pour faire, ou pour recevoir quelque chose.

INCAPABLES de succéder ou de recevoir à titre de legs, sont ceux qui n'ont pas les qualités requises pour être héritiers, et recueillir une succession, ou bien recevoir à titre de legs, ou qui ont quelque défaut qui les en empêche. Tels sont, 1°. tous ceux qui sont incapables des effets civils, comme les aubains, les religieux profès, à moins qu'il ne s'agît de quelque legs modique, pour avoir des livres, ou fournir à d'autres petits besoins; les condamnés à mort ou à d'autres peines qui emportent la mort civile. 2°. Les enfans exhéredés, ou qui ont renoncé par leur contrat de mariage à la succession de leurs pères et mères. 3°. Les indignes qui, pour avoir démerité de quelqu'un, sont par la loi privés des avantages qu'ils en auraient pu recevoir. 4°. Ceux que l'infamie qui

est en eux, rend incapables de recevoir dons, ni legs, comme les adultères, les concubinaires, qui ne se peuvent point faire de dons, ni legs. Cependant lorsque les dons ou legs sont modiques, on les leur confirme quelquefois par forme d'alimens. Les bâ-tards, par rapport à leurs pères et leurs mères, ne peuvent aussi recevoir que des dons et legs modiques par forme d'alimens. 5°. Les conjoints par mariage ne peuvent, suivant notre droit coutumier commun, se faire l'un à l'autre aucun don, ni legs, directement, ni indirectement. Il n'y a que le don mutuel fait entre eux, qui puisse être valable. 6°. Les tuteurs, curateurs et pédagogues sont incapables de recevoir des dons et legs de la part de ceux qui sont sous leur conduite. 7°. Les procureurs, généralement parlant, de la part de leurs cliens, quand ils sont actuellement leurs affaires. 8°. Les médecins, chirurgiens et apothicaires, de la part des malades dont ils prennent soin, parce qu'ils sont censés avoir sur leur esprit un pouvoir absolu; et par la même raison, les confesseurs et les directeurs de conscience, de la part de ceux qu'ils confessent ou qu'ils dirigent. (De Ferrière. Dictionn. de Droit et Pratique, au mot INCAPABLES.)

INCAPABLES en matière de bénéfices, sont ceux qui n'ont pas les capacités requises pour les posséder.

Tels sont : 1°. Ceux qui n'ont

pas un titre légitime au moins coloré.

2. Ceux qui n'ont pas l'âge requis.

3. Les furieux et tous ceux qui sont sous l'administration ou la curatelle d'un autre. (Bonif. *In clem. una*, n° 58 de *homicid.*)

4. Le clerc marié, *conjugatus*.

5. Le non-tonsuré ou le laïc.

6. Le promu *per saltum*, et le promu *extra tempora*; c. *cum quidam de tempor. ordin. c. dilectus*; c. *litteras eod. tit. clem. fin. ætat. et qualit.*

7. Le bigame.

8. L'hérétique.

9. Le schismatique.

10. Le simoniaque.

11. Le sorcier.

12. Le criminel de lèse-majesté.

13. Le sacrilège.

14. Le banni, le condamné.

15. Le faussaire.

16. L'excommunié.

17. Le suspens.

18. L'apostat.

19. Le sodomite.

20. Le concubinaire public.

21. L'homicide.

22. Les épileptiques.

23. L'ignorant, *illiteratus*.

24. L'étranger.

25. Le pajure.

26. Les enfans des bénéficiers pour les bénéfices de leurs pères.

27. Les irréguliers en général.

28. Le bâtard.

29. L'usurier.

30. L'usurpateur.

31. Les religieux mendiants.

32. Le religieux quelconque

pour un bénéfice séculier, et le clerc séculier pour un bénéfice régulier, suivant la règle *secul. secul. reg. reg.*

33. Celui qui impétre le bénéfice d'un homme vivant, en est incapable, même après le décès du titulaire, à moins qu'un autre eût couru pour lui à son insu.

34. Les femmes ne sont capables que de certaines prélatures. (*Innoc. et alii in c. cum nostris de concess. præb.*)

35. Le non-baptisé, *quia non potest ordinari, c. fin. de præsb. non baptis.*

36. Les incendiaires, les incestueux, et généralement tous ceux qui par leurs crimes sont *in reatu*, ou notés d'infamie, ne peuvent obtenir des bénéfices.

37. Celui qui a été le médiateur d'une transaction entre deux bénéficiers, ne peut profiter des vices de leurs titres. (*C. 7, de transac.*)

Les capacités requises par la nature de la qualité du bénéfice, ou par la fondation, consistent à être non-seulement exempt des défauts et des crimes qui forment l'incapacité, mais aussi à être pourvu des qualités que requiert le bénéfice même; comme s'il est régulier, que l'on soit religieux; s'il est séculier, que l'on soit clerc séculier. Si le bénéfice est à charge d'âmes, le pourvu doit être prêtre dans le temps de la provision; si c'est une cure dans une ville murée, il doit être gradué: il en est de même des dignités dans les

églises cathédrales. Si le bénéfice est une prébende théologale ou pénitencerie, celui qui est pourvu doit avoir l'âge et les degrés requis par les réglemens des conciles qui ont établi ces bénéfices; enfin si le bénéfice requiert résidence, le pourvu n'en doit point conserver d'autres incompatibles. Il y avait des bénéfices, qui par le titre de leur fondation requeraient des qualités particulières dans ceux qui en étaient pourvus; il y en avait d'autres qui par un ancien usage, ou par des statuts qui avaient force de loi, étaient affectés à certaines personnes, les uns affectés à des nobles, d'autres à des originaux de tel lieu, ou à des clercs de telle église.

INCAPACITÉ, en matière bénéficiale, est un défaut, ou une privation des dispositions et qualités nécessaires pour être pourvu de bénéfices. Il y en a de deux sortes. Les unes rendent nulle la provision du bénéfice dans son principe; les autres surviennent et annullent les provisions qui étaient valables dans leur commencement. Les incapacités qui annullent les provisions dans leur principe, sont le défaut de dispense d'âge pour un mineur, de légitimation pour un bâtard, de naturalisation pour un étranger, etc. Les incapacités qui surviennent et qui annullent les provisions d'un bénéfice que l'on possède, sont les crimes qui rendent le bénéfice impétrable, ou qui le font vaquer de plein droit, ou

qui font tomber le bénéficié dans l'irrégularité.

L'incapacité est imprescriptible, et la longue possession n'habilite point un incapable. (*Cap. Causam 7, extra de præscript.*)

Le fils légitime d'un prêtre est incapable de posséder immédiatement le bénéfice dont son père était pourvu; mais il le peut, s'il y a eu un possesseur intermédiaire. (*Cap. ex transmissa 7, extra de filiis presbyterorum. ordinand.*)

Les bâtards sont incapables de posséder des bénéfices sans dispense. (Bacquet, des Droits de bâtardise, ch. 2, n° 4.)

Le bâtard légitimé par le sub-séquent de son père et de sa mère, est capable de posséder des bénéfices, excepté le cardinalat, suivant une bulle de Sixte v, de 1595, pourvu qu'il soit né *ex soluto et solutâ*. *Gloss. in cap. tanta vis, extra. qui sunt filii legitim.* (Voyez DUMOULIN, sur ce chapitre.)

Celui qui demande le bénéfice d'un homme vivant, est incapable de l'obtenir et de le posséder, même après le décès du titulaire. *Regl. de non impetrand. benef. vivent.* (Voy. DUMOULIN ET LOUET, sur cette règle. Mais la faute du pape d'avoir couru le bénéfice d'un homme vivant, ne produoit pas d'indignité, ni d'incapacité contre le fils qui n'y a point consenti, et qui ne se sert point des provisions obtenues à la diligence du père. (Arrêt du 19 avril 1649. Soëfve, t. 1, cent. 3, c. 5.)

INCARNATION.

SOMMAIRE.

- § I. *Des noms et de la définition de l'incarnation.*
- § II. *De la manifestation de l'incarnation.*
- § III. *Des erreurs touchant l'incarnation.*
- § IV. *De sa possibilité et de sa convenance.*
- § V. *De son existence.*
- § VI. *De sa nécessité.*
- § VII. *De la satisfaction de Jésus-Christ.*
- § VIII. *Du mérite de Jésus-Christ.*
- § IX. *Des causes de l'incarnation.*
- § X. *De l'essence de l'incarnation, ou de l'union de la nature divine et de la nature humaine dans la personne du Verbe.*
- § XI. *De la personne du Verbe qui s'incarne, et de la nature qu'il prend dans son incarnation.*
- § XII. *Des suites de l'union des deux natures.*
- § XIII. *Du corps de Jésus-Christ, et de ses propriétés.*
- § XIV. *De l'âme de Jésus-Christ et de ses propriétés.*
- § XV. *Des titres et des offices de Jésus-Christ.*
- § XVI. *Du culte dû à Jésus-Christ.*

§ Ier.

Noms et définition de l'incarnation.

On peut considérer l'incarnation, ou par rapport au Père qui

envoie son Fils, ou par rapport au Fils qui est envoyé, ou par rapport à nous et aux bienfaits que nous en recevons, ou enfin en elle-même; et on lui donne différens noms, relativement à ces différens rapports.

1°. Par rapport au Père qui envoie son Fils, on l'appelle *mission du Fils, dilection, vilitation, économie et dispensation*. Ces deux derniers termes, fort usités parmi les anciens, et surtout parmi les Grecs, marquent la douceur et la sagesse de la Providence, qui éclatent dans le mystère de l'incarnation.

2°. Par rapport au Fils, l'incarnation s'appelle *assomption de la nature humaine, descente, anéantissement, manifestation, déclaration*.

3°. Par rapport à nous, on l'appelle *habitation, conversation, rédemption*; et par rapport à elle-même, *union, unité, adunation, commixion* de la nature divine et humaine en la personne du Verbe. Ainsi l'incarnation est proprement l'union hypostatique ou personnelle de la nature divine et de la nature humaine dans la personne du Verbe, dont il résulte un seul Christ.

§ II.

Manifestation de l'incarnation.

1°. L'incarnation ne peut se démontrer par la raison humaine, parce que c'est un mystère caché en Dieu, fondé sur la foi, qui est obscur, et qui n'a point de connexion néces-

saire avec les effets de la nature.

2°. Les bons anges ont connu le mystère de l'incarnation, puisqu'ils ont adoré et annoncé Jésus naissant, comme nous l'apprennent saint Luc, 2, 10; saint Matthieu, 4, 11; et saint Paul, Hébr. 1, 6. Mais pour les mauvais anges, ils ne l'ont pas connu avec une certitude entière, ils l'ont seulement conjecturé. (*Matth. 4, 3.*)

3°. Adam, les patriarches, les prophètes et les autres justes de l'ancienne loi ont connu par révélation le mystère de l'incarnation, puisque la foi dans le Messie qui devait venir, leur était nécessaire pour le salut. Il a même été connu de quelques gentils, tels que Job, Balaam, etc.

§ III.

Erreurs touchant l'incarnation.

Parmi les hérétiques qui ont erré touchant l'incarnation, les uns ont attaqué la divinité de Jésus-Christ, d'autres son humanité, et d'autres l'union de la divinité et de l'humanité. Les Cérinthiens, les Ebionites, les Nazaréens, les disciples d'Elkai ou d'Elcesai, de Carpocras, de Théodote, d'Artemon, de Paul de Samosate, disaient tous que Jésus-Christ n'était qu'un pur homme; Simon le Magicien, Ménandre, Saturnin, Basilide, Valentin ne lui attribuaient qu'une chair fantastique et apparente. Les disciples d'Apellès lui attribuaient une chair véritable, mais formée des élémens,

et non du sang de Marie. Les ariens et les apollinaristes le dépouillaient de l'âme humaine. Les monothélites ne lui donnaient qu'une volonté et une opération. Les eutychiens n'admettaient en lui qu'une nature après l'union, et les nestoriens y reconnaissaient deux personnes. Félix et Elipandus, évêques d'Espagne, disaient que Jésus-Christ n'était pas fils naturel de Dieu, mais seulement adoptif et par grâce.

§ IV.

Possibilité et convenance de l'incarnation.

L'incarnation est possible, parce qu'elle ne renferme aucune contradiction, ni du côté de la personne divine qui s'incarne, ni du côté de la nature humaine qu'elle prend dans l'incarnation, ni enfin de la part de l'union de ces deux choses.

1°. L'incarnation ne renferme aucune contradiction du côté de la personne divine qui s'incarne, parce que le Verbe en s'incarnant, ne souffre aucun changement intrinsèque et substantiel. Il est vrai que le Verbe fait homme reçoit avec l'humanité une dénomination réelle et intrinsèque qu'il n'avait point auparavant, puis qu'il commence à être appelé homme, et qu'il l'est en effet. Mais cela ne suppose point en lui un changement intérieur et substantiel, parce que pour un tel changement il faut nécessairement

qu'un être perde quelque une de ses perfections, ou qu'il en acquière quelque nouvelle. Or le Verbe en s'incarnant ne perd aucune de ses anciennes perfections, et il n'en acquiert point de nouvelles, parce que la nature humaine n'est pas reçue en lui comme une forme qui le perfectionne, mais qu'elle lui est unie hypostatiquement comme à un terme dont elle reçoit au contraire toute sa perfection.

2°. L'incarnation ne répugne pas du côté de la nature humaine, parce que la nature humaine peut être dépouillée de la personnalité qui lui est propre, et subsister par une autre qui la supplée. Et c'est ce qui arrive dans le mystère de l'incarnation, où la nature humaine dépouillée de sa propre personnalité, subsiste par celle du Verbe auquel elle est unie, et qui supplée les fonctions de l'hypostase, ou personnalité humaine.

3°. L'incarnation ne répugne pas non plus de la part de l'union de la nature divine et de la nature humaine dans la seule personne du Verbe, parce que quoiqu'il n'y ait point de proportion de *substance* entre Dieu, qui est immense, incréé, infini, et la créature, qui est finie, limitée, tirée du néant, il y a cependant une proportion de *rapports*, d'*habitude* et d'*union*, qui fait que la nature humaine peut être perfectionnée et terminée par la personne du Verbe. De

même qu'il y a une pareille proportion entre l'entendement du bienheureux et la vision intuitive de Dieu; entre le corps et l'âme, qui s'unissent parfaitement ensemble, quoique l'un soit matière et l'autre esprit. Il ne s'ensuit cependant pas de l'incarnation, ni que la nature humaine soit partout comme le Verbe divin, parce qu'elle n'est qu'où le Verbe la termine, et qu'il ne la termine point partout, mais dans quelques endroits déterminés, ni qu'il soit contradictoire de dire que Jésus-Christ est *infini et fini, immense et limité, Dieu et homme tout ensemble*, parce que ces attributs conviennent relativement aux deux natures différentes qu'il réunit dans sa personne divine, et que par conséquent ils ne sont point contradictoires : de même qu'il n'y a point de contradiction à dire, que l'homme est corporel et incorporel, raisonnable et irraisonnable, relativement aux deux parties différentes qui le composent, l'âme et le corps.

L'incarnation est très-convenable, soit qu'on l'envisage du côté de Dieu, soit qu'on la regarde du côté du Verbe, de l'homme, de l'univers entier, ou du temps qu'elle a été opérée. Dieu ne pouvait se communiquer d'une manière plus sublime, ni faire briller ses perfections avec plus d'éclat, qu'en prenant la nature humaine. Sa puissance et sa sagesse paraissent admirablement dans l'union

ineffable de deux termes aussi prodigieusement éloignés l'un de l'autre, que l'infini et le fini. Sa bonté se montre à découvert dans la rédemption qui est la fin de l'incarnation, et sa justice n'y éclate pas moins dans la satisfaction qu'elle exige pour la rançon de l'homme. Il convenait que le Verbe s'incarnât plutôt que les autres personnes, parce que l'image de Dieu qui avait été effacée dans l'homme par le péché devait être retracée par le Verbe qui est l'image de Dieu, et que le monde qui avait été créé par le même Verbe, devait aussi l'avoir pour réparateur. Les bienfaits sans nombre que l'incarnation a fait couler sur l'homme et sur l'univers entier, prouvent combien elle leur convenait; et pour le temps il était plus à propos qu'elle se fît vers le milieu du monde, qu'au commencement ou à la fin, puisque si elle se fût faite au commencement l'homme pécheur n'aurait pas assez senti sa misère et le besoin du rédempteur, et que si elle eût été différée jusqu'à la fin, elle aurait été moins utile.

§ V.

Existence de l'incarnation.

Nous avons à prouver ici l'existence ou la vérité de l'incarnation, en montrant aux Juifs et aux Gentils, que le Messie, vrai Dieu et vrai homme, a paru depuis long-temps sur la terre, et que c'est Jésus-Christ même, né de la Vierge Marie.

On prouve ce grand événement d'une manière invincible contre les Juifs par les prophéties qui l'annoncent, et surtout par celles de Jacob et de Daniel, puisqu'il est certain que le temps marqué par les prophètes pour l'avènement du Messie est passé depuis long-temps.

Prophétie du patriarche Jacob.
Gen. 49, 10.

Le patriarche Jacob, étant sur le point de mourir, rassembla tous ses enfans, pour leur annoncer ce qui devait leur arriver dans la suite des temps; et lorsqu'il vint à Juda, il lui dit, animé de l'Esprit saint : *Le sceptre ne sera point ôté de Juda; et le prince ne sortira point de sa race, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu; et c'est lui qui sera l'attente des nations.*

On forme plusieurs difficultés touchant ce passage; savoir, s'il regarde le Messie, et s'il a été accompli en Jésus-Christ; si par le sceptre, on doit entendre l'autorité royale, et par Juda la seule tribu de ce nom, ou toute la nation juive.

Tous les anciens, tant Juifs que chrétiens, entendent ce passage du Messie, et avec justice, puisque les deux caractères d'*envoyé* et d'*attente* des nations, qui y sont exprimés, ne peuvent convenir qu'au Messie, qui est souvent appelé par excellence dans l'Ecriture, l'envoyé et l'attente des nations. (Isaïe 16, 1. Mich. 4, 1.) Et quand on lirait

comme dans l'hébreu, *jusqu'à la venue de Silo* ou *Siloh*, le sens serait toujours le même, et il signifierait : *jusqu'à la venue de celui à qui le royaume est réservé, ou jusqu'à la venue de celui à qui le sceptre appartient, et qui en est le légitime possesseur par excellence.* (Voy. Dom Calmet, dans son commentaire sur cet endroit.)

Ce passage ne peut aussi convenir qu'à Jésus-Christ, puisque lui seul possède dans un éminent degré les qualités du Messie, la justice, la sainteté, le salut. Il ne convient donc, ni à Nabuchodonosor, roi de Babylone, ni à Cyrus, roi de Perse, ni à aucun autre mortel.

Le sceptre ne marque pas dans ce passage la seule puissance royale, mais toute autorité souveraine qui a toujours subsisté jusqu'à la venue du Messie, sinon dans la tribu de Juda, au moins dans le corps de la nation juive qui jusqu'à ce temps a toujours fait un peuple à part, distingué de tous les autres et gouverné selon ses lois par des princes, ou naturels, ou étrangers; au lieu que depuis la mort du Messie les Juifs, ont cessé d'être un peuple particulier, et d'avoir des chefs sur toute la nation. L'assujettissement passer des Juifs aux Babyloniens, aux rois de Syrie et d'Égypte, aux Romains, à Hérode, n'empêchait pas qu'ils ne possédassent toujours la souveraine puissance à quelque égard, comme dans le droit de juger, au

moins dans les matières de religion.

Prophétie de Daniel, 9. 23.

Daniel étant en prière pour la délivrance des Juifs captifs de Babylone, l'ange Gabriel lui apparut et lui découvrit le temps de la venue du Messie en ces termes : « Dès le commencement de votre prière j'ai reçu cet ordre, et je suis venu pour vous découvrir toutes choses, parce que vous êtes un homme de désirs. Soyez donc attentif à ce que je vais vous dire, et comprenez cette vision : Le temps a été abrégé à soixante-dix semaines en faveur de votre peuple; et de votre ville sainte, afin que la prévarication soit abolie, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne sur la terre, que les visions et les prophéties soient accomplies, et que le saint des saints soit oint. Sachez donc ceci, et le gravez dans votre esprit. Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ chef de mon peuple, il y aura sept semaines, et soixante-deux semaines; et les places et les murailles de la ville seront bâties de nouveau parmi les temps fâcheux et difficiles; et après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui doit le renoncer ne sera point son peuple. Un peuple avec son chef qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire; elle finira par une ruine entière, et la désolation qui lui a été pré-

dite, arrivera après la fin de la guerre. Il confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine; et à la moitié de la semaine les hosties et les sacrifices seront abolis; l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin. »

Cette prophétie ne peut s'entendre que du Messie, et elle a en son parfait accomplissement dans la personne de Jésus-Christ.

1^o. Cette prophétie ne peut s'entendre que du Messie, parce que les caractères qu'elle renferme ne peuvent convenir qu'à lui seul; puisque lui seul peut être appelé le Christ par excellence, le chef, le saint des saints, la justice éternelle, l'auteur d'une nouvelle alliance, qui mettra fin à l'ancienne, qui effacera le péché, qui abolira les hosties, les sacrifices, la prévarication, et accomplira les prophéties. C'est donc sans aucune raison, que les Juifs modernes appliquent cette prophétie, les uns à Cyrus, roi de Perse; les autres au jeune Agrippa; d'autres à Néhémie; d'autres au prêtre Jesus ou Josédec; d'autres à Zorobabel. Puisqu'il ne s'agit pas dans cette prophétie d'une délivrance purement temporelle, mais spirituelle, et que, ni la supputation des semaines, ni les titres et les fonctions du Messie prédit, ni sa mort, ni les suites de sa mort, l'abrogation de l'ancienne loi, l'établissement de la nouvelle, la ruine de la ville et

du temple de Jérusalem, l'entière désolation des Juifs, ne peuvent convenir à aucune de ces personnes, non plus qu'à tout autre que l'on pourrait citer.

2°. La prophétie de Daniel a eu son parfait accomplissement dans la personne de Jésus-Christ, puisque les caractères et le temps qu'elle renferme lui conviennent parfaitement ; comme il est facile de le faire voir par une courte explication de cette prophétie, et par la supputation des années. Daniel s'afflige devant le Seigneur, pour savoir la fin des soixante-dix ans de captivité prédite par Jérémie ; mais Dieu lui révèle un mystère bien plus important qui est le temps de la fin des prévarications, et de la venue du Messie. *Le temps a été abrégé*, c'est-à-dire, fixé d'une manière invariable à soixante-dix semaines, *afin que la prévarication soit abolie, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée*. C'est ce qu'a fait Jésus-Christ par sa mort, et que lui seul pouvait faire. *Que la justice éternelle vienne sur la terre*. Jésus-Christ est cette justice essentielle et éternelle, et la source et la règle de toute justice. *Que les visions et les prophéties soient accomplies*, Jésus-Christ est l'objet et la fin de toutes les prophéties de l'Ancien-Testament. Il les a remplies et terminées, les Juifs depuis lui n'ont point eu de prophète. *Que le Saint des Saints soit oint*. Jésus-Christ est le Saint des

saints, et l'Oint par excellence, Oint de la vertu de Dieu, et de toute la plénitude de la divinité qui habite en lui corporellement. *Après soixante-deux semaines le Christ sera mis à mort*. Il y a été mis en effet au temps marqué par le prophète. *Le peuple qui doit le renoncer ne sera point son peuple, un peuple avec son chef, qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire, etc.* Rien de plus clair que l'accomplissement de ces choses dans le renoncement que les Juifs firent de Jésus-Christ au temps de sa passion, dans la ruine de Jérusalem par les Romains sous la conduite de Vespasien et de Tite son fils, et dans la dispersion de la nation juive, qui durera jusqu'à la fin du monde. *Il confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine*. L'alliance de Jésus-Christ a été confirmée, établie, scellée dans la dernière des septante semaines, par l'effusion de son sang et par la prédication de l'Évangile. *Et à la moitié de la semaine, les hosties et les sacrifices seront abolis, l'abomination de la désolation sera dans le temple*. Jésus-Christ prêcha trois ans et demi, après lesquels il fut mis à mort précisément au milieu de la soixante-dixième semaine. Après la mort de Jésus-Christ l'abomination fut dans le temple, non-seulement par les enseignes romaines chargées des figures des dieux et des images des Césars, mais aussi par les meurtres, les sacrilèges et toutes les infamies que les Juifs même,

y commirent pendant le dernier siège de Jérusalem.

Le temps fixé dans les septante semaines de Daniel ne convient pas moins à Jésus-Christ, que les autres caractères. Il faut considérer trois choses dans ces semaines, leur nature, leur commencement, et leurs parties. Quant à leur nature, il est certain que ce sont des semaines d'années, en sorte qu'une semaine fait sept ans et que septante semaines font quatre cent quatre-vingt-dix ans. Les Hébreux étaient accoutumés à cette manière de compter, puisque leur année sabbatique arrivait au bout d'une semaine de sept années. (Lévit. 25, 8.) Et ce qui démontre que Daniel ne parle point ici d'une semaine de jours, mais d'années, c'est que septante semaines de jours ne font qu'un an et quatre mois environ, pendant lesquels il n'est rien arrivé de ce qu'il prédit, et que la moitié d'une de ces semaines dure trois ans et demi, comme il paraît par Daniel même, chap. 9, 27, comparé à Daniel, 12, 7. Les profanes ont quelquefois parlé de semaines d'années. Varron, parlant de lui-même, dit, qu'étant entré dans sa douzième semaine, c'est-à-dire, étant âgé de quatre-vingt-quatre ans, il avait déjà écrit septante semaines de volumes, c'est-à-dire, quatre cent quatre-vingt-dix volumes. (*Varro, apud. Aull. Gell., l. 3.*)

Suivant l'opinion la plus commune, le commencement des septante semaines doit être placé à la vingtième année d'Ar-

taxercès à la longue-main, lorsqu'il permit à Néhémie de rebâtir Jérusalem. Ce qui se confirme par les paroles même de l'ange qui fixe le commencement des semaines à l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem. Or il est constant par le premier et le second chapitre du livre d'Esdras, qu'Artaxercès donna ce pouvoir à Néhémie la vingtième année de son règne.

L'ange partage les septante semaines en trois parties. La première est de sept semaines, qui font quarante-neuf ans, après lesquels les murs de Jérusalem seront achevés. La seconde est de soixante-deux semaines, ou de quatre cent trente-quatre ans, au bout desquels le Christ recevra l'onction. Enfin, il ajoute une semaine d'années, au milieu de laquelle le Christ sera mis à mort. L'édit d'Artaxercès, qui permet de rebâtir Jérusalem, est de la vingtième année de ce prince. De-là jusqu'au parfait rétablissement des murs de la ville, on compte quarante-neuf ans. Depuis cette quarante-neuvième année jusqu'à la quinziesme de Tibère, qui est celle du baptême de Jésus-Christ, il y a quatre cent trente-quatre ans. Jésus-Christ mourut au milieu de la soixante-dixième semaine, après avoir prêché trois ans et demi. Il y a dans ce système une difficulté de neuf ou dix ans, qui sont de plus qu'il ne faudrait pour faire les quatre cent quatre-vingt-dix ans, depuis la

vingtième année d'Artaxercès jusqu'au baptême de Jésus-Christ. Mais M. le Pelletier (Dissert. sur l'arche de Noé, c. 40.) fait disparaître cette difficulté, en montrant que la vingtième année d'Artaxercès, marquée dans Néhémie, n'est que la dixième d'Artaxercès seul; parce que Xercès, son père l'avait associé à l'empire dix ans avant sa mort. Le Sauveur mourut donc au milieu de la dernière semaine, et par sa mort l'ancienne alliance fut abrogée, et la nouvelle formée.

C'est ainsi que tous les anciens chrétiens ont entendu cette prophétie. Sous les règnes d'Auguste et de Tibère, tous les esprits étaient en attente de la venue du Désiré de toutes les nations. Dans ces circonstances Jésus-Christ paraît. Il fait une infinité de miracles, pour prouver qu'il est le fils de Dieu et le Messie. Il impose silence aux faux oracles des païens. Il lie la puissance des démons, en sorte que leurs adorateurs sont étonnés et se plaignent de ce qu'ils n'agissent plus comme auparavant. Il efface le péché par sa mort, et retrace enfin tous les caractères marqués dans cette prophétie. Il est donc le vrai Messie reconnaissable aux Juifs, et même aux païens qui étaient prévenus comme les Juifs, qu'au temps que Jésus-Christ parut, il devait sortir de la Judée un monarque qui étendrait sa domination sur toute la terre. Voyez D. Calmet, dans sa dis-

sertation sur les septante semaines de Daniel. Voyez aussi MESSIE.)

§ VI.

Nécessité de l'Incarnation.

L'incarnation n'était nécessaire ni absolument et en elle-même, ni dans l'hypothèse de la création du monde, ni dans celle du péché, ni même dans celle de la réparation du péché considérée en elle-même. Elle n'était donc nécessaire que dans l'hypothèse présente de la rédemption de l'homme, selon laquelle Dieu a voulu une satisfaction rigoureuse et exactement proportionnée à son infinie grandeur outragée par le péché. 1°. L'incarnation n'était point nécessaire absolument et en elle-même : Dieu était libre de s'incarner ou de ne point s'incarner. 2°. Elle n'était point nécessaire dans l'hypothèse de la création du monde, parce qu'elle est d'un ordre surnaturel qui n'a point de liaison essentielle avec la création de l'univers, et que Dieu n'est point obligé de faire toujours ce qui est de plus parfait et de plus excellent en soi, mais seulement ce qui est de plus parfait relativement à la fin qu'il se propose dans son action. 3°. Elle n'était nécessaire ni dans l'hypothèse du péché, parce que Dieu pouvait ne point racheter l'homme, la rédemption étant un bienfait gratuit de sa bonté; ni dans l'hypothèse de la réparation du péché, parce que Dieu pouvait

absolument remettre la satisfaction qui lui était due , ou se contenter d'une satisfaction imparfaite qui lui aurait été offerte par l'ange, ou par l'homme. L'incarnation n'est donc devenue nécessaire que parce que Dieu a exigé une satisfaction exacte et proportionnée à l'injure infinie que le péché lui avait faite, n'y ayant qu'une personne divine capable de satisfaire de la sorte.

§ VII.

Satisfaction de Jésus-Christ.

On considère dans la satisfaction de Jésus-Christ, sa nécessité, sa vérité et sa perfection.

Nécessité de la satisfaction de Jésus-Christ.

La satisfaction de Jésus-Christ n'était nécessaire que dans l'hypothèse d'une réparation étroite pour le péché ; parce que, dans cet hypothèse, un pur homme, quelque élevé en grâce qu'on le suppose, ne pouvait satisfaire à Dieu pour aucun péché. La satisfaction étroite dont il s'agit ici, est un acte de justice par lequel on répare de ses biens propres et d'une manière équivalente, l'honneur qu'on a ravi à une personne. Or un pur homme, quoique rempli de grâces, n'aurait pu réparer l'honneur de Dieu offensé par le péché, d'une manière équivalente à l'outrage, tant par ce que cet outrage fait à Dieu, même par le péché véniel, est au moins infini objectivement, c'est-à-dire, du côté de l'objet, ou de la

personne outragée, qui est Dieu, et que l'homme n'est incapable d'une satisfaction infinie, que parce que l'homme ne peut rendre à Dieu, que ce qui lui appartient déjà à titre de justice, puisqu'il a tout reçu de lui, et que par conséquent il ne peut satisfaire de ses propres mérites ce qui est néanmoins une condition essentielle à la satisfaction rigoureuse et équivalente. Et l'on ne peut dire que l'homme soit capable d'offrir à Dieu une satisfaction objectivement infinie, parce qu'il y a cette différence entre le péché et sa réparation, que le péché tire son énormité de la personne qu'il offense, au lieu que la réparation puise toute sa valeur dans la dignité de la personne qui satisfait. Un pur homme, nécessairement borné, ne peut donc offrir une satisfaction infinie, ni par conséquent équivalente et proportionnée à l'outrage que le péché fait à Dieu.

Vérité de la satisfaction de Jésus-Christ.

Les sociniens qui nient la nécessité de la satisfaction de Jésus-Christ, rejettent aussi sa vérité, et soutiennent également qu'il n'était point nécessaire que Jésus-Christ satisfît pour nous ; qu'il n'a point satisfait en effet, et qu'il n'est point notre Sauveur, ou qu'il ne l'est que dans un sens impropre et métaphorique, Dieu nous ayant pardonné par sa gratuite miséricorde. Mais l'Écriture-Sainte ne nous permet point de douter que Jé-

sus-Christ n'ait véritablement satisfait pour nous, et qu'il ne soit notre vrai Sauveur, quand elle assure qu'il s'est chargé de nos langueurs (*Isaïe*, 53, 4); qu'il est mort pour nos péchés (1 *Petri*, 3, 18); qu'il s'est donné pour notre rédemption (1 *Timoth.* 2, 6); que nous avons été rachetés à un grand prix. (1 *Cor.* 6, 20.) D'ailleurs la qualité de prêtre et de victime, que les sociniens ne disputent point à Jésus-Christ, est une preuve sans réplique de la vérité de sa satisfaction. Il ne peut être prêtre de la nouvelle loi sans qu'il ait offert un véritable sacrifice; c'est dans cette oblation que consiste l'essence du sacerdoce, et il ne peut avoir offert un véritable sacrifice, qu'il n'ait été satisfactoire et propitiatoire. C'est précisément la fin de son incarnation; il s'est incarné comme propitiation pour nos péchés. Il ne peut être notre victime, qu'il ne nous ait délivrés, en apaisant la justice de Dieu, et en expiant nos crimes; car ce n'est que pour cela qu'on offre des victimes, de l'aveu de tous les peuples, et il ne peut avoir apaisé la justice de Dieu en s'offrant et en souffrant pour l'expiation de nos crimes, sans qu'il lui ait satisfait pleinement. La gratuité du pardon que l'Écriture rappelle si souvent à l'homme comme un motif de reconnaissance, ne regarde donc que l'homme même incapable de satisfaire pour ses péchés, et non pas Jésus-Christ son répon-

dant, qui a satisfait pour lui, selon toute la rigueur de la justice la plus exacte. Ce qui n'exempte pas l'homme de satisfaire aussi en sa manière, pour s'appliquer la satisfaction du Sauveur.

Perfection de la satisfaction de Jésus-Christ.

La satisfaction de Jésus-Christ a été équivalente et même surabondante, et conforme aux lois de la plus sévère justice. Elle a été équivalente et même surabondante, puisqu'elle procédait d'une personne divine, qui lui communiquait une valeur intrinsèquement infinie, au lieu que l'injure faite à Dieu par le péché, n'a qu'une infinité objective. Elle a été conforme aux lois de la plus sévère justice, puisque le Fils de Dieu qui a satisfait, étant égal à son Père, lui a exactement rendu ce que l'homme pécheur lui avait ôté, et plus qu'il ne lui avait ôté, la satisfaction qu'il lui a offerte ayant été surabondante à cause de la dignité infinie de sa personne, qui lui a communiqué son mérite infini.

§ VIII.

Du mérite de Jésus-Christ.

Jésus-Christ a mérité par toutes ses actions satisfactaires, puisqu'elles ont porté les caractères décisifs du mérite; savoir, la liberté, la sainteté, l'état de voyageur dans la personne qui agit, et la promesse de la récom-

pense dans le rémunérateur. Il nous a mérité les dons de la grâce et de la gloire. Il s'est mérité à lui-même la gloire du corps, l'exaltation de son nom, les hommages des Gentils, la splendeur, la fermeté, la propagation de l'Église, etc. Quant à la grâce et à la gloire qu'il posséda dès le premier instant de sa conception, il ne les a point proprement méritées, parce que ce qui se donne au premier instant de la conception, est censé propriété naturelle. C'est par cette raison que les théologiens disent que Jésus-Christ n'a point mérité l'union hypostatique, mais qu'elle lui a été donnée gratuitement.

§ IX.

Des causes de l'incarnation.

On distingue trois sortes de causes de l'incarnation; la cause efficiente, la finale et la méritoire. La cause efficiente de l'incarnation, en tant qu'ouvrage extérieur de Dieu, c'est la sainte Trinité tout entière; et quant à l'union personnelle du Verbe à l'humanité comme suppôt, elle est l'ouvrage du Verbe seul; parce que seul, il termine l'humanité comme suppôt, c'est-à-dire, qu'il tient seul la place de la personne humaine en Jésus-Christ.

La cause finale ou le motif, la fin prochaine de l'incarnation, c'est la rédemption de l'homme prévaricateur. Mais on dispute dans l'école pour savoir si la rédemption de l'homme, dans l'é-

tat présent des choses, est l'unique cause de l'incarnation, en sorte que si l'homme n'eût point péché, le Verbe divin ne se fût point incarné. Scot et les siens prétendent que quand l'homme n'aurait point péché, le Fils de Dieu se serait toujours incarné, non comme rédempteur, ni dans un corps passible, mais comme docteur, pasteur, modérateur du monde, et dans un corps impassible. (*In 3, dist. 7, q. 3.*) Saint-Thomas et le torrent des théologiens après lui, n'assignent point d'autre cause prochaine de l'incarnation, que le salut de l'homme pécheur, en sorte que, selon eux, il n'y aurait point eu d'incarnation sans le péché de l'homme. Ce dernier sentiment paraît également fondé sur l'Écriture et sur la tradition, qui n'apportent point d'autre motif de l'incarnation, que le remède du péché et la délivrance du pécheur. *Je ne suis point venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence*, dit Jésus-Christ lui-même, *au chap. 5, v. 32* de saint Luc. *Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal.* Matth. 9, 12. *Si l'homme n'eût point péché, la Vierge n'aurait point enfanté*, dit saint Jean Chrysostôme, sur le premier ch. de saint Matthieu. *Pourquoi Jésus-Christ est-il venu au monde?* demande saint Augustin, *pour sauver les pécheurs*, répondit-il, *il n'a pas eu d'autres raisons de sa démarche.* (Sermon 7, de verb. apost.) *Quare venit Christus in*

mundum? peccatores salvos facere. Alia causa non fuit. On peut voir le même père, *in ps.* 36. Saint Irenée, *lib.* 5, *c.* 14. Saint Athanase, *Orat.* 2, *aliàs* 3 *contr. Arian.* Saint Grég. de Naz. *Orat.* 36. Saint Ambroise, *Lib. de incarn.* *c.* 6, *c.* 6, *etc.*

Les passages de l'Ecriture qui parlent de la génération de Jésus-Christ comme d'une génération éternelle, doivent donc s'entendre de la divinité, et non pas de l'humanité. Mais Jésus-Christ est-il venu principalement pour effacer le péché originel? Serait-il venu pour lui seul? Supposé que les hommes n'eussent point commis de péchés actuels, ou pour les seuls péchés actuels, supposé qu'il n'y en eût point eu d'originel? Questions frivoles, dont on n'aperçoit aucune trace, ni dans l'Ecriture, ni dans la tradition. Qu'il nous suffise de savoir que Dieu nous a tant aimés, qu'il nous a donné son Fils unique pour laver nos crimes dans son sang, et que nous sommes tout à celui qui nous a rachetés à ce grand prix.

La cause méritoire de l'incarnation se dit des personnes qui ont pu la mériter, telles que Jésus-Christ lui-même, les patriarches de l'ancienne loi, et la sainte Vierge, touchant lesquels il pourrait y avoir quelques difficultés.

1°. L'humanité de Jésus-Christ n'a point mérité l'incarnation avant qu'elle se fît, puisqu'elle n'existait pas encore, et que par conséquent elle ne pouvait

mériter. Jésus-Christ ne l'a point méritée non plus après qu'elle a été faite, puisque ce qui suppose une chose existante, ne peut mériter son existence.

2°. Les patriarches et les autres justes de l'ancienne loi, n'ont pu mériter l'incarnation d'un mérite de *condignité*, c'est-à-dire, fondé sur la justice, parce que tout mérite humain, quoique dans l'ordre surnaturel de la grâce, étant fini, il n'a point de proportion de justice avec l'incarnation du Verbe, qui est infinie. Ils ont cependant pu la mériter, ou au moins quelques-unes de ses circonstances, d'un mérite de *congruité* ou de *convenance*, parce qu'il convient qu'un ami exauce les vœux et les prières de son ami. Or les justes de l'ancienne loi étaient les amis de Dieu.

3°. La sainte Vierge a mérité la maternité divine, d'un mérite de *convenance*, en ce que par le moyen de la grâce, elle est parvenue au point de sainteté qui l'a fait choisir pour la mère de Dieu; mais elle ne l'a point mérité par justice, non plus que par l'incarnation, et par la même raison que les anciens justes n'ont pu la mériter.

4°. La sainte Vierge a mérité de *condigno* la dernière disposition à la maternité divine, c'est-à-dire, ce haut point de sainteté qui a porté Dieu à la choisir pour sa mère, parce qu'elle a mérité de *condigno* l'augmentation de la grâce, comme tous les autres justes.

§ X.

*De l'essence de l'incarnation
ou de l'union de la nature di-
vine et de la nature humaine
dans la personne du Verbe.*

Nous considérerons ici la vérité de cette union, son essence et ses propriétés,

*Vérité de l'union du Verbe avec
la nature humaine.*

Deux sortes d'hérétiques opposés entre eux, ont combattu la vérité de l'union du Verbe avec la nature humaine. Les uns, savoir les nestoriens, ont admis deux personnes en Jésus-Christ, et une simple union morale ou accidentelle entre les deux natures. Les autres qui sont les eutychiens, n'ont reconnu qu'une seule nature en Jésus-Christ. Cependant il n'y a qu'une personne, qui est celle du Verbe, et deux natures, la divine et l'humaine.

1^o. Il n'y a qu'une seule personne en Jésus-Christ. Il est dit dans l'Écriture, *que le Verbe s'est fait chair*, non qu'il ait été changé en chair, mais parce qu'il a uni la chair de l'homme à sa personne. La même Écriture dit aussi très-souvent, que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble; qu'il est éternel et qu'il a pris naissance dans le temps; qu'il est Dieu, et qu'il s'est anéanti en prenant la forme de serviteur: *Qui cum in formâ Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo: sed*

semetipsum exinanivit formam servi. accipiens. Philipp. 2, 6. Or ces passages, et tous les autres semblables prouvent évidemment qu'il n'y a qu'une seule personne en Jésus-Christ, puisqu'ils attribuent ces propriétés opposées à une seule et même personne, à cause des deux natures différentes qu'elle renferme. Il ne faut donc reconnaître dans l'incarnation qu'une seule personne divine, qu'un seul et même Jésus-Christ, qui est Dieu et homme, visible et invisible, mortel et immortel, à raison des deux natures réunies en lui.

Objection. Mais, dira le nestorien, l'Écriture donne souvent le nom de *Dieu* aux anges et aux juges, et aux personnages illustres. Jésus-Christ lui-même appelle l'humanité son temple. (*Joan. c. 20, v. 19.*) Saint Cyrille de Jérusalem, dans sa seconde lettre à Successus, et les autres pères disent souvent qu'il y a deux hypostases en Jésus-Christ; et s'il n'y en avait qu'une seule, il faudrait dire qu'une personne de la trinité a souffert, et qu'elle est morte; ce qui a été condamné par le pape Hormisdas dans les moines de Scythie.

Réponse. L'Écriture n'attribue le nom de *Dieu* aux anges et aux autres personnages illustres, que dans un sens impropre et métaphorique, à cause de leurs offices ou de leurs dignités, d'où l'on ne doit point conclure qu'ils soient unis hypostatiquement à la divinité. Mais lorsqu'elle le donne à Jésus-Christ, elle lui

donne en même temps tous les autres caractères de la divinité ; ce qui est une preuve incontestable de son union hypostatique avec elle.

Jésus-Christ appelle l'humanité son temple, non qu'il n'y ait entre elle et lui qu'une union accidentelle, semblable à celle qui est entre une personne, et la maison où elle demeure, mais par une certaine analogie entre son humanité et les temples. Son humanité est consacrée, comme les temples le sont : voilà la ressemblance et l'analogie. Son humanité est consacrée par l'union hypostatique avec la personne divine. Les temples ne sont consacrés que par une députation extérieure : voilà la différence.

Le mot d'*hypostase* est équivoque dans les écrits des Pères ; les uns le prenant pour la *personne*, ou le *suppôt* et la *subsistance*, les autres pour la *nature* ou l'*essence*. C'est dans ce dernier sens qu'ils le prennent, lorsqu'ils disent quelquefois qu'il y a deux hypostases, c'est-à-dire, deux natures en Jésus-Christ : *differentia est naturarum sive hypostasum*, dit saint Cyrille dans l'endroit cité. Maintenant l'équivoque est levée, parce que le terme d'*hypostase* est restreint à signifier la seule personne.

Cette proposition, *une personne de la Trinité a souffert*, est véritable en elle-même ; car il est vrai de dire que Dieu a souffert, non en tant que Dieu et à raison de la divinité, mais

à raison de l'humanité, unie à la divinité. Le pape Hormisdas condamna cependant cette proposition, non comme fausse, mais comme nouvelle, imprudente et dangereuse, dans les circonstances de l'erreur des eutychiens qui pouvaient en abuser, pour dire que Dieu avait souffert comme Dieu, et à raison de sa divinité.

De ce qu'il n'y a qu'une seule personne en Jésus-Christ, il s'ensuit évidemment que la sainte Vierge sa mère, est vraiment mère de Dieu, non qu'elle ait engendré la divinité, mais parce qu'elle a engendré Jésus-Christ qui est Dieu et homme tout ensemble, de même qu'une femme qui a mis un enfant au monde, est vraiment mère de cet enfant, quoiqu'elle n'ait pas engendré son âme, mais seulement celui qui est doué de cette âme.

2°. Il y a deux natures distinctes en Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine. Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble, Verbe divin et chair, éternel et temporel, passible et impassible, mortel et immortel ; l'Écriture le dit en cent endroits. Or ces attributs ne peuvent absolument lui convenir sans qu'il renferme deux natures en sa personne, puisqu'il est faux, absurde et contradictoire d'assurer d'une seule et même nature, qu'elle est passible et impassible, mortelle et immortelle. D'ailleurs si Jésus-Christ n'a eu que la nature divine, il n'a pas pu souffrir ;

ni par conséquent satisfaire pour nous. S'il n'a eu que la nature humaine, sa satisfaction n'a point été d'un prix infini. Il est donc nécessaire qu'il ait eu deux natures pour satisfaire d'une manière équivalente au péché.

Essence de l'union hypostatique.

L'union hypostatique n'est point une chose distinguée du Verbe et de l'humanité; mais c'est le Verbe, l'humanité même qui s'unissent immédiatement par eux-mêmes, à peu près comme l'âme s'unit au corps immédiatement. Ce n'est donc, ni une qualité surnaturelle et surajoutée, ni un mode substantiel, comme le prétendent quelques scholastiques.

Propriétés de l'union hypostatique.

1^o L'union hypostatique n'étant autre chose que le Verbe et l'humanité unis ensemble, elle est créée quant au Verbe, et créée quant à l'humanité.

2^o. L'union hypostatique n'est point naturelle, puisqu'elle n'est point à la nature humaine dont elle surpasse l'ordre et l'exigence.

3^o. L'union hypostatique s'est faite dans la personne, et non dans la nature du Verbe, puisque si elle eût été faite dans la nature, le père et le Saint-Esprit, qui n'ont qu'une même nature avec le Fils, se seraient incarnés comme lui; ce qui est faux.

4^o. L'union hypostatique est

de toutes les unions la plus grande, la plus simple et la plus parfaite. Elle n'est pas moins constante et indissoluble, puisqu'elle durera autant que Jésus-Christ qui subsistera éternellement. D'où vient que durant les trois jours que Jésus-Christ fut dans le tombeau, le Verbe demeura hypostatiquement uni à son âme, à son corps et à son sang, selon cet axiome : *Quod semel Verbum assumpsit, nunquam dimisit.*

§ XI.

De la personne du Verbe qui s'incarne, et de la nature qu'il prend dans son incarnation.

1^o. Le Verbe termine la nature humaine par sa personnalité, ou sa subsistance relative, qui le distingue des deux autres personnes, puisque l'union a été faite dans la personne, et que si elle eût été faite dans la nature qui lui est commune avec le Père et le Saint-Esprit, ces deux personnes se seraient aussi incarnées.

2^o. Jésus-Christ a pris une nature parfaitement semblable et consubstantielle à la nôtre, puisqu'il est véritablement homme comme nous, et qu'il ne le serait pas, s'il n'eût pris notre nature. D'où vient que saint Paul dit qu'il a dû ressembler en tout à ses frères; *debeuit per omnia fratribus similari.* (Hæbr. 2, 14.)

3^o. Le Verbe divin n'a pu prendre une personne humaine, parce qu'une personne qui sub-

siste par elle-même , est incommunicable à une autre.

4°. Le Verbe aurait pu prendre la nature angélique , comme il a pris la nature humaine ; mais il n'aurait pu prendre aucune nature universelle ou commune , et séparée ou abstraite de tous les individus , puisqu'une telle nature ne subsiste que dans l'esprit , et qu'elle n'a qu'un être idéal et non réel.

6°. Le Verbe a pris l'âme et le corps dans le même instant ; en sorte que Jésus-Christ a été Dieu et homme , parfait , au premier moment de sa conception.

§ XII.

Des suites de l'union des deux natures.

Les suites principales de l'union des deux natures consistent dans les deux volontés , les deux opérations , et la communication d'idiomes en Jésus-Christ. 1°. Il y a deux volontés et deux opérations en Jésus-Christ , la volonté et l'opération divine , la volonté et l'opération humaine ; car il y a en Jésus-Christ autant de volontés et d'opérations qu'il y a de natures , puisque chaque nature a sa volonté et son opération propre ; autrement elle ne serait plus une nature particulière. Or il y a deux natures différentes en Jésus-Christ , comme nous l'avons prouvé , la nature divine et la nature humaine. Il y a donc aussi deux volontés et deux opérations , suites nécessaires de ces deux natures , et qui leur répondent. Lors-

qu'on entend Jésus-Christ prier son Père d'éloigner le calice de sa passion , demander que la volonté de son Père s'accomplisse , et non pas la sienne ; protester qu'il est descendu du ciel , non pour faire sa volonté , mais celle de celui qui l'a envoyé ; lorsqu'on le voit triste , pleurant , troublé et accablé d'ennui , craignant les supplices et les désirant , touché de l'envie de mourir , et pénétré de frayeur aux approches de sa mort , peut-on méconnaître à ces traits la volonté humaine , qui suit la peine par sa pente naturelle , et qui l'embrasse par soumission aux ordres suprêmes de la divinité ? Il y avait donc en Jésus-Christ une volonté divine qui lui était commune avec celle de son Père , et une volonté humaine , qui , au moins dans le sentiment de la nature , craignait la peine , et l'écartait.

Objection. Les monothélites , qui ne reconnaissent que la volonté divine en Jésus-Christ , objectent qu'on n'y doit admettre qu'autant de volontés et d'opérations , qu'il y a de personnes , et qu'en y admettant une volonté humaine , il faut lui supposer de l'opposition à la volonté divine.

Réponse. 1°. La volonté et l'opération sont une suite de la nature qui est un principe actif ; et comme il y a deux natures en Jésus-Christ , il y a aussi deux volontés et deux opérations. Cet axiome , *actiones sunt*

suppositorum, signifie précisément que la personne est nécessaire comme condition pour agir, quoiqu'elle ne soit pas le principe actif de l'action.

2°. Il faut distinguer deux parties dans la volonté de Jésus-Christ, la partie supérieure ou raisonnable, et la partie inférieure et sensitive. Lorsque Jésus-Christ craignait la mort, la partie même inférieure de la volonté n'était point contraire à celle de Dieu, parce qu'elle suivait l'instinct naturel que Dieu lui avait imprimé, et qui était subordonné à la volonté divine dans la partie supérieure, et par conséquent la volonté de Jésus-Christ n'était point opposée à celle de Dieu, soit qu'il craignît la mort, soit qu'il l'acceptât; et c'est en ce sens qu'il faut entendre les Pères qui disent que Jésus-Christ n'a point eu de volonté charnelle, qu'il n'a eu qu'une volonté divine, etc., c'est-à-dire, qu'il n'a point eu de volonté mauvaise et criminelle, mais que toutes ses volontés ont été justes, saintes, parfaitement soumises à celles de Dieu.

II. La communication d'idiomes est l'attribution des noms et des propriétés de la nature divine et de la nature humaine à la personne de Jésus-Christ, qui fait qu'on peut vraiment affirmer de lui ces propositions, conçues en termes concrets, c'est-à-dire, en termes qui expriment la forme et son sujet : *Jésus-Christ est homme; Jésus-*

Christ est Dieu; l'homme est Dieu; Dieu est homme; Dieu est né, il a souffert et il est mort; l'homme est impassible, immortel.

Les nestoriens et les luthériens ont erré touchant la communication d'idiomes; les nestoriens en la rejetant même quant au concret; les luthériens, en l'admettant même quant à l'abstrait, c'est-à-dire, quant à la forme séparée du sujet; en sorte que l'on peut dire, selon eux : *la nature humaine est immense, toute puissante, immortelle.*

Il faut admettre la communication d'idiomes quant au concret, c'est-à-dire, par rapport à la personne de Jésus-Christ, à cause de ses deux natures, qui font qu'on peut lui attribuer les propriétés de ces deux natures, selon les règles suivantes.

Première règle.

On peut attribuer à la personne de Jésus-Christ les noms abstraits de la nature divine dans un sens identique ou réel, mais non pas les noms abstraits de la nature humaine. Par exemple, l'on peut dire en un sens réel : *la personne du Verbe est la divinité même, la toute-puissance, etc.*, mais l'on ne peut dire : *la personne du Verbe est l'humanité, la mortalité, etc.* La raison est que la personne du Verbe est réellement une même chose que la divinité, au lieu

que ce n'est pas une même chose que l'humanité.

Deuxième règle.

On ne peut attribuer les noms abstraits ni les propriétés d'une nature à l'autre. On ne peut dire, par exemple, *la divinité est l'humanité*, ni *la divinité est passible*, *l'humanité est impassible*. La raison est que les natures et leurs propriétés sont distinguées les unes des autres.

Troisième règle.

Les noms *concrets substantifs*, c'est-à-dire, les noms qui expriment la substance et le sujet, peuvent s'affirmer de Jésus-Christ, et d'eux-mêmes réciproquement. Par exemple, l'on peut dire : *Jésus-Christ est homme*, *Jésus-Christ est Dieu*; *Dieu est homme*; *l'homme est Dieu*. La raison est que les noms concrets signifient proprement le sujet qui renferme les deux natures. On ne peut cependant pas dire : *l'homme a été fait Dieu*, en prenant le mot *homme* pour la personne humaine, puisqu'il n'y en a point en Jésus-Christ. On ne peut non plus se servir de la particule reduplicative, en disant : *Jésus-Christ, en tant que Dieu est homme*, parce que la particule reduplicative affecte la nature, et rend ce sens : *Jésus-Christ est homme par sa nature divine*. On ne peut dire non plus, *Jésus-Christ est créature*; parce que cette proposition, quoique vraie en elle-même, favorise les

ariens qui disaient que Jésus-Christ n'était qu'une pure créature.

Quatrième règle.

On ne peut affirmer de Jésus-Christ les noms concrets, adjectifs, substantifs, qui signifient quelque participation de la substance, parce qu'ils n'expriment pas la nature entière. On ne peut dire, par exemple, que *Dieu s'est fait humain*, que *Jésus-Christ est un homme divin* ou *déifère*.

Cinquième règle.

On peut énoncer de Jésus-Christ et d'eux-mêmes réciproquement les noms adjectifs absolus, qui expriment des propriétés, des actions ou des passions, parce que ces noms tombent sur le sujet qui renferme les deux natures. On peut dire, par exemple, *Jésus-Christ est mortel et immortel*; *celui qui était immortel, est devenu mortel, etc.*

Sixième règle.

Les noms adjectifs d'une nature ne s'affirment point de l'autre, ni de ses propriétés, parce que les deux natures, avec leurs propriétés, ont toujours été distinguées l'une de l'autre en Jésus-Christ. Ainsi l'on ne peut pas dire que *la divinité a pris naissance*, qu'elle *a souffert*, qu'elle *est morte, etc.*

On ne peut admettre la communication d'idiomes quant à l'abstrait, et par rapport à la nature. C'est pourquoi l'on ne

peut dire que *l'humanité de Jésus-Christ soit partout*, qu'elle *soit toute-puissante*, etc. La raison est que les propriétés des deux natures ne sont pas moins distinguées que les natures même, et que par conséquent on ne peut les affirmer réciproquement les unes des autres, non plus que les natures. D'ailleurs, si Jésus-Christ était partout, on ne pourrait expliquer ni sa naissance, ni ses voyages, ni sa mort, ni sa sépulture, ni sa résurrection, ni son ascension, puisque toutes ces choses ne peuvent s'expliquer sans passage d'un lieu à un autre, et qu'elles excluent par conséquent l'ubiquité, ou la présence en tout lieu.

§ XIII.

Du corps de Jésus-Christ et de ses propriétés.

1°. Jésus-Christ a eu un vrai corps formé de la sainte Vierge, puisque le Verbe s'est vraiment fait chair, *Verbum caro factum est*; qu'il est né de Marie, *de quâ natus est Jesus*; qu'il a été fait d'une femme, *factum ex muliere* (Galat., 4, 4); et qu'enfin il a pris une nature humaine consubstantielle à la nôtre, et par conséquent la chair et le sang qu'il conserve encore aujourd'hui dans le ciel.

2°. Le corps de Jésus-Christ a été sujet aux défauts communs à tous les corps, tels que la passibilité, la corruption, mais non aux défauts particuliers, tels que certaines difformités dans

les membres. Pour ce qui est de sa beauté, on n'en peut rien savoir, ni par l'Écriture, ni par la tradition. Les anciens interprètes rapportent à son âme les passages de l'Écriture qui lui attribuent de la beauté, et ceux qui lui attribuent de la difformité, ils les entendent de sa passion.

3°. Le corps de Jésus-Christ a été sujet à la douleur, non comme une suite du péché dont il était incapable, mais comme une suite de sa condition naturelle; puisqu'il était de même nature que les nôtres, et que les lois de l'union de l'âme avec le corps, exigent que l'âme agisse sur le corps et le corps sur l'âme. Si quelques Pères de l'Église, comme saint Hilaire, semblent ôter à Jésus-Christ tout sentiment de douleur, il faut les entendre d'un sentiment de douleur fondé, ou sur le péché, ou sur la nécessité, ou sur le trouble et l'indélibération, c'est-à-dire, que les douleurs de Jésus-Christ n'étaient, ni causées par le péché, ni involontaires et indélibérées, ni accompagnées de trouble. (C. 31, in Matth., l. 10 de Trin.)

4°. Le corps de Jésus-Christ a été formé de celui de Marie par l'opération du Saint-Esprit, en sorte qu'elle a toujours été vierge; avant l'enfantement, dans l'enfantement et après. C'est le jugement qu'en ont toujours porté les saints Pères grecs et latins, dont on peut voir la tradition dans les chapitres 3, 5 et

6, du livre 14 du père Petau. L'Église l'a aussi décidé en condamnant l'opinion contraire, qu'Origène appelle *une grande folie*; saint Ambroise, *un sacrilège*; Gennade, *un blasphème*.

5°. Il est probable que l'humanité de Jésus-Christ opérait physiquement les miracles sur les sujets présens, parce que cette façon d'opérer est plus digne de l'homme Dieu, et plus conforme à l'Écriture et aux Pères. *Quelqu'un m'a touché*, dit le Sauveur, au ch. 8 de saint Luc, *car je sais qu'une vertu est sortie de moi*. Ces paroles marquent une opération physique. Saint Hilaire, sur le chap. 9 de saint Matthieu; saint Chrysostôme, dans son homélie 56 sur saint Jean, et d'autres Pères nous représentent la manière d'opérer de l'humanité de Jésus-Christ comme une chose merveilleuse et tout-à-fait digne d'étonnement; ce qui ne convient point à l'opération morale, qui consiste dans la prière et l'impénétration, puisqu'il n'est pas fort étonnant que Jésus-Christ ait obtenu des miracles par sa prière; pour ce qui est des sujets éloignés de Jésus-Christ, il paraît que son humanité n'opérait que moralement à leur égard, parce qu'il est difficile de concevoir qu'un corps agisse physiquement sur un autre corps éloigné de lui, sans un contact physique de sa substance ou de sa vertu.

§ XIV.

De l'âme de Jésus-Christ et de ses propriétés.

1°. Jésus-Christ a pris une âme humaine, véritable et consubstantielle à la nôtre, puisque l'âme humaine est de l'essence de l'homme, et qu'il a été véritablement homme comme nous l'avons prouvé. Cette âme descendit aux limbes après la mort du Sauveur pour délivrer les anciens justes, comme nous l'apprenons du symbole des apôtres et de la tradition des deux Églises.

2°. L'âme de Jésus-Christ a possédé la science béatifique, ou la vision intuitive de Dieu, dès le premier instant de sa conception. Ce sentiment, qui n'est pas de foi, a son fondement dans l'Écriture et le plus grand nombre des Théologiens. Saint Jean assure (1, 2, 14, 16), que Jésus-Christ a été *plein de grâce et de vérité, et que nous avons tous reçu de sa plénitude*. Saint Paul ajoute (Coloss. 2, 3), qu'il renferme *tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu*. Il a donc possédé une science pleine et parfaite, et par conséquent la claire vision, sans quoi sa science n'aurait point été parfaite; elle n'était cependant point compréhensive, parce qu'elle n'était point infinie, une âme créée n'étant point capable d'une telle connaissance. La claire vision n'empêchait pas non plus que Jésus-Christ ne

souffrit dans la partie inférieure de son âme, ni qu'il n'avancât en sagesse expérimentale, c'est-à-dire, qu'il n'éprouvât, à mesure qu'il croissait, des choses qu'il n'éprouvait point auparavant, quoiqu'il les connût.

3°. Jésus-Christ ne connaît point dans l'essence divine, par la science béatifique, toutes les choses possibles, parce qu'une telle connaissance est compréhensive et par conséquent infinie, puisqu'on ne peut connaître toutes les choses possibles, qu'on ne connaisse toute la puissance de Dieu qui est infinie. Or, un entendement créé est incapable d'une connaissance infinie.

4°. Jésus-Christ connaît les choses passées, présentes et futures, parce que toutes ces choses le regardent en qualité de maître, de chef, de législateur, de docteur, de juge, de rédempteur; et lorsqu'il dit de lui-même, qu'il ignore le jour du jugement, il veut seulement marquer qu'il l'ignore par rapport à nous, c'est-à-dire, qu'il ne le sait pour nous le révéler, et cela conformément au style de l'Écriture, qui dit qu'une personne ignore ce qu'elle tient caché et qu'elle ne révèle point aux autres.

5°. Jésus-Christ a eu la science infuse par elle-même de toutes les choses passées, présentes et futures, depuis le premier instant de sa conception, parce que cette science que Dieu imprime immédiatement par lui-même

et sans effort de la part du sujet, étant plus parfaite que celle qui s'acquiert par ses propres efforts, elle était due à Jésus-Christ en vertu de l'union hypostatique. Il a eu aussi une science acquise de l'esprit et des sens, puisqu'il a fait usage de sa raison et de ses sens, il a jugé et conclu, vu, touché, entendu, etc.

6°. Jésus-Christ a eu la grâce habituelle dès le premier moment de sa conception, puisque l'Écriture nous dit, qu'il était saint et plein de grâce (*Luc.*, c. 1, *Joan.*, c. 1). Cette grâce n'était cependant point infinie, puisque le sujet, savoir, l'âme humaine, en était fini.

7°. Jésus-Christ n'a eu, ni la foi ni l'espérance, puisqu'il a vu et possédé Dieu dès le premier instant de sa conception; au lieu, qu'on le croit sans le voir, par la foi, et qu'on l'attend sans le posséder, par l'espérance. Mais il a eu la charité, qui est inséparable de la grâce sanctifiante. Il a eu aussi toutes les vertus morales qui n'étaient point contraires, ni à sa dignité, ni à sa sainteté, ni à son état béatifique, comme la pénitence. Il a eu aussi les dons du Saint-Esprit, et les grâces gratuites.

§ XV.

Des titres et des offices de Jésus-Christ.

1°. Jésus-Christ, même en tant qu'homme, est le fils naturel de Dieu, puisqu'il subsiste par la personnalité du Verbe. On

ne peut donc l'appeler fils adoptif, même avec la restriction de l'humanité, parce que l'adoption et la filiation naturelle sont deux choses contradictoires et incompatibles dans un même sujet, puisqu'un fils adoptif est un étranger qu'on adopte par grâce, au lieu que le fils naturel est tel par le droit de sa naissance. On ne peut non plus appeler Jésus-Christ serviteur, en un sens strict et rigoureux, puisqu'un serviteur en ce sens n'a aucun droit par lui-même à l'héritage, et n'est nullement maître de sa personne. On peut cependant lui donner ce nom pris en un sens plus étendu pour toute personne soumise et dépendante, puisque Jésus-Christ, en tant qu'homme, a été soumis, dépendant, obéissant. On peut, à la faveur de cette distinction, concilier les Pères, dont les uns appellent Jésus-Christ serviteur, et les autres soutiennent qu'on ne peut lui donner ce nom.

2°. Jésus-Christ est vrai prêtre et vrai pontife de la loi nouvelle, puisqu'il a porté les caractères du sacerdoce, et qu'il en a rempli les fonctions, en administrant les choses saintes au peuple, en présentant leurs prières à Dieu, et en lui offrant pour eux des sacrifices. Car tels sont les caractères distinctifs du sacerdoce; telles les fonctions essentielles des prêtres. Il est aussi notre avocat et notre médiateur, puisqu'il a prié pour nous, lorsqu'il était sur la terre,

et qu'il prie encore dans le ciel; qu'il nous a fait connaître les volontés de son père; qu'il nous a réconciliés avec lui; qu'il a satisfait pour nous comme homme et comme Dieu. En tant qu'homme, il a souffert; en tant que Dieu, il a communiqué un prix infini aux souffrances de l'homme. En tant qu'homme, il est donc médiateur d'une façon prochaine, physique et formelle. En tant que Dieu, il est donc médiateur d'une façon éloignée, radicale et morale. Il est encore notre roi, notre législateur, notre juge, et notre chef. Il est notre roi, puisque toute-puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre (*Matth.* 28, 18), quoiqu'il n'ait point voulu faire usage de la puissance temporelle, comme il l'a marqué par ses démarches et ses paroles, en disant que son royaume n'est pas de ce monde. (*Joan.* 18, 36.) Il est notre législateur, puisqu'il nous a apporté et enseigné la loi évangélique. Il est notre juge, quoique subordonné aux ordres de son père, le juge suprême, dont il suit exactement les lois dans ses jugemens. Il est notre chef moral, puisqu'il nous est moralement uni comme à ses membres pour nous soutenir, nous fortifier, nous nourrir par une continuelle influence de ses grâces, soit intérieures, soit extérieures. Il est aussi le chef des anges par sa prééminence, sa puissance, et certaines grâces secondaires et moins principa-

les qu'il leur accorde, telles que les connaissances qu'ils ont de la sagesse divine, qui brille d'une façon si admirable et si variée dans le gouvernement de l'Église. (*Ephes. 3, 10.*)

3°. Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'a point été tout-puissant, puisque c'était un sujet fini sous ce regard, et qu'un sujet fini n'est point capable d'une vertu infinie. Il pouvait cependant tout ce qu'il voulait d'une volonté absolue, parce qu'il ne voulait absolument, que ce qu'il savait pouvoir exécuter par sa propre vertu, ou par celle de Dieu.

4°. Jésus-Christ a été saint, non-seulement d'une sainteté accidentelle, fondée sur la grâce habituelle, mais aussi d'une sainteté substantielle, qui est la suite de l'union hypostatique. Il a été impeccable par la même suite, et exempt de la concupiscence qui vient du péché originel, quoique sujet aux tentations extérieures, puisqu'il fut tenté par le démon. Il était sujet aussi aux passions de l'âme, non telles qu'elles sont en nous, *turbulentes, inquiètes, excessives, indélébiles, mais douces, tranquilles, modérées, soumises à l'empire de sa raison et de sa volonté.* Il les excitait, ou les réprimait, suivant son bon plaisir et à son gré. Mais comment accorder cette impeccabilité de Jésus-Christ avec son mérite et sa liberté! S'il n'a point pu pécher, comment a-t-il été libre? S'il n'a point été li-

bre, comment a-t-il mérité? Y a-t-il du mérite sans liberté? Cependant il a été impeccable, il a été libre et il a mérité. Tous les théologiens se réunissent dans ces points; ils diffèrent seulement dans leur conciliation. Voici les principaux moyens qu'ils employent pour accorder la liberté et l'impeccabilité de Jésus-Christ au sujet de sa mort dont il avait reçu l'ordre de son père.

Les uns disent, après Vasquez, que la mort avait été commandée à Jésus-Christ, quant à la substance, et non quant aux circonstances du temps, du lieu, du genre des supplices, et par conséquent que Jésus-Christ a été libre et a mérité, quant à ces circonstances seulement, et non quant à la substance de sa mort. Ce sentiment est contraire à l'Écriture qui nous apprend que Jésus-Christ a été obéissant et qu'il a mérité par sa mort même quant à la substance.

Les autres disent, qu'il en était du précepte de mourir par rapport au Sauveur, comme des règles de quelques religieux qui sont matière d'obéissance et de mérite, sans qu'elles obligent sous peine de péché. Selon ce sentiment, le précepte de mourir par rapport au Sauveur, n'aurait point été un vrai précepte, ce qui est contraire à ces paroles de Jésus-Christ même : *j'ai reçu de mon père le commandement de mourir.* (*Joan. 10, 17.*)

Il y en a qui prétendent que le précepte de mourir n'était

point absolu, mais conditionnel et dépendant de l'acceptation libre du Sauveur. Ce sentiment est sujet aux mêmes inconvénients que le premier, l'Écriture parlant du précepte de mourir par rapport à Jésus-Christ, comme d'un précepte absolu.

Enfin, il y en a qui veulent que Jésus-Christ ait demandé la dispense du précepte de mourir; et d'autres, qu'il ait été libre de mourir, non dans le sens composé du précepte, mais dans le sens divisé, c'est-à-dire, en regardant la mort absolument en elle-même, et antérieurement au précepte qui la lui ordonnait. Mais aucune de ces solutions ne satisfait, et l'accord de la liberté de Jésus-Christ avec son impeccabilité sera toujours un mystère.

§ XVI.

Du culte dû à Jésus-Christ.

On doit à l'humanité de Jésus-Christ, unie hypostatiquement au Verbe, le même culte qu'à la divinité, non en la considérant en elle-même et séparée du Verbe, mais en l'envisageant par rapport à lui, et dans l'union qu'ils forment ensemble. La raison est que l'honneur qu'on rend au tout, regarde également les parties qui le composent, puisqu'on ne les sépare point de lui pour l'honorer seul.

INCARNATUS (Fabius), auteur du dix-septième siècle. On a de lui : *Le scrutin sacerdotal, ou la manière d'examiner dans*

Venise en 1602. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1842.)

INCENDIAIRE, qui met malicieusement le feu aux édifices ou aux autres biens du prochain. *Incendiarius*. Les incendiaires sont obligés à restituer tout le tort qu'ils ont fait par leur faute. Les lois civiles les punissent de mort, et l'Église les excommunie. Lorsque les incendiaires d'une maison sainte ou profane sont publiquement dénoncés, le cas est réservé au pape; s'ils ne sont point dénoncés, le cas est réservé à l'évêque en plusieurs diocèses, comme dans celui de Paris. Ceux qui tirent quelque chose d'un incendie doivent le restituer, à moins que le maître ne l'abandonne. (Silvestre. Navarre, *In manual. cap.* 17 et 27.)

INCENDIE, *incendium, incendio*. On donne ce nom au campement où les Hébreux arrivèrent après qu'ils furent décampés de Sinai, parce que Dieu irrité de ce qu'ils se plaignaient qu'ils ne mangaient point de viande, envoya contre eux un feu qui en dévora un grand nombre. (*Num.* 11, 3.)

INCENDIE, est un embrasement causé par la malice ou par la faute de quelqu'un, ou par cas fortuit. Au premier cas, les incendiaires sont punis de mort; au second cas, celui qui a causé l'incendie par sa faute, est condamné à la réparation du dommage qu'il a causé; puni de peine pécuniaire plus ou moins grande, suivant les cir-

constances que la faute qui a causé l'incendie, a été lourde ou légère : ainsi les locataires sont responsables des incendies, quand il y a de leur faute ou de la faute de leurs domestiques, à moins que la faute ne fût très-légère : *Conductor enim non tenetur de levissimâ culpâ*. Albert et la Peyrère, au mot *Incendie*. Au troisième cas, c'est-à-dire, quand l'incendie est arrivé par accident, comme par le feu du ciel, personne n'en peut être tenu ; la perte des choses qui sont consumées ou endommagées, tombe sur ceux à qui elles appartiennent suivant la maxime *res sua Domino perit*.

Quand, dans un incendie, on abat des maisons voisines pour sauver les autres, ceux de qui les maisons auront été par ce moyen vraisemblablement sauvées, doivent contribuer au dédommagement des particuliers dont les maisons auront été abattues. *Domus si propter incendium destruat, solvenda venit ab iis quorum domus salvæ factæ sunt*. Franc., Marc., t. 1, quest. 336, leg. 3, § *quod ait, ff. de incend. ruin. et naufr.*

Comme dans les incendies on se trouve obligé de confier ce qu'on a de plus précieux à ceux qui viennent pour secourir, quoiqu'on ne les connaisse pas, ce dépôt nécessaire ne pouvant être justifié par écrit, on en requiert la preuve par témoins, à quelque somme que la chose puisse monter. (Art. 3 du tit. 20 de l'ordonnance de 1667. De

Ferrière, Dictionn. de droit et de pratique, au mot INCENDIE.)

INCESIN (Martin de Sainte-Marie), feillant, natif de Paris, a donné : 1°. Le Livre découvert, ou les premiers élémens de la Bible ; à Paris, en 1673. 2°. Table générale de la doctrine de saint Thomas ; *ibid.* 1679. 3°. Table du droit canonique et civil ; *ibid.* 1684. (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 2641.)

INCESTE, *incestus*. L'inceste est un crime qui se commet par le commerce charnel entre les personnes qui sont parentes ou alliées, jusqu'au degré prohibé par l'Eglise, qui est le quatrième inclusivement, s'il s'agit de la parenté, ou de l'alliance qui se contracte par un légitime mariage, et le second, s'il s'agit d'un commerce criminel. On distingue encore l'inceste spirituel et le légal. Le spirituel est le crime commis de la même manière entre des personnes qui ont une alliance spirituelle par le sacrement de baptême et de confirmation, comme entre le père et la mère de l'enfant baptisé, et celui et celle qui l'ont tenu sur les fonts. L'inceste légal est le crime commis entre personnes alliées par la parenté légale, c'est-à-dire, par la parenté de l'adoption, comme entre celui qui a adopté, et celle qui a été adoptée.

Paludanus et quelques autres théologiens croient qu'il y a alliance spirituelle entre le confesseur et la pénitente ; en sorte

que s'il péche avec elle, il commet un inceste. (*In 4, dist. 42, q. 1, art. 1.*) Mais ce n'est pas le sentiment de saint Thomas ni des autres théologiens, qui soutiennent tous que l'alliance spirituelle ne se contracte que par l'administration du baptême et de la confirmation, comme le déclare Boniface VIII. (*In cap. Quamvis, De cognat. spirit., in 6.*)

L'inceste est un crime énorme et contraire à la nature, qui inspire du respect pour les parents et les alliés. On le punissait de mort dans l'ancienne loi; et le mari qui le commet aujourd'hui dans la nouvelle, avec une parente de sa femme au premier ou second degré, ne peut demander le devoir conjugal, sous peine de péché mortel, sans une dispense de l'évêque. L'inceste du fils avec la mère est plus grief que celui du père avec la fille, l'inceste du père avec la fille est plus grief que celui du frère avec la sœur; et celui du fils avec sa belle-mère, plus grief que celui du frère avec la sœur de son frère: en un mot, l'inceste est plus ou moins grief, selon que le degré de consanguinité ou d'affinité est plus ou moins éloigné; et l'on doit exprimer la circonstance de ces degrés dans la confession. (M. Collet, *Moral.*, t. 6, p. 251.)

INCHIN (Gabriel d'), chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran dans le dix-septième siècle, a laissé : 1°. Prédications

des quatre dernières fins de l'homme, en latin; à Cologne en 1609, et en italien, à Venise en 1601. 2°. Des sermons intitulés : Chemins du ciel, en français; à Paris en 1606, et en latin, à Cologne en 1649. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, col. 1840.)

INCHOFER ou plutôt INCHOFFER (Melchior), jésuite. On lui donne, d'après M. Dupin, la monarchie des Solipes ou Solipséens. C'est le père Scotti, jésuite italien, qui en est l'auteur.

INCHOFER (Melchior), jésuite, né à Vienne en Autriche l'an 1584, entra dans la société en 1607, et fleurit en Italie, principalement à Rome: il mourut le 28 septembre 1648, et laissa : 1°. Défense de la vérité de la lettre de la Vierge aux Messiniens; à Rome en 1630, réimprimée avec des corrections, et sous le titre de Conjecture, à Viterbe en 1633. 2°. Traité sylleptique, dans lequel on fait voir ce qu'on doit dire ou penser du mouvement ou de la stabilité de la terre, selon l'Écriture-Sainte et les Pères; à Rome en 1633. 3°. De la Latinité; à Messine en 1635. 4°. Histoire des trois Mages; à Rome en 1639. 5°. Un tome des Annales ecclésiastiques de Hongrie; à Rome en 1644. 6°. Monarchie des Solipséens; à Venise en 1657, et en Hollande en 1648. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, col. 2030.)

INCLINATIONS, mouvemens du corps quand il se baisse. Les rubriques prescrivent différentes sortes d'inclinations à la messe et au service divin.

INCOMPATIBILITÉ, *en matière bénéficiale*, se disait de l'opposition de deux bénéfices, qui faisait qu'on ne pouvait les posséder légitimement ensemble. L'incompatibilité des bénéfices se prenait de trois endroits : 1°. De ce qu'ils étaient situés en lieux différens, où ils obligeaient de résider; tels auraient été un canonicat de Paris et un canonicat de Meaux; 2°. de ce qu'étant dans le même lieu, ils obligeaient à des fonctions différentes, qu'il fallait faire à la même heure, comme un canonicat et une cure dans la même ville, ou aux mêmes fonctions qui devaient être faites par deux personnes différentes, comme deux canonicats dans la même église; 3°. de ce que chacun obligeait à la même action le même jour, comme deux prébendes sacerdotales chargées chacune d'une messe, que le prébendé devait acquitter par lui-même. Le premier canon qui, dans la défense de tenir plusieurs bénéfices incompatibles, fait mention expresse de ceux qui sont dans une même église, est tiré du vingt-neuvième chapitre du concile de Latran, sous Innocent III, 1215, et rapporté dans les décrétales, ch. 28, *De Præb.* (Gibert, *Instit. eccl. et benef.*, p. 709. *Voyez* BÉNÉFICE.)

INCOMPÉTENCE, est le manque de juridiction, de pouvoir connaître de certaines affaires qui ne sont pas de la compétence d'un juge ordinaire, ou dont il ne peut connaître entre personnes qui ne sont pas ses justiciables. Généralement parlant on appelle aussi incompetence le manque de pouvoir connaître d'une affaire résultant du privilège de celui qui est assigné par-devant le juge ordinaire, en vertu duquel il demande son renvoi. (De Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot **INCOMPÉTENCE**.)

INCONNU. L'inconnu sur les psaumes est un auteur qui a fait un commentaire sur les psaumes, et qui a caché son nom par humilité.

INCONTINENCE, vice opposé à la continence. (*Voy.* LUXURE.)

INCORRUPTIBLES, espèce d'eutychiens qui disaient que le corps de Jésus-Christ était incorruptible et exempt de changement, d'altération, de toute passion naturelle, comme la faim, la soif, la joie, la tristesse, etc.

INDE, quatorzième province du diocèse des Chaldéens. C'est une tradition qu'on ne peut révoquer en doute, que l'apôtre saint Thomas a prêché l'Evangile dans l'Inde, et y a fondé des églises. Saint Jérôme le marque expressément dans son catalogue des Ecrivains ecclésiastiques; et Sophrone qui a traduit cet ouvrage en grec, l'appuie de

son sentiment. Il dit que cet apôtre, après avoir prêché aux Mèdes, aux Perses, aux Cormons, aux Hircaniens, aux Bactres, aux Mages, mourut à Calamine dans l'Inde. A la vérité, aucun auteur, soit grec, soit latin, ne nous parle de cette ville de Calamine; mais Grégoire surnommé *Barhebreu*, qui avait fait de grandes recherches sur les affaires ecclésiastiques de l'Orient, dit positivement que saint Thomas, apôtre, fut martyrisé à Calamine. Saint Jean Chrisostôme dit que ce saint alla jusqu'en Ethiopie, c'est-à-dire, qu'il parcourut toutes les régions d'Asie, fort peu éloignées des Indes qui sont contiguës à la Perse. Son corps fut transféré de l'Inde à Edesse au quatrième siècle, et on lui rendait un culte solennel au cinquième; et dès la fin du troisième, les peuples du Malabar se flattaient d'avoir été instruits dans la religion chrétienne par saint Thomas, et soutenaient qu'il avait souffert le martyre dans leur pays : c'est ce qu'assure Marc-Paul de Venise, l. 3, c. 24; et c'est ce que tous les chrétiens de l'Inde croyaient, quand les Portugais abordèrent sur leurs côtes.

Quoi qu'il en soit, Cômè indico-Pleusta, qui vivait du temps de l'empereur Justinien, nous apprend l. 3, p. 178, qu'à Calliana, fameux port de l'Inde, on avait coutume d'ordonner de son temps un évêque en Perse, c'est-à-dire, que le métropolitain de Perse, ou le ca-

tholique de Séleucie, en ordonnait un pour cette ville; et en parlant de l'île de Ceylan-Taprobane, voisine de la côte du Malabar, il ajoute, p. 337; qu'il y avait une église pour ceux qui venaient de Perse, et un prêtre ordonné en Perse, qu'on y envoyait avec un diacre, et tout ce qui était nécessaire au service divin : ce qui nous fait voir que Mar Thomas, comme ils l'appellent, et qu'ils disent Canéen, avait été dans ce pays avant la fin du neuvième siècle, et qu'il y avait fondé l'église de Malabar. Quelques-uns veulent que ce soient les nestoriens qui y ont porté les premiers le nom de Jésus-Christ, et que cette église ait été soumise aussitôt au catholique de Séleucie.

Louis Gusman, jésuite, nous a donné un abrégé de tout ce que les historiens portugais ont dit du voyage de Mar Thomas dans l'Inde : *Expedit. indic.* Il y a, dit-il, plusieurs chrétiens dans l'Inde, dont le nombre passe cent cinquante mille; ils sont divisés par royaumes, et obéissent à différens rois idolâtres et mahométans : ils ont leur archevêque, leurs évêques et leurs prêtres, qu'on leur envoie de Syrie, et qui leur sont désignés par le patriarche de Babylone ou d'Alexandrie. Mais parce que les évêques ne peuvent souvent les visiter, à cause de l'éloignement où ils sont de ce pays, afin qu'ils ne manquent point de prêtres, il leur ordonne des enfans, à condition cepen-

dant qu'ils ne feront les fonctions de leurs ordres que quand ils auront atteint un âge compétent. La raison pour laquelle les évêques et les prêtres de Syrie étant une fois entrés dans l'Inde, y sont si honorés et si estimés, est qu'un marchand de Syrie, nommé *Mar Thomas*, homme riche et puissant, et pour cela fort considéré des rois de Caranganor et de Colon, à l'occasion du nom de Thomas qu'il portait, s'attira tous les chrétiens du pays, qui se disaient chrétiens de saint Thomas: ainsi devenu leur chef il gagna leur confiance, de sorte qu'il ne lui fut pas difficile de leur persuader de ne point recevoir d'autres évêques et d'autres prêtres que ceux qui leur seraient envoyés de Syrie: Ajoutez à cela qu'il leur disait qu'ils parlaient la même langue dont notre Seigneur s'était servi, et dans laquelle saint Thomas les avait instruits de sa religion. Par ce moyen les évêques syriens étant entrés dans le royaume de Caranganor, de Colon et de Cochinchine, parcoururent tous les pays des environs jusqu'à la Chine. Il y aurait quelque chose à reprendre dans la narration de cet auteur, comme quand il dit que le patriarche d'Alexandrie envoyait des prêtres dans l'Inde. Il ne savait apparemment pas que les patriarches, ou melchites, ou jacobites avaient les nestoriens en horreur. Nous aurons lieu de remarquer dans la suite que les Malabres obtinrent du patriarche

Copte d'Alexandrie un métropolitain, afin que le christianisme ne se perdît pas entièrement chez eux. Les royaumes de l'Inde où la religion de Jésus-Christ fut établie depuis Mar Thomas, sont Diamper, Cortale, Cartute, Malea, à vingt-cinq lieues de Madure, Turubuli, Maota, Batimena, Porea, Travancor, Pimenta, Tetan, Para, etc.

Métropolitains des Indes.

1. Xabro-Prould, en 880.
2. Jean 1^{er} envoyé de Babylone avec deux suffragans, dont l'un passa à la Chine.
3. Jean II, en 1122.
4. Jacob, en 1500.
5. Jean III, envoyé de Babylone.
6. N... envoyé par le catholique Elie.
7. Joseph 1^{er}, mort à Cochinchine chez les cordeliers en 1544.
8. Junab, auquel succéda jusqu'en 1555.
9. Ambroise de Montcal, qui siégea à Goa.
10. Joseph III, fut renvoyé en Portugal.
11. Mar Abraham, assista au troisième concile de Goa.
12. Mar Simon, déposé par Sixte V.
13. Joseph III, pour la deuxième fois.
14. François 1^{er}, Roz, jésuite, en 1600, siégea d'abord à Angamale, ensuite à Caranganor.
15. Jérôme Xaviers, auteur de la vie de Jésus-Christ en langue persane, mort en 1617.
16. Etienne, siégea dix-sept ans.

17. François II, Garcia, en 1634.
18. Aitallaha, envoyé par le catholique de Mosul.
19. Joseph, administrateur, envoyé par le pape.
20. Alexandre, Indien.
21. Gabriel, Assyrien, désigné par le catholique de Mosul en 1740.
22. Thomas en 1741. (Or. chr. t. 2, p. 1273.)

INDEMNITÉ, était le droit que les gens de main-morte payaient aux seigneurs de qui relevaient les héritages qu'ils acquéraient pour les indemniser de ce que ces héritages n'étaient plus dans le commerce, et que les Seigneurs étaient privés par ce moyen des droits qu'ils recevaient à chaque mutation, et autres, si les héritages n'étaient point acquis et possédés par eux. (Dumoulin, Comm. de la coutume de Paris, sur l'art. 51 de la nouvelle coutume, gl. 11, n° 68.)

Ce droit était différent, selon la diversité des coutumes : il était sujet à prescription par trente ans contre un seigneur temporel, et quarante ans contre le seigneur ecclésiastique. (Dolive, liv. 2, ch. 12.) Quand un immeuble était légué par testament à gens de main-morte, c'était toujours à l'héritier à payer au seigneur les droits d'indemnité. (De Ferrière, sur les préliminaires du tit. 1 de la coutume de Paris.)

INDEMNITÉ, se dit aussi d'une reconnaissance ou acte, par lequel celui qui le fait promet in-

demniser et dédommager celui au profit duquel il est fait, de toute la perte qu'il pourrait encourir.

INDEMNITÉ, se dit encore du recours que la femme a sur les biens de son mari, pour les obligations auxquelles elle s'est engagée avec lui pendant le mariage, dont elle doit être entièrement indemnisée par les héritiers de son mari, quand elle renonce à la communauté; mais quand elle l'accepte, elle n'a son recours que pour la moitié. (De Ferrière, Dictionn. de droit et de pratique, au mot *Indemnité*. Voyez aussi le Brun en son Traité de la communauté, liv. 3, ch. 2, sect. 2, dist. 6.)

INDÉPENDANS, sectaires d'Angleterre et de Hollande, ainsi nommés parce qu'ils font profession de ne dépendre d'aucune autre assemblée ecclésiastique, et qu'ils prétendent que chaque église ou congrégation particulière a toute la puissance nécessaire pour se gouverner elle-même. On distingue deux sortes d'indépendans : les premiers sont presbytériens, et n'en diffèrent qu'en ce qui regarde le gouvernement de l'église; les autres sont un ramas d'anabaptistes et d'autres hérétiques, qui se joignent aux indépendans. Les indépendans regardent les décisions des synodes comme des résolutions d'hommes sages et prudents qu'on peut suivre sans y être obligé.

Le synode de Charenton les condamna comme préjudicia-

bles à l'Église et à l'état, jugeant qu'ils ouvraient la porte à toutes sortes d'extravagances, et à former autant de religions que de paroisses. Les indépendans de Hollande sont sortis des Brounistes. Robinson en commença la secte, et Jean Cotton y mit la dernière main l'an 1535. (Spanheim, *Elenchus controv. cum anabapt.* Georg. Hornius, *Hist. eccl. Novi-Test. period.* 3, art. 3, § 14 et suiv. Le père d'Orléans, dans ses révolutions d'Angleterre, liv.)

INDÉPENDANTISME, secte des indépendans.

INDÈS (saint), eunuque de l'empereur Dioclétien, martyr et compagnon de S. Gorgone. Voyez GORGONE.

INDEX, table qu'on met à la fin des livres latins.

INDEX ou **INDICÉ**, catalogue des livres défendus. Il y a à Rome une congrégation de l'*Index* ou de l'*Indicé*, qui examine les livres, et qui met dans un *index* ou catalogue ceux dont elle défend la lecture, soit absolument, soit jusqu'à ce qu'ils soient corrigés; et alors on dit qu'un livre a été mis à l'*index*, c'est-à-dire au catalogue des livres défendus. Ce catalogue est divisé en trois parties : la première contient les noms de ceux dont les livres sont défendus; la seconde partie marque les livres qui sont condamnés; la troisième contient les livres anonymes, avec une prohibition générale de tous ceux de cette sorte, qui ont paru depuis l'an

1519. C'est Philippe II, roi d'Espagne, qui fit le premier imprimer un *index* des livres défendus par l'inquisition d'Espagne en 1558. Paul IV imita son exemple l'année suivante à Rome. Cherchez Congrégation de l'*index*, livres défendus.

INDICES, sont des conjectures qui résultent des circonstances propres à établir un fait, non d'une manière nécessaire et certaine, mais probable ou vraisemblable; comme si une chose qui a été volée, se trouve entre les mains de quelqu'un qui ait une mauvaise réputation, et qui ait déjà été accusé d'avoir commis quelque vol, c'est un indice qu'il l'a volée, si l'on a vu l'accusé, les armes à la main, sortir du lieu où le meurtre a été commis, c'est un indice qui fait contre lui. Les contradictions dans lesquelles tombent des accusés sur des faits récents et précis, forment aussi un moyen important contre eux.

Les indices ne sont pas des preuves, mais seulement un commencement de preuves, qui suffisait pour condamner l'accusé à la question, si le crime était capital; mais il était du devoir du juge de ne rien ordonner à cet égard, qu'après beaucoup de réflexions, de peur d'exposer un innocent. En effet, le sieur Langlade condamné et mort aux galères pour un crime qu'il n'avait pas commis; le Brun, qui expira au milieu des tourmens de la question, quoique innocent du meurtre de la demoiselle Ma-

zelle, dont il était accusé, sont des exemples bien funestes de la fausseté des indices qui paraissent même les plus certains. Charondas en rapporte encore un dans un événement très-mémorable : il dit qu'un homme condamné à mort pour le meurtre de sa femme, sur des indices qui paraissaient indubitables et fortifiées par sa propre confession, n'échappa au dernier supplice, que parce que cette femme se représenta au moment de l'exécution. (Charondas, l. 9, ch. 1.)

INDICTION, convocation d'une assemblée ecclésiastique, comme d'un concile, d'un synode, et même d'une diète. On le dit aussi des différentes sessions d'un même concile.

INDICTION, manière de compter, époque, période de quinze ans accomplis, laquelle étant finie, on revient à l'unité; et on continue toujours de même. Le mot d'indiction vient de celui d'*indictio*, qui veut dire *dénonciation*, *avertissement*, *ordonnance*, *imposition*. On trouve dans les auteurs trois sortes d'indictions; l'*indiction de Constantinople*, qui commençait le premier jour de septembre; l'*indiction césarienne* ou *impériale*, qui consistait à avertir le peuple, le 24 septembre, de payer un certain tribut; l'*indiction romaine* ou *pontificale*, dont on se sert encore aujourd'hui dans les bulles des papes, et qui commence au premier janvier. Il n'y a rien de plus incertain dans la

chronologie, que l'origine de l'indiction romaine. Il y en a qui l'attribuent à Jules César, d'autres à l'empereur Auguste, d'autres à Constantin-le-Grand, qui l'établit, disent-ils, au mois de septembre de l'année 312, lorsqu'il eut vaincu le tyran Maxime. Lessavans tiennent que les indictions étaient des tributs et des prestations annuelles dont on publiait tous les ans le tarif : mais ils ne savent ni pourquoi on a enfermé ce cycle dans l'espace de quinze ans, ni pourquoi on lui a donné ce nom. Il est assez vraisemblable que l'indiction romaine était ce que les provinces devaient fournir aux troupes pour leur subsistance; que cette imposition se renouvelait tous les ans, et que l'on en comptait quinze de suite, parce que les soldats romains étaient obligés à servir quinze campagnes. (Fleury, Hist. ecclés. l. 10, p. 4.)

INDIENS, Ordre religieux que François Modius croit avoir été une branche de celui du Carmel, et dont il met l'institution à l'an 1506, sous le pontificat de Jules II. Ils avaient des robes noires, avec des tuniques ou vestes blanches sans manche, qui leur descendaient jusqu'à mi-jambe. Alexandre Ross croit qu'on leur donna le nom d'Indiens, à cause qu'ils avaient pris la résolution d'aller en mission dans les Indes, pour y travailler à la conversion des idolâtres. Il y a de l'apparence que cet Ordre ne subsista pas long-temps.

(*Franc. Modius, De orig. Ord. eccles. Alex. Ross, Des relig. du monde. Le P. Helyot, Hist. des Ord. monast. t. 1, p. 340.*)

INDIFFÉRENCE, indétermination. Il y a une indifférence active et une indifférence passive. L'indifférence passive est le pouvoir d'être déterminé. L'indifférence active est le pouvoir de se déterminer soi-même.

Voyez ACTES HUMAINS.

INDIFFÉRENCE MYSTIQUE ou **SAINTE INDIFFÉRENCE**, est l'anéantissement de tout désir intéressé et de toute volonté propre; en sorte que l'âme ne voudrait plus rien pour soi, ni par son propre mouvement; mais tout ce qu'elle voudrait, elle le voudrait pour Dieu, et par son attrait.

INDIFFÉRENCE à l'égard des ennemis. *Voyez ENNEMI.*

INDIFFÉRENT ou **INDIFFÉRENTISTE**. Les luthériens d'Allemagne donnent ce nom à ceux qui reçoivent indifféremment toutes les confessions de foi, et qui disent qu'on peut se sauver dans toutes les religions. On les appelle plus communément *tolérans*.

INDIGNES, INDIGNITÉ. Les indignes, en termes de jurisprudence, sont ceux qui, pour avoir manqué à quelque devoir envers un défunt, de son vivant ou après sa mort, ont démérité à son égard. La loi les prive de sa succession, ou des libéralités particulières qu'il avait exercées envers eux par dernière volonté.

Il y a une différence essentielle entre les incapables et les indignes, entre l'incapacité et l'indignité. L'incapacité est un vice réel dans la personne, un manque de qualité qui empêche qu'un héritier ou un légataire puisse recueillir une succession, ou profiter d'un legs. L'indignité est un défaut accidentel, provenant des mœurs et de la conduite de celui qui a la capacité naturelle de succéder, mais qui trouve en lui et par son fait, un obstacle à l'exercice de cette capacité. Ainsi les causes qui rendent un homme incapable de succéder à quelqu'un, ou de recevoir de lui quelque chose par dernière volonté, n'ont aucun rapport à ses devoirs envers le défunt, au lieu que les causes qui rendent un homme indigne, proviennent toujours de quelque manque à certains devoirs que les lois exigent de l'héritier ou du légataire envers le défunt.

Voici les cas où, parmi nous, les héritiers ou légataires sont privés, comme indignes, de la succession ou des legs qui leur sont laissés par testament.

1°. Ceux qui ont commis l'assassinat du défunt, sont exclus de sa succession, soit testamentaire, soit *ab intestat*, soit en ligne directe, soit en ligne collatérale; et cette peine se communique aux enfans du meurtrier. (Louet et son commentateur, lettre S, somm. 20.)

2°. L'héritier, soit testamentaire, soit *ab intestat*, qui a négligé de poursuivre en justice la

punition des coupables de la mort de celui à qui il devait succéder, s'est par-là rendu indigne de sa succession, à moins que la faiblesse de l'âge, si cet héritier était mineur, ou quelque autre cause, ne lui servît d'excuse.

3°. Celui qui, sachant le dessein qu'un particulier avait d'assassiner celui qui l'a été, ne l'a pas révélé, le pouvant. (M. Serpin, t. 3, plaidoyer 24.)

4°. Celui qui aurait attenté à l'honneur du défunt, qui l'aurait accusé de quelque crime, ou qui lui aurait contesté sa qualité de noble ou de légitime, ou fait quelqu'autre injure atroce.

5°. Les inimitiés capitales survenues entre le défunt et celui qui devait lui succéder, le rendent indigne de sa succession, à moins qu'il ne se soit réconcilié avant la mort du défunt.

6°. Celui qui a traité de la succession d'un défunt, du vivant de ce défunt.

7°. L'héritier présomptif qui a empêché le défunt de faire un testament. Il en est de même de celui qui, sachant être institué héritier, l'empêche de faire un autre testament.

8°. Celui qui a fait une poursuite inutile, pour faire déclarer faux le testament fait par un testateur, ou qui a prêté son nom pour un fidéicommiss tacite.

9°. Celui qui a caché le testament d'un défunt, au préjudice des héritiers institués, est privé, comme indigne, de toutes libéralités que le défunt lui aurait

faites par disposition de dernière volonté.

10°. Celui que le défunt a nommé tuteur à ses enfans par son testament, et envers lequel il avait exercé sa libéralité, s'en est rendu indigne, s'il a refusé d'accepter la tutelle. (De Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot INDIGNES.)

Il y a eu aussi des indignités qui rendaient les ecclésiastiques incapables d'acquérir ou de posséder des bénéfices. Les canonistes mettaient au nombre de ces incapables, ceux qui avaient été juridiquement accusés, convaincus et jugés coupables d'un crime, qui, suivant les canons, emportent l'irrégularité ou la privation d'un bénéfice, comme le crime de lèse-majesté divine et humaine, l'assassinat, le crime de faux, la simonie, l'homicide, l'adultère, le blasphème, etc. (Rebuffe, Van-Espen, etc.)

INDULGENCE.

SOMMAIRE.

§ I. *Du nom et de la nature des indulgences.*

§ II. *Des différentes sortes d'indulgences.*

§ III. *De la vertu et des effets des indulgences.*

§ IV. *De l'existence ou de la vérité et du fondement des indulgences.*

§ V. *Des causes des indulgences.*

§ VI. *Du sujet des indulgences.*

§ VII. *Des conditions et dispositions nécessaires pour gagner les indulgences.*

§ VIII. *Des abus des indulgences.*§ I^{er}.*Du nom et de la nature des indulgences.*

Le nom d'indulgence vient du verbe *indulgere*, faire grâce, qui est la même chose que *remittere*, remettre, pardonner; accorder grâce; d'où vient le mot latin *remissio*, rémission, remise, pardon. C'est pourquoi le titre 10 des décrétales, au sujet des indulgences, porte *De pœnitentiis et remissionibus*; et les indulgences sont appelées par Alexandre III, remises ou rémissions, *remissiones*: terme que l'Église paraît avoir emprunté, non de l'usage où étaient les empereurs d'accorder la rémission générale des crimes aux coupables, quant à la peine fixée par les lois, à certains jours de réjouissance publique, comme le dit l'auteur du traité des indulgences et jubilés, imprimé à Avignon en 1751, mais de l'Écriture-Sainte, qui dit au chapitre 61 du prophète Isaïe : *Spiritus Domini... misit me, ut... prædicarem captivis indulgentiam, seu remissionem*, comme on lit au chapitre 4 de saint Luc.

L'indulgence est la relaxation ou la remise de la peine temporelle due à nos péchés, même pardonnés quant à la coulpe et à la peine éternelle, que l'Église accorde, hors le sacrement de pénitence, par le ministère de ceux qui ont le pouvoir de distribuer ou d'appliquer ses trésors spirituels.

Explication : 1^o. L'indulgence est la remise de la peine temporelle due à nos péchés, pardonnés quant à la coulpe et à la peine éternelle; car l'indulgence ne remet, ni coulpe, ni la peine éternelle du péché: c'est le sacrement de pénitence qui opère ce double effet; mais elle remet seulement la peine temporelle due au péché dans le for intérieur et au jugement de Dieu, non dans le for extérieur ecclésiastique ou civil, puisque l'indulgence ne dispense pas des peines encourues dans le for contentieux, soit ecclésiastique, soit séculier, ces sortes de peines étant imposées pour le bien de la république et le bon ordre de la société.

2^o. Cette remise de la peine temporelle se fait hors le sacrement, en quoi elle diffère de celle qui se fait dans le sacrement même, ou qui répond aux dispositions plus ou moins parfaites des pénitents.

3^o. Cette remise se fait aussi par le ministère de ceux qui ont le pouvoir de distribuer ou d'appliquer les trésors spirituels de l'Église, c'est-à-dire, par le pape ou les évêques, qui, en qualité de chefs de la république ecclésiastique, ont seuls le pouvoir ordinaire d'appliquer les trésors de l'Église, c'est-à-dire, les biens spirituels dont la dispensation lui est confiée, et qui consistent dans les mérites surabondans de Jésus-Christ; de la sainte Vierge et des saints que les prélats offrent à Dieu, et qu'ils

appliquent aux fidèles, pour satisfaire à leurs péchés, par le moyen des indulgences. Ce pouvoir d'accorder des indulgences, n'est point un pouvoir d'ordre, mais de juridiction : ce n'est point un pouvoir d'ordre, parce que, s'il l'était, tout prêtre pourrait en accorder ; c'est un pouvoir de juridiction, parce qu'il ne peut s'exercer que sur des personnes qui soient soumises à l'autorité de celui qui les donne.

§ II.

Des différentes sortes d'indulgences.

Les indulgences se divisent, 1^o. en plénières, et non plénières ou partielles. L'indulgence plénière est celle par laquelle on obtient la rémission de toute la peine temporelle due au péché, soit en cette vie, soit en l'autre, lorsqu'on a le bonheur de la gagner pleinement. Cette indulgence est la même, quant au fond, que celle que le pape Boniface VIII appelle plus pleine et très-pleine, *plenior et plenissimam*. (*In extr. comm. antiq. prim. de pœnitent. et remiss.*) Ce terme de *plenior* ajoute seulement à l'indulgence plénière le pouvoir extraordinaire d'absoudre des censures et des cas réservés, et celui de *plenissima* le pouvoir de dispenser des vœux et d'autres liens semblables, comme le dit Marchantius, *In tribunali*, t. 3, tract. 5, tit. 2, quæst. 3. L'indulgence non plénière ou partielle est celle qui ne remet qu'une partie de la

peine temporelle due au péché, comme les indulgences de plusieurs jours, de plusieurs semaines, de plusieurs quarantaines, ou de plusieurs années ; c'est-à-dire, que ces sortes d'indulgences remettent autant de jours ou d'années de pénitence, qu'on en devait faire, selon les anciens canons de l'Église, pour les péchés qu'on avait commis : elles remettent aussi la peine dont on est redevable à la justice divine, et qui correspond à la pénitence canonique, exprimée dans l'indulgence, mais que Dieu seul connaît.

Les indulgences se divisent, 1^o. en temporelles, *temporales*, c'est-à-dire, qui ne sont que pour un temps déterminé, comme pour sept ans ; en indéfinies, *indefinitas*, que l'on accorde sans détermination de temps, et en perpétuelles, *perpetuas*, que l'on accorde pour toujours. Les indulgences indéfinies sont de même nature que les perpétuelles, et les perpétuelles le sont véritablement, et n'ont pas besoin d'être renouvelées après vingt ou vingt-trois ans, comme le prétendent Pontas et Tournely d'après Gamache. C'est ce qu'enseigne contre Pontas le R. P. Théodore du Saint-Esprit, confesseur consultant de la congrégation des indulgences, dans son traité sur cette matière, imprimé à Rome en 1743. (Pontas, au mot *indulgences*. Tournely, p. 311.)

Les indulgences se divisent, 3^o. en locales, réelles et personnelles. L'indulgence locale est

attachée à un certain lieu, comme chapelle, église, etc. On la gagne en visitant ce lieu, et en observant toutes les conditions marquées par la bulle; en sorte que si la bulle ordonne d'entrer réellement dans l'église, ou d'y faire quelque exercice qui exige nécessairement cette entrée, comme d'y communier, d'y visiter cinq autels, etc. On ne gagnera point d'indulgence sans y entrer réellement, quoiqu'on en soit empêché ou par la violence ou par la multitude; au lieu que si la bulle exige seulement de visiter l'église et d'y prier, on gagnera l'indulgence en priant à la porte de l'église dans laquelle on ne pourra entrer, parce qu'on sera censé pour lors l'avoir visitée et y avoir prié, moralement parlant. Lorsqu'une église à laquelle est attachée une indulgence tombe en ruine par partie et se réédifie de même, l'indulgence subsiste, parce que l'église subsiste elle-même. Mais si l'église tombe entièrement et n'est point rétablie, l'indulgence cesse. Que si l'on rétablit l'église dans le même lieu ou dans un autre, il est plus sûr de demander de nouvelles indulgences, quoiqu'il soit probable que les anciennes subsistent dans le premier cas et même dans le second, lorsqu'elles sont accordées en vue du patron d'un tel endroit, ou à l'église qu'une communauté y possède.

L'indulgence réelle est celle qui est attachée à certaines choses mobiles et passagères, com-

me rosaires, grains-bénis, médailles, et accordée aux fidèles qui portent ces choses avec dévotion. Lorsque ces choses sont changées de façon, qu'elles cessent d'être les mêmes, selon l'estimation commune des hommes, l'indulgence cesse; mais si les choses subsistent et sont censées les mêmes, malgré le changement qui leur est arrivé, l'indulgence subsiste. Tel serait le changement d'un rosaire auquel on aurait mis un cordon nouveau, ou quelques grains en moindre nombre que ceux qui subsistent.

L'indulgence personnelle est celle qu'on accorde immédiatement à quelques personnes en particulier, ou en commun aux personnes, par exemple, d'une certaine confrérie. Ces personnes peuvent gagner ces sortes d'indulgences en quelque lieu qu'elles soient, saines ou malades ou mourantes.

4°. Il y a encore des indulgences qu'on appelle de pénitences enjointes, *de pœnitentiis injunctis*, et ces indulgences signifient que nous obtenons la rémission d'autant de peine due à nos péchés au jugement de Dieu, que nous en aurions pu payer par les pénitences canoniques, ou qui seraient enjointes dans toute la rigueur par le prêtre.

§ III.

De la vertu et des effets des indulgences.

1. Nulle indulgence ne remet

la coulpe du péché même véniel, parce que toutes les indulgences supposent toujours que la coulpe du péché, même véniel, est remise par la contrition et la confession, puisqu'elles n'accordent jamais la rémission de la peine qu'à ceux qui sont contrits et confessés, *contritis et confessis*. Ainsi quand on trouve quelquefois dans le formulaire des indulgences la rémission de la peine et de la coulpe, cela signifie précisément que le pape remet la coulpe en ce qu'il donne bien des facilités de la remettre, telles que le choix d'un confesseur, la permission d'absoudre des censures et des cas réservés, un grand nombre d'œuvres pieuses qui disposent à obtenir le pardon du péché, et qui le remettent par conséquent non d'une manière effective, prochaine et immédiate, mais d'une façon médiante, dispositive et préparatoire.

2°. Nulle indulgence ne remet la peine, ou la pénitence préservative du péché, telle que la suite des occasions prochaines, ni celle qui est nécessaire pour rentrer en grâce avec Dieu, qui consiste dans la conversion du cœur, dans l'accusation de ses péchés et la volonté sincère de les expier. Tous les théologiens en conviennent, et disputent seulement sur la nécessité d'accomplir la pénitence pénale, imposée par le confesseur comme faisant partie intégrante du sacrement. Les uns prétendent que l'indulgence plénière remet cette pénitence,

et les autres le nient. La difficulté est peu importante pour la pratique, et un pénitent qui veut sincèrement se sauver, prendra sans peine le parti le plus sûr, qui est d'accomplir fidèlement la pénitence qui lui sera enjointe par le confesseur, d'autant plus qu'il ne peut être certain, sans une révélation particulière, d'avoir gagné pleinement l'indulgence la plus plénière.

3°. L'indulgence, en remettant la peine canonique, remet aussi la peine qu'on aurait soufferte dans le purgatoire, selon le jugement de Dieu, et qui répond à la peine canonique; puisque sans cela, comme le dit très-bien saint Thomas, à la question 25 du supplément, les indulgences de l'Église seraient plus préjudiciables qu'utiles et avantageuses, en ce qu'elles ne remettraient les peines temporelles de cette vie, que pour en faire souffrir de plus rigoureuses en l'autre vie, et que d'ailleurs la puissance des clefs sur laquelle sont fondées les indulgences, appartient au siècle futur.

4. L'indulgence produit son effet au moment qu'on a accompli les œuvres prescrites pour la gagner, puisqu'on a rempli pour lors les conditions auxquelles elle est attachée.

§ IV.

De l'existence, ou de la vérité du fondement des indulgences.

C'est un point de foi décidé contre les vaudois, les vicélésistes,

les hussites, les luthériens et les calvinistes, que l'Église a le pouvoir d'accorder des indulgences, et que cet usage est salutaire aux fidèles. Ce pouvoir de l'Église est établi sur l'Écriture, sur la tradition des Pères, et sur les conciles.

1^o. Sur l'Écriture, savoir, dans ces paroles de Jésus-Christ à saint Pierre et à ses successeurs : *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel.* (Matth. 16, 19.) Ces paroles sont générales, et doivent s'entendre du pouvoir d'ôter tous les empêchemens à la béatitude, soit dans le sacrement par l'absolution, soit hors le sacrement par les indulgences qui appliquent les satisfactions de Jésus-Christ et des saints. C'est ainsi que saint Paul remit, hors du sacrement, une partie de la peine qu'il avait imposée à l'incestueux de Corinthe. (2 Cor. 2, 6 et seq.)

2^o. Le pouvoir d'accorder des indulgences n'est pas moins établi sur la tradition des Pères, que sur l'Écriture.

Tertullien, dans le premier chapitre de son livre adressé aux martyrs; et saint Cyprien, dans les lettres onze, douze, treize et quatorze, nous apprennent que les évêques, à la prière des confesseurs enfermés dans les prisons, accordaient aux pécheurs pénitens une indulgence

en vertu de laquelle ils étaient dispensés du reste de la pénitence qui leur avait été imposée.

Saint Jean Chrysostôme, dans sa quatrième homélie sur la seconde épître de saint Paul aux Corinthiens, et saint Ambroise, au chapitre sixième de son premier livre de la Pénitence, disent expressément que ce fut une indulgence que saint Paul accorda à l'incestueux de Corinthe.

3^o. Le même pouvoir d'accorder des indulgences, a son fondement dans le premier concile de Nicée, canon 2 ou 12; dans celui d'Ancire de l'an 314, canon 5; dans le quatrième de Carthage, canons 2, 7, 54 et 84; dans celui de Latran de l'an 1116; celui de Constance, sess. 15; celui Trente, sess. 25, etc. Et de-là, l'usage constant des indulgences dans l'Église, dont la source est le trésor de cette même Église, qui consiste dans les biens spirituels dont la dispensation lui est confiée, savoir, les mérites surabondans de Jésus-Christ et des saints, et leurs satisfactions non moins surabondantes. Car il est certain que les mérites et les satisfactions de Jésus-Christ étant infinis, l'Église peut nous les appliquer par le moyen des indulgences, selon le pouvoir qu'elle en a reçu de Jésus-Christ lui-même. Il est certain aussi qu'un grand nombre de saints, à la tête desquels il faut mettre la sainte Vierge Marie, la reine de tous les saints,

ont offert à Dieu des satisfactions dont ils n'avaient pas besoin, et que l'Eglise nous applique par la volonté de Dieu et des saints, pour ne pas les laisser oisives.

Et qu'on ne dise point que c'est dégrader les satisfactions de Jésus-Christ, que de leur unir celles des saints, comme si elles étaient insuffisantes par elles-mêmes, et qu'elles pussent recevoir quelque nouveau degré de force et de vertu par cette union. C'est au contraire la satisfaction de Jésus-Christ qui donne à celles des saints toute leur force et toute leur vertu, en les rendant utiles et profitables non-seulement aux saints eux-mêmes, mais encore à leurs frères, membres comme eux d'un même corps; ce qui prouve, non l'insuffisance de la satisfaction de Jésus-Christ, mais sa toute-puissante bonté qui veut bien s'associer les causes secondes dans le grand ouvrage du salut de ses élus, en leur communiquant sa vertu, comme à des instrumens dont il lui plaît de se servir pour cet effet, et des canaux qui prouvent l'abondance de la source infinie dont ils sont émanés, loin d'en montrer la sécheresse, ou de lui servir de supplément. Il en est donc de l'union des mérites des saints avec ceux de Jésus-Christ dans le trésor de l'Eglise, comme de l'assemblage des causes secondes que Dieu emploie dans le gouvernement du monde, et qui font briller sa puissance

dont elles empruntent toute leur force et toute leur activité.

§ V.

Des causes des indulgences

On distingue quatre sortes de causes, l'*efficiente* qui produit l'effet; la *finale* qui détermine à l'action; la *matérielle* qui consiste dans le sujet, ou la matière de la chose; la *formelle* qui constitue son essence.

Or, la cause efficiente principale des indulgences, c'est Jésus-Christ. Les causes secondaires et moins principales, sont tous ceux qui ont droit d'accorder des indulgences, tels que les conciles, les papes, les évêques, et quelques autres personnes, de la manière que nous allons l'expliquer.

1°. Les conciles généraux, représentant toute l'Eglise, ont droit d'accorder toutes sortes d'indulgences dans toute l'Eglise, non-seulement quand le pape y assiste en personne, mais aussi quand il n'y assiste que par ses légats, ou qu'il est mort.

2°. Le pape étant le vicaire de Jésus-Christ en terre, et le chef de l'Eglise universelle, peut accorder, de droit divin, toutes sortes d'indulgences dans toute l'Eglise, et ce pouvoir est également fondé sur l'Ecriture, sur la tradition, sur la décision des conciles, et sur l'usage constant que les papes en ont fait.

3°. Les légats, par commission du pape, peuvent accorder des indulgences dans tous les lieux de leurs légations.

4°. Les évêques ont aussi, de droit divin, le pouvoir d'accorder des indulgences à leurs diocésains, parce qu'ils en sont les chefs de droit divin, et qu'ils ont une juridiction extérieure à laquelle est attaché ce pouvoir que les conciles peuvent néanmoins restreindre, comme ils l'ont fait en effet, parce qu'il leur est subordonné par l'institution divine. De-là vient que quelques évêques ayant abusé de leur pouvoir en cette matière, le quatrième concile de Latran (*can. 62*) les priva du droit qu'ils avaient d'accorder des indulgences plénières, et le limita à la concession d'une année d'indulgence à la dédicace d'une église, et de quarante jours dans d'autres occasions et pour de justes raisons. Il est douteux si cette restriction ne regarde que le for extérieur, et si les évêques peuvent toujours accorder des indulgences de plusieurs années dans le tribunal de la pénitence, les théologiens ne s'accordant point là-dessus, non plus que sur le pouvoir des évêques touchant les indulgences accordées aux morts. Barbosa croit que leur pouvoir a été restreint par le saint-siège à leurs diocésains vivans. (Barbosa, p. 3, *De offic. et potest. Episc. alleg. 88*, n° 24.) D'autres rejettent cette restriction comme odieuse.

Quoi qu'il en soit, le pouvoir d'accorder des indulgences, appartient à l'évêque confirmé, quoique non consacré, parce

qu'il jouit dès lors de la puissance de juridiction qu'il peut exercer par lui-même, ou par un délégué, soit dans son propre territoire, soit dans un territoire étranger à l'égard de ses diocésains seulement. Or, ce que peut un évêque dans son diocèse par rapport aux indulgences, un archevêque le peut dans toute sa province partout où la discipline des décrétales est reçue, puisqu'elle accorde ce pouvoir aux archevêques, comme il paraît par ces paroles d'Honoré III, *cap. Nostro 15, cod. tit. de pœnit. Breviter respondemus, quod per provinciam tuam liberè potes concedere litteras remissionis; ita tamen quod statutum generalis concilii non excedas*. Quant aux évêques purement titulaires ou coadjuteurs, ils n'ont point par eux-mêmes le pouvoir d'accorder des indulgences, parce que ce pouvoir n'est point attaché au caractère, mais à la juridiction. On doit porter le même jugement des cardinaux, archidiacres, pénitenciers et grands-vicaires des évêques, qui n'ont en matière d'indulgences, que ce qu'ils ont accordé par une permission particulière, ou une coutume légitime. Et ce n'est que sur ce fondement que les cardinaux et les grands pénitenciers accordent cent jours d'indulgences. Pour ce qui regarde les chapitres des églises cathédrales pendant la vacance du siège épiscopal, ils peuvent suivre l'usage qu'ils trouvent établi dans leurs églises tou-

chant la concession des indulgences.

5°. Les curés, les abbés, les supérieurs des Ordres religieux, aucun prêtre inférieur aux évêques, ne peuvent de droit commun accorder des indulgences. C'est le sentiment le plus suivi des théologiens après saint Thomas, qui dit dans le supplément *ad 3, p. q. 26, art. 1. Sacerdotes parochiales, vel abbates, aut alii hujusmodi praelati, non possunt indulgentias facere*. Il y a même un texte du pape Innocent III (*Can. 60.*) au quatrième concile général de Latran, rapporté dans le droit, *cap. 12, De excessibus prael.* par lequel ce pape reprend sévèrement certains abbés qui, en portant les mains sur les droits des évêques, osaient accorder des indulgences, et le leur défend expressément hors le cas d'une permission spéciale, ou d'une coutume légitime. La raison est qu'il n'appartient qu'aux véritables prélats qui sont les princes du peuple de Dieu, de dispenser les trésors de l'Église, et que selon saint Thomas, les seuls évêques sont véritablement prélats, parce qu'eux seuls sont les gouverneurs de tout un peuple, et comme des rois dans un petit royaume; au lieu que les curés et les supérieurs des Ordres religieux, ne sont que comme les pères d'une famille ou d'une maison. Les lettres d'affiliation que les supérieurs des Ordres religieux accordent à leurs bienfaiteurs pour leur communiquer

les satisfactions ou les suffrages de leurs sujets, ne sont donc point des indulgences, puisqu'elles ne leur appliquent pas les satisfactions passées, mais seulement les futures, et encore par voie d'impétration, et que d'ailleurs cette communication ne se fait pas du trésor des mérites de Jésus-Christ et des saints.

6°. Le pouvoir d'accorder des indulgences étant un acte de juridiction, les diacres et les clercs inférieurs sont capables de l'exercer par commission, mais non pas les laïcs.

La cause formelle des indulgences qui en constitue l'essence, consiste dans toutes les parties qui leur sont essentielles, et qui résulte de leur définition même.

La cause matérielle *ex quâ*, c'est le trésor même de l'Église, tel qu'on l'a expliqué. La cause matérielle *in quâ*, c'est le sujet dont nous allons parler dans le chapitre suivant.

La cause *finale* ou *motive*, est la raison qui détermine le prélat à accorder l'indulgence; raison qui doit être juste et proportionnée à la nature de l'indulgence qu'il accorde, puisque, sans cette juste proportion, les indulgences deviendraient pernicieuses aux fidèles, en entretenant leur indolence et leur impénitence, et en inspirant même du mépris pour les clefs de l'Église, ainsi que le dit Innocent III (*cap. cum ex eo 14, De poenit*, etc.) dans le concile de Latran : *Per indiscretas et superfluas indulgentias... et claves*

Ecclesiæ contemnuntur, et pœnitentialis satisfactio enervatur. D'ailleurs les prélats ne sont pas les arbitres absolus des trésors de l'Église, ils n'en sont que les dispensateurs; or, le dispensateur ne peut disposer des biens de son maître sans une juste raison. Mais quelles sont ces justes raisons d'accorder des indulgences? Voici les principales, selon Sylvius (*In supp. q. 25, art. 2, conclus. 3*), la construction et la consécration des églises, la conversion des infidèles, l'extirpation des hérésies, la dévotion des fidèles envers les saints et le siège apostolique, la gloire des martyrs, le danger des maux spirituels ou corporels.

Sans ces raisons ou d'autres semblables, les indulgences qu'on accorderait, seraient nulles et invalides, sinon en tout, au moins en partie; car il pourrait arriver qu'une indulgence qui ne serait pas fondée sur des raisons proportionnées à son étendue, fût valide en partie, et en partie invalide, selon qu'elle serait fondée, ou destituée de fondement. Mais il faut soigneusement remarquer qu'on ne doit point juger de l'importance et de la proportion de la cause qui détermine à accorder une indulgence, ni par les personnes particulières auxquelles on l'accorde, ni par les actions considérées en elles-mêmes qu'on exige d'elles; mais par le bien commun que l'on se propose, tel que la gloire de Dieu, l'édi-

fication des fidèles, et l'accroissement de la piété parmi eux, la défense de l'Église, le salut du prochain, etc. D'où vient, dit Maldonat, qu'il peut arriver qu'une personne fasse mieux pénitence en donnant un écu d'or pour la rédemption des captifs, ou la défense de l'Église, qu'en jeûnant tout une année, non qu'il ne soit plus facile à un riche de donner un écu d'or que de jeûner tout une année; mais parce qu'un écu d'ordonné dans ces circonstances, contribue davantage à la gloire de Dieu, que le jeûne d'une année.

Que si l'on demande quand est-ce que cessent les indulgences? On répond qu'elles cessent, 1°. Quand on les a gagnées lorsqu'elles ne sont accordées que pour une fois seulement, telles que celles qui sont attachées à un certain jour. 2°. Quand on transfère une fête à laquelle elles sont attachées, à moins que la bulle d'indulgence ne permette de les transférer avec la fête. 3°. Par la révocation du prélat qui les a accordées, ou de son successeur, ou de son supérieur. 4°. Par la mort du pape qui les a accordées, selon son bon plaisir, mais non s'il les a accordées jusqu'au bon plaisir du siège apostolique; parce que c'est une maxime que, *beneplacitum omne per obitum rom. Pontificis omnino extinguitur, cap. si gratiose, 5 de rescript. in sext.* 5°. Par le concours d'une indulgence plus célèbre, comme il arrive dans les jubilés. 6°. Quand

on vend les rosaires de la Terre-Sainte, qui ont des indulgences attachées.

§ VI.

Des sujets des Indulgences.

Par le sujet des indulgences, on entend les personnes qui sont capables d'en jouir, ou auxquelles on peut les accorder; et ces personnes sont les seuls fidèles en état de grâce, soit vivans, soit défunts, puisque l'indulgence ne remettant que la peine qui reste après la rémission de la coulpe du péché, il est impossible qu'elle soit appliquée aux pécheurs impénitens qui persévèrent dans la coulpe du péché, et les fidèles même qui sont en état de grâce, ne peuvent obtenir la rémission de la peine de leurs péchés véniels, avant que la coulpe en ait été effacée, parce que tant que la coulpe subsiste, elle mérite et exige la peine.

Pour ce qui est des indulgences, par rapport aux fidèles défunts qui sont en purgatoire, l'Eglise leur en accorde; mais d'une manière différente des fidèles vivans. Elle accorde aux fidèles vivans les indulgences par voie d'absolution, en vertu de l'autorité et de la juridiction qu'elle a sur eux, et en leur remettant une partie de la peine due à leurs péchés par l'application qu'elle leur fait des mérites de Jésus-Christ et des saints, à peu près comme un roi qui prendrait dans son trésor de quoi mettre en liberté des captifs

qu'il tiendrait dans ses prisons. L'Eglise accorde aux fidèles défunts les indulgences par voie de suffrage satisfactoire, en offrant à Dieu, d'une façon plus particulière, les mérites de Jésus-Christ et des saints, pour le soulagement des morts, comme un roi qui offrirait à un autre la rançon des captifs qui seraient à son pouvoir pour les délivrer; et cette différence vient de ce que l'Eglise n'a point de juridiction sur les morts, au lieu qu'elle en a sur les vivans..

On doit donc tenir pour certain que les indulgences que l'Eglise applique aux morts, leur sont véritablement utiles, soit que l'utilité qu'ils en reçoivent n'ait d'autre fondement que la pure miséricorde de Dieu qui peut les accepter ou les rejeter à son gré, comme le pensent quelques théologiens, soit qu'elle ait sa source dans une sorte de justice, fondée sur l'institution et la promesse de Dieu qui s'est engagé à les accepter comme tous les autres suffrages qu'on lui offre pour les morts, ainsi que le croient plusieurs autres théologiens. (*Voyez PURGATOIRE.*)

§ VII.

Des conditions et dispositions nécessaires pour gagner les indulgences.

1^o. Pour gagner les indulgences, il est nécessaire et il suffit d'être en état de grâce lorsqu'on reçoit l'indulgence, c'est-à-dire, lorsqu'on fait la dernière action

commandée par la bulle; parce que ce n'est que dans cet instant que l'indulgence produit son effet. C'est assez que les autres actions soient faites dans un esprit pénitent et détaché du péché mortel. Ainsi pensent la plupart des théologiens après saint Antonin, 1 p., tit. 10, c. 3, § 5, *in fine*.

2°. L'attache à un seul péché véniel empêche de gagner pleinement l'indulgence plénière, puisqu'on ne peut la gagner au moins par rapport à ce péché auquel on est attaché, la peine du péché ne pouvant être remise sans la rémission de la coulpe.

3°. Il faut accomplir fidèlement tout ce qui est prescrit par la bulle d'indulgence, sans quoi on ne la gagne, ni en tout, ni en partie. Ainsi lorsque le jeûne et la communion sont prescrits, les enfans qui n'ont pas l'âge requis pour le jeûne et la communion, et qui par-là ne peuvent, ni jeûner, ni communier, ne gagnent pas l'indulgence, à moins que la bulle ne renferme ces exceptions.

4°. Lorsque la confession est prescrite par la bulle d'indulgence, comme une partie des œuvres nécessaires pour la gagner, il faut se confesser, quand même on serait en état de grâce. Mais si la confession n'est prescrite que comme un moyen de se mettre en état de grâce, et que l'on y soit en effet, il n'est pas nécessaire de se confesser; dans le doute, il faut pren-

dre le parti le plus sûr qui est de se confesser.

5°. Il faut accomplir les œuvres enjointes par soi-même, et il ne suffit pas de les faire par autrui, excepté l'aumône, qu'on peut donner à un autre pour la distribuer; en sorte néanmoins que s'il ne l'a distribuait pas, celui qui lui en aurait donné la commission, ne gagnerait pas l'indulgence.

6°. On peut gagner plusieurs fois le jour une indulgence accordée sans limitation de temps à ceux qui visiteront une église, en la visitant plusieurs fois le jour, pourvu que chaque visite soit moralement distincte des autres, et non pas si on ne faisait qu'entrer et sortir, et pourvu aussi que ce ne soit pas une indulgence plénière.

7°. Quand les œuvres prescrites par la bulle d'indulgence sont fixées à un temps déterminé, et qu'on a laissé passer ce temps par négligence ou autrement, sans les accomplir, on ne peut plus gagner l'indulgence. Mais si les œuvres prescrites ne sont pas fixées à un temps déterminé, on peut les différer pour raison et par l'avis d'un sage confesseur, et ce délai n'empêchera pas de gagner l'indulgence, pourvu qu'on les accomplisse avant l'indulgence qu'on veut gagner.

8°. Si celui qui, par négligence ou autrement, n'a pas gagné l'indulgence dans le temps qu'elle était publiée et dans l'endroit où il se trouve, va dans un pays

où le temps de l'indulgence n'est pas encore passé, et qu'il y accomplisse ce qui est porté par la bulle, il gagnera l'indulgence.

9°. Il suffit en faisant des prières prescrites, de les offrir à Dieu en général, selon les intentions du souverain pontife, soit qu'il soit mieux de les spécifier.

10°. Lorsqu'une personne a reçu du souverain pontife le pouvoir de distribuer des indulgences, elle doit s'en acquitter par elle-même, sous peine de nullité des indulgences qu'elle ferait distribuer par d'autres.

§ VIII.

Des abus des indulgences.

Quelque bonnes que soient les indulgences réduites à leurs justes bornes, il s'y peut glisser et il s'y est glissé en effet divers abus, parce qu'on abuse des meilleures choses. Nous rapporterons ici plusieurs de ces abus que l'Église a condamnés dans tous les temps, après avoir remarqué d'abord qu'il y a deux excès également dangereux à éviter dans cette matière, le mépris et la confiance aveugle. Les hérétiques et les libertins n'ont que du mépris pour les indulgences : voilà le premier excès. Un grand nombre de catholiques regardent les indulgences comme un moyen court, facile et infaillible d'assurer leur salut sans se convertir, sans faire pénitence, sans se gêner en rien, sans observer la loi de Dieu : voilà le second, excès non moins

dangereux que le premier. On évitera ces deux excès en condamnant également et la témérité de ceux qui rejettent toutes les indulgences, et la crédulité de ceux qui y mettent une confiance outrée, et enfin en se précautionnant contre tous les autres abus qui peuvent se glisser dans la matière des indulgences dont nous allons parcourir les principaux.

Le premier abus des indulgences est de croire qu'elles remettent la coulpe aussi bien que la peine du péché, puisqu'il est certain que les termes des bulles qui portent quelquefois l'absolution ou la rémission de la coulpe, ne doivent s'entendre que des moyens d'obtenir la rémission de la coulpe, que Dieu seul peut accorder par lui-même, ou par les sacrements qu'il a établis dans son Église.

Le second abus est d'accorder des indulgences sans une cause légitime. Mais c'est aux supérieurs à en juger, et non pas aux fidèles qui doivent être tranquilles à cet égard, lorsqu'ils observent exactement et dans un esprit de pénitence les œuvres marquées dans les bulles d'indulgence.

Le troisième abus, c'est de faire trafic des indulgences, comme faisaient les anciens quêteurs si souvent condamnés par les conciles. D'où vient que pour retrancher cet abus, les papes ont coutume de mettre cette clause dans les bulles des indulgences qu'ils accordent : Que si

l'on donne quelque chose pour les obtenir, elles sont nulles et invalides par le seul fait : *Si aliquid datum fuerit ad obtinendum indulgentiæ hujus privilegium, ea statim nulla sit et irrita.*

Le quatrième abus, c'est d'attribuer à certaines oraisons, images, croix, médailles et autres choses semblables des effets qu'elles n'ont point en vertu des indulgences qui y sont attachées, surtout en y mêlant des circonstances superstitieuses. Voyez SUPERSTITION.

Le cinquième abus, qui regarde les indulgences pour les morts, c'est de croire qu'en récitant certaines prières, ou en disant la messe, même à des autels privilégiés pour les morts, on délivrera infailliblement quelques âmes du purgatoire. Voy. PURGATOIRE, AUTEL PRIVILÉGIÉ.

Le sixième abus, c'est de publier des indulgences indiscrettes, c'est-à-dire, ou des indulgences qui n'ont jamais été accordées, ou qui sont surannées par le laps de temps, ou qui ont été révoquées. Mais pour juger quelles sont les indulgences qui n'ont jamais été accordées, ou qui ont été révoquées, et celles qui subsistent encore aujourd'hui, nous allons rapporter les principales des unes et des autres, en commençant par les premières.

Indulgences fausses, ou apocryphes, ou révoquées, ou nulles par quelque endroit.

Le 7 mars 1678, il parut à

Rome un décret de la congrégation des indulgences et des reliques qui condamne les indulgences suivantes :

1. Celles que l'on dit avoir été accordées par Jean II, et Sixte IV, à ceux qui réciteront l'oraison de la charité de Notre Seigneur Jésus-Christ. *Precor, piissime Domine.*

2. Par Urbain II, à l'église de Sainte-Marie, nommée vulgairement de la Compagnote et de Sainte-Victoire.

3. Par Eugène III, à la révélation de la plaie de l'épaule de Jésus-Christ faite à saint Bernard.

4. Par Innocent III, à l'archiconfrérie et Ordre de la Rédemption.

5. Par Boniface IX, à ceux qui visitent la chapelle de Saint-Nicolas de Tolentin le jour de sa fête.

6. Par Jean XXII, à ceux qui baissent la mesure de la plante du pied de la bienheureuse Vierge Marie.

7. Par Alexandre VI, à l'image de la bienheureuse Vierge communément appelée Laghetti ou du Petit Lac.

8. Par Léon X, à ceux qui portent le cordon de saint François, imprimées à Rome et à Milan en 1565. Ces confrères du cordon de saint François ont cependant d'autres indulgences véritables.

9. A ceux qui récitent la Salutation angélique, lorsqu'ils entendent sonner l'horloge, et à l'image de la conception im-

maculée de la sainte Vierge peinte dans un cercle et sous les pieds de laquelle est une lune.

10. Par Pie IV ou V, au prince de Sienne.

11. Par Clément III, à ceux qui disent l'oraison : *O magnum mysterium*, à l'église de Notre-Dame, qu'on appelle du Mont-Ferrat, imprimées à Avignon, et pour les âmes des fidèles défunts, imprimées à Madrid le 20 juillet 1606.

12. Par Paul V, à ceux qui chantent l'hymne : *Te matrem Dei laudamus, te Mariam Virginem confitemur*, ou qui assistent le samedi quand on la chante; et aux couronnes, rosaires, images, médailles bénites par ledit pape, à la prière du cardinal Frédéric Borromée en 1611, lorsqu'on bâtissait à Rome l'église de Saint-Charles.

13. Par le même pape Paul V. et Grégoire XV, à ceux qui diraient : *loué soit le très-saint Sacrement*.

14. Par Urbain VIII, en l'honneur du même saint sacrement, à la prière du cardinal Malagotti, et aux prêtres qui après avoir célébré la messe diraient : *Ave, mater Dei filii*, etc.

15. Par Clément X, à ceux qui récitent le matin, à midi et le soir l'antienne accoutumée, *angelus Domini*, etc., et la finissent en disant : *Deo gratias et Mariæ*.

16. Et enfin, celles que l'on dit avoir été données par quelques autres papes aux couronnes

des mystères de la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, à la prière du grand-duc de Toscane.

17. Telle est, l'indulgence de la confrairie de Saint-Nicolas, par le moyen de laquelle on prétend chaque jour délivrer une âme du purgatoire, en disant cinq fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique.

18. Telles sont aussi les indulgences de saint Sébastien et de Saint-Roch à Pérouse, et à Rome de la société de saint Bernard à la colonne de Trajan, et de celles des Croisiers de saint Eustorge, à Milan, à Rimini et à Bologne.

19. De ce genre sont aussi celles que l'on dit avoir été accordées à la chapelle du rosaire en l'église de Saint-Antoine de Rovigo ou de Rodige, ou à l'église de la très-sainte Trinité à Bergame, ou de saint Pierre du mont Todon, le jour de la fête de l'invention de sainte Croix, ou à ceux qui portent le cordon de Saint-François de Paule, ou à ceux qui disent les messes de saint Augustin; ou cinq messes en l'honneur des cinq fêtes de la bienheureuse Vierge; ou à ceux qui récitent l'office de sainte Françoise la romaine, ou l'antienne : *O passio magna*, etc. en mémoire de la passion de Notre Seigneur, ou le rosaire de sainte Anne, lequel la sacrée congrégation n'approuve pas, ou l'oraison qu'on a coutume d'imprimer au-dessous de l'image de

sainte Anne : *Ave gratia plena*, etc. laquelle il est fait défense de dire, ou l'office de la Conception immaculée de la bienheureuse Vierge, qu'ils assurent avoir été approuvé par Paul v, ou l'oraison : *Deus qui nobis in sanctâ sindone*, etc., en quoi l'on excepte l'indulgence de cent jours accordée en 1671, à la prière de la duchesse de Savoie pour l'espace de ving-cinq ans en faveur de ceux qui demeurent dans les terres de son obéissance, ou à ceux qui disent après la communion, *ave filia Dei*, etc., ou à ceux qui honorent par quelque signe visible le nom du très-saint Sacrement de l'Eucharistie.

20. *Item*. Les indulgences de quatre-vingt mille ans, copiées sur un vieux tableau que l'on dit être gardé dans l'église de Saint-Jean-de-Latran pour ceux qui disent cette oraison véritablement pieuse : *Deus qui pro redemptione mundi*, etc.

21. Celles qui ont été imprimées en partie en 1670, avec ce titre : Sommaire des indulgences accordées par le souverain pontife Léon x, à l'image de la conception de la glorieuse Vierge Marie. Celles qui ont été divulguées pour Pesaro en 1608, sous le nom de *la B. Jeanne*; ou à Barlette, pour ceux qui réciterraient certaines oraisons, qui à la vérité ne sont pas mauvaises; ou à Parme, pour ceux qui visitent, pendant les jours de carême, les églises du tiers-Ordre de Saint-François; ou à Pistoie

et à Guastalle, pour ceux qui disent l'oraison : *Ave, sanctissima Maria, mater Dei, regina cæli*, etc. Et d'autres indulgences contenues dans un livre particulier, desquelles on dit que jouissent les bienfaiteurs et dévots séraphiques.

22. Il faut mettre de ce nombre les indulgences que l'on dit avoir été attribuées soit aux croix de Caravaca, soit à la couronne de l'immaculée Conception de la sainte Vierge, qui est composée de douze grains; soit aux grains, croix et couronnes d'Aloïse de l'Ascension, religieuse d'Espagne de l'Ordre de Sainte-Claire, soit à la mesure de la hauteur de Notre-Seigneur, soit à l'image ou mesure de la plaie de son côté, soit à l'oraison qu'on prétend qui fut trouvée dans son sépulcre. *Item* les indulgences qu'on appuie sur les révélations de sainte Brigitte, de sainte Mechilde, de sainte Élisabeth et de la bienheureuse Jeanne de la Croix. Et encore les indulgences qu'on veut être attachées aux grains qui ont touché à l'un des trois grains, dont l'un est gardé par le pape, l'autre par le roi d'Espagne, et le troisième par le général des Frères mineurs de Saint-François.

La congrégation déclare nulles toutes ces indulgences, défend de les publier, et ordonne d'abolir tous livres ou feuilles volantes qui les contiennent, à moins qu'on ne les ait effacées. Cependant la congrégation n'en-

tend pas que les autres indulgences qui ne sont pas comprises dans son décret, puissent passer pour vraies, pour légitimes, ni pour tacitement approuvées.

23. La congrégation déclare aussi nulles toutes les indulgences accordées aux couronnes, rosaires, grains, croix et images bénites avant le décret de Clément viii, du 19 janvier 1598. Toutes celles qui ont été données aux religieux de quelque Ordre que ce soit, devant le bref de Paul v qui commence, *Romani Pontifex*, etc., du 23 mai 1906. Et toutes celles qui ont précédé la constitution 115 de Clément viii et 68 de Paul v, qui commence, *Quæ salubriter*, etc., à moins qu'elles n'aient été depuis renouvelées ou confirmées par le pape.

24. Les sommaires d'indulgences pour la doctrine chrétienne et pour les confréries de la très-sainte Trinité et Rédemption des captifs, du nom de Dieu, du Rosaire, de Notre-Dame de la Merci et Rédemption des captifs, de Notre-Dame du Mont-Carmel, de la ceinture de Saint-Augustin et de sainte Monique, ne sont point permis, s'ils ne sont revus et approuvés de nouveau par ladite congrégation. Quant aux indulgences des stations de Rome, qui ont été ou qui seront communiquées, elles ne peuvent servir que dans les jours expressément marqués dans le missel romain.

Indulgences véritables, et communes à tous les Fidèles.

1^o. Quatre cents jours pour tous ceux qui s'étant confessés, assistent à la grande messe le jour de la fête du très-saint Sacrement ; autant pour ceux qui assistent aux matines, ou aux vêpres du même jour ; cent soixante pour ceux qui assistent à l'une des petites-heures ; et la moitié de tout cela pour ceux qui assistent, ou à la messe, ou aux matines, etc., pendant l'octave. Sixte iv a accordé les mêmes indulgences à ceux qui assistent aux mêmes offices le jour et pendant l'octave de l'immaculée Conception, et Clément viii à ceux qui assistent à l'office du saint nom de Jésus.

2^o. Sixte iv a accordé trois cents jours d'indulgences à ceux qui récitent dévotement les litanies du saint nom de Jésus, et deux cents à ceux qui récitent celles de la sainte Vierge.

3^o. Sept années, sept fois quarante jours d'indulgences à ceux qui portent un cierge ou un flambeau lorsqu'on porte le saint Viatique aux malades. Trois années et trois quarantaines à ceux qui le font porter, ne pouvant le porter eux-mêmes. Cinq années et cinq quarantaines à ceux qui accompagnent le saint Viatique sans porter de lumières. (Innocent xii par un indult du 5 janvier 1695.)

4^o. Indulgence plénière à tous ceux qui étant confessés, cou-

trits et communiés, assistent aux prières des quarante heures. (Grégoire XIII, par son indult du 5 avril 1580.)

5°. Indulgence plénière une fois le mois, le jour que l'on choisira à son gré, à tous ceux qui étant confessés, contrits et communiés, réciteront dévotement ce jour-là à genoux l'*Angelus Domini*, le matin à midi, et le soir au son de la cloche : et cent jours d'indulgence à chaque fois qu'on le récitera de même les autres jours. (Benoît XIII, par son indult du 14 septembre 1724). Le même pape, par ses lettres *in forma brevis* du 5 décembre 1727, a étendu la même indulgence aux religieux qui étant occupés à quelque exercice régulier dans le temps qu'on sonne l'*Angelus*, le réciteraient à genoux à un autre temps. Benoît XIV a confirmé la même indulgence le 20 avril 1742, et a ajouté qu'on la gagnait en récitant *Regina cœli*, au temps de Pâques, avec le verset et l'oraison, *Deus qui per resurrectionem*, etc., pour ceux qui la savent ; en sorte néanmoins que ceux qui ne savent, ni le *Regina*, ni cette oraison, gagneront également l'indulgence en récitant l'*Angelus*. On gagnera aussi l'indulgence, sans dire à genoux, soit le *Regina cœli*, soit l'*Angelus*, pendant le temps paschal, et tous les dimanches de l'année, partout où ce n'est pas la coutume de réciter ces prières à genoux,

6°. Indulgence de cent jours

à ceux qui se salueront, l'un en disant, *Laudetur Christus*, ou loué soit Jésus-Christ ; l'autre en répondant, *In secula*, dans tous les siècles, ou *amen*, ainsi soit-il, ou *semper*, toujours. Même indulgence pour les prédicateurs et autres fidèles qui tâcheront d'introduire cette manière de se saluer. De plus, indulgence plénière à l'article de la mort pour ceux qui s'étant servis pour l'ordinaire de cette façon de se saluer pendant leur vie, invoqueront, au moins de cœur, s'ils ne le peuvent de bouche, les noms de Jésus et de Marie. (Par indult de Sixte V, renouvelé par Benoît XIII, le 22 janvier 1728.)

7°. On peut mettre au nombre des indulgences véritables, toutes celles qu'on affiche publiquement dans les différentes églises ou chapelles, les jours de fêtes et de solennités.

Indulgences véritables et propres aux personnes religieuses des deux sexes.

1°. Indulgence plénière à celui qui étant contrit, confessé et communié, prend l'habit religieux dans l'intention de faire profession.

2°. Même indulgence pour le novice qui fait profession, en observant les mêmes conditions, après son année de probation.

3°. Même indulgence pour le religieux qui, aux mêmes conditions, prie encore pour l'exaltation de la sainte Église, le jour de la fête principale de son Ordre.

4°. Même indulgence pour le religieux qui célèbre sa première messe, pour les autres qui y assistent après avoir communie, ou qui la célèbrent le même jour.

5°. Même indulgence pour tout religieux qui, étant contrit, confessé et communie, invoque dévotement, au moins de cœur, s'il ne le peut de bouche, le nom de Jésus, à l'article de la mort.

6°. Même indulgence pour les religieux qui font la retraite pendant dix jours, qui ont été restreints à huit pour les Frères Mineurs par Alexandre VII le 11 juin 1659.

7°. Les religieux qui visitent leur église en y priant dévotement devant le Saint-Sacrement pour l'exaltation de l'Église, etc., les jours marqués pour les stations de Rome, gagnent l'indulgence qu'on appelle des *stations*, et qui consiste dans une année de rémission pour ceux qui visitent l'église du Vatican à Rome et les autres églises stationales.

8°. Tout religieux qui récite cinq *Pater* et cinq *Ave* devant le Saint-Sacrement, gagne, chaque jour qu'il les récite, cinq années et autant de quarantaines d'indulgence.

9°. Même indulgence pour les religieux qui étant dehors de leur cloître, avec la permission de leurs supérieurs, récitent les mêmes prières devant l'autel de quelque église que ce soit.

10°. Indulgence de soixante

ans et d'autant de quarantaines, pour tout religieux qui fait pendant un mois consécutif tous les jours une demi-heure d'oraison mentale, et qui communie après s'être confessé le dernier dimanche du mois.

11°. Trois années et autant de quarantaines d'indulgence aux religieux qui s'accusent avec douleur de leurs fautes dans le chapitre.

12°. Deux indulgences plénières pour les religieux qu'on envoie prêcher aux infidèles ou aux hérétiques; la première, le jour de leur départ; la seconde, le jour de leur arrivée au terme de leur mission, à condition qu'ils seront contrits, confessés et communies ces jours-là.

13°. Indulgence plénière pour les religieux qui, étant contrits, confessés et communies, assisteront au moins pendant deux heures en différens temps, aux prières de quarante heures, ordonnées par le supérieur dans une visite générale, et qui prieront pour les fins accoutumées et pour l'augmentation de la régularité. Toutes ces indulgences ont été accordées par le pape Paul V.

Voyez sur les indulgences les cardinaux Bellarmin et de Lugo; Eusèbe Amort, chanoine régulier de Latran, dans son traité imprimé in-fol., en 1735, sous le titre de *Notitia historica, dogmatica, polemica, critica. . . de origine, progressu, valore ac fructu indulgentiarum*; le R. P. Théodore du

Saint-Esprit, consultant de la congrégation des indulgences, dans son *Traité sur cette matière*, imprimé à Rome en 1743; le père Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, dans son *Traité français des indulgences*, imprimé à Paris, chez Claude Hérisant, en 1745; Habert, moral, tome 6; M. Collet, moral, tome 12, et dans le premier tome de son *Traité des indulgences*, imprimé à Paris, chez Thomas Hérisant, 1759.

INDULT.

SOMMAIRE.

§ I. *De l'indult en général.*

§ II. *De l'indult des rois.*

§ III. *De l'indult des cardinaux, prélats et abbés.*

§ IV. *De l'indult du parlement de Paris.*

§ I^{er}.*De l'indult en général.*

L'indult est une grâce accordée par bulles du pape à quelque communauté, ou à quelque personne, pour en faire obtenir quelque chose contre la disposition du droit commun. Il y a deux sortes d'indults : les uns sont actifs, et consistent dans le pouvoir de nommer, conférer et présenter librement aux bénéfices établis par les réserves et les règles de la chancellerie apostolique. Les indults passifs consistent dans le pouvoir de recevoir des bénéfices et grâces expectatives, comme ceux du parlement, des gradués et des mandataires. Les indults actifs se divisent en ordinaires et en ex-

traordinaires : les ordinaires sont ceux qui s'accordent aux cardinaux et collateurs pour conférer les bénéfices dépendans de leur collation sans pouvoir être prévenus, durant les six mois qui leur sont accordés par le concile de Latran. Les indults extraordinaires sont ceux que le pape accorde aux ecclésiastiques et aux souverains qui ne sont pas collateurs, comme aux empereurs et aux rois; en conséquence, ces princes nomment à certains bénéfices qui ne sont pas de leur patronage.

§ II.

De l'indult des rois.

L'indult des rois est le pouvoir qui leur est donné de nommer aux bénéfices consistoriaux, soit par un traité ou concordat, soit par une grâce, ou un privilège particulier. Le pape Léon x donna au roi François 1^{er} un nouvel indult de nommer aux bénéfices consistoriaux des pays de Bretagne et de Provence, qui n'étaient pas compris dans le concordat. Alexandre vi en accorda un à Louis xiv pour les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun. Clément ix en accorda un autre ampliatif le 24 mars 1668, et encore un autre le 9 avril de la même année, pour le comté de Roussillon. Innocent xi et Innocent xiii en ont aussi accordé : Louis xiv les a tous acceptés par lettres-patentes du mois d'avril 1670, et il en a attribué la connaissance au grand-conseil.

De l'indult des cardinaux, prélats et abbés.

1. Dans les uns, le pape accorde simplement la grâce de conférer dans les six mois en continuation de commende, les prieurés simples, et quelquefois les prieurés conventuels; dans d'autres, de conférer de titre en commende, avec le décret de retour en règle, *cedente vel decedente*; dans d'autres, de conférer de titre en commende, avec la clause, *liberè et licitè*. Il n'y a que dans ce troisième cas, c'est-à-dire, quand l'indult contient la clause *liberè et licitè*, qu'il exclut la prévention du pape pendant les six mois.

2. Les six mois accordés aux collateurs, porteurs d'indult, ne commençaient à courir que à *die notitiæ*. (Mém. du clergé, tome 10, col. 886.)

3. Ces indults devaient être interprétés favorablement et avec extension, parce qu'ils sont conformes au droit commun, et qu'ils restreignent la prévention en conservant la liberté des ordinaires. Ainsi ce droit s'étendait aux collations que les évêques ou abbés, porteurs d'indults, faisaient en commun avec leurs chapitres, ou avec les religieux. (Castel, usage de la cour de Rome, t. 1, p. 98.)

4. Les cardinaux et abbés, porteurs d'indults, ne jouissaient parmi nous du privilège d'exemption de la prévention du pape, qu'à l'égard des bénéfices

de leur collation ordinaire, et non à l'égard de ceux qu'ils conféraient par dévolut. Ainsi jugé par arrêt du grand conseil, le 5 mars 1736.

5. Lorsqu'un indult portait exception des offices claustraux et des cures, le collateur était sujet à la prévention pour ces bénéfices exceptés, quand même l'indult aurait contenu la clause *liberè et licitè*.

6. Les porteurs d'indult, même les cardinaux, ne peuvent conférer les bénéfices réguliers de leur collation, de titre en commende, si leur indult ne le porte expressément. (*Voyez* CARDINAL.)

§ IV.

De l'indult du parlement de Paris.

1. Cet indult était un privilège accordé par les papes à nos rois, de pouvoir donner des grâces expectatives sur certains bénéfices au chancelier de France, garde-des-sceaux, et aux officiers du corps du parlement de Paris; savoir : le premier président, neuf présidents à mortier, trente-trois conseillers de la grande chambre, trois présidents et trente-deux conseillers en chacune des cinq chambres des enquêtes, trois présidents et quatorze conseillers en la première chambre des requêtes du palais, trois présidents et quinze conseillers en la seconde, un procureur-général, trois avocats-généraux, deux greffiers en chef, civil et criminel, un gref-

fier des présentations , quatre notaires ou secrétaires de la cour, un receveur et payeur des gages du parlement, un premier huissier, un greffier en chef des requêtes du palais, quatre-vingt maîtres des requêtes, un procureur du roi, un avocat du roi, et deux greffiers en chef aux requêtes de l'hôtel. Mais ni les ducs et pairs, ni les conseillers d'honneur, ni les honoraires ne jouissaient de cet indult. Il résulte de ce que nous venons de dire, que l'indult du parlement était une espèce d'expectative royale résidant radicalement en la personne du roi; mais dont les membres du parlement étaient l'objet, et dont ils avaient l'usage et l'utilité.

II. Les indultaires prétendaient que le premier titre de leurs privilèges était la concession du pape Eugène IV, au roi Charles VII. Ainsi le droit d'indult du parlement avait donc été accordé, selon eux, par Eugène IV, à Charles VII dont il recherchait la protection en 1431, 1434, 1436, 1437; par Paul III, en 1538; et par Clément IX, en 1668. Ce que ce dernier a ordonné là-dessus, servait de règle, et se réduisait à ce que les officiers mentionnés avaient droit une fois en leur vie, pendant l'exercice de leurs offices, de se nommer au roi, s'ils étaient clercs. ou s'ils étaient laïcs, de nommer un de leurs parens ou amis, clerc, pour être nommé par le roi à un des collateurs ou patrons ecclésiastiques du

royaume, qui était tenu de lui conférer le premier bénéfice vacant à sa collation, ou de le présenter au premier bénéfice vacant à sa présentation, une fois seulement en sa vie, pourvu que ces bénéfices fussent vacans par mort, qu'ils ne fussent pas électifs, ni chargés de la discipline intérieure, quoiqu'ils pussent être réguliers d'ailleurs, et qu'ils fussent tenus en commende avant la vacance, jusqu'à la somme de six cents livres de revenu. Il était statué que les collateurs ne pouvaient les contraindre à accepter des bénéfices-cures ou autres ayant charge d'âmes, et que toute collation faite au préjudice des indultaires, devait être nulle.

III. Quelques auteurs prétendent que cet indult avait été abrogé par le concile de Trente, lorsqu'il révoqua les grâces expectatives données *Senatibus sub nomine indulti* (sess. 24, c. 19); mais comme cet indult avait été donné aux rois de France pour le distribuer aux officiers du parlement de Paris, on doit dire qu'il n'avait point été abrogé, parce que c'est un principe certain que les princes ne sont pas compris dans les dispositions odieuses faites par l'Eglise, s'il n'y en est fait mention spéciale.

IV. Il n'y avait que les collateurs ou patrons qui eussent dix bénéfices à leur collation ou présentation, qui pussent être chargés d'indult. Les chapitres et communautés séculières ou

régulières ne pouvaient être chargées que d'un indult une fois seulement pendant le règne d'un roi, et les autres collateurs une fois en leur vie. Quand un collateur n'avait point rempli l'indult dont il était chargé, son successeur se trouvait chargé de deux indults, l'un de son chef, l'autre du chef de son prédécesseur. En cas de permutation entre deux collateurs ou patrons, ils devenaient sujets chacun à un nouveau droit d'indult. Si un ecclésiastique était pourvu en même temps, ou successivement de plusieurs bénéfices, il était sujet à autant d'indults, qu'il avait de bénéfices ayant droit de dix collations ou présentations.

V. Les abbayes unies aux évêchés n'étaient pas sujettes à l'indult, comme avant l'union, et l'évêque ne devait pas double indult, parce que l'abbaye unie, faisant partie de l'évêché, suivait son sort et sa condition.

VI. Les collateurs étrangers des bénéfices situés dans le royaume, étaient sujets à l'indult, quoique le chef-lieu du bénéfice qui donnait droit de collation fût hors du royaume; parce que tout collateur étranger qui avait des bénéfices à conférer en France, était réputé à cet égard collateur français.

VII. Un collateur déjà grevé d'un indult qu'il avait acquitté, qui rentrait dans son bénéfice qu'il avait permuté ou mal résigné faute d'exécution, ne devait pas être grevé d'un nouvel

indult. Le commandataire perpétuel pouvait être chargé d'un nouvel indult, quoique son prédécesseur, qui possédait en titre, eût conféré à un indultaire dans le temps qu'il possédait ainsi, parce qu'il était titulaire aussi-bien que lui.

VIII. L'indult avait lieu dans tous les mois de l'année, et ne donnait point de préférence qu'à raison de l'ancienneté. Les abbés de Saint-Denis en France, et de Saint-Germain-des-Prés, et le grand-archidiacre de l'église de Paris, eux ou leurs vicaires, étaient nommés exécuteurs de l'indult.

IX. L'officier du parlement, pour jouir du droit d'indult, devait en faire usage pendant qu'il était titulaire. Il pouvait nommer au roi deux clercs, pour être son indult assis sur un seul et même collateur; savoir, un régulier et un séculier; mais l'un étant rempli, l'autre n'avait plus de droit. Un même officier pouvait avoir plusieurs droits d'indult, soit successivement en passant d'une charge à une autre, comme de conseiller à président, soit conjointement en possédant tout à la fois deux charges qui donnaient ce droit, comme celles de chancelier et de garde-des-sceaux.

INDULTAIRE, celui qui a un indult, qui requiert un bénéfice en vertu d'un indult. 1^o. L'indultaire devait être clerc tonsuré lors de la nomination du roi; et lors de la requisition, il devait avoir les autres qualités néces-

saires pour posséder le bénéfice requis. 2°. Il n'était pas obligé de signifier son indult au collateur dans l'année, à compter du jour de la nomination du roi, parce que cette nomination était perpétuelle. 3°. Il devait faire signifier une fois seulement ses lettres d'indult au collateur ou patron, par un notaire apostolique et deux témoins, ou deux notaires apostoliques, hors le lieu, ou dans le lieu de sa résidence, en parlant à sa personne; ou en cas d'absence à ses vicaires qui auraient fait enregistrer leurs lettres de vicariat, ou à ce défaut, au greffe des insinuations. 4°. Après cette notification, il pouvait requérir les bénéfices qui venaient à vaquer, ce qu'il devait faire dans les six mois de la vacance. 5°. Il devait faire contrôler l'acte de signification des lettres d'indult, et le faire insinuer au greffe des insinuations du diocèse où étaient situés les bénéfices qui donnaient droit de conférer, et auxquels ces lettres étaient adressées. 6°. Il ne pouvait requérir les bénéfices électifs, ni ceux auxquels le roi pourvoyait, ni ceux de patronage laïc, ni ceux que le pape avait conférés avant la requisition, ni ceux qui demandaient des qualités qu'il n'avait pas, ni ceux qui avaient vaqué avant la signification de l'indult. 7°. Il pouvait demander en commende les bénéfices qui n'avaient pas accoutumé d'être donnés en commende, pourvu qu'ils y eussent été

mis quelquefois, et qu'ils y fussent avant la vacance. 8°. Si le collateur ordinaire refusait de conférer, il y avait six mois pour recourir aux exécuteurs, à compter du jour du refus. (*Voyez* M. le président Cochet de Saint-Vallier, et M. Regnaudin, dans leurs *Traité de l'indult*. Gibert, *instit. eccl. et benef.*, p. 505. M. de la Combe, *Recueil de Jurisprud. can.*, au mot *INDULT*. Les *mémoires du Clergé*, t. 2, p. 844; t. 11, p. 1336, etc.)

INDUT, revêtu, *indutus*. Dans l'église de Paris, on appelle *induts* les clercs qui assistent à la messe, revêtus d'une aube et d'une tunique, pour servir le diacre et le sous-diacre.

INEFFABLE, terme de Théologie. On appelle ineffable ce qui ne se peut, ni comprendre, ni exprimer, comme les perfection de Dieu, et les mystères de la religion.

INFAME, qui est sans honneur et sans réputation, *infamis*. Il y a des infâmes de droit, et des infâmes de fait. Les infâmes de droit sont ceux qui sont notés par les lois ou par un jugement public. Les infâmes de fait sont ceux qui exercent une profession honteuse, comme les charlatans, les comédiens, etc. (*Voyez* **IRRÉGULARITÉ**.)

Les infâmes ne peuvent posséder aucune charge; ils sont exclus des dignités municipales, et leur témoignage n'est point reçu en justice. Tous ceux qui sont morts civilement, sont réputés infâmes. Il y a outre cela

des peines qui rendent infâmes, quoiqu'elles n'emportent pas mort civile. Tels sont ceux qui sont condamnés aux galères ou au bannissement à temps, au fouet, à la fleur de lis, etc. (M. de Ferrière, Dictionn. de Droit et de Pratique, au mot INFAMES. M. Denisart, Collect. de Jurisprud., au même mot.)

INFÉODATION, action par laquelle on donnait quelque chose en fief. C'était aussi l'investiture qu'on donnait d'un fief, et l'action par laquelle on unissait quelque chose à son fief. C'était encore la possession d'un fief qui était acquis au vassal par la réception à foi et hommage par le Seigneur.

INFÉRAIN, *inferanus*. Les inférais ou sépulchraux, sorte de luthériens, niaient la descente de Jésus-Christ aux enfers, quant à l'âme, disant qu'il n'y était descendu que quant au corps.

INFERNAUX, disciples de Nicolas Gallus et de Jacques Smidelin, qui enseignèrent dans le seizième siècle, que Jésus-Christ descendit dans l'enfer des damnés après sa mort, et qu'il y endura leurs tourmens.

INFIDÈLE, celui qui n'admet point le baptême, ni les autres mystères du christianisme. Les infidèles ne peuvent faire aucune action méritoire de la vie éternelle, parce qu'ils n'ont point la grâce sanctifiante qui seule peut donner ce mérite aux actions humaines; mais ils peuvent faire des actions moralement bonnes, parce que l'infir-

délicité ne les dépouille pas de la raison, ni des autres biens naturels qui sont en eux. Toutes leurs actions ne sont donc point toujours des péchés, mais seulement lorsqu'elles sont mauvaises, ou en elles-mêmes, ou par la fin qu'ils se proposent, ou par quelque circonstance vicieuse. *Peccatum mortale*, dit saint Thomas, (2. 2. q. 10, art. 4, *id corp.*) *tollit gratiam gratum facientem; non autem totaliter corrumpit bonum naturæ. Unde cum infidelitas sit quoddam peccatum mortale; infideles quidem gratiâ carent: remanet tamen in eis aliquod bonum naturæ. Unde manifestum est, quod infideles non possunt operari opera bona, quæ sunt ex gratiâ, scilicet opera meritoria: tamen bona opera, ad quæ sufficit bonum naturæ aliquo modo operari possunt. Unde non oportet quod in omni opere suo peccent; sed quodcumque aliquod opus operantur ex infidelitate, tunc peccant.* (Voyez ACTES HUMAINS.)

On ne doit point forcer les infidèles à embrasser la foi, parce qu'elle doit être libre et volontaire. (S. Thom. *ibid.* art. 8, *in corp.*); mais on peut les empêcher de troubler les fidèles et de les persécuter. C'est pour cela qu'on leur déclare la guerre. Quant aux apostats qui ont quitté la foi qu'ils avaient embrassée librement, on peut les obliger de tenir leurs promesses. On peut communiquer avec les infidèles, pourvu que ce ne soit

pas dans les choses de la religion, et que cette communication ne soit, ni dangereuse, ni scandaleuse. Ainsi l'on peut trafiquer avec eux, les employer et les prendre à son service. (*et art. 9, ad 3.*) On peut aussi leur vendre les choses nécessaires et tolérer leurs cérémonies, pour éviter de plus grands maux (*et art. 2.*) (*Voyez Pontas, au mot INFIDÉLITÉ. Voyez aussi BAPTÊME pour ce qui regarde les enfans des infidèles, et DOMAINE.*)

INFIDÉLITÉ, *infidelitas*. L'infidélité est proprement la fausse religion de ceux qui n'admettent point le baptême, ni les autres mystères du christianisme. On distingue deux sortes d'infidélités, la négative et la positive. L'infidélité négative est celle de toutes les personnes à qui la foi n'a point été annoncée suffisamment pour qu'elles aient pu croire. L'infidélité positive est celle de toute personne à qui la foi a été suffisamment annoncée pour croire, mais qui ne l'a point voulu par mépris ou par négligence. L'infidélité négative n'est point un péché; c'est seulement la peine du péché originel.

INFINI, qui n'a, ni commencement, ni fin, ni bornes, en quel que genre de perfections que ce soit, mais qui les possède toutes en un souverain degré. Dieu seul est infini.

INFINITÉ, qualité de ce qui est infini. *Voy. DIEU.*

INFIRMITÉS DU CORPS. Quelles sont celles qui empê-

chent de communier ou de célébrer. *Cherchez COMMUNION, MESSE.*

INFORMATION, est un acte judiciaire qui contient les dépositions des témoins touchant un crime qui a été commis. *Voyez le titre 6 de l'ordonnance de 1670, avec les notes de Bornier.* Tous juges qui travaillent à des informations, ne les peuvent point antidater, à peine d'être punis, comme faussaires, de peine capitale. (*M. de Ferrière, Dictionnaire de Droit et de Pratique, au mot INFORMATION.*)

INFORMATION, relative à l'instruction des procès touchant les ecclésiastiques. Les informations contre un ecclésiastique accusé de crimes pouvaient être faites sans abus par le juge d'église, ailleurs que dans l'officialité. L'ordonnance ne défendait aux juges de procéder en leurs maisons qu'aux interrogatoires seulement, et leur laissait la liberté d'informer où bon leur semblait. (*Arrêt du Parlement de Paris du 17 juin 1673. Mémoires du Clergé, tome 8, pag. 673 et suiv.*)

Au cas de révéndication des clercs par les promoteurs des officialités, et de renvoi pour le délit commun, les informations et autres procédures faites par le juge royal, devaient subsister selon leur forme et teneur. Réciproquement les informations faites par le juge d'église, avant que le juge royal eût été appelé, subsistaient en leur force et

vertu, à la charge que les témoins fussent recolés par le juge royal. (Ordonnance du mois de février 1678. Mém. du clergé, t. 7, pag. 424..... 414..... 433.)

INFORMATION de vie et de mœurs, est celle qui se fait à la requête de M. le procureur-général, de la conduite et des mœurs d'une personne qui est pourvue par le roi d'une charge de judicature. Cette information se fait au lieu où l'officier a fait sa résidence pendant les dernières années. (M. de Ferrière.)

INFORMATIONS des vie, mœurs et doctrine des nommés aux évêchés, et autres bénéfices consistoriaux. Clément VIII a réglé pour les évêchés d'Italie, que ceux qui seront nommés, seront examinés à Rome par la congrégation ou par des prélats, et autres personnes d'une érudition profonde. A l'égard de ceux de France et d'Espagne, que l'examen en sera fait en présence des légats, s'il y en a dans ces royaumes; et lorsqu'il n'y en aura pas, ce sera en présence du nonce, ou des patriarches, archevêques, évêques et autres personnes capables, qui en auront un pouvoir spécial du pape.

Suivant l'ancien usage de l'Eglise de France, comme des autres églises catholiques, les métropolitains confirmaient les élections des évêques de leurs provinces; et avant de les confirmer, ils examinaient les vie et mœurs de ceux qui avaient été

élus. Le concordat, en changeant notre discipline sur le choix et la confirmation des évêques, n'a rien changé à l'égard des informations de vie et mœurs: elles ont été faites comme auparavant par les ordinaires. L'ordonnance de Blois, art. 1 et 2, veut que ces informations se fassent par les évêques diocésains des lieux où les nommés ont fait leur résidence les cinq années précédentes. Mais cette disposition n'est pas suivie; et depuis Urbain VIII, ce sont les nonces qui font ces informations, ou les ordinaires délégués par le pape. Grégoire XIV décrit amplement, dans sa bulle du premier mai 1591, la forme de procéder dans ces informations, et les précautions qu'on y doit apporter, tant pour le choix des témoins, que pour la qualité des commissaires. (M. du Rousseau de la Combe, Recueil de jurispr. can., au mot **INFORMATION**. Mém. du clergé, tom. 10, pages 574, 582, 583, 588.)

INFORCIAT, nom que les interprètes du droit ont donné au second volume du Digeste. (*Voy. DROIT.*)

INFRA ACTIONEM. Ces mots qui précèdent le *communicantes*, signifient la même chose que *intra canonem*, comme *infra octavam* signifie *intra octavam*. On les a mises dans les missels pour avertir le prêtre que le *communicantes* change quelquefois; savoir, aux grandes fêtes, comme à Noël, où il faut y ajouter : *Et diem sacra-*

tissimum celebrantes, etc. Le canon s'appelle *action*, parce que c'est dans cette partie de la messe que s'opère la consécration du corps de Jésus-Christ, la plus grande de toutes les actions. (Lebrun, t. 1, p. 426.)

INFRALAPSAIRE. On appelle *infralapsaires* ceux qui soutiennent que Dieu n'a créé un certain nombre d'hommes, que pour les damner, sans leur donner les secours suffisans pour se sauver. On les appelle *infralapsaires*, parce qu'ils veulent que Dieu n'ait pris cette résolution qu'après la prévision, et en conséquence de la chute du premier homme, *infra lapsum Adami*; au lieu que les *supralapsaires* prétendent que Dieu a formé ce dessein avant la chute d'Adam, et indépendamment d'elle, *supra lapsum Adami*.

INGELHEIM, bourg d'Allemagne sur le Rhin, entre Mayence et Bingen : *Ingelheimum* et *Ingelenheimum*.

Conciles d'Ingelheim.

Le premier se tint l'an 788. Tassillon, duc de Bavière, y fut convaincu de perfidie envers Charlemagne, roi des Français, et obligé d'entrer dans un monastère. (*Reg. 20. Lab. 7. Hard. 4.*)

Le second se tint l'an 817, contre les usurpateurs des biens de l'Eglise. (*Reg. 21. Lab. 7. Hard. 4.*)

Le troisième l'an 826, contre ceux qui font des déprédations dans le royaume. (*Ibid.*)

Le quatrième l'an 840. Ebon, archevêque de Reims, y fut absous par vingt évêques, tant des Gaules que de Germanie, assemblés dans le palais d'Ingelheim, et rétabli sur son siège. (*Concil.*, t. 7, p. 1770.)

Le cinquième fut assemblé le 7 juin 948. L'empereur Othon^{1er} et Louis d'Outremer, roi de France, y assistèrent; Marin, légat du saint-siège, y présida. Beaucoup d'évêques d'Allemagne et de France s'y trouvèrent, et y firent dix canons.

Les trois premiers regardent l'excommunication du prince Hugues le Blanc avec ses adhérens, et de Huguet de Vermandois qu'on avait ordonné archevêque de Reims à la place d'Artaud.

Le quatrième défend aux laïcs de donner, ou d'ôter des églises à des prêtres sans la permission de l'évêque.

Le sixième ordonne de fêter toute la semaine de Pâque, et les trois jours qui suivent le dimanche de la Pentecôte.

Le septième ordonne de jeûner le jour de saint Marc, à cause des litanies, et les trois jours des rogations.

Le neuvième veut qu'on termine les différends qui naissent au sujet des dîmes, dans le synode, et non devant les juges séculiers. (*Reg. 25. Lab. 9. Hard. 6.*)

Le sixième concile fut tenu l'an 972; on n'en a point les actes.

Le septième fut tenu l'an 980. On y ordonna que les moines d'Otmars et de Malmédi n'au-

aient qu'un seul et même abbé ; avoir, celui d'Otnars, comme saint Remale, évêque de Tongres, et fondateur de ces deux monastères, en avait disposé. D. Mabillon, *Annal.*, S. Bened., t. 6, p. 662. *Gall. christ.*, t. 3, p. 944.)

INGELHUSE (Thierry), chanoine de Hildesheim dans le quinzième siècle, a donné une chronique universelle, imprimée à Helmstad l'an 1671. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du quinzième siècle*, col. 826.)

INGÈNE (saint), soldat et martyr d'Alexandrie au troisième siècle. Son nom se trouve le 20 décembre dans les martyrologes d'Adon, d'Usuard, et dans le romain. (Baillet, t. 3, 12 décembre, p. 194.)

INGHEN (Marsile d'), trésorier de l'église de Cologne, mort l'an 1394, a laissé un commentaire sur les sentences, imprimé à Strasbourg en 1501. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du quatorzième siècle*, col. 767.)

INGILA, ville épiscopale de la Mésopotamie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Amide. On l'appelle aussi *Aghel* : elle a eu les deux évêques suivans :

1. Adée, au concile de Nicée. (T. 1, *Bibl.*, or., p. 171.)
2. Théodore, au cinquième concile général.

INGOULT (le P.), jésuite, prédicateur célèbre, natif de Normandie, parut d'abord avec beaucoup d'éclat dans les principales chaires de cette province, et de la Picardie. Il vint ensuite

à Paris remplir la station de la maison professe, où il eut un monde prodigieux à ses discours. Il prêcha depuis pendant plus de vingt ans dans cette capitale avec de grands succès : il prêcha aussi le carême devant Sa Majesté en 1735 : il mourut en 1753 à quelques lieues de Paris : il est auteur du huitième volume des nouveaux mémoires des missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant, in-12. Ce volume contient sept morceaux curieux : à la tête de la sixième pièce qui contient la relation d'un concile national tenu chez les Maronites en 1736, le P. Ingoult a mis un discours sur les mœurs et la religion des Maronites, assurant qu'il a puisé tout ce qu'il en dit dans des auteurs qui en ont parlé avec exactitude, et qu'il a suppléé d'ailleurs à ce qui leur a échappé. Nous avons encore du P. Ingoult un extrait de sermon sur le jugement dernier, inséré dans les lettres sur les ouvrages de piété, tome 1, 1756, page 55. L'effrayant tableau qu'il présente du jugement dernier, annonce qu'on ne trouvera jamais, comme dit l'éditeur, le P. Ingoult, semblable à ces orateurs frivoles qui déshonorent la chaire de vérité par des images plus ingénieuses que sensibles ; que ce prédicateur est partout lumineux ; qu'il prétendait, et avec raison, qu'il fallait éviter dans la prédication ce langage philosophique, ces réflexions métaphysiques, ces raisonnemens abstraits qui sou-

vent font la réputation d'un prédicateur, mais qui sont presque toujours inutiles pour la réformation des mœurs. M. l'abbé de la Tour-du-Pin s'était chargé de donner au public les extraits des sermons de ce prédicateur : il en avait environ cinquante à sa disposition. (Journal des Savans, 1745, pag. 447 de la première édition, et 519 de la seconde. Dictionn. portatif des prédicateurs.)

INGUIMBERT (Dominique-Joseph-Malachie d'), évêque de Carpentras sa patrie, fut d'abord religieux de l'Ordre de Saint-Dominique : il fit ses études dans le collège de Saint-Jacques à Paris, où il prit le bonnet de docteur. S'étant retiré en Italie, il quitta l'Ordre de Saint-Dominique pour entrer dans celui de Cîteaux où il devint abbé. Il s'attacha au cardinal Albani Camerlingue, qui le fit son bibliothécaire : il eut ensuite le même emploi dans le palais du pape Clément XII, fut consultant du Saint-Office, archevêque titulaire de Théodosie; et enfin évêque de Carpentras, où il est mort au mois de septembre en 1757, après avoir fait de grands biens à son diocèse. C'est à lui qu'on est redevable de la fondation de son hôpital, le plus beau qui soit en Provence, et qu'il fit bâtir hors de la ville. Il a aussi fondé des sœurs hospitalières pour avoir soin des malades. Il avait encore augmenté et fort embelli les bâtimens de Saint-Félix, mai-

son de campagne des évêques de Carpentras, où les prêtres du diocèse allaient faire leur retraite: il avait dressé à ses frais dans un quartier du vaste et superbe palais épiscopal de Carpentras, une bibliothèque aussi riche par le nombre que par le choix des livres qui la composent. On y voyait encore un riche médailler et une galerie ornée des plus beaux tableaux des meilleurs peintres d'Italie. M. d'Inguimberty n'était pas moins savant que pieux, exemplaire et pénitent. Il avait professé la Théologie dans l'université de Pise, et donné les ouvrages suivans : 1°. *Character genuinus, seu vita Armandi-Joannis Butilieri Rancæi, Abbatis monasterii de la Trappe*, 1718, in-4°. 2°. *Specimen catholicæ veritatis*, in-4°, 1722. 3°. Une nouvelle édition de l'histoire de l'abbaye de Settime près de Florence, par Nicolas Baccenzio, qui a paru en 1724 sous ce titre : *Nicolaï Baccatii Florentini, ex ordine cisterciensi Abbatis, septimianæ historiæ libri 7*. 4°. *Vita di Malachia di Ganeyra*, 1726, in-8°. 5°. *Bartholomæi à Martyribus opera omnia et vita*, 2 volumes in-folio, imprimés à Rome en 1734. 6°. La vie de M. de Rancé, abbé de la Trappe, en italien, 1725, in-4°. 7°. *Vita di D. Bartholomæo de Martiri*, 1727, in-4°.

INGULPHE, anglais, fut moine de l'abbaye de Fontenelle, ou saint Vandrille en Normandie, et depuis abbé de Croyland

en Angleterre, de l'Ordre de Saint-Benoît. Il fit le voyage de Jérusalem, et mourut l'an 1109. On a de lui : 1°. l'Histoire des monastères d'Angleterre, depuis l'an 626 jusqu'en 1091. 2°. L'Histoire de l'abbaye de Croyland : on l'a insérée dans le premier tome du *Rerum anglicarum Scriptores*, où elle paraît dans un meilleur état qu'elle n'avait été auparavant. (Bellarmin, de *Script. eccles.* Pitseus et Balée, de *Script. angl.*)

INJURE, outrage, insulte, parole offensante que l'on dit à quelqu'un, *injuria*. Les injures sont des péchés mortels lorsqu'elles sont graves, c'est-à-dire, lorsqu'elles déshonorent ou qu'elles offensent notablement la personne outragée, et qu'on les dit avec une pleine adverteance ; mais lorsqu'elles sont légères, c'est-à-dire, lorsqu'elles ne déshonorent, ou qu'elles ne n'offensent pas notablement la personne, ou que si elles sont graves, on les dit par inadvertance et par légèreté, sans intention de déshonorer ou d'insulter notablement, mais seulement d'humilier et de contrister un peu, dans ce cas elles ne sont que péchés véniels. *Cum peccatum convicii vel contumeliæ ex animo dicentis dependeat*, dit saint Thomas (2, 2, q. 72, art. 2, ad 3), *potest contingere quod sit peccatum veniale. Si sit leve convicium, non multum hominem dehonestans, et proferatur ex aliquo animi levitate, vel ex levi ira absque firmo proposito*

aliquem dehonestandi, puta cum aliquis intendit aliquem per hujusmodi verbum leviter contristare. Un supérieur peut dire des paroles injurieuses à ses inférieurs, pourvu qu'il le fasse sans passion, et dans le seul dessein de les corriger, puisqu'il peut même les châtier et les frapper dans cette vue. C'est ainsi que Jésus-Christ a traité ses disciples de *foux*, et que saint Paul a appelé les Galates *insensés*. On peut aussi dire sans péché, des injures légères par divertissement, pourvu que les personnes à qui elles s'adressent ne s'en offensent point, et qu'on observe d'ailleurs toutes les règles de la modestie, de la bienséance, de la sagesse, de l'honnêteté et de la charité. *Ad eutrapeliam pertinet dicere aliquod leve convicium, non ad dehonationem, vel ad contristationem ejus in quem dicitur, sed magis causâ delectationis et joci: et hoc potest esse sine peccato, si debitæ circumstantiæ observentur.* (Saint Thomas, 2, 2 q. 72, art. 2, ad. 1.)

Ceux qui disent des injures, sont obligés de les réparer ; et ceux à qui elles s'adressent, en peuvent demander la réparation juridiquement, pourvu que ce ne soit point par un esprit de vengeance, mais ou pour l'amendement du coupable, ou par un désir légitime et modéré de la conservation de son honneur, ou pour l'utilité des autres. Ils le doivent même dans ce dernier cas, lorsque leur réputation est

nécessaire au bien spirituel ou temporel des autres. C'est ainsi qu'un père, un curé, un confesseur, un juge, tout autre personne constituée en dignité ecclésiastique ou séculière, sont tenus de demander par les voies de justice la réparation de leur honneur, lorsqu'il est nécessaire à l'avantage de ceux sur qui ils ont autorité. (Saint Thomas, *ibid.*, art. 3, *in corp.* Pontas, au mot INJURE.)

INJUSTICE, péché opposé à la justice. (Voyez JUSTICE.)

INNOCENT. Il n'est pas permis à un magistrat de condamner un innocent à une peine afflictive, telle que celle de la mort, de la mutilation, du fouet, de la bastonnade, ou des galères, sous quelque prétexte que ce soit, quand même il ne pourrait sauver autrement un peuple entier d'une ruine certaine. Il peut cependant le condamner à la perte de ses biens, quoiqu'il ne soit point coupable, lorsqu'il y a quelque juste cause de le faire; et c'est dans ce sens qu'il faut entendre cette règle de Boniface VIII, *sine culpa, nisi subsit causa, non est aliquis puniendus*. (Reg. 33, in 2.) C'est ainsi, suivant ce même principe, que le fils d'un criminel de lèzemajesté exécuté à mort, pouvait être privé justement de l'hérédité de son père, quoiqu'il n'eût pas trempé dans son crime : car pour lors on considérait la peine, non-seulement comme un remède à un mal passé, mais encore comme un

préservatif contre le mal à venir, ou comme un moyen de procurer quelque bien, ainsi que le dit saint Thomas, 2. 2. q. 108, art. 4, ad. 2, *in corp.* (Pontas, au mot INNOCENT.)

INNOCENTS, c'est ainsi que l'on nomme les enfans qu'Hérode fit tuer dans Bethléem et dans sa banlieue, depuis l'âge de deux ans et au-dessus, voulant envelopper dans ce massacre le nouveau roi des Juifs, dont il avait appris la naissance par les mages venus d'Orient. Les Grecs, dans leurs menologies, et les Éthiopiens, dans leurs liturgies, font monter le nombre de ces enfans tués à quatorze mille; ce qui n'est nullement croyable. Joseph l'historien ne dit rien de ce massacre : cela fait juger que le nombre des enfans mis à mort ne fut pas si grand que le veulent les Grecs et les Éthiopiens. Mais le culte des innocens est certainement très-ancien dans l'Église, qui les a toujours regardés comme les fleurs des martyrs. C'est ainsi qu'en ont parlé saint Irénée, lib. 3, cap. 18; Origène, in *psalm.* 36, homil. 4, p. 457; saint Augustin, de lib. arb. lib. 3, § 68; saint Chrysostôme, in *Matth. homil.* 9, etc. On montre des reliques des innocens en plusieurs endroits. l'Église latine célèbre leur fête le 28 décembre, et les Grecs le 29.

Papes.

INNOCENT I^{er}, du nom (saint), pape, natif de la ville

d'Albe, succéda à saint Anas-tase le 24 novembre de l'an 401, sous les empereurs Arcade et Honorius. Il se déclara fortement contre les abus et le schisme de l'église d'Espagne ; prit avec zèle la défense de saint Jean Chrysostôme, condamna les novatiens et les pélagiens, et gouverna l'Église avec autant de sagesse que de piété, jusqu'au 14 de février de l'an 417. Il fut enterré au cimetière de Priscille, d'où le pape Serge II le transféra vers l'an 845 dans l'église du titre d'Équice. Adon fait mention de lui au 12 de mars : mais Usuard l'a mis au 28 de juillet ; ce qui a été suivi dans le martyrologe romain. L'historien Zozime, grand ennemi des chrétiens, dit que des Haruspices venus de Toscane ayant promis qu'ils délivreraient la ville de Rome, assiégée par Alaric en 409, si l'on voulait faire des sacrifices aux dieux, selon l'ancienne coutume, le pape Innocent y consentit : mais c'est une calomnie ridicule, et qui n'a pas l'ombre de vraisemblance. Nous avons de lui plusieurs lettres, savoir : 1^o. une à Anysius Thessalonique, une à sainte Victrice de Rouen, sur divers points de disciples, au nombre de treize, dont le premier porte, qu'aucun évêque ne doit être ordonné, ni à l'insu du métropolitain, ni par un seul évêque, conformément au second concile de Nicée. Le second défend d'admettre à la cléricature celui qui, après avoir reçu la rémission

des péchés par le baptême, aurait embrassé la profession des armes, ou continué de l'exercer. Il est ordonné dans le troisième que les différends survenus entre les ecclésiastiques seront jugés définitivement par les évêques de la province, sans préjudice néanmoins de l'Église romaine. Le quatrième défend d'admettre dans le clergé celui qui aura épousé une veuve. Le cinquième en exclut celui qui a eu deux femmes, soit avant, soit après le baptême. La même chose est ordonnée dans le sixième. Il est défendu dans le septième d'ordonner un clerc d'une autre église, sans la permission de l'évêque diocésain, et de recevoir dans une église celui qui aura été déposé dans une autre. On doit, selon le huitième, se contenter d'imposer les mains aux novatiens et aux montagnards, c'est-à-dire, aux donatistes qui reviennent à l'Église. Le neuvième prescrit une entière continence aux prêtres et aux diacres, comme étant obligés chaque jour d'offrir le sacrifice, et d'administrer le baptême. La continence est aussi ordonnée dans le dixième à ceux qui, après avoir vécu long-temps dans les monastères où ils étaient obligés de la garder, sont admis à la cléricature. Il est défendu dans l'onzième d'appeler à la cléricature des personnes assujéties aux charges et aux fonctions civiles. Le douzième porte qu'une femme qui, du vivant

de son mari , en a épousé un autre, ne doit être reçue à pénitence, qu'après la mort de l'un des deux ; et que la même chose doit être observée à l'égard d'une vierge voilée qui s'est mariée au préjudice de son vœu. Il est ordonné dans le treizième, que l'on mettra pendant quelque temps dans la pénitence celles qui se sont mariées après avoir promis à Dieu de vivre dans la virginité, quoiqu'elles n'aient point encore reçu le voile.

La troisième lettre est adressée aux évêques d'Espagne, assemblés dans le concile de Tolède l'an 400. Elle concerne le schisme et divers désordres qui se commettaient contre les canons. La lettre suivante est une réponse à celle que le pape Innocent avait reçue de Théophile d'Alexandrie, avec les actes du concile de Chesne contre saint Chrysostôme. La cinquième est aussi une réponse à Exupère de Toulouse, qui l'avait consulté sur plusieurs doutes. Le premier regardait l'incontinence des prêtres et des diacres. Le pape lui répond qu'il ne faut pas permettre qu'ils usent du mariage, étant tous les jours engagés ou à offrir le saint sacrifice, ou à administrer le baptême. Sur le second qui regarde la communion et la pénitence, Innocent déclare qu'il faut accorder l'une et l'autre à tous ceux qui la demandent à la mort. Sur le troisième qui regardait ceux qui avaient exercé des offi-

ces de judicature depuis leur baptême, fait donner la question, et même condamné à mort, le pape répond qu'on n'a rien à leur dire, mais qu'ils rendront compte à Dieu de leur administration. Sur le cinquième et dernier, saint Innocent répond qu'on doit séparer de la communion comme adultères, les hommes et les femmes qui, après s'être séparés, se remarient à d'autres; il veut qu'on traite de même ceux ou celles qui les épousent. La sixième lettre est encore une réponse au clergé et au peuple de Constantinople, pour les consoler au milieu des maux et des afflictions qu'ils souffraient à l'occasion de saint Jean Chrysostôme. La septième à Aurèle, évêque de Carthage, et à saint Augustin, est une lettre d'amitié et de charité. La huitième est une lettre de consolation à saint Chrysostôme, exilé pour la troisième fois. Dans la neuvième à Rufus, évêque de Thessalonique, saint Innocent commet à ce prélat le soin de l'Illyrie orientale pour la gouverner en son nom, comme le premier primat. La dixième à Aurèle de Carthage, est sur le jour qu'on devait faire la Pâque en l'an 414. La onzième à Julien, mère de Démétride, contient un éloge de cette dame romaine, célèbre par sa piété. La douzième à Marcien, évêque de Naïsse, est pour l'exhorter à recevoir les ecclésiastiques ordonnés par Bonose, avant sa condamnation. La treizième à

Rufus, évêque de Thessalonique, et aux autres évêques de Macédoine, est une réponse à trois points de discipline sur lesquels ces évêques l'avaient consulté. Sur le premier, saint Innocent répond qu'on ne doit point admettre à cléricature ceux qui ont épousé des veuves; sur le second, que les ordinations faites par les hérétiques, doivent être sans effet, c'est-à-dire, qu'elles ne peuvent procurer à ceux qui sont ainsi ordonnés, ni l'honneur, ni le rang de l'Ordre qu'ils ont reçu. La quatorzième à Rufus, à Gerontius et à quelques autres évêques de la Macédoine, regarde les plaintes que ces évêques avaient faites au saint-siège, touchant Bubale et Taurien, qui, ayant été condamnés dans la Macédoine, et convaincus de diverses faussetés, produisaient en leur faveur des lettres qu'ils disaient avoir eues du pape. La quinzième et la seizième sont adressées à Alexandre d'Antioche, touchant la réunion qu'il avait faite des Eustathiens aux autres catholiques. La dix-septième est à Acace de Berée, l'un des plus célèbres ennemis de saint Jean Chrysostôme, mais qui ayant changé de sentiment, avait témoigné au pape sa joie de la réunion des Eustathiens. La dix-huitième est à Maximien, et la dix-neuvième au prêtre Boniface qui résidait de la part du pape à Constantinople, auprès de l'empereur. La vingtième est une réponse à saint Alexandre d'Antioche, qui

l'avait consulté sur certains abus introduits en orient, par les schismes et l'hérésie. La vingtième est aussi une réponse à Decencius, évêque d'Eugubio dans l'Ombrie, sur divers points de discipline. Le saint pape dit, 1°. que l'on ne doit donner la paix qu'après la consécration des mystères, afin qu'elle soit comme une marque et un témoignage que le peuple y a consenti, et que l'action est achevée. Il décide, 2°. que l'on ne doit pas nommer avant la célébration des mystères, les personnes qui ont fait des offrandes; mais dans la célébration même de ces mystères, après que le prêtre les a recommandées à Dieu par sa prière; ce que l'on doit entendre de la mémoire que le prêtre fait des vivans dans le canon de la messe. Il déclare, 3°. que suivant la coutume de l'Eglise, fondée sur la pratique des apôtres, il n'y a que l'évêque qui puisse oindre sur le front ceux qui ont été baptisés, leur donner le sceau (de la confirmation) et leur conférer le Saint-Esprit; et que les prêtres peuvent seulement oindre (en d'autres parties du corps) ceux qu'ils baptisent, soit seuls, soit en présence de l'évêque, pourvu que le chrême soit consacré par l'évêque. Dans le cinquième article, il est dit que le pape envoyait chaque dimanche, par des acolythes, aux prêtres des titres ou des églises de la ville de Rome, le ferment ou levaïu, parce qu'ils ne pouvaient

pas s'assembler ce jour-là avec lui, à cause du peuple dont le soin leur était confié; mais qu'on ne l'envoyait pas aux prêtres des cimetières éloignés, pour ne pas porter trop loin les sacrements, et parce que les prêtres de ces cimetières avaient droit de les consacrer. On croit avec beaucoup de vraisemblance que ce ferment ou levain était une partie de l'Eucharistie, que l'on gardait après les sacrifices, pour la mêler au sacrifice suivant, comme un levain sacré et une marque sensible, que c'est toujours la même oblation du même corps de Jésus-Christ; mais de ce qu'on l'on donnait le nom de ferment à l'Eucharistie, il ne suit nullement qu'on la consacrait avec du pain fermenté; on n'usait de ce terme que pour marquer à ceux à qui l'on envoyait l'Eucharistie, que l'on était uni aussi étroitement avec eux par les liens de la communion, que la farine l'est avec le ferment que l'on y met. La vingt-deuxième lettre aux évêques du concile de Carthage en 417, renferme la condamnation de Pélage et de ses sectateurs. La vingt-troisième aux évêques du concile de Milève, est sur le même sujet. Saint Innocent y combat l'hérésie de Pélage par divers endroits des psaumes, où David demande à Dieu son secours avec larmes; ce qu'il n'aurait pas fait, s'il avait eu en son pouvoir et à la disposition de sa volonté, ce qu'il demandait au Seigneur. Dans la vingt-

quatrième aux cinq évêques d'Afrique, le pape dit qu'il s'est suffisamment expliqué dans la lettre qu'il a écrite aux évêques des conciles de Carthage et de Milève, sur leur sentiment touchant la nécessité de la grâce, et sur l'impiété de la doctrine de Pélage. Suivent deux lettres à Aurèle de Carthage; une à saint Jérôme, pour le consoler dans les maux que les Pélagiens lui faisaient souffrir; et une à Jean de Jérusalem, pour l'avertir d'empêcher de pareilles vexations. Vient ensuite la lettre à Probus que l'on croit fils d'un magistrat de même nom. Dans la trentième lettre adressée à Félix de Nocera, le pape dit, 1°. qu'il est défendu par les canons d'admettre dans le clergé, ceux qui se seront volontairement coupé quelque partie du corps; mais non pas ceux qui l'auront fait par hazard et sans le vouloir; 2°. qu'il est défendu pareillement d'admettre dans le clergé ceux qui auront été mariés deux fois, ou qui auront épousé une veuve; 3°. que l'on doit aussi en exclure ceux qui depuis leur baptême auront porté les armes, plaidé et requis la condamnation de quelqu'un, exercé quelque office de judicature, et tous ceux qui seront sujets aux fonctions publiques des villes, parce que les lois civiles les obligeaient souvent de rentrer dans ces sortes de fonctions. La trente-unième lettre écrite à Maxime et à Sévère, évêques dans la Calabre, est contre certains prêtres qu'on laissait

dans le clergé, quoiqu'ils eussent eu des enfans depuis leur ordination. La trente-deuxième à Agapet, et d'autres évêques de la Pouille, est contre un nommé Modeste qu'on disait avoir été élevé à la cléricature, et même à l'épiscopat, quoiqu'il eût été soumis pour ses crimes à la pénitence publique. La trente-troisième à Florentin, évêque de Tivoli, sur ce qu'il s'était emparé de l'église de Nomentana, ou de Feliciane. La trente-quatrième à Laurent, évêque de Senia, ou Zeng dans la Croatie, est au sujet de quelques hérétiques photiniens qui s'étaient établis dans le territoire de cette ville, et tenaient des assemblées à la campagne sous la conduite d'un nommé Marc, autrefois chassé de Rome. Il est fait mention dans Pallade et dans quelques autres anciens monumens, de plusieurs lettres au pape Innocent dont les réponses ne sont pas venues jusqu'à nous, soit qu'il n'en ait pas fait à toutes les lettres qu'on lui a écrites, soit qu'elles soient perdues.

Le pontifical attribue au pape Innocent divers décrets sur l'Eglise en général, sur les monastères, sur les Juifs et les païens, sans marquer d'où ces décrets sont tirés. Nous avons aussi deux lettres sous son nom, adressées à l'empereur Arcade, mais que l'on reconnaît être supposées, et n'avoir été écrites que vers le milieu du sixième siècle. Il faut dire la même chose des deux lettres d'Arcade au pape

Innocent. Elles sont imprimées dans l'appendice des décrétales, à Paris en 1721, par dom Pierre Constant, pag. 106. Le même auteur nous a donné les véritables lettres du pape Innocent 1^{er}, qu'on trouve aussi dans diverses collections des conciles. Ce pape était instruit de l'ancienne discipline de l'Eglise, et écrivait avec politesse. (Saint Augustin, *Epist.* 90, 93, 94. Saint Jérôme, *Epist.* 8. Genade, *De viris illust.* Baronius, à l'an 402. Baillet, 28 juillet. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 10, p. 104 et suiv.)

INNOCENT II, Romain, appelé auparavant Grégoire, et cardinal de Saint-Anne, fut élu pape après Honorius II, le 17 février de l'an 1130, par une partie des cardinaux; les autres élurent le lendemain le cardinal Pierre de Léon qu'ils nommèrent Anaclet II, ce qui causa un schisme. Les Milanais, Roger, roi de Sicile, et quelques autres prirent le parti d'Anaclet: ce qui obligea Innocent de passer en France où il tint plusieurs conciles à Clermont, à Reims et au Puy en Velay. Il couronna l'empereur Lothaire à Liège, et le roi Louis le Jeune à Reims. Étant repassé en Italie, il y tint des conciles à Plaisance et à Pise; et étant rentré à Rome avec l'empereur Lothaire, il y sacra ce prince l'an 1133. Anaclet mourut l'an 1138; et les schismatiques lui substituèrent le cardinal Grégoire qui prit

le nom de Victor vi. Mais il fit peu de temps après une abdication volontaire entre les mains d'Innocent ii qui demeura seul pape légitime. Il tint à Rome le second concile général de Latran en 1139, condamna les erreurs d'Abélard et d'Arnaud de Bresse, et mourut le 24 septembre 1143. Célestin ii lui succéda. (Louis Jacob, Bibl. pontif. Dom Jeanne de Lannes, Hist. d'Innocent ii, imprimée à Paris en 1741, in-12.)

INNOCENT III, natif d'Anagnie, de la maison des comtes de Segny, appelé Jean Lothaire avant son élection, parvint au pontificat après Célestin iii, le 8 janvier 1198. Il travailla aussitôt à procurer du secours à la Terre-Sainte : il s'éleva contre les Albigeois ; termina le différend de l'archevêque de Tours avec l'évêque de Dol ; mit en interdit le royaume de France à cause du divorce de Philippe Auguste avec Ingeburge ; couronna Pierre ii, roi d'Aragon ; déposa du trône le roi d'Angleterre, après avoir absous ses sujets du serment de fidélité par une bulle de l'an 1212. L'année suivante, il publia une croisade générale. Il tint le quatrième concile général de Latran en 1215. Les Ordres de Saint-Dominique, de Saint-François et de quelques autres prirent naissance de son temps. Il mourut à Pérouse le 20 juillet 1216. Ce pape avait étudié à Rome, à Paris et à Cologne. Il était habile dans le droit, ferme pour la discipline

ecclésiastique, zélé pour le salut des âmes et l'union des princes chrétiens, modeste, pieux, charitable envers les pauvres qu'il servait lui-même à table, et pour lesquels il fit vendre sa vaisselle d'argent, content du bois et du verre. Nous avons de ce grand pape des commentaires sur les sept psaumes pénitentiels ; trois livres du mépris du monde, *De contemptu mundi, sive de miseria hominis* ; beaucoup d'excellentes lettres, dont la meilleure édition est celle de M. Baluze, faite à Paris en 1682. On attribue encore à Innocent iii la prose *Veni, Sancte-Spiritus, et emitte cœlitus* ; le *Stabat mater dolorosa* ; l'*Ave mundi spes Maria* ; l'Oraison *Interveniat pro nobis quesumus, Domine* ; *De officio missæ, lib. 6* ; *Sermones de tempore et sanctis* ; *De sacramenti baptismi* ; *De claustrum animæ, De purgatorio* ; *De conservatione pontificis* ; *De laude charitatis* ; *De Sanctorum veneratione* ; des Commentaires sur le maître des sentences, etc. Honoré iii lui succéda. (Pl. Sigonius. Trithème. Sixte de Sienn. Bellarm. Sponde. Louis Jacob.)

INNOCENT IV, natif de Gènes, nommé auparavant *Sinibalde*, de la maison de Fiesque, des comtes de Lavagne, fut élu pape à Anagnie le 24 juin 1243. Il se réfugia en France pour se soustraire au ressentiment de l'empereur Frédéric ii, avec lequel il avait été fort uni lorsqu'il n'était que cardinal, mais

dont il devint ennemi lorsqu'il fut fait pape. Il tint en 1245 le premier concile général de Lyon, où Frédéric fut excommunié. Il y donna le chapeau rouge aux cardinaux, pour les avertir par cette couleur qu'ils devaient être prêts à verser leur sang pour la défense de l'Église. Après la conclusion du concile, le pontife vit à Cluni le roi saint Louis. Frédéric II étant mort en 1250, le pape retourna en Italie l'année suivante. Ayant voulu recouvrer le royaume de Naples, ses troupes furent défaites par Mainfroi, et il mourut à Naples le 13 décembre 1254. Sa capacité dans la jurisprudence était si connue, qu'on lui donnait le titre de *Père du Droit*. On a ses ouvrages imprimés à Venise, à Lyon, à Francfort et ailleurs, sous ce titre : *Apparatus libris quinque distinctus in totidem libros decretalium*. Le cardinal Baronius, dans ses notes sur le Martyrologe romain, lui attribue l'office de l'Octave de la Nativité de la Sainte Vierge. Alexandre IV lui succéda. (Saint Antonin. Trithème. Sixte de Sienne. Sponde. Bzovius. Louis Jacob, etc.)

INNOCENT V, appelé *Pierre de Tarantaise*, parce qu'il naquit en cette ville l'an 1245, fut religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, docteur de Paris, provincial de la province de France, archevêque de Lyon, cardinal d'Ostie, grand-pénitencier de l'Église romaine; et enfin pape après la mort de

Grégoire X. Il fut élu à Arezzo le 20 janvier 1276, et mourut le 22 juin de la même année; après avoir rétabli la paix dans cette partie de la Ligurie, qu'on appelle aujourd'hui la *Côte de Gènes*, et levé les censures dont Grégoire X avait frappé les habitants de Florence. Ce pontife, aussi savant que pieux, a laissé plusieurs ouvrages, des commentaires sur le pentateuque, sur les psaumes, sur le Cantique des cantiques, sur l'évangile de saint Luc, sur les épîtres de saint Paul, sur les quatre livres des sentences. M. Dupin lui attribue encore un abrégé de Théologie, imprimé à Paris en 1551 : mais les savans ne conviennent pas que cet ouvrage soit de lui. Ses ennemis prétendirent apercevoir plusieurs erreurs dans ses écrits, et l'on trouve son apologie parmi les œuvres de saint Thomas : mais il est fort probable qu'elle n'est pas de ce saint docteur. Adrien V succéda à ce pontife. (Onuphre. Trithème. Sponde. Louis Jacob. P. Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 1, p. 353. Le père Tournon, *Hist. des homm. illust. de l'Ord. de Saint-Dominique*, t. 1, p. 344.)

INNOCENT VI, appelé auparavant Étienne d'Albert, né à Brissac, village du diocèse de Limoges, succéda le premier décembre de l'an 1352 au pape Clément VI qui l'avait fait cardinal, évêque d'Ostie, et grand-pénitencier de l'Église. Il obligea les bénéficiers à la résidence,

favorisa les gens de mérite, travailla avec soin à la réforme de l'Église et à la paix des royaumes, particulièrement de ceux de France et d'Angleterre, et fit plusieurs fondations. Celle de la Chartreuse de Ville-Neuve-lez-Avignon fut une des plus considérables. Il y choisit sa sépulture, et mourut à Avignon le 11 septembre 1362, et eut pour successeur Urbain v. (Sponde. Louis Jacob, etc.)

INNOCENT VII, nommé Côme de Meliorati, natif de Sulmone, dans l'Abruzze, se rendit habile dans le droit. Il posséda les évêchés de Ravenne et de Boulogne, devint cardinal, et fut élu pape par les cardinaux de l'obéissance de Boniface ix, le 17 octobre 1404, à condition qu'il abdiquerait si Benoît xiii en faisait de même; mais il ne tint point sa promesse. Les Romains, mécontents de lui, l'obligèrent de se retirer à Viterbe, en appelant à leur secours Ladislas, roi de Naples. Ils le rappelèrent ensuite à Rome, où il mourut le 6 novembre 1406. Grégoire xii lui succéda. (Sponde, *In annalib.*, etc.)

INNOCENT VIII, noble Génois, Grec d'extraction, nommé auparavant Jean-Baptiste Cibo, naquit l'an 1432. Il fut domestique du cardinal de Boulogne, frère du pape Nicolas v. Il fut fait évêque de Savone par Paul ii, puis évêque de Melfe, et cardinal par Sixte iv, auquel il succéda le 24 août 1484. Il réunit les princes d'Italie, et

ramena à l'obéissance du saint-siège ceux que la sévérité de son prédécesseur en avait éloignés. Il n'épargna rien pour unir les princes chrétiens contre les Turcs; mais ce dessein n'eut point de suite. Il obtint du conseil du roi Charles viii qu'on lui remît le prince Zizime, frère de Bajazet, empereur des Turcs, et donna le chapeau de cardinal à Pierre d'Aubusson, grand-maître de Malthe. Il mourut à Rome le 25 juillet 1492. Alexandre vi lui succéda. (Onuphre et Giconius, *in Vit. pontif.* Du Chêne. Papire Masson, etc.)

INNOCENT IX, Boulonnais, nommé Jean-Antoine Fachinetti, cardinal du titre des quatre couronnés, fut élu pape après Grégoire xiv, le 30 octobre 1691. Il ne gouverna que deux mois deux jours, étant mort le 31 décembre 1591. Clément viii lui succéda. Il avait possédé un évêché dans la Calabre, et s'était trouvé au concile de Trente. (Sponde, etc.)

INNOCENT X, Romain, nommé Jean-Baptiste Pamphile, fut envoyé nonce à Naples par Grégoire xv, et fait cardinal par Urbain viii, auquel il succéda le 14 septembre 1644. Peu après son couronnement, il chassa les Barberins de Rome, et les rappela deux ans après. Il donna trop d'autorité à Dona Olympia, sa belle-sœur, et condamna les cinq fameuses propositions de Jansénius, par une bulle du dernier mai 1653. Il mourut à

Rome le 7 janvier 1655. Alexandre viii lui succéda.

INNOCENT XI, nommé Benoît Odescalchi, était fils d'un riche banquier de Côme dans le Milanais. Il embrassa d'abord la profession des armes, qu'il quitta pour prendre l'état ecclésiastique. Il fut clerc de chambre sous le pontificat d'Urbain viii et d'Innocent x, qui le fit cardinal en 1645. Quelque temps après il fut pourvu de la légation de Ferrare, et de l'évêché de Novarre. Enfin il succéda au pape Clément x, le 21 septembre 1676. Il exclut ses parens des affaires, et les confia au cardinal Cibo, Génois de nation; envoya à l'empereur Léopold 1^{er}, au roi de Pologne Jean iii et aux Vénitiens, des secours considérables contre les Turcs, et condamna les erreurs de Molinos en 1687. On le taxe de partialité contre la France, avec laquelle il eut de fâcheux démêlés au sujet de la régale et du droit de franchise, dont jouissaient à Rome nos ambassadeurs. Ce pontife menait au reste une vie pieuse, édifiante et austère. Il mourut le 12 août 1689. Alexandre viii lui succéda. (Mém. du temps.)

INNOCENT XII, nommé Antoine Pignatelli, né à Naples d'une famille très-noble le 13 mars 1615, fut d'abord inquisiteur de Malte, gouverneur de Viterbe, nonce à Florence, en Pologne et à Vienne, évêque de Lecce, et puis de Faëenza, légat de Boulogne, archevêque de Naples, et cardinal en 1681. On

l'élut pape le 12 juillet 1691, après la mort d'Alexandre viii. Ce fut un véritable père commun sans partialité, qui ne connut que les pauvres pour ses parens. Il fonda plusieurs hôpitaux, condamna le livre des Maximes des saints de Fénelon, et mourut chargé de mérites, le 27 septembre 1700. Clément xi lui succéda. (Mém. du temps.)

INNOCENT XIII, nommé auparavant Michel-Ange Conti, naquit à Rome le 15 mai 1655 de Charles Conti, duc de Poli. Il devint successivement gouverneur de Viterbe, nonce auprès des cantons suisses catholiques, puis à la cour de Lisbonne, cardinal et évêque de Viterbe; et enfin pape après la mort de Clément xi, le 7 mai 1721. Il mourut le 7 mars 1724. Benoît xiii lui succéda.

INQUISITEUR, officier d'un tribunal établi pour informer contre les hérétiques et tous les ennemis de la religion. Les religieux de Cîteaux soutiennent que les premiers inquisiteurs furent Radulphe, Pierre de Castelnau, martyr, et Arnaud, tous trois abbés de leur Ordre et légats du saint-siège. Le père Échard et le père Cuper prétendent que le premier qui a porté cette qualité est Conrard de Marpurg, franciscain, selon le père Cuper, et prêtre séculier, selon le père Échard. Mais le sentiment le plus commun est que ce fut saint Dominique que le pape Innocent iii nomma premier inquisiteur. On infor-

mait à la vérité contre les hérétiques avant lui ; mais ceux qui informaient , ne portaient point le nom d'inquisiteurs , ils n'en avaient point le tribunal , ils n'en observaient point les formalités , et n'en exerçaient pas toutes les fonctions. Les inquisiteurs généraux de Rome sont les cardinaux de la congrégation du saint-office ou de l'inquisition. Le grand-inquisiteur d'Espagne est souvent un archevêque , ou un cardinal nommé par le roi , et confirmé par le pape.

INQUISITION, tribunal ecclésiastique établi par les papes pour la recherche et la punition de ceux qui ont de mauvais sentimens contre la foi chrétienne , et généralement contre la religion. Ce tribunal fut d'abord érigé en France à l'occasion des Albigeois ; et de-là établi dans les autres royaumes , en Espagne , en Portugal , en Italie où il subsiste encore. Innocent III et Honoré III nommèrent saint Dominique premier inquisiteur général ; et douze ans après sa mort en 1233 , Grégoire IX nomma deux religieux de son Ordre pour exercer le même emploi. Le pape Clément VII , sous François I^{er} , nomma encore un inquisiteur à l'occasion des hérésies d'Allemagne ; mais il ne restait plus aucun vestige d'inquisition en France , sinon à Toulouse , où il y avait un petit couvent de dominicains qui portait le nom d'inquisition , parce que l'inquisiteur y faisait sa demeure.

L'inquisition de Rome ou la congrégation du saint-office (car c'est la même chose) est composée du pape qui en est le chef , de douze cardinaux qui tiennent la place de juges , de consultants qui tiennent lieu d'avocats , et qui examinent les livres , les sentimens , les actions des personnes dénoncées , et de plusieurs autres officiers. (*Voy.* CONGRÉGATION DU SAINT-OFFICE.)

INQUISITION D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL. L'inquisition fut généralement établie en Espagne l'an 1448 , du temps de Ferdinand et d'Isabelle ; et en Portugal l'an 1535. Dans ces deux royaumes , il y a un conseil suprême de l'inquisition , qui a la même autorité que la congrégation du saint-office à Rome. Toutes les inquisitions particulières en dépendent , à la réserve de celles du duché de Milan qui relèvent de l'inquisition générale de Rome. La coutume d'Espagne est que le roi nomme au pape un inquisiteur général pour tous ses royaumes ; et sa sainteté le confirme. Cet inquisiteur général nomme ensuite les inquisiteurs particuliers qui ne peuvent pourtant exercer leurs charges sans le consentement du roi. Le roi de plus , met un conseil ou sénat pour cette matière dans le lieu où est le souverain inquisiteur ou président ; et ce conseil a une juridiction souveraine sur toutes les affaires qui regardent l'inquisition. En Portugal , tous les inquisiteurs sont nommés par le roi , et confirmés

par le pape, de qui ils reçoivent leurs bulles.

Il y a six cas principaux soumis au jugement de l'inquisition. 1°. L'hérésie. 2°. Le soupçon de l'hérésie. 3°. La protection de l'hérésie. 4°. La magie noire, les maléfices, les sortilèges et les enchantemens. 5°. Le blasphème qui contient quelque hérésie, ou quelque chose qui y a rapport. 6°. Les injures faites à l'inquisition, ou à quelqu'un de ses membres, et la résistance à l'exécution de ses ordres. Ces cas viennent à la connaissance de l'inquisition pour l'ordinaire en quatre manières, ou par le bruit public, ou par la dépositions des témoins, ou par le témoignage des coupables qui quelquefois vont s'accuser eux-mêmes des crimes dont ils savent qu'on pourrait les convaincre, ou par le moyen des espions que les inquisiteurs entretiennent. (On peut voir la dissertation du père Dominique de Saint-Thomas sur la nature et l'origine du tribunal de l'inquisition; la dissertation de M. l'abbé Fleury, sur l'origine de l'inquisition et sur la procédure qui y est gardée; l'histoire de l'inquisition et son origine par M. Marsolier; les Annales de la ville de Toulouse par la Faille; l'Histoire des Albigeois par le père Benoît, dominicain; les Institutions catholiques contenant les procédures qui se font dans les tribunaux de l'inquisition, rangées selon l'ordre de l'alphabet, par G. Simanea,

évêque de Badajos, et consultant de l'inquisiteur; et le Manuel des inquisiteurs, par le même.)

INSABATE ou INZAPATE, *Insapatus, Inzapatus*. On donna ce nom aux Vaudois, à cause des sandales qu'ils portaient, et qui en espagnol s'appellent encore *sapados*, du mot *sapado* ou *capado*, qui signifie souliers; et dont nous avons fait savate; de sorte qu'inzapate est la même chose qu'un ensavaté qui porte de mauvais souliers.

INSINUATION, *relatio in acta*. L'insinuation en matière séculière est l'enregistrement de certains actes aux greffes publics destinés à cela. En matière bénéficiale, c'est l'enregistrement des collations, présentations, procurations, etc. aux greffes des insinuations ecclésiastiques, qui étaient établis dans chaque diocèse. La loi qui impose la nécessité de faire insinuer de certains actes, tels que sont ceux qui portent donation, n'est pas nouvelle. On en voit des traces dans le code de Théodose, (l. 1. f. *Sponsal. et leg. data* 27), et dans celui de Justinien, qui ordonne les insinuations, quoique sans en déterminer le temps. François 1^{er} dans son ordonnance de Villers-Coterets en 1539, et Henri II dans son édit de 1548, et sa déclaration de 1549, avaient adopté cette jurisprudence. Elle obligeait par conséquent dans le for de la conscience, comme les autres lois des princes, qui concernent le bien public; et tous, soit clercs, soit

laïcs, étaient obligés de s'y conformer, sous peine de péché et de nullité des actes non insinués, puisqu'il y avait des lois pour les insinuations ecclésiastiques comme pour les laïques, qui imposaient cette obligation, et qui prononçaient cette peine contre les infracteurs. Voici l'édit de Louis XIV du mois de décembre 1691, vérifié au parlement le 2 janvier 1692, qui contient une loi uniforme pour les insinuations ecclésiastiques. « Les édits » faits par les rois nos prédé- » cesseurs (*art. 9*) sur l'insi- » nuation des actes concernant » l'état des personnes ecclésiastiques, et les titres des bénéfices, seront à l'avenir inviolablement observés..., et en les renouvelant, en tant que besoin serait, et y ajoutant, ordonnons que les lettres de tonsure... ensemble les procurations pour résigner purement et simplement, (*art. 10*) en faveur, pour cause de permutation... ou en quelque autre façon que ce soit, même pour... les révocations desdites procurations, les significations d'icelles, les provisions de cour de Rome, de la légation ou de l'ordinaire, expédiées sur lesdites résignations... les *visas*, les procurations pour prendre possession, les prises de possessions, les publications d'icelles.... seront insinués dans le temps ci-après déclaré. Toutes procurations (*art. 11*) pour résigner en faveur, ou permuter, seront insinuées

» avant d'être envoyées en cour » de Rome ès-greffes des diocèses dans lesquels les notaires les auront reçues, si elles avaient été passées hors les diocèses où les bénéfices résignés sont situés, les pourvus desdits bénéfices sur icelles seront en outre tenus de les faire registrer dans le greffe des insinuations du diocèse, au-dedans duquel les bénéfices seront assis, dans trois mois après l'expédition de leurs procurations : le tout à peine de nullité. Les procurations, (*art. 14*) pour prendre possession, les prises de possession et autres expéditions, seront insinuées dans le mois de leur date au greffe du diocèse où les bénéfices sont situés; et si lesdites expéditions ont été datées d'un lieu hors le diocèse, et ne peuvent pas commodément y être insinuées dans ce délai, les parties seront tenues, pour en assurer la date, de les faire insinuer dans le mois au greffe du diocèse où elles auront été faites; et seront en outre obligés de les faire insinuer deux mois après au greffe du diocèse où les bénéfices sont situés... le tout à peine de nullité. » Cet édit devait s'observer par tout le royaume, excepté en Franche-Comté, où il n'avait pas lieu. (Pontas, au mot INSINUATION. M. du Rousseau de la Combe, recueil de jurispr. can. au même mot. Voyez l'ordonnance de 1731, qui contient des dispositions très-im-

portantes sur les insinuations.
 INSPECTEUR, officier des
 synagogues des Juifs.

Il a l'inspection des lectures
 et des prières qui se font; il les
 prépare et les donne, ou les
 montre au lecteur; il prend
 garde s'il lit bien, et le reprend
 s'il manque. Il s'appelle aussi
 quelquefois ministre, ou nonce,
 envoyé de la synagogue. Buxtorf
 dit que c'est une espèce de sa-
 cristain.

INSPIRATION, mouvement
 surnaturel qui pousse intérieure-
 ment une âme à faire quelque
 œuvre de piété. Lorsqu'on est
 inspiré de faire de bonnes œu-
 vres qui ne sont que de conseil,
 on n'est point obligé, sous peine
 de péché, à suivre ces inspira-
 tions, puisqu'elles ne peuvent
 pas plus obliger que le conseil
 même, pour lequel il suffit, afin
 d'éviter le péché, de n'en avoir
 pas du mépris. (Pontas, *au mot*
 INSPIRATION.)

INSTALLATION, mise en pos-
 session d'une charge d'un béné-
 fice; action par laquelle on est
 mis dans la place, dans le siège
 qui convient à celui qui doit
 exercer une charge, ou desser-
 vir un bénéfice. Ceux qui sont
 pourvus de charges en survi-
 vance, de bénéfices par expecta-
 tive, ne peuvent demander
 leur installation qu'après la
 mort du titulaire. L'installation
 des curés et des autres ecclé-
 siastiques doit être gratuite, et
 les conciles défendent de rien
 exiger à ce sujet. (Concile de

Latran tenu l'an 1779, can. 7.
Voyez POSSESSION.)

INSTITOR (Henri), allemand
 religieux de l'Ordre de Saint-
 Dominique, docteur et profes-
 seur de Théologie, fut nommé
 l'an 1484 par le pape Inno-
 cent viii, inquisiteur général
 avec Jacques Sprenger, autre
 dominicain, dans les cinq pro-
 vinces ecclésiastiques de Mayen-
 ce, Cologne, Trèves, Saltzbourg
 et Bremen, pour informer des
 maléfices, et livrer au bras sécu-
 lier ceux qu'ils en trouveraient
 convaincus. C'est ce qui leur
 donna lieu de composer ensem-
 ble un Traité des maléfices sous
 le titre de, *Malleus malefica-
 rum*, qui fut imprimé dès la
 même année à Lyon, et qui l'a
 été plusieurs fois depuis. Insti-
 tor était lecteur de l'église de
 Saltzbourg en 1495, lorsque son
 général l'appela en Italie, pour
 combattre certains ecclésiasti-
 ques qui publiaient des opi-
 nions suspectes touchant le mys-
 tère de l'Eucharistie. Il fit imprimer à Nuremberg l'an 1496, les
 sermons qu'il prononça à cette
 occasion, et quelques autres pe-
 tits écrits qu'il composa sur la
 même matière. On a encore de lui
 un Traité de la puissance du pa-
 pe, imprimé à Venise en 1499.
 C'est une réfutation du Traité
 d'Antoine Roselli, jurisconsulte
 de Padoue; *De monarchia, sive
 de potestate imperatoris*. On ne
 sait le temps de la mort d'Henri
 Institor, non plus que celui de
 sa naissance. (Le père Échard,

Script. ord. Prædic., tom. 1, p. 896. Dupin, *Bibl. des Aut. eccl. du quinzième siècle.*)

INSTITUT, règle qui prescrit un certain genre de vie, telle que celle d'un Ordre religieux.

INSTITUTS ou INSTITUTES ou INSTITUTIONS, livre contenant les élémens et les principes du droit romain. C'est la dernière partie du corps du Droit. (*Voyez* DROIT.)

INSTITUTION, dans le droit civil, se dit de la nomination d'un héritier universel, faite dans un testament.

INSTITUTION, dans le droit canon, signifie en un sens générique toutes sortes de provisions de quelque bénéfice que ce soit. En un sens spécifique, il y a trois sortes d'institutions dans le droit canon : savoir, la corporelle, ou la mise en possession, l'autorisable, c'est-à-dire, l'approbation pour le soin des âmes ; et la collative qui est proprement celle que nous appelons aujourd'hui institution, parce qu'elle confère le titre. Ainsi l'institution proprement dite, ou collative, est la collation canonique et nécessaire du bénéfice, parce qu'elle doit être faite à celui qui est présenté. De droit commun l'institution autorisable appartient à l'évêque. (*Cap. 4 extr. de jure patron. Concil. Trid. sess. 14, chap. 13 de reform.*)

INSTITUTION, maison où on instruit les novices et la jeunesse, particulièrement ceux

qu'on destine à l'état ecclésiastique. Le mot d'*institution*, pour signifier une espèce de noviciat, est particulier aux Pères de l'Oratoire, qui ne font point de vœux.

INTEMPÉRANCE, vice opposé à la tempérance. (*Voyez* TEMPÉRANCE et GOURMANDISE.)

INTENTION, *intentio, mens, consilium*. L'intention en matière de mœurs n'est autre chose qu'un acte de la volonté, par lequel elle se propose une fin déterminée pour agir. L'intention est absolue, ou conditionnelle. L'intention absolue est, ou actuelle, ou virtuelle, ou habituelle. Elle est actuelle quand elle accompagne l'action qu'elle nous fait faire ; elle est virtuelle quand elle subsiste en vertu de l'intention actuelle qui a précédé, et qui nous a portés à agir, quoiqu'elle n'accompagne point actuellement l'action que l'on fait. L'intention habituelle n'est pas proprement une intention, ce n'est qu'une habitude ou une facilité d'avoir des intentions, laquelle peut être dans un homme endormi, ivre ou frénétique. Toute intention actuelle est bonne ou mauvaise : bonne, si elle a une bonne fin ; mauvaise, si la fin qu'elle se propose est mauvaise. (*Voyez* ACTES HUMAINS, SACREMENT, ATTENTION.)

INTERCALAIRE, qui est inséré dans un autre, *intercalaris*. On appelle intercalaire le jour qu'on ajoute à l'année, de quatre ans en quatre ans, et qui forme

l'année bissextile. (*Voyez*. ANNÉE BISSEXTILE F.)

INTERCALATION, action par laquelle on insère une chose dans une autre. Il ne se dit guère que de l'insertion du jour qui fait l'année bissextile.

INTERCESSEUR, celui qui prie, qui intercède pour quelqu'un. Les saints sont nos intercesseurs auprès de Dieu. (*Voyez* SAINTS.)

INTERCESSEUR. On appelait autrefois intercesseurs les évêques qui pendant la vacance d'un siège, administraient l'évêché jusqu'à l'élection du successeur de l'évêque mort. On les nommait ainsi, parce que *intercedebant*, ils étaient entre l'évêque mort et son successeur. C'est ce qu'on appellerait aujourd'hui administrateurs. On les appelait aussi anciennement interveneurs.

INTERDICTION, est la suspension d'un officier, ou la défense de faire les fonctions de sa charge, ou d'exercer les emplois de sa profession. L'interdiction est expresse ou tacite. L'expresse est celle qui est prononcée par une sentence de condamnation. La tacite est celle qui est causée tacitement par un décret de prise de corps, ou un décret d'ajournement personnel. Ainsi un interdit est celui auquel le juge a fait défense de faire les fonctions de sa charge, ou qui est interdit de droit, à cause d'un décret de prise de corps ou d'un ajournement personnel. Les juges et officiers qui sont

interdits ne peuvent faire aucune fonction, pas même assister à aucun acte de justice, à peine de nullité, et des dommages et intérêts des parties intéressées, dont ils sont et demeurent responsables, et solidairement avec les autres juges et officiers, qui sachant leur interdiction auraient souffert que les juges interdits eussent assisté, connu et jugé les procès avec eux. Cette maxime qui est rapportée dans l'art. 26 de l'arrêt du parlement du 10 juillet 1665, est fondée sur ce qu'il ne conviendrait pas qu'un homme noté fasse aucune fonction publique. (*De Ferrière*, Dictionnaire de droit et de pratique, aux mots INTERDICTION, INTERDIT.)

INTERDIT, est aussi celui auquel le juge a ôté l'administration de ses biens, pour cause de fureur, imbécillité ou prodigalité, et à qui en conséquence il a créé un curateur pour gérer ses affaires et avoir l'administration de ses biens.

L'interdiction ne se prononce par le juge, qu'en conséquence d'un avis de parens, pour empêcher que celui qui est prodigue et débauché, furieux ou faible d'esprit, ne dissipe entièrement ses biens, et ne soit réduit à la dernière nécessité, au déshonneur de sa famille.

L'interdiction fait que l'interdit ne peut faire aucun acte valable, et qu'il ne peut valablement s'obliger. Mais pour que la sentence d'interdiction soit juridiquement prononcée,

il faut que les causes d'interdiction soient justes, et qu'elles soient prouvées. Sans cela on peut revenir contre, la faire déclarer nulle. (De Ferrière, *ibid.*)

INTERDIT.

SOMMAIRE.

§ I. *De la nature, de la division et de l'origine de l'interdit.*

§ II. *Des effets de l'interdit.*

§ III. *Des cas soumis à l'interdit.*

§ IV. *Des peines de ceux qui violent l'interdit.*

§ V. *De ceux qui peuvent lever l'interdit.*

§ I^{er}.

Nature, division, origine de l'interdit.

I. L'interdit est une censure, par laquelle l'Église prive les fidèles de l'usage de certaines choses saintes, telles que les sacrements, les offices divins, l'entrée de l'Église, la sépulture ecclésiastique, en tant que ces choses sont des biens qui peuvent être possédés par les fidèles.

II. L'interdit se divise en personnel, local et mixte. L'interdit personnel affecte les personnes immédiatement, et les prive de l'usage des choses saintes en quelque endroit que ce soit. L'interdit local affecte le lieu immédiatement, et empêche qu'on y entende et qu'on y célèbre la messe, qu'on y reçoive les sacrements, qu'on y donne la sépulture. L'interdit *mixte* renferme le personnel et le local, et tombe par conséquent sur

les personnes et sur les lieux.

III. L'interdit, tant local que personnel, se divise en général et en particulier. L'interdit local général est celui qui tombe sur un lieu universel, c'est-à-dire, un lieu qui en contient plusieurs autres sous lui, comme un royaume, un diocèse, une ville, etc. L'interdit local particulier est celui qui tombe sur un lieu spécial, et non sur les lieux qui en dépendent, tellement qu'ils n'en font, ni la partie, ni l'accessoire. Ainsi l'interdit d'une église est un interdit particulier, quoiqu'il tombe sur les chapelles qui y sont renfermées, et sur le cimetière qui lui est contigu, parce que les autres lieux profanes ne sont point interdits. Il suit de-là que l'interdit de toutes les églises du monde ne serait que particulier, parce que la multitude des églises ne fait rien à l'interdit général, pour lequel il est nécessaire que tous les lieux qui dépendent d'une église, soient interdits.

L'interdit personnel général est celui qui tombe directement sur une communauté en tant que communauté, c'est-à-dire, en tant qu'elle constitue un corps particulier. Cet interdit lie tous les membres de ce corps, en tant qu'ils en font partie.

L'interdit personnel particulier est celui qui tombe sur une ou plusieurs personnes particulières, en tant que particulières, Ainsi l'interdit que l'on porterait contre mille et dix mille personnes qui auraient participé

à une mauvaise action, serait toujours un interdit particulier, parce qu'il est toujours tel, tant qu'il n'est point porté contre une communauté, en tant que communauté.

IV. Lorsque l'interdit est porté contre le clergé, le peuple n'y est pas soumis; et quand il est porté contre le peuple, le clergé, ni séculier, ni régulier, n'y est pas sujet. Quand il est porté contre le clergé, les religieux n'y sont pas soumis non plus, à moins qu'ils ne soient curés, ou qu'ils ne possèdent quelque office semblable, ou que l'interdit ne soit expressément porté contre toutes les personnes ecclésiastiques. Quand on interdit une famille, on interdit aussi les clercs qui sont de cette famille.

V. Les évêques, les enfans, les insensés, les pèlerins, les étrangers ne sont pas renfermés dans un interdit général.

L'interdit personnel général ou particulier ne comprend pas celui qui l'a porté; mais l'interdit local le comprend, excepté le pape.

VI. Lorsqu'une ville est interdite, ses faubourgs et les édifices voisins le sont aussi, quand même ces faubourgs seraient soumis à un autre évêque; parce que pour lors on devrait supposer qu'ils seraient interdits par le droit, ou par l'évêque, auxquels ils sont soumis, de peur que l'interdit ne fût privé de son effet. L'église principale d'un lieu étant interdite, les églises inférieures, tant collégiales que

paroissiales, qui se trouvent dans le même lieu, doivent garder l'interdit, quand à l'extérieur; mais si elles ne sont pas nommément exprimées dans l'interdit, on y peut célébrer l'office divin, à voix basse et sans sonner les cloches.

Quand une chapelle ou un cimetière sont interdits, l'église qui leur est contiguë ne l'est pas pour cela, parce que l'accessoire n'attire point le principal; au lieu que lorsqu'une église est interdite, le cimetière contigu l'est aussi, parce que le principal attire l'accessoire.

VII. Quelques auteurs rapportent l'origine de l'interdit au pape Grégoire VII, qui monta sur le siège apostolique l'an 1073, d'autres à Alexandre III, qui fut fait pape en 1159. Mais on en voit un monument bien authentique dès le sixième siècle, et dans la ville de Rouen où l'on ferma toutes les portes des églises, sans que le peuple pût assister aux offices divins, jusqu'à ce qu'on eût découvert le meurtrier de saint Prétextat, évêque de la ville, qui avait été massacré dans son église.

§ II.

Des effets de l'interdit.

L'interdit produit certains effets par lui-même, et d'autres par accident, savoir, les peines portées contre ceux qui le violent.

Les effets que l'interdit produit par lui-même, consistent dans la privation de quelque sa-

cremens, des offices divins et de la sépulture ecclésiastique.

1°. Pendant un interdit général, on ne peut donner le sacrement de l'Eucharistie à personne, si ce n'est à l'article de la mort; et pour lors on peut sonner la clochette, comme de coutume, en portant le viatique.

Les ecclésiastiques nommément interdits ne peuvent porter ce sacrement qu'au défaut de ceux qui ne sont point interdits. Pour que l'on puisse consacrer et renouveler les hosties nécessaires à la communion des mourans, il est permis de dire la messe une fois la semaine à voix basse, sans sonner, et les portes fermées.

2°. On peut confesser toutes sortes de personnes saines et malades, excepté celles qui ont donné lieu à l'interdit, et leurs fauteurs, à moins qu'ils ne soient disposés à satisfaire.

Un prêtre interdit peut confesser valablement, quoique non licitement, parce que l'interdit ne le dépouille pas de sa juridiction, comme l'excommunication publique.

3°. On ne peut donner, ni l'extrême-onction, ni l'ordre; on pourrait cependant donner l'extrême-onction à celui à qui on n'aurait pu donner la pénitence. On pourrait aussi ordonner des prêtres, s'il n'y en avait point assez pour administrer les sacrements, dont l'administration est permise en ce temps, parce que lorsqu'on accorde une chose, on accorde aussi toutes les autres

sans lesquelles elle ne peut subsister.

4°. Il est douteux si on peut administrer le sacrement de mariage pendant l'interdit; c'est pourquoi il faudrait avoir recours au supérieur. Quant au baptême et à la confirmation, il est permis de les conférer avec les solennités ordinaires. Cela ne doit s'entendre néanmoins, quant à la confirmation, que de ceux qui sont liés d'un interdit général personnel; car pour ceux qui seraient liés d'un interdit particulier, il en faut porter le même jugement que des excommuniés, pour ce qui est de la réception passive des sacrements.

5°. L'interdit, soit local, soit personnel, empêche la célébration des offices divins qui ont coutume de se faire par les ministres de l'Eglise. La rigueur de l'ancien droit fut cependant tempérée par le nouveau à cet égard, puisqu'on pouvait dire la messe et les offices divins à voix basse dans les églises et dans les monastères, en fermant les portes, et sans sonner les cloches. Il était permis aussi de célébrer solennellement, comme à l'ordinaire, les offices divins les jours de Noël, de Pâque, de la Pentecôte; du Saint-Sacrement et pendant son octave de la Conception de la sainte Vierge et pendant son octave et de l'Assomption. Les interdits pouvaient y assister; de sorte cependant que ceux qui en étaient cause, n'approchassent

point de l'autel. Tel était la disposition du chapitre, *Alma Mater*, qui ne regardait que l'interdit général. La permission de célébrer les offices divins ne regardait non plus que les clercs, et non les laïcs.

6°. Pendant l'interdit général, tous étaient privés de la sépulture ecclésiastique, excepté les laïcs privilégiés, et les clercs qui n'étaient point nommément interdits, et qui n'avaient pas donné lieu à l'interdit, ni omis de le garder. Les enfans et les adultes même qui avaient reçu les sacremens étaient privés de la sépulture ecclésiastique, parce qu'elle n'est, ni utile, ni nécessaire, comme les sacremens.

§ III.

Des cas soumis à l'interdit.

L'on comptait six cas principaux qui étaient soumis à l'interdit local. Le premier était lorsqu'une ville (excepté celle de Rome) donnait conseil ou aide à ceux qui maltraitaient un cardinal. (*Cap. 5 de poenitis in 6.*)

Le second était lorsqu'une ville recevait les usuriers publics.

Le troisième était lorsqu'une ville frappait injurieusement ou bannissait quelque pontife.

Le quatrième était lorsque des religieux ou des séculiers avaient enterré dans leurs églises ou leurs cimetières des personnes à qui ils avaient fait promettre qu'ils choisiraient leurs sépultures chez eux, ou qu'ils

ne la changeraient pas; car pour lors ces églises et ces cimetières étaient interdits.

Le cinquième était la sépulture des hérétiques dans les lieux où ils étaient inhumés.

Le sixième était lorsqu'on avait admis aux offices divins dans une église, des personnes nommément interdites: sur quoi il faut observer que depuis la bulle *ad vitanda scanda*, il n'y avait plus d'interdit local qui ne fût dénoncé.

§ IV.

Des peines de ceux qui violent l'interdit.

I. L'entrée de l'église était défendue, 1°. à ceux qui célébraient dans un lieu interdit; 2°. à ceux qui admettaient les excommuniés et les interdits dénoncés aux offices divins, aux sacremens ou à la sépulture ecclésiastique; 3°. aux évêques et autres supérieurs qui usurpaient les biens des églises vacantes ou des bénéficiers; 4°. à ceux qui portaient des censures sans observer les formalités présentes; 5°. aux évêques qui, dans le cours de leurs visites, recevaient plus qu'il ne leur était dû, à moins qu'ils ne restituassent le double dans un mois.

II. Un clerc qui célébrait avec connaissance dans un lieu interdit, encourait irrégularité, aussi bien que celui qui exerçait les fonctions d'un ordre sacré, étant personnellement interdit, ou suspens des fonctions saintes, ou de l'entrée de l'église. Il vivait en-

core privé de l'entrée de l'Église, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à celui dont il avait violé la sentence.

III. Ceux qui enterraient un excommunié, ou un interdit dans un lieu saint, étaient excommuniés; il fallait dire la même chose de ceux qui enterraient une personne non interdite dans un lieu interdit; des religieux même exempts, qui ne gardaient pas l'interdit observé par l'église principale ou paroissiale; des seigneurs qui faisaient célébrer les offices divins dans des lieux interdits, ou qui empêchaient les excommuniés ou les interdits dénoncés de sortir de l'église, lorsqu'on le leur ordonnait.

§ V.

De ceux qui peuvent lever l'interdit.

I. L'interdit général, soit local, soit personnel, ne peut être levé que par celui qui a juridiction dans le for extérieur.

II. Le pape ne s'est réservé aucun interdit local de ceux qu'on trouve portés par le droit; d'où vient que les évêques, mais non les curés, peuvent les lever.

III. L'interdit local et personnel, porté pour un certain temps, ou sous certaine condition, cesse lorsque ce temps est passé, ou que la condition est remplie.

IV. L'interdit personnel *ab homine*, est toujours réservé: l'interdit *à jure* ne l'est jamais, à moins qu'il ne soit fait expresse mention de la réserve.

V. L'interdit personnel peut être levé *ad cautelam*, lorsque les coupables sont pénitents, et qu'il est expédient de les absoudre *ad cautelam*. L'interdit général local ne peut se lever *ad cautelam*: le droit le défend, *cap. 10 de sent. excomm. in 6*. L'interdit mixte peut se lever *ad cautelam*, selon le sentiment le plus commun.

VI. L'interdit général local, ou personnel ne peut se lever que par l'absolution; d'où vient que, si on aliène une terre interdite, elle demeure toujours interdite, parce que sans cela il serait facile d'éluder les interdits. Si l'on détruit une église, on ne peut y enterrer personne avant que la place soit réconciliée. Mais l'interdit expire avec la communauté qu'on détruit, parce que celui qui cesse de jouir des privilèges d'une communauté, en cessant d'en être le membre, n'est plus sujet à ses charges. On excepte de cette règle les personnes qui sont cause de l'interdit. (Pontas, au mot INTERDIT. M. Collet, Moral. t. 4, p. 272.)

INTÉRÊT, accroissement du sort principal, ou somme qu'on paye chaque année à celui dont on a emprunté de l'argent. *Fænus*. Voyez USURE.

INTERIAN DE AYALA, (Jean) en latin *Joannes Interianus* ou *Interamnensis de Ajala*, auteur espagnol, religieux de l'Ordre royal et militaire de la Sainte-Vierge de la rédemption des captifs, mort à Madrid le 20 Oc-

tobre 1730, âgé de 74 ans, était poète, historien, critique, théologien, traducteur. Il a laissé plusieurs ouvrages dont le plus grand nombre est en langue espagnole, dans laquelle il écrivait avec pureté et élégance. On a de lui entre autres, Examen sérieux de la vérité; Démonstration historique de l'état religieux de S. Pierre Pascal, de Valence, évêque de Jaën, religieux de l'Ordre de la Merci, etc. Sermons prêchés en différentes occasions, à Madrid, in-4°; Relation des cérémonies observées aux obsèques de Louis 1^{er}, roi d'Espagne, réitérées pour les funérailles de Jean-Emanuel-Fernandès Pochecho, marquis de Vilna, premier instituteur et directeur de l'Académie d'Espagne, à Madrid, en 1725. *Pictor christianuseruditus*, à Madrid, in-fol. en 1730. L'auteur y découvre les erreurs où tombent la plupart des peintres, lorsqu'ils font des tableaux de piété. On a aussi de lui une traduction espagnole du catéchisme historique de M. l'abbé Fleury, dont la seconde édition est de Valence, en 2 volumes in-8°. (Moréri, édit. de 1759.)

INTÉRIEUR. Dans la Théologie mystique, on appelle *voies intérieures*, les dispositions internes de l'âme pour parvenir à la perfection et à la contemplation passive, dont les principales sont l'amour pur et désintéressé, la sainte indifférence, le sacrifice de toute volonté propre, la désappropriation, le si-

lence intérieur, etc. Voy. CONTEMPLATION.

INTÉRIEUR DE NOTRE SEIGNEUR ET DE LA SAINTE VIERGE. On appelle ainsi deux fêtes que l'on célébrait tous les ans dans les séminaires de Saint-Sulpice, pour honorer les grâces dont *l'intérieur*, c'est-à-dire l'âme de Jésus-Christ et celle de la sainte Vierge étaient ornées. On y faisait aussi toutes les semaines l'office de l'intérieur de Notre-Seigneur, excepté quand il se rencontrait quelque fête de Notre-Seigneur et dans le temps pascal. Le livre qui contient ces offices, s'appelle aussi simplement *l'intérieur*, aussi bien que deux estampes gravées.

INTERIM, terme emprunté du latin, qui est devenu une espèce de substantif dans notre langue; il signifie *provisoire, en attendant*. Charles-Quint mit en usage *l'interim*, pour pacifier l'Allemagne en 1548: c'était une espèce de réglemeut pour l'empire, sur les articles qui concernent la religion, en attendant la décision du concile de Trente; d'où vient qu'il fut nommé *interim*. Ce décret contenait 26 articles, qui renfermaient les dogmes et les cérémonies des catholiques, à la réserve du mariage, qu'on permettait aux prêtres, et de la communion sous les deux espèces, qu'on accordait au peuple. Les catholiques et les luthériens furent également mécontents de *l'interim*. Il n'y eut que peu de luthériens qui sy soumissent, et qui furent appelés *in-*

térimistes et *adiaphoristes*. Il y eut encore deux autres *interim*, celui de Léipsick, ou le nouvel *interim*, et celui des théologiens de Franconie.

INTÉRIMISTE, nom de parti qui fut donné aux luthériens qui s'attachèrent à l'un des trois *interim* dont on vient de parler. Les uns s'attachèrent donc à l'*interim* de Charles-Quint. On les nomma *politiques* ou *impériaux*, parce qu'ils suivaient la volonté de l'empereur. Mélancton fut leur chef. Les autres souscrivirent à celui de Léipsick, et les autres à celui des théologiens de Franconie. Les intérimistes furent aussi nommés *luthériens relâchés*.

INTERNONCE, envoyé du pape dans une cour étrangère, soit en attendant qu'il y ait un *nonce*, soit qu'il n'y ait jamais de *nonce*, mais seulement un *internonce*, comme à Bruxelles. (Voyez NONCE.)

INTERNONCIATURE, dignité d'un internonce.

INTERPOLATION, *interpolatio*. On appelle *interpolation*, en terme de diplomatique, des choses ajoutées postérieurement à un ancien manuscrit. Pour établir une interpolation, il faut 1°. que la pièce qu'on prétend interpolée, ait l'air de l'antiquité qu'on lui attribue; 2°. que l'on ait de bonnes preuves que cette pièce a été interpolée ou retouchée; 3°. que les interpolations ou changemens que l'on prétend y avoir été faits, conviennent au temps

de l'interpolateur; 4°. que ces interpolations ne touchent point au fonds de la pièce, et ne soient point si fréquentes, qu'elle en soit toute défigurée; 5°. que les restitutions que l'on fait, reviennent parfaitement au reste de la pièce. (D. Ruinart, *Apollog. de la miss. de S. Maur*, p. 97.)

INTERPRÉTATION, en matière de lois, est l'exposition ou l'explication des termes et de l'esprit d'une loi. Les canonistes usent à cet égard de cette distinction : *Si interpretatio sit intrinseca, substantialis et inseparabilis à lege, tunc est mera declaratio; si verò sit argumentalis vel extrinseca, tunc propriè fit interpretatio vel potiùs correctio seu modificatio*. Dans ce dernier sens, on est au cas de la dispense. (Fagnan, *In c. quoniam, de constit.* n° 19.)

Le même auteur, *In c. cum venissent de judiciis*, remarque qu'il y a : 1°. l'interprétation législative du prince : *Auctoritativa principis et in scriptis redigenda generalis et necessaria*. 2°. L'interprétation générale et nécessaire, mais non rédigée par écrit; celle de la coutume. 3°. L'interprétation du juge, qui est nécessaire, et par écrit, sans être générale. 4°. L'interprétation, qu'on appelle des gloses et des docteurs. 5°. L'interprétation non translativ : *Quæ sit de idiomate in aliud*. 6°. L'interprétation non translativ, que l'on distingue en intrinsèque et en argumentale ou

extrinsèque, comme l'on voit ci-dessus. 7°. L'interprétation littérale : *Per quam constructio quasi grammaticaliter, ad litteram exponitur.* 8°. L'interprétation morale : *Quæ non nudam litteram et verborum corticem explicat, sed verba et sensum.*

Les règles du sexte fournissent de sages principes sur la forme de interprétations. Voici les maximes que M. de Héricourt en a extraites : *certum est quod in his committit in legem, qui legis verba complectens, contra legis nititur voluntatem* Reg. 88, *de regulis juris in 6°. cap. proper. de verb. signif.* Cela signifie que dans l'interprétation des lois, il faut plus s'attacher à découvrir le véritable sens et l'esprit de la loi, qu'à en suivre les paroles. C'est pourquoi quand on rencontre dans une loi quelque endroit obscur, il faut la lire tout entière avec attention, même le préambule, s'il y en a un, afin de juger de ses dispositions par ses motifs, et préférer à tout autre explication celle qui paraît la plus conforme à l'esprit de la loi et à l'intention du législateur.

Cum quid prohibetur, prohibentur quæ sequuntur ex illo. Reg. 39, *in 6°.*, c'est-à-dire que s'il se trouve quelque règlement qui soit une suite naturelle de la disposition de la loi, et qui tende à lui donner son entier effet, on doit suppléer ce qui manque à l'expression, et étendre la loi à tout ce qui est compris dans l'intention du législateur.

Inspicimus in obscuris quod est verisimilius, vel quod plerumque fieri consuevit. (Reg. 45). Dans le doute sur l'interprétation d'une loi, il faut s'en tenir au sens qui est fixé par l'usage, pourvu qu'il soit constant, ancien et confirmé par une suite de jugemens uniformes.

Cum partium jura obscura, reo favendum est potius quam actori. (Reg. 11), *in 6°.* *In pænis benignior est interpretatio facienda.* (Reg. 40). *In obscuris minimum est sequendum.* (Reg. 30). *Ibid.* Lorsque le droit des parties paraît obscur et embarrassé, il faut incliner plutôt en faveur du défendeur, qui combat pour ne point perdre, qu'en faveur du demandeur, qui cherche à gagner : c'est en conséquence du même principe, qu'en matière criminelle on doit toujours pencher vers la douceur, et se déterminer pour le parti le plus doux.

Odia restringi, et favore convenit ampliari. (Reg. 15, *in 6°.*) Les lois qui favorisent ce que l'utilité publique, l'humanité, la religion, et d'autres motifs rendent favorable, doivent s'interpréter avec l'étendue que peut y donner la faveur de ces motifs, joints à l'équité. Pour celles qui restreignent la liberté naturelle, ou qui établissent des peines, elles ne doivent point être tirées à conséquence pour les cas qui n'y sont point marqués expressément. Il faut donc les renfermer dans leurs espèces, et leur donner tout le tempé-

ramment d'équité qu'elles peuvent souffrir. Mais quelque rigoureuses que puissent paraître les dispositions d'une loi, il faut les suivre à la lettre, s'il est évident que cette rigueur soit essentielle à la loi, et qu'on ne puisse y apporter de tempérament, sans l'anéantir. Mais si la loi peut avoir son effet par une interprétation qui modère cette rigueur du droit, il faut préférer l'équité qui est l'esprit de toutes les lois, à la manière étroite et dure de les interpréter.

Quæ contra jus fiunt debent utique pro infectis haberi (Reg. 64). *Non firmatur tractu temporis quod de jure ab initio non subsistit* (Reg. 18). *Factum legitime retractari non debet, licet casus postea eveniat à quo non potuit inchoari.* (Reg. 37). Il y a des lois qui déclarent nul tout ce qui regarde les empêchemens dirimans du mariage; d'autres au contraire prononcent des peines contre ceux qui y contreviennent, sans déclarer les actes nuls. Dans le cas de la convention aux lois de la première espèce, ce qui a été fait au préjudice de la loi, ne peut être confirmé par ce qui se passe dans la suite : mais si l'acte était valable dans son principe, il ne serait point annulé par ce qui serait arrivé dans la suite, quoique ce qui s'est passé l'eût rendu nul, si les choses s'étaient trouvées dans le même état, dans le temps que l'acte a été fait.

Quod alicui gratiosè concedi-

tur, trahi non debet in aliis in exemplum. (Reg. 74.) *In argumentum trahi nequeunt, quæ propter necessitatem aliquando sunt concessa.* (Reg. 78.) Les grâces que les lois accordent par faveur, ou dans le cas d'une nécessité absolue, à certaines personnes, ne doivent pas être appliquées à d'autres, quand même elles prétendraient se trouver dans le même cas.

Quod alicui suo non licet nomine, nec alieno licebit. (Reg. 67.) *Cum quid unâ viâ prohibetur alicui, ad id aliâ non debet admitti.* (Reg. 84.)

Quod ob gratiam alicujus conceditur, non est in ejus dispendium retorquendum. (Reg. 61.) Les grâces qui sont accordées à des particuliers par un privilège ou par la loi, ne doivent jamais tourner à leur préjudice.

Privilegium personale personam sequitur, et extinguitur cum personâ. (Reg. 7.) Les privilèges personnels s'éteignent par la mort de la personne à laquelle ils sont attachés; mais quand ils ont été accordés à la dignité, ou au monastère, ils subsistent après la mort de celui qui les a obtenus pour sa dignité ou pour son monastère.

Contractus ex conventione legem accipere dignoscuntur. (Reg. 85.) *In malis promissis fidem non expedit observari.* (Reg. 69.) *Non est obligatorium contra bonos mores præstitum juramentum.* (Reg. 58.) Les actes et les transactions que passent entre eux les particuliers, sont

des lois qui doivent être exactement observées entre ceux qui les ont passés, pourvu qu'ils aient traité d'une chose dont ils pouvaient disposer, et que leurs conventions ne contiennent rien de contraire aux bonnes mœurs.

Imputari non debet ei, per quem non stat, si non faciat quod per eum fuerat faciendum. (Reg. 41.) *Cum non stat per eum ad quem pertinet quominus conditio impleatur, haberi debet perinde ac si impleta fuisset.* (Reg. 66.) Si une personne s'est engagée à faire quelque chose, et qu'elle ne puisse exécuter et qu'elle a promis, sans que cette impuissance vienne de sa part, on ne peut rien lui imputer. On doit aussi regarder une condition comme exécutée, quand il n'a point dépendu de celui qui s'y était engagé, qu'elle ne le fût. *Contra eum qui legem dicere potuit apertius est interpretatio facienda.* (Reg. 57.) Quand il y a dans un acte quelque clause obscure, il faut l'expliquer contre celui qui aurait pu s'expliquer plus clairement.

Nemo potest plus juris transferre in alium, quàm sibi competere dignoscatur. (Reg. 79.) *Rationi congruit ut succedat in onere, qui substituitur in honore.* (Reg. 77.) *Is qui in jus succedit alterius, eo jure quo ille uti debet.* (Reg. 46.) *In alternativis electoris est electio, et sufficit alterum adimpleri.* (Reg. 70.) *Quod semel placuit, amplius displicere non potest.* (Reg. 21.)

Lorsqu'on propose dans un acte une alternative, c'est à celui à qui l'alternative est proposée, de choisir; et il satisfait à l'acte en accomplissant l'une des deux choses qui lui sont proposées; mais après son option il ne peut plus varier.

Utile non debet per inutile vitiari. (Reg. 37.) Une clause vicieuse, qui ne tombe pas sur le principal de la convention, ne rend point un acte nul. Toutes ces règles ont une application générale à toutes les espèces de l'un et de l'autre droit.

Les canonistes établissent qu'il n'appartient qu'au pape d'interpréter les canons en général, et particulièrement ceux du concile de Trente et des autres conciles généraux. Ses interprétations, en tant que déclarations d'un texte douteux et équivoque, sont loi comme le texte même, suivant cette règle de droit : *Declaratio legis ab eo facta, qui à principe, seu legis conditore jus habet legem interpretandi, essentialiter non differt à lege declarata.* *L. hominis et rei, § verbum ex legibus, ff. de verb. signif. ergo eandem auctoritatem et obligandi vim habet quàm ipsa lex.* Il n'appartient qu'au roi lui-même d'interpréter ses ordonnances.

INTERSTICE, intervalle de temps réglé par les lois, *interstitium*. Les interstices ecclésiastiques sont les intervalles de temps, qui, selon les lois de l'Église, doivent se trouver entre la réception d'un ordre et

celle d'un autre ordre supérieur.

Les anciens canons mettaient des interstices considérables entre les ordres mineurs, et de plus grands à proportion entre les ordres majeurs : il y en avait de dix ans ; et les moindres étaient de cinq ans. Les canons nouveaux n'en déterminent aucun à garder entre les ordres mineurs, laissant à la prudence de l'évêque d'en mettre ou d'en dispenser absolument ; et pour les ordres sacrés, ils en prescrivent un an entre chacun. (*Conc. Trid. sess. 23, c. 11, 13, 14.*) Ces canons obligent en conscience ; et ceux qui ne les observent pas, en se faisant ordonner, sans garder des interstices, péchent mortellement, quoiqu'ils n'encourent ni la suspension ni l'irrégularité, cette peine n'étant point exprimée par le droit, et la bulle de Sixte v du 5 janvier 1589, qui la renferme, ayant été révoquée par Clément viii, en sa quarantième bulle du 28 février 1595. (Cabassut, *Jur. can. theor. et prax.*, lib. 5, c. 16, n° 7. Pontas, au mot INTERSTICE, cas 1. Gibert, *Inst. eccles. et benef.*, p. 191.)

L'année d'interstices du sous-diaconat au diaconat, et du diaconat à la prêtrise, est ecclésiastique et non civile et naturelle, ou composée de douze mois entiers ; c'est-à-dire qu'un clerc qui aura été ordonné diacre le samedi des quatre-temps du carême de cette année, qui arrive, je le suppose, le 17 de

mars, pourra recevoir la prêtrise le samedi des quatre-temps du carême de l'année prochaine, quoique ce samedi arrive vingt jours plus tôt que cette année présente ; et qu'il ne doive par conséquent point y avoir douze mois entiers entre le diaconat et la prêtrise de ce clerc. Cette décision contraire à M. Gibert, à l'endroit cité, est de Fagnan, qui assure que la congrégation des cardinaux, établie pour l'explication du concile de Trente, en ce qui regarde les mœurs et la discipline, et dont il était le secrétaire, l'a ainsi déclaré avec l'approbation de Clément viii. (Fagnan, *Comment. sur les décrétales, de temporib. ordination. n° 2.*)

Le pape seul peut dispenser entièrement des interstices, en donnant plusieurs ordres majeurs à une même personne en un même jour. L'Évêque peut seulement dispenser d'une partie, pour la nécessité ou l'utilité de l'Église : s'il en dispense hors ces deux cas, il pèche ; mais il n'encourt point de censure, parce que le droit n'en porte point contre lui à ce sujet. (Gibert, à l'endroit cité.)

Le grand-vicaire d'un évêque peut dispenser des interstices en l'absence de l'évêque, et lors seulement qu'il a pouvoir d'accorder des démissoires. C'est ainsi que l'a décidé la congrégation des cardinaux interprètes du concile de Trente, le 7 mars 1697, au rapport de Fagnan, *in cap. de eo, 3 temp. ordinat. n.*

12, l. 1, tit. 11. (Pontas, au mot INTERSTICES.)

INTESTAT, qui meurt sans faire testament, *intestatus*. On distingue *intestat* de fait et de droit. L'*intestat* de fait est celui qui meurt sans faire effectivement de testament. L'*intestat* de droit est celui qui fait un testament nul. On regardait autrefois comme damnés et infâmes ceux qui mouraient *intestats*, parce qu'ils n'observaient pas les canons des conciles qui ordonnaient aux moribonds de donner une partie de leurs biens à l'Église, ou aux pauvres. On privait même de l'absolution, du viatique et de la sépulture ceux qui manquaient à ce devoir; ce qui donna lieu à un arrêt du 19 mars 1409, rapporté par Pasquier, qui fait défenses à l'évêque d'Amiens d'empêcher, comme il faisait, la sépulture des décédés *ab intestat*. L'héritier *ab intestat*, est celui qui est héritier par un autre droit que par un testament. (Voyez HÉRITIER.)

INTINCTION, mélange qui se fait à la messe entre la consécration et la communion d'une petite partie de l'hostie consacrée avec le sang de Jésus-Christ. Toutes les liturgies du monde chrétien, à l'exception des sectaires du seizième siècle, ont fait non-seulement l'élévation et l'adoration de l'Eucharistie, mais encore le mélange des symboles du corps et du sang de Jésus-Christ, afin qu'après avoir exprimé sur l'autel la mort

de Jésus-Christ par la consécration du corps et du sang faite séparément, on représente aussi la réunion de son corps et de son âme, et par conséquent son état vivant et glorieux par la réunion des espèces. (Le père le Brun, Explic. de la messe, t. 3, p. 327.)

Dans la plupart des églises grecques, on fait l'intinction du sang, en faisant une croix sur chaque pain consacré avec la petite cuiller trempée dans le précieux sang. (Le père le Brun, t. 2, p. 375.)

INTOLÉRANCE, *intolerantia*. L'intolérance consiste à n'avoir aucune communion en fait de religion, de prières, de service divin, avec ceux qui n'obéissent point à l'Église romaine.

INTOLÉRANT, celui qui observe l'intolérance. (Voyez INTOLÉRANCE.)

INTONATION, action par laquelle un chœur commence à chanter, à entonner un psaume, un motet, etc.

INTRANT, celui qui était choisi par sa nation dans l'université de Paris, pour nommer le recteur. Comme il y avait quatre nations dans l'université, il y avait aussi quatre intrants qui nommaient le recteur.

INTROÏT, le commencement de la messe, qui consiste dans une antienne composée ordinairement de quelque verset d'un psaume. Autrefois on chantait le psaume entier dont ce verset est tiré. On dit encore à la fin de ce verset le *gloria Patri*, etc.,

qui se dit à la fin de tous les pseauxes, selon l'usage de l'Église, fondé sur la tradition des apôtres, comme le cardinal Bona le fait voir au ch. 16 de son livre de la Psalmodie, § 6. Dans les premiers siècles de l'Église, il ne paraît pas qu'il y ait eu d'autre introït que le salut de l'évêque, *Dominus vobiscum*, et les lectures de l'Écriture. (Le père le Brun, Explic. de la messe, t. 2, p. 36.)

Le mot d'introït vient d'*introitus*, qui veut dire *entrée*, parce que l'introït se dit à l'entrée de la messe. Dans le rit ambrosien, l'introït est appelé *ingressus* et *ingressa*. C'est une simple antienne sans pseaulme, ni *Gloria*, ni répétition, si ce n'est aux messes des morts, où le *Requiem* est répété après le verset *Te decet*. (Le père le Brun, *ibid.* p. 199.)

INTRONISATION, entrée d'un prélat en possession de son siège épiscopal, la prise de possession. C'est un abus condamné par le septième canon du concile de Latran, tenu en 1179, d'exiger quelque chose pour l'intronisation des évêques.

INTRUS, *intrusus*. Ce mot vient du latin *intrudere*, qui veut dire faire entrer par force, et signifie celui qui s'est mis en possession d'un bénéfice de sa propre autorité, et sans un titre canonique, du moins coloré.

Le droit commun qualifie d'intrus : 1°. ceux qui ayant plusieurs bénéfices incompatibles, veulent encore en avoir

d'autres semblables par ambition ou par avarice (c. 18, *De præb.*); 2°. ceux qui se font pourvoir de bénéfices sans l'autorité du collateur, quoiqu'il fût suspens pendant ce temps (c. 5, *de conces. præb.*); 3°. ceux qui se font donner par les collateurs des bénéfices qui ne valent pas (c. 18, *De exe. præb.*); 4°. Ceux qui entrent dans un bénéfice sans aucun droit, de leur propre autorité ou par force (c. 18, *De præb. in 6.* Gibert, *Instit. eccl.*, page 660.)

Un intrus dans un bénéfice devenait irrégulier selon Pontas, et par conséquent incapable de posséder aucun bénéfice, puisque l'irrégularité produisait cette inhabilité générale, selon la plupart des théologiens. (Pontas, au mot **IRRÉGULARITÉ**, cas 107. Voyez **IRRÉGULARITÉ** et **POSSESSION**.)

INTRUSION, prise de possession d'un bénéfice, violente et contre les règles. L'intrusion emporte une incapacité perpétuelle à celui qui est intrus, de posséder le bénéfice dans lequel il est intrus. Il est aussi incapable d'en posséder aucun autre, selon les théologiens qui disent que l'intrusion produit l'irrégularité, et l'irrégularité produit l'inhabilité générale aux bénéfices.

INVEGES (Augustin), né à Sciacca, ville de Sicile, l'an 1593, se fit jésuite après ses études, et enseigna la philosophie et la Théologie dans sa société.

Il en sortit quelques années après, et ne s'appliqua presque plus qu'à l'étude de l'Histoire et à celle des Pères de l'Eglise. Il mourut à Palerme au mois d'avril 1677, âgé de quatre-vingt-deux ans, après avoir laissé : 1°. l'Histoire de Palerme en italien, divisée en 3 volumes in-fol. le premier, sous le titre de *Palermo antiquo*, en 1649; le second, sous celui de *Palermo sacro*, en 1650; le troisième, sous celui de *Palermo nobile*, en 1651 : tous trois imprimés à Palerme même. Cet ouvrage est devenu fort rare. 2. *La Cartagine siciliana*, en deux livres, à Palerme en 1661, in-4°. 3°. *Ad annales siculos præliminaris apparatus, in quo de siculæ historiæ dignitate, antiquitate et scriptorum præstantiâ, ac numero fusè disseritur*, à Palerme 1709, in-4°. Cette dissertation préliminaire est divisée en deux sections : dans la première, on traite de la dignité de l'histoire de Sicile : la seconde donne trois catalogues d'auteurs qui ont parlé de la Sicile. Les notes et les additions qui s'y trouvent sont du père Michel de Gindice, benédictin de la congrégation du mont Cassin, et abbé du monastère de Montréal. 4°. Invèges a encore fait en latin une Histoire du paradis terrestre, et de l'état d'innocence. (Mongitore, *Biblioth. sicul.* Le père Nicéron, t. 11 de ses Mémoires.)

INVENTAIRE, description, état et dénombrement qui se

fait par écrit des meubles, papiers et autres biens d'une maison. La communauté n'est dissoute que par la confection et la clôture de l'inventaire qui doit être clos trois mois après qu'il a été achevé, selon les formalités suivantes : 1°. il faut que la clôture en soit faite au greffe; 2°. que la personne qui la demande fasse une simple affirmation qu'elle n'a rien recélé, et que l'inventaire est fidèle; 3°. qu'elle signe son affirmation; 4°. que le greffier signe la minute de l'inventaire, après avoir écrit ces mots, *pour clos*, et exprimé l'année et la date du mois. Selon les art. 240 et 241 de la coutume de Paris, la communauté qui est entre le mari et la femme, continuait en faveur des enfans mineurs après le décès du mari, jusqu'à ce que l'inventaire eût été fait et parfait, et qu'il eût été clos selon les formes susdites, trois mois après le décès du mari. Il n'était pas nécessaire que la personne qui faisait faire un inventaire des biens qui étaient en communauté avec le prédécédé, fit une déclaration de ceux qui lui étaient propres, si ce n'est en tant que les héritiers du défunt avaient droit aux fruits, arrérages ou intérêts, produits par ces biens, jusqu'à la mort du prédécédé. (Pontas, au mot INVENTAIRE.)

INVENTION, *inventio*, se prend ici pour l'une des manières d'acquérir le domaine d'une chose. Il s'agit de savoir si les

choses trouvées appartiennent à celui qui les trouve en vertu de l'invention. Il est certain, 1°. qu'il faut rendre une chose trouvée au maître auquel elle appartient, quand on le peut. 2°. Qu'il faut chercher avec soin le maître de la chose trouvée pour la lui rendre. Si cette recherche exige des dépenses, c'est le maître de la chose trouvée qui doit les supporter, quand celui qui l'a trouvée est de bonne foi; sinon, et que celui qui a trouvé soit de mauvaise foi, il doit supporter ces dépenses et se les imputer à lui-même. Mais on demande si on peut retenir la chose trouvée, ou bien si l'on est obligé de la donner aux pauvres, lorsqu'on n'en peut découvrir le maître?

Nous répondons qu'on doit donner aux pauvres, ou employer en œuvres pies les choses trouvées dont on ne peut découvrir le maître, et que celui qui les trouve ne peut les retenir pour lui; car,

1°. Saint Charles Borromée, dans le quatrième concile de Milan, ordonne que les choses trouvées soient données aux pauvres, ou aux lieux pieux, lorsqu'après une recherche exacte, on n'en peut découvrir le maître. Le catéchisme romain ordonne la même chose, part. 3, *ad septimum decalogi præceptum*, n° 16.

2°. Le maître de la chose trouvée en conserve le domaine, puisqu'il n'y a pas renoncé, et qu'il n'est aucune loi qui le

lui ôte. D'un autre côté, sa volonté justement présumée est que ne pouvant recouvrer cette chose, elle lui soit rendue de la meilleure manière possible; ce qui ne se peut faire qu'en la donnant aux pauvres, ou en l'employant à quelques œuvres pies, puisque cet usage seul peut tourner au profit au moins spirituel du maître de la chose perdue, et à l'avantage de la république. Il est donc certain qu'on doit donner aux pauvres les choses trouvées, ou les employer en d'autres bonnes œuvres; et il faut raisonner des choses trouvées comme des autres biens qui ne nous appartiennent pas, et dont, après une exacte perquisition, nous ne pouvons découvrir le maître. Or, selon le droit naturel, les biens dont nous ne pouvons découvrir le maître, doivent être donnés aux pauvres qui prient Dieu pour lui, ou employés en d'autres œuvres utiles à la république, parce que c'est la meilleure manière de restituer aux maîtres inconnus, et que le droit naturel veut qu'on restitue le bien d'autrui de la meilleure manière qu'on le peut.

Si celui qui a trouvé une chose perdue était vraiment pauvre, il pourrait la retenir en tout ou en partie, selon la nature de la chose et le degré de sa pauvreté, après une exacte, quoiqu'inutile perquisition. Si le maître venait à comparaître après que la chose perdue aurait été distribuée aux pauvres, ou em-

ployée en d'autres bonnes œuvres, celui qui l'aurait trouvée ne serait point tenu à lui en rendre le prix, s'il avait attendu un temps suffisant et fait les perquisitions convenables avant que de la donner aux pauvres, ou de l'employer en d'autres bonnes œuvres; mais il y serait tenu faute de l'une ou de l'autre de ces conditions. Si celui qui a trouvé une chose a fait des dépenses pour la trouver, ou pour chercher le maître à qui elle appartient, il a droit de répéter ces dépenses. S'il n'a fait aucune dépense, il ne peut rien exiger; mais il peut recevoir ce qui lui sera offert librement et sans contrainte.

INVENTION DE LA SAINTE CROIX. Sainte Hélène, mère du grand Constantin, ayant trouvé la vraie croix de notre Seigneur sur le Calvaire, à la fin de l'an 326, en laissa une portion à Jérusalem, et la donna en garde à l'évêque du lieu, pour la conserver à la postérité. On la montra d'abord une fois l'année seulement le jour du vendredi-saint. On s'accoutuma ensuite à la montrer encore le lendemain de Pâque, pour satisfaire la dévotion des pèlerins. On l'exposa aussi le troisième dimanche du carême. Mais ces solennités ne pouvaient passer pour des fêtes de l'invention de la sainte Croix. L'établissement de la fête de l'invention de la sainte Croix, telle que nous la voyons maintenant, est dû à l'Eglise d'Occident où on l'a

qualifiée long-temps du nom d'Exaltation : mais on a sujet de douter s'il s'est fait avant le règne d'Héraclius, au temps duquel on doit rapporter la seconde Exaltation et la séparation des deux fêtes. Il semble qu'elle n'ait point été généralement reçue dans l'Eglise romaine avant le pontificat de Grégoire II, et que si elle se trouve dans des calendriers plus anciens, elle y a été insérée postérieurement par ceux qui les ont augmentés. Le pape Urbain VIII, par sa bulle de 1642, mit l'invention de la sainte Croix parmi les fêtes de précepte; mais cette bulle n'a pas eu beaucoup de vigueur. La fête de l'invention de la sainte Croix se fait dans l'Eglise latine le 3 mai, non que l'on soit persuadé que la sainte Croix ait été trouvée ce jour-là, mais pour la rapprocher de l'adoration de la croix, qui se fait le vendredi-saint, d'où il semble que la fête de l'invention ait tiré son origine. (Baillet, 3 mai.)

INVESTITURE, se disait tant du droit d'investir quelqu'un d'un fief, que de l'acte par lequel on l'en investissait. C'était la réception à la foi et hommage, par laquelle le vassal était saisi et investi du fief par son seigneur dominant. C'était la concession d'une terre, ou d'une dignité faite par le seigneur à son vassal, ou par le prince à son sujet qui s'obligeait par serment de lui être fidèle et de lui rendre les services et les de-

voirs requis. On donnait l'investiture, en mettant à la main de celui qu'on investissait quelque symbole de sa dignité, et l'on trouve quatre-vingts manières de la donner dans le glossaire de du Cange.

INVESTITURE, en matière bénéficiale, est le droit qu'avaient les empereurs, les rois, les princes, ducs, comtes et autres seigneurs, de mettre en possession par la crosse et l'anneau, les évêques et les abbés de leurs états, qui leur prêtaient foi et hommage des fiefs qu'ils tenaient d'eux. Le premier qui contesta le droit d'investiture aux souverains fut le pape Grégoire vi, l'an 1045; mais Grégoire vii qui monta sur le siège apostolique l'an 1073, le fit avec beaucoup plus de force. Il excommunia l'empereur Henri iv et défendit à tous ecclésiastiques, sous peine d'excommunication, de recevoir l'investiture de la main des princes temporels. Victor iii et Urbain ii, successeurs immédiats de Grégoire vii, défendirent aussi généralement toutes les investitures. On commença sous Pascal ii, à faire une attention particulière sur la cérémonie de la concession du bâton et de l'anneau, et l'on considéra ces ornemens comme des marques du pouvoir ecclésiastique; d'où l'on concluait que le prince, en faisant cette cérémonie, semblait donner la puissance spirituelle. C'est ainsi que Pascal ii s'expliqua dans la conférence qu'il eut à Châlons

avec les députés de l'empereur, et c'était le fondement principal de ceux qui regardaient les investitures comme une hérésie pire que la simonie. Il y eut un règlement entre le pape Calixte ii et l'empereur Henri v, qui fut confirmé par le premier concile général de Latran, tenu au mois de mars 1123. Ce règlement portait « que les élections des évêques et des abbés se feraient » en présence et du consentement des princes; que dans l'Allemagne, l'évêque élu serait investi par le sceptre, des régales, c'est-à-dire, de tous les biens qu'il tient de la couronne, avant d'être consacré, et dans les autres états, pendant les six mois après la consécration; que les évêques rendraient aux princes tous les devoirs et les services qu'ils leur devaient à cause de leurs fiefs, ou de leurs régales. »

A l'égard de la France, les rois n'ont eu aucun démêlé avec les papes touchant les investitures; ils en ont toujours joui paisiblement, même du temps de Grégoire vii. Sous les papes suivans, les rois renoncèrent à l'investiture par le bâton pastoral et par l'anneau, quoiqu'ils n'eussent jamais prétendu, non plus que les autres souverains, donner la puissance spirituelle aux prélats qui les recevaient d'eux. Cette contestation fit plus de bruit en Angleterre; mais enfin on s'y conforma au règlement de Calixte ii.

Le mot d'investiture vient du latin *investire*, qui signifie *vêtir* ou *orner*; c'est pour cela qu'investir et inféoder sont synonymes, et signifient l'un et l'autre mettre en possession et revêtir du fief celui qui prête le serment de fidélité au Seigneur dominant. On peut consulter sur la matière des investitures : 1°. M. Dupin, Histoire des controverses, au douzième siècle de sa Biblioth. des Aut. ecclés., part. 1. 2°. L'Histoire de l'origine des dîmes, des bénéfices et des autres biens temporels de l'Église, à Lyon, chez Anisson, 1689, où l'histoire des investitures est rapportée avec beaucoup d'exactitude. 3°. La Dissertation du père Alexandre sur les investitures des évêchés et des abbayes. 4°. La Dissertation de M. Gervaise, sur l'hérésie des investitures, où l'on trouve beaucoup de recherche et d'exactitude. Cette dissertation est la quatrième de celles que l'auteur a mises à la tête de son Histoire de Suger, abbé de Saint-Denis, imprimée à Paris, in-12, 1721. 5°. La Dissertation de M. Schilter, sur les investitures simultanées. 6°. Le père Mabillon, dans le sixième tome de ses Annales de l'Ordre de Saint-Benoît, où il rapporte les suites de la funeste division qui s'éleva dans le douzième siècle, au sujet des investitures entre le sacerdoce et l'empire, et où il fait voir que cette question ne roulait que sur un mal-entendu. 7°. Le père Maimbourg, dans

son Histoire de la décadence de l'empire, où il traite fort au long de la querelle des empereurs avec les papes au sujet des investitures. 8°. Le septième tome du spicilège où l'on trouve un recueil de pièces, concernant les investitures des évêchés de France. 9°. Le père Barre, dans son Histoire d'Allemagne, t. 4, où il expose en quoi consistait la difficulté des investitures qui divisait le sacerdoce et l'empire, et ce qu'il y avait de juste, ou d'excessif dans les prétentions des deux puissances.

INVISIBLES, est le nom que l'on donna à quelques rigides confessionnistes, et aux sectateurs d'Osiandes, de Flaccius Illyricus, et de Swenkfeld, qui croyaient qu'il n'y a point d'église visible. Les Frères de la Rose-Croix ont aussi été appelés *Invisibles*. (Pratéole, au mot INVISIBLES.)

INVITATOIRE, *invitatorium*. On appelle invitoire le pseaulme *Venite exultemus* que l'on chante au commencement de matines, avec un verset qu'on entre-mêle à ceux du *Venite*, pour inviter le peuple à louer Dieu.

INVITATORIEN, celui qui avait la charge de commencer l'office divin dans l'Ordre de Cîteaux.

INVOCATION DES SAINTS. *Cherchez SAINTS.*

INZAPATE ou INSABATE. *Cherchez INSABATE.*

IONIE, partie de l'Asie Mineure qui s'étend le long de la mer Égée qui est à son cou-

chant. Le nom d'Ioniens vient de Javan, fils de Javan. *Cherchez JAVAN.*

IPERIUS (Jean), surnommé *le Long*, et dit *Iperius*, parce qu'il était de la ville d'Ypres en Flandre, fut docteur en décret et en droit dans l'université de Paris. Il devint ensuite abbé de Saint-Pertin dans l'Artois, depuis l'an 1365 jusqu'en 1383, qui fut l'année de sa mort. Il joignait une grande piété à beaucoup de science, et il écrivit une histoire fort détaillée de son monastère, dans laquelle il inséra un grand nombre de faits intéressans pour l'histoire de tout le pays. (Les pères dom Martène et dom Durand, bénédictins, l'ont fait imprimer en 1717, dans le tome 3 du *Thesaurus novus anecdotorum*, etc., p. 446 et suiv., sous ce titre : *Chronica, sive historia monasterii Sancti-Bertini* : elle commence à l'an 590, et va jusqu'à l'an 1294. On a encore de Jean Iperius, *Vita sancti Erkembodonis*, que le père Godefroi Henschenius, jésuite, a publiée avec des notes, dans les *Acta sanctorum*, au 12 avril. (Valère-André, Biblioth. belg., édition de 1739, in-4°, t. 2, p. 669.)

IPSUS ou HIPSUS et IPSUM, ville épiscopale de la Phrygie-Salutaire au diocèse d'Asie, sous la métropole de Synnade. Toutes les notices en font mention. Appien d'Alexandrie parle d'un combat qui s'y est donné entre Séleucus et Antigonus. Elle a en pour évêques :

1. Lucien, souscrivit au concile de Chalcédoine.

2. Gélase, au septième concile général.

3. Photius, au huitième.

4. Thomas, à celui de Photius. (*Oriens christianus*, t. 1, page 842.)

IRA, de la famille de Jaïr, ou fils de Jaïr. L'Écriture dit qu'il était prêtre de David, c'est-à-dire, comme plusieurs l'expliquent, qu'il était le docteur, le rabbin, le conseiller de David. (2 Reg. 20, 26.)

IRA ou HIRA. (*Voy. HIRA.*)

IRAD, hébr., *âne sauvage*, du mot *harod*, fils d'Enoch, et petit-fils de Caïn. (Gen., 4, 18.)

IRAI, hébr., *veille ou ville ou anon*, du mot *hir*, fils de Bela. (1 Par. 7, 7.)

IRENARQUE, mot grec qui signifie *prince de paix*, et que Syncellus a donné à Notre-Seigneur Jésus-Christ, après le prophète Isaïe. (C. 9, v. 6.)

IRENDAEL (Chrétien d'), théologien. On de lui : *S. Facultatis theologicæ coloniensis sapientissimum judicium pro doctrinâ perillustri D. Henrici Denys, sacræ Theologiæ licentiatii lovaniensis, in seminario leodiensi professoris, nec non in ecclesiâ leodiensi canonici-theologi, adversus ineptias, cavillationes, aberrationes et imposturas doctoris Fr. Martin, in libello cui titulus, Refutatio justificationis..... vindicatum per Christianum ab Irendael, theologum*; à Marianople, 1701, in-4°.

IRÈNE, martyre, sœur et compagne de sainte Agape. (*Voyez AGAPE.*)

IRÈNE, impératrice de Constantinople, morte en 803. Cette princesse ayant fondé un monastère de religieuses, leur donna une règle qu'elle dicta elle-même. Nous avons cette règle sous le nom de *typicum*, dans le premier tome des *Analecta græca* : le manuscrit, d'où cette pièce a été tirée, est un des originaux signés de la propre main de l'impératrice Irène, en lettres rouges. (Journal des Savans, 1688, seconde partie, page 372 de la première édition et 307 de la seconde.)

IRÈNE (Gilles de Sainte-), B., dominicain, naquit dans le diocèse de Visco en Portugal l'an 1190, selon l'opinion la plus commune, de parens également distingués par leur noblesse et leurs richesses. Destiné à l'état ecclésiastique par le conseil ou la cupidité de ses parens, Gilles étudia d'abord à Coïmbre, et ses premières études ne furent pas plus régulières, que son entrée dans un état dont il ignorait encore la sainteté et les devoirs. Dans un âge où on peut dire qu'il n'avait, ni la capacité, ni la pensée de servir l'Eglise, il possédait déjà deux prieurés et trois canonicats dans les chapitres de Brague, de Coïmbre et d'Idanha. Mais cette abondance lui fut funeste ; en augmentant sa vanité, elle favorisa ses passions. Il se livrait sans retenue à tous les désirs de son cœur, et

ne négligeait pas néanmoins l'étude des sciences profanes, dans lesquelles il se fit bientôt la réputation d'habile physicien, également versé dans les secrets de la nature et de la médecine. Il reçut avec de telles dispositions les saints ordres, et ne parut, ni moins mondain, ni moins ambitieux. La réputation des écoles de Paris le fit sortir du royaume de Portugal pour venir chercher de nouvelles lumières parmi nos savaus professeurs de médecine. Les progrès qu'il fit dans cet art, lui méritèrent en effet l'admiration de l'Académie, et le degré de docteur. Ebloui par ce nouveau succès et ce titre d'honneur, Gilles s'éloignait toujours de plus en plus des occupations propres à son état. Dieu jeta enfin sur lui un regard de miséricorde pour le tirer de cet aveuglement où la corruption de son cœur l'avait plongé. Sa grâce le toucha si puissamment, qu'il se fit en lui un changement universel ; et foulant aux pieds les honneurs et les richesses du siècle, il renonça en même temps à tous les plaisirs de la vie. Il se démit de tous ses bénéfices, et entra dans l'Ordre de Saint-Dominique. On peut fixer l'époque de cette conversion en l'année 1224 ou 1225. Un changement si général, dans un homme si rempli de l'esprit du monde, et qui avait tant aimé la gloire et les plaisirs, ne servit pas moins à édifier, qu'à faire admirer la force de la grâce du

Sauveur. D'esclave qu'il était du monde et de ses passions, il devint un illustre pénitent, un fidèle disciple de Jésus-Christ et de sa croix, un religieux humble, modeste, intérieur, et uniquement occupé à combattre les désirs de la chair et les inclinations de la nature corrompue. Autant il avait cherché à s'élever, autant chercha-t-il à s'humilier. Rien ne lui paraissait, ni trop bas, ni trop pénible, lorsqu'il s'agissait de pratiquer la charité fraternelle. Les malades n'avaient point de serviteur plus assidu, plus vigilant, ni plus attentif à connaître et à prévenir tous leurs besoins. Lorsque les étudiants vquaient à leurs exercices d'écoles, Gilles de Sainte-Irène parcourait leurs petites cellules, les nettoyait et les rangeait. Occupations, sans doute, peu remarquables selon l'esprit du monde; mais occupations précieuses aux yeux de la foi. Pour en connaître tout le mérite, il suffit de savoir quel était le caractère d'esprit, et quelle avait été la délicatesse ou l'ambition d'un homme devenu si différent de lui-même. Mais sa vertu était trop éclatante pour n'être point éprouvée. Dieu permit que sa fidélité fût mise à l'épreuve par de violentes tentations : alors le saint pénitent avait recours à la prière; prosterné devant son crucifix, les yeux baignés de larmes, il éprouvait que son courage augmentait avec sa confiance, et il demeurait toujours victorieux de

la tentation. Appliqué à l'étude de la Théologie, il y fit tous les progrès qu'on s'était promis de la beauté de son génie et de la pureté de ses intentions. L'étude de la religion fit désormais sa plus douce occupation, et la méditation des livres saints ses délices. De retour en Espagne, il prêcha partout et avec fruit, la pénitence, la pratique et l'amour de la vertu avec un zèle vraiment apostolique; mais surtout à Coïmbre, et répara ainsi avec usure tout le scandale qu'il avait donné. Comme sa vertu l'avait mis en grand crédit à la cour de Portugal, cela lui facilita les moyens de faire de nouveaux établissemens dans les villes qui les demandaient. Il fut élu deux différentes fois provincial de la province d'Espagne. Il se comporta avec tant de sagesse, de prudence et d'habileté dans l'exercice de ces charges, soit pour conserver l'ordre dans sa pureté et la discipline régulière dans sa vigueur, soit pour inspirer à tous les particuliers, par la force de l'exemple, l'amour de leur état et la fidélité à leurs devoirs, qu'il n'y avait point de couvent qui ne pût se glorifier d'avoir des saints et des savans. Il faisait ses voyages toujours à pied, sans diminuer rien de la rigueur de ses pénitences. Il empêcha par ses prières, ses conseils, ses prédications et ses miracles, les funestes effets d'une guerre civile qui était près d'éclater dans le royaume de Portugal, au sujet

du roi dom Sanche n et de l'enfant dom Alphonse, son frère. Il apaisa encore par ses prières une furieuse tempête qui allait faire périr un vaisseau, et tous ceux qui le montaient. Il porta à la réconciliation par sa douceur et sa prudence, un vindicatif qui, depuis long-temps acharné à la perte de son ennemi, n'avait jamais voulu entendre parler d'aucun accommodement. Ce grand serviteur de Dieu mourut dans le monastère de Santaren où il s'était retiré, après s'être démis pour la seconde fois de sa charge de provincial, également regretté des grands et du peuple. Ce fut le jour de l'Ascension, 14 mai 1265. Le saint homme était alors dans sa quatre-vingt-unième année, ou dans sa soixante-quinzième, selon l'opinion qui paraît la plus commune. Dieu l'avait honoré du don de prophétie ; et de celui des miracles. Il s'en fit aussi plusieurs à son tombeau. Tout cela donna aux fidèles une si haute idée de sa sainteté, que presque dès son décès ils commencèrent à l'invoquer, et à lui rendre un culte que les églises de Portugal suivirent, et que le saint-siège approuva dans la suite. Les habitants de Sainte-Irène le mettent au rang de leurs saints patrons ; et les évêques de Visco ont fixé sa fête au dimanche après l'Ascension. (Le père Touron, dans ses Hommes illustres, t. 1, p. 76, et suiv.)

IRENÉE (saint), évêque de Lyon, docteur de l'Eglise et

martyr, né dans l'Asie mineure vers l'an 120 de Jésus-Christ, fut disciple de Papias et de saint Polycarpe, qui avaient été instruits par saint Jean l'Évangéliste. Il observa particulièrement saint Polycarpe, et n'oublia jamais ses paroles et ses actions. On croit que ce fut saint Polycarpe qui envoya saint Irénée dans les Gaules vers l'an 157. Il s'arrêta à Lyon où il exerça la fonction de prêtre sous l'évêque saint Pothin. Son savoir et sa piété l'y firent paraître avec une grande distinction, et engagèrent les martyrs de Lyon à le députer à Rome vers le pape Eleuthère en 178, pour le prier de réprimer les montanistes. Il y disputa contre Valentin et contre deux disciples de cet hérésiaque, Florin et Blastus, dont il réfuta par écrit les erreurs. De retour à Lyon, il succéda à saint Pothin, évêque de cette ville, et devint le chef des églises des Gaules, qu'il gouverna avec autant de piété que de zèle et de douceur. Après la mort de saint Eleuthère, il s'éleva une grande dispute entre le pape Victor, son successeur, et les évêques asiatiques, sur la célébration de la pâque. Ceux-ci prétendaient qu'on devait toujours la célébrer le quatorzième de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'elle arrivât. Victor au contraire soutenait avec les évêques d'Occident, qu'on ne devait la célébrer que le dimanche qui suivait le quatorzième de la lune. Saint Irénée s'opposa

d'un côté aux Asiatiques, en célébrant la pâque le dimanche, et de l'autre il écrivit au pape Victor, pour le détourner de la résolution qu'il avait prise d'excommunier ces Asiatiques. Cette lettre eut son effet, et remit la paix dans l'Église. On ne sait presque plus rien de saint Irénée depuis ce temps jusqu'à son martyre qu'il souffrit vers l'an 202 ou 203, sous l'empire de Sévère. On fait sa fête le 28 de juin, qu'on suppose être le jour de sa mort; mais à Lyon cette fête a été renvoyée dans le nouveau bréviaire au 29 novembre. Saint Irénée avait écrit en grec plusieurs ouvrages. Il ne nous reste qu'une version latine des cinq livres qu'il composa contre les hérésies; quelques fragmens grecs rapportés par divers auteurs; la lettre au pape Victor rapportée par Eusèbe, et celle qui contient l'histoire des premiers martyrs de Lyon, adressée aux chrétiens d'Asie et de Phrygie, au nom de ceux de Vienne et de Lyon.

Les meilleures éditions de ces ouvrages sont celles d'Érasme en 1526, de Grabe en 1702, et du père Massuet en 1710. Saint Irénée avait une vaste érudition, tant dans le sacré, que dans le profane. Il possédait l'Écriture, l'histoire, les poètes, les philosophes, la discipline de l'Église, la doctrine des hérétiques. Son style est simple, mais net, serré et plein de force. Dodwel a composé sur ce Père six Dissertations curieuses et utiles

pour en faciliter l'intelligence.

Voici quelques-uns des endroits les plus remarquables de sa doctrine touchant le dogme, la morale et la discipline.

1. Saint Irénée enseigne que c'est le Verbe de Dieu même et son Esprit qui a dicté les écritures, et que les prophètes inspirés du Verbe ont annoncé sa venue dans la chair. (*Lib. 2 Advers. hæres.*, c. 18, n° 2 et *lib. 4*, c. 20, n° 4.) Il ajoute que, quoique l'Écriture soit la règle immuable de notre foi, elle ne renferme pas tout, et qu'elle est obscure en divers endroits: d'où il conclut qu'il faut recourir à la tradition, c'est-à-dire, à la doctrine que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont transmise de vive voix. (*Lib. 3*, c. 2.)

2. Les marques de la vraie Église sont, que répandue dans tout le monde, elle enseigne partout une même foi, garde une même forme de gouvernement avec une même espérance. L'Église de Rome est la plus grande Église connue de tout le monde, fondée par les glorieux apôtres Pierre et Paul. C'est avec cette Église, à cause de sa puissante primauté, que tous les fidèles, quelque part qu'ils soient, doivent s'accorder. (*Lib. 5*, c. 20, et *lib. 3*, c. 3.)

3. Saint Irénée reconnaît en plusieurs endroits l'unité d'un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils, le Saint-Esprit. (*Lib. 2*, c. 17.) Il reconnaît aussi que c'est Dieu qui a créé le monde par son Verbe et par son Saint-

Esprit, qu'il nomme aussi sagesse; que ce Verbe et ce Saint-Esprit existent avec le Père de toute éternité, et sont de même substance; que Jésus-Christ est Fils de Dieu, et Dieu lui-même, qu'il est en même temps vrai homme; qu'il s'est fait homme dans le sein de la Vierge, et que Marie est demeurée vierge après son enfantement. (*Lib. 3, c. 16, etc.*)

4. Saint Irenée marque nettement la confession des crimes commis en secret. (*Lib. 1, c. 6.*) Le péché originel, la nécessité du baptême, le libre arbitre de l'homme, et dit que lui seul a été la cause de sa perte, et l'est encore tous les jours; que le mal ne vient point de Dieu, mais de la créature; que sans le secours de la grâce, l'homme ne peut opérer son salut, ni parvenir à la gloire à laquelle Dieu appelle tous les hommes sans aucun mérite de leur part. Il enseigne que Jésus-Christ a institué une nouvelle oblation de son corps et de son sang, qui n'est offerte que par l'Eglise en tout lieu du levant au couchant, selon la prophétie de Malachie; que le pain qui vient de la terre, recevant l'invocation divine, n'est plus un pain commun, mais l'Eucharistie, composée de deux choses, l'une terrestre, l'autre céleste; savoir, la chair de Jésus-Christ qui est terrestre, et de même nature que la nôtre; et son esprit, c'est-à-dire, son âme et sa divinité, par laquelle il est du ciel et céleste.

(*Lib. 4, c. 18. Voyez Eusèbe, lib. 5, Hist. et in chron. Saint Jérôme; in Catal., c. 35. Photius, Cod. 120. Dupin, Biblioth. ecclès., t. 1. Dom Géillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclès., t. 2, pag. 135. et suiv. D. Gervaise, Vie de saint Irenée.*)

IRENÉE (saint), diacre et martyr en Toscane, sous l'empire d'Autélien, l'an 275, fut arrêté par l'ordre de Turgius ou Turcius, gouverneur de Toscane, qui le fit conduire chargé de chaînes à Chiusi. Il ordonna ensuite qu'on l'étendît sur le chevalier en sa présence, qu'on lui déchirât les côtés avec des ongles de fer, qu'on lui appliquât les torches ardentes sur les flancs. Le saint mourut au milieu de ces cruels supplices, en rendant grâces à Jésus-Christ de ce qu'il avait été jugé digne de souffrir pour son saint nom. Avec lui mourut une sainte dame nommée Mustiole, parente de l'empereur Claude II. Turcius la fit tourmenter avec des fouets plombés, jusqu'à ce qu'elle rendît l'esprit. Les martyrologes font mention de ces deux martyrs au troisième juillet. Leurs actes sont les mêmes que ceux de saint Félix de Sutti en Toscane. Ils sont graves et naturels, quoique non originaux. (Tillemont, *Mém. eccl.*, t. 4. Baillet, t. 2, 3 juillet.)

IRENÉE (saint), évêque de Sirmich en Pannonie, qu'on nomme aujourd'hui Hongrie, vivait dans le quatrième siècle, du temps de la persécution de

Dioclétien et de Maximien. Il fut arrêté par ordre de Probus, gouverneur de Pannonie, amené à son tribunal, et tourmenté cruellement. Son père, sa mère, ses enfans encore petits, sa femme, ses voisins, ses amis tous en larmes et consternés, le conjuraient d'avoir pitié de lui-même. Il ne daigna pas même leur répondre; et après divers supplices, il eut la tête coupée le 6 d'avril ou le 25 de mars de l'an 304. L'histoire de son martyre est authentique, et tirée des actes judiciaires. (Ruinart. Tillemont, Mém. ecclés., tom. 5, Baillet, tom. 1, 25 mars.)

IRENÉE DE SAINT JACQUES, religieux carme, Breton, connu dans le siècle sous le nom de Jacques Goazmoel, enseigna la philosophie et la Théologie à Paris, et y mourut dans le couvent dit *des Billettes*, le 3 septembre 1676. On a de lui : 1°. *Tractatus theologicus de singulari immaculatæ Virginis protectione*; Paris 1650, in-4°. C'est une réponse à deux dissertations de M. Launoy, imprimée à Lyon en 1642, l'une sur le scapulaire des carmes, et l'autre sur la vision de Simon Stock, général des carmes. 2°. *Philosophiæ cursus ad mentem D. Thomæ, cui adjungitur appendix in spheram cum brevi annotatione de temporum caracteribus, calendarii reformatione, etc.* Paris, 1655, in-fol. Le même ouvrage fut imprimé, *ibidem*, 1663, sous cet autre titre : *Musæum philosophorum; seu P. Irenæus, car*

melita, docens logicam, physicam et moralem. 3°. *Theologia de Deo uno, de Deo trino, de angelis*; à Poitiers, 1661, 1 vol. in-fol. 4°. *Theologia de peccatis; de legibus; de gratiâ; de fide, spe et charitate; de jure et justitiâ*; Poitiers, 1671, 1 vol. in-fol. 5°. *Tractatus de regulis fidei*; *ibidem*, 1 vol. in-folio. 6°. *Theologia de Verbo incarnato*; Paris, 1676, in-fol. (*Bibl. carmelitan.*, t. 2, col. 196.)

IRENÉE DE TYR, auteur chaldéen. (Abed-Jésu lui attribue cinq livres d'histoire ecclésiastique, où il traite principalement des erreurs de Nestorius. (Ebed-Jésu, Catalogue des Écrivains chaldéens.)

IRÉNÉPOLIS, ville épiscopale de la seconde Cilicie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Anazarbe : elle est aussi appelée *Neronias*, du nom de Néron. Ptolémée, saint Athanase, Théodoret, en font mention, et les actes des conciles nous apprennent que les évêques suivans y étaient :

1°. Narcisse se trouva au concile d'Ancyre et à celui de Néocésarée. C'était un des principaux évêques ariens. Il assista aussi à celui d'Antioche en 335, de Sardique, d'où il se retira à Philippopolis. Il faut qu'il soit mort avant 359.

2. Indime, souscrivit au brigandage d'Éphèse, et se rétracta deux ans après à Chalcédoine.

3. Basile, siégeait sous l'empereur Anastase.

4. Jean, chassé de son siège

en 518, comme monophysite.

5. Procope, au concile de Mopsueste, assemblé en 550, par ordre de Justinien.

6. Paul, souscrit aux canons *in Trullo*.

IRENOPOLIS, ville épiscopale d'Isaurie, au même diocèse, sous la métropole de Seleucie, n'est connue que par les notices et les actes des conciles qui font mention des évêques suivans :

1. Jean, au concile de Nicée.

2. Ménodore, représenté au concile de Chalcédoine par Basile, son métropolitain.

3. Paul, souscrit aux lettres de sa province à l'empereur Léon.

4. Gerges, aux canons *in Trullo*.

5. Euschenon, au concile de Photius, sous le pape Jean VIII.

IRICI (Jean-André), jurisconsulte et théologien de la ville de Trino dans le Montferrat, a donné : *Joann. Andr. Irici, jurisc. ac Theol. tridinensis, rerum patriæ libri tres ab anno urbis æternæ CLIV usque ad annum Christi M. CLXXII ubi Montiferrati principum, episcoporum, aliorumque illustrium virorum gesta, ex monumentis plurimis nunc primum editis, recensentur. Accedit ejusdem autoris dissertatio de sancto Oglerio, celeberrimi Locedien-sis monasterii Abbate, chronologica ipsius præsulum serie locupletata, cum figuris et indicibus.* (Mediolani, 1745, in-4°, Journ. des Sav. 1745, p. 310.)

IRIEZ ou YRIEZ, ou YRIER,

et EREIE, *Aredius* et *Aridius* (saint), abbé de Limoges, naquit en cette ville vers l'an 511, de parens nobles et pieux. Il fut reçu au nombre des gentils-hommes de Théodebert, roi d'Austrasie, vers l'an 534, et quitta la cour par l'avis de saint Nicée, évêque de Trèves, pour se consacrer à la pénitence. La mort de son père, nommé *Jocond*, l'obligea de retourner à Limoges où il continua chez sa mère appelée *Pélagie*, la vie austère qu'il avait commencée sous la conduite de saint Nicée. Vers l'an 550, il fonda dans le Limousin le monastère d'Atane, dont il fut premier abbé. Il dressa pour ses religieux une règle composée des institutions de Cassien, des institutions de saint Basile, et des plus saintes maximes des anciens Pères. Il mourut le 25 d'août de l'an 591, et son tombeau fut honoré de plusieurs miracles. On fait sa fête le 25 d'août. (D. Mabillon, Anaclet, t. 4. Baillet, 25 août.)

IRKUTSKOI, ville épiscopale de Sibérie, sur la rivière d'Angera, où demeure un évêque dépendant de l'archevêque de Tobolsk.

IRLANDE ou IPERNIE, royaume de l'Europe en la mer Occéane, *Hibernia*. C'est une île de l'Océan occidental, située au couchant de l'Angleterre, entre le cinquante-unième et le cinquante-sixième degré de latitude septentrionale, et entre le septième et le douzième degré de longitude. Sa longueur du

nord au sud est d'environ deux cents milles d'Irlande, et sa largeur de l'est à l'ouest de cent vingt milles. Elle se divisait autrefois en cinq provinces ; savoir, Lagenie, Momonie, Conacie, Ultonie et Midie ; mais cette dernière est unie à la Lagenie. Ainsi on ne compte plus que les quatre premières qui étaient autrefois autant de royaumes. L'Irlande fut convertie à la religion chrétienne dans le cinquième siècle par Pallade, diacre de l'Eglise de Rome , et par saint Patrice, tous deux envoyés en ce pays par le pape Célestin 1^{er}. Elle a produit un grand nombre de saints. Ce qui lui a mérité le titre de l'*Ile des saints*. Depuis le divorce de Henri vin avec le saint-siège, et l'établissement de l'hérésie en Irlande, les naturels du pays y sont encore catholiques. Il y a quatre archevêchés en Irlande ; savoir, Armach, Dublin, Cassel et Tuam ou Toam. L'archevêque d'Armach a pour suffragans Méath, Ardach, Clonmacnosse, Clogher, Downe, Derri, Raphoët, Kilmore, Drommore, Conner. L'archevêque de Dublin a Kildare, Fernes, Laghlin, Osséri. Les suffragans de Cassel sont Emli, Limerick, Watterford, Lismore, Ardfert et Finibore, Cloune, Cork, Rosse, Killaloë, Aghado ; et l'archevêque de Toam a pour évêchés suffragans Elfin, Clonfert, Killala, Kilmadough, et autrefois Atheuri. Les écrivains qui parlent de l'Irlande sont particulièrement Keating, qui en a

fait une histoire exacte qui a été traduite en latin ; Colgan, Pierre Lombard , Camden , Richard Stanilmrst, Sylvestre Gérard , Gratianus Lucius, Pierre Valois, Flaherti , dont l'histoire est curieuse, et la chronologie exacte ; Spéed. Le chevalier Jacques Varræus a écrit un excellent ouvrage des auteurs qui ont paru en Irlande depuis le quatrième siècle jusqu'au dix-septième , et qui a été augmenté très-considérablement par M. Harris de Dublin. Il faut consulter aussi l'Histoire d'Irlande, écrite en français par M. l'abbé Mageoghegan , et imprimée en 2 volumes in-4^o, chez Boudet ; l'Histoire monastique d'Irlande , in-12, à Paris, chez Louis Lucas , 1690 ; et l'Abrégé des Annales ecclésiastiques d'Irlande , par le père Porter, à Rome, in-4^o, 1691.

Conciles d'Irlande.

Le premier fut tenu vers l'an 465. Ce concile porte en tête le nom de *saint Patrice* , apôtre d'Irlande, et il est adressé aux prêtres, aux diacres, et à tout le clergé. Les canons sont au nombre de trente-quatre, dont la plupart règlent la conduite des clercs. Il est ordonné dans le sixième, que les clercs qui ne seront pas vêtus d'une manière modeste, et qui n'auront pas les cheveux courts comme les Romains, seront séparés de l'Eglise. La même peine est ordonnée contre les femmes des portiers, et des autres clercs in-

férieurs, qui paraîtront sans être voilées. Le septième veut que tous les clercs, à la réserve de ceux qui seront esclaves, assistent à l'office du soir et du matin. Il est dit dans le huitième, que si un clerc s'est rendu caution de quelque somme que ce soit, pour un païen, et que ce païen ayant de quoi payer, cache son bien pour ne pas acquitter lui-même sa dette, le clerc donnera la somme dont il a répondu; et que si pour s'en dispenser il s'engage à un duel avec ce païen, il sera exclus de l'Église. Le neuvième défend toute fréquentation suspecte entre les moines et les vierges, ne voulant pas qu'ils séjournent ensemble dans une même hôtellerie, ni qu'ils courent les campagnes dans un même chariot. Le dixième est contre les clercs négligens à s'acquitter de l'office divin, et contre ceux qui nourrissaient leurs chevaux. Dans l'onzième on punit d'excommunication celui qui reçoit un clerc excommunié. Le douzième défend de recevoir l'aumône d'un chrétien excommunié. La même chose est ordonnée dans le treizième, à l'égard des païens qui voudraient offrir quelque chose à l'Église. Le quatorzième ordonne un an de pénitence pour les crimes d'homicide, de fornication, et autant pour ceux qui consultent les aruspices. Le quinzième n'ordonne que six mois de pénitence pour un voleur, dont il devait jeûner vingt jours en ne mangeant que du pain. Il

permet après le temps de sa pénitence écoulé, de le recevoir dans l'Église; mais en l'obligeant, s'il est possible, de rendre le vol. Le seizième veut qu'on anathématise un chrétien qui croit être sorcier, ou qui affecte de l'être, et défend de le recevoir dans l'Église jusqu'à ce qu'il ait fait sa pénitence. Le dix-septième excommunique les vierges qui se sont mariées après avoir fait à Dieu vœu de virginité; mais il leur accorde la pénitence, à condition qu'elles se sépareront de leur adultère, et qu'à l'avenir elles ne demeureront plus avec lui dans une même maison, ou une même métairie. Le dix-huitième refuse l'entrée de l'Église, même la nuit de Pâque, à un excommunié, jusqu'à ce qu'il soit admis à la pénitence. Le dix-neuf et le vingt-deuxième déclarent excommuniée, une femme qui quitte son mari pour en épouser un autre; et son père même, s'il a consenti à cet adultère. Le vingtième prive de la communion le chrétien qui refuse de payer ce qu'il doit, jusqu'à ce qu'il ait satisfait. Il est dit dans le vingt-unième que si un chrétien ayant un procès contre un autre chrétien, appelle devant les juges civils, au lieu de remettre l'examen de sa cause à l'Église, il sera séparé de la communion. Le vingt-troisième porte, que si un prêtre bâtit une église, il ne pourra y offrir le sacrifice qu'après avoir appelé l'évêque pour la consacrer. Le vingt-quatrième

défend à un étranger, qui vient s'établir dans un lieu, de baptiser, d'offrir, de consacrer, et même de bâtir une église avec la permission du prince, sans avoir auparavant reçu celle de l'évêque. Le vingt-cinquième marque que l'évêque allait passer quelque temps en chaque église de son diocèse. C'est pourquoi il marque que ce que les fidèles auront donné pendant ce temps-là appartiendra, suivant l'ancien usage, à l'évêque, ou pour ses propres besoins, ou pour ceux des pauvres, suivant qu'il le jugera à propos. Le vingt-sixième ajoute que si un clerc se l'approprie, c'est-à-dire, séparément le curé, il sera séparé de l'Église comme amateur d'un gain sordide. Le vingt-septième défend à un clerc, sous peine d'être privé de la communion, de faire aucune fonction dans le lieu où il vient s'établir, s'il n'en a auparavant obtenu la permission de l'évêque. Le vingt-huitième déclare que les clercs qui seront séparés de la communion, prieront chez eux en particulier, et non avec d'autres, et qu'ils ne pourront, ni offrir, ni consacrer, jusqu'à ce qu'ils aient satisfait par la pénitence. Le vingt-neuvième ordonne un jeûne de quarante jours pour tous ceux qui demanderont le baptême, et ne veut pas qu'on le leur administre avant ce temps. Le trentième permet à un évêque d'offrir le sacrifice le jour du dimanche, lorsqu'en ce jour il se trouvera

hors de son diocèse ; mais il lui défend de faire aucune ordination sans la permission du diocésain. Le trente-unième veut qu'on regarde comme homicide et comme excommunié un clerc qui en emploie un autre pour tuer son ennemi. Il est ordonné par le trente-deuxième, que si un ecclésiastique veut racheter des captifs, il le fera avec son propre argent, et ne les enlèvera pas pour les faire échapper ; ce qui faisait passer les clercs pour des voleurs, et déshonorait l'Église. Le trente-troisième défend à ceux qui viendront de la Grande-Bretagne, de s'habiller dans le pays, d'exercer leurs fonctions sans une lettre de leur évêque. Il est porté dans le trente-quatrième, que si un diacre quitte son abbé pour s'en aller en une autre paroisse, il n'y pourra servir à l'autel ; mais que son curé ou son abbé (car il paraît que c'était la même chose) l'obligera de revenir à son église. On ordonne le même traitement pour un moine sorti de son monastère sans la permission de son abbé. Les canons de ce concile sont adressés aux prêtres, aux diacres, et à tout le clergé. Ils ne portent en tête que les noms de saint Patrice, et de deux autres évêques, l'un nommé *Auxilius*, et l'autre *Jeserinus*. (Tom. 3, Conc., p. 1478.)

Le second, que l'on attribue à saint Patrice, ne porte en tête, ni son nom, ni celui d'aucun autre évêque ; et on ne peut

rien décider sur le lieu non plus que sur le temps de sa convocation. Mais on ne peut douter qu'il ne soit très-ancien, puisque les païens étaient encore très-communs dans le pays, comme on le voit par le second canon. Il y en a trente-un en tout.

Le premier défend toute communication avec les pécheurs, c'est-à-dire, apparemment avec ceux qui étaient excommuniés pour leurs crimes. Le second dit, que l'on doit se contenter dans la nécessité de recevoir des païens la nourriture et le vêtement, comme la mèche de la lampe ne prend de l'huile qu'autant qu'il est besoin pour l'entretenir. Il est dit dans le troisième, que l'abbé doit examiner soigneusement à qui il donne le pouvoir de lier et de délier. Il préfère une pénitence moins longue, mais accompagnée des marques d'un sincère repentir. à une plus longue, mais plus tiède et plus languissante. Le quatrième porte, que l'on ne doit point de malédiction à un excommunié, mais l'éloigner de la communion, de la table, de la messe et du baiser de paix, l'éviter, après une correction, si c'est un hérétique. Pour montrer que l'on ne doit juger de personne avant le jour du jugement, le cinquième propose l'exemple de Judas qui fut condamné après avoir été admis à la table du Sauveur, et celui du bon larron reçu dans le paradis après le supplice de la

croix. Le septième défend de rebaptiser ceux qui ont reçu le symbole, de qui que ce soit qui l'aient reçu, de même que la semence n'est point souillée par l'impureté de celui qui sème; mais il déclare que ce n'est point les rebaptiser que de leur donner ce sacrement quand ils n'ont point reçu ce symbole; qu'à l'égard des apostats il faut les recevoir par l'imposition des mains. Ce canon rappelle les anciennes ordonnances sur ce sujet. Il est remarqué dans le huitième que l'Église n'est point établie pour défendre les coupables; mais qu'il est bon de persuader aux magistrats de se contenter de faire mourir par l'épée de la pénitence ceux qui se réfugient dans le sein de l'Église. Le neuvième, en laissant espérer le pardon aux ministres de l'Église, qui sont tombés dans quelque péché canonique, leur ôte toute espérance de faire à l'avenir les fonctions de leur ministère; mais il consent qu'ils en conservent le titre. Le texte des autres canons est si corrompu par la négligence des copistes, qu'on a peine à en prendre le sens. Le onzième regarde comme essentiel à la pénitence de cesser d'aimer le péché. On déclare dans le douzième, que ceux qui pendant leur vie ne se sont pas rendus dignes de participer aux sacrifices, n'y pourront trouver de secours après leur mort. Le quatorzième dit que les novatiens s'abstenaient pendant toute l'année, mais que

les chrétiens ne jeûnaient qu'en certain temps. Selon le quinzième, on doit, à l'exemple du Sauveur, instruire le peuple auquel on est envoyé, mais le quitter si on lui devient inutile, étant permis en ce cas de se taire et de se cacher. Au contraire, si l'on peut faire du fruit, il faut se montrer et instruire le peuple, quelque danger qu'il y ait. Le canon se fonde dans ces deux maximes opposées sur l'exemple de Jésus-Christ qui ordonna à un de ses disciples de le suivre, et à un autre de s'en retourner en sa maison. Le seizième déclare nulles les ordinations des évêques qui ne sont pas faites conformément à ce que l'apôtre prescrit sur ce sujet. Il est ordonné dans le dix-septième, que les moines vivront dans la solitude, sans richesses temporelles, sous la puissance de l'évêque, ou de l'abbé, et qu'ils éviteront en toutes choses ce qui est au-delà du nécessaire, étant appelés à souffrir le froid, la nudité, la faim, la soif, les veilles, les jeûnes. Il semble fixer l'âge de la profession à vingt ans, afin qu'on s'engage à une vie parfaite en un âge parfait. Le dix-huitième établit la différence des degrés de mérites dans les clercs, dans les moines, dans les vierges, dans les veuves, dans les laïcs fidèles. Le dix-neuvième prescrit huit jours pour le cathécuménat, au bout desquels les cathécumènes doivent recevoir le baptême aux solennités de Pâque, de la Pen-

tecôte et de l'Épiphanie. Le vingt-deuxième dit, que celui-là ne peut être regardé comme fidèle qui ne communie pas la nuit de Pâque. Le vingt-troisième paraît défendre le serment par tout autre nom que celui de Dieu. Le vingt-cinquième défend d'épouser la femme de son frère; la raison qu'il en donne, c'est que cette femme n'ayant été qu'une seule chair avec son mari, elle est la sœur du frère de ce mari. (T. 3, Conc., p. 1482.)

Le troisième concile fut tenu en 684, selon le P. Mansi, qui ajoute que les canons de ce concile et de quelques autres du même temps, ou plus anciens, forment ce qu'on appelle le *code d'Hibernie*, dont on trouve une partie dans le spicilège de dom d'Acheri, et l'autre dans les anecdotes des pères Martenne et Durand. Il rapporte ensuite différentes espèces de pénitences considérables imposées par les canons de ce concile, spécialement contre les crimes d'impureté. (Le père Mansi, t. 1 de son Supplément à la collection des conciles, col. 513 et 514.)

Le quatrième concile fut assemblé l'an 1097. On y demanda qu'Anselme, archevêque de Cantorbéri, érigeât la ville de Waterford en évêché, et qu'il ordonnât évêque un moine nommé Malch; ce qui fut exécuté. (*Lab. 10. Hard. 6. Anglic. 1.*)

Le cinquième, l'an 1152 au mois d'octobre, par le cardinal Paperon, légat : on y établit

quatre archevêques, à Armach, à Dublin, à Cassel et à Toam, et on leur assigna leurs suffragans. (*Lab. 9. Hard. 6. Anglic. 1.*)

Le sixième, l'an 1186, d'Irlande ou de Dublin. (Le père Mausi, t. 2, col. 733.)

IRONIE, raillerie ingénieuse que l'on fait d'une personne, en feignant de la louer. L'ironie n'est point mauvaise de sa nature. Dieu s'en est servi à l'égard d'Adam (Genès., 3, 22), et le prophète Élie à l'égard des quatre cents faux prophètes de Baal. (3 Reg., 18, 27.) On peut donc l'employer pourvu que ce ne soit, ni par orgueil, ni par vanité, ni par mépris pour le prochain, ni par aucune autre intention mauvaise, mais par le motif d'une récréation honnête, ou pour quelqu'autre fin légitime. (Pontas, au mot IRONIE.)

IRRÉGULARITÉ.

SOMMAIRE.

- § I. *De la nature et de la division de l'irrégularité.*
- § II. *Des causes de l'irrégularité*
- § III. *Des effets de l'irrégularité.*
- § IV. *Des raisons qui empêchent l'irrégularité.*
- § V. *De l'irrégularité du défaut de naissance.*
- § VI. *De l'irrégularité du défaut d'esprit.*
- § VII. *De l'irrégularité du défaut du corps.*
- § VIII. *De l'irrégularité du défaut d'âge.*

- § IX. *De l'irrégularité du défaut de liberté.*
- § X. *De l'irrégularité du défaut de réputation.*
- § XI. *De l'irrégularité qui vient de la bigamie.*
- § XII. *De l'irrégularité du défaut de douceur.*
- § XIII. *De l'irrégularité venant de l'homicide.*
- § XIV. *De l'irrégularité qui vient de la réitération du baptême.*
- § XV. *De l'irrégularité qui vient de la méchante réception des ordres.*
- § XVI. *De l'irrégularité du mauvais usage des ordres.*
- § XVII. *De l'irrégularité provenant de l'hérésie.*
- § XVIII. *De la dispense de l'irrégularité.*

§ I^{er}.

Nature et division de l'irrégularité.

L'irrégularité est un empêchement canonique, c'est-à-dire, établi par les canons de l'Eglise, qui provient de certains défauts et de certains crimes, et qui fait qu'un homme ne peut licitement recevoir les ordres qu'il n'a pas, ni exercer les fonctions, tant de ceux qu'il a reçus, que de la juridiction ecclésiastique, attachée à ces ordres, ni enfin être valablement pourvu d'un bénéfice ecclésiastique, sans avoir obtenu une dispense.

L'irrégularité se divise en perpétuelle, temporelle, totale, partielle, en celle qui vient du défaut, et celle qui vient du péché.

La perpétuelle ne se lève que par la dispense ; telle est celle qui vient de l'homicide. La temporelle cesse par le laps du temps, telle est celle qui vient du défaut d'âge, laquelle cesse lorsqu'on a l'âge requis ; la totale exclut de tout ordre, de tout exercice d'ordre et de tout bénéfice. La partielle n'exclut que de quelqu'une, ou de quelques-unes de ces choses. Celle qui vient du défaut s'encourt à cause de quelque indécence non coupable de la part du sujet. Celle qui vient de la faute, est fondée sur le crime du sujet.

Il y a huit sortes d'irrégularités qui viennent du défaut, ou huit sortes de défauts qui produisent l'irrégularité. 1°. Le défaut de naissance ; 2°. le défaut de raison ; 3°. le défaut du corps ; 4°. le défaut d'âge ; 5°. le défaut de liberté ; le défaut de réputation ; 7°. la bigamie ; 8°. le défaut de douceur.

Il y a cinq péchés qui produisent l'irrégularité. 1°. L'homicide ; 2°. la réitération du baptême ; 3°. la mauvaise réception des ordres ; 4°. le mauvais exercice de ces mêmes ordres ; 5°. l'hérésie.

On renferme toutes ces irrégularités dans les vers suivants :

Qui spurius , juvenisve , animo vel corpore læsus ;

Mancipium , bigamus , judex , famæve notatus ,

Errans , bis tingens , malè qui promotus ad aram ,

Aut malè qui servit , fraternâ et cæde cruentus ,

Quisquis hic est , sacris nunc saltè al-taribus absit.

§ II.

Des causes de l'irrégularité.

La cause finale, ou la fin de l'institution des irrégularités, c'est l'honneur de la religion et la majesté du culte de Dieu, qui exige dans ses ministres l'exemption de certains péchés ou de certains défauts qui les déshonorent aux yeux des peuples.

La cause efficiente de l'irrégularité, c'est le concile général, ou le pape seul, parce qu'eux seuls ont le droit d'instituer des irrégularités, comme le prouve l'expérience de tous les siècles, depuis la naissance de l'Eglise jusqu'à nous. D'où vient qu'il n'y a aucune irrégularité que celles qui sont portées par le droit commun.

La cause matérielle prochaine, ou l'occasion qui donne lieu à l'irrégularité, c'est le défaut ou le péché mortel, extérieur et consommé dans son genre.

La cause formelle, ou la forme de l'irrégularité, consiste dans les paroles qui expriment l'irrégularité, et ces paroles ne sont point déterminées par le droit..

§ III.

Des effets de l'irrégularité.

L'irrégularité produit quatre effets. Elle empêche de recevoir licitement les ordres qu'on n'a pas. Elle empêche d'exercer licitement ceux qu'on a, aussi bien que la juridiction qui leur est

attachée. Elle rend inhabile à recevoir aucun bénéfice. Elle fait que les irréguliers sont coupables de péché mortel, en recevant les ordres, ou en les exerçant.

1°. L'irrégularité empêche de recevoir licitement les ordres, et même la tonsure, mais non validement, car un irrégulier peut être vraiment ordonné.

2°. L'irrégularité empêche l'exercice des ordres que l'on a, et de la juridiction qui leur est attachée. D'où vient qu'un prêtre irrégulier ne peut, ni dire licitement la messe, ni communier sous les deux espèces, ni se communier lui-même avec une hostie consacrée par un autre, ou par lui-même, avant qu'il fût irrégulier, etc.

3°. L'irrégularité rend inhabile à tout bénéfice, en sorte que la collation faite à un irrégulier, serait nulle et invalide. C'est le sentiment le plus suivi parmi les théologiens qui se fondent sur le *ch. dudum* 22, de *electione*. et sur le *ch. 7* de la *sess. 14* du concile de Trente, qui défend de donner aucun bénéfice à un irrégulier; car quoiqu'il ne déclare pas une telle collation nulle en termes clairs et précis, l'usage et le commun des théologiens l'entendent en ce sens. D'ailleurs l'irrégularité rend invalide la réception des pensions ecclésiastiques, selon le style de la cour romaine, comme l'enseigne Navarre, l. 5, *consil. cons.* 44. Elle rend donc nulle aussi, et à plus

forte raison, la collation des bénéfices. D'où il suit qu'un irrégulier est obligé de restituer les fruits d'un bénéfice qui lui a été conféré dans l'irrégularité; qu'il ne peut exercer validement les actes d'élection, de présentation, de collation, de bénéfices et autres semblables; qu'il est inhabile à recevoir une nouvelle juridiction ordinaire, soit dans le for intérieur, soit dans l'extérieur, parce qu'une telle juridiction est fondée sur un titre intrinsèque de bénéfice ou de dignité, dont l'irrégulier est incapable. Il peut cependant recevoir une nouvelle juridiction déléguée, qui n'est fondée que sur une simple commission, excepté la juridiction nécessaire pour entendre les confessions.

4°. Quiconque reçoit les ordres et même la tonsure dans l'irrégularité, commet un péché mortel, parce qu'il viole une loi considérable de l'Eglise en matière grave.

§ IV.

Des raisons qui empêchent l'irrégularité.

1°. L'oubli, l'inadvertance, la bonne foi, la légèreté de la matière, et généralement tout ce qui excuse de péché mortel, empêche l'irrégularité qui vient du péché, parce qu'on ne peut encourir une peine si grave que pour une faute mortelle. Mais pour l'irrégularité qui vient du défaut, elle s'encourt par le défaut seul indépendamment de toute faute.

2°. L'ignorance vincible, soit du droit, soit du fait, n'empêche point l'irrégularité, parce qu'elle n'exuse point d'un péché grief.

3°. Le doute du droit empêche l'irrégularité, parce que les lois ne portent point cette peine contre ceux qui agissent dans un tel doute; mais dans un doute de fait concernant l'homicide, on doit se regarder comme irrégulier, ainsi que le décident Innocent III, *De homicidio volunt.*, c. 18, Clément III, c. 12, Honoré III, c. 24. D'où saint Thomas conclut (*Quod lib.* 4), que quand il y a eu des personnes tuées dans un combat sans qu'on sache ceux qui les ont tuées, tous les combattans doivent se comporter en irréguliers. On excepte le cas où ceux qui tueraient, ne le feraient que pour sauver leur vie, en se renfermant dans les bornes d'une juste défense, envers des agresseurs injustes. Il suit de-là qu'on a besoin de dispense pour recevoir les ordres; lorsqu'on a frappé quelqu'un, et que l'on doute s'il est mort des coups qu'il a reçus; lorsqu'on a été cause d'un avortement, et que l'on doute si le fœtus était animé; lorsqu'on a conseillé un homicide, et que l'on doute si le conseil a influé efficacement dans la mort. Il faut dire la même chose d'un médecin qui doute avec fondement d'avoir causé la mort d'un malade par un péché mortel.

4°. Dans un doute de fait qui ne regarde pas l'homicide, on

n'encourt point l'irrégularité, parce que le droit ne la décerne point expressément, comme l'enseignent presque tous les théologiens.

§ V.

De l'irrégularité du défaut de naissance.

1°. Les illégitimes, tant occultes que publiques, sont irréguliers, soit qu'ils soient physiquement illégitimes, c'est-à-dire, nés de parens non véritablement mariés, soit qu'ils ne soient que canoniquement illégitimes, c'est-à-dire, nés de parens conjoints par un vrai mariage, mais dont l'usage était devenu illicite, parce que l'un d'eux avait fait vœu solennel de chasteté en prenant les ordres sacrés, ou en se faisant religieux.

2°. Les uns disent que les enfans trouvés sont irréguliers, les autres croient qu'ils ne le sont pas; mais tous conviennent que les évêques peuvent les dispenser pour tous les ordres et pour toutes sortes de bénéfices.

3°. Les enfans nés d'un vrai mariage, soit comme sacrement, soit comme contrat civil, sont légitimes relativement aux ordres et aux bénéfices. Il faut dire la même chose des enfans nés d'un mariage nul, à cause d'un empêchement dirimant, qui était invinciblement ignoré, au moins de l'un des parens. Il en est de même des enfans nés dans la fornication, mais légitimés par un mariage subséquent.

4°. L'irrégularité qui vient du

défaut de naissance se lève en trois manières. La première est par la profession religieuse, quant aux ordres, et aux bénéfices simples seulement. La seconde consiste dans la légitimation qui se fait, ou par un mariage subséquent, ou par le pape, sans ce mariage. La troisième consiste dans la dispense qui appartient au pape seul, quant aux ordres majeurs et aux bénéfices à charge d'âmes; et aux évêques, quant à la tonsure, aux ordres mineurs et aux bénéfices simples, qui ne sont ni dignités, ni personats, ni réservés au pape, et enfin qui n'exigent pas qu'on soit actuellement dans les ordres sacrés pour en être pourvu.

§ VI.

De l'irrégularité du défaut d'esprit.

On compte trois défauts d'âme ou d'esprit, qui produisent l'irrégularité, savoir : le défaut de raison, de science et de foi.

1°. Tous ceux qui n'ont point l'usage de la raison, sont irréguliers; tels sont les enfans, les fous, les lunatiques, les épileptiques, les énérgumènes, les furieux et leurs semblables, quoiqu'ils aient des intervalles lucides. Quand ils sont guéris, ils ont encore besoin de dispense pour recevoir les ordres. Si ces maladies leur surviennent après qu'ils ont reçu les ordres, ils ne peuvent les exercer qu'ils ne soient parfaitement guéris; ce qui demande une longue épreu-

ve. Les accidens d'épilepsie ne produisent point l'irrégularité, lorsqu'ils ne sont arrivés qu'avant l'âge de puberté seulement, parce que l'épilepsie se dissipe avec cet âge. Lorsqu'ils sont arrivés depuis, il faut attendre l'âge de vingt-cinq ans, après lesquels ce mal devient presque toujours incurable : c'est pourquoi les épileptiques qui ont vingt-cinq ans, ne peuvent recevoir, ni exercer les ordres sans dispense. Ces maladies ne privent pas des bénéfices; elles obligent seulement les bénéficiers à avoir des vicaires. Les vertiges ne rendent pas irréguliers; mais les prêtres qui en ont de considérables, ne peuvent point célébrer, à cause du danger d'irrévérence.

2°. Le concile de Trente exige, (sess. 23) que ceux qui veulent recevoir la tonsure soient confirmés, qu'ils soient instruits des élémens de la foi, qu'ils sachent lire et écrire. Il exige pour les quatre moindres, qu'on sache le latin; pour le sous-diaconat et le diaconat, qu'on ait la connaissance de ce qui regarde le sacrement de l'ordre et l'office divin; pour la prêtrise, qu'on puisse administrer les sacremens, et enseigner au peuple les choses nécessaires au salut. Le défaut de cette science compétente, exigée par le concile, produit l'irrégularité, parce que ceux qui ont ce défaut, ne sont pas propres aux fonctions saintes; et c'est la raison pour laquelle le pape Gelase déclare,

(c. 1, *dist.* 36) irréguliers les non-lettrés, *illiteratos*. Le pape seul peut dispenser de cette irrégularité, pourvu que le défaut de science ne soit pas considérable; que le sujet d'ailleurs pieux, s'abstienne des fonctions dont il n'est pas capable, jusqu'à ce qu'il ait acquis la science nécessaire, et qu'il n'y en ait point d'autre qui puisse remplir dignement l'office pour lequel on le dispense.

3°. Le défaut d'une foi ferme et constante produit l'irrégularité, c'est-à-dire, que les Néophtes, ou les personnes nouvellement converties à la foi, sont irrégulières, jusqu'à ce qu'elles aient été suffisamment éprouvées, comme l'ont déclaré après saint Paul (1 Tim. 3, 6) les conciles 1. de Nicée, *can.* 2 le second d'Arles, c. 1, etc. Pour ce qui est du temps de l'épreuve, il doit se mesurer uniquement sur la disposition du sujet.

§ VII.

De l'irrégularité du défaut du corps.

1°. Les défauts du corps qui empêchent de pouvoir faire absolument les fonctions, ou de pouvoir les faire sans danger, sans scandale, sans irrévérence, sans donner de l'horreur au peuple, produisent l'irrégularité. Le droit, ou les théologiens marquent ceux-ci entre les autres : le manque d'une main; le manque de l'ongle du gros doigt de la main droite, si ce défaut empêche qu'on puisse

rompre l'hostie; le manque de deux doigts, avec la moitié de la paume de la main; le manque du pouce et de tout doigt nécessaire aux fonctions sacerdotales, ou d'une telle partie de ce doigt, qu'on ne puisse célébrer sans scandale; un tremblement de main qui expose à l'effusion du calice; le manque d'un œil, quel qu'il soit; l'aveuglement entier, une tache ou autre difformité considérable, et qui cause de l'horreur dans un œil; le manque de nez; le manque de jambe ou de pied, qui empêche de servir à l'autel sans bâton; le manque d'oreilles, qu'on ne peut couvrir par les cheveux; une bosse très-considérable etc.

2°. Le défaut d'un membre caché qui ne cause, ni danger, ni horreur, ne produit point l'irrégularité par lui-même, mais seulement lorsque la personne s'est retranchée ce membre elle-même, ou qu'elle a mérité par sa faute qu'on le lui retranchât: ainsi ceux-là sont irréguliers qui se font ennuques eux-mêmes, ou qui permettent qu'on les fasse tels, soit pour conserver leur voix, soit pour guérir de quelque maladie, soit même pour garder la chasteté: cependant un homme qui aurait été fait eunuque par les médecins à cause de sa santé, ou par les barbares, ne serait point irrégulier; mais il le serait, si cette peine lui avait été justement infligée pour quelque faute, soit par l'ordre du magistrat, ou autrement.

3°. Les lépreux et les pestiférés sont aussi irréguliers. On doute si les Ethiopiens et les autres noirs le sont. Pour les hermaphrodites, ils le sont certainement; en sorte néanmoins que si le sexe viril prévalait en eux, ils pourraient recevoir les ordres validement, quoiqu'illicitement.

4°. Les défauts du corps qui précèdent les ordres, excluent de tous les ordres; et ceux qui surviennent après qu'on les a reçus, n'excluent que des fonctions qu'on ne peut exercer. Les défauts qui précèdent la tonsure, excluent de tout bénéfice: ceux qui la suivent, n'excluent que de ceux dont ces défauts rendent incapables.

5°. Dans le doute si un défaut emporte l'irrégularité, on doit s'en tenir au jugement de l'ordinaire.

6°. L'irrégularité qui vient du défaut du corps, cesse par la cessation de ce défaut, et par la dispense du pape, à qui ces sortes de dispenses sont réservées par l'usage.

§ VIII.

De l'irrégularité du défaut d'âge.

1°. Comme il n'y a point d'âge déterminé pour la réception des ordres mineurs, le défaut d'âge regarde seulement les ordres sacrés. On est irrégulier pour le sous-diaconat, quand on n'a pas vingt-deux ans commencés; pour le diaconat, quand on n'en a pas vingt-trois com-

mencés; et pour la prêtrise, quand on n'en a pas vingt-cinq aussi commencés.

2°. La dispense d'âge est réservée aujourd'hui au pape qui ne dispense guère que de deux ans, si ce n'est à l'égard des princes, ou des personnes semblables.

§ IX.

De l'irrégularité du défaut de liberté.

Quatre sortes de personnes sont irrégulières pour défaut de liberté, selon le droit commun; savoir, les esclaves, les gens mariés, les magistrats appelés *curiales*, et les personnes obligées à rendre compte pour des deniers considérables.

1°. Les esclaves sont irréguliers, et si on les ordonne sans la permission de leurs maîtres, on doit les dédommager, ou leur renvoyer leurs esclaves après les avoir dégradés, s'ils ont reçu les ordres majeurs.

2°. On ne peut donner aucun ordre, ni même la tonsure à un homme marié, sans la permission de sa femme, à moins qu'il n'ait un juste sujet de divorce. Quand on veut ordonner un homme marié, on doit obliger sa femme à se faire religieuse, si elle est jeune; et si elle est fort vieille, on peut se contenter de lui faire faire vœu de chasteté dans le monde.

3°. Les magistrats attachés au service du peuple étaient irréguliers autrefois, mais cette irrégularité ne subsiste plus.

4°. Les personnes obligées à rendre compte pour des deniers considérables, étaient irrégulières, selon le droit ancien : il est douteux si cette irrégularité subsiste aujourd'hui en France. D'où vient qu'on doit consulter l'évêque en ce cas.

§ X.

De l'irrégularité du défaut de réputation.

Le défaut de réputation ou l'infamie, soit de droit, soit de fait, produit l'irrégularité : ainsi on doit regarder comme irréguliers, 1°. ceux qui ont fait le métier de farceurs, de comédiens, et autres semblables ; 2°. ceux qui ont été condamnés en justice à quelque peine infamante, comme aux galères, au carcau, etc. ; 3°. ceux qui ont subi une pénitence publique pour quelque crime scandaleux ; 4°. ceux qui sont connus publiquement pour coupables de quelque crime infamant, comme de vol, d'assassinat, ou de quelques-uns qui rendent infâmes, selon le droit civil ou canonique ; 5°. les enfans de ceux qui ont été condamnés pour crime de lèse-majesté, les enfans et les neveux des hérétiques, les enfans et les neveux de ceux qui ont frappé violemment un cardinal.

L'infamie cesse, 1°. par l'amendement public et proportionné à la faute du coupable ; 2°. par la dispense du pape, et même par celle de l'évêque qui peut l'accorder quant à l'usage des bénéfices et des ordres déjà

reçus seulement, lorsqu'il s'agit de crimes moindres que l'adultère ; 3°. par le baptême, s'il s'agit d'une infamie de fait ; 4°. par le changement de demeure, et l'habitation dans un lieu où l'on n'est point connu, lorsqu'il est question aussi d'une infamie de fait.

§ XI.

De l'irrégularité qui vient de la bigamie.

On appelle *bigames* ceux qui ont consommé deux mariages, soit avant, soit après le baptême, selon l'usage de l'Église latine ; ceux qui ont épousé une veuve ou une personne corrompue par une autre ; ceux qui ont habité avec leurs femmes après qu'elles sont tombées en adultère ; ceux qui se sont mariés après avoir reçu un ordre sacré, ou fait les vœux solennels de religion. Tous ces bigames sont irréguliers, et ne peuvent être dispensés que par le pape, quant aux ordres sacrés et à la bigamie réelle et interprétative : il est même plus probable que les évêques ne peuvent dispenser de ces sortes de bigamies, quant aux ordres mineurs et à la tonsure, à moins qu'un ancien usage ne leur accorde ce pouvoir en quelques endroits : on excepte le cas de nécessité où on ne pourrait recourir au pape. Les évêques peuvent dispenser de la bigamie similitudinaire. Les prélats réguliers ont chez nos voisins les mêmes pouvoirs sur leurs religieux.

§ XII.

De l'irrégularité du défaut de douceur.

Le défaut de douceur qui rend irrégulier se trouve, 1°. dans tous les fidèles qui tuent ou qui mutilent une personne, ou qui concourent d'une façon libre et prochaine à l'homicide ou à la mutilation; 2°. dans ceux qui poursuivent quelqu'un criminellement, si le juge le condamne à la mort ou à la mutilation; 3°. selon les théologiens étrangers, dans les témoins dont les dépositions sont suivies de la mort ou de la mutilation de l'accusé. En France les témoins et les dénonciateurs ne sont point irréguliers, à moins qu'ils ne se soient présentés d'eux-mêmes sans être appelés, ou qu'ils n'aient déposé par vengeance et par passion; 4°. aussi, selon les théologiens étrangers, les procureurs, avocats, greffiers. En France les procureurs et les avocats ne sont point irréguliers, à moins qu'ils n'aient été cause de la mort d'un innocent, en le défendant mal, ou en défendant trop bien le coupable contre un juste accusateur. Les théologiens, même français, sont partagés sur les greffiers, et ils doivent, pour le plus sûr, obtenir dispense; 5°. en France comme ailleurs, le défaut de douceur se trouve dans les juges qui ont condamné à la mort ou à la mutilation: dans les avocats et procureurs du roi des justices royales, et

dans les procureurs fiscaux des autres justices séculières, qui ont donné des conclusions tendantes à la mort ou à la mutilation, lorsqu'elles ont été suivies; dans les satellites qui conduisent le criminel au supplice, et dans les exécuteurs de la sentence; dans les clercs qui assistent à la mort des criminels pour autoriser ceux qui les ont condamnés en leur nom, et point autrement; dans ceux qui jettent ou qui portent du bois pour brûler un criminel; dans les ouvriers qui ne feraient des instrumens de supplice que pour les bourreaux, dans ceux qui ont tué ou mutilé dans un combat, même lorsqu'il y a doute s'ils ont tué ou mutilé, même lorsque la guerre est juste; et si la guerre est injuste, il suffit, selon le droit, de s'être trouvé dans une action dans laquelle il y ait eu quelqu'un de tué; 6°. le défaut de douceur se trouve encore dans les médecins et les chirurgiens qui sont cause, par leur faute, de la mort ou de la mutilation de quelque personne, en n'observant point les règles de leur art, et dans les clercs qui exercent la médecine et la chirurgie avec adustion ou incision; mais non pas dans ceux qui l'exercent selon les règles de l'art, et sans adustion ni incision; parce que le droit ne leur défend point cet exercice.

Le pape seul et ses délégués peuvent dispenser de cette irrégularité; parce que, selon le

concile de Trente, les évêques n'ont droit de dispenser que des irrégularités qui naissent du délit, et que l'irrégularité fondée sur le défaut de douceur, ne vient pas du délit. Mais la plupart des cas que nous venons d'exposer n'ont plus lieu en France, quoique pour plus de sûreté la formule de l'absolution comprenne ces mots *ab omni vinculo excommunicationis et interdicti*.

§ XIII.

De l'irrégularité venant de l'homicide.

L'homicide produit l'irrégularité, non-seulement lorsqu'il est commis de dessein formé, mais aussi lorsqu'il est arrivé par accident et sans intention; si le coupable faisait une chose illicite et périlleuse; ou si faisant une chose permise, il a commis une grande négligence qui le rende coupable de péché mortel: on doit donc regarder comme irréguliers, 1°. ceux qui ont tué dans un duel, dans une guerre visiblement injuste, ou en tout autre occasion pareille, soit qu'ils aient tué sur le champ, soit qu'ils ne l'aient fait qu'insensiblement, comme en donnant du poison qui n'a produit son effet qu'après plusieurs mois; 2°. ceux qui ont commandé l'homicide expressément ou tacitement; 3°. ceux qui ont commandé de battre lorsque le mandataire a mutilé ou tué, quoiqu'ils lui en aient fait une défense expresse; 4°.

ceux qui ont conseillé l'homicide, en sorte qu'ils y aient vraiment influé par leur conseil, soit en y déterminant le meurtrier, soit en l'encourageant dans son dessein; 5° tous ceux qui ont coopéré à l'homicide, comme tous les soldats qui ont porté les armes dans une guerre injuste, quand même un seul d'entre eux aurait tué ou mutilé quelque ennemi, parce qu'ils ne font tous qu'une même cause morale; ceux qui engagent des soldats, qui donnent de l'argent, des armes ou quelque chose semblable, pour une pareille guerre; les témoins, les accusateurs et les juges injustes; ceux qui empêchent un innocent de se justifier, ou qui cachent les armes d'un homme qui est attaqué pour l'empêcher de se défendre; ceux qui assistent à un homicide, lorsqu'ils sont disposés à aider le meurtrier, quoiqu'ils ne l'aident pas en effet; ceux qui sont obligés par justice d'empêcher les homicides, et qui ne le font pas autant qu'ils peuvent, comme les princes, les gouverneurs, les magistrats, etc.; 6°. les clercs qui tuent quelqu'un par hasard en tirant un coup de fusil, soit à la chasse, soit en se récréant; 7°. ceux qui tuent dans l'ivresse, lorsqu'ils ont pu et dû prévoir que cela pourrait leur arriver.

Il faut raisonner de la mutilation, relativement à l'irrégularité, comme de l'homicide. Or, la mutilation est le retran-

chement d'un membre, et par un membre, on entend une partie du corps qui a quelque opération particulière et distinguée des autres, ou qui est un instrument total et prochain de quelque action, comme la main, le pied, l'œil, la langue, les narines, etc. Les dents, les oreilles, les doigts ne sont pas des membres dont l'amputation produise l'irrégularité.

Le pape seul peut dispenser de l'irrégularité qui vient de l'homicide volontaire juste ou injuste. Les évêques dispensent de celle qui vient de l'homicide casuel occulte, et de la mutilation injuste aussi occulte.

§ XIV.

De l'irrégularité de la réitération du baptême.

La réitération du baptême, faite sans juste cause, rend irrégulier celui qui baptise, celui qui reçoit le baptême avec connaissance, et le clerc qui assiste à la cérémonie.

L'irrégularité qui vient de la réitération du baptême est réservée au pape quand elle est publique. Les évêques peuvent dispenser de celle qui est occulte.

§ XV.

De l'irrégularité qui vient de la méchante réception des ordres.

La méchante ou illicite réception des ordres produit l'irrégularité, 1°. lorsqu'on a reçu un ordre sacré furtivement sans

avoir été accepté, ou contre la défense que l'évêque en a faite faite sous peine d'excommunication; 2°. quand après avoir reçu les ordres mineurs, on prend le sous-diaconat sans avoir été approuvé pour cet ordre; 3°. quand on reçoit les ordres d'un évêque excommunié et dénoncé; 4°. quand on reçoit les ordres mineurs et le sous-diaconat, ou le sous-diaconat et le diaconat dans la même ordination sans la permission de l'évêque, et à plus forte raison lorsque l'évêque l'a défendu sous peine d'excommunication; 5°. quand on reçoit quelque ordre sacré durant le mariage quoique non consommé.

§ XVI.

De l'irrégularité provenant du mauvais usage des ordres.

1°. Quiconque est lié d'une excommunication majeure, d'une suspense, d'un interdit, même occulte, devient irrégulier en exerçant solennellement les ordres majeurs, sans raison légitime, telles que l'ignorance invincible, l'inadvertance, l'oubli, la nécessité d'éviter le scandale. Il suit de là qu'un clerc lié de quelqu'une de ces censures encourt l'irrégularité en faisant l'office d'hebdomadier, et en disant *Dominus vobiscum*, car s'il ne le dit pas, il ne fait que ce que font les religieuses en récitant l'office. Il en est de même d'un sous-diacre qui chante l'épître avec le manipule, et d'un diacre qui chante l'Évangile

avec l'étole, faute de quoi ils ne sont pas censés exercer un ordre sacré. Il en est de même des clercs qui marient ou baptisent solennellement; car s'ils baptisaient en particulier et sans solennité dans un cas de nécessité, ils ne seraient point irréguliers, puisqu'ils ne feraient que ce font quelquefois les femmes elles-mêmes. Il en faut dire autant d'un évêque qui fait le saint chrême, étant lié de quelque censure; qui confirme, quoique hors le temps de la messe solennelle; qui donne la tonsure ou les quatre moindres; qui consacre des églises, des autels, des calices, des patènes; qui bénit des abbés, des vierges, des habits destinés au service divin; qui réconcilie des églises pollues, dégrade des clercs, absout des excommuniés avec les solennités prescrites; qui bénit solennellement le peuple par ces paroles, *sit nomen Domini benedictum*, parce que toutes ces fonctions appartiennent à l'ordre épiscopal ou sacerdotal. Il faut porter le même jugement des abbés et des prêtres qui exercent quelques fonctions épiscopales avec la permission du pape. Il en est de même des prêtres qui donnent l'absolution, quoiqu'invalidement, étant liés de censures, parce que l'absolution n'a point d'autre solennité que la prononciation des paroles.

2°. Quiconque exerce sérieusement, avec connaissance et solennellement un ordre sacré,

qu'il n'a pas, devient irrégulier, parce que la loi qui prononce cette peine ne distinguant pas entre le laïc et le clerc, doit s'étendre à tous les deux. *Si quis baptisaverit*, dit le pape Hormisdas (*c. 1. de Cler. non ordin.*), *aut aliquod divinum officium exercuerit non ordinatus, . . . nunquam ordinetur*. Il en est de même de celui qui entend la confession d'un autre sans être prêtre, soit qu'il lui donne l'absolution, ou non.

3°. Il n'y a que le pape qui puisse dispenser de l'irrégularité que l'on contracte par le violement d'une censure en exerçant un ordre sacré, lorsque le crime est public. L'évêque dispense quand le crime est occulte. Pour ce qui est de l'irrégularité que l'on encourt par l'exercice d'un ordre qu'on n'a pas, l'évêque en dispense, quant à l'usage de l'ordre qu'on avait déjà, après deux ou trois ans de pénitence; mais elle est réservée au pape pour ce qui est de monter aux ordres supérieurs, lorsque le crime est public; car s'il est occulte, l'évêque dispense aussi pour les ordres supérieurs. (*C. 2. de Cleric. non ord. min.*)

§ XVII.

De l'irrégularité qui vient de l'hérésie.

1°. Selon le droit commun, l'hérésie rend irréguliers ceux qui l'ont professée, et leurs enfans jusqu'au second degré par la ligne paternelle, et au premier par la maternelle; les fau-

teurs des hérétiques, les apostats de la foi et leurs défenseurs; en sorte qu'on ne peut les ordonner sans dispense, après qu'on les a réconciliés à l'église. (*C. 2. de Hier. in 6, et c. 15, c. 32, dist. 50.*)

L'irrégularité qui vient de l'hérésie n'a point lieu en France, même après la révocation de l'édit de Nantes. On y admet aux ordres et aux bénéfices, sans aucune dispense, les hérétiques nouvellement convertis et leurs enfans. Cet usage a lieu aussi dans quelques endroits de l'Allemagne, comme l'assure Pickler, *ad tit. 7, lib. 5 Decretal.*

3°. Dans les lieux où le droit commun est en vigueur, l'irrégularité qui vient de l'hérésie est réservée au pape, quand elle est notoire; et si elle est occulte, les évêques en peuvent dispenser.

§ XVIII.

De la dispense de l'irrégularité.

Nous proposerons ici quelques règles avec leurs exceptions sur les dispenses de l'irrégularité.

Première règle.

Toute irrégularité qui vient du défaut et d'une cause passagère, cesse quand cette cause vient à cesser, sans qu'il soit besoin de dispense. La raison est que ces sortes d'irrégularités n'ont été portées que pour le temps que dureraient les causes qui les produisent. Ainsi ceux qui sont irréguliers par défaut d'âge, de science, de liberté,

d'infirmité, de naissance, cessent de l'être, lorsqu'ils ont l'âge, la science, la liberté requise; lorsqu'ils cessent d'être infirmes d'esprit ou de corps; lorsqu'ils sont légitimés par un mariage subséquent. Cette règle ne s'étend pas aux irrégularités qui ont une cause permanente, comme sont toutes celles qui viennent du délit, si l'on en excepte l'infamie et l'hérésie en France. Elle ne s'étend pas non plus à la bigamie, ni au défaut de douceur.

Deuxième règle.

Toute irrégularité qui vient du propre délit, se lève par le baptême, ou plutôt on n'encourt aucune irrégularité par quelque péché que ce soit avant le baptême, lequel ôte toutes les taches du péché, toutes les indécences qui en naissent, et tous les fondemens des irrégularités qui en proviennent: il n'en est pas de même des irrégularités qui viennent du défaut, si l'on en excepte celui de douceur; car comme ces défauts subsistent après le baptême, les irrégularités qui en naissent subsistent aussi.

Troisième règle.

La profession religieuse facilite la dispense de quelque irrégularité que ce soit, et fait que les bâtards peuvent recevoir les ordres sacrés, mais non les prélatures, même régulières. Tel est la disposition du droit commun, *cap. 12, 3 de eo qui sur-tivè, et c. 1 de filiis presbyt.*

Quatrième règle.

Les papes peuvent dispenser de toutes les irrégularités canoniques, et les évêques de celles qui naissent des crimes occultes, et qui n'ont point été déduites au for contentieux, excepté celle qui vient d'un homicide volontaire dont le pape seul peut dispenser, quelqu'occulte que soit ce crime. Sur quoi on doit remarquer que tout crime déduit au for contentieux ne produit pas une irrégularité réservée au pape. Une plainte, ni une information ne suffisent pas pour cela; mais il faut que le dénoncé ait été cité et qu'il ait succombé. Car s'il a été absous, même sur de fausses preuves, son crime est censé occulte. S'il a transigé avec sa partie avant le jugement, l'évêque peut encore le dispenser.

Cinquième règle.

Toutes les irrégularités qui viennent du défaut, quelques-unes exceptées, et toutes celles qui viennent du délit public, sont communément réservées au pape. La raison est, quoiqu'en dise Gibert dans ses Institutions ecclésiastiques, tome 1, tit. 65, que la dispense de l'irrégularité est interdite à l'évêque toutes les fois qu'elle ne lui est pas permise par le droit, ou par la coutume légitime, et qu'il n'y a que peu d'irrégularités naissantes du défaut, dont le droit ou la coutume permettent à l'évêque de dispenser, telles que l'irrégularité qui vient du défaut de

naissance, et celle qui vient de la bigamie similitudinaire. Nous disons que les irrégularités qui viennent du défaut sont communément réservées au pape, parce que les évêques en peuvent dispenser lorsqu'elles sont douteuses, ou que les irréguliers ne peuvent recourir au pape, soit à cause de leur pauvreté, soit à cause du scandale qui en arriverait.

Sixième règle.

Les évêques ne peuvent dispenser de l'irrégularité qu'on a encourue, en violant les censures qu'ils ont portées, lorsqu'elle est publique. La raison est que quoique la censure qui donne occasion à l'irrégularité soit portée par l'évêque, l'irrégularité que l'on encourt en violant cette censure est portée par le droit commun, et qu'elle suit par conséquent la nature des autres irrégularités contenues dans le droit commun.

Septième règle.

On ne doit admettre aucune irrégularité qui ne soit exprimée dans le droit, d'où vient que dans les doutes de droit, il n'est pas nécessaire de recourir à la dispense, lorsqu'après un mûr examen on ne trouve point le cas douteux expressément marqué dans le canon.

Huitième règle.

Ceux qui ont des privilèges légitimes pour dispenser de l'irrégularité, peuvent en user selon leur étendue; d'où vient que

si les prélats réguliers ont reçu le pouvoir des souverains pontifes de dispenser de toutes les irrégularités, comme le disent les théologiens de Salamanque, ils sont autorisés à s'en servir; mais l'évêque a toujours le droit de demander son privilège à un religieux publiquement irrégulier qui se présenterait à lui pour recevoir les ordres, et il ne suffirait pas à ce religieux d'alléguer la coutume.

Neuvième règle.

Pour bien connaître les irrégularités naissantes de crimes occultes, il faut remarquer qu'un crime peut être public, quant à l'action qui en fait le matériel, et être en même temps occulte quant à la malice. Par exemple, si un prêtre lié d'une excommunication cachée, célèbre publiquement la messe, l'action ou la célébration de la messe sera publique, mais le péché qu'il fera, et qui le rendra irrégulier, sera occulte. Il peut pareillement arriver qu'il soit notoire que ce prêtre célèbre, après avoir encouru l'excommunication, mais qu'on croira qu'il aura reçu l'absolution de cette censure, et alors le violement de cette censure sera encore occulte. Dans ces deux cas on doit regarder comme occultes les péchés et les irrégularités qui en sont provenues. C'est le sentiment de M. de Sainte-Beuve et du P. Navar, récollet, pénitencier du pape Innocent XI. (*Manud. ad prax. c. 3. introd.*)

Dixième règle.

Les dispenses d'irrégularité qui doivent servir dans le for extérieur se prennent à la daterie, et celles qui ne doivent servir que dans le for intérieur se prennent à la pénitencerie.

(Voyez touchant l'irrégularité les différens théologiens qui en ont traité, et entre les autres Avila, Suarez, Savy, Covarruvias, Cabassut, Habert, le P. Alexandre, Pontas, l'auteur des Conférences d'Angers, M. Collet, Moral. t. 4.)

IRIBAREN (Antoine), dominicain du grand couvent de Saragosse, né en 1655, mourut en 1710. Il fut théologien du nonce en Espagne, théologal de l'église de Lérida, examinateur synodal de l'archevêché de Saragosse, recteur et régent du collège de Saint-Vincent-Ferrier, Ordre de Saint-Dominique, professeur de l'Écriture-Sainte dans l'université de Saragosse, etc. Il a composé les ouvrages suivans: 1°. *Cursus philosophicus*, in-4°, 4 volumes. 2°. *Sermones varii*, in-4°. 3°. Conférences sur la dévotion du saint Rosaire. 4°. Un Traité sur la doctrine chrétienne. 5°. *Examen confessoriorum*. 6°. Un volume in-folio de *Sacramentis*. Mém. manusc.

ISAAC, fils d'Abraham et de Sara. Son non signifie le ris, et Sara le lui donna à cause que quand l'ange lui promit qu'elle deviendrait mère, quoiqu'elle ne fût plus en âge d'avoir des enfans, elle sourit secrètement.

Et quand l'enfant fut né, elle dit : Le Seigneur m'a donné un sujet de ris et de joie. Lorsqu'Isaac eut atteint l'âge d'environ vingt-cinq ans, le Seigneur tenta Abraham, et lui commanda de lui immoler son fils Isaac. Abraham le conduisit à ce dessein sur la montagne de *Moria*; et prenant le couteau, il étendit la main pour l'immoler; mais l'ange du Seigneur l'arrêta. Isaac, âgé de quarante ans, épousa Rebecca dont il eut deux jumeaux, Esaü et Jacob. La famine étant survenue dans le pays, Isaac se retira à Gérare où régnait Abimelech, et de-là revint à Bersabée où il fixa sa demeure. Le Seigneur lui apparut, et lui renouvela les promesses qu'il lui avait déjà faites de le bénir et de multiplier sa race. Isaac envoya Jacob en Mésopotamie pour y prendre une femme de sa parenté; et lorsque Jacob revint de son pays au bout de vingt ans, Isaac était encore en vie, et il vécut encore vingt-trois ans, étant mort âgé de cent quatre-vingt-dix-huit ans, l'an du monde 2288; avant Jésus-Christ, 1712; avant l'ère vulgaire, 1716. Il fut enterré avec Abraham par Esaü et Jacob ses fils. L'église honore Isaac comme l'une des figures de Jésus-Christ les plus parfaites. Son immolation est marquée comme un sujet de fête depuis le neuvième siècle dans plusieurs martyrologes au 25 de mars. Les Juifs croient qu'Abraham composa les prières qu'ils ont coutume de réciter le

matin; Isaac celles de midi, et Jacob celles du soir. (Genès. 18 et suiv. Paillet, t. 4, 25 mars.)

ISAAC (saint), solitaire et abbé à Constantinople, vivait dans une cellule proche de cette ville sur le grand chemin, lorsque l'empereur Valens, arien, marchait contre les Goths l'an 378. Saint Isaac voyant passer ce prince devant sa cellule, lui cria : « Où prétendez-vous aller, » seigneur? vous avez déclaré la » guerre à Dieu, il n'est pas » pour vous. C'est lui qui a sou- » levé les barbares contre vous, » parce que vous avez animé » contre lui les langues des im- » pies... Cessez-donc de lui faire » la guerre, si vous voulez qu'il » fasse lui-même cesser la guerre » que vous font vos ennemis.... » Rétablissez les évêques catho- » liques dans leurs sièges, c'est » le seul moyen de vous assurer » la victoire. Si vous n'en voulez » rien faire, vous verrez com- » bien il vous est dur de regim- » ber contre l'aiguillon. Car vous » n'en reviendrez pas, et vous y » perdrez votre armée. » L'empereur, irrité d'un discours si libre, fit mettre le solitaire en prison, pour le faire mourir à son retour; mais il périt dans cette expédition avec les deux tiers de son armée, et fut brûlé par les ennemis dans une cabane où ses gens l'avaient porté blessé. Pour saint Isaac, il continua sa vie austère, et fut regardé comme un autre Elie jusqu'à sa mort, qui arriva le 26 de mai de l'an 383. Les Grecs font sa fête le 30

du même mois. (Théodoret. Sozomène. Bollandus. Baillet, 30 mai.)

ISAAC (saint), solitaire à Spolète en Italie, était Syrien de naissance. Il passa de l'Orient en Occident vers l'an 314, avec le bienheureux Jean de Parane, et s'établit comme lui dans le territoire de Spolète en Ombrie. Il allait souvent faire oraison dans la cathédrale de cette ville. Il y passa une fois trois jours et trois nuits dans ce saint exercice; mais le portier impatient, le traita d'hypocrite et le souffleta. Le démon s'étant saisi de cet homme, Isaac le délivra; ce qui rendit son nom fort célèbre. Il alla ensuite dans un désert abandonné, où il bâtit une petite demeure, n'ayant rien voulu accepter des biens qu'on lui offrait pour fonder un grand monastère. Il eut plusieurs disciples qu'il gouverna saintement jusqu'après le milieu du sixième siècle, qu'il mourut de la mort des justes. Son corps, enterré d'abord dans son ermitage, fut transporté dans la suite à Spolète, et mis dans une église qui a porté son nom, et qui, ayant pris depuis celui du martyr saint Ansan, a passé des bénédictins aux chanoines réguliers qui la possèdent aujourd'hui. On fait sa mémoire le 11 d'avril. Son histoire est dans les dialogues de saint Grégoire-le-Grand, qui avait appris ce qu'il en dit de saint Eleuthère, abbé de Saint-Marc de Spolète, lequel avait connu le saint. (Baillet, 11 avril.)

ISAAC (saint), martyr de Cordoue, était de l'une des plus nobles et des plus riches familles de cette ville. Touché de Dieu dans le degré le plus florissant de sa fortune, il se retira dans le monastère de Tabane où il parut un prodige de mortification et d'humilité. Il n'y avait que trois ans qu'il était dans ce monastère, lorsque la Providence lui ouvrit le champ du combat pour la foi de Jésus-Christ. Le roi des Sarrasins ayant excité une sanglante persécution contre l'église, Isaac parut des premiers devant ses ministres, et mérita par son courage d'être attaché à un gibet, la tête en bas, et puis brûlé le 3 juin de l'an 851. (Saint Euloge, dans son Mémorial des saints, qui se trouve imprimé dans le quatrième tome de l'Espagne illustrée, et dans le neuvième de la Bibliothèque des Pères. Baillet, 5 juin.)

ISAAC, ex-Juif, vivait au commencement du cinquième siècle. Il composa un livre de la Trinité et de l'Incarnation, intitulé : *La foi d'Isaac qui avait été Juif*. Le père Sirmond a donné cet ouvrage sur un manuscrit de la Bibliothèque de M. Pitbou. (Genade. Dupin, Bibl. eccl., t. 3, p. 498.)

ISAAC premier du nom, patriarche d'Arménie, vivait avant le milieu du cinquième siècle. Il a laissé des canons qui ont été faits par rapport aux corévêques et qui sont contenus en cinquante-cinq chapitres; d'au-

tres canons qui prescrivent la formule dans laquelle doivent être conçus les vœux et les excommunications dans les monastères, et des constitutions touchant les rits que doivent suivre les ministres de l'Eglise, et concernant les oblations des fidèles. Ces écrits sont parmi les manuscrits arméniens de la bibliothèque du roi.

ISAAC, surnommé *le Grand*, et quelquefois l'*Ancien*, prêtre de l'église d'Antioche, se rendit célèbre sous le règne de Théodose le Jeune et de Marcien. L'auteur de la Chronique d'Édesse, donne à Isaac la qualité d'archimandrite ou d'abbé, sans marquer de quel monastère. Il paraît par d'autres monumens syriens, qu'il était situé à Gabula dans l'extrémité de la Comagène, contrée de Syrie près de l'Euphrate, ou plutôt à Gabula dans la Phénicie. On ne peut pas mettre sa mort plus tôt qu'en 460, puisqu'il a fait un poème sur la ruine d'Antioche, arrivée en 459. On l'a quelquefois confondu avec un autre Isaac, surnommé Ninivite, de qui nous avons des discours sur le mépris du monde, dans les bibliothèques des Pères. Mais celui-ci était évêque, au lieu qu'Isaac le grand n'était que prêtre. Il avait composé plusieurs ouvrages en syriaque, dont les principaux étaient deux livres contre les nestoriens et les eutychiens; un livre du combat des vices; un de l'accès à Dieu, un de la difficulté de pratiquer les

vertus; un de l'ordre monastique, etc. Il ne reste que quelques fragmens de ses ouvrages polémiques; mais on a dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican soixante de ses sermons, et quarante-quatre dans un autre, sur différentes matières. (Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 15, p. 433 et suiv.)

ISAAC, surnommé *le Bon*, évêque de Langres au neuvième siècle, fit un recueil de lois ecclésiastiques tirées des trois derniers livres des capitulaires de nos rois, que le diacre Benoît a ajouté à la collection d'Ansegise. Le père d'Acheri nous a donné un petit traité sur le canon de la messe, qui porte le nom d'Isaac, et qui est d'un autre Isaac, abbé de l'Étoile au diocèse de Poitiers, dont il porte le nom dans les manuscrits, et sous le nom duquel il a été publié dans le sixième tome de la Bibliothèque de Cîteaux. Cet abbé de l'Étoile est encore auteur du Traité de l'esprit et de l'âme, attribué à saint Augustin. (Dupin, neuvième et douzième siècles.)

ISAAC, évêque arménien, vers l'an 1130, composa deux traités contre les Arméniens, que nous avons dans les bibliothèques des Pères. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du 12^e siècle, col. 508.)

ISAAC (Jean), lévite, Juif, se fit chrétien, et fut professeur à Cologne. Il mourut en 1577, après avoir publié à Cologne en 1559 le traité suivant : Défense

de la vérité hébraïque de l'Écriture-Sainte. Il y défend l'intégrité du texte hébreu, et répond très-savamment aux objections de Guillaume Lindanus. (Rivet, *in isagoge ad sacr. Script.*, c. 8, § 28. Dupin, Table des Auteurs ecclés. du seizième siècle, col. 1212 et 1213.)

ISAAC HAZAN, rabbin, ainsi nommé, parce qu'il était concierge de la synagogue de Tolède, vivait vers l'an 1270, et travailla aux tables astronomiques, dites Alfonsines, parce qu'elles furent dressées par les soins d'Alfonse x, roi de Léon et de Castille.

ISAAC KARO, rabbin de Tolède, fut un de ceux qui se virent obligés de quitter l'Espagne, en conséquence de l'arrêt de Ferdinand et d'Isabelle, donné au mois de mars 1492, qui les obligeait de sortir d'Espagne en quatre mois ou d'embrasser le christianisme. Karo se retira en Portugal et ensuite à Jérusalem. Il a composé un ouvrage sous ce titre : Les générations d'Isaac; c'est un commentaire sur le pentateuque, partie littéral, partie cabalistique, où il examine les sentimens des autres interprètes. Il a été imprimé d'abord à Constantinople en 1518, et ensuite à Mantoue et à Amsterdam en 1708. Buxtorf lui attribue un rituel, publié sous le titre de la Pierre du secours. (Wolfius Biblioth. héb., t. 1, n° 1266. Basnage, Hist. des Juifs, t. 5.)

ISAAC CHAIJUT, rabbin,

président de l'école de Prague, qui vivait en 1584, a écrit plusieurs livres. Dans l'un il traite de la destruction du temple : il a été imprimé à Amsterdam en 1585. Un autre qui est en vers est intitulé : La face d'Isaac ; un troisième, la ville d'Arbang ; un quatrième, la Méditation d'Isaac ; c'est un poème sur la veille de Pâque. (Wolfius, *ut supra*.)

ISAAC, rabbin et président de la synagogue des Juifs espagnols à Hambourg, fit imprimer à Prague un livre d'un auteur anonyme sous le titre de livre des Mémoires, qui renferme les rites, instituts et cérémonies des Juifs. Isaac a fait lui-même quelques ouvrages, comme un livre de jurisprudence, et un autre sous le titre de *Collectio farinæ*, imprimé à Amsterdam en 1607. (Wolfius Isaac Aboulseda, surnommé Alkhalidi, auteur de l'histoire de la ville et du pèlerinage de Hebron où est le sépulcre du patriarche Abraham en Palestine. D'Herbelot, Bibliothèque orient.)

ISAAR, hébr., *l'huile*, du mot *istar*, ou *lumière*, du mot *tsoar*, fils de Caath. (Exod. 6, 18.)

ISAARI, chef de la quatrième des vingt-quatre familles des lévites. (1 Par., 24, 22 et 25, 11.)

ISABELLE (Bienheureuse), sœur de saint Louis, roi de France, et fondatrice du monastère de Long-Champ, vint au monde dans le mois de mars 1225, dix ans après le roi saint Louis, son

frère. Toute sa vie ne fut qu'une suite continuelle d'oraison, de lecture et de travail, surtout depuis l'âge de treize ans qu'elle forma le dessein de se consacrer à Dieu dans l'état de la virginité. Elle jeûnait trois fois la semaine, et mangeait si peu les autres jours, que ce qu'elle prenait n'aurait pu la soutenir sans miracle. Elle se donnait souvent ou se faisait donner la discipline jusqu'au sang ; elle se levait long-temps avant le jour pour dire les matines, et ne se recouchait point après. Elle ne parlait à personne depuis les complies du soir jusqu'à primes du lendemain. Alors elle prescrivait ce qui regardait ses œuvres de charité pour la journée, et demeurait ordinairement en oraison jusqu'à midi. Elle refusa constamment l'alliance de l'empereur Frédéric II, et se retira dans le monastère qu'elle fit bâtir à Long-Champ, à une lieue et demie de la ville de Paris ; pour des religieuses de Sainte-Claire. qu'on nomma depuis *Urbanistes*, comme beaucoup d'autres du même institut, du nom du pape Urbain IV, qui modéra leur première règle. La bienheureuse Isabelle, sans porter l'habit religieux, donna dans cette maison des exemples continuels des plus rares vertus, et surtout d'une patience héroïque, jusqu'à sa mort qui arriva le 22 février 1270. Son corps, revêtu de l'habit de Sainte-Claire, fut enterré au-dedans du monastère comme elle l'avait souhaité. Ur-

bain VII permit de le lever de terre et de le mettre dans une chaise pour l'exposer à la vénération publique. Léon X déclara Isabelle bienheureuse, et permit aux religieuses de Long-Champ d'en faire la fête le 31 d'août. Et en 1696, Innocent XII étendit cette permission à tout l'Ordre de Saint-François. La Vie de la bienheureuse Isabelle, écrite par Agnès de Harcourt, l'une de ses demoiselles, troisième abbesse de Long-Champ, se trouve imprimée après celle de saint Louis, et publiée par les soins de M. Ducange. (Baillet, 31 août.)

ISAI, hébr., *don de Dieu*, du mot *sehaï*, don, présent, fils d'Obed, et père de David. On le nomme autrement Jessé. (Ruth. 4, 17.)

ISAIE, fils d'Amos, le premier des quatre grands prophètes, était de la ville de Jérusalem, et du sang royal de David, selon la tradition des Hébreux. Son père Amos était fils de Joas, roi de Juda, et frère d'Amasias. Il commença fort jeune à se consacrer entièrement au service de Dieu, et à devenir le ministre de sa parole au peuple. Nous apprenons de lui-même qu'il prophétisa sous le règne de quatre rois de Juda, Ozias, Joathan, Achaz et Ézéchias ; ce qui fait un espace de près de cent ans. Il épousa une femme à qui il donna lui-même le nom de prophétesse, dont il eut deux fils, l'un nommé *Scar-Jasub*, qui signifie *le reste reviendra* ; et

l'autre *Chas - Bas*, qui veut dire *hâtez-vous de ravager*. Pendant le cours de sa prédication, il donna à la cour et au peuple un exemple éclatant de la plus haute sainteté, couvert d'un sac le plus souvent, et menant une vie très-austère; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir une infinité de contradictions à essuyer de la part des Juifs. Manassès, roi de Juda, ne pouvant souffrir ses reproches, le fit scier en deux avec une scie de bois, selon la tradition constante de la synagogue et de l'Eglise, l'an du monde 3323. On dit que son corps fut enterré près de Jérusalem, sous le chêne du Foulon, d'où il fut transféré à Panéade, et de-là à Constantinople, sous le règne de Théodose le Jeune, l'an 442 de Jésus-Christ. Les Grecs font la fête d'Isaïe le 9 de mai, et les Latins le 6 de juillet.

Le livre d'Isaïe contient cinquante-six chapitres, dont le principal objet est la captivité de Babylone, le retour de cette captivité, et le règne du Messie. Dans les six premiers chapitres, il invective contre les désordres de Juda, et le menace de grands malheurs. Dans les six chapitres suivans, il parle du siège de Jérusalem, formé par Phacée et Rasin. Il promet à Achaz la naissance du Messie sous le nom d'Emmanuel, et prédit les maux qui menacent les royaumes de Syrie et d'Israël. Il prononce ensuite plusieurs prophéties fâcheuses contre Babylone, contre

les Philistins, les Moabites, etc. Les chapitres 40, 41, 42, 43, 44 et 45, contiennent un long discours qui est une démonstration de l'existence de Dieu, de la vérité de la religion des Hébreux, et de la vanité de l'idolâtrie. Les quatre chapitres suivans traitent du règne de Cyrus, de la chute de Babylone, et du retour des Juifs. Le prophète parle ensuite des mystères de Jésus-Christ et de la formation de l'Eglise avec tant de clarté, que les Pères disent que c'est plutôt un évangéliste qu'un prophète. Isaïe passe avec justice pour le plus éloquent des prophètes. On trouve en lui toute la pureté de la langue hébraïque. Il est grand et magnifique dans son style, véhément dans ses mouvemens, abondant, fleuri et orné dans ses figures, fort impétueux quand il s'agit de relever des choses odieuses. Grotius le compare à Démosthène, et Gaspard Sanctius, dans ses *Prolégomènes*, lui donne la préférence sur tous les auteurs grecs et latins (*in 4, Reg. 19, 2*). Outre les prophéties que nous avons de lui, il avait écrit un livre des actions d'Ozias, qui est cité dans les *Paralipomènes*, et que nous n'avons plus. (2 Par. 26, 22.) On lui attribue quelques autres ouvrages apocryphes, comme ceux qui sont intitulés : *l'Ascension d'Isaïe*; *la vision* ou *l'apocalypse d'Isaïe*; le *Dialogue* entre Isaïe et Ezechias. (Baillet, t. 4, 6 juillet. Richard Simon, Crit. de Dupin, t. 4, p. 157. Dom Calmet. Dom

Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 1, p. 273 et suiv.)

ISAIE, martyr de Palestine, et compagnon des saints Élie, Jérémie, Samuelet Daniel. (Voy. ÉLIE.)

ISAIE, fils d'Abraham Levita, rabbin, a été président de différentes synagogues en Pologne et en Bohême, et principalement à Prague. Il eut dans la Terre-Sainte la dignité de naschi, ou de prince. Il est mort en 1610, et a laissé quelques ouvrages, entr'autres un livre en deux tomes, donné sous ce titre : Les deux tables de la loi. Il a été imprimé à Amsterdam en 1648. (Wolfius, Biblioth. héb., t. 1, n° 1298.)

ISAMBERT (Nicolas), natif d'Orléans, docteur en Théologie de la faculté de Paris, maison et société de Sorbonne, professeur royal en Théologie, fut reçu docteur le 3 juillet 1602, et pourvu de la chaire de Théologie en Sorbonne, nouvellement fondée par Louis xiii l'an 1617. Il mourut en Sorbonne, le 14 mai 1642, âgé de soixantedix-sept ans, après avoir enseigné avec une réputation extraordinaire. Il joignait à la science une tendre piété et un jugement solide. Il décidait les cas de conscience avec beaucoup de précision et de justesse. On a de lui 6 volumes in-folio de Commentaires latins sur la Somme de saint Thomas, imprimés à Paris. Cet ouvrage est estimé.

ISAURE ou ISAUROPOLIS, ville épiscopale de Lycaonie au

diocèse d'Asie, sous la métropole d'Icône. Aminien Marcellin dit que de son temps elle fut détruite comme rebelle, et qu'à peine y remarquait-on quelques restes de sa première beauté. Elle ne subsiste plus. Saint Basile la place dans la Pisidie, *ep.* 1. Elle en était effectivement du temps de ce saint, et différente de la province d'Isaurie qui ne fut établie, que depuis, par l'empereur Théodose. Il paraît par la lettre 406 de ce saint docteur, que l'évêque d'Isaure se donnait le droit d'ordonner des évêques dans toutes les petites villes de son district, pendant que lui-même se regardait comme dépendant du métropolitain de Pisidie ou de Lycaonie. Voici ceux qui ont siégé à Isaure.

1. Hilaire, souscrivit en 381 au testament de saint Grégoire de Nazianze, et au premier concile de Constantinople.

2. Callistrate; nous avons une lettre de saint Jean Chrysostôme, qui lui est adressée.

3. Acee, représenté au concile de Chalcédoine par Onésiphore, son métropolitain.

4. Zénon, à qui nous avons obligation des actes du martyre de saint Cyr et de sainte Julite.

ISAURIE, contrée de l'Asie mineure que Ptolémée comprend dans la Pamphylie, ainsi que la Pisidie. Les Turcs lui donnent le nom de *Sauria*. Elle est située en partie aux extrémités du mont Taurus, et en partie dans la montagne. Le reste s'étend jusqu'au pied des monta-

gues vers la Pamphylie, et aboutit, du levant, au mont de la Cilicie, et du nord, à la Phrygie, à la Lydie et à la Carie. Elle ne devint province ecclésiastique qu'après le concile de Nicée; on y joignit quelques villes et quelques bourgs de la Cilicie Trachée, principalement Séleucie qu'on érigea en métropole; et la Cataonie qui était une partie de la Cappadoce dont la ville de Claudiopolis lui fut aussi unie. Elle demeura soumise au patriarche d'Antioche, jusqu'à ce que l'empereur Léon, dit l'Isaurien, parce qu'il en était originaire, l'attribua au siège de Constantinople. Isaura, petite ville qui donna le nom à cette province, passa à celle de Lycanie.

ISBAAB, hébr., *demeure du père*, du mot *jaschab*, chef de la quatorzième famille sacerdotale. (1 Par. 4, 13.)

ISPOSETH, hébr., *homme de confusion*, du mot *isch*, homme, et du mot *bosch*, honte, fils de Saül et son successeur dans la royauté. Il fut reconnu roi par la plupart des tribus d'Israël, l'an du monde 2949, et régna quelques années, après lesquelles il fut assassiné pendant qu'il dormait. La royauté finit par sa mort dans la maison de Saül. (2 Reg. 2, 8, et 4, 7.)

ISCARIOTH, hébr., *homme de meurtre*, du mot *isch*, homme, et du mot *carath*, qui coupe, qui tranche, surnom de Judas le traître. (*Voy. JUDAS.*)

ISCHANIAM, siège épiscopal

du diocèse de Constantinople, dont le père Lequien assure qu'il n'a pu connaître, ni le diocèse, la métropole. Il lui trouve les évêques suivans :

1. Joasaph, en 1574.

2. Maxime, en 1575. Il assista au concile du patriarche Jérémie II, qui n'était composé que de métropolitains. Il y est placé après celui de Lazique.

3. N... vers l'an 1579. (*Liv. 4, turc. græc.*, p. 282.)

ISCHIA, île d'Italie sur la côte de Naples, éloignée d'environ trois milles de la terre ferme; elle peut avoir vingt milles de circuit; on l'appelait autrement *OEnasia*, à cause du séjour qu'y avait fait la flotte d'Énée. Il y a dans cette île une ville épiscopale de même nom, sous l'archevêché de Naples, dont elle est éloignée de dix-huit milles au couchant. On y trouve des bains froids et chauds qui guérissent de plusieurs maladies; ce fut dans cette ville que se retira Ferdinand, roi de Naples, après que Charles VIII, roi de France, lui eut enlevé ses états en 1495. Son église cathédrale, dédiée à l'Assomption de la Vierge, est desservie par treize chanoines, dont trois sont dignitaires; savoir, le primicier, l'archidiacre et l'archiprêtre. Il y a dans la ville un monastère de filles et trois paroisses, et dans le faubourg appelé *Celsa*, plusieurs autres églises. Le diocèse ne s'étend pas plus loin que l'île. (*Ital. sac.*, t. 6, p. 230.)

Évêques d'Ischia.

1. Pierre, au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

2. Amenius, en 1206.

3. Salvus, siégeait en 1305 : de son temps l'île fut presque ruinée par un tremblement de terre.

4. Pierre, succéda en 1306.

5. Guillaume, mort en 1348.

6. Thomas, chanoine de Marsico-Nuovo, nommé en 1348, sous Clément VI.

7. Jacques, transféré à Martorano en Calabre en 1359.

8. Barthélemy de Busulariis, de Pavie, de l'Ordre de Saint-Augustin, élu en 1359.

9. Paul Strina, de Caprée, élu en 1372, mourut en 1378.

10. Ralhazard Cossa, cardinal de Naples, qui fut depuis pape sous le nom de Jean XXIII.

11. André, nommé par Grégoire XII.

12. Nicolas de Bénévent, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé par Martin V en 1418.

13. Laurent de Riccis, de Florence, évêque d'Ancône, puis de Sinigaglia, transféré en 1419, siégea dix-sept ans, et fut transféré à Ravello en 1436.

14. Jean de Sicile, de l'Ordre de Saint-Augustin, siégea dix-neuf ans, et mourut en 1453.

15. Michel Coral, Espagnol, moine et abbé de Sainte-Marie, Ordre de Cîteaux au diocèse de Saragosse, nommé par Nicolas V en 1453, mourut en 1464.

16. Jean de Cico, de Pé-

rouse, siégeait encore en 1479.

17. Bernardin de Leis, Romain, chanoine de Latran, nommé en 1503, fut transféré à Castro le 8 janvier 1504.

18. Donat Strina, le 8 janvier 1504.

19. Augustin Falivenia, de l'Ordre des Servites, évêque de Caprée, transféré le 24 avril 1534 par Clément VI, siégea treize ans, et mourut en 1548.

20. François Guttieres, Espagnol, mort en 1554.

21. Virgile Rosari, de Spolète, chanoine de la Rotonde, nommé le 27 août 1554, fut transféré à Siponto, fait cardinal-évêque d'Adria en 1560.

22. Philippe Geri, de Pistoie, succéda le 16 janvier 1560, il alla au concile de Trente, et fut transféré à Assise en 1564.

23. Innique, cardinal Avoli, commendataire, en 1564.

24. Fabius Polveroni, de Naples, nommé le 8 juin 1565, mourut en 1590.

25. Innique Avolus, chanoine régulier de Latran, élu le 29 janvier 1590, siégea trente-sept ans.

26. François Tontoli, de Siponto, procureur-général des somnaches, nommé le 15 janvier 1638, abdiqua en 1663.

27. Jean-Antoine de Vecchis, de Capoue, nommé par Alexandre VII, le 12 février 1663, mourut en 1672.

28. Jérôme Rocca, élu le 3 octobre 1672, mourut sous Innocent XII.

29. Michel-Ange Cotignola,

de Naples , nommé par Innocent xii , le 23 avril 1692 , abdiqua en 1698.

30. Luc Trapani, de Naples , nommé le 9 février 1699 , fut transféré à Tricario le 24 janvier par Clément xi.

31. Jean-Marie Capici-Latro , de l'Ordre des sommaches , nommé le 11 février 1718.

ISCHIRION (saint), agent ou homme-d'affaires martyr en Égypte, reçut ordre de son maître de sacrifier aux idoles ; et sur le refus qu'il en fit, son maître le perça d'un pieu aiguisé. C'est ainsi qu'il mourut, et qu'il remporta la couronne du martyre l'an 251, pendant la persécution de Dece. La fête de saint Ischirion est marquée au 22 de décembre dans les martyrologes, et son culte assigné dans la ville d'Alexandrie, comme si ç'avait été le lieu de son martyre, ou de sa sépulture. (Baillet, 22 décembre.)

ISERNIA ou SEGNA, ville du royaume de Naples dans le comté de Molisse. Ce fut autrefois une des sept du Samnium sur le Volturno, entre Bojano et Venafri, à mille pas de Capoue. Les Romains y envoyèrent une colonie l'an 487 de Rome, deux cents soixante-cinq ans avant Jésus-Christ. Tite-Live en fait mention aussi bien que Strabon, Cicéron, Ptolémée, Pline, etc. Sur le déclin de l'empire, elle fut plusieurs fois ruinée par les Lombards et les Sarrasins. Les tremblemens de terre l'ont aussi renversée souvent de fond en

comble, particulièrement celui de 847. Elle est située dans un bon terrain qui produit tout ce qui est nécessaire à la vie; Pline fait mention de ses bons vins. C'est le lieu de la naissance de Pierre de Mouron, qui fut fait pape sous le nom de Célestin v, et ce fut dans cette ville qu'il établit l'Ordre des Célestins, que le pape Grégoire x approuva en 1273. On croit que Plotin, disciple de l'apôtre saint Pierre, y prêcha l'Évangile, et qu'il y était déjà bien établi du temps de saint Sylvestre. La cathédrale est bien bâtie, et est dédiée au prince des apôtres. Le chapitre est composé de deux dignités, l'archiprêtre et le primicier, et douze chanoines dont il y en a un chargé de faire les fonctions curiales. On compte dans la ville sept monastères, deux de filles et cinq d'hommes. Le diocèse comprend treize petites villes avec leurs paroisses et leurs églises; l'évêché vaut 1000 écus, et est taxé à la chambre apostolique à 50 florins. (*Ital. sac.* t. 6, p. 366.)

Évêques d'Isernia.

1. Saint Benoît, *vide act. SS. maii*, t. 1, p. 495.
2. Sébastien, en 595, sous saint Grégoire, pape.
3. N... en 639, sous Jean iv.
4. Boniface, en 758.
5. Odelgaire, au concile de Ravenne, en 877.
6. Lande, en 946; il périt dans un tremblement de terre.
7. Arderic, en 964.

8. Gérard , en 1032 ; les églises de Venafrî et de Bojano furent réunies de son temps à la sienne.

9. Pierre, de Ravenne, nommé par Nicolas II, en 1059, il siégeait encore en 1080.

10. Léon, en 1090.

11. Maur, siégeait en 1113.

12. Raynald, assista au concile de Latran en 1179.

13. Darius, sous le pontificat d'Innocent III, et d'Honoré III.

14. Théodore, succéda en 1230.

15. Hugues, siégeait en 1244.

16. Nicolas, en 1258.

17. Henri, de Saint-Germain, de l'Ordre des Frères Mineurs, en 1267.

18. Matthieu, siégeait en 1276.

19. Robert, en 1287.

20. Jacques, en 1302.

21. Pierre, siégea depuis 1307 jusqu'en 1330.

22. Henri, de l'Ordre des Frères Mineurs, siégea un an.

23. Guillaume, évêque de Citta-di-Castello, en 1332.

24. Philippe, Romain, de l'Ordre des Frères Prêcheurs de la maison Rufine, pénitencier du Vatican, élu vers l'an 1348, siégea près de vingt ans, et fut transféré par Urbain VI, à Ti voli ; le même pape le créa cardinal en 1277.

25. Paul, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé en 1367, abdiqua après avoir siégé neuf ans.

26. Nicolas, succéda à Paul en 1376.

27. Cristophe de Moroni, Romain, siégeait en 1390, fut fait cardinal par Boniface VIII.

28. Dominique, abbé des saints Boniface et Alexandre en 1300, fut transféré à Suessa.

29. André, transféré à Potenza en 1402.

30. Antoine, évêque d'Isola, transféré à Isernia en 1402.

31. Nicolas, transféré de Gaete en 1404.

32. Lucille, nommé par Grégoire XII, en 1414.

33. Barthélemi de Pardo, chanoine d'Ostie, nommé par Jean XXIII, en 1415.

34. Jacques, du mont Aquila, clerc de Venafrî, nommé par Martin V, en 1418 : il fut préservé sous les ruines de la ville, qui fut renversée d'un tremblement de terre. Il rebâtit la cathédrale et l'évêché, et siégea cinquante ans jusqu'en 1469.

35. Charles Setari, de Naples, abbé de Saint-Jean élu en 1470, mourut en 1486.

36. François de Adamo, nommé par Innocent VIII, mourut en 1497.

37. Constantin Castryoti, des rois d'Epirote, nommé par Alexandre VI, en 1498, mourut à Naples en 1500.

38. Jean Aliveri, siégea dix ans, et mourut en 1510.

39. Maxime Corvini, de Naples, assista au concile de Latran sous Léon X, mourut en 1522.

40. Christophe Numajus, de Forlî, de l'Ordre des Frères Mineurs, fait cardinal par Léon X,

en 1517, et nommé par le même évêque d'Isernia le 20 septembre 1522, résigna deux ans après au suivant...

41. Antoine Numajus, de Forli, neveu du précédent, succéda le 19 décembre 1524, et siégea quarante-deux ans.

42. Jean-Baptiste Lomellini, originaire de Rhodes, mais né à Messine, évêque de Guardia d'Alferéz, assista au concile de Trente, puis fut transféré à Isernia le 17 mars 1567; il siégea trente-trois ans, et mourut en 1599.

43. Paul de Curte, de Naples, évêque de Ravello, nommé par Clément VIII, en 1600, siégea six ans et abdiqua.

44. Alexis Geromaoddi, fameux jurisconsulte, nommé par Paul V, le 25 avril 1606, mourut d'une chute de cheval le 6 août 1611.

45. Marc-Antoine de Gênes, Napolitain, chanoine de Naples, évêque de Montemarano, transféré par Paul V, mourut le 7 novembre 1624.

46. Jean-Jérôme Campanilis, de Naples, évêque de la Cedogna, transféré le 27 janvier 1625, mourut à Naples le 22 juin 1626.

47. Didace Marin, Espagnol, carme, évêque de Monte Peloso, transféré en 1626, mourut en 1637.

48. Dominique Jourdain, de Naples, de l'Ordre des Frères Mineurs, succéda le 17 août 1637, et mourut à Rome le 13 février 1640.

49. Marcel Stella, de Rome, référendaire des deux signatures, nommé par Urbain VIII, le 26 mars 1640, mourut à Naples en 1642.

50. Jérôme Mascambruni, de Bénévent, mourut en allant à son église au mois de mai 1643.

51. Pierre-Paul de Rueticis, de Naples, moine de l'Ordre de Saint-Benoît, évêque de..... transféré le 14 décembre 1643, mourut en 1659.

52. Jérôme Bollini, de Rome, procureur général des Célestins, nommé par Innocent X, le 9 juillet 1653, mourut en 1657.

53. Tiburce Bollini, frère du précédent, et abbé de l'Ordre des Célestins, nommé le 28 mai 1657, mourut au mois de juin 1660.

54. Michel Ange, de l'Ordre des Frères Mineurs, né dans la petite ville de Saint-Maur au diocèse de Tricarico, général de son Ordre, nommé en 1660 le 20 septembre, mourut en 1672.

55. Jérôme Passarelli, grand jurisconsulte, élu le 30 janvier 1673, fut transféré à Salerne par le roi catholique le 14 novembre 1689.

56. Michel de Boulogne, de Nole, clerc régulier théatin, nommé le 6 mars 1690, abdiqua en 1698.

57. Pierre Tertius, de Laureana, du diocèse de Policastro, nommé le 22 décembre 1698, mourut en 1717.

58. Jean Xavier de Léon, prêtre d'Ariano, nommé le 20 décembre 1717.

ISIDORE (saint) martyr d'Alexandrie, fut condamné au feu avec *Heron* et *Ater*, autrement *Arsène*, et consumé dans le même bûcher l'an 250 pendant la persécution de Dèce. (Baillet, 12 décembre.)

ISIDORE DE CHIO, martyr, souffrit durant la même persécution. Les Grecs font sa fête le 14 mai, et les Latins le 15. Son culte est célèbre à Venise. (Baillet, 15 mai.)

ISIDORE D'ALEXANDRIE, dit le *Xenodoque* ou l'*Hospitalier* (saint), prêtre et solitaire, naquit en Égypte avec d'excellentes qualités vers l'an 318. Il passa plusieurs années dans les solitudes de la Thébaïde et de Nitrie, et fut ensuite ordonné prêtre de l'église d'Alexandrie par saint Athanase qui le chargea de l'office d'hospitalier, dont les fonctions consistaient à recevoir les pauvres et les étrangers, et à pourvoir à tous leurs besoins spirituels et corporels. Il était doux, obligeant, affable, et cependant fort austère dans son genre de vie, ne portant point de linge, n'usant pas de bain, et ne mangeant jamais de viande, ni jusqu'à se rassasier. Il demeura toujours très-uni avec saint Athanase qu'il accompagna même à Rome, et qu'il défendit généreusement après sa mort. Il fut aussi long-temps ami de Théophile, patriarche d'Alexandrie; mais celui-ci l'ayant pris en aversion, le chassa non-seulement de son église, mais encore des déserts de Nitrie, et de

toute la Palestine avec trois cents autres solitaires. Saint Isidore se réfugia à Constantinople l'an 400, où il fut très-bien reçu de saint Jean Chrysostôme, ce qui souleva Théophile contre ce saint docteur. Pour saint Isidore, on croit qu'il mourut en paix à Constantinople sur la fin de l'an 403, ou au commencement de l'an 404. Quelques-uns doutent si ce n'est pas plutôt saint Isidore, prêtre et religieux de Sceté, dont parle Cassien, que l'Hospitalier d'Alexandrie, dont on célèbre la mémoire le 15 janvier. (Pallade, Hist. lausique. Théodoret, Hermant, Vies de saint Athanase et de saint Chrysostôme. Fleuri. Bulteau, Hist. mon. d'Orient. Baillet, 15 janvier.)

ISIDORE DE CORDOUE (saint), évêque de cette ville, vivait sous l'empire d'Honorius et de Théodose le Jeune. Il écrivit des commentaires sur les livres des rois, qu'il dédia à Paul Orose vers l'an 412. On le nomme aussi Isidore l'*Ancien*, pour le distinguer d'Isidore le *Jeune*, plus connu sous le nom d'Isidore de Séville.

ISIDORE DE PELUSE (saint), dit vulgairement de *Damiette*, parce que l'on suppose que Damiette est la même que l'ancienne Peluse, quoique la chose soit incertaine, était né au quatrième siècle, d'une famille noble de la ville d'Alexandrie en Égypte, et alliée à celle des patriarches Théophile et saint Cyrille. Ayant distribué ses biens

aux pauvres, il se retira sur une montagne déserte près de la ville de Peluse, d'où lui est venu son surnom. Il y vécut dans l'érudition, la prière et les jeûnes, et y acquit une telle autorité par la sainteté de sa vie et l'éminence de sa doctrine, que quoiqu'il ne fût que simple prêtre, on le voyait sans peine agir et parler souvent, comme s'il eût été le père et le maître des premiers pasteurs. Il n'épargna, ni Eusèbe, son propre évêque, ni le gouverneur du pays, qui voulait donner atteinte aux asyles sacrés. Il fut le défenseur, aussi bien que le plus savant et le plus célèbre des disciples de saint Chrysostôme. Il partagea aussi les souffrances de cet illustre persécuté. On le chassa de sa solitude, et il regarda son exil et ses autres afflictions comme des grâces et des faveurs. Il parvint à une extrême vieillesse, et mourut vers l'an 449. Les Grecs et les Latins font sa fête le 4 février qu'ils ont pris pour le jour de sa mort. Il avait composé plusieurs ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Le zèle qui l'animait lui fit aussi écrire en divers temps et à diverses personnes un très-grand nombre de lettres. On en a compté jusqu'à dix mille, dont il nous reste encore deux mille douze, divisées en cinq livres. La meilleure édition est celle de Paris en 1638, in-fol. en grec et en latin. François Arcudius y a fait d'excellentes remarques critiques, qui ont été imprimées à Rome en 1671, sous

ce titre : *Isidorianæ collationes, quibus Isidori pelusiotæ epistolæ omnes hactenus editæ, cum multis antiquis optimæ notæ manuscriptis codicibus comparantur, et inde circiter bis mille locis supplentur et emendantur.* Les lettres de saint Isidore sont courtes pour la plupart, mais belles et bien écrites, vives, pressantes, serrées, savantes, sensées, pleines de suc et d'onction. Elles font voir que leur auteur avait une profonde intelligence de l'Écriture, une grande connaissance de la doctrine et de la discipline de l'Église, des devoirs de chaque état, surtout de l'ecclésiastique et du monastique, beaucoup d'ardeur à soutenir la pureté de la morale et un talent particulier pour inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu. On les compare aux écrits de saint Basile pour l'onction et la piété, et à ceux de saint Chrysostôme pour le zèle. On peut les distribuer en trois classes, suivant les différentes matières qui y sont traitées. Il y en a plusieurs de dogmatiques où il explique des passages difficiles de l'Écriture, et où il établit divers dogmes de la religion ; d'autres de discipline, qui regardent les devoirs des ecclésiastiques et des moines, et un grand nombre de morale pour l'instruction des laïcs de tout état et de toute condition. (Sixte de Sienne. Bellarmin. Henschenius. Dupin. Richard Simon, Critiq. du Dup., t. 1, p. 149. Baillet, 4 février.

Dom Ceillier, Hist. des Aut. sac. et ecclés., t. 13, p. 600.)

ISIDORE DE SÉVILLE (saint), ainsi nommé, parce qu'il fut évêque de cette ville, naquit à Carthagène, ville ancienne d'Espagne. Il était fils de Sévérien, gouverneur de la ville, et de Turture ou Théodora, dame de grande piété. Il eut pour frères Fulgence, évêque de Carthagène, et saint Léandre, évêque de Séville, qui prit soin de son éducation. Isidore fit un tel progrès dans la science et dans la piété sous un si excellent maître, que quand il laissa l'église de Séville vacante par sa mort, il ne se trouva personne plus digne que lui de remplir son siège. Il lui succéda donc l'an 601, et travailla de toutes ses forces à la conversion des ariens, à l'institution des clercs, et au bon règlement des monastères. Il présida au second concile de Séville, au quatrième de Tolède, et mourut le 4 avril 636, âgé de près de quatre-vingts ans, après avoir été long-temps l'oracle de l'Espagne. Son corps enterré d'abord dans son église, fut transporté en 1063 dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de la ville de Léon. On fait sa principale fête le 4 d'avril, particulièrement dans les diocèses de Séville et de Léon, qui l'honorent comme leur patron. On a de lui un Traité d'étymologies ou d'origines, divisé en vingt livres : c'est un abrégé de tous les arts et de toutes les sciences dont il explique les termes et les prin-

cipes, *Ariginum sive etymologiarum libri* 20. Trois livres des différences des noms, ou de la propre signification des termes; un livre de la nature des choses; une Chronique depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire d'Héraclius. L'histoire des Goths, des Vandales et des Suèves, depuis l'an 176 jusqu'à l'an 619; un traité des écrivains ecclésiastiques qui comprend en tout quarante-six écrivains, dont le premier est le pape Sixte, et le dernier Maxime, évêque de Saragosse. L'histoire de la vie et de la mort de quelques Saints de l'Ancien et du Nouveau-Testament; des prolégomènes sur la Bible; des commentaires sur le Pentateuque, sur Josué, les Juges, les Rois, avec quelques fragmens de ce qu'il avait écrit sur Esdras et sur les Maccabées; des allégories sur l'Ancien et le Nouveau-Testament; un commentaire sur le Cantique des cantiques; deux livres contre les Juifs, adressés à sa sœur Florentine, où il traite de la naissance et de la mort de Jésus-Christ, et de la vocation des Gentils; deux livres des offices ecclésiastiques où il traite des prières et des cérémonies de l'Église. Une règle pour des moines; deux livres des synonymes, ou soliloques, dans lesquels saint Isidore introduit d'un côté l'homme qui se plaint de la misère de son état, et de l'autre la raison qui l'avertit de son devoir. Un Traité du mépris du monde, qui est tiré presque en-

tièrement des soliloques; ce qui fait croire que c'est l'ouvrage de quelque compilateur, de même que celui qui a pour titre : la Règle de Vie. Les Lamentations de la pénitence (ouvrage poétique); une Prière sur l'amendement de la vie; un recueil de Sentences divisées en trois livres, et tirées des morales de saint Grégoire. Quelques lettres, parmi lesquelles il faut regarder comme supposées celle qui est à Massanus, sur la pénitence des clercs; celle à Claude, sur la procession du Saint-Esprit; celle à Redemptus, où l'on agite la question du pain azyme et du pain levé, et celle à Eugène de Tolède, sur l'autorité du pape. Ces lettres sont du neuvième ou du dixième, ou du onzième siècle, où ces questions étaient agitées. Sigebert attribue encore à saint Isidore le livre du combat des vices et des vertus; mais il est d'Ambroise Autpert, abbé de Saint-Vincent de Bénévent. La collection des canons qu'on lui attribue n'est pas non plus de lui; il faut porter le même jugement du livre qui a pour titre, de l'Ordre des Créatures, et du glossaire qui porte le nom de saint Isidore. Les principales éditions des œuvres de saint Isidore sont celles de Paris en 1601, de Cologne en 1617, de Venise, en 5 tomes, dont le prospectus parut le 1^{er} janvier 1758 : l'éditeur était le bibliothécaire du duc de Modène. Saint Isidore vaut plus de lecture que de beauté et d'élévation d'esprit. Son style

est clair, mais il n'est, ni éloquent, ni poli. Il règne dans ses œuvres morales un goût de piété et de componction qui touche et qui attendrit. (Braulion, évêque de Saragosse, in *Præf. ad lib. S. Isidori*. Mariana, l. 6, *Hist. hisp.* c. 5, 6, 7. Trithème. Cave. Dupin, *Bibl. t.* 7, p. 1. Baillet, 4 février. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sac. et ecclés.* t. 17, p. 621.)

ISIDORE, archevêque de Thessalonique, auteur de quelques homélies grecques sur saint Luc, conservées dans la bibliothèque du Vatican. (Sixte de Sienne, *lib. 4, Biblioth. sanct.*)

ISIDORE, dit *Mercator*, le *Marchand*, ou *Peccator*, le *Pécheur*, vivait, comme l'on croit, au huitième siècle. Il est auteur d'une collection de canons qui a long-temps été attribuée à saint Isidore de Séville. Elle renferme les canons des principaux conciles qui se sont tenus dans l'Afrique, les Gaules, l'Espagne, et même la ville de Rome. Elle renferme aussi les fausses décrétales de plus de soixante papes, depuis saint Clément jusqu'à saint Sirice, mort le 19 septembre 399. Il y a cependant beaucoup de pièces véritables, telles que les épîtres et les décrets d'un grand nombre de papes, depuis saint Sirice jusqu'à Zacharie, mort en 752. Riculfe, archevêque de Mayence, apporta cette collection d'Espagne vers l'an 800, et la répandit en France. Elle a été souvent imprimée et augmentée. L'auteur de cette

collection porte le nom de *Mer-
cator*, le *Marchand*; dans quel-
ques exemplaires et dans d'au-
tres, celui de *Peccator*, le *Pé-
cheur*, nom que plusieurs évê-
ques ajoutaient autrefois à leur
signature par humilité. Dans la
Bibliothèque des Pères, il y a
des lettres d'un nommé Eulo-
gius qui dit qu'il avait deux
frères, dont l'un appelé Isidore,
se retira à Mayence avec des
marchands, et que c'est pour
cela qu'il se nomma *Mercator*.
(Doujat, Hist. du droit canon.
Traité de l'étude des conciles,
p. 156. Grand-Colas, Crit. des
Aut. eccl. t. 1, p. 160.)

ISIDORE LE LABOUREUR,
(saint) cultivait la terre à Ma-
drid en Espagne, dans le onziè-
me et le douzième siècle, ce qui
ne l'empêchait pas de visiter le
matin toutes les églises de la
ville, avant d'aller à son tra-
vail. Il avait pris à ferme la
terre d'un soldat de Madrid, qui
lui reprocha sa négligence; mais
le saint l'apaisa, en lui mon-
trant que dans tout le territoire
il n'y avait point de champ
mieux entretenu, ni de plus
grand rapport. Saint Isidore
avait une femme et un fils avec
lesquels il se sanctifia par le tra-
vail et la prière, dans l'uniformité
d'une vie commune. Il
mourut de la mort des justes
l'an 1130. On l'invoque comme
l'un des saints tutélaires de
l'Espagne, et le patron de la
ville de Madrid où repose son
corps, et où l'on fait sa fête le 15
mai. Grégoire xv le canonisa le

12 mars 1622. (Baillet, 15 mai.)

ISIDORE, archevêque de Kio-
vie, assista au concile de Flo-
rence où il prononça un dis-
cours qu'on trouve dans les ac-
tes de ce concile. (Dupin, Table
des Aut. eccl. du quinzième siè-
cle, col. 843.)

ISIDORE ISOLAN, domini-
cain de la ville de Milan, et du
couvent de Sainte-Marie des
Grâces, enseigna long-temps la
philosophie et la Théologie avec
beaucoup de réputation dans
plusieurs collèges de la province
de Lombardie, et enfin les sen-
tences dans celui de Boulogne
où il prit le degré de bachelier.
Il vivait encore en 1522. Les ou-
vrages qu'il a laissés décèlent un
homme doué d'une science pres-
que universelle, jointe à beau-
coup de facilité et à une grande
pureté de langage. Ces ouvrages
sont, 1°. *Tractatus de mundi
æternitate contra Averroistas*,
lib. 4, à Pavie 1513 et 1522, in-
8°, et à Lyon 1528 et 1580, in-4°. 2°. *Tractatus de imperio mili-
tantis Ecclesiæ*, à Milan 1517,
in-fol. 3°. *Inexplicabilis mys-
terii gesta B. Veronicæ virgi-
nis, præclarissimi monasterii
sanctæ Marthæ urbis Mediolani
sub observatione regulæ divi
Augustini interprete Isidoro de
Isolanis*, etc. à Milan 1518, in-
4°. 4°. *De patriæ urbis panegy-
ricus*, à Milan 1518, in-4°. Le
discours est élégant. 5°. *Epito-
me quæstionum F. Joannis Ca-
preol. in quatuor libros senten-
tiarum* à F. Paulo Soncinate
adornata, P. F. Isidorum de

Isolanis edita et in multis locis suppleta, à Pavie 1522, in-8° et à Lyon 1528. Cet ouvrage est dédié à François 1^{er}, roi de France. 6°. *Disputationes catholice quinque*; 1°. *De igne inferni*; 2°. *De igne purgatorio*; 3°. *De merito animarum purgatorii, et cognitione propriæ beatitudinis futuræ*; 4°. *De dispositione dantis et recipientis indulgentias*; 5°. *De modo remissionis factæ per indulgentias*, à Lyon 1580, in-4°. 6°. *Summa de donis. S. Joseph*, à Pavie 1522, in-4°. 7°. *De regum et principum institutis*. (Le père Échard, *Scrip. ord. Prædic.* t. 2, p. 50.)

ISIDORE CLARIO. (*Voyez* CLARIO.)

ISINDE, ville épiscopale de la seconde Pamphilie au diocèse d'Asie, sous la métropole de Perges. On l'appelle différemment *Isionda*, *Pisinda*, *Sinda*; et elle a eu les évêques suivans :

1. Cyrille, au concile de Nicée.

2. Ædesius, se trouva au concile d'Ephèse, auquel il s'opposa d'abord, mais enfin il y souscrivit.

3. Marcellin, au concile de Chalcédoine.

4. Thalleleus, au cinquième concile général.

5. Ignace, à celui de Photius sous le pape Jean viii. (*Or. chr.* t. 1, p. 1033.)

ISLE, lieu du Comtat-Venaissin, *Insulanum*. Il y eut un concile tenu l'an 1288, par Rostaing de Capre, archevêque d'Arles, as-

sisté de quatre évêques et des députés de quatre autres absens. On y publia les statuts de plusieurs autres conciles de la même province : et l'on y en ajouta un nouveau qui fut de ne donner que l'aube seule à l'enfant dont on serait le parrain : c'était l'habit blanc dont le nouveau baptisé était revêtu en sortant des fonts. (Concil., t. 9, p. 1335.)

ISLE-BARBE (l'), *Insula Barbara*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans une petite île au milieu de la rivière de Saône un peu au-dessus de Lyon. C'était un des plus anciens monastères des Gaules, et vraisemblablement le premier qui ait été fondé dans le diocèse de Lyon. On en attribue le commencement à deux chrétiens dont l'un s'appelait Étienne et l'autre Peregrin, qui s'étaient retirés vers l'an 202 dans cette île pour se mettre à couvert de la persécution d'un empereur païen; elle fut ensuite habitée par ces solitaires. Ils eurent des successeurs qui bâtirent une église par la libéralité d'un seigneur du pays nommé Longin, et formèrent ainsi entr'eux une société d'ermites sous la conduite du vénérable Dorothee. Il est certain que ce monastère subsistait dès le quatrième siècle. Il fut d'abord dédié à saint André, mais depuis il porta le nom de saint Martin. M. Baillet, *Topogr. des saints*, p. 240, prétend que ce n'était encore au sixième siècle qu'un ermitage de cellules éparses où

se retiraient des solitaires qui choisissaient un inspecteur et qu'ils changeaient de temps en temps. C'est ainsi, dit-il, qu'en fut abbé ou supérieur saint Loup, depuis évêque de Lyon. On croit que c'est vers le milieu du septième siècle que la règle de Saint-Benoît y fut établie; elle s'y est conservée jusqu'en 1551, que cette abbaye fut sécularisée et changée en collégiale, dont le chef avait le titre d'abbé. Le chapitre de l'Isle-Barbe était composé de deux autres dignités et de dix-sept chanoines. Les religionnaires ruinèrent cet ancien monastère en 1562. Camille de Neufville son abbé et depuis archevêque de Lyon, en fit rebâtir l'église en 1620. (*Gallia christ.* t. 4, nov. edit. Dom Vaissette, *Geogr. histor. etc.*, t. 7, p. 469. La Martinière, Diction. géogr.)

ISLE EN BARROIS, *Insula Barri Ducis*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans le Barrois au bailliage de Bar-le-Duc, diocèse de Toul. Elle était auparavant de chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, et fut fondée l'an 1151. Il paraît par les lieux réguliers que cette abbaye a été considérable. Elle fut donnée à l'église primatiale de Nanci en échange de l'abbaye de Gorze qui en avait été distraite, et cédée à la France par le traité de Vincennes en 1661.

ISLE-CHAUVET, *Insula Cal-ceti*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située sur la côte et dans une île de l'océan au

diocèse de Luçon dans le bas Poitou, entre Beauvoir-sur-Mer et Machecou. On en attribue la fondation aux moines d'Absie vers l'an 1130, et on nomme pour ses principaux bienfaiteurs les seigneurs de la Garnache. L'Isle-Chauvet souffrit en 1588 un incendie qui y causa beaucoup de dommage et fut très-funeste à la régularité. Cette abbaye fut rétablie depuis par les révérends pères Camaldules, que Henri de Maupas, évêque du Puy et ensuite d'Evreux et abbé de l'Isle-Chauvet, y introduisit en 1679 à la faveur du pieux évêque de Luçon Henri de Barrillon, et du consentement de Vincent Marsolle, général de la congrégation de Saint-Maur. (*Gallia christ.* t. 2, col. 1432.)

ISLE-DIEU (l'), *Insula Dei*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans le diocèse et à quatre lieues de Rouen sur une île de la rivière d'Andèle d'où elle tire le nom de l'Isle-Dieu. Elle était fille de l'abbaye de Silly, et fut fondée vers l'an 1187 par Reginald, seigneur de Pouilly, et Gilbert de Valcneil châtelain de Beauvais.

ISLE-DE-MEDOC (l'), *Insula in Medulio pago*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située au pays de Medoc entre l'océan et la Garonne. On ignore dans quel temps et par qui elle a été fondée, mais on sait qu'elle existait dès l'an 1079, que Grégoire VIII écrivit à l'abbé Fulcard qui en était le supérieur,

et aux autres religieux de cette maison, en faveur d'un de ses chanoines nommé Lambert. (*Gallia christ.* t. 2.)

ISLE DE RÉ. (*Voyez* RÉ.)

ISMAEL, héb., *Dieu qui exauce*, du mot *schamah*, *exaucer*, fils d'Abraham et d'Agar. Il épousa une femme égyptienne, dont il eut douze fils. C'est d'eux que sont sorties les douze tribus des Arabes, qui subsistent encore aujourd'hui. On connaît dans l'histoire les descendants d'Ismaël, sous le nom général d'Arabes et d'Ismaélites. Depuis le septième siècle, ils ont presque tous embrassé la religion de Mahomet, et nous les appelons Turcs ou Musulmans. (*Genès.* 16, 25.)

ISMAEL, fils de Nathanias, de la race royale de Juda, tua en trahison Godolias que Nabuchodonosor avait établi sur les restes du peuple qui était demeuré dans la Judée, après la ruine de Jérusalem. (*4 Reg.* 25, 25.)

ISMIEL, héb., *nomination de Dieu*, du mot *schem*, *nom*; ou *admiratio*, *étonnement*, du mot *schamam*, nom d'un prince. (*1 Par.* 4, 36.)

ISOIE ou EUSOYE ou YSOIE. (*Voyez* YSOIE.)

ISOLA, petite ville du royaume de Naples dans la Calabre ultérieure, ruinée deux fois par les Turcs. Elle est à quatre milles de la mer Ionienne, à six du promontoire appelé Zacinium, et à dix-huit de Siberine sa métropole. On l'a fermée de mu-

railles depuis quelque temps, et on y compte environ cent soixante-dix familles ou mille cinq cents habitants. M. de Commanville dit qu'on y voit des évêques dès le septième siècle, entre les prélats du rit grec, sous le nom de *Nesiai*, et que la notice de Léon en fait un suffragant de Siberine, sous celui d'Isola, pour Insula, comme il est encore à présent. Quoi qu'il en soit, la cathédrale dédiée à la sainte Vierge montant au ciel, a été magnifiquement décorée par l'évêque Annibal Caraccioli, et enrichie de reliques qui y furent transférées de Rome, sous Grégoire xiii. Elle est hors des murs de la ville, et desservie par dix chanoines, dont quatre sont dignitaires; savoir, l'archidiacre, le doyen, le chantre et le trésorier, tous fondés par Caraccioli. Il n'y a point d'autre église paroissiale. On n'y voit qu'un convent de franciscains. Le diocèse est peu étendu et comprend six abbayes. Le revenu de l'évêque est de trois mille ducats. (*Ital. Sac.* t. 9, p. 505.)

Évêques d'Isola.

1. Arenulphe, assista en 1046 au concile de Pavie.
2. Luc, en 1092.
3. Jean, siégeait en 1128.
4. Vurnar, en 1149.
5. Tasimée, le 18 octobre de la même année.
6. N... du temps de l'abbé Joachim, en 1200.

7. Matthieu, sous Innocent iv en 1243.
8. Pierre, en 1311 et 1322.
9. François, mort en 1349.
10. Pierre de Corono, chanoine, nommé par Clément vi.
11. Bernard, transféré à Saint-Juste en Sardaigne, par Innocent vi, en 1354.
12. Nicolas, sous Urbain vi, en 1389.
13. Jean d'Isola, sous Boniface ix, en 1390.
14. Antoine, transféré à Isernia.
15. Gauthier, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, en 1410.
16. Pierre, transféré à Cantazaro en 1421. Martin v mit l'année suivante, pour administrateur, François de Arceris, évêque de Squillace.
17. François de Arceris.
18. Nicolas, chanoine, nommé le 15 juillet 1426, mourut en 1437.
19. Crucette, Calabrois du mont Saint-Pierre, de l'Ordre des Frères Mineurs, succéda en 1437, et fut transféré à Crotone en 1445.
20. Nicolas-Antoine, Calabrois, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, résigna en 1445.
21. Martin, transféré à Martorano en 1451.
22. Antoine de Genovisio, évêque de Martorano, la même année.
23. Benoît, abbé de Sainte-Marie de Miléches au diocèse de Reggio, nommé par Nicolas iii, fut transféré à Draconaria, l'année suivante.

24. Jean, succéda à Benoît, et mourut en 1453.
25. Michel Cosal, Espagnol, moine et abbé de Sainte-Marie de Rota, Ordre de Cîteaux, diocèse de Saragosse, en Aragon, nommé en 1453, mourut en 1479.
26. Bona-dies, siégea jusqu'en 1487.
27. Jean, assista au couronnement d'Alphonse n, roi de Naples, le 2 juin 1494.
28. Ange Castaldi, mort en 1508.
29. César Lambertini, archevêque de Trano, transféré en 1509, résigna au suivant le 8 juin 1545.
30. Thomas Lambertini, prieur de Saint-Nicolas-des-Pélerins au diocèse de Trano, fut d'abord administrateur n'ayant que vingt-quatre ans, ensuite confirmé évêque à l'âge de vingt-sept ans, et mourut en 1551.
31. Honoré Fascitelli, fameux poète, et un des plus beaux esprits de son temps, nommé par Jules iii, le 30 janvier, assista au concile de Trente et abdiqua.
32. Annibal Caraccioli, de Naples, nommé le 4 mai 1562, prit pour coadjuteur Scipion Montalegre, le 4 juillet 1585, et répara sa cathédrale que les Turcs avaient pillée.
33. Scipion Montalegre lui succéda, et mourut en 1609.
34. Jérôme Palazuoli, siégea quatre ans.
35. André Justiniani, de Gènes, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Paul iv, le

24 novembre 1614, et mourut le 27 novembre 1617.

36. Jean-Antoine de Maximis, de Rome, siégea cinq ans.

37. Ascagne Castanea, de Turin, secrétaire de Charles Emmanuel, duc de Savoie, nommé par Urbain viii, mourut à Rome le 16 décembre 1627.

38. Alexandre Bichi, de Sienne, nommé le 5 mai 1628, transféré à Carpentras, fait cardinal par Urbain viii, le 28 novembre 1633, mourut à Rome le 25 mai 1657.

39. François Bibelia, de Cantazaro, mort en 1634.

40. Martini Alferi, de Milan, inquisiteur de Malte, nommé le 21 août 1634, fut transféré à Cosenza.

41. Julien Viviani, doyen de la cathédrale de Pise, évêque de Salone, nommé le 2 mai 1639, mourut en 1641.

42. Antoine Celli, de Rome, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Urbain viii, le 6 septembre 1641, mourut en 1645.

43. Dominique Carnovallis, Calabrois, homme très-versé dans les langues orientales, mourut en 1646.

44. J. B. Motta, mort en 1449.

45. François Ferreri, de Cantazaro, mort en 1658.

46. Charles Rossi, de Cantazaro, succéda le 1^{er} septembre 1659, et mourut en 1679.

47. François Megale, curé de Sainte-Catherine de Rome, nommé le 27 novembre 1679.

48. François Mariui, de Ros-

sano, nommé le 25 mai 1682, mourut en 1718.

49. Dominique Votta, de Cosenza, nommé le 20 décembre 1717.

ISON, moine de Saint-Gal, fut appelé au monastère de Grandfeld pour y diriger les études. Il y mourut à la fleur de son âge en odeur de piété, le 14 mai 871. On a de lui, une Histoire des translations du corps de Saint-Gal, qu'on trouve dans Surius au 16 de novembre, dans le Recueil des historiens d'Allemagne, donné par Goldast; et au tome quatrième des Actes bénéd. de Doin Mabillon. On trouve encore du même écrivain : Vie et miracles de saint Othman, dans le second tome du troisième siècle bénédictin. (D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 5. Dupin, Tab. des Aut. eccl. du neuvième siècle, col. 358.)

ISRAEL, hébr., *qui prévaut* ou *qui domine avec Dieu*, du mot *schara*, *dominer*. C'est le nom que l'Ange donna à Jacob, après qu'il eut lutté toute la nuit contre lui à Mahanaïm ou à Phaniel. Le nom d'Israël se prend aussi quelquefois pour tout le peuple, toute la race de Jacob, et quelquefois pour le royaume d'Israël, ou des dix tribus, distinguées du royaume de Juda.

ISRAEL (saint), né au diocèse de Limoges, embrassa d'abord l'institut des chanoines de Dorat, dans la Bassc-Marche. Aldouin, évêque de Limoges, l'ayant appelé près de sa personne, l'ordonna prêtre, et se

déchargea sur lui en partie du gouvernement de son diocèse. Israël devint ensuite prévôt de la collégiale de Saint-Julien dont il avait fait rebâtir l'église, et enfin grand-chantre de Dorat. Il remplit cette dignité avec une sainteté éclatante jusqu'à sa mort, arrivée le 22 décembre 1014. On a de lui : L'Histoire de Jésus-Christ en vers et en langue vulgaire, qui est citée dans le nouveau glossaire de Dugange où on l'attribue par erreur à un prétendu Isaac, abbé de l'Esterp. M. Blondel, qui a donné dans son recueil de Vies des Saints, celle de saint Israël, prétend qu'il a mis en cantiques toute l'Histoire-Sainte, depuis la création du monde jusqu'à l'Ascension de Notre-Seigneur. Le Père Labbe a inséré, au tome second de sa nouvelle Bibliothèque des manuscrits, une vie de saint Israël, écrite quelques années après sa mort. M. Collin, docteur de Sorbonne, en a composé une autre plus étendue, qui est conservée manuscrite à l'abbaye de l'Esterp. (D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 7.)

ISRAËLITES, descendants d'Israël ou de Jacob, qui furent d'abord appelés Hébreux, à cause d'Abraham qui était venu de de-là l'Euphrate; et ensuite Israélites, à cause d'Israël, père des douze patriarches; et enfin Juifs, à cause de la tribu de Juda qui se trouva beaucoup supérieure aux autres depuis la captivité de Babylone.

ISREELA, hébr., *Dieu qui*

prévaut ou qui domine, du mot *schara*, *dominer*, chef de la septième famille des chantres. (1 Par. 25, 14.)

ISSACHAR, hébr., *prix ou récompense*, du mot *sacar*, l'un des fils de Jacob, naquit vers l'an du monde 2255 avant Jésus-Christ 1745. Il eut quatre fils; Thola, Phua, Jobab et Semron. La tribu d'Issachar eut son partage dans un des meilleurs endroits de la terre de Chanaan, le long du grand champ ou de la vallée de Jezraël; ayant au midi la demi-tribu de Manassé; au septentrion, celle de Zabulon; à l'occident, la Méditerranée; et à l'orient, le Jourdain. (Gen. 46, 13.)

ISSOIRE, *Issiodorum* et *Iciodorum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans une petite ville du même nom, au confluent de la rivière de la rivière de la Couza avec l'Allier au diocèse de Clermont dans la Basse-Auvergne. Elle reconnaissait pour son fondateur saint Austremoine, premier évêque et premier apôtre d'Auvergne. Ce monastère ayant été détruit, il fut rétabli par un moine de Charoux vers le milieu du dixième siècle. Voici comment nous l'apprend l'Histoire de la translation de saint Austremoine. Les moines de Charoux s'étant réfugiés à Saint-Yvoine, ou Pierre-Encise en Auvergne, avec le chef de Saint-Austremoine et tous leurs trésors, pour n'être pas exposés au pillage des barbares, Gislebert, l'unique qui restait de

tous ceux de cette suite, et qui avait engagé quelques jeunes gens des environs à embrasser l'état monastique, délibéra avec eux des moyens de se soustraire à la sujétion de l'abbé de Charroux. Ils prirent la résolution de détruire le château de Saint-Yvoine, et d'y bâtir le monastère d'Issoire qui avait été autrefois élevé par saint Austremoine. Ils y apportèrent le chef de ce saint prélat, et Gislebert en étant devenu abbé, y bâtit une église magnifique dont Bernard, alors évêque d'Auvergne, fit la dédicace sous l'invocation de saint Austremoine et de saint Pierre. Elle fut unie à la congrégation de Saint-Maur l'an 1665. L'abbé d'Issoire était seigneur de la ville et de plusieurs autres paroisses. (*Gallia christ.*, t. 2, col. 357.)

ISSOUDUN, ville de France près de Bourges, *Exelodunum*, *Exsoldunum*, *Exolidunum*, *Ernodotus*. Il y eut un concile l'an 1081, où Richard, archevêque de Bourges, donna l'église de Saint-Martin des Champs qui était près des murailles de Bourges, aux religieux de Marmoutier. (Lab. 10. Hard. 6.)

ISSOUDUN, *Exoldunum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît sous le titre de Notre-Dame, était située dans la ville du même nom en Berri, au diocèse et à huit lieues de Bourges, sur la rivière de Thiole. Elle était bâtie dans le château d'Issoudun, et c'était la principale église de la ville où, outre l'abbaye, il y

avait deux collégiales de Saint-Cyr et de Saint-Denys. L'abbé de Notre-Dame était doyen du chapitre de Saint-Denys. On rapporte communément la fondation de l'abbaye de Notre-Dame aux anciens hauts seigneurs d'Issoudun vers l'an 947. Elle possédait les reliques des saints Talaise et Baye, qui sont en singulière vénération dans tout le pays, et celles de sainte Brigide et de saint Patrice. On y voyait aussi les reliques de saint Patterne, évêque de Vannes, qui y avaient été apportées de l'abbaye de Saint-Gildas l'an 1000, et qu'on avait transférées depuis au prieuré qui portait son nom et qui dépendait de l'abbaye. Jeanne de Luxembourg, reine de France, est enterrée dans cette église avec le fils dont elle accoucha en mourant. (*Gallia christ.*, t. 2, col. 156.)

ISTHEMO, hébr., *feu d'admiration*, du mot *esch*, feu, et *thama*, admiration, ville de la tribu de Juda. Eusèbe la place dans le canton d'Éleuthéropolis. (Josué, 15, 50.)

ISTOB, hébr., *bon homme*, du mot *isch*, homme et *thub*, bon habitant de Tob. Ce pays était à l'extrémité septentrionale des montagnes de Galaad, vers le mont Liban. (2 Reg. 10, 6.)

ISUHAIA, hébr., *le Seigneur qui humilie*, du mot *jeschab*, humilier, nom d'un prince. (1 Par. 4, 36.)

ITALIE, la plus belle et la plus agréable région de l'Europe, que l'empire romain a ren-

due autrefois très-célèbre, et que la religion aujourd'hui rend si respectable. Elle est vers le milieu de la zone tempérée; et si l'on y joint les îles, qui sont, la Sicile, la Corse et la Sardaigne, entre le trente-cinq et quarante-septième degré de latitude, et trente et quarante-deuxième de longitude; elle est bornée de la mer Méditerranée, tant au midi qu'au levant et au couchant, et séparée de l'Allemagne et de la France par les Alpes du côté du nord. On l'a appelée aussi Hespérie, OEnostrie et Saturnie, et peut-être autrement, suivant les princes qui ont régné en ce pays, ou les peuples qui s'y sont établis : aussi les Gaulois l'ont-ils fait appeler dans quelques-unes de ses parties, Gaule italique, citérieure et cisalpine, *circumpadana et togata*. Les Romains qui y avaient le siège de leur empire, la partagèrent pour le civil en deux vicariats, celui de Rome et celui de Milan. Le vicariat de Rome fut subdivisé en dix provinces, que l'on nomma *suburbicaires*, à cause qu'elles relevaient du juge résidant dans la ville capitale. C'est la plus naturelle explication qu'on puisse donner à ce mot, qui a donné occasion à tant de disputes parmi les savans; le vicariat de Milan n'avait que sept provinces, et fut surnommé *Italique*.

Vicariat de Rome. Vicariat de Milan.

Tuscie et Ombrie.	Alpes Cotonniennes.
Valerie.	Ligurie.
Campanie.	Emilie.
Picenum.	Flaminie.

Vicariat de Rome. Vicariat de Milan.

Samnium.	Vénitienne et Istrie.
Apouille et Calabre.	Rhetie première.
Lucanie et Brutie.	Rhetie seconde.
Sicile.	
Sardaigne.	
Corse.	

On divise aujourd'hui l'Italie en moyenne, basse, haute, et en îles maritimes. La moyenne bornée de la basse au midi, a été considérable de tout temps, à cause de la ville de Rome qui était autrefois la capitale de l'empire romain, et qui l'est encore aujourd'hui de toute l'Église. On y voyait dans les beaux jours de cet empire des villes et des habitans sans nombre; mais les Huns, les Goths, les Vandales, les Lombards qui y établirent successivement de nouvelles principautés jusqu'au sixième siècle, y apportèrent un grand changement. Nos Français en conquièrent la meilleure partie, et la donnèrent aux papes; les empereurs d'Orient qui ne purent tout retenir, en conservèrent quelque légère portion; ceux d'Occident y voulurent aussi avoir part : enfin de tous ces états qui se formèrent dans l'Italie moyenne après la décadence de l'empire, il s'en forma deux, qui la partagent encore à présent; celui du pape, et celui du grand-duc.

L'état du pape comprend l'Ombrie, la campagne de Rome, la marche d'Ancône, le patrimoine et le duché d'Urbin. Il a les trois premières provinces, en vertu de la donation de

Pepin et de Charlemagne, quoiqu'il n'en ait joui que longtemps après. Le patrimoine lui fut donné par la comtesse Mathilde l'an 1102, et le duché d'Urbain lui revint comme fief de l'Église, faute d'héritiers mâles, en 1631. Outre cela, il possède la Romagne, le Ferrarois et le Boulonnois dans la haute Italie, Bénévent dans la basse, et autrefois le comtat Venaissin où est Avignon, en France. Cette partie d'Italie a été jusqu'aux deux derniers siècles, sans avoir d'autre métropole ecclésiastique que Rome même.

L'état du grand-duc, à qui l'on donne communément le nom de *Toscane*, est composé de trois républiques; Sienne, Pise et Florence, qui, après plusieurs guerres, ont été réduites dans une même souveraineté, dominées par les Médicis depuis l'an 1546, et possédée aujourd'hui par la maison de Lorraine. C'est dans cet état que se trouve la petite république de Lucques, autrefois sous la protection d'Espagne, dont le territoire n'a pas vingt-cinq milles d'étendue.

La basse Italie est ce qu'on nomme communément aujourd'hui le royaume de Naples. Les îles sont principalement la Sardaigne, Corse et Sicile.

Enfin la haute Italie, bornée de la moyenne au midi, de la France et de l'Allemagne au nord, de la mer de Gènes au couchant, et du golfe de Venise au levant, a Milan pour métropole, et comprend Aquilée, Ra-

venne, Turin, Boulogne, Venise, Gènes, etc., et dépendances.

Conciles d'Italie.

Le premier fut tenu l'an 380.

Le second, l'an 381 par saint Ambroise : nous en avons deux lettres à l'empereur Théodose, et c'est par ces lettres que l'on sait qu'il s'était tenu un autre concile l'année précédente en Italie, selon la remarque du père Mansi, au tome 1^{er} de son supplément à la collection des Conciles, col. 243.

Le troisième, l'an 405 par le pape Innocent 1^{er}. Il y fut résolu d'engager l'empereur Honorius à presser Arcade son collègue de consentir à ce qu'on assemblât un concile à Thessalonique en faveur de saint Jean Chrysostôme (Le père Mansi, *ibid.*, col. 285.)

Le quatrième, l'an 886, au sujet des biens de l'église de Saint-Martin de Tours. (Martenne, *in Thesauro*, t. 4.)

ITHACIUS, surnommé *Clarus*, évêque d'Ossobone, ville de la province Bétique, dont le siège épiscopal a été transféré à Sylves dans les Algarves, florissait en Espagne vers l'an 380. Il écrivit un ouvrage en forme d'apologie contre les priscillianistes, qui est perdu. Quelques-uns lui ont aussi attribué l'ouvrage contre Varimond ou Værimond, diacre arien, qui porte nom d'*Idau*, et que nous avons dans le quatrième tome de la Bibliothèque des Pères : mais cet ouvrage semble n'avoir été

écrit que dans un temps où l'Espagne était remplie de barbares et d'ariens, et par conséquent long-temps après la mort d'Itace. On le croit de Virgile de Tapse.

Trithème confond mal-à-propos cet Ithacius avec un autre de même nom, aussi Espagnol, évêque de Chaves, et auteur d'une Chronique qui commence à la première année de l'empire de Théodose, et finit à la onzième de celui de Léon, qui était en 467. (Isidore, *De vir. illustr.*, c. 2. Saint Jérôme, *In priscill.* Dupin, *Bibl. du quatrième siècle*. D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 8, p. 451.)

ITHAI ou ÉTHAI, fils de Ribai de Gabath, un des braves de l'armée de David. (2 *Reg.* 23, 29.)

ITHAMAR, héb., l'île du Palmier ou des Palmes, du mot *thamar*, palmier, et du mot *i*, île, quatrième fils d'Aaron. On ne sait aucune particularité de sa vie. (*Exod.* 6, 23.)

ITHURÉE ou ITURÉE, province de Syrie ou d'Arabie, au-delà du Jourdain, à l'orient de la Batanée, et au midi de la Trachonite. L'Ithurée est comprise dans l'Arabie Pétrée. (Luc, 3, 1.)

ITTIGIUS (Thomas), professeur en Théologie, et surintendant du diocèse de Leipsick, fut ministre de diverses églises, travailla aux journaux de Léipsick, enseigna long-temps avec réputation, et mourut le 7 avril 1710. On a de lui : 1°. une Dis-

sertation sur les hérésiarques des temps apostoliques, qui est très-estimée. 2°. Une histoire des Synodes nationaux tenus en France par les prétendus réformés. 3°. *Fl. Josephi opera quæ extant omnia juxta editionem græco latinam Genevensis, quæ nunc prolegomenis et appendice aucta redditur*, 1691, in-folio. 4°. *Bibliotheca Patrum apostolicorum græco latina... præmissa est disertatio de patribus apostolicis, seu scriptoribus ecclesiasticis qui apostolorum comites et discipuli fuisse perhibentur*, 2 volumes in-12. 5°. *De bibliothecis et catenis Patrum, variisque veterum scriptorum ecclesiasticorum collectionibus basileensibus, tigurinis, parisiensibus, coloniensibus, lugdunensibus, leydensibus, ingolsta-diensibus, antuerpiensibus, romanis, venetis, mediolanensibus, moguntinis, bonifantis, insulanæ, divionensi, rothomagensi, tolosana, londinensibus, dublionensi, oxoniensi, lovaniensibus, trajectensi, genevensibus, hamburgensibus, cygneis, lipsiensibus et aliis, tractatus variis observationibus refertus*, in-8°. 6°. Une histoire ecclésiastique des deux premiers siècles de l'Eglise, 2 vol. in-4°. en latin. Jean Kerne a publié une lettre latine sur la vie et les ouvrages de M. Ittigius, où l'on trouve des particularités très-curieuses.

IVERNEAUX, HIBERNALE, abbaye de chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, était située à une lieue de Bric-

Comte-Robert, au diocèse et à cinq lieues de Paris. Elle fut fondée, dit-on, par saint Louis l'an 1226, en exécution du testament de son père Louis VIII, et à la sollicitation de l'abbé de Saint-Victor qui était aussi exécuteur testamentaire de ce prince. On met le monastère d'Iverneaux au nombre de ceux qui composaient l'ancienne congrégation de Saint-Victor, et qui jouissaient des mêmes privilèges. Les guerres de religion et les troubles du royaume avaient presque détruit cette abbaye, de sorte qu'en 1630 il n'y avait que deux prêtres séculiers pour la desservir; mais Alexandre, un des premiers valets-de-chambre et des favoris de Louis XIV, fut d'autant plus touché de l'état où elle était réduite, qu'il en avait été abbé commendataire dans sa jeunesse. Il entreprit de la rétablir et y introduire en 1684 avec le consentement de M. de Harlay, archevêque de Paris, des chanoines de Saint-Cyr de Friardel au diocèse de Lisieux. (*Gallia Christ.*, tom. 7. Description de Paris, tom. 1.)

IVOIRE. L'hébreu appelle l'ivoire *schen*, c'est-à-dire, une dent, parce que l'ivoire est une dent d'éléphant.

IVRÉE, ville d'Italie, en Piémont, située sur un rocher qui se trouve devant l'entrée du val d'Aost; on l'appelle *Eporadia* en latin, ou *Hypporegium*, de ce que ses habitans étaient fort entendus à dompter les chevaux.

Strabon dit que César en fit une colonie, et qu'il vendit les Solasses qui y étaient établis, à l'enchère. Ces peuples adoraient le soleil dont le temple fut changé en église, lorsque la foi chrétienne y eut été annoncée. On y distingue la haute et la basse ville; on voit dans celle-ci l'abbaye de Saint-Etienne. L'église de l'évêché, qui est suffragant de Turin, et quelques anciens palais des ducs d'Ivrée, dont quelques-uns, comme Adelbert, Bérenger et Hardouin ont été couronnés empereurs et rois d'Italie. La rivière de Doire coule au pied de la ville dans la vallée où elle forme deux passages pour entrer en Italie. On ne peut dire au juste en quel temps la religion de Jésus-Christ y a été établie, ni quand cette ville est devenue épiscopale. On pense que les disciples de saint Eusèbe de Vercell y ont prêché les premiers; au moins c'est la tradition du pays. La cathédrale est dédiée à l'Assomption de la Sainte-Vierge; son chapitre est composé de cinq dignitaires, dix-neuf chanoines, dont dix doivent être prêtres, cinq diacres et quatre sous-diacres. La ville comprend cinq paroisses, trois monastères de réguliers, et deux de religieuses. Le diocèse a en tout cent dix-sept églises paroissiales. L'évêque est seigneur de quelques petites villes ou bourgs, et jouit d'environ deux milles écus de revenu. (*Ital sac.*, t. 4, p. 1064.)

Évêques d'Ivrée.

1. Elelogius ou Eulogius, assista au concile de Chalcédoine en 451. Il y est appelé Eulolius. Le prêtre Florencius souscrivit aussi pour lui au concile de Milan.
2. Didier ou Desiderius, au concile de Rome, sous le pape Agathon, en 679.
3. Bessus, en 770.
4. Henri, en 783.
5. Joseph, en 844.
6. Arron, en 867. Il se trouva au couronnement de Charles-le-Chauve.
7. Valfrede, chanoine de Verceil, en 904.
8. Asmonde, en 938.
9. Veremonde, de Verceil, d'autres disent de Pavie, siégeait en 1001.
10. Octobien, archi-chancelier du roi Hardouin, en 1011.
11. Henri, chancelier de l'empereur Henri, fonda l'abbaye de Saint-Étienne en 1043.
12. Hugues, fils d'Ardouin, roi d'Italie, en 1053.
13. Henri, au concile de Rome, sous Nicolas II, en 1059.
14. Albert, en 1063.
15. Frédéric, en 1072.
16. Oger, chancelier de l'empereur Henri IV, 1075.
17. Conrad, seigneur de Carmanne, en 1097.
18. Pierre, comte de Valperg, en 1118.
19. Vidon, en 1122.
20. Germain ou Gœman, se trouva à l'assemblée de Roncailles en 1158, et au concile

de Latrau, sous Alexandre III, en 1179.

21. Gaedon, en 1199.
22. Jean Gagnin, en 1202.
23. Bernard, moine de Saint-Benoît, en 1204. Il fut déposé pour sa conduite par l'ordre d'Innocent III.
24. Pierre, Piémontais, moine de Cîteaux, et abbé de la Ferté, nommé en 1205, mourut en 1217.
25. Obert, en 1219.
26. Conrad, comte de Cocorato, nommé en 1242, mourut en 1247.
27. Jean II, Baroni, en 1250.
28. Frédéric, comte de Saint-Martin, chanoine postulé, et confirmé par Urbain IV, en 1264, transféré à Ferrare en 1288.
29. Albert, de Mantoue, de l'Ordre des Frères mineurs, nommé en 1288, assista au concile de Lyon, fut envoyé à Constantinople pour la réunion des deux églises, et mourut en 1322.
30. Ulbert, en 1322.
31. Palin de Advocatis, de Verceil, seigneur de Casa-Nova, chanoine de Parme, nommé en 1326.
32. Jacques de Francisco, savoyard, moine et abbé de Hautecombe, Ordre de Cîteaux, nommé par Clément VI, en 1346, mourut en 1358.
33. Jean Mistralis, chanoine, élu en 1358, mourut en 1360.
34. Pierre de Savoye, mourut en 1373.
35. Pierre Cundoni, élu en 1373.

36. Pierre Chodus, Savoyard, succéda en 1390.

37. Boniface Tursi, abbé de Saint-Etienne, élu en 1399, abdiqua en 1405.

38. Augustin, de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé par Boniface ix-

39. Jacques de Pameriis, archiprêtre, nommé par Martin v, en 1417.

4. Boniface, en 1437.

41. Jean de Parolla, prévôt de la cathédrale, élu au concile de Basse Felix v, antipape. Il mourut en 1479.

42. Dominique Manfredi, nommé en 1480, siégea trois ans.

43. Nicolas Cariliati, de Genève, nommé le 21 octobre 1483, siégea jusqu'en 1499.

44. Boniface Ferrier, nommé en 1499. Il permuta avec l'église de Vercell l'an 1509. Léon x le fit cardinal.

45. Jean-Etienne Ferrier, frère de Boniface, permuta avec son frère, qui reprit son siège la même année par droit de regrès, et siégea jusqu'en 1518.

46. Philibert Ferrier, neveu des précédens, nommé en 1518, fait cardinal par Paul iii.

47. Sébastien Ferrier, abbé de Saint-Étienne et de Saint-Benigne, ordonné en 1551.

48. Ferdinand Ferrier, frère du précédent, lui succéda le 11 juin 1563, et mourut en 1580.

49. César Ferrier, abbé de Saint-Étienne, évêque de Savone, transféré le 13 février 1581, mourut en 1612.

50. Henri Silvius de Muzorico, d'Asti, prieur-général des carmes, nommé par Paul v, en 1612, mourut à Rome, le 14 septembre de la même année.

51. Joseph, marquis de Ceva, prieur de Sainte-Benigne, nommé le 12 mai 1614, mourut en 1633 le 21 octobre.

42. Octavien Asinari d'Asti, seigneur de Cafarch, clerc régulier barnabite, nommé par Urbain viii, le 22 septembre 1634.

53. Philibert Milieti, Savoyard, marquis de Faverges, chanoine régulier de Latran, succéda le 24 novembre 1658, et mourut le 15 décembre 1663.

54. Pompée Valperge, des comtes de ce nom, élu le 10 août 1664, siégea cinq ans.

55. Hyacinthe Truchi, de Saviliano, de l'Ordre des Frères Prêcheurs le 25 août 1669, mourut le 7 juillet 1698.

56. Alexandre Lambert, Savoyard, mort le 28 septembre 1706. Depuis ce temps il n'y avait point encore d'évêque à Ivree en 1720.

IVRESSE SPIRITUELLE, en terme de Théologie mystique, est une disposition d'âme si douce, si ardente, accompagnée d'une joie si excessive et d'un contentement si sensible, que l'âme ne sait, ni que faire, ni que vouloir, ni que demander à Dieu, et ni si elle doit se taire ou parler. Elle dit plusieurs choses à la louange de Dieu, fait des gestes, jette des cris et ne se peut contenir au-dedans d'elle-même. Elle est comme une per-

sonne ivre : ce que sainte Thérèse appelle une sage et céleste folie. (4 *Dem.*, ch. 2. (Rusbroc, *lib. 2 De nuptiis, cap. 20.* Le père Honoré de Sainte-Marie, Tradition sur la contemplation, t. 1, p. 504.)

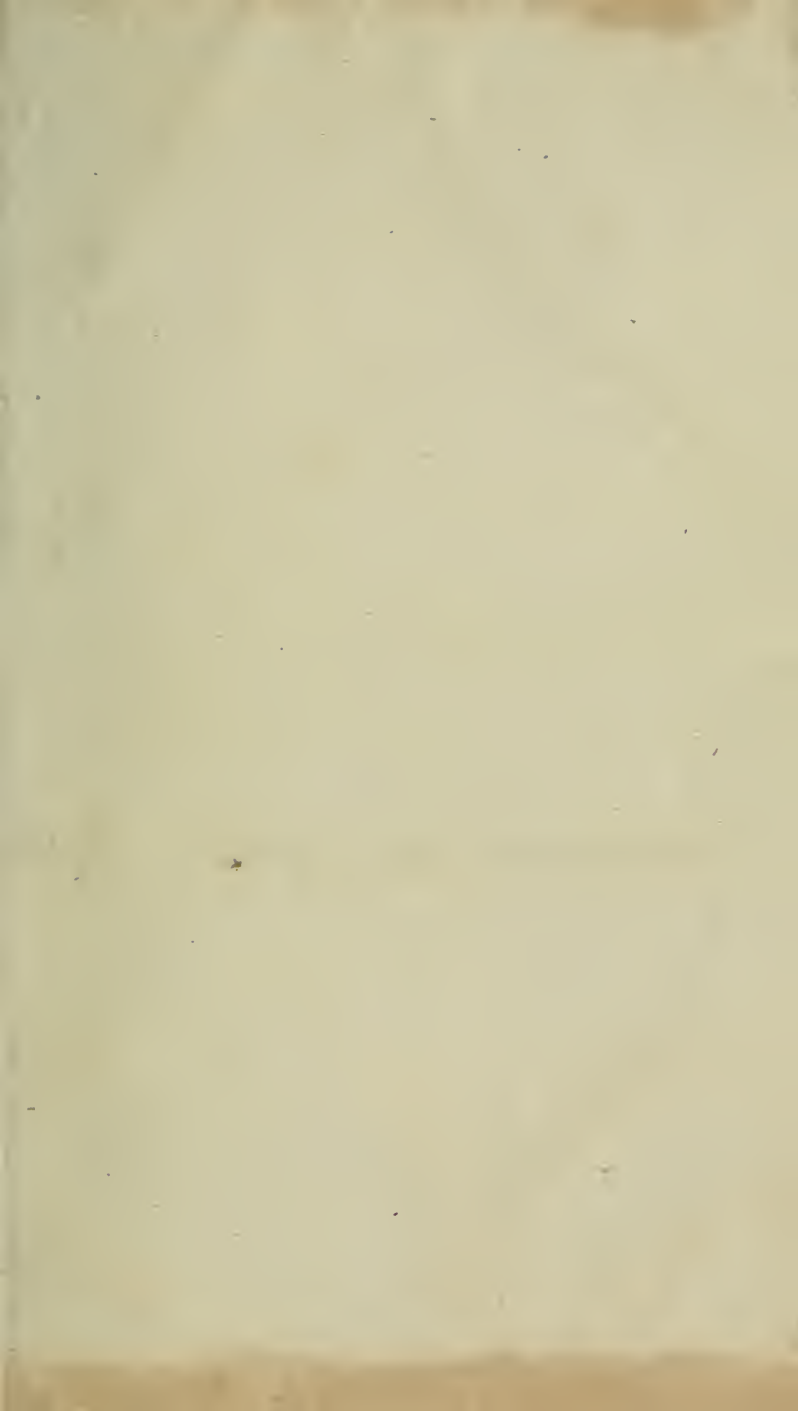
IVROYE ou IVRAYE, *zizanium, lolium*. C'est une plante qui a la feuille longue et velue, et assez difficile à distinguer du blé et des autres grains, au milieu desquels elle croît.

IVRY, *Ibreium*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans un bourg du même nom en Normandie, sur la rivière d'Eure, au diocèse d'Évreux, et sur les limites de celui de Chartres. Roger d'Ivry, échanson de Guillaume, roi d'Angleterre, dit le Bâtard, fonda ce monastère l'an 1071, il lui assigna des fonds pour l'entretien de quinze religieux avec un abbé, et le soumit à l'abbaye de Colombe. Mais les moines d'Ivry ne vécurent pas longtemps dans cette dépendance, car ils obtinrent en 1244 du pape Innocent iv la permission de s'élire un abbé sans la participation de celui de Colombe. L'abbaye d'Ivry fut brûlée sur

la fin du onzième siècle, et ravagée ensuite par les calvinistes qui détruisirent la nef de l'église, et causèrent de si grands dommages au reste des bâtimens, que le monastère serait resté enseveli dans ses ruines, si les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, qui y avaient été introduits en 1669, ne l'eussent rétabli. Outre les seigneurs d'Ivry, cette abbaye reconnaissait pour bienfaiteurs les seigneurs de Richelbourg, ceux d'Aunay, et plusieurs évêques d'Évreux. (*Gallia christ.*, t. 2, c. 652.)

IXION, espèce de vautour que Moïse met au nombre des oiseaux impurs. Il est blanc et a la vue fort perçante. (*Deut.* 14, 13.) Saint Jérôme a rendu, dans le Lévitique, 11, 14, par *milan* le terme hébreu qu'il traduit ici par *ixion*. Ce terme hébreu est *raah* ou *daah*; les copistes ayant confondu le *resch* avec le *daleth*, on écrit *raah* dans le Deutéronôme, et *daah* dans le Lévitique. (Dom Calmet.)

IZRAHIA, héb., *le Seigneur levant ou la clarté du Seigneur*, du mot *zarak*, se lever, fils d'Ozi. (1 Par. 7, 3.)



III
o.
Ii.
I)
V

III
Ii.
I)
V

